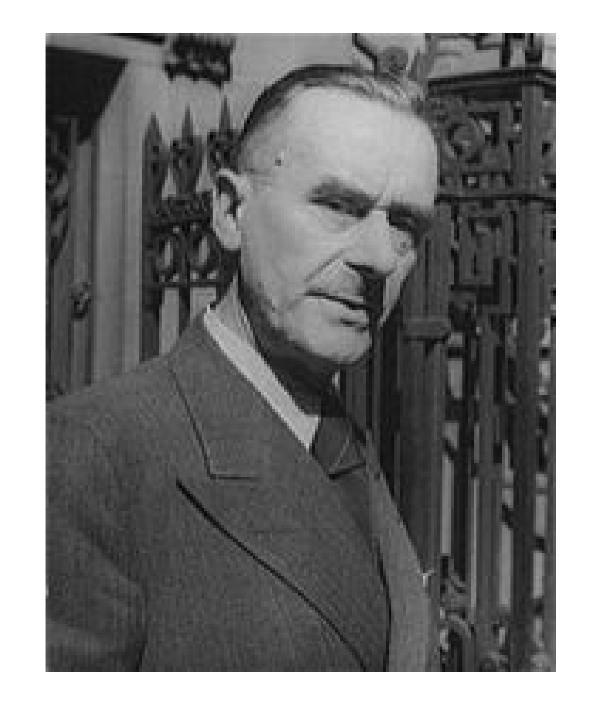
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Thomas Mann

LA MONTAGNE MAGIQUE

Tome 1

(1924)

Traduit de l'allemand par Maurice Betz

Table des matières

DESSEIN

L'histoire de Hans Castorp que nous voulons conter, non pas pour lui (car le lecteur apprendra à le connaître comme un jeune homme simple encore que sympathique), mais pour l'amour de l'histoire qui nous paraît au plus haut degré digne d'être contée (à propos de quoi il conviendrait quand même de rappeler que c'est là son *histoire à lui et que n'importe quelle histoire n'arrive pas à n'importe qui) : cette histoire donc, remonte à un temps très lointain, elle est en quelque sorte déjà toute recouverte d'une précieuse rouille historique, et il faut absolument la raconter sous la forme du passé le plus reculé.*

Cela pourrait ne pas être un inconvénient pour une histoire, mais plutôt un avantage ; car il faut que les histoires soient passées, et plus elles sont passées, pourrait-on dire, mieux elles répondent aux exigences de l'histoire, et c'est tant mieux pour le conteur, évocateur murmurant du prétérit. Mais il en est d'elle comme il en est aujourd'hui des hommes, et pas en dernier lieu des conteurs d'histoires : elle est beaucoup plus âgée que son âge, son ancienneté ne peut se mesurer en jours, ni en révolutions autour du soleil le temps qui pèse sur elle ; en un mot, ce n'est pas en réalité au Temps qu'elle doit son degré d'ancienneté, et par cette remarque nous entendons du même coup faire allusion à la double nature, problématique et singulière, de cet élément mystérieux.

Mais, pour ne pas obscurcir artificiellement un état de choses clair, voici : l'extrême ancienneté de notre histoire provient de ce qu'elle se déroule avant *certain tournant et certaine limite qui ont profondément bouleversé la Vie et la*

Conscience… Elle se déroule, ou, pour éviter consciencieusement tout présent, elle se déroula, elle s'est déroulée jadis, autrefois, en ces jours révolus du monde d'avant la Grande Guerre, avec le commencement de laquelle tant de choses ont commencé qui, depuis, ont sans doute à peine cessé de commencer. C'est donc auparavant qu'elle se déroule, sinon très longtemps auparavant. Mais le caractère ancien d'une histoire n'est-il pas d'autant plus profond, plus accompli et plus légendaire qu'elle se déroule plus immédiatement « auparavant » ? En outre il se pourrait que la nôtre, à d'autres égards encore, et de par sa nature intime, tînt plus ou moins de la légende.

Nous la raconterons en détail, exactement et minutieusement. En effet, l'intérêt d'une histoire ou l'ennui qu'elle nous cause ont-ils jamais dépendu de l'espace et du temps qu'elle a exigé ? Sans craindre de nous exposer au reproche d'avoir été méticuleux à l'excès, nous inclinons au contraire à penser que seul est vraiment divertissant ce qui est minutieusement élaboré.

Ce n'est donc pas en un tournemain que le conteur en finira de l'histoire de Hans. Les sept jours d'une semaine n'y suffiront, non plus que sept mois. Le mieux sera qu'il ne se demande pas d'avance combien de temps s'écoulera sur la terre, tandis qu'elle le tiendra dans ses filets. Après tout, mon Dieu ! ce ne seront peut-être pas tout à fait sept années !

Et sur ce, nous commençons.

CHAPITRE PREMIER

ARRIVÉE

Un simple jeune homme se rendait au plein de l'été, de Hambourg, sa ville natale, à Davos-Platz, dans les Grisons. Il allait en visite pour trois semaines.

Mais de Hambourg jusque là-haut, c'est un long voyage ; trop long en somme par rapport à la brièveté du séjour projeté. On passe par différentes contrées, en amont et en aval, du haut plateau de l'Allemagne méridionale jusqu'au bord de la mer souabe, et, en bateau, sur ses vagues bondissantes, par delà des abîmes que l'on tenait autrefois pour insondables.

À partir de là, le voyage, qui s'était si longtemps poursuivi en ligne droite, d'un grand jet, commence à s'éparpiller. Il y a des arrêts et des complications. Au lieu dit Rorschach, sur territoire suisse, on se confie de nouveau au chemin de fer, mais on ne parvient de prime abord que jusqu'à Landquart, une petite station alpestre, où l'on est obligé de changer de train. C'est un chemin de fer à voie étroite où l'on s'embarque après une attente prolongée en plein vent, dans une contrée assez dépourvue de charme ; et, dès l'instant où la machine, de petite taille, mais d'une puissance de traction apparemment exceptionnelle, se met en mouvement, commence la partie proprement aventureuse du voyage, une montée brusque et ardue qui ne semble pas vouloir finir. Car Landquart est encore situé à une altitude relativement modérée ; mais à présent, c'est

par une route rocheuse, sauvage et âpre que, pour de bon, on s'engage dans les hautes montagnes.

Hans Castorp – tel est le nom du jeune homme – se trouvait seul, avec sa sacoche en peau de crocodile, un cadeau de son oncle et tuteur, le consul Tienappel – pour le désigner lui aussi dès à présent par son nom – avec son manteau d'hiver qui se balançait à une patère et avec son plaid roulé, dans un petit compartiment capitonné de gris ; il était assis près de la portière baissée, et comme l'après-midi se faisait de plus en plus fraîche, il avait, en enfant gâté et douillet qu'il était, relevé le col de son pardessus d'été doublé de soie, de coupe ample et moderne. Près de lui, sur la banquette, il y avait un livre broché, intitulé « Ocean steamships », qu'il avait ouvert de temps à autre, au début de son voyage ; mais à présent ce livre gisait là, abandonné, et le souffle haletant de la locomotive saupoudrait sa couverture de parcelles de suie.

Deux journées de voyage éloignent l'homme – et à plus forte raison le jeune homme qui n'a encore plongé que peu de racines dans l'existence – de son univers quotidien, de tout ce qu'il regardait comme ses devoirs, ses intérêts, ses soucis, ses espérances ; elles l'en éloignent infiniment plus qu'il n'a pu l'imaginer dans le fiacre qui le conduisait à la gare. L'espace qui, tournant et fuyant, s'interpose entre lui et son lieu d'origine, développe des forces que l'on croit d'ordinaire réservées à la durée. D'heure en heure, l'espace détermine des transformations intérieures, très semblables à celles que provoque la durée, mais qui, en quelque manière, les surpassent.

À l'instar du temps, il amène l'oubli ; mais il le fait en dégageant la personne de l'homme de ses contingences, pour la transporter dans un état de liberté initiale ; il n'est pas jusqu'au pédant et au philistin dont il ne fasse en un tournemain quelque chose comme un vagabond. Le temps, dit-on, c'est le Léthé.

Mais l’air du lointain est un breuvage tout pareil, et si son effet est moins radical, il n’en est que plus rapide.

Cela, Hans Castorp allait, lui aussi, l’éprouver. Il n’avait pas l’intention de prendre ce voyage particulièrement au sérieux, d’y engager sa vie intérieure. Sa pensée avait été plutôt de s’en acquitter rapidement, parce qu’il fallait s’en acquitter, de rentrer chez lui tel qu’il était parti, et de reprendre sa vie exactement là où il avait dû, pour un instant, l’abandonner. Hier encore, il avait été absorbé entièrement par le cours ordinaire de ses pensées ; il s’était occupé du passé le plus récent, son examen, et de l’avenir immédiat, le début de son stage pratique chez Tunder et Wilms (Chantier de constructions, machines et chaudronnerie), et il avait jeté par delà les trois prochaines semaines un regard aussi impatient que l’admettait son caractère. Mais à présent, il lui semblait pourtant que les circonstances exigeaient sa pleine attention et qu’il n’était pas admissible de les prendre à la légère. Ce sentiment d’être enlevé vers des régions où il n’avait encore jamais respiré et où, comme il le savait, régnaient des conditions de vie absolument inaccoutumées, singulièrement amenuisées, réduites, commençait à l’agiter, à l’animer d’une certaine inquiétude. Pays natal et ordre étaient non seulement restés très loin en arrière, mais surtout combien de toises au-dessous de lui, et son ascension se poursuivait toujours et encore. Planant entre eux et l’inconnu, il se demandait ce qui, là-haut, adviendrait de lui. Peut-être était-ce imprudent et malsain de se laisser ainsi transporter dans ces régions extrêmes, pour lui qui était né et habitué à respirer quelques mètres à peine au-dessus du niveau de la mer, sans qu’il eût passé quelques jours dans un lieu intermédiaire ? Il souhaitait d’être arrivé, car une fois parvenu en haut, pensait-il, on vivrait comme partout, et tout ne vous rappellerait pas, comme à présent, pendant la montée, dans quelles sphères impropres l’on se trouvait. Il regarda par la portière : le train serpentait, sinueux, dans l’étroit défilé ; on voyait les premiers wagons, on voyait la machine cracher, en

peinant, des masses de fumée brunes, vertes et noires qui se dissipaient. Des eaux murmuraient dans la profondeur, à droite ; à gauche, des pins foncés, entre des blocs de rocher, se dressaient vers un ciel gris pierre. Des tunnels noirs comme fours survenaient, et lorsque le jour reparaissait, de vastes abîmes s'ouvraient, avec des bourgs dans leur profondeur. Ils se refermaient, de nouveaux défilés suivaient, avec des restes de neige dans leurs crevasses et leurs fentes. Il y avait des arrêts devant de minables petites gares, des têtes de lignes que le train quittait en sens inverse, ce qui était d'un effet déroutant, car on ne savait plus dans quelle direction on allait, et on ne se souvenait plus des points cardinaux. De grandioses perspectives sur la fantasmagorie sacrée et l'amoncellement de l'univers alpestre où l'on pénétrait en s'élevant, s'ouvraient, puis échappaient de nouveau, par un détour de la voie, au regard admiratif. Hans Castorp se dit qu'il devait avoir laissé derrière lui la zone des arbres à feuilles, sans doute aussi, sauf erreur, celle des oiseaux chanteurs, et cette pensée de la cessation, de l'appauvrissement fit en sorte que saisi d'un vertige et d'une légère nausée, durant deux secondes il couvrit ses yeux de sa main. Déjà c'était passé. Il vit que l'ascension avait pris fin. Le point culminant du défilé était franchi. Au milieu de la vallée plane, le train à présent roulait plus agréablement.

Il était huit heures environ, le jour durait encore. Un lac parut dans le lointain du paysage ; son eau était grise, et les forêts de pins montaient, noires, au-dessus des rives et le long des pentes, se clairsemaient, se perdaient, ne laissant qu'une masse pierreuse d'une nudité embrumée. On s'arrêta près d'une petite gare, c'était Davos-Dorf, ainsi que Hans Castorp l'entendit crier ; tout à l'heure il serait arrivé au terme de son voyage. Et tout à coup il entendit à côté de lui la voix de Joachim Ziemssen, la voix compassée et hambourgeoise de son cousin, qui disait :

– Bonjour, vieux ! Allons-y, descendons !

Et, comme il regardait par la portière, il vit Joachim en personne sur le quai, en raglan brun, sans chapeau, avec un air de santé qu'il ne lui avait jamais connu de sa vie.

Joachim rit encore et dit :

– Eh bien ! descends donc, ne te gêne pas !

– Mais je n'y suis pas encore ! dit Hans Castorp, abasourdi, et toujours encore assis.

– Si, tu y es. Voici le village. Pour aller au sanatorium, c'est plus près par ici. J'ai pris une voiture, passe-moi donc tes bagages.

Et, riant, confus, dans l'agitation de l'arrivée et du revoir, Hans Castorp lui tendit sa sacoche et son manteau d'hiver, le plaid roulé avec canne, parapluie, et enfin les « Ocean steamships ». Puis il franchit en courant l'étroit couloir et sauta sur le quai pour saluer son cousin d'une manière plus directe enfin et en quelque sorte personnelle, ce qui eut lieu sans exubérance, comme il sied entre gens de mœurs froides et rigides. C'est une chose bien étrange à rapporter, mais depuis toujours ils avaient évité de s'appeler par leurs prénoms, uniquement par crainte d'une cordialité trop grande. Comme ils ne pouvaient quand même pas se donner leurs noms de famille, ils s'en tenaient au Toi. C'était l'usage établi entre cousins.

Un homme en livrée et à casquette galonnée les regarda se serrer la main – le jeune Ziemssen avec une raideur militaire – rapidement et avec un peu de gêne, puis il s'approcha pour demander le bulletin de bagages de Hans Castorp ; c'était le concierge du Sanatorium International « Berghof », et il manifesta l'intention de chercher la grande malle du visiteur à la gare de Davosplatz, tandis que ces messieurs partiraient tout de

suite en voiture pour aller directement dîner. L'homme boitait visiblement, de sorte que la première question que Hans Castorp posa à Joachim Ziemssen fut celle-ci :

– Est-ce un invalide de guerre ? Pourquoi boite-t-il ainsi ?

– Merci, répondit Joachim avec une certaine amertume. Précisément, un invalide de guerre ! Celui-là, ça l'a pincé au genou, ou ça l'avait pincé tout au moins, car depuis il s'est fait enlever la rotule.

Hans Castorp réfléchit aussi vite que possible.

– Ah ! c'est cela ! dit-il.

Il leva la tête tout en marchant et se retourna légèrement.

– Mais tu ne vas tout de même pas vouloir me faire accroire que toi, tu as encore quelque chose ? Vrai, on dirait que tu as encore ton baudrier et que tu viens tout droit du champ de manœuvre.

Et il regarda son cousin de côté.

Joachim était plus grand et plus large que lui, un modèle de force juvénile, et comme taillé pour l'uniforme. Il était de ce type très brun que sa blonde patrie ne laisse pas de produire quelquefois, et sa peau, naturellement assez foncée, avait, par le hâle, pris une couleur presque bronzée. Avec ses grands yeux noirs et la petite moustache brune au-dessus d'une bouche pleine et bien découpée, il eût été véritablement beau s'il n'avait eu des oreilles trop décollées. Elles avaient été son unique chagrin, la grande douleur de sa vie, jusqu'à un certain moment. À présent il avait d'autres soucis. Hans Castorp poursuivit :

– Tu redescends tout de suite avec moi. Je ne vois vraiment pas d'objection.

– Tout de suite, avec toi ? demanda le cousin, et il tourna vers Castorp ses grands yeux qui avaient toujours été doux, mais qui, durant ces cinq mois, avaient pris une expression un peu lasse, presque triste. Tout de suite, quand ?

– Mais, dans trois semaines.

– Ah bon ! tu étais déjà en train de repartir en pensée ? répondit Joachim. Attends au moins un peu, tu viens à peine d'arriver. Sans doute, trois semaines ne sont presque rien pour nous, ici, mais pour toi qui es en visite ici et qui ne dois rester en tout que trois semaines, pour toi c'est tout de même un bon bout de temps. Commence donc par t'acclimater, ce n'est pas si facile, tu verras. Et puis le climat n'est pas la seule chose étrange chez nous. Tu verras ici du nouveau de toute sorte, sais-tu ? Quant à ce que tu dis de moi, ça ne va tout de même pas comme sur des roulettes. Tu sais, « rentré dans trois semaines », ce sont des idées d'en-bas. C'est vrai que je suis brun, mais c'est surtout le hâle qui provient de la réverbération de la neige, et ça ne prouve pas grand'chose, comme Behrens dit toujours, et à la dernière consultation générale, il m'a dit que j'en avais bien encore pour six bons petits mois.

– Six mois ? tu es fou ! s'écria Hans Castorp.

Devant la gare qui n'était pas beaucoup plus qu'une sorte de remise, ils venaient de prendre place dans le cabriolet jaune qui les attendait sur une place pavée, et tandis que les deux bais commençaient à tirer, Hans Castorp, indigné, s'agitait sur le dur capitonnage du siège.

– Six mois ? Voici presque six mois déjà que tu es ici ! On n'a pourtant pas tellement de temps...

– Oui, le temps, dit Joachim, et il hocha plusieurs fois la tête, droit devant soi, sans se préoccuper de l'honnête indignation de son cousin. On en prend des libertés avec le temps des gens, tu ne peux pas t'en faire une idée. Trois mois sont pour eux comme un jour. Tu le verras bien. Tu apprendras tout cela, dit-il, et il ajouta : On change de conceptions, ici.

Hans Castorp ne cessait de le regarder de côté.

– Mais tu t'es magnifiquement rétabli, dit-il en hochant la tête.

– Oui, crois-tu ? répondit Joachim. N'est-ce pas, je le pense aussi, dit-il, et il s'assit plus haut sur le coussin ; mais aussitôt il reprit une position plus oblique.

– Cela va mieux, expliqua-t-il, mais je ne suis quand même pas encore bien portant. À gauche, en haut, où l'on entendait autrefois comme un râle, le son est encore un peu rauque, ce n'est pas bien terrible, mais en bas, c'est encore très rauque, et puis dans le deuxième creux intercostal, il y a aussi des bruits.

– Comme tu es devenu savant ! dit Hans Castorp.

– Oui, Dieu sait que c'est une drôle de science. Celle-là, j'aurais aimé la perdre bien vite à trimer au service militaire, répondit Joachim. Mais j'ai encore de l'expectoration, dit-il avec un haussement d'épaules à la fois négligent et irrité qui ne lui seyait pas précisément, et il montra à son cousin un objet qu'il tira à moitié de la poche intérieure de son raglan, et s'empressa de nouveau de dissimuler : un flacon plat et évidé en verre bleu, avec un bouchon de métal.

– La plupart d’entre nous, ici en haut, ont cela, dit-il. Il y a même un nom pour cela, un surnom, assez rigolo. Tu regardes le paysage ?

C’était ce que faisait Hans Castorp, et il assura :

– Grandiose !

– Tu trouves ? demanda Joachim.

Ils avaient suivi sur une certaine distance la route irrégulièrement bordée de maisons et parallèle au chemin de fer, dans l’axe de la vallée. Puis ils avaient obliqué vers la gauche par-dessus l’étroite voie, avaient traversé un cours d’eau, et sur un chemin à la pente légère, ils montaient au trot vers le versant boisé, là où, sur un plateau qui s’avance légèrement, sa façade orientée vers le sud-ouest, un bâtiment allongé, surmonté d’une tour à coupole, et qui, à force de loges, de balcons, semblait de loin troué et poreux comme une éponge, venait justement d’allumer ses premières lumières. Le crépuscule tombait rapidement. Une légère rougeur qui, un instant, avait animé le ciel couvert d’une manière égale, avait déjà pâli et sur la nature régnait cet état de transition décoloré, inanimé et triste qui précède immédiatement la tombée définitive de la nuit. La vallée habitée s’étendait là, allongée et légèrement sinueuse, s’allumait un peu partout, au fond comme sur les deux pentes, sur le versant droit surtout qui faisait saillie et sur lequel s’échelonnaient en terrasses les constructions. À gauche, des sentiers montaient à travers les prés et se perdaient dans la noirceur émoussée des forêts de conifères. Les coulisses des montagnes plus éloignées, derrière l’entrée à partir d’où la vallée se rétrécit, étaient d’un terne bleu d’ardoise. Comme un vent venait de se lever, la fraîcheur du soir se faisait sensible.

– Non, pour te le dire franchement, je ne trouve pas que ce soit si formidable, dit Hans Castorp. Où sont donc les glaciers et

les cimes blanches et les géants de la montagne ? Ces machins ne sont tout de même pas bien haut, il me semble.

– Si, ils sont haut, répondit Joachim. Tu vois presque partout la limite des arbres. Elle est même marquée avec une netteté particulièrement frappante, les pins s'arrêtent, et puis tout s'arrête, il n'y a plus rien, rien que des rochers, comme tu peux t'en rendre compte. De l'autre côté, là-bas, à droite de la Dent Noire, de cette corne là-haut, tu as même un glacier. Vois-tu encore le bleu ? Il n'est pas grand, mais c'est un glacier authentique, le glacier de la Scaletta. Piz Michel et le Tinzenhorn, dans le creux, tu ne peux pas les voir d'ici, restent également toute l'année sous la neige.

– Sous la neige éternelle, dit Hans Castorp.

– Oui, éternelle, si tu veux. Oui, tout ça est déjà assez haut, mais nous-mêmes, nous sommes affreusement haut. Songes-y. Seize cents mètres au-dessus du niveau de la mer. De sorte que les altitudes n'apparaissent plus beaucoup.

– Oui, quelle escalade ! J'en avais le cœur oppressé, je ne te dis que cela. Seize cents mètres ! C'est que cela représente presque cinq mille pieds, si l'on fait le calcul. De ma vie, je n'ai jamais été aussi haut !

Et, avec curiosité, Hans Castorp aspira une longue bouffée de cet air étranger, pour l'éprouver. Il était frais, et c'était tout. Il manquait de parfum, de teneur, d'humidité, il pénétrait facilement et ne disait rien à l'âme.

– Parfait ! remarqua-t-il poliment.

– Oui, c'est un air réputé. D'ailleurs, le pays, ce soir, ne se présente pas sous son jour le plus favorable. Quelquefois il a meilleure apparence, surtout sous la neige. Mais on finit par

s'en fatiguer. Nous tous, ici en haut, tu peux m'en croire, nous en sommes indiciblement las, dit Joachim, et sa bouche fut un instant tirée par une moue de dégoût qui semblait exagérée et mal contenue, et qui, elle aussi, lui seyait mal.

– Tu as une singulière façon de parler, dit Hans Castorp.

– Singulière ? demanda Joachim avec une certaine inquiétude ; et il se tourna vers son cousin.

– Non, non, je te demande pardon, j'ai eu cette impression, un instant seulement, s'empressa de dire Hans Castorp.

Mais, s'il avait voulu dire cela, c'était à cause de cette expression « nous autres, ici, en haut », que Joachim avait employée quatre ou cinq fois déjà, et qui, en quelque manière, lui avait semblé oppressante et bizarre.

– Notre sanatorium est situé plus haut encore que le village, vois-tu, poursuivit Joachim. Cinquante mètres. Le prospectus dit « cent », mais ce n'est que cinquante. Le sanatorium le plus élevé est le sanatorium Schatzalp, de l'autre côté ; on ne peut pas le voir d'ici. Ceux-là, en hiver, doivent transporter leurs cadavres en bobsleigh, parce que les chemins ne sont plus viables.

– Leurs cadavres ? Tiens, tiens ! Mais allons donc ! s'écria Hans Castorp.

Et tout à coup il fut pris d'un rire, d'un rire violent et insurmontable qui ébranlait sa poitrine et tordait sa figure séchée par le vent frais d'une grimace légèrement douloureuse.

– En bobsleigh ! Et tu me racontes cela avec le plus grand calme ? Mais tu es devenu cynique, mon ami, en ces cinq mois !

– Pas du tout cynique, répliqua Joachim en haussant les épaules. Comment donc ? Les cadavres s'en moquent bien... Et puis, tu sais, c'est bien possible que l'on devienne cynique, ici, chez nous. Behrens lui-même est un vieux cynique, un type fameux, soit dit en passant, ancien étudiant et membre d'une corporation, chirurgien remarquable, à ce qu'il paraît. Il te plaira sans doute. Et puis, il y a encore Krokovski, l'assistant, un monsieur très calé. Dans le prospectus, il est particulièrement question de son activité. Il fait de la dissection psychique avec les malades.

– Quoi ? que fait-il ? de la dissection psychique ? Mais c'est répugnant, dis donc, s'écria Hans Castorp.

Et la gaieté à présent prenait décidément le dessus. Il n'en était plus du tout le maître. Après tout le reste, la dissection psychique avait eu raison de lui, et il riait si fort que les larmes coulaient sous la main dont, penché en avant, il abritait ses yeux.

Joachim rit, lui aussi, très cordialement ; cela semblait lui faire du bien, et ainsi advint-il que l'humeur des deux jeunes gens fut excellente lorsqu'ils descendirent de leur voiture qui, en dernier lieu au pas, par le ruban d'une rampe zigzagante et roide, les avait conduits jusque devant le portail du « Sanatorium International Berghof ».

NUMÉRO 34

Tout de suite à droite, entre le portail et le tambour, était située la loge du concierge. De là vint à leur rencontre, vêtu de la même livrée grise que l'homme boiteux de la gare, un

domestique du type français et qui, assis au téléphone, avait lu des journaux. Il les conduisit à travers le hall bien éclairé, à droite duquel se trouvaient des salons. En passant, Hans Castorp y jeta un coup d'œil et remarqua qu'ils étaient vides. Où donc étaient les pensionnaires ? s'informa-t-il, et son cousin répondit :

– Ils font la cure de repos. J'avais la permission de sortir aujourd'hui parce que je voulais te chercher. En temps ordinaire, moi aussi je reste étendu sur le balcon, après le dîner.

Il se fallut de peu que le rire s'emparât une deuxième fois de Hans Castorp.

– Comment ? par le brouillard et la nuit noire, vous vous étendez sur le balcon ? demanda-t-il d'une voix vacillante.

– Oui, c'est la consigne. De huit à dix. Mais viens à présent voir ta chambre et te laver les mains.

Ils entrèrent dans l'ascenseur dont le domestique français fit fonctionner le mécanisme électrique. Tout en montant, Hans Castorp séchait ses yeux.

– Je suis malade de rire, dit-il, en respirant par la bouche. Tu m'as raconté tant de choses folles. Ton histoire de dissection psychique était par trop forte, elle a dépassé la mesure. Et puis, je suis peut-être un peu fatigué par le voyage. Est-ce que tu as aussi les pieds froids ? On a en même temps le visage brûlant, c'est énervant. Nous allons tout de suite dîner, n'est-ce pas ? Il me semble avoir faim. Mange-t-on bien, au moins, chez vous, ici, en haut ?

D'un pas silencieux, ils suivirent le chemin de natte de l'étroit couloir. Des cloches en verre laiteux dispensaient une lumière pâle. Les parois luisaient, blanches et dures,

recouvertes d'une couleur à l'huile semblable à de la laque. Une infirmière se montra quelque part, sous son bonnet blanc, portant sur le nez un lorgnon dont le cordon était passé derrière son oreille. C'était apparemment une sœur protestante, sans vocation véritable pour son métier, curieuse, agitée et affligée par l'ennui. En deux points du couloir, sur le plancher, il y avait certains ballons, de grands récipients pansus à cols courts, sur la signification desquels Hans Castorp oublia de s'informer.

– C'est ici que tu es ! dit Joachim. Numéro trente-quatre. À droite, c'est ma chambre, et à gauche il y a un ménage russe, un peu négligé et bruyant, il faut le reconnaître. Mais il n'y avait pas moyen d'arranger les choses autrement. Eh bien ! qu'en dis-tu ?

La porte était double, avec des crochets à habits dans le creux intérieur. Joachim avait allumé le plafonnier, et, à sa lumière tremblante, la chambre apparut, gaie et paisible, avec ses meubles blancs, pratiques, avec ses tentures également blanches, épaisses et lavables, avec son linoléum net et propre, et les rideaux de toile qui étaient brodés simplement et gaiement, dans le goût moderne. La porte du balcon était ouverte ; on apercevait les lumières de la vallée et l'on distinguait une lointaine musique de danse. Le bon Joachim avait placé quelques fleurs dans un petit vase, sur la commode, ce qu'il avait pu trouver dans la deuxième poussée d'herbe, un peu d'achillée et quelques campanules, cueillies par lui-même sur la pente.

– C'est charmant de ta part, dit Hans Castorp. Quelle jolie chambre ! On y passerait volontiers quelques semaines.

– Avant-hier, une Américaine est morte ici, dit Joachim. Behrens avait tout de suite dit qu'elle serait liquidée avant que tu ne viennes et que tu pourrais alors avoir la chambre. Son fiancé était près d'elle, un officier de marine anglais, mais il n'a

pas montré beaucoup de cran. À tout moment il venait dans le corridor pour pleurer, tout comme un petit gosse. Et ensuite il se frottait les joues de Cold Cream, parce qu'il était rasé et que les larmes les brûlaient. Avant-hier soir, l'Américaine a encore eu deux hémorragies de premier ordre, et puis, finie la comédie ! Mais elle est déjà partie depuis hier matin, et après cela ils ont naturellement fait de sérieuses fumigations, avec du formol, sais-tu, c'est excellent pour cela.

Hans Castorp accueillit ce récit avec une distraction animée. Les manches de sa chemise retroussées, debout devant le large lavabo dont les robinets nickelés luisaient à la lumière électrique, c'est à peine s'il jeta un regard rapide vers le lit en métal blanc, garni de linge propre.

– Des fumigations, c'est fameux, cela, dit-il, disposé à causer et un peu hors de propos, en se lavant et se séchant les mains. Oui, du méthylaldéhyde, les microbes les plus résistants ne supportent pas cela, H_2CO, mais cela pique au nez, hein ? Naturellement, une propreté rigoureuse est une condition primordiale.

Il articula ce mot avec une certaine affectation et poursuivit avec une grande volubilité :

– Que voulais-je encore dire ? Sans doute l'officier de marine se rasait-il avec un rasoir de sûreté, je le suppose en tout cas, on s'écorche beaucoup plus facilement avec ces trucs qu'avec une lame bien aiguisée, telle est du moins mon expérience ; je me sers tantôt de l'un, tantôt de l'autre... Oui, et sur la peau irritée, l'eau salée brûle naturellement, il devait déjà avoir l'habitude au service d'employer le Cold Cream, cela n'a vraiment rien qui puisse surprendre...

Et, continuant à bavarder, il dit qu'il avait deux cents Maria Mancini – son cigare préféré – dans sa malle, – la visite de la

douane s'était passée très confortablement – et transmit encore les salutations de diverses personnes de leur ville natale.

– Ne chauffe-t-on donc pas du tout ici ? s'écria-t-il tout à coup, et il courut vers les radiateurs pour y appuyer les mains.

– Non, on nous tient plutôt au frais, répondit Joachim. Il faudrait d'autres froids que celui-ci pour qu'on allume le chauffage central au mois d'août.

– Août, août, dit Hans Castorp, mais je suis gelé, je suis atrocement gelé, au corps tout au moins, car ma figure est échauffée. Tiens, touche donc, je brûle.

Cette idée que l'on eût pu toucher sa figure ne s'accordait pas du tout, mais vraiment pas le moins du monde avec la nature de Hans Castorp, et le frappa lui-même péniblement. D'ailleurs, Joachim n'en fit rien, mais se borna à dire :

– Cela, c'est l'air, et cela ne prouve rien. Behrens lui-même a, du matin au soir, des joues bleues. Il y en a qui ne s'habituent jamais. Mais *go on*, sinon, nous n'aurions plus rien à manger.

Dehors, l'infirmière fit de nouveau son apparition, les guettant d'un air myope et curieux. Mais au premier étage, Hans Castorp s'arrêta soudain, immobilisé par un bruit absolument atroce qui se faisait entendre à une faible distance, derrière un tournant du corridor, un bruit pas très fort, mais d'une sorte si évidemment abominable que Hans Castorp fit une grimace et regarda son cousin avec des yeux dilatés. C'était une toux évidemment, la toux d'un homme ; mais une toux qui ne ressemblait à aucune autre que Hans Castorp eût jamais perçue, oui, une toux en comparaison avec laquelle toute autre toux qu'il avait jamais entendue avait été le sain témoignage d'une magnifique vitalité, une toux sans conviction d'ailleurs, qui ne se produisait pas par secousses régulières, mais qui sonnait

comme un clapotis affreusement faible dans la bouillie d'une décomposition organique.

– Oui, dit Joachim, ça va mal, ici. Un noble autrichien, tu sais, un homme élégant, comme né pour la haute école. Et voilà où il en est. Mais il se promène encore.

Tandis qu'ils poursuivaient leur chemin, Hans Castorp parla longuement de la toux du cavalier-né.

– Il faut que tu considères, dit-il, que je n'ai jamais rien entendu de pareil, que c'est absolument nouveau pour moi. Dans ces cas-là, on est toujours impressionné. Il y a tant d'espèces de toux, des toux sèches et des toux dégagées, et les toux qui se dégagent valent mieux, dit-on en général, et sont plus favorables que lorsqu'on aboie. Quand dans ma jeunesse (« dans ma jeunesse », dit-il) j'avais l'angine, j'aboyais comme un loup, et tous ils étaient contents lorsque cela se dégageait. Je m'en souviens encore. Mais une toux comme celle-ci n'avait pas encore existé, pour moi tout au moins ; ce n'est même plus une toux vivante. Elle n'est pas sèche, mais on ne pourrait pas dire non plus qu'elle se dégage, ce n'est pas, de bien loin, le mot qu'il faudrait. C'est tout juste comme si on regardait en même temps à l'intérieur de l'homme, quel aspect cela a : rien que bourbe et marmelade.

– Là, suffit, dit Joachim, je l'entends chaque jour, tu n'as pas besoin de me la décrire.

Mais Hans Castorp n'arrivait pas à surmonter l'impression que lui avait faite la toux entendue ; il assura à plusieurs reprises que l'on voyait littéralement à l'intérieur du cavalier-né, et lorsqu'ils pénétrèrent dans le restaurant, ses yeux, fatigués du voyage, avaient un éclat un peu fébrile.

AU RESTAURANT

Le restaurant était éclairé, élégant, et il y faisait bon. Il était situé tout de suite à droite du hall, en face des salons, et, ainsi que Joachim l'expliqua, il était fréquenté, surtout, par les hôtes nouveaux arrivés qui mangeaient en dehors des heures de repas, ou par des pensionnaires qui avaient des visites. Mais on y fêtait également des anniversaires et des départs prochains, ainsi que des résultats favorables de consultations générales. Quelquefois, on menait la grande vie au restaurant, dit Joachim, on y servait même du champagne, mais en ce moment il ne s'y trouvait qu'une seule jeune femme, d'une trentaine d'années environ, qui lisait un livre, mais fredonnait en même temps et tapotait toujours de nouveau la nappe du médian de sa main droite.

Lorsque les jeunes gens se furent installés, elle changea de place pour leur tourner le dos. Elle était misanthrope, expliqua Joachim à mi-voix, et mangeait toujours avec un livre au restaurant. On prétendait savoir que, encore toute jeune fille, elle était entrée dans les sanatoria pour malades des poumons, et que depuis lors elle n'avait plus jamais vécu dans le monde.

– Eh bien ! alors, tu n'es qu'un petit débutant auprès d'elle, avec tes cinq mois, et tu le seras encore lorsque tu auras tiré ton année, dit Hans Castorp à son cousin.

Sur quoi Joachim prit la carte avec ce haussement d'épaules qu'on ne lui avait pas connu autrefois.

Ils avaient choisi la table surélevée, près de la fenêtre, la place la plus agréable. Contre le store crème, ils étaient assis, l'un en face de l'autre, les visages éclairés par la lumière de leur lampe voilée de rouge. Hans Castorp joignit ses mains

fraîchement lavées et les frotta l'une contre l'autre avec une sensation d'attente confortable, comme il le faisait d'habitude en se mettant à table – peut-être parce que ses ancêtres avaient prié avant la soupe. Une serveuse avenante, au parler guttural, en robe noire à tablier blanc, avec une grosse figure et un grand air de santé, les servait, et à sa grande gaieté, Hans Castorp apprit que l'on appelait ici les serveuses des « filles de salle ». Ils lui commandèrent une bouteille de Gruaud Larose que Hans Castorp renvoya pour la faire chambrer. Le dîner était excellent. Il y eut du potage aux asperges, des tomates farcies, un rôti avec des garnitures diverses, un entremets particulièrement bien préparé, des fromages variés et des fruits. Hans Castorp mangeait beaucoup, bien que son appétit fût moins vif qu'il ne l'avait cru. Mais il avait l'habitude de manger beaucoup, même lorsqu'il n'avait pas faim, par égard pour lui-même.

Joachim ne fit pas précisément honneur aux plats. Il était fatigué de cette cuisine, dit-il, c'était le cas pour tous, ici en haut, et c'était l'usage de pester contre la nourriture ; car lorsqu'on était installé ici pour l'éternité et trois jours... En revanche, il but du vin avec plaisir et même avec une certaine passion, et tout en évitant soigneusement des expressions trop sentimentales, il exprima à plusieurs reprises sa satisfaction de ce qu'il eût quelqu'un avec qui échanger quelques paroles sensées.

– Oui, c'est épatant que tu sois venu, dit-il, et sa voix compassée était émue ; je puis bien le dire, c'est presque un événement pour moi. C'est une bonne fois un changement, je veux dire une coupure, une marque dans cette antienne éternelle et infinie...

– Mais le temps doit passer relativement vite pour vous, dit Hans Castorp.

– Vite et lentement, comme tu voudras, répondit Joachim. Je veux dire qu'il ne passe absolument pas, il n'y a pas de temps ici et il n'y a pas de vie, dit-il en secouant la tête ; et il reprit son verre.

Hans Castorp, lui, buvait aussi, bien que sa figure le brûlât à présent comme du feu. Mais son corps était encore toujours froid et dans tous ses membres il y avait une sorte d'inquiétude particulièrement joyeuse, mais qui, en même temps, le tourmentait un peu. Ses paroles se précipitaient, sa langue lui fourchait fréquemment, et d'un geste négligent de la main il passait là-dessus. D'ailleurs, Joachim aussi était très animé, et leur conversation se poursuivit avec une liberté d'autant plus joviale lorsque la jeune femme fredonnante et frappante se fût tout à coup levée et eût disparu. Tout en mangeant, ils gesticulaient avec leurs fourchettes, prenaient des airs importants tandis qu'ils avaient la bouche pleine, riaient, hochaient la tête, haussaient les épaules et n'avaient pas encore avalé convenablement qu'ils reparlaient déjà. Joachim voulut entendre des nouvelles de Hambourg, et il avait orienté la conversation vers la canalisation projetée de l'Elbe.

– Phénoménal, dit Hans Castorp, phénoménal ; cela fera époque dans le développement de notre navigation, c'est d'une importance absolument incalculable. Nous y consacrons cinquante millions comme mise de fonds immédiate, inscrite au budget, et tu peux être certain que nous savons exactement ce que nous faisons.

D'ailleurs, malgré l'importance qu'il attribuait à la canalisation de l'Elbe, il abandonna aussitôt ce sujet de conversation et demanda à Joachim de lui parler encore de la vie que l'on menait « ici en haut », et des pensionnaires, ce à quoi Joachim donna suite avec empressement, car il était heureux de pouvoir se confier et se soulager. Pour commencer, il dut répéter l'histoire des cadavres que l'on faisait descendre

par la piste de bobsleigh, et assurer encore une fois expressément que c'était la pure vérité. Comme Hans Castorp fut de nouveau saisi d'un rire, lui aussi rit, ce dont il paraissait jouir de bon cœur, et il raconta toutes sortes de choses drôles pour alimenter cette humeur joyeuse. Une dame était placée à la même table que lui, du nom de Mme Stoehr, assez malade d'ailleurs, l'épouse d'un musicien de Cannstatt : c'était l'être le plus inculte qu'il eût jamais rencontré. Elle disait « désinfisquer » et cela avec tout son sérieux ! Et l'assistant Krokovski, elle l'appelait le « fomulus ». Il fallait avaler tout cela sans faire la moindre grimace. De plus, elle était médisante, comme d'ailleurs presque tous, ici en haut, et d'une autre dame, Mme Iltis, elle racontait que celle-ci portait un « stérilet ».

– Elle appelle ça un stérilet ! Tu ne trouves pas ça impayable ?

À moitié couchés, rejetés vers les dossiers de leurs sièges, ils rirent si fort que leur corps fut saisi d'un tremblement et que les deux, presque en même temps, furent pris de hoquet.

Entre temps, Joachim s'attristait et pensait à son infortune.

– Oui, nous voilà assis là, et nous rions, dit-il avec un visage douloureux, encore interrompu par les dernières commotions de sa rate, et pourtant on ne peut même pas prévoir approximativement quand je pourrai repartir d'ici, car lorsque Behrens dit : « encore six mois », c'est compté juste, il faut s'attendre à plus. Mais c'est tout de même dur. Dis toi-même si ce n'est pas triste pour moi. J'étais déjà enrôlé, et le mois suivant je devais passer mon examen d'officier. Et voilà que je traîne ici avec le thermomètre dans la bouche, et je compte les bévues de cette ignare Mme Stoehr et je perds du temps. Une année est d'une importance telle à notre âge, elle entraîne tant de changements et de progrès dans la vie, là, en bas. Et il faut que je stagne ici, moi, comme dans un trou d'eau,

oui, comme dans une mare pourrie, la comparaison n'est pas trop forte.

Chose étrange, en réponse à ces paroles, Hans Castorp demanda s'il n'y avait pas moyen, ici, d'avoir du porter, et comme son cousin le considérait d'un air un peu surpris, il s'aperçut que l'autre était déjà en train de s'endormir, qu'à la vérité il dormait même déjà.

– Mais tu t'endors, dit Joachim. Viens, il est temps d'aller nous coucher, il est temps pour tous les deux.

– Il n'y a pas du tout de temps, dit Hans Castorp, la langue pâteuse.

Mais il suivit cependant Joachim, un peu penché et les jambes raides, comme un homme qui littéralement tombe de fatigue, puis il fit un violent effort sur lui-même lorsque dans le hall encore faiblement éclairé, il entendit son cousin dire :

– Voilà Krokovski. Il faut tout de même, je crois, que je te présente.

Le docteur Krokovski était assis en pleine clarté, devant la cheminée d'un des salons, à côté de la porte à glissière grande ouverte, et lisait le journal. Il se leva lorsque les jeunes gens s'approchèrent de lui et que Joachim, prenant une attitude militaire, dit :

– Permettez-moi, Monsieur le Docteur, de vous présenter mon cousin Castorp, de Hambourg. Il vient d'arriver.

Le docteur Krokovski salua le nouveau pensionnaire avec une certaine cordialité joviale, vigoureuse et réconfortante, comme s'il voulait donner à entendre qu'en tête-à-tête avec lui, toute gêne était superflue et que seule une confiance joyeuse

était indiquée. Il était âgé de trente-cinq ans environ, large d'épaules, gras, beaucoup plus petit que les deux jeunes gens qui étaient debout en face de lui, de sorte qu'il devait rejeter la tête un peu obliquement pour les regarder dans les yeux, et de plus pâle, d'une pâleur blafarde, transparente, presque phosphorescente, qui était exagérée encore par l'ardeur sombre de ses yeux, par la noirceur de ses sourcils et d'une barbe assez longue qui se terminait en deux pointes où paraissaient déjà quelques fils blancs. Il portait un complet noir, croisé et déjà un peu usé, des escarpins noirs, semblables à des sandales, avec d'épaisses chaussettes en laine grise et un col mou rabattu, tel que Hans Castorp n'en avait vu jusque-là qu'à Dantzig, chez un photographe, et qui prêtait en effet à l'apparition du docteur Krokovski comme un air de bohème. En souriant cordialement, de telle sorte que ses dents jaunâtres parurent au milieu de la barbe, il secoua la main du jeune homme et dit de sa voix de baryton, avec un accent étranger un peu traînant :

– Soyez le bienvenu, monsieur Castorp ! J'espère que vous vous habituerez vite ici et que vous vous trouverez bien parmi nous. Venez-vous chez nous comme malade, si vous me permettez de vous poser cette question ?

C'était un spectacle touchant que d'observer les efforts que fit Hans Castorp pour se montrer aimable et surmonter son envie de dormir. Il était vexé d'être si peu en forme, et, avec l'orgueil méfiant des jeunes gens, il croyait sentir dans le sourire et l'attitude réconfortante de l'assistant, les signes d'une moquerie indulgente. Il répondit en parlant de ses trois semaines, fit également allusion à son examen, et ajouta que, Dieu merci, il était tout à fait bien portant.

– Vraiment ? demanda-le docteur Krokovski en poussant la tête en avant, obliquement, comme pour se moquer, et son sourire s'accentua. Mais en ce cas vous êtes un phénomène tout à fait digne d'être étudié ! Car je n'ai jamais rencontré un

homme absolument bien portant. Et quel examen avez-vous passé, si vous me permettez de poser la question ?

– Je suis ingénieur, monsieur le Docteur, répondit Hans Castorp avec une dignité modeste.

– Ah ! ingénieur ? – et le sourire du docteur Krokovski se retira, il perdit en quelque sorte pour un instant un peu de sa force et de sa cordialité – Voilà qui est parfait. Et par conséquent vous n'aurez besoin ici d'aucune espèce de traitement médical, ni d'ordre physique, ni d'ordre psychique ?

– Non, merci mille fois, dit Hans Castorp, qui fut sur le point de faire un pas en arrière.

À cet instant le sourire du docteur Krokovski éclata de nouveau victorieusement, et tandis qu'il secouait la main du jeune homme, il s'écria à voix haute :

– Eh bien ! dormez bien, monsieur Castorp, dans la pleine conscience de votre santé parfaite. Dormez bien, et au revoir !

Sur ces paroles, il prit congé des deux jeunes gens, et se rassit avec son journal.

Il n'y avait plus personne pour faire marcher l'ascenseur, de sorte qu'ils montèrent à pied, par l'escalier, silencieux et un peu troublés par la rencontre du docteur Krokovski. Joachim accompagna Hans Castorp jusqu'au numéro 34 où le portier boiteux n'avait pas manqué de déposer les bagages du nouvel arrivé, et durant un quart d'heure encore, ils bavardèrent, tandis que Hans Castorp déballait ses vêtements de nuit et ses objets de toilette en fumant une épaisse cigarette légère. Il n'irait sans doute plus aujourd'hui jusqu'au cigare, remarqua-t-il, ce qui lui sembla étrange et assez insolite.

– On voit que c'est quelqu'un, dit-il, et tout en parlant il rejetait la fumée qu'il avait respirée. Mais il est d'une pâleur de cire. Et sa chaussure, dis donc, quelle allure ! Des chaussettes grises, et puis ces sandales ! En somme, était-il offensé, à la fin ?

– Il est assez susceptible, reconnut Joachim. Tu n'aurais pas dû refuser aussi brusquement les soins médicaux, tout au moins le traitement psychique. Il n'aime pas beaucoup que l'on se dérobe à cela. Je ne jouis pas non plus de sa faveur particulière, parce que je ne lui ai pas fait assez de confidences. Mais de temps à autre, je lui raconte quand même un rêve, pour qu'il ait quelque chose à disséquer.

– Ma foi, je l'ai donc plutôt brusqué, dit Hans Castorp d'un air ennuyé ; car il était mécontent de lui-même pour avoir pu blesser quelqu'un, et en même temps la lassitude de la nuit le gagna avec une force accrue.

– Bonne nuit, dit-il, je tombe de sommeil.

– À huit heures, je viendrai te chercher pour le petit déjeuner, dit Joachim en sortant.

Hans Castorp ne fit qu'une rapide toilette du soir. Le sommeil le terrassa à peine eut-il éteint la petite lampe de la table de nuit, mais il sursauta encore une fois en se souvenant que quelqu'un était mort avant-hier dans son lit.

– Ce n'était sans doute pas la première fois, se dit-il, comme s'il y avait là de quoi le rassurer. En somme, c'est un lit de mort, un lit de mort tout à fait ordinaire.

Et il s'endormit.

Mais à peine se fut-il endormi qu'il commença de rêver, et rêva presque sans interruption jusqu'au lendemain matin. Il vit

surtout Joachim Ziemssen, dans une position étrangement tordue, descendre une piste oblique sur un bobsleigh. Il était d'une blancheur aussi phosphorescente que le docteur Krokovski, et, à l'avant du traîneau, était assis le cavalier-né, qui avait un aspect extrêmement vague, comme quelqu'un que l'on a seulement entendu tousser, et qui conduisait. « Nous nous en moquons bien, nous tous, ici en haut », disait Joachim dans sa position tordue, et puis c'était lui, et non plus le cavalier, qui toussait d'une manière si atrocement ramollie. Là-dessus, Hans Castorp se mit à pleurer à chaudes larmes, et il comprit qu'il devait courir à la pharmacie pour s'acheter du Cold Cream. Mais Mme Iltis était assise sur son chemin, avec son museau pointu, et tenait à la main quelque chose qui devait sans doute être son « stérilet », mais qui n'était autre chose qu'un rasoir de sûreté. Hans Castorp fut alors repris d'un accès de rire, et il fut jeté de la sorte d'un état d'âme dans l'autre, jusqu'à ce que le matin poignît derrière sa porte de balcon entr'ouverte, et l'éveillât.

CHAPITRE II

DE L’AIGUIÈRE BAPTISMALE ET DE DEUX ASPECTS DU GRAND-PÈRE

Hans Castorp n’avait conservé que des souvenirs lointains de sa maison paternelle proprement dite ; il avait à peine connu son père et sa mère. Ils étaient morts durant le bref intervalle qui avait séparé sa cinquième de sa septième année, d’abord, sa mère, d’une manière absolument inattendue, à la veille d’un accouchement, d’une obstruction des vaisseaux faisant suite à une inflammation des veines, d’une embolie (comme disait le docteur Heidekind), qui avait instantanément paralysé le cœur. Elle venait de rire, assise dans son lit, on eût dit qu’à force de rire elle tombait à la renverse, mais ce n’était arrivé que parce qu’elle était morte. Ce n’était pas une chose facile à comprendre pour Hans Hermann Castorp, le père, et comme il avait eu beaucoup d’affection pour sa femme, que par ailleurs lui non plus n’était pas d’une force de résistance exceptionnelle, il ne réussit plus à surmonter cela. Son esprit, depuis lors, s’était troublé et rétréci ; dans son engourdissement, il commit dans ses affaires des fautes qui firent subir des pertes sensibles à la maison Castorp et fils ; le deuxième printemps qui suivit la mort de sa femme, il contracta une pneumonie au cours d’une inspection d’entrepôts dans les courants d’air du port, et comme son cœur ébranlé ne supporta pas le haut degré de fièvre, il mourut, au bout de cinq jours, malgré tous les soins que le docteur Heidekind lui prodigua, et alla rejoindre sa femme, suivi d’un nombreux cortège de ses concitoyens, dans le caveau

de famille des Castorp, qui était très bien situé, au cimetière de l'église de Sainte-Catherine, avec vue sur le jardin botanique.

Son père, le sénateur, lui survécut, de peu de temps il est vrai, et cette brève période jusqu'à la mort du grand-père de Hans Castorp – il mourut, du reste, également d'une pneumonie, mais après de longs tourments et luttes, car, à la différence de son fils, Hans Lorenz Castorp était une nature difficile à abattre, fortement enracinée dans la vie – l'orphelin la passa – c'est-à-dire un an et demi à peine – dans la maison de son aïeul : un hôtel de l'esplanade, construit au début du siècle dernier, sur un terrain étroit, dans le goût du classicisme nordique, peint dans une couleur claire, avec une entrée encadrée de demi-colonnes, au milieu du rez-de-chaussée surélevé de cinq marches, et avec deux étages supérieurs, outre l'entresol, dont les fenêtres descendaient jusqu'au plancher et étaient garanties par des grillages en fonte.

Il n'y avait ici que des pièces de réception, y compris la salle à manger claire, décorée de stuc, dont les trois fenêtres voilées de rideaux lie de vin donnaient sur le petit arrière-jardin, et où, durant ces dix-huit mois, le grand-père et le petit-fils dînaient tous les jours vers quatre heures, servis par le vieux Fiete qui portait des boucles d'oreilles, des boutons d'argent à son habit, la même cravate de batiste que celle où était enfoui le menton rasé du maître de la maison, et que le grand-père tutoyait en lui parlant patois ; non pas en manière de plaisanterie – il n'avait aucun penchant pour l'humour – mais en toute simplicité, et parce que c'était son habitude avec les gens du peuple, ouvriers des entrepôts, facteurs, cochers et domestiques. Hans Castorp l'entendait volontiers, et il entendait non moins volontiers Fiete répondre, lui aussi, en patois, en se penchant tout en servant vers son maître, pour lui parler dans l'oreille droite dont le sénateur entendait beaucoup mieux que de la gauche. Le vieillard comprenait, hochait la tête et continuait de manger, très droit entre le haut dossier d'acajou

de sa chaise et la table, à peine penché vers son assiette, et son petit-fils, en face de lui, considérait en silence, avec une attention profonde et inconsciente, les gestes brefs et soigneux au moyen desquels les belles mains blanches, maigres et vieilles du grand-père, avec leurs ongles bombés et pointus et la bague à sceau vert à l'index droit, disposaient sur la pointe de la fourchette une bouchée de viande, de légume et de pomme de terre, pour la porter à sa bouche avec une légère inclinaison de la tête. Hans Castorp regardait ses propres mains maladroites et y sentait préfigurée la capacité de tenir un jour, plus tard, le couteau et la fourchette de la même manière que son grand-père.

Une autre question était de savoir s'il en arriverait jamais à envelopper son menton dans une cravate analogue à celle qui remplissait la large ouverture du bizarre col dont les longues pointes frôlaient les joues du grand-père. Car pour en arriver là, il fallait être aussi âgé que lui, et aujourd'hui déjà, personne, hors lui et le vieux Fiete, ne portait plus ni près ni loin de tels cols et de telles cravates. C'était dommage, car le petit Hans Castorp se plaisait tout particulièrement à voir le menton du grand-père appuyé sur le beau nœud d'un blanc immaculé ; plus tard encore, lorsqu'il fut plus âgé, il aimait à s'en souvenir ; il y avait là quelque chose qu'il approuvait du fond même de son être.

Lorsqu'ils avaient fini de manger et roulé leurs serviettes dans les ronds d'argent – une tâche dont Hans Castorp avait alors quelque mal à s'acquitter parce que les serviettes étaient grandes comme des napperons – le sénateur se levait de sa chaise que Fiete retirait, et, d'un pas traînant, passait dans son « cabinet » pour y chercher son cigare, et parfois son petit-fils l'y suivait.

Ce « cabinet » devait son existence au fait que la salle à manger occupait toute la largeur de la maison et comptait trois

fenêtres, de sorte qu'il n'était pas resté assez d'espace pour trois salons, comme c'est d'ordinaire le cas des maisons de ce type, mais pour deux salons seulement, dont l'un, perpendiculaire à la salle à manger, et qui n'ouvrait que par une seule fenêtre sur la rue, eût été d'une profondeur disproportionnée. C'est pourquoi on en avait retranché le quart environ de sa longueur, ce « cabinet » justement, pièce étroite recevant le jour d'en haut, à demi obscure et garnie seulement de quelques objets ; une étagère sur laquelle était placé le coffre à cigares du sénateur, une table à jouer, dont le tiroir contenait des objets tentants : cartes de whist, jetons, planchette à dents mobiles pour marquer les points, ardoise avec des morceaux de craie, fume-cigarettes en carton, et bien d'autres choses ; enfin, dans l'angle, une vitrine genre rococo en palissandre, derrière les vitres de laquelle était tendue une soie jaune.

– Grand-papa, advenait-il au jeune Hans Castorp de dire, arrivé dans ce cabinet, en se dressant sur la pointe des pieds, pour s'approcher de l'oreille du vieillard, montre-moi donc, s'il te plaît, l'aiguière.

Et le grand-père qui, déjà, avait rejeté les basques de sa longue redingote souple et qui avait tiré le trousseau de clefs de sa poche, ouvrait alors la vitrine de l'intérieur de laquelle un parfum agréable et mystérieux venait à la rencontre du jeune garçon. On y conservait toutes sortes d'objets inutiles et d'autant plus attachants : une paire de chandeliers tors, un baromètre cassé avec des figurines sculptées dans le bois, un album de daguerréotypes, un coffret à liqueurs en bois de cèdre, un petit turc, dur au toucher sous son costume en soie multicolore, avec son mouvement d'horlogerie dans le corps qui, autrefois, lui avait permis de marcher sur la table, mais qui, depuis longtemps, ne fonctionnait plus, un ancien modèle de bateau, et tout au fond, même un piège à rats. Mais le vieillard tirait du compartiment du milieu un bassin rond en argent, fortement oxydé, qui était posé sur un plat, en argent lui aussi,

et il montrait les deux pièces au garçon en les séparant l'une de l'autre, et en les tournant et retournant, avec des explications déjà souvent données.

Le bassin et le plat, primitivement, n'étaient pas assortis, ainsi qu'on pouvait s'en rendre compte et ainsi que l'enfant l'apprit à nouveau ; mais ils avaient été réunis dans l'usage, dit le grand-père, depuis environ cent ans, c'est-à-dire depuis l'achat du bassin. Celui-ci était beau, d'une forme simple et noble, empreinte du goût sévère du commencement du siècle dernier. Lisse et pur, il reposait sur un pied rond et était doré à l'intérieur ; mais le temps n'avait laissé de l'or qu'une lueur jaune pâle. Comme seul ornement, une couronne en relief, de roses et de feuilles dentelées, faisait le tour de son bord supérieur. En ce qui concerne le plat, on pouvait y lire son âge bien plus grand. « Seize cent cinquante », disaient des chiffres surchargés de traits, et toutes sortes d'arabesques encadraient le nombre, exécutées à la « manière moderne » d'autrefois, avec un arbitraire boursouflé, avec des écussons et des entrelacs qui étaient mi-étoiles, mi-fleurs. Mais sur le dos de l'assiette étaient inscrits en pointillé les noms des chefs de famille qui, dans le cours des temps, avaient été les possesseurs de l'objet ; ils étaient déjà au nombre de cinq, chacun avec l'année de la transmission de l'héritage, et le vieillard, de la pointe de son index orné de l'anneau, les désignait l'un après l'autre à son petit-fils. Le nom de son père était là, le nom de son grand-père et le nom de son arrière-grand-père ; et ensuite se doublait, se triplait et se quadruplait le préfixe *arrière* dans la bouche du conteur, et le jeune garçon, la tête penchée de côté, écoutait avec des yeux pensifs ou rêveusement absents et fixes, la bouche somnolente et recueillie, l'« arrière-arrière-arrière-arrière », ce son obscur du tombeau et des temps révolus, qui exprimait cependant un rapport pieusement entretenu entre le présent, sa propre vie, et ces choses profondément ensevelies, et qui lui faisait une impression bizarre : à savoir, justement celle qui s'exprimait sur sa figure. Il croyait respirer une odeur humide

de renfermé, l’air de l’église de Sainte-Catherine, ou de la crypte de Saint-Michel ; en percevant ce son, il lui semblait ressentir le souffle de lieux qui vous incitent à une certaine démarche déférente et penchée, le chapeau à la main, sur la pointe des pieds ; il croyait aussi entendre le silence lointain et abrité de ces lieux aux échos sonores ; des sensations dévotieuses se mêlaient au son des syllabes sourdes, aux pensées de la mort et de l’histoire, et tout cela semblait au jeune garçon en quelque sorte bienfaisant ; oui, il était possible qu’il eût demandé à voir le bassin, surtout pour l’amour de ces syllabes, pour pouvoir les entendre et les répéter.

Puis le grand-père replaçait le bassin sur le plat et faisait voir à l’enfant la concavité lisse et légèrement dorée qui scintillait sous la lumière qui tombait d’en haut.

– Il va y avoir bientôt huit ans, dit-il, que nous t’avons tenu au-dessus de ce bassin et que l’eau avec laquelle tu as été baptisé a coulé là-dedans. C’est le marguillier Lassen, de Saint-Jacques, qui l’a versée dans la main creuse du brave pasteur Bugenhagen, et de là elle a coulé par-dessus ta tête dans ce bassin. Mais nous l’avions chauffée pour que tu n’aies pas peur et que tu ne pleures pas, et, en effet, tu n’as pas pleuré, car tu avais déjà tant crié que Bugenhagen a eu du mal à faire son sermon ; mais lorsque l’eau est venue, tu t’es tu, et j’espère bien que c’était par respect pour le saint sacrement. Et il y aura quarante-quatre ans ces jours-ci que feu ton père a reçu le baptême, et que l’eau a coulé de sa tête là dedans. C’était ici, dans cette maison, sa maison paternelle, dans la pièce à côté de celle-ci, devant la fenêtre du milieu, et c’était encore le vieux pasteur Hesekiel qui l’a baptisé, le même que les Français ont failli fusiller encore jeune homme parce qu’il avait prêché contre leurs brigandages et leurs contributions de guerre ; celui-là aussi est depuis longtemps, longtemps chez le bon Dieu. Mais il y a soixante-quinze ans, c’est moi-même qu’ils ont baptisé ; c’était aussi dans la même salle, et ils ont tenu ma tête au-

dessus du bassin, exactement comme il est là, posé sur le plat, et le pasteur a prononcé les mêmes paroles que sur toi et sur ton père, et l'eau claire et tiède a coulé de la même façon de mes cheveux (il n'y en avait pas beaucoup plus que je n'en ai à présent), là, dans ce bassin doré.

L'enfant leva les yeux vers l'étroit visage de vieillard du grand-père qui était de nouveau incliné au-dessus du bassin, comme il l'avait été en cette heure depuis longtemps révolue dont il parlait en ce moment, et une impression qu'il avait déjà éprouvée, le reprit, cette étrange impression un peu angoissante, qui tenait à moitié du rêve, d'une immobilité mouvante, d'une changeante permanence, d'un recommencement et d'une monotonie donnant le vertige, impression qu'il avait déjà éprouvée en d'autres circonstances, et dont il avait attendu et désiré le retour ; c'était en partie pour l'amour d'elle qu'il avait tenu à se faire montrer cet objet de famille à la fois mouvant et immuable.

Lorsque le jeune homme s'interrogeait par la suite, il trouvait que l'image de son grand-père s'était gravée en lui avec une profondeur plus nette et plus significative que celle de ses parents ; ce qui tenait peut-être à une sympathie ou à une affinité physique toute particulière, car le petit-fils ressemblait au grand-père autant qu'un blanc-bec aux joues roses peut ressembler à un septuagénaire chenu et ridé. Mais c'était surtout caractéristique pour le vieillard qui avait été incontestablement la physionomie marquante, la personnalité pittoresque dans la famille.

À la vérité, le temps, bien avant le décès de Hans Lorenz Castorp, avait déjà dépassé la manière d'être et de penser de l'aïeul de Hans. Il avait été un homme profondément chrétien, membre de l'Église réformée, aux sentiments sévèrement traditionnels – aussi préoccupé de tenir fermée la classe aristocratique de la société admise au gouvernement, que s'il

avait vécu au quatorzième siècle, alors que l'artisanat, surmontant la résistance opiniâtre des patriciens férus de leurs anciennes libertés, avait commencé de conquérir des sièges et des voix au sein du conseil de la ville – et difficile à gagner aux choses nouvelles. Son activité avait coïncidé avec une époque de développement forcené et de transformations multiples, avec une époque de progrès en marches forcées qui avait exigé beaucoup de hardiesse et d'esprit de sacrifice dans la vie publique. Mais Dieu sait que ce n'est pas grâce au vieux Castorp que l'esprit des temps nouveaux avait célébré ses brillantes et retentissantes victoires. Il avait fait plus de cas des traditions ancestrales et des anciennes institutions que d'imprudentes extensions du port et d'autres plaisanteries impies et singeries de grandes villes ; il avait freiné et calmé les esprits partout où il avait pu, et, si on l'avait écouté, l'administration serait aujourd'hui encore cette idylle antédiluvienne dont ses propres bureaux offraient le spectacle.

Tel était le visage que le vieux, de son vivant et plus tard encore, montrait au regard des concitoyens, et, quoique le petit Hans Castorp n'entendît rien aux affaires publiques, son œil d'enfant au regard contemplatif faisait à peu près les mêmes observations, des observations muettes, et par conséquent sans critique, mais pleines de vie, et qui, plus tard encore, comme souvenir conscient, gardèrent leur caractère hostile à toute analyse verbale, approbateur sans plus. Comme il a été dit, la sympathie était en jeu, cette affection et cette affinité intime qui parfois franchit un degré intermédiaire. Les enfants et les petits-fils regardent pour admirer, et ils admirent pour apprendre et développer ce qui est déjà préfiguré en eux par l'hérédité.

Le sénateur Castorp était maigre et de taille élevée. Les années avaient courbé son dos et sa nuque, mais il s'efforçait de compenser cet affaissement en se redressant. Ce faisant, sa bouche, dont les lèvres n'étaient plus maintenues par les dents,

mais qui reposaient sur les gencives vides (car il ne mettait son dentier que pour les repas) se contractait avec une dignité péniblement sauvegardée vers en-bas, et c'est là justement – en même temps que peut-être le souci de combattre un commencement de branlement du chef – ce qui déterminait cette attitude rigide et sévère et cet engoncement du menton qui plaisaient si vivement au petit Hans Castorp.

Il aimait la tabatière – c'était une petite tabatière allongée, en écaille sertie d'or qu'il maniait – et se servait donc de mouchoirs rouges dont les pointes pendaient parfois de la poche de derrière de sa redingote. Bien que ce fût une faiblesse un peu comique, elle apparaissait essentiellement comme une concession au grand âge, comme une négligence que la vieillesse peut se permettre, soit sciemment et avec le sourire, soit avec une inconscience imposant le respect ; et, quoiqu'il en fût, c'est la seule faiblesse que le regard aigu du jeune Hans Castorp eût jamais observé dans la tenue de son grand-père. Mais aussi bien pour l'enfant âgé de sept ans que plus tard aux yeux de l'adulte, l'image quotidienne et familière du vieillard n'était pas son image la plus authentique. Dans son identité véritable, il était différent, beaucoup plus beau et plus sérieux encore que d'ordinaire, à savoir tel qu'il apparaissait sur un tableau, portrait de grandeur naturelle qui avait été longtemps accroché dans l'appartement des parents de l'enfant et qui, par la suite, avait émigré avec le petit Hans Castorp sur l'esplanade, où il avait pris place au-dessus du grand sofa de soie rouge, dans le salon.

Il représentait Hans Lorenz Castorp dans sa tenue officielle de sénateur de la ville, en cette sévère et pieuse tenue d'un siècle révolu qu'avait maintenue à travers les temps une communauté à la fois téméraire et imposante, et qu'elle avait conservée pour les occasions officielles, afin de confondre de cette cérémonieuse façon le passé avec le présent, le présent avec le passé, et d'affirmer ainsi la vénérable solidité de sa signature

commerciale. On y voyait le sénateur Castorp représenté en pied, sur un dallage rougeâtre, dans une perspective de colonnes et d'arc gothique. Il était debout, le menton incliné, la bouche contractée vers en-bas, ses yeux bleus, au regard songeur, avec les glandes lacrymales en saillie, dirigés vers le lointain, dans ce pourpoint, semblable à une robe sacerdotale, qui descendait plus bas que les genoux, et qui, ouvert sur le devant, était décoré d'un large bord de fourrure. Des demi-manches bouffantes et bordées de même sortaient des manches plus étroites et longues en un drap ordinaire, et des manchettes de dentelles couvraient les mains jusqu'aux poignets. Les grêles mollets du vieillard étaient revêtus de bas de soie noire, les pieds chaussés de souliers à boucles d'argent. Mais le cou était entouré de la collerette raide et plissée, aplatie sur le devant et relevée des côtés, sous laquelle, au surplus, un jabot plissé en batiste descendait sur la veste. Sous le bras, il portait l'antique chapeau au large rebord, dont la calotte allait en se rétrécissant.

C'était un excellent portrait, dû à un artiste notoire, traité avec goût dans le style des vieux maîtres auquel le sujet inclinait, et éveillant chez le spectateur toutes sortes d'images hispano-hollandaises de la fin du Moyen Âge. Le petit Hans Castorp l'avait souvent contemplé, non pas bien entendu avec une intelligence de connaisseur, mais toutefois avec une certaine compréhension pénétrante, d'un ordre plus général, et bien qu'il n'eût vu son grand-père en personne tel que la toile le représentait qu'une seule fois, et durant un court instant, à l'occasion d'une arrivée en cortège, à l'Hôtel de Ville, il ne pouvait s'empêcher, ainsi que nous l'avons dit, de considérer le tableau comme l'apparence véritable et authentique de son grand-père, tandis qu'il ne voyait dans le grand-père de tous les jours qu'une sorte d'intérim, un auxiliaire imparfaitement adapté à son rôle. Car ce qu'il y avait de distinct et d'étrange dans son apparence ordinaire tenait, semblait-il, à cette adaptation imparfaite et peut-être un peu maladroite. Il restait des marques et des allusions qui ne s'étaient pas complètement

effacées, de sa forme pure et véritable. C'est ainsi que le grand faux-col, le large foulard blanc étaient démodés ; mais il était impossible d'appliquer cette épithète au merveilleux vêtement que celui-ci ne rappelait en quelque sorte que par procuration, à savoir la collerette espagnole. Et il en allait de même du chapeau haut de forme au bord incurvé d'une façon inusitée que le grand-père portait dans la rue et auquel répondait, dans une réalité supérieure, le large chapeau de feutre du tableau, ainsi que de la longue redingote à plis dont l'image primitive et essentielle était aux yeux du petit Hans Castorp la robe bordée et garnie de fourrure.

Il approuva donc de tout son cœur que le grand-père apparût dans son authenticité et dans sa perfection somptueuses, le jour où il s'agit de lui faire ses adieux. C'était dans la grande salle, la même salle où ils avaient si souvent mangé, à table, l'un en face de l'autre. Hans Lorenz Castorp était étendu à présent sur le catafalque, dans le cercueil, au milieu des couronnes appuyées ou répandues. Il avait lutté contre la pneumonie, lutté longtemps et opiniâtrement, bien qu'il semblât qu'il ne se fût accommodé que bien mal de la vie du temps présent, et voici qu'il était étendu, on ne savait pas trop si c'était en vainqueur ou en vaincu, mais en tous cas avec une expression sévèrement pacifiée et très changée, le nez plus pointu d'avoir si longtemps lutté sur le lit d'apparat, la tête relevée par des coussins de soie, de sorte que son menton reposait agréablement dans l'échancrure de devant de la collerette d'honneur ; et entre les mains à moitié recouvertes par les manchettes de dentelles, les mains dont la disposition, imitant une pose naturelle, ne laissait pas de produire une impression de froideur inanimée, on avait placé un crucifix en ivoire sous ses paupières baissées, que son regard semblait considérer sans arrêt.

Hans Castorp avait vu plusieurs fois son grand-père au début de sa maladie, mais ensuite il ne l'avait plus revu. On lui

avait complètement épargné le spectacle de la lutte qui d'ailleurs s'était pour sa plus large part déroulée pendant la nuit ; tout au plus avait-il été touché par l'atmosphère angoissée de la maison, par les yeux rouges du vieux Fiete, par les allées et venues des médecins ; mais le résultat en présence duquel il se trouvait dans la salle à manger pouvait se résumer en ceci que le grand-père avait été solennellement affranchi de sa figuration intermédiaire et qu'il avait définitivement revêtu sa forme véritable et digne de lui. C'était là un événement que l'on devait approuver, encore que le vieux Fiete pleurât et hochât sans arrêt la tête, encore que Hans Castorp lui-même pleurât comme il l'avait fait à l'aspect de sa mère décédée subitement et de son père que peu de temps après il avait vu étendu, non moins silencieux et étranger.

Car c'était la troisième fois déjà qu'en un espace aussi court et à un âge aussi jeune, la mort agissait sur l'esprit et les sens – les sens surtout – du petit Hans Castorp ; cet aspect et cette impression n'étaient plus neufs pour lui, mais au contraire déjà très familiers, et de même qu'aux deux occasions précédentes, il s'était montré très posé et très maître de lui, nullement à la merci de ses nerfs, encore qu'il eût éprouvé un chagrin naturel, de même il apparut cette fois-ci, à un degré peut-être encore supérieur de calme. Ignorant la signification pratique des événements pour sa vie, ou puérilement indifférent à cet égard, dans sa confiance que le monde, de toute façon, aurait soin de lui, il avait fait montre devant ces cercueils d'une certaine froideur également puérile et d'une attention attachée aux choses extérieures que, dans la troisième circonstance, des sentiments et un air de connaisseur déjà expérimenté nuancèrent d'une expression particulière de sagesse prématurée (car nous négligeons les larmes fréquentes dues à l'émotion ou à la contagion des pleurs d'autrui, comme une réaction normale). Dans le cours des trois ou quatre mois qui avaient suivi la mort de son père, il avait oublié la mort ; à présent il se souvenait d'elle, et toutes les impressions d'alors se rétablissaient

exactement, simultanées et pénétrantes, dans leur singularité incomparable.

Résolues et exprimées en paroles, ces impressions se seraient présentées à peu près comme suit : La mort était d'une nature pieuse, significative et d'une beauté triste, c'est-à-dire qui relevait de l'esprit, mais en même temps elle était d'une nature toute autre, presque contraire, très physique, très matérielle, que l'on ne pouvait considérer ni comme belle, ni comme significative, ni comme pieuse, ni même comme triste. La nature solennelle et spirituelle s'exprimait par la somptueuse mise en bière du défunt, par la magnificence des fleurs, par les gerbes de palmier qui, on le sait, signifiaient la paix céleste ; de plus, et plus clairement encore, par le crucifix dans les mains du grand-père défunt, par le Christ bénissant de Thorwaldsen qui était debout à la tête du cercueil, et par les deux candélabres dressés de part et d'autre qui, en cette circonstance, avaient également pris un caractère sacerdotal. Toutes ces dispositions trouvaient apparemment leur sens exact et bienfaisant dans cette pensée que le grand-père avait pris pour toujours sa figure définitive et véritable. Mais en outre, comme le petit Hans Castorp ne laissa pas de remarquer, encore qu'il ne se l'avouât pas à haute voix, tout cela, et surtout cette quantité de fleurs, en particulier les tubéreuses partout répandues, avait pour but de pallier l'autre aspect de la mort, qui n'était ni beau ni véritablement triste, mais plutôt un peu inconvenant, d'une nature bassement corporelle, de le faire oublier ou de vous empêcher d'en prendre conscience.

C'est à cette seconde nature de la mort que tenait le fait que le grand-père défunt parût si étranger, qu'à la vérité il n'apparût pas du tout comme le grand-père, mais comme une poupée de cire de grandeur naturelle, que la mort avait substituée à sa personne, et à laquelle on rendait ces pieux et fastueux honneurs. Celui qui était étendu là, ou plus exactement, ce qui était étendu là, ce n'était donc pas le grand-père lui-même,

c'était une dépouille qui, Hans Castorp le savait bien, n'était pas en cire, mais faite de sa propre matière, c'était là ce qu'il y avait d'inconvenant, et d'à peine triste – aussi peu triste que le sont les choses qui concernent le corps et qui ne concernent que lui. Le petit Hans Castorp considérait cette matière lisse d'un jaune cireux et d'une consistance caséeuse, dont étaient faits cette figure de mort de la grandeur naturelle d'un vivant, le visage et les mains de l'ancien grand-père. Une mouche venait de se poser sur le front immobile et commença d'agiter ses boutoirs. Le vieux Fiete la chassa avec précaution, en se gardant de toucher le front, la mine pudiquement obscurcie, comme s'il ne devait ni ne voulait savoir ce qu'il faisait là. Cette expression de réserve tenait apparemment au fait que le grand-père n'était plus qu'un corps, et rien de plus. Mais, après un vol onduleux, la mouche se posa brusquement sur les doigts du grand-père, près du crucifix en ivoire. Et tandis que ceci se produisait, Hans Castorp crut respirer plus distinctement que jusqu'à présent cette émanation faible, mais si étrangement persistante qu'il connaissait d'autrefois, qui, à sa confusion, lui rappelait un camarade de classe affligé d'un mal gênant et pour cela même évité par tous, et que l'odeur des tubéreuses avait entre autres pour but de couvrir, sans d'ailleurs y réussir en dépit de leur luxuriance et de leur austérité.

Il fut plusieurs fois en présence du cadavre : une fois seul avec le vieux Fiete, la seconde fois avec son grand-oncle Tienappel, le négociant en vins, et ses deux oncles James et Peter, puis une troisième fois encore, lorsqu'un groupe endimanché d'ouvriers du port stationna pendant quelques instants devant le cercueil ouvert, pour prendre congé de l'ancien chef de la maison Castorp et fils. Ensuite, vint l'enterrement ; la salle fut pleine de gens, le pasteur Bugenhagen, de l'église Saint-Michel, le même qui avait baptisé Hans Castorp, prononça l'oraison funèbre ; dans la voiture qui, la première d'une longue, longue file, suivait le corbillard, il s'entretint très amicalement avec le petit Hans Castorp ; après

quoi cette partie de son existence, elle aussi, prit fin, et Hans Castorp changea aussitôt de maison et d'entourage, pour la deuxième fois déjà de sa jeune existence.

CHEZ LES TIENAPPEL

ET DE L'ÉTAT MORAL DE HANS CASTORP

Ce ne fut pas pour son malheur, car il habita dorénavant chez le consul Tienappel, son tuteur attitré, et ne manqua de rien : ni en ce qui concernait sa personne, ni en ce qui regardait la défense de ses autres intérêts dont il ne savait encore rien. Car le consul Tienappel, un oncle de feu la mère de Hans, géra le patrimoine des Castorp, mit les immeubles en vente, se chargea de liquider la maison Castorp et fils, importation et exportation, et il en tira encore quelque quatre cent mille marks, que Hans Castorp héritait et que le consul Tienappel plaça en valeurs sûres, en prélevant d'ailleurs, en dépit de ses sentiments affectueux, chaque trimestre, deux pour cent de provision pour son propre compte.

La maison des Tienappel, qui était située au fond d'un jardin dans le chemin de Harvestehud, donnait sur une étendue de gazon où l'on ne tolérait pas la moindre mauvaise herbe, sur des roseraies publiques et sur le fleuve. Bien qu'il possédât un bel attelage, c'est à pied que le consul se rendait chaque matin à son bureau, pour se donner un peu de mouvement, car il souffrait parfois d'une légère congestion à la tête, et il rentrait de même, à cinq heures du soir, après quoi on dînait chez les Tienappel avec tout le raffinement convenable. C'était un homme important, vêtu des meilleurs tissus anglais, aux yeux proéminents d'un bleu d'eau, derrière ses lunettes cerclées d'or,

au nez fleuri, à la barbe grise de marinier, et qui portait un diamant d'un feu éclatant au petit doigt exigu de sa main gauche. Sa femme était depuis longtemps décédée. Il avait deux fils, Peter et James, dont l'un était marin et séjournait rarement chez son père, tandis que l'autre travaillait dans le commerce paternel et devait un jour hériter de la firme. Le ménage était depuis de longues années dirigé par Schalleen, la fille d'un orfèvre d'Altona, laquelle portait autour de ses poignets cylindriques, des ruches blanches amidonnées. Elle prenait soin de ce que le déjeuner comme le dîner comprissent toujours un abondant service de hors-d'œuvre, des crabes et du saumon, de l'anguille, de la poitrine d'oie et du *tomato catsup* avec le roastbeef ; elle gardait un œil vigilant sur les extras lorsque le consul Tienappel donnait des dîners d'hommes, et ce fut elle aussi qui, tant bien que mal, tint lieu de mère au petit Hans Castorp.

Hans Castorp grandit par un vilain temps, dans le vent et le brouillard, grandit en imperméable jaune, si l'on peut ainsi dire, et se sentait en somme très dispos. Sans doute, commença-t-il par être un peu anémique ; cela le docteur Heidekind en convint qui, à déjeuner, en rentrant de classe, lui fit servir chaque jour un bon verre de porter, boisson substantielle, on le sait, à laquelle le docteur Heidekind prêtait une influence reconstituante sur le sang et qui, en effet, adoucit d'une manière sensible les esprits de Hans Castorp et réagit d'une manière bienfaisante contre sa tendance à « rêvasser », comme s'exprimait son oncle Tienappel, c'est-à-dire, la bouche tombante, à bayer aux corneilles, sans une pensée solide. Mais pour le reste il était bien portant et normal, un joueur de tennis et un rameur convenable, encore qu'au lieu de manier la rame, il préférât s'installer par les soirs d'été devant un verre, sur la terrasse du bachoteur d'Uhlenhorst, à écouter de la musique et à considérer les barques éclairées entre lesquelles des cygnes nageaient sur l'eau miroitante et bariolée. Et lorsqu'on l'écoutait parler : placidement, raisonnablement d'une voix monotone, un

peu creuse et avec une pointe d'accent du Nord (il suffisait d'ailleurs d'un rapide coup d'œil sur sa blonde correction, avec sa tête finement découpée, qui portait en quelque sorte une empreinte des époques révolues, et où une morgue héréditaire et inconsciente s'exprimait sous la forme d'une certaine indolence sèche), personne ne pouvait mettre en doute que ce Hans Castorp fût bien un produit authentique et non adultéré de ce sol, et qu'il tint brillamment sa place. (Lui-même, s'il s'était interrogé sur ce point, n'eût pas hésité un instant.)

L'atmosphère du grand port de mer, cette atmosphère humide de mercantilisme mondial et de bien-être qui avait été l'air vital de ses pères, il la respirait avec une satisfaction profonde, en l'approuvant et en la savourant. Parmi les exhalaisons de l'eau, du charbon et du thé, le nez pénétré des odeurs fortes des denrées coloniales amoncelées, il voyait sur les quais du port d'énormes grues à vapeur imiter le calme, l'intelligence et la force gigantesque d'éléphants domestiqués, en transportant des tonnes de sacs, de balles, de caisses, de tonneaux et de ballons, des ventres de vaisseaux ancrés dans les wagons de chemin de fer et les entrepôts. Il voyait les négociants en imperméable jaune, comme il en portait lui-même, affluer à midi vers la Bourse, où l'on jouait serré, autant qu'il sût, et où il arrivait facilement que quelqu'un lançât en toute hâte des invitations pour un grand dîner afin de sauver son crédit. Il voyait (et n'était-ce pas là le domaine qui plus tard l'intéresserait particulièrement ?) le grouillement des chantiers, il voyait les corps de mammouths des transatlantiques en cale sèche, hauts comme des tours, la quille et l'hélice dénudées, soutenus par des poutres d'une épaisseur d'arbres, au sec et paralysés dans leur lourdeur monstrueuse, recouverts d'armées de nains occupés à gratter, à marteler et à crépir. Il voyait sous les cales couvertes, enveloppées d'un brouillard fumeux, se dresser les squelettes des navires en construction, voyait les ingénieurs, leurs épures et leurs carnets à la main, donner leurs ordres aux ouvriers, visages familiers à Hans Castorp, depuis sa

première enfance, et qui n'éveillaient en lui que des impressions de bien-être et de chez-soi, impressions qui s'épanouissaient lorsqu'il lui arrivait de déjeuner, le dimanche, au Pavillon de l'Alster, avec James Tienappel ou son cousin Ziemssen – Joachim Ziemssen – d'un beefsteak au lard avec un verre de porto vieux, et qu'il se rencognait ensuite au fond de son siège, en tirant avec ferveur des bouffées de son cigare. Car il était authentique en cela surtout qu'il aimait bien vivre, oui, qu'en dépit de ses apparences anémiques et fines, il était, tel un nourrisson qui s'en donne à cœur joie aux seins maternels, attaché aux rudes jouissances de la vie.

Il portait commodément et non sans dignité sur ses épaules la haute civilisation que la classe dominante de cette démocratie municipale de commerçants transmet à ses enfants. Il était aussi bien baigné qu'un bébé et se faisait habiller par le tailleur qui jouissait de la confiance des jeunes gens de sa sphère. Le trousseau de linge, soigneusement marqué, que contenaient les tiroirs anglais de son armoire, était fidèlement administré par Schalleen ; lorsque Hans Castorp fit ses études au dehors, il continua de renvoyer son linge pour le faire blanchir et repriser (car son principe était qu'en dehors de Hambourg on ne savait pas repasser en Allemagne), et un endroit rugueux à la manchette d'une de ses jolies chemises de couleur l'eût violemment indisposé. Ses mains, bien qu'elles ne fussent pas de forme particulièrement aristocratique, avaient la peau fraîche et soignée, ornées d'une gourmette en platine et de la chevalière de son grand-père, et ses dents, qui étaient un peu molles et dont il avait plusieurs fois souffert, étaient enrichies d'or.

Debout et en marchant, il portait le ventre un peu en avant, ce qui ne donnait pas une impression très énergique ; mais sa tenue à table était remarquable. Le torse très droit, il se tournait poliment vers le voisin avec lequel il bavardait (raisonnablement et avec une pointe d'accent du Nord), et ses

coudes touchaient légèrement ses hanches tandis qu'il découpait son aile de poulet ou extrayait adroitement, au moyen de l'instrument spécialement destiné à cet usage, la chair rose d'une pince de homard. Son premier besoin à la fin du repas était le rince-doigts à l'eau aromatisée, le second la cigarette russe, non contrôlée par la régie, et qu'il se procurait en fraude. Elle précédait le cigare, une marque savoureuse de Brème, nommée Marie Mancini, dont il sera encore question par la suite et dont les poisons épicés s'alliaient d'une manière si satisfaisante à ceux du café. Hans Castorp mettait ses provisions de tabac à l'abri des influences néfastes du chauffage central en les conservant à la cave où il descendait chaque matin pour garnir son étui de sa dose journalière. Ce n'est qu'à contrecœur qu'il eût mangé du beurre qu'on lui eût présenté en une seule pièce, et non découpé en forme de coquilles.

On voit que nous nous appliquons à tout dire ce qui peut prévenir contre lui, mais nous le jugeons sans exagération et ne le faisons ni pire ni meilleur qu'il n'était. Hans Castorp n'était ni un génie ni un imbécile, et si nous évitons pour le caractériser le mot de « moyen » c'est pour des raisons qui n'ont à faire ni avec son intelligence ni avec sa modeste personne, mais par respect pour sa destinée à laquelle nous sommes tentés d'accorder une certaine importance plus que personnelle. Son cerveau répondait aux exigences du Lycée, section sciences, sans qu'il eût besoin de fournir un effort démesuré, mais cet effort il n'eût certainement été disposé à le faire en aucune circonstance et pour aucun objet : moins de peur de se faire du mal, que parce qu'il ne voyait aucune raison pour l'y résoudre, ou plus exactement aucune raison absolue : et c'est précisément pour cela que nous ne l'appelons pas moyen, parce qu'il éprouvait en quelque façon l'absence de ces raisons.

L'homme ne vit pas seulement sa vie personnelle comme individu, mais consciemment ou inconsciemment il participe aussi à celle de son époque et de ses contemporains, et même

s'il devait considérer les bases générales et impersonnelles de son existence comme des données immédiates, les tenir pour naturelles et être aussi éloigné de l'idée d'exercer contre elles une critique que le bon Hans Castorp l'était réellement, il est néanmoins possible qu'il sente son bien-être moral vaguement affecté par leurs défauts. L'individu peut envisager toute sorte de buts personnels, de fins, d'espérances, de perspectives où il puise une impulsion à de grands efforts et à son activité, mais lorsque l'impersonnel autour de lui, l'époque elle-même, en dépit de son agitation, manque de buts et d'espérances, lorsqu'elle se révèle en secret désespérée, désorientée et sans issue, lorsqu'à la question, posée consciemment ou inconsciemment, mais finalement posée en quelque manière, sur le sens suprême, plus que personnel et inconditionné, de tout effort et de toute activité, elle oppose le silence du vide, cet état de chose paralysera justement les efforts d'un caractère droit, et cette influence, par delà l'âme et la morale, s'étendra jusqu'à la partie physique et organique de l'individu. Pour être disposé à fournir un effort considérable qui dépasse la mesure de ce qui est communément pratiqué, sans que l'époque puisse donner une réponse satisfaisante à la question « à quoi bon ? », il faut une solitude et une pureté morales qui sont rares et d'une nature héroïque, ou une vitalité particulièrement robuste. Hans Castorp ne possédait ni l'une ni l'autre, et il n'était ainsi donc qu'un homme malgré tout moyen, encore que dans un sens des plus honorables.

Tout ceci se rapporte non seulement à la tenue intérieure du jeune homme durant ses années d'école, mais encore pendant les années qui suivirent, lorsqu'il eut choisi la profession bourgeoise qu'il exercerait. En ce qui concerne sa carrière scolaire, signalons qu'il dut même redoubler telle ou telle classe. Mais en somme, son origine, l'urbanité de ses mœurs et enfin un talent notable, sinon passionné, pour les mathématiques, l'aidèrent à franchir ces étapes, et lorsqu'il eut passé son volontariat, il décida de poursuivre ses études, – à la

vérité surtout, parce que c'était prolonger un état de chose habituel, provisoire et indéterminé, et qu'il gagnerait ainsi du temps pour réfléchir sur ce qu'il voudrait devenir, car il était loin de le savoir ; en première encore il ne le savait pas, et lorsqu'enfin cela se décida (car c'eût été presque trop dire que d'affirmer que lui-même en eût décidé), il sentit bien qu'il eût pu aussi bien en aller différemment.

Une chose du moins était vraie, à savoir qu'il avait pris un vif plaisir aux bateaux. Comme petit garçon déjà, il avait couvert les pages de ses carnets de notes de dessins de cotres de pêcheurs, de gabares chargées de légumes et de voiliers à cinq mâts, et lorsque, dans sa quinzième année, il eut le privilège d'assister d'une place réservée au lancement du nouveau paquebot postal à hélice double *Hansa*, chez Blom et Voss, il exécuta une peinture, réussie et exacte jusque dans le détail, du svelte navire, toile que le consul Tienappel accrocha dans son bureau personnel et sur laquelle le vert vitreux et transparent de la mer houleuse était en particulier traité avec tant d'amour et d'adresse que quelqu'un dit au consul Tienappel que cela témoignait de talent et que Hans Castorp pourrait devenir un bon peintre de marines, – appréciation que le consul put tranquillement répéter à son pupille, car Hans Castorp se borna à rire de bon cœur et ne donna pas un instant suite à de telles folies de bohème et idées de crève-la-faim.

– Tu n'es pas précisément riche, lui disait parfois l'oncle Tienappel. Le principal de ma fortune ira un jour à James et à Peter, c'est-à-dire qu'elle restera dans la maison et que Peter touchera une rente. Ce qui t'appartient est bien placé et te rapporte un revenu sûr. Mais vivre de revenus ce n'est plus très drôle aujourd'hui, à moins que l'on ait au moins cent fois plus que ce que tu as, et si tu veux être quelqu'un en ville, et vivre comme tu en as l'habitude, il faut que tu tâches de gagner encore pas mal, dis-toi ça, fiston.

Hans Castorp se le tint pour dit, s'inquiéta d'une profession qui lui permettrait de faire figure devant lui-même et aux yeux des autres. Et lorsqu'il eut choisi – ce fut à l'instigation du vieux Wilms, de la maison Tunder et Wilms, qui, un samedi soir, à la table de whist, dit au consul Tienappel : « Hans Castorp devrait étudier la construction navale, ce serait une excellente idée, et il pourrait entrer chez moi, je ne manquerais pas d'avoir l'œil sur lui », – il fit grand cas de sa profession, estima sans doute que ce serait un travail rudement compliqué et pénible, mais aussi un métier remarquable, important et de grande allure, et en tout cas pour sa pacifique personne infiniment préférable à celui de son cousin Joachim Ziemssen, le fils de la belle-sœur de feu sa mère, qui voulait absolument devenir officier. Or, Joachim Ziemssen n'avait même pas la poitrine très solide, mais c'est justement pourquoi l'exercice d'une profession en plein air qui n'exigeait sans doute aucune tension ni aucun effort intellectuels, lui conviendrait mieux, comme Hans Castorp jugea avec une pointe de dédain. Car il avait le plus grand respect pour le travail, bien que, personnellement, le travail le fatiguât quelque peu.

Nous revenons ici sur des considérations que nous avons déjà amorcées plus haut et qui tendraient à cette supposition qu'une altération de la vie personnelle par l'époque, est capable d'influencer véritablement l'organisme physique de l'homme. Comment Hans Castorp n'aurait-il pas respecté le travail ? C'eût été contre nature. Les circonstances devaient le lui faire apparaître comme une chose éminemment respectable ; au fond il n'y avait rien de respectable en dehors du travail, il était le principe devant lequel on s'affirmait, ou devant lequel on se révélait insuffisant, c'était l'absolu de l'époque. Son respect pour le travail était de nature religieuse et, autant qu'il s'en rendît compte, indiscutable. Mais une autre question était de savoir s'il l'aimait ; car cela, il ne le pouvait pas, si profond que fût son respect, pour la simple raison qu'il ne lui réussissait pas. Un travail soutenu irritait ses nerfs, l'épuisait rapidement, et il

reconnaissait ouvertement qu'en somme il aimait mieux le temps libre, le temps sur lequel ne pesait aucun des poids en plomb d'un labeur pénible, le temps qui eût été devant lui, libre et non pas jalonné par des obstacles qu'il s'agissait de vaincre en grinçant des dents. Cette contradiction dans son attitude à l'égard du travail avait, somme toute, besoin d'être résolue. Fallait-il supposer que son corps ainsi que son esprit – d'abord l'esprit et par lui le corps – eussent été plus joyeusement disposés et plus endurants au travail si, au fond de son âme, où lui-même ne voyait pas clair, il avait pu croire au travail comme à une valeur absolue et comme à un principe qui répondait de lui-même, et se tranquilliser par cette pensée ? Nous ne soulevons pas ici la question de savoir s'il était médiocre ou mieux que médiocre, question à laquelle nous ne voulons pas répondre brièvement. Car nous ne nous considérons nullement comme l'apologiste de Hans Castorp et nous émettons la supposition que le travail dans sa vie le gênait tout simplement dans sa jouissance paisible des Marie Mancini.

En ce qui le concerne, il ne fut pas reconnu apte au service militaire. Son être intime y répugnait et sut l'empêcher. Il était possible aussi que le major Dr Eberding, qui fréquentait la villa du chemin de Harvestud, eût entendu dire en passant au consul Tienappel, que le jeune Castorp éprouverait l'obligation de porter les armes comme un obstacle gênant au développement de ses études universitaires commencées hors les murs.

Son cerveau qui travaillait lentement et tranquillement, d'autant plus que Hans Castorp conserva même hors Hambourg l'habitude calmante du déjeuner au porter, se remplissait de géométrie analytique, de calcul différentiel, de mécanique, de projection et de graphostatique ; il calculait le déplacement chargé et non chargé, la stabilité, le chargement des soutes et le métacentre, encore qu'il lui en coûtât parfois. Ses dessins techniques, ses épures de couples, ses tracés de lignes de flottaison et ses sections longitudinales n'étaient pas tout à fait

aussi bonnes que sa représentation picturale de la *Hansa* en haute mer, mais dès qu'il s'agissait d'étayer une vue abstraite par une représentation plus accessible aux sens, de laver des ombres à l'encre de Chine et de colorier des coupes transversales de couleurs indiquant les matériaux, Hans Castorp surpassait en adresse la plupart de ses compagnons.

Lorsqu'il rentrait en vacances, très propre, très bien habillé, avec une petite moustache d'un blond roux dans son visage somnolent de jeune patricien, et apparemment sur la voie de situations très considérables, les gens qui s'occupaient des affaires municipales – et c'est la majorité dans un État municipal qui se régit lui-même – ses concitoyens donc, l'examinaient d'un œil curieux en se demandant quel rôle officiel le jeune Castorp jouerait quelque jour. Il avait des traditions, son nom était ancien et bon, et un jour ou l'autre, c'était presque certain, il faudrait compter avec sa personne comme avec un facteur politique. Alors il serait électeur ou élu, et légiférerait, participerait dans l'exercice de sa charge honorifique aux soucis de la souveraineté, appartiendrait à une commission des finances, d'administration, ou peut-être d'architecture, et sa voix serait écoutée et comptée avec les autres. On pouvait être curieux de savoir à quel parti il adhérerait un jour, le jeune Castorp. Les apparences pouvaient être trompeuses, mais somme toute il avait tout à fait l'air que l'on n'avait pas lorsque les démocrates pouvaient compter sur vous, et la ressemblance avec son grand-père était évidente. Peut-être tiendrait-il de celui-ci et deviendrait-il un frein, un élément conservateur. C'était bien possible, et le contraire aussi pouvait être vrai. Car, finalement, il était ingénieur, un futur constructeur de bateaux, un homme du commerce mondial et de la technique. Il était donc possible que Hans Castorp se mêlât aux radicaux, qu'il se posât en homme d'action, en destructeur profane de vieux édifices et de beaux paysages, libre d'attaches comme un Juif, sans piété comme un Américain, aimant mieux rompre sans égards avec des traditions

dignement transmises, et précipiter l'État vers des expériences de casse-cou, qu'envisager un développement circonspect des conditions de vie données et naturelles, cela aussi on pouvait l'imaginer. Aurait-il dans le sang de juger que Leurs Révérences très sages, devant qui le double poste de garde de l'Hôtel de Ville présentait les armes, savaient tout mieux que les autres, ou serait-il disposé à soutenir les citoyens de l'opposition ? Dans ses yeux bleus, sous ses sourcils d'un blond roux, on ne pouvait lire aucune réponse à toutes ces questions posées par des concitoyens curieux, et lui-même, sans doute n'eût su en donner, lui, Hans Castorp, cette page encore vierge.

Lorsqu'il entreprit le voyage au cours duquel nous l'avons rencontré, il était dans sa vingt-troisième année. Il avait derrière lui quatre semestres d'études à l'École Polytechnique de Dantzig et quatre autres semestres qu'il avait passés aux Universités techniques de Brunchvig et de Carlsruhe, il avait passé récemment sans éclat ni bravos, mais très convenablement, son premier examen, et s'apprêtait à entrer chez Tunder et Wilms, comme ingénieur volontaire, pour y recevoir une formation pratique. Mais arrivée en ce point, sa voie prit pour commencer la direction suivante :

En vue de son examen, il avait dû travailler rudement et avec persévérance, de telle sorte qu'en rentrant il parut cependant plus fatigué qu'à son habitude. Le docteur Heidekind le grondait chaque fois qu'il le rencontrait et exigeait un changement d'air, mais long et complet. Pour cette fois, il ne suffirait pas de Nordeney ou de Wyk-sur-Foehr, dit-il, et si l'on voulait le consulter, il estimait que Hans Castorp, avant d'entrer aux chantiers de construction, ferait bien de passer quelques semaines dans la haute montagne.

– Voilà qui est parfait, déclara le consul Tienappel à son neveu, mais s'il en était ainsi, leurs chemins se sépareraient durant l'été, car un attelage de quatre chevaux ne suffirait pas à

le traîner, lui, dans la haute montagne. Ce climat, d'ailleurs, ne lui convenait pas, il avait besoin d'une pression atmosphérique raisonnable, sinon il risquait des accidents. Que Hans Castorp voulût donc partir seul pour la haute montagne. Et pourquoi ne rendrait-il pas visite à Joachim Ziemssen ?

C'était une proposition très naturelle. En effet, Joachim Ziemssen était malade – non pas malade comme Hans Castorp, mais d'une manière vraiment fâcheuse ; ç'avait même été une grande alerte. Depuis toujours il avait été facilement enrhumé et fiévreux, et voici qu'un beau jour il avait eu des crachements de sang, et en toute hâte Joachim avait dû partir pour Davos, à son grand chagrin et à sa désolation, car il venait d'arriver au terme de ses vœux. Pendant quelques semestres il avait, sur le désir des siens, étudié le droit, mais cédant à un besoin irrésistible, il avait tourné casaque, s'était présenté comme aspirant-officier, et déjà il venait d'être reçu. Or, voici qu'il était depuis cinq mois au sanatorium international « Berghof » (médecin en chef : conseiller aulique Dr Behrens), et s'ennuyait à mort, comme il l'écrivait sur des cartes postales. Si donc Hans Castorp voulait, avant d'entrer chez Tunder et Wilms, faire tant soit peu pour son propre bien, rien n'était plus indiqué que d'aller tenir compagnie à son cher cousin, ce qui serait agréable pour l'un comme pour l'autre.

On était déjà au plein de l'été lorsqu'il se décida à partir. Les premiers jours de juillet étaient là.

Il partit pour trois semaines.

CHAPITRE III

ASSOMBRISSEMENT PUDIBOND

Hans Castorp avait craint de manquer l'heure du déjeuner, parce qu'il avait été si fatigué, mais il fut debout plus tôt qu'il n'était nécessaire et il eut largement le temps d'observer minutieusement ses habitudes matinales – des habitudes d'homme civilisé, dont l'exercice exigeait un tub en caoutchouc ainsi qu'une sébile en bois garnie de savon de lavande vert et le blaireau indispensable – et de combiner avec ces soins de propreté et d'hygiène, les travaux de déballage et d'aménagement. Tout en conduisant le rasoir argenté le long de ses joues couvertes d'une écume parfumée, il se souvenait de ses rêves confus et hochait la tête en souriant avec indulgence sur tant de stupidités, avec la supériorité tranquille d'un homme qui se rase au grand jour de la raison. Il ne se sentait pas précisément très reposé, mais cependant frais pour la journée nouvelle.

Tout en s'essuyant les mains, les joues poudrées, en caleçons de fil d'Écosse et en pantoufles de maroquin rouge, il sortit sur le balcon qui longeait la façade et n'était coupé que par des parois de verre dépoli en compartiments distincts, correspondant à chacune des chambres. Le matin était frais et nuageux. Des traînées de brouillard étaient allongées, immobiles, sur les hauteurs, tandis que des nuées volumineuses, blanches et grises, s'appesantissaient sur les montagnes plus lointaines. Des taches ou des raies de ciel bleu

étaient çà et là visibles, et lorsqu'un rayon de soleil perçait, le village scintillait au fond de la vallée, blanc, en contrebas des bois de pins sombres qui couvraient les pentes. Quelque part, il y avait un concert matinal, sans doute dans le même hôtel d'où était venue hier soir la musique. Des accords de plain-chant arrivaient, assourdis, après une pause, une marche suivait, et Hans Castorp, qui aimait la musique de tout son cœur, parce qu'elle lui faisait le même effet qu'une bière anglaise bue à jeun (c'est-à-dire qu'elle le calmait profondément, l'engourdissait et l'inclinait à la somnolence), écoutait avec satisfaction, la tête penchée de côté, la bouche ouverte et les yeux un peu rougis.

En bas sinuait le chemin du sanatorium par lequel il était arrivé la veille. Des gentianes étoilées, aux tiges courtes, croissaient dans l'herbe humide de la pente. Une partie de la plateforme, entourée d'une clôture, formait jardin. Il y avait là des chemins de gravier, des parterres de fleurs et une grotte artificielle au pied d'un superbe sapin. Une terrasse couverte d'un toit de tôle, sur laquelle étaient placées des chaises-longues, s'ouvrait vers le Midi, et auprès d'elle se dressait un mât peint en rouge brun, le long duquel montait parfois, en se déployant, un pavillon : un drapeau de fantaisie, vert et blanc, avec l'emblème de la médecine, un caducée, en son milieu.

Une femme se promenait dans le jardin, une dame d'un certain âge, à l'aspect sombre, presque tragique. Complètement vêtue de noir, portant un voile noir roulé autour de ses cheveux gris-noirs emmêlés, elle allait et venait sans répit sur les sentiers, d'un pas monotone et rapide, les genoux ployant, ses bras raides pendant en avant, et regardait droit devant elle, de ses yeux noirs dirigés de bas en haut, sous lesquels pendaient des poches molles, et le front sillonné de rides. Sa figure vieillissante, d'une pâleur méridionale, avec la grande bouche usée par le chagrin et, d'un côté, légèrement rétractée vers le bas, rappelait à Hans Castorp le portrait d'une tragédienne fameuse, qu'un jour il avait eu sous les yeux, et c'était un

spectacle étrange de voir que la femme noire et pâle, sans apparemment s'en rendre compte, réglait ses longs pas accablés sur la mesure de la musique de marche qui leur parvenait de loin.

Avec une sympathie pensive, Hans Castorp la regarda du haut de son balcon et il lui sembla que cette triste apparition obscurcissait à ses yeux le soleil du matin. Mais presque en même temps, il recueillit encore autre chose, quelque chose perceptible à l'oreille : des bruits qui venaient de la chambre de ses voisins de gauche, – le couple russe, d'après les renseignements de Joachim, – et qui ne s'accordaient pas davantage avec ce matin clair et frais, mais qui semblaient bien plutôt le souiller en quelque manière gluante. Hans Castorp se souvint que, hier soir déjà, il avait entendu quelque chose d'analogue, mais que sa fatigue l'avait empêché d'y prendre garde. C'était une lutte accompagnée de rires étouffés et de halètements dont le caractère scabreux ne pouvait longtemps échapper au jeune homme, bien que, par esprit charitable, il s'efforçât tout d'abord de s'en donner à lui-même une explication innocente. On eût pu donner d'autres noms encore à cette bonté de cœur, par exemple le nom un peu fade de pureté d'âme, ou le beau nom grave de pudeur, ou les noms humiliants de crainte de la vérité et de sournoiserie, ou encore celui de crainte mystique et de piété ; il y avait un peu de tout cela dans l'attitude que Hans Castorp avait adoptée à l'endroit des bruits qui venaient de la pièce voisine, et sa physionomie l'exprima par un assombrissement pudique de son visage, comme s'il n'avait ni dû ni voulu rien savoir de ce qu'il entendait : expression de pudique bienséance qui n'était pas absolument originale, mais qu'en certaines circonstances il avait coutume d'adopter.

Or donc, avec cette expression, il se retira du balcon dans sa chambre, pour ne pas prêter l'oreille plus longtemps à des faits et gestes qui lui semblaient graves, oui, saisissants, encore qu'ils se traduisissent par des rires étouffés. Mais dans la

chambre ce qui se passait de l’autre côté du mur devenait encore plus distinct. C’était une chasse autour des meubles, semblait-il, une chaise fut renversée, on se saisit l’un l’autre, on se donna des claques et des baisers, et il s’ajoutait à cela qu’à présent les accords d’une valse, les phrases usées et mélodieuses d’une rengaine, accompagnaient de loin la scène invisible. Hans Castorp était là, debout, une serviette à la main, et écoutait malgré lui. Et soudain il rougit sous sa poudre, car ce qu’il avait distinctement entendu approcher, venait de se produire, et le jeu, sans aucun doute, relevait à présent du domaine des instincts animaux.

« Sacré nom de Dieu ! pensa-t-il en se détournant, pour terminer sa toilette avec des mouvements intentionnellement bruyants. Après tout, ils sont mari et femme, mon Dieu, sur ce point rien à dire ! Mais le matin, en plein jour, voilà qui est malgré tout assez fort. Et j’ai tout à fait l’impression qu’hier soir non plus ils n’avaient pas conclu d’armistice. En somme, ils sont tout de même malades, puisqu’ils sont ici, tout au moins l’un d’entre eux, et un peu plus de modération serait concevable. Mais le plus scandaleux, c’est naturellement, songea-t-il avec irritation, que les murs soient minces au point que l’on entende tout ; c’est évidemment un état de choses intenable. Construit à bon marché, naturellement, un bon marché sordide ! Est-ce que, après cela, j’aurai l’occasion de voir ces gens, ou même de leur être présenté ? Ce serait infiniment gênant. » Et ici Hans Castorp s’étonna, car il venait de remarquer que la rougeur qui tout à l’heure avait gagné ses joues fraîchement rasées, ne voulait absolument pas disparaître, ou tout au moins la sensation de chaleur qui l’avait accompagnée. Elle persistait et n’était pas autre chose que cette ardeur sèche au visage dont il avait souffert encore hier soir, dont le sommeil l’avait débarrassé, mais qui, en cette circonstance, venait de se ranimer. Ce fait ne le disposa pas favorablement à l’égard du couple voisin ; serrant les lèvres, il murmura une parole de blâme assez vigoureux à leur endroit et commit la faute de se

rafraîchir encore une fois le visage dans l'eau, ce qui aggrava sensiblement le mal. Ainsi advint-il que sa voix fut altérée par une humeur un peu chagrine lorsqu'il répondit à son cousin qui, tout en l'appelant, avait frappé contre le mur, et qu'à l'entrée de Joachim, il ne donna pas précisément l'impression d'un homme reposé et heureux d'accueillir le matin.

PETIT DÉJEUNER

– Bonjour, dit Joachim. Voilà que tu as passé ta première nuit ici en haut. Es-tu content ?

Il était prêt à sortir, vêtu en sportif, chaussé de bottines solidement travaillées, et il portait sur le bras son raglan dans la poche latérale duquel se dessinait le flacon plat. Pas plus qu'hier, il n'avait de chapeau.

– Merci ! répondit Hans Castorp, cela va. Je ne veux pas en juger trop tôt. J'ai fait des rêves un peu confus, et puis cette maison présente l'inconvénient que les murs y ont des oreilles, c'est assez désagréable. Qui est donc la femme en noir au jardin ?

Joachim sut aussitôt de qui son cousin voulait parler.

– Ah ! c'est « Tous-les-deux », dit-il. Tout le monde, ici, chez nous, l'appelle ainsi, car c'est la seule chose qu'on l'entende toujours répéter. Elle est Mexicaine, vois-tu, elle ne parle pas un mot d'allemand, et le français pas davantage, à peine quelques bribes. Elle est ici depuis cinq semaines, auprès de son fils aîné, un cas absolument désespéré qui passera maintenant assez vite. Cela le tient déjà partout, il est empoisonné de part en part, on

peut bien le dire, cela finit par ressembler à peu près au typhus, dit Behrens. – C'est en tout cas atroce pour tous les intéressés. Or, voici quinze jours, le frère cadet est monté ici parce qu'il voulait voir une dernière fois son frère – un très joli garçon du reste, comme aussi l'autre – tous les deux sont de magnifiques types, aux yeux ardents, les dames étaient absolument hors d'elles. Bon, le cadet avait déjà toussé un peu avant de monter, mais à part cela il paraissait tout à fait dispos. Mais à peine est-il ici que, figure-toi, il a de la température, et tout de suite 39,5, le degré de fièvre le plus élevé, comprends-tu, il se met au lit, et s'il se relève encore, dit Behrens, il aura plus de chance que de cervelle. De toutes façons, dit-il, il était grand temps qu'il monte ici... Oui, et depuis la mère se promène ainsi, à moins qu'elle soit assise à leur chevet, et lorsqu'on lui adresse la parole, elle ne dit jamais que : « Tous les deux », car elle ne sait pas dire autre chose, et il n'y a personne ici pour le moment qui comprenne l'espagnol.

– Ah ! c'est ça, dit Hans Castorp. Je me demande si elle commencera aussi par me dire cela, lorsque je lui serai présenté ? Ce serait bizarre, – je veux dire, ce serait comique et lugubre en même temps, dit-il, et ses yeux étaient comme hier : ils lui semblaient brillants et lourds, comme s'il avait longtemps pleuré, et ils avaient de nouveau cet éclat qu'y avait allumé la toux du cavalier mondain. D'une façon générale, il lui semblait qu'il venait seulement de rétablir la liaison avec la journée d'hier, et en quelque sorte de s'y adapter à nouveau, ce qui n'avait pas été le cas aussitôt après son réveil. Tout en humectant d'un peu d'eau de lavande son mouchoir dont il se toucha le front et le tour des yeux, il déclara que d'ailleurs il était prêt.

– Si tu es d'accord, nous pouvons « tous les deux » aller déjeuner, plaisanta-t-il avec une impression d'exubérance joyeuse et presque déréglée, sur quoi Joachim le regarda avec

douceur et sourit bizarrement, avec une mélancolie un peu moqueuse, lui sembla-t-il. Pourquoi ? Cela, c'était son affaire.

Après que Hans Castorp se fut assuré qu'il avait sur lui de quoi fumer, il prit canne, pardessus et chapeau – ce dernier en quelque sorte par défi, car il était trop sûr de son propre genre de vie et de ses usages de civilisé, pour se soumettre aussi légèrement et pour trois petites semaines à des habitudes nouvelles et étrangères – et ils s'en furent donc ainsi, descendirent les escaliers... Dans les couloirs, Joachim désignait tantôt une porte, tantôt l'autre, citait les noms de leurs occupants, des noms allemands et d'autres qui avaient toutes sortes de résonances étrangères, en ajoutant de brèves remarques sur leur caractère ou la gravité de leur cas.

Ils rencontrèrent aussi des personnes qui revenaient déjà du petit déjeuner, et lorsque Joachim disait bonjour à quelqu'un, Hans Castorp, poliment, levait son chapeau. Il était impatient et nerveux comme un jeune homme qui est sur le point d'être présenté à beaucoup de personnes inconnues, et qui est en même temps importuné par l'impression très nette d'avoir des yeux troubles et la figure rouge, ce qui d'ailleurs n'était qu'en partie exact, car il était plutôt pâle.

– Avant que j'oublie de te le dire, fit-il tout à coup avec une certaine vivacité irréfléchie, tu peux parfaitement me présenter à la dame du jardin, si l'occasion s'en présente, je n'y vois pas d'inconvénient. Qu'elle me dise : « tous les deux », peu m'importe, j'y suis préparé, je saurai ce que cela veut dire et quel visage lui montrer. Mais je ne veux à aucun prix entrer en rapport avec le couple russe, tu m'entends ? Je te le demande expressément. Ce sont des gens tout à fait mal élevés, et même si je dois habiter pendant trois semaines à côté d'eux et s'il n'est pas possible de l'éviter, je ne veux à aucun prix les connaître, c'est mon bon droit d'interdire de la façon la plus formelle que...

– Bien, dit Joachim, ils t’ont donc dérangé ? C’est vrai que ce sont en quelque sorte des barbares, des gens incultes, je te l’avais dit d’avance. Lui vient toujours à table en vareuse de cuir – mais d’un usé, je ne te dis que cela, je m’étonne toujours que Behrens ne soit pas encore intervenu. Et elle n’est pas non plus des plus fraîches, malgré son chapeau à plumes. D’ailleurs, tu peux être tout à fait tranquille, ils sont assis très loin de nous, à la table des Russes ordinaires, car il y a une table des « Russes bien », où il n’y a que des Russes distingués, et il y a bien peu de chances que tu les rencontres, à moins que tu le désires toi-même. En général, il n’est pas facile de nouer connaissance, déjà par le fait qu’il y a tant d’étrangers parmi les pensionnaires, et moi-même, bien que je sois ici depuis longtemps, je ne connais personnellement que fort peu de gens.

– Lequel des deux est donc malade ? demanda Hans Castorp. Lui ou elle ?

– Lui, je crois, oui, lui seul, dit Joachim, visiblement distrait, tandis qu’ils se débarrassaient aux porte-manteaux, à l’entrée de la salle à manger. Puis ils entrèrent dans la salle claire, au plafond légèrement voûté, où des voix bourdonnaient, où la vaisselle cliquetait et où les servantes s’empressaient, portant des pots fumants.

Sept tables étaient disposées dans la salle à manger, la plupart dans le sens de la longueur, deux seulement en travers. C’étaient des tables assez grandes, chacune pour dix personnes, encore que tous les couverts ne fussent pas mis partout. Après quelques pas en diagonale à travers la salle, Hans Castorp était déjà à sa place. On l’avait placé du côté étroit de la table du milieu, entre les deux tables transversales. Debout derrière sa chaise, Hans Castorp s’inclina avec une raideur aimable à l’adresse de ses voisins de table auxquels Joachim le présenta cérémonieusement, et qu’il vit à peine : encore moins prit-il garde à leurs noms. Seuls le nom et la personne de Mme Stoehr

retinrent son attention, et aussi le fait qu'elle avait un visage rouge et des cheveux graisseux d'un blond cendré. L'expression de son visage trahissait une ignorance si entêtée qu'on s'expliquait sans peine ses bourdes solennelles. Puis il s'assit et remarqua d'un air approbateur que l'on traitait ici le petit déjeuner comme un repas d'importance.

Il y avait des pots de marmelade et de miel, des écuelles de riz au lait et de gruau d'avoine, des plats d'œufs brouillés et de viande froide ; le beurre figurait en abondance, quelqu'un leva une cloche de verre sous laquelle suintait un fromage de gruyère, pour en couper un morceau, et un compotier de fruits frais et secs était en outre placé au milieu de la table. Une servante en noir et blanc demanda à Hans Castorp ce qu'il désirait boire : du cacao, du café ou du thé. Elle était petite comme un enfant, avec un visage long et vieux : une naine, reconnut-il avec effroi. Il regarda son cousin, mais comme celui-ci haussait les épaules et fronçait les sourcils avec indifférence, comme s'il voulait dire : « Oui, et après ? » il se soumit et commanda du thé, avec une politesse particulière parce que c'était une naine qui l'interrogeait, et commença de manger du riz au lait, avec de la cannelle et du sucre, tandis que ses yeux considéraient les autres plats qu'il désirait goûter et erraient par-dessus les convives des sept tables, les collègues et compagnons de destin de Joachim qui, tous, étaient malades, intérieurement, et déjeunaient en bavardant.

La salle était conçue dans ce goût moderne qui sait donner à la simplicité la plus stricte une certaine couleur fantastique. Elle n'était pas très profonde en proportion de sa longueur, et entourée d'une sorte de promenoir qui abritait des dressoirs, et s'ouvrait par de larges arceaux sur l'intérieur, garni de tables. Des piliers, revêtus jusqu'à mi-hauteur d'une boiserie vernie à la façon d'un bois de santal, puis blanchis de même que la partie supérieure des murs et que le plafond, étaient ornés de plinthes bariolées, de modèles simples et drôles que répétaient les

archivoltes espacées de la voûte plate. Plusieurs lustres électriques en métal blanc décoraient la salle, composés de trois arceaux superposés que reliait un gracieux clayonnage, et à la partie inférieure desquels des cloches en verre dépoli gravitaient comme de petites lunes. Il y avait quatre portes vitrées : deux, en face de Hans Castorp, sur le côté large, qui donnait sur une véranda, une troisième à gauche qui conduisait dans le hall de l'entrée, et puis celle par laquelle Hans Castorp était entré, car Joachim l'avait conduit ce matin par un autre escalier et un autre couloir que hier soir.

Il avait à sa droite un être insignifiant, en noir, au teint duveteux et aux joues faiblement échauffées, qu'il prit pour une raccommodeuse ou une couturière à la journée, sans doute parce qu'elle déjeunait exclusivement de café et de pain beurré, et que sa représentation d'une petite couturière avait toujours été associée au café et aux pains au lait. À sa gauche était assise une demoiselle anglaise, elle aussi très âgée, très laide, avec des doigts raides et gelés, qui lisait des lettres de chez elle, écrites en ronde, tout en buvant du thé couleur de sang. Ensuite venait Joachim, et puis Mme Stoehr dans sa blouse en laine écossaise. Sa main droite faisait le poing à proximité de sa joue et tout en mangeant elle s'efforçait visiblement de parler d'un air distingué, en découvrant ses longues et étroites dents de lièvre sous sa lèvre supérieure. Un jeune homme à moustache mince, dont la physionomie semblait exprimer qu'il avait dans la bouche on ne savait quoi d'écœurant, s'assit à côté d'elle, et déjeuna en observant le silence le plus complet. Il arriva lorsque Hans Castorp était déjà assis, salua du menton tout en marchant et, sans regarder personne, prit place en déclinant par son attitude toute présentation au nouveau pensionnaire. Peut-être était-il trop malade pour se soucier encore de ces convenances négligeables, ou simplement pour s'intéresser à son entourage. Durant quelques instants, il y eut en face de lui une jeune fille aux cheveux d'un blond clair, extraordinairement

maigre, qui vida une bouteille de yaourt dans son assiette, la mangea à la cuiller et s'en fut aussitôt.

La conversation à table n'était guère animée. Joachim s'entretenait cérémonieusement avec Mme Stoehr, il s'informa de son état et apprit avec un regret correct qu'il laissait à désirer. Elle se plaignait de « flegme ». « Je suis si flegmatique », dit-elle en traînant les syllabes et avec une affectation de mauvais goût. Dès son lever elle avait eu 37,3 ; que serait-ce l'après-midi ? La couturière à la journée confessa la même température, mais déclara qu'au contraire elle se sentait agitée, tendue par une inquiétude secrète, comme si elle était à la veille d'un événement particulièrement décisif, ce qui, en réalité, n'était nullement le cas, et alors qu'il s'agissait d'une agitation physique qui ne relevait nullement de l'âme. Sans doute n'était-ce quand même pas une couturière à façon, car elle s'exprimait en un langage très châtié et presque savant. D'ailleurs, Hans Castorp trouvait cette émotion, ou tout au moins l'aveu de ces sentiments, en quelque manière inconvenants, voire presque choquants, de la part d'une créature aussi insignifiante. Il demanda tour à tour à la couturière et à Mme Stoehr depuis combien de temps elles étaient ici en haut (celle-là vivait dans l'établissement depuis sept mois, celle-ci depuis cinq mois), il rassembla ensuite son peu d'anglais pour apprendre de la bouche de sa voisine de droite quelle espèce de thé elle buvait (c'était du thé de cinrodon) et s'il était bon, ce qu'elle confirma presque impétueusement, puis regarda dans la salle où l'on allait et venait, car le petit déjeuner n'était pas un repas que l'on prenait rigoureusement en commun.

Il avait légèrement appréhendé de recevoir des impressions terribles, mais il se sentait déçu, tout le monde semblait plein d'entrain dans la salle ; on n'avait nullement le sentiment de se trouver en quelque lieu de détresse. Des jeunes gens hâlés des deux sexes entraient en fredonnant, bavardaient avec les

servantes et, avec un appétit robuste, faisaient honneur au petit déjeuner. Il y avait également là des personnes plus âgées, des couples, une famille entière avec des enfants, qui parlait le russe, de jeunes garçons à peine formés. Les femmes portaient presque toutes des chandails collants en laine ou en soie, des sweaters comme on les appelait, blancs ou en couleur, avec des cols rabattus et des poches de côté, et il était plaisant de les voir s'arrêter et bavarder, les deux mains enfouies dans ces poches. À plusieurs tables on montrait des photographies, de récentes prises d'amateurs sans doute ; ailleurs on échangeait des timbres-poste. On parlait du temps, de la manière dont on avait dormi, de la température que l'on avait mesurée ce matin dans sa bouche. La plupart étaient dispos, sans raison particulière, sans doute simplement parce qu'ils étaient réunis en grand nombre. Quelques-uns, il est vrai, étaient assis à table, la tête appuyée sur les mains, et regardant fixement devant eux. On les laissait regarder et on ne s'occupait pas d'eux.

Soudain, Hans Castorp tressaillit, irrité et offensé. Une porte venait de claquer, c'était la porte de gauche qui donnait directement dans le hall, quelqu'un l'avait laissée se fermer d'elle-même, ou même l'avait fermée à la volée, et c'était un bruit qui faisait horreur à Hans Castorp, qu'il avait haï depuis toujours. Peut-être cette haine provenait-elle de l'éducation, peut-être était-ce une idiosyncrasie congénitale, bref, il avait horreur des portes qui claquaient et il eût pu gifler quiconque se permettait de claquer des portes en sa présence. Dans le cas particulier, la porte était de plus garnie de petits carreaux de verre, ce qui aggravait le choc ; c'était un cliquetis et un fracas. Fi donc ! pensa Hans Castorp, qu'est-ce que c'est que ce maudit vacarme ? D'ailleurs, comme la couturière lui adressait en même temps la parole, il n'eut pas le temps de constater quel était le coupable. Mais des plis parurent entre ses sourcils blonds, et son visage fut désagréablement altéré, tandis qu'il répondait à la couturière.

Joachim demanda si les médecins étaient déjà passés. Oui, ils avaient déjà fait leur première ronde, répondit quelqu'un, ils venaient précisément de quitter la salle, à l'instant où les cousins étaient arrivés.

– Alors, partons, ce n'est plus la peine d'attendre, dit Joachim. Nous trouverons sans doute une autre occasion de nous présenter dans la journée.

Mais à la porte ils faillirent se heurter au docteur Behrens, qui arrivait au pas accéléré, suivi du docteur Krokovski.

– Hopla, attention, Messieurs ! dit Behrens, cette rencontre aurait pu mal finir pour nos cors aux pieds respectifs.

Il parlait avec un accent saxon marqué, ouvrant largement la bouche et mâchant les mots.

– Alors, c'est vous ? dit-il à Hans Castorp que Joachim présenta enjoignant les talons. Allons, enchanté, enchanté !

Et il tendit au jeune homme sa main qui était grande comme une pelle. C'était un homme osseux qui avait bien trois têtes de plus que le docteur Krokovski, à la tête déjà toute blanche, avec une nuque saillante, de grands yeux bleus, proéminents et striés de vaisseaux sanguins où nageaient des larmes, un nez retroussé et une moustache taillée court, qui était relevée de travers par suite du retroussement irrégulier de sa lèvre supérieure. Ce que Joachim avait dit de ses joues se confirma parfaitement ; elles étaient bleues ; aussi sa tête paraissait-elle abondamment coloriée au-dessus de la blouse blanche de chirurgien qu'il portait, une longue blouse serrée par une ceinture, qui descendait jusqu'aux genoux et laissait voir ses pantalons rayés et une paire de pieds colossaux chaussés de souliers jaunes, lacés et assez usés. Le docteur Krokovski lui aussi était en tenue professionnelle, mais sa blouse était noire,

d’un tissu noir lustré, taillée en forme de chemise, avec des élastiques aux poignets, et ne laissait pas d’accuser sa pâleur. Il s’en tenait à son rôle d’assistant et ne prit aucune part aux salutations, mais une certaine tension critique de sa bouche révélait combien sa position de subordonné lui semblait extraordinaire.

– Cousins ? demanda le docteur Behrens en balançant sa main qui, allant de l’un à l’autre, désignait les deux jeunes gens, et en les regardant de ses yeux ecchymosés.

– Alors, lui aussi va traîner le sabre ? dit-il à Joachim en désignant Hans Castorp de la tête. Jamais de la vie, hein ? je m’en suis rendu compte tout de suite – et il adressa la parole directement à Hans Castorp – que vous aviez quelque chose de civil, de confortable, de moins guerrier que ce soudard-là. Vous feriez un meilleur malade que lui, je pourrais le parier. Je vois du premier coup d’œil à la tête de chacun s’il a l’étoffe d’un bon malade, car il faut du talent pour cela. Il faut du talent pour tout, et ce myrmidon-là n’a pas l’ombre de talent. Sur le champ de manœuvre, je ne sais pas, mais pour être malade, c’est le néant. Me croirez-vous, qu’il veut toujours s’en aller ? Il veut tout le temps partir, il me serine et me chine, et ne se tient pas d’impatience de se faire brimer, là en bas. Un tel excès de zèle ! Il ne nous accorderait même pas six petits mois. Et pourtant, on est si bien chez nous, dites-le vous-même, Ziemssen, si on n’est pas bien chez nous ! Allons, monsieur votre cousin nous appréciera sûrement mieux que vous, et saura s’amuser. Ce ne sont pas les dames qui manquent, nous avons ici des dames tout à fait délicieuses. Du moins, vues de l’extérieur, beaucoup d’entre elles sont très séduisantes. Mais vous devriez tâcher de prendre un peu plus de couleur, savez-vous, sinon les dames ne feront aucun cas de vous ! Vert est sans doute « l’arbre doré de la vie », mais comme teint de peau, le vert n’est pas très séant. Complètement anémique, naturellement, dit-il en s’approchant sans plus de façons de Hans Castorp et en abaissant une de ses

paupières entre l'index et le médian. Naturellement, complètement anémique, comme je vous le disais. Savez-vous quoi ? Ce n'est pas si bête de votre part d'abandonner pendant quelque temps ce cher Hambourg à son propre sort. C'est du reste une institution à laquelle nous devons beaucoup, ce cher Hambourg ! Grâce à sa météorologie si joyeusement humide, il nous procure chaque année un joli contingent. Mais si, à cette occasion, vous me permettez de vous donner un conseil absolument désintéressé – *sine pecunia*[1], savez-vous – faites donc tant que vous serez ici, tout ce que fait votre cousin. Dans votre cas, on ne peut rien faire de plus malin que de vivre pendant quelque temps comme si vous étiez atteint d'une légère *tuberculosis pulmonum* et de produire un peu d'albumine. Car c'est assez curieux, chez nous, le renouvellement de l'albumine... Bien que la combustion générale soit plus importante, le corps produit quand même de l'albumine... Allons, et vous avez bien dormi, Ziemssen ? Parfait, hein ? Alors, en route pour cette promenade ! Mais pas plus d'une demi-heure ! Et ensuite mettez-vous le cigare de vif-argent dans la bouche ! Toujours gentiment inscrire la température, Ziemssen, hein ? Service ! Conscience ! Samedi je veux voir la courbe. Que monsieur votre cousin prenne lui aussi sa température. Prendre la température ne fait jamais de mal. Bonjour, Messieurs, amusez-vous bien ! Bonjour... Bonjour, Mesdames !

Et le docteur Krokovski se joignit à son chef qui naviguait en balançant les bras, les paumes tournées vers l'intérieur, en demandant à droite et à gauche si l'on avait « gentiment » dormi, ce que tout le monde assurait avoir fait.

---

[1] Traduit du latin : sans argent, gratuitement *(Note du correcteur – ELG)*

GAIETÉ INTERROMPUE

– Charmant homme ! dit Hans Castorp, tandis que, après un bonjour amical au concierge boiteux qui classait des lettres dans sa loge, ils sortaient à l'air libre par le portail. Le portail était situé sur le côté sud-est de l'immeuble crépi de blanc dont la partie centrale dépassait d'un étage les deux ailes et était surmonté d'une horloge dans une tourelle basse couverte de tôle couleur d'ardoise. On ne pénétrait pas dans le jardin enclos lorsqu'on quittait la maison, mais l'on se trouvait aussitôt dans un espace libre, en face de pâturages alpestres dont la pente oblique était parsemée de quelques pins de taille moyenne et de pins nains, tordus et repliés jusqu'à terre. Le chemin qu'ils prirent – c'était en somme le seul qui s'offrît, en dehors de la route qui descendait vers la vallée – passait en pente légère derrière le sanatorium du côté des cuisines et de l'exploitation pratique où des tonneaux d'ordures en métal étaient placés le long des grilles des escaliers de la cave, se prolongeait encore pendant quelques instants dans la même direction, avant de décrire un tournant brusque et de s'élever en une pente plus raide vers la droite, le long du versant légèrement boisé. C'était un sentier dur, légèrement teinté de rose, encore un peu humide, le long duquel ils rencontraient parfois des fragments de rocher. Les deux cousins n'étaient pas seuls à se promener. Des pensionnaires qui avaient fini de déjeuner aussitôt après eux, leur emboîtaient le pas, et des groupes entiers, sur le chemin du retour, venaient à leur rencontre, avec le pas appuyé de gens qui descendent.

– Charmant homme ! répéta Hans Castorp. Il a une si drôle manière de s'exprimer, c'était un plaisir de l'écouter. Le « cigare en vif-argent » pour le thermomètre était excellent, j'ai tout de suite saisi... Quant à moi, si tu permets, je vais m'en allumer un

véritable, dit-il en s'arrêtant. Je n'y tiens plus. Depuis hier à midi, je n'ai plus rien fumé de convenable. Tu permets ?...

Et il tira de son porte-cigares en cuir, orné d'un monogramme d'argent, un Maria Mancini, un bel exemplaire de la couche supérieure de la boîte, aplati d'un côté ainsi qu'il les aimait particulièrement, coupa la pointe à l'aide d'un petit couperet pendu à sa chaîne de montre, fit flamber son briquet, et alluma le cigare assez long et arrondi en avant, en en tirant quelques bouffées pleines d'une ferveur satisfaite.

– Voilà, fit-il, à présent nous pouvons continuer notre promenade. Naturellement, tu ne fumes pas, dans ton zèle de néophyte ?

– Je ne fume jamais, répondit Joachim. Pourquoi me mettrais-je à fumer ici ?

– Je ne comprends pas cela, dit Hans Castorp. Je ne comprends pas que l'on puisse ne pas fumer. C'est se priver de toute façon de la meilleure part de l'existence et en tout cas d'un plaisir tout à fait éminent. Lorsque je m'éveille, je me réjouis déjà de pouvoir fumer pendant la journée, et pendant que je mange, j'ai la même pensée, oui, je peux dire qu'en somme je mange seulement pour pouvoir ensuite fumer, et je crois que j'exagère à peine. Mais un jour sans tabac, ce serait pour moi le comble de la fadeur, ce serait une journée absolument vide et insipide, et si, le matin, je devais me dire : « aujourd'hui je n'aurai rien à fumer », je crois que je n'aurais pas le courage de me lever, je te jure que je resterais couché. Vois-tu, lorsqu'on a un cigare qui tire bien – naturellement, il ne faut pas qu'il ait une fuite ou qu'il tire mal, c'est tout ce qu'il y a de plus désagréable – je veux dire lorsqu'on a un bon cigare, on est en somme à l'abri de tout. Il ne peut vous arriver littéralement rien de fâcheux, littéralement. C'est exactement la même chose que lorsqu'on est étendu au bord de la mer ; eh bien ! alors, on est

étendu, n’est-ce pas ? et l’on n’a plus besoin de rien, ni travail ni distractions. Dieu merci ! on fume dans le monde entier ; ce plaisir, autant que je sache, n’est inconnu nulle part où l’on pourrait être jeté par les hasards de la vie. Même les explorateurs qui partent pour le pôle nord se pourvoient largement de provisions de tabac pour la durée de leurs pénibles étapes, et j’ai toujours trouvé cela sympathique lorsque je l’ai lu. Car on peut aller très mal – supposons par exemple que je sois dans un état lamentable – aussi longtemps que j’aurai mon cigare, je le supporterai, je le sais bien ; il m’aiderait à tout surmonter.

– N’importe, c’est un manque de cran, dit Joachim, d’y tenir à ce point. Behrens a parfaitement raison : tu es un civil. Il disait cela à ton éloge, mais c’est un fait : tu es un civil, sans remède possible. D’ailleurs, tu es bien portant, et tu peux faire ce qu’il te plaît, dit-il.

Et ses yeux devinrent las.

– Oui, bien portant, sauf mon anémie, dit Hans Castorp. J’en ai tout juste assez, comme il me l’a dit, pour paraître tout vert. Mais c’est exact, cela m’a frappé moi-même qu’en comparaison avec vous j’ai un teint presque verdâtre ; chez nous, je ne m’en étais pas rendu compte. Et puis c’est aussi très gentil de sa part de me donner sans autre des conseils, absolument *sine pecunia*, comme il s’exprime. Je veux bien essayer de faire comme il m’a recommandé et conformer exactement ma manière de vivre à la tienne ; d’ailleurs, que ferais-je d’autre, ici en haut, chez vous, et cela ne peut pas me faire de mal de produire un peu d’albumine, encore que je trouve l’expression assez répugnante, qu’en dis-tu ?

Joachim toussota une ou deux fois en marchant. La montée semblait malgré tout le fatiguer. Lorsqu’il fut repris pour la troisième fois de sa quinte, il s’arrêta, les sourcils froncés.

– Va ton chemin, dit-il.

*

Hans Castorp s'empressa de poursuivre son chemin et ne se retourna pas. Puis il ralentit le pas et finit par faire presque halte, car il lui semblait avoir pris une avance sensible sur Joachim. Mais il ne se retournait toujours pas.

Un groupe de pensionnaires des deux sexes vint à sa rencontre. Il les avait vus venir à mi-hauteur du versant par le chemin plan ; à présent ils descendaient à grandes enjambées, droit vers lui, et faisaient entendre des voix très différentes. C'étaient six ou sept personnes d'âges variés, les unes toutes jeunes, les autres déjà plus avancées en âge. Il les considéra, la tête un peu inclinée, tout en pensant à Joachim. Ils étaient nu-tête et hâlés, les femmes vêtues de chandails de couleur, les hommes pour la plupart sans pardessus ni cannes, pareils à des gens qui, sans façons, ne font que quelques pas devant la maison. Comme ils descendaient la pente, ce qui n'exige pas un effort sérieux, mais tout au plus un freinage des jambes raidies, afin de ne pas être entraîné à courir ou à trébucher, et ce qui n'est en somme qu'une sorte d'abandon, leur allure avait quelque chose d'ailé et de léger qui se communiquait à leurs visages, à toute leur apparence, de telle sorte que l'on eût souhaité appartenir à leur groupe.

À présent ils étaient près de lui. Hans Castorp regarda attentivement leurs visages. Ils n'étaient pas tous hâlés, deux jeunes femmes tranchaient par leur pâleur, l'une maigre comme une canne et d'un teint d'ivoire, l'autre plus petite et grasse, enlaidie par des taches de rousseur. Tous le regardaient avec le même sourire impertinent. Une longue jeune fille en sweater vert, aux cheveux mal frisés et aux yeux bêtes, à demi ouverts, passa si près de Hans Castorp qu'elle le frôla presque du bras.

Et en même temps elle siffla... Non, c'était fou ! Elle siffla, non pas de ses lèvres qui ne se desserrèrent pas. Elle siffla de l'intérieur d'elle-même, tout en le regardant, bêtement et les yeux mi-clos. Un sifflement étrangement désagréable, rauque, aigu et en même temps creux, prolongé et qui vers la fin retombait d'un ton (de telle sorte qu'il faisait penser à la musique de ces vessies que l'on trouve aux foires, lesquelles se vident et se recroquevillent en gémissant), s'échappa en quelque manière incompréhensible de sa poitrine, et puis elle eut passé avec sa compagnie.

Hans Castorp était debout, immobile, et regardait au loin. Puis il se retourna avec précipitation et comprit tout à coup que cette chose atroce devait avoir été une plaisanterie, une farce arrangée, car il reconnut au mouvement d'épaules des jeunes gens qui s'éloignaient qu'ils riaient, et un jeune homme trapu, aux lèvres épaisses, qui, les deux mains dans les poches de son pantalon, relevait sa veste d'une manière assez inconvenante, sans gêne, se retourna même vers lui, et rit... Joachim arrivait. Il salua le groupe en leur faisant presque face par un courtois demi-tour, et en s'inclinant, les talons joints, puis, le regardant de ses yeux doux, il s'approcha de son cousin.

– Tu en fais une tête ! remarqua-t-il.

– Elle a sifflé, répondit Hans Castorp. Elle a sifflé du ventre lorsqu'elle est passée à côté de moi. Veux-tu m'expliquer cela ?

– Ah ! dit Joachim, et il rit d'un air nonchalant. Non, pas du ventre, c'est idiot. C'était la Kleefeld, Hermine Kleefeld, elle siffle avec son pneumothorax.

– Avec quoi ? demanda Hans Castorp.

Il était extrêmement agité et ne savait trop dans quel sens. Il balançait entre le rire et les larmes lorsqu'il ajouta :

– Tu ne peux tout de même pas exiger que je comprenne votre jargon !

– Allons, viens toujours, dit Joachim. Je peux te raconter cela tout en marchant. Tu es là comme enraciné. C'est quelque chose qui relève de la chirurgie, comme tu peux te le figurer ; c'est une opération qui est assez souvent exécutée ici en haut. Behrens a pour la faire un entraînement remarquable. Lorsqu'un poumon est très entamé, tu comprends, mais que l'autre est sain, ou relativement sain, on dispense le côté malade pendant quelque temps de son activité, pour le reposer. C'est-à-dire que l'on vous ouvre par une entaille, ici, sur le côté, je ne connais pas exactement l'endroit, mais Behrens est passé maître dans ce genre d'opérations. Et puis l'on vous gonfle de gaz, nitrogène, tu sais, et le poumon amoché est mis hors d'activité. Le gaz, bien entendu, ne reste pas longtemps. Il faut qu'il soit renouvelé ; tous les quinze jours à peu près, on vous remplit en quelque sorte, tu te représentes cela. Et lorsque cela a duré un an, ou davantage et lorsque tout va bien, le poumon peut guérir, grâce à ce repos. Pas toujours, cela va de soi, et c'est même une affaire assez hasardeuse. Mais il paraît qu'on a obtenu de très beaux résultats au moyen du pneumothorax. Tous ceux que tu viens de voir ici l'ont. Mme Iltis aussi était là – celle qui a des taches de rousseur – et Mlle Lévi, la maigre, tu te rappelles, celle qui est restée si longtemps au lit. Ils se sont groupés, car une chose comme un pneumothorax rapproche naturellement les hommes, et ils s'appellent « l'Association des demi-poumons » ; c'est sous ce nom qu'on les connaît. Mais l'orgueil de la société, c'est Hermine Kleefeld, parce qu'elle sait siffler par son pneumothorax, c'est un don particulier qu'elle a, elle seule et aucun autre. Comment elle y réussit, c'est ce que je ne pourrais pas te dire, elle-même ne sait pas le dire exactement. Mais lorsqu'elle a marché vite, elle peut siffler intérieurement, et elle s'en sert naturellement pour effrayer les gens, surtout les malades nouvellement arrivés. Je crois d'ailleurs que cela lui fait

gaspiller du gaz nitrogène, car il faut la gonfler tous les huit jours.

À présent, Hans Castorp riait ; son trouble, aux paroles de Joachim, avait tourné à la gaîté, et tandis que, tout en marchant, il couvrait ses yeux de la main et se penchait en avant, ses épaules furent ébranlées par un rire étouffé et précipité.

– Sont-ils au moins enregistrés ? demanda-t-il, et il éprouvait de la peine à parler ; à force de rire contenu, sa voix sonnait gémissante et plaintive. Ont-ils des statuts ? Dommage que tu ne sois pas membre, toi. Vous auriez pu m'admettre comme membre d'honneur ou comme... hospitant. Tu devrais prier Behrens de te mettre partiellement en non-activité. Peut-être pourrais-tu siffler, toi aussi, si tu te donnais de la peine, cela doit tout de même s'apprendre en fin de compte... Ça, c'est vraiment ce que j'ai entendu de plus drôle dans ma vie ! dit-il en poussant un profond soupir. Oui, pardonne-moi d'en parler sur ce ton, mais eux-mêmes semblent de l'humeur la plus joyeuse, tes amis pneumatiques ! Quelle allure ils avaient ! Quand je pense que c'était l'association des demi-poumons ! Tiouou ! Siffle-t-elle, cette jeune personne ! Elle est tordante ! Cela, au moins, cela s'appelle de l'exubérance. Mais pourquoi sont-ils aussi joyeusement exubérants ? Veux-tu me le dire ?

Joachim cherchait une réponse.

– Mon Dieu, dit-il, ils sont si libres... Je veux dire, ce sont des jeunes gens, et le temps pour eux n'a pas d'importance. Pourquoi donc feraient-ils triste figure ? Je me dis quelquefois : être malade et mourir, ce n'est pas sérieux en somme, c'est plutôt une sorte de laisser-aller ; du sérieux, on n'en rencontre à tout prendre que dans la vie de la plaine. Je crois que tu comprendras cela, lorsque tu auras séjourné plus longtemps ici.

– Sans doute, dit Hans Castorp. J'en suis même tout à fait sûr. Je me suis intéressé déjà à bien des choses d'en haut, et lorsqu'on prend de l'intérêt aux choses, n'est-ce pas ? on ne tarde jamais à les comprendre... Mais qu'est-ce que j'ai donc ? Il ne me revient vraiment pas aujourd'hui, dit-il en regardant son cigare. Depuis un bon moment je me demande ce qui ne va pas, et voici que je m'aperçois que c'est Maria qui n'est pas de mon goût. Elle a un goût de papier mâché, je t'assure, c'est comme si j'avais l'estomac absolument dérangé. C'est tout de même inexplicable ! Il est vrai que j'ai déjeuné d'une manière exceptionnellement copieuse, mais cela ne peut pas être la raison, car lorsqu'on a trop mangé, on l'apprécie d'habitude tout particulièrement. Crois-tu que cela provienne de ce que j'ai eu un sommeil agité ? Peut-être est-ce cela qui m'a mis sens dessus dessous. Non, il faut vraiment que je le jette, dit-il après une nouvelle tentative. Chaque bouffée est une déception ; cela n'a pas de sens de me forcer.

Et après qu'il eut encore hésité un instant, il jeta le cigare en bas de la pente, dans le bois de pins humides.

– Sais-tu à quoi cela tient ? demanda-t-il. Je suis persuadé que c'est en rapport avec cette sacrée chaleur dans la figure que j'endure depuis mon réveil. Le diable sait pourquoi, j'ai toujours l'impression que je rougis de honte. Est-ce que tu as eu la même sensation lorsque tu es arrivé ?

– Oui, dit Joachim, j'ai eu pour commencer des impressions assez bizarres. Mais n'y attache pas d'importance ! Ne te l'avais-je pas dit que ce n'est pas si facile de s'acclimater chez nous ? Mais tout cela ne tardera pas à se tasser. Vois-tu, ce banc est joliment situé. Nous allons nous asseoir, et ensuite nous rentrerons, il faut que j'aille à ma cure de repos.

Le chemin était devenu plan. Il se prolongeait dans la direction de Davos-Platz, à peu près à un tiers de l'altitude de

leur promenade et entre des pins hauts, élancés, mais inclinés dans le sens du vent, il offrait une vue sur l'agglomération qui luisait, blanchâtre, dans une lumière claire. Le banc à la charpente grossière sur lequel ils s'assirent, était adossé au roc abrupt. Près d'eux, un ruisseau descendait vers la plaine en gargouillant, par une conduite de bois.

Joachim voulut renseigner son cousin sur les noms des sommets de montagne qui, au sud, semblaient fermer la vallée, en les désignant de la pointe de sa canne ferrée.

Mais Hans Castorp n'eut pour eux qu'un coup d'œil rapide ; il était penché en avant, de la virole de sa canne de citadin, au manche d'argent, il dessinait des figures sur le sable, et il voulait savoir autre chose.

– Qu'est-ce donc que je voulais te demander ? commença-t-il. Alors, le malade dans ma chambre venait de « passer » lorsque je suis arrivé ? Y a-t-il déjà eu beaucoup de décès depuis que tu es arrivé ?

– Certainement, il y en a eu plusieurs, répondit Joachim. Mais on les traite avec beaucoup de discrétion, tu comprends, on n'apprend rien de cela, ou à l'occasion tout au plus, plus tard. Tout se passe dans le plus grand mystère, lorsque quelqu'un meurt, par égard pour les pensionnaires et surtout pour les dames qui pourraient facilement avoir des crises. Et le cercueil est apporté de bon matin, alors que tu dors encore, et l'on ne vient chercher l'intéressé qu'à certaines heures, par exemple pendant les repas.

– Hum ! dit Hans Castorp, et il continua de dessiner. Ces choses-là se passent derrière les coulisses, par conséquent ?

– Oui, si tu veux. Mais récemment, il y a de cela, voyons, peut-être huit semaines...

– Alors, tu ne peux pas dire : récemment, remarqua Hans Castorp, attentif et froid.

– Comment ? Alors pas récemment ? Quel homme pointilleux tu fais ! Je t'ai cité ce chiffre à tout hasard. Donc, il y a quelque temps, j'ai jeté un regard derrière les coulisses, par pur hasard, je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui. C'était lorsqu'ils ont apporté à la petite Hujus, une catholique, Barbara Hujus, le viatique, le Saint Sacrement, enfin les huiles sacrées. Elle était encore levée lorsque j'étais arrivé et elle était d'une gaîté folle, pétulante, absolument comme une gamine de quinze ans. Mais ensuite elle baissa rapidement, elle ne se leva plus, elle était couchée à trois chambres de la mienne, et puis ses parents arrivèrent, et enfin ce fut le tour du prêtre de venir. Il vint, alors que tout le monde était au thé, l'après-midi, et il n'y avait pas un chat dans les corridors. Mais, figure-toi, j'avais manqué l'heure du goûter, je m'étais endormi pendant la grande cure de repos, je n'avais pas entendu le gong et j'étais en retard d'un quart d'heure. À l'instant décisif, je ne me trouvais donc pas avec les autres. Je m'étais perdu derrière les coulisses, comme tu dis, et tandis que je suis le couloir, voici qu'ils arrivent, en chemise de dentelles avec une croix par devant, une croix en or avec des lanternes que l'un d'eux portait en avant, comme le chapeau chinois en tête de la musique des janissaires.

– Ce n'est pas là une comparaison à faire, dit Hans Castorp, non sans sévérité.

– J'ai eu cette impression. Je me suis rappelé cela malgré moi. Mais écoute plutôt. Donc, ils viennent à ma rencontre, marche-marche, au pas gymnastique, à trois si je ne me trompe : en avant l'homme à la croix, puis le prêtre avec des binocles sur le nez, et ensuite un gamin avec l'encensoir. Le prêtre tenait le viatique contre sa poitrine, il l'avait recouvert, et

il penchait la tête d'un air très humble, tu comprends, c'est leur Saint Sacrement.

– C'est justement pour cela, dit Hans Castorp, c'est pour cette raison que je m'étonne que tu puisses parler de chapeau chinois.

– Oui, oui, mais attends seulement ; si tu y avais été tu ne saurais pas non plus quelle tête tu ferais dans ton souvenir. On pourrait en rêver...

– Sous quel rapport ?

– Voilà. Je me demande donc comment je dois me conduire en cette circonstance. Je n'avais pas de chapeau sur la tête que j'aurais pu enlever.

– Tu vois bien, l'interrompit encore rapidement Hans Castorp, tu vois bien qu'il faut porter un chapeau. Ça m'a naturellement frappé que vous n'en portiez pas, ici. Mais il faut en porter un, pour qu'on puisse l'enlever dans les circonstances où il sied de se découvrir. Et ensuite ?

– Je me suis mis contre le mur, dit Joachim, dans une attitude convenable, et je m'inclinai légèrement lorsqu'ils furent près de moi. C'était juste en face de la chambre de la petite Hujus, numéro 28. Je crois que le prêtre fut satisfait de me voir saluer ; il remercia très poliment et enleva son bonnet. Mais au même instant ils s'arrêtent déjà, – l'enfant de chœur avec l'encensoir frappe à la porte, puis il ouvre et cède le pas à son supérieur. Et maintenant, figure-toi cela, et représente-toi ma frayeur et mes sensations. À l'instant où le prêtre franchit le seuil, voilà qu'il part de là-dedans des piailleries, des hurlements, tu n'as jamais rien entendu de pareil, trois, quatre fois de suite, et ensuite des cris sans une seconde d'interruption, des cris d'une bouche grande ouverte, aaah ! Il y avait là-dedans

une désolation et une terreur et une protestation indescriptibles, et à travers tout cela on entendait aussi d'atroces supplications, et tout à coup cela devint creux et sourd comme si elle avait disparu sous terre ou comme si les cris venaient des profondeurs de la cave... Hans Castorp s'était brusquement retourné vers son cousin.

– Était-ce la Hujus, cela ? demanda-t-il, irrité. Et comment cela, pourquoi de la cave ?

– Elle s'était cachée sous la couverture, dit Joachim. Figure-toi ce que je devais éprouver ! Le prêtre était debout tout près du seuil et prononçait des paroles apaisantes. Je le vois encore : en parlant il avançait chaque fois un peu la tête, et puis la retirait de nouveau. Le porteur de croix et le servant étaient encore dans le chambranle et ne pouvaient pas entrer. Et entre eux, je pouvais voir dans la chambre. C'est une chambre comme la tienne et la mienne, le lit est à gauche de la porte, contre le mur, et au chevet du lit il y avait des gens, les parents naturellement, et eux aussi se penchaient avec des paroles consolantes sur le lit, mais on n'y voyait qu'une masse informe qui mendiait et protestait d'une manière effrayante, et gigotait des jambes.

– Tu dis qu'elle gigotait des jambes ?

– De toutes ses forces ! Mais cela ne lui servit de rien, il fallait qu'on lui administrât le sacrement. Le prêtre se dirigea vers elle et les deux autres aussi entrèrent et la porte fut refermée. Mais auparavant, je vis encore ceci : la tête de la petite Hujus surgit la durée d'une seconde, avec ses cheveux blond clair tout dépenaillés, et regarda fixement le prêtre de ses yeux grands ouverts, de ses yeux si pâles, absolument dépourvus de couleur, puis avec des aa et des ouh, disparut de nouveau sous les draps.

– Et tu me racontes cela aujourd'hui seulement ? dit Hans Castorp après une pause. Je ne comprends pas que tu ne m'aies point parlé de cela dès hier soir. Mais, mon Dieu, quelle force elle devait avoir pour se défendre encore de la sorte ! Il faut des forces pour cela. On ne devrait pas faire chercher le prêtre avant que l'on se sente très faible.

– Elle était très faible, répondit Joachim. Oui, il y aurait bien des choses à raconter ; il est difficile de faire le premier choix... Elle était très faible, ce n'était que la peur qui lui donnait tant de forces. Elle avait terriblement peur parce qu'elle se rendait compte qu'elle allait mourir. C'était une très jeune fille, de sorte qu'il faut, somme toute, l'excuser. Mais il y a aussi des hommes qui se conduisent quelquefois ainsi, ce qui est naturellement un laisser-aller inexcusable. Dans ces cas-là, Behrens sait d'ailleurs leur parler, il sait trouver le ton juste en de telles circonstances.

– Quel ton ? demanda Hans Castorp, les sourcils froncés.

– Ne faites donc pas tant de manières, répondit Joachim. Du moins l'a-t-il dit récemment à l'un d'entre eux, nous le savons par l'infirmière-major qui était là et qui aida à maintenir le mourant. C'était un de ceux justement qui pour finir font une scène effroyable et ne veulent absolument pas mourir. Alors Behrens l'a rappelé à l'ordre : « Ne faites donc pas tant de manières », a-t-il dit, et aussitôt le malade s'est calmé et il est mort tout à fait tranquille.

Hans Castorp frappa sa cuisse de la paume et se rejeta contre le dossier du banc en levant les yeux au ciel.

– Non, écoute-moi, cela, c'est pourtant un peu fort, s'exclama-t-il. Il s'en prend à lui et lui dit tout simplement : « Ne faites pas tant de manières ! » À un mourant ! C'est tout de même trop fort ! Un mourant est, en quelque sorte, digne de

respect. On ne peut tout de même pas pour un oui ou pour un non... Un mourant est, en quelque sorte, sacré, il me semble !

– Je ne dis pas le contraire, concéda Joachim. Mais lorsqu'on se conduit avec une telle lâcheté...

– Non, persista Hans Castorp avec une violence qui n'était nullement proportionnée à la résistance qu'on lui opposait. Non, je ne me laisserai pas enlever de l'esprit qu'un mourant est quelque chose de plus distingué que n'importe quel voyou qui se promène, et rit, et gagne de l'argent, et ne se prive de rien ! Cela ne va pas... – et sa voix vacilla étrangement, – cela ne va pas que pour un oui ou pour un non... – et ses paroles furent étouffées dans un rire qui le saisit et le domina, le même rire que hier, un rire jailli des profondeurs, illimité, qui ébranlait tout son corps, qui faisait fermer ses yeux et des larmes sourdre sous ses paupières serrées.

– Psst, fit Joachim tout à coup. Tais-toi ! chuchota-t-il en poussant du coude son compagnon, qui riait sans mesure. Hans Castorp, à travers ses larmes, leva les yeux.

Sur le chemin de gauche venait un étranger, un monsieur gracieux et brun, avec une moustache noire élégamment frisée et un pantalon à carreaux clairs, qui lorsqu'il se fut approché, échangea avec Joachim un bonjour matinal – le sien était précis et d'une agréable sonorité – et qui resta debout devant lui, les pieds croisés, appuyé sur sa canne, en une attitude gracieuse.

SATAN

Son âge eût été difficile à déterminer ; il devait avoir entre trente et quarante, car, encore que l'ensemble de sa personne produisît une impression de jeunesse, sa chevelure, aux tempes, était déjà traversée de fils d'argent et un peu plus haut elle s'éclaircissait visiblement : deux baies chauves s'inséraient à côté de la raie mince, dessinée dans un cheveu clairsemé, et agrandissaient le front. Ses vêtements, ces larges pantalons jaune clair et carrelés, ainsi qu'une redingote de bure trop longue, avec deux rangées de boutons et de larges revers, étaient loin de prétendre à l'élégance ; de plus, son col raide aux angles arrondis paraissait déjà un peu effilé aux plis par le blanchissage fréquent, sa cravate noire était usée et il ne semblait pas porter de manchettes. Du moins Hans Castorp crut-il le reconnaître à la mollesse des manches qui pendaient sur les poignets. Cependant, il se rendait compte qu'il était en présence d'un monsieur ; l'expression cultivée du visage, l'allure libre, on dirait presque noble de l'étranger, ne laissaient à ce sujet aucun doute. Ce mélange de pauvreté et de grâce, les yeux noirs et la moustache à la courbe douce firent aussitôt penser Hans Castorp à certains musiciens étrangers qui jouaient aux environs de Noël dans les cours de chez lui, et avec des yeux de velours dirigés vers en haut, tendaient leur chapeau mou pour qu'on y jetât du haut des fenêtres des pièces de dix pfennigs. « Un joueur d'orgue de barbarie », pensa-t-il. Et il ne fut donc nullement surpris par le nom qu'il entendit lorsque Joachim se leva de son banc et, avec un peu de timidité, fit les présentations :

– Mon cousin Castorp. Monsieur Settembrini.

Hans Castorp s'était également levé pour saluer, cependant que son visage trahissait encore son récent accès de gaîté. Mais

l'Italien pria courtoisement les deux jeunes gens de ne pas se laisser déranger et les obligea à reprendre leurs places tandis que lui-même restait debout devant eux dans sa pose agréable. Il souriait, debout, tout en considérant les cousins, mais surtout Hans Castorp, et ce renforcement fin et un peu moqueur des commissures de ses lèvres légèrement plissées sous la moustache pleine, là où sa belle courbe se redressait, produisait un effet particulier, vous invitait en quelque sorte à la lucidité d'esprit et à l'attention, et dégrisa à l'instant Hans Castorp, au point qu'il eut honte tout à coup.

Settembrini dit :

– Ces Messieurs sont de bonne humeur. Avec juste raison, avec juste raison. Une matinée splendide. Le ciel est bleu, le soleil rit.

Et d'un geste léger et élégant de son bras il leva sa petite main jaunâtre vers le ciel, tout en dirigeant dans la même direction un regard oblique et gai.

– On pourrait effectivement oublier où l'on se trouve.

Il parlait sans accent, et seule la précision de son élocution aurait pu faire deviner qu'il était un étranger. Ses lèvres formaient les mots avec un certain plaisir. On éprouvait de l'agrément à l'entendre.

– Et Monsieur a fait un agréable voyage jusque chez nous ? s'adressa-t-il à Hans Castorp. Le verdict vous a-t-il déjà été signifié ? je veux dire : cette sinistre cérémonie de la première consultation a-t-elle déjà eu lieu ?

Ici il aurait dû se taire et attendre, si vraiment il avait souhaité une réponse ; car il avait posé sa question et Hans

Castorp s'apprêtait à répondre. Mais l'étranger poursuivit aussitôt :

– Cela s'est-il bien terminé ? De votre hilarité – et il se tut un instant, tandis que la crispation de ses lèvres s'accentuait, – on pourrait tirer des conclusions contradictoires. Combien de mois vous ont administré nos Minos et Rhadamante ?

Le mot « administré » semblait particulièrement drôle dans sa bouche. « Laissez-moi deviner ! six ? ou, d'emblée, neuf ? Oh ! on n'est pas précisément regardant ici… »

Hans Castorp rit, étonné, tout en essayant de se rappeler qui donc étaient Minos et Rhadamante. Il répondit :

– Comment ça ? Non, vous faites erreur, Monsieur Septem…

– Settembrini, corrigea l'Italien avec élan et précision, en s'inclinant avec humour.

– Monsieur Settembrini, je vous demande pardon. Mais vous vous trompez, je ne suis pas malade du tout. Je ne fais que rendre une visite de quelques semaines à mon cousin, et par la même occasion, me reposer un peu.

– Sapristi, vous n'êtes donc pas des nôtres ? Vous êtes bien portant, vous n'êtes que de passage ici, comme Ulysse au royaume des Ombres ? Quelle audace de descendre dans ces profondeurs où habitent des morts, irréels et privés de sens !…

– Dans ces profondeurs ? Monsieur Settembrini, je vous en prie, j'ai dû faire une ascension de près de cinq mille pieds pour arriver jusqu'à vous…

– Vous vous êtes figuré cela. Ma parole, ce n'était qu'une illusion, dit l'Italien avec un geste décidé de la main. Nous sommes des créatures qui sont tombées très bas, n'est-il pas vrai, lieutenant ? se retourna-t-il vers Joachim, qui se réjouit sincèrement de ce titre qu'on lui donnait, mais s'efforça de le dissimuler et répondit d'un air réfléchi :

– Nous sommes, en effet, un peu abrutis. Mais après tout, il y a peut-être moyen de se ressaisir.

– Oui, je vous en juge capable : vous êtes un homme convenable, dit Settembrini.

– Tiens, tiens, tiens ! dit-il trois fois, en faisant souffler le T et en se tournant de nouveau vers Hans Castorp. Il claqua de la langue contre le palais, puis dit encore trois fois : « Ah, ah, ah », en regardant si fixement le novice, que ses propres yeux prirent une expression fixe et aveugle, puis ranimant de nouveau son regard, il poursuivit :

– C'est donc tout à fait volontairement que vous venez en haut, chez nous autres qui sommes tombés si bas et que vous voulez nous procurer l'avantage de votre compagnie. Allons, voilà qui est bien. Et quel délai vous êtes-vous assigné ? Je ne vous pose pas la question très délicatement. Mais je serais vraiment curieux d'apprendre combien de temps l'on s'accorde lorsque c'est soi-même qui décide et non pas Rhadamante.

– Trois semaines », dit Hans Castorp avec une légèreté non dénuée de fatuité, comme il remarquait qu'on l'enviait.

– O Dio, trois semaines ! avez-vous entendu, lieutenant ? N'est-ce pas presque impertinent de dire je viens ici pour trois semaines et puis je repars ? Nous ne connaissons pas ici une mesure du temps qui s'appelle la semaine, si vous me permettez, Monsieur, de vous dispenser cet enseignement.

Notre unité la plus petite est le mois. Nous comptons largement, c'est un privilège des ombres. Nous en avons d'autres qui sont tous d'une espèce analogue. Puis-je vous demander quelle profession vous exercez, là en bas, dans la vie, ou plus exactement à quelle profession vous vous préparez ? Vous voyez, je n'impose aucune retenue à notre curiosité. La curiosité aussi fait partie de nos privilèges.

– Je vous en prie, dit Hans Castorp.

Et il donna le renseignement demandé.

– Ingénieur de la marine ! Mais c'est magnifique ! s'écria Settembrini. Soyez persuadé que je trouve cela magnifique, quoique mes propres facultés soient orientées dans un sens tout différent.

– Monsieur Settembrini est littérateur, dit Joachim avec un peu de gêne. Il a écrit la nécrologie de Carducci pour des journaux allemands... Carducci, tu sais...

Et il parut encore plus gêné, parce que son cousin le regardait avec surprise et semblait dire : Que sais-tu donc de Carducci ? Aussi peu que moi, je pense.

– C'est exact, dit l'Italien en hochant la tête. J'ai eu l'honneur de parler à vos compatriotes de la vie de ce grand poète et libre penseur lorsqu'elle eut pris fin. Je l'ai connu, je puis me nommer son disciple. À Bologne, j'ai été assis à ses pieds. C'est à lui que je dois ce que je possède de culture et de gaîté de cœur. Mais nous parlions de vous. Un ingénieur de la marine ! Savez-vous que vous grandissez à mes yeux ? Ne voilà-t-il pas que vous m'apparaissez comme le représentant de tout un monde, celui du travail et du génie pratique.

– Mais, monsieur Settembrini, je ne suis encore qu'un étudiant et je débute à peine.

– Certainement, et tout commencement est difficile. En général, tout travail est difficile qui mérite ce nom, n'est-ce pas ?

– Oui, que diable ! dit Hans Castorp, et ses paroles jaillirent du fond du cœur.

Settembrini tout aussitôt fronça les sourcils.

– Vous invoquez même le diable pour confirmer cela ! Satan en personne ? Et savez-vous que mon grand maître lui a dédié un hymne ?

– Permettez, dit Hans Castorp, au Diable ?

– En personne. On le chante parfois dans mon pays en des circonstances solennelles. *O salute, o satana, o Ribellione, o forza vindice della Ragione*... Un cantique admirable. Mais il est peu probable que vous ayez pensé à ce diable-là, car il vit sur un excellent pied avec le travail. Celui que vous vouliez mentionner et qui a horreur du travail parce qu'il a tout lieu de le redouter, est peut-être cet autre diable dont il est dit qu'il ne faut même pas lui abandonner le petit doigt de la main...

Tout cela semblait bien étrange au bon Hans Castorp. Il ne comprenait pas l'italien, et le reste ne lui semblait pas plus confortable. Cela sentait le sermon dominical, bien que ce fût débité sur un ton de causerie légère et presque de plaisanterie. Il regarda son cousin qui baissait les yeux, puis dit :

– Mais, monsieur Settembrini, vous prenez les mots trop à la lettre. Ce que j'ai dit du diable n'était qu'une manière de parler, je vous l'assure.

– Il faut avoir de l'esprit, dit Settembrini en regardant en l'air d'un air mélancolique. Puis, se ranimant, s'égayant et dirigeant avec grâce la conversation, il poursuivit : « De toutes façons, je conclus avec juste raison de vos paroles que vous avez choisi une profession aussi exigeante qu'honorable. Mon Dieu, je suis humaniste et je n'entends rien aux choses ingénieuses, si l'on peut dire, quelque sincère que soit le respect que je leur voue. Mais j'imagine que la théorie de votre métier doit exiger un cerveau clair et lucide et sa pratique un homme qui tienne sa place, n'est-il pas vrai ?

– Certainement, oui, je ne puis que vous donner raison, répondit Hans Castorp, en s'efforçant involontairement de s'exprimer avec un peu plus d'éloquence. Les exigences sont considérables aujourd'hui ; on se défend même de penser à quel point elles sont rudes, car on risquerait de perdre courage. Non, ce n'est pas une plaisanterie. Et quand on n'est pas des plus résistants... Il est vrai que je ne suis ici qu'en hôte, mais je ne suis cependant pas des plus résistants, et je mentirais si je prétendais que le travail me réussit parfaitement. Au contraire, il me fatigue passablement, pour tout dire. Au fond, je ne me sens parfaitement bien portant que lorsque je ne fais rien...

– Par exemple en ce moment !

– En ce moment ? Oh, je ne suis ici que depuis si peu de temps. Aussi je me sens un peu troublé, vous pensez bien ?

– Ah ! Troublé ?

– Oui, je n'ai pas non plus très bien dormi, et puis le petit déjeuner a été vraiment trop copieux... Sans doute suis-je habitué à un déjeuner convenable mais celui d'aujourd'hui était vraiment trop complet pour moi, *too rich*, comme disent les Anglais. Bref, je me sens un peu oppressé, et surtout je n'ai pas réussi ce matin à prendre goût à mon cigare, pensez donc ! Cela

ne m'arrive pour ainsi dire jamais, à moins que je sois sérieusement malade, et voilà que je lui trouve un goût de cuir. J'ai dû le jeter, cela n'avait pas de sens de vouloir se forcer. Êtes-vous fumeur, si vous me permettez de vous poser la question ? Non ? vous ne pouvez pas vous imaginer quelle déception et quel sujet de mécontentement ce peut être pour quelqu'un qui depuis sa jeunesse aime particulièrement à fumer, comme c'est mon cas...

– Je n'ai aucune expérience dans ce domaine, répondit Settembrini, et, avec cette inexpérience, je ne me trouve pas en très mauvaise compagnie. Nombre de nobles et clairs esprits ont détesté le tabac à fumer. Carducci, lui non plus, ne l'aimait pas. Mais vous trouverez certainement à cet égard de la compréhension chez Rhadamante. Il est un adhérent de votre vice.

– Oh ! vice, monsieur Settembrini...

– Pourquoi pas ? Il faut désigner les choses avec force et vérité. Cela fortifie et élève la vie. Moi aussi, j'ai des vices.

– Et le docteur Behrens est, par conséquent, un connaisseur de cigares ? Quel homme charmant !

– Vous trouvez ? Vous avez donc fait sa connaissance ?

– Oui, tout à l'heure, avant de sortir. C'était même presque quelque chose comme une consultation, mais tout à fait *sine pecunia*, savez-vous. Il a vu tout de suite que j'étais assez anémique. Et puis il m'a conseillé de suivre absolument le même régime que mon cousin, de rester longtemps étendu sur le balcon, et de prendre en même temps ma température ; oui, c'est ce qu'il m'a dit.

– Vraiment ? s'écria Settembrini. À la bonne heure ! s'écria-t-il, le visage tourné vers le ciel, et il rit en renversant la tête. Comment donc est-ce dit dans l'opéra de votre maître ? « C'est moi l'oiseleur, toujours joyeux de cœur... » Bref, c'est tout à fait amusant. Et vous allez suivre son conseil ! Sans aucun doute. Pourquoi ne le feriez-vous pas ? Quel suppôt de Satan, ce Rhadamante ! Et, en effet, « toujours gai », même si c'est parfois un peu forcé. Il pousse à la mélancolie. Son vice ne lui est pas profitable – sinon, ce ne serait d'ailleurs pas un vice – le tabac le rend mélancolique, et c'est pourquoi notre respectable infirmière-major a mis les provisions sous clef et ne lui accorde que de petites rations quotidiennes. Il arrive, paraît-il, qu'il succombe à la tentation de la voler, et alors il tombe en mélancolie. En un mot : c'est une âme embrouillée. Vous connaissez déjà, notre infirmière-major ? Non ? Cela, c'est une faute. Vous avez tort de ne pas solliciter l'honneur de faire sa connaissance. Elle est de la lignée des van Mylendonk, cher Monsieur. Elle se distingue de la Vénus de Médicis en ceci que là où la déesse montre des seins, elle a coutume de porter un crucifix.

– Ah, ah, excellent ! rit Hans Castorp.

– Son prénom est Adriatica.

– Comment ? encore ? s'écria Hans Castorp. Dites donc, voilà qui est extraordinaire. Van Mylendonk et puis Adriatica ? Cela sonne comme si elle était morte depuis longtemps. C'est presque moyenâgeux.

– Mon cher Monsieur, répondit Settembrini, il y a bien des choses ici qui sont « presque moyenâgeuses », comme il vous plaît de vous exprimer. Pour ma part, je suis persuadé que notre Rhadamante n'a nommé ce fossile gouvernante de son palais des terreurs que par un besoin artistique d'unité de style. Car il est artiste, ne le saviez-vous pas ? Il fait de la peinture à l'huile.

Que voulez-vous, ce n'est pas interdit, n'est-ce pas ? chacun est libre... Madame Adriatica dit donc à qui veut l'entendre, et aux autres aussi, qu'une Mylendonk a été vers le milieu du treizième siècle, abbesse d'un couvent à Bonn, sur le Rhin. Il est probable qu'elle-même aura vu le jour peu de temps après cette époque.

– Ha ha ha, je vous trouve un peu caustique, monsieur Settembrini.

– Caustique ? Vous voulez dire : méchant ? Oui, je suis un peu méchant, dit Settembrini. Mon regret c'est que je sois obligé de gaspiller ma méchanceté à des sujets aussi misérables. J'espère que vous n'avez rien contre la méchanceté, mon cher ingénieur. À mon sens, c'est l'arme la plus étincelante de la raison contre les puissances des ténèbres et de la laideur. La méchanceté, Monsieur, est l'esprit de la critique, et la critique est à l'origine du progrès et des lumières de la civilisation.

Et tout aussitôt, il commença de parler de Pétrarque, qu'il nomma le « père des temps nouveaux ».

– Il est temps que nous allions à la cure de repos, dit Joachim avec sagesse.

Le littérateur avait accompagné ses paroles de gestes gracieux de la main. À présent, il coupa court à cette mimique par un mouvement des doigts qui désignait Joachim, et il dit :

– Notre lieutenant pousse au service. Allons-y donc. Nous suivons la même route

Vers la droite qui conduit aux murs de Dis, la Puissante.

Ah ! Virgile, Virgile ! Messieurs, il est insurpassable. Je crois certainement au progrès. Mais Virgile dispose d'épithètes dont aucun moderne ne dispose...

Et tandis qu'ils suivaient le chemin du retour il commença de leur réciter des vers latins prononcés à l'italienne, mais s'interrompit lorsqu'une jeune fille qui devait habiter le village vint à leur rencontre, et il passa à un sourire et à un fredonnement polisson : T, t, t, sifflota-t-il. Tiens, tiens, tiens, la la la, mon petit moucheron, veux-tu être à moi ? Regardez donc « son regard brille d'un éclat furtif », cita-t-il. – Dieu savait ce que cela pouvait être, – et il envoya un baiser dans le dos de la jeune fille confuse.

« C'est un vrai polisson », pensa Hans Castorp, et il ne changea pas d'opinion lorsque Settembrini, après son accès de galanterie, reprit ses médisances. Il en voulait tout particulièrement au docteur Behrens, le taquinait sur la taille de ses pieds, parlait de son titre de conseiller aulique qu'il aurait reçu d'un prince qui souffrait de tuberculose cérébrale. Toute la contrée parlait encore de l'existence scandaleuse qu'avait menée ce prince, mais Rhadamante avait fermé un œil, avait fermé les deux yeux ; toujours il est resté « conseiller aulique » de pied en cap. À ce propos, ces Messieurs savaient-ils qu'il était l'inventeur de la saison d'été ? Lui, et nul autre. Accordons sa couronne au mérite ! Autrefois, seuls les fidèles d'entre les fidèles avaient passé l'été dans la vallée. Mais alors « notre humoriste », avec sa clairvoyance incorruptible, avait distingué que ce fâcheux état de choses n'était que le résultat d'un préjugé. Il avait posé en principe que, autant du moins que son établissement entrait en ligne de compte, la cure d'été n'était pas seulement recommandable, mais encore particulièrement efficace et presque indispensable. Et il avait su répandre ces théories, il avait rédigé des articles de vulgarisation et les avait lancés dans la presse. Depuis lors, les affaires allaient aussi bien en été qu'en hiver. « Génie », disait Settembrini, « In-tu-i-tion », disait-il. Après quoi il passa au fil de sa critique tous les établissements de la place et loua sur un ton mordant l'esprit entreprenant de leurs propriétaires. Il y avait là le professeur

Kafka... Chaque année, à l'époque critique de la fonte des neiges, lorsque beaucoup de pensionnaires demandaient à s'en aller, le professeur Kafka se voyait dans l'obligation de partir en voyage pendant huit jours, en promettant d'accorder les autorisations dès son retour. Mais il restait absent pendant huit semaines, et les malheureux attendaient et, soit dit en passant, voyaient grossir leurs additions. On faisait venir Kafka jusqu'à Fiume, mais il ne se mettait pas en route avant qu'on lui eût assuré au moins cinq mille francs suisses, ce qui durait toujours au moins une quinzaine de jours. Naturellement, le lendemain de l'arrivée du maître *celebrissimo,* le malade s'empressait de mourir. Quant au docteur Salzmann, il accusait le professeur Kafka de ne pas tenir propres ses seringues à injections et d'infecter ses malades. « Il roule sur pneus, disait Salzmann, pour que ses morts ne l'entendent pas. » À quoi Kafka répliquait que chez Salzmann on imposait aux malades « le fruit réconfortant des pampres » en telles quantités – également pour arrondir leurs factures – que les gens mouraient comme des mouches, non pas de phtisie, mais d'alcoolisme...

Il continua sur ce ton et Hans Castorp riait de tout cœur et sans y entendre malice, de ce torrent d'invectives débitées avec volubilité. La faconde de l'Italien était particulièrement agréable dans sa pureté et son exactitude, dépouillée de tout accent. Les mots jaillissaient, fermes, élastiques, et comme tout neufs, de ses lèvres mobiles ; il jouissait des locutions cultivées, vives et mordantes, dont il se servait, de chaque inflexion ou nuance grammaticale, et même, avec une satisfaction si visible, si communicative et si joyeuse ; et il semblait d'esprit beaucoup trop clair et trop présent pour que la langue lui fourchât jamais.

– Vous parlez si drôlement, monsieur Settembrini, dit Hans Castorp, avec une telle vivacité... je ne sais pas comment l'exprimer...

– Plastiquement, n'est-ce pas ? répondit l'Italien, et il s'éventa de son mouchoir, bien qu'il fît plutôt frais. Ce doit être le mot que vous cherchez. J'ai une manière plastique de parler, voulez-vous dire. Mais halte ! s'écria-t-il, qu'aperçois-je là ? Voici nos juges infernaux qui se promènent !

Déjà les promeneurs venaient à nouveau de doubler le tournant. Était-ce grâce aux discours de Settembrini, grâce à la pente du chemin ? ou s'étaient-ils en réalité moins éloignés du sanatorium que Hans Castorp l'avait d'abord cru ? – car un chemin que nous parcourons pour la première fois est beaucoup plus long que le même chemin quand nous le connaissons déjà – quoi qu'il en soit, on fut de retour avec une rapidité surprenante. Settembrini avaient raison, c'étaient les deux médecins qui arpentaient le terre-plein, derrière le sanatorium : en avant, c'était le docteur Behrens, en blouse blanche, avec sa nuque saillante, qui agitait les mains comme des rames ; dans son sillage, le docteur Krokovski, en chemise noire, regardant autour de lui d'un air où la conscience qu'il avait de sa valeur se manifestait d'autant plus que l'usage professionnel l'obligeait à se tenir derrière son chef.

– Ah ! Krokovski ! s'écria Settembrini. Le voici qui passe, lui qui connaît tous les secrets de nos dames. Prière d'observer le symbolisme raffiné de ses vêtements. Il s'habille de noir pour indiquer que le domaine particulier de ses études est la nuit. Cet homme n'a en tête qu'une seule pensée, et cette pensée est impure. Mon cher ingénieur, comment se fait-il que nous n'ayons pas encore parlé de lui ? Vous avez fait sa connaissance ?

Hans Castorp fit signe que oui.

– Eh bien ? Je commence à croire que lui aussi vous a plu.

– Je ne sais trop, monsieur Settembrini. Je ne l'ai approché que pour quelques instants. Et puis je ne suis pas très rapide dans mes jugements. Je commence par regarder les gens, et par me dire : Ah ! tu es ainsi, toi ? Bien, bien !

– Sottise, répondit l'Italien. Il faut que vous jugiez ! C'est pour cela que la nature vous a donné des yeux et un cerveau. Vous trouviez tout à l'heure que je parlais méchamment ; mais si je le faisais, ce n'était peut-être pas sans intention pédagogique. Nous autres humanistes avons tous une veine pédagogique... Messieurs, le lien historique entre l'humanisme et la pédagogie explique le lien psychologique qui existe entre les deux. Il ne faut pas enlever aux humanistes leur fonction d'éducateurs, – on ne peut pas la leur enlever, car ils sont les seuls dépositaires d'une tradition : celle de la dignité et de la beauté de l'homme. Les humanistes avaient jadis remplacé les prêtres qui, en des temps troubles et anti-humains, pouvaient s'arroger la direction de la jeunesse. Depuis lors, Messieurs, il ne s'est, à la vérité, plus formé aucun nouveau type d'éducateur. Le lycée classique, – vous pouvez m'appeler un esprit rétrograde, mon cher ingénieur, – en principe, *in abstracto*, je vous prie de m'entendre exactement, j'en demeure partisan...

Dans l'ascenseur encore, il poursuivit ce développement et ne se tut que lorsque les cousins sortirent au deuxième étage. Lui-même monta jusqu'au troisième où il occupait une petite chambre donnant sur l'arrière de l'établissement, ainsi que Joachim le rapporta.

– Il n'a sans doute pas d'argent ? demanda Hans Castorp qui accompagnait Joachim.

La chambre de Joachim était exactement semblable à la sienne.

– Non, dit Joachim, il n'en a sans doute pas. Ou tout au moins, juste assez pour payer le séjour qu'il fait ici. Son père déjà était littérateur, tu sais, et je crois aussi son grand-père.

– Oui, alors ! dit Hans Castorp. Mais, en somme, est-il sérieusement malade ?

– Ce n'est pas dangereux autant que je sache, mais c'est persistant et cela le reprend sans cesse. Il est déjà malade depuis des années et, dans l'intervalle, il était parti, mais il a bientôt dû rentrer dans le rang.

– Pauvre diable ! Alors qu'il semble si enthousiasmé par le travail. Il est d'ailleurs extrêmement loquace et il passe avec une grande facilité d'un sujet à un autre. Avec la jeune fille, il s'est montré un peu insolent, et cela m'a gêné sur le moment. Mais ce qu'il a dit ensuite sur la dignité humaine semblait cependant fameux, absolument comme un discours, à une séance solennelle. Le vois-tu souvent ?

LUCIDITÉ

Mais Joachim ne pouvait plus répondre qu'avec difficulté et d'une manière indistincte. Il avait tiré un petit thermomètre d'un étui de cuir rouge, doublé de velours, qui était posé sur sa table, et il en avait mis dans sa bouche l'extrémité inférieure emplie de mercure. Il le tenait à gauche, sous la langue, de telle sorte que l'instrument de verre lui sortait obliquement de la bouche. Puis il revêtit un costume d'intérieur, mit des souliers et une vareuse semblable à une « litevka » d'uniforme, prit sur la table une formule imprimée, ainsi qu'un crayon, puis un livre, une grammaire russe, – car il étudiait le russe, parce que, disait-

il, il espérait qu'au service cela lui vaudrait certains avantages – et ainsi équipé, il prit place dehors, sur le balcon, en s'étendant sur la chaise-longue, et ne couvrant que légèrement ses pieds d'une couverture en poil de chameau.

Elle était à peine nécessaire : durant le dernier quart d'heure déjà, la couche de nuages s'était faite de plus en plus transparente, et le soleil perça avec une ardeur si estivale et si aveuglante que Joachim protégea sa tête sous un garde-vue en coutil blanc que, au moyen d'un ingénieux petit mécanisme, on pouvait fixer au dossier de la chaise et incliner selon la position du soleil. Hans Castorp loua cette invention. Il voulut attendre le résultat de la prise de température, et, cependant, regarda comment tout était disposé, examina le sac de fourrure qui était appuyé dans un angle de la loggia (Joachim s'en servait les jours froids), et les coudes sur la balustrade, regarda dans le jardin où la terrasse commune était peuplée à présent de pensionnaires étendus qui lisaient, écrivaient ou bavardaient. D'ailleurs, on n'en voyait qu'une partie, environ cinq chaises-longues.

– Mais combien de temps cela dure-t-il ? demanda Hans Castorp, et il se retourna.

Joachim leva sept doigts.

– Mais elles sont certainement passées, tes sept minutes.

Joachim, de la tête, fit signe que non. Un peu plus tard, il retira le thermomètre de sa bouche, le considéra et dit en même temps :

– Oui, lorsqu'on surveille le temps, il passe très lentement. J'aime beaucoup la température, quatre fois par jour, parce que, à ce moment, on se rend vraiment compte de ce que c'est en réalité qu'une minute ou même sept minutes, alors que des sept jours d'une semaine, on ne fait ici aucun cas, ce qui est affreux.

– Tu dis : en réalité. Tu ne peux pas dire : en réalité, répondit Hans Castorp.

Il était assis, une cuisse sur la balustrade, et le blanc de ses yeux était veiné de rouge.

– Le temps n’a aucune « réalité ». Lorsqu’il vous paraît long, il est long, et lorsqu’il vous paraît court, il est court, mais de quelle longueur ou de quelle brièveté, c’est ce que personne ne sait.

Il n’était pas du tout habitué à philosopher, et cependant il en éprouvait le besoin.

Joachim répliqua :

– Comment donc ? Non. Puisque nous le mesurons. Nous avons des montres et des calendriers, et lorsqu’un mois est passé, il est passé pour toi et pour moi, et pour nous tous.

– Suis-moi un instant, dit Hans Castorp, et il leva l’index à la hauteur de ses yeux troubles. Une minute est donc aussi longue qu’elle te paraît lorsque tu prends ta température ?

– Une minute est aussi longue... elle dure aussi longtemps que l’aiguille des secondes met de temps à parcourir son cadran.

– Mais il lui faut des temps très différents... pour notre sentiment. Et en fait, je dis : en fait, répéta Hans Castorp en serrant son index tout contre son nez, au point d’en plier le bout, en fait, c’est un mouvement, un mouvement dans l’espace, n’est-ce pas ? Attention, je t’en prie. Nous mesurons donc le temps au moyen de l’espace. C’est par conséquent à peu près la même chose que si nous voulions mesurer l’espace à l’aide du temps, ce qui n’arrive qu’à des gens tout à fait dépourvus

d'esprit scientifique. De Hambourg à Davos, il y a vingt heures, – oui, en chemin de fer. Mais à pied, combien est-ce ? Et en pensée ? Même pas une seconde.

– Dis donc, reprit Joachim, qu'est-ce qui te prend ? Je crois que tu es devenu bizarre, chez nous.

– Tais-toi. Je suis très lucide, aujourd'hui. Ainsi qu'est-ce que le temps ? demanda Hans Castorp, et il replia le bout de son nez d'un doigt si violent qu'il devint pâle et exsangue. Veux-tu me dire cela ? L'espace, nous le percevons par nos sens, par la vue et le toucher. Parfait ! Mais quel est celui de nos sens qui perçoit le temps ? Veux-tu me le dire, s'il te plaît ? Vois-tu, te voilà coincé ! Mais comment pourrions-nous mesurer quelque chose dont nous ne saurions même pas définir un seul caractère ? Nous disons : le temps passe. Bien, qu'il passe donc ! Mais quant à le mesurer, minute ! Pour qu'il fût possible de le mesurer, il faudrait qu'il s'écoulât d'une manière uniforme, et d'où tiens-tu qu'il en soit ainsi ? Pour notre conscience, en tout cas, il n'en est pas ainsi ; tout au plus, pour le bon ordre, admettons-nous qu'il le fasse, et nos mesures ne sont donc que des conventions, permets-moi de t'en faire la remarque...

– Bien, dit Joachim, par conséquent ce n'est qu'une convention que j'aie quatre divisions de trop sur mon thermomètre. Mais à cause de ces cinq traits, il faut que je tire ma flemme ici et je ne peux pas faire de service, ça c'est un fait plutôt répugnant.

– As-tu 37,5 !

– Cela descend déjà de nouveau.

Et Joachim inscrivit le chiffre sur sa feuille de température.

– Hier soir, j’avais presque 38, c’était à cause de ton arrivée.

Tous ceux qui reçoivent des visites font plus de température. Mais c’est tout de même un bienfait.

– Du reste, je m’en vais te laisser, dit Hans Castorp. J’ai encore une foule de pensées sur le temps, c’est tout un complexe, on peut bien le dire. Mais je ne veux pas t’énerver par cela, puisque tu as, de toutes façons, trop de traits. Je me rappellerai tout cela et nous y reviendrons plus tard, peut-être après le déjeuner. Lorsque ce sera l’heure du déjeuner, tu m’appelleras, n’est-ce pas ? Je vais, moi aussi, faire la cure de repos, cela ne fait pas de mal, Dieu merci !

Et, sur ce, il passa de l’autre côté de la paroi de verre, dans sa propre loge où la chaise-longue et la petite table étaient également dressées ; il chercha les « Ocean Steamships » et son beau plaid doux, rouge foncé et moucheté de vert, dans sa chambre proprement rangée, et s’installa.

Lui aussi dut bientôt ouvrir l’ombrelle ; à peine était-on couché, que la brûlure du soleil devenait insupportable. Mais on était couché d’une manière particulièrement confortable ; cela, Hans Castorp le constata aussitôt avec satisfaction ; il ne se souvenait pas avoir jamais rencontré une chaise-longue aussi agréable. La carcasse, de forme un peu démodée – ce qui n’était qu’une fantaisie du goût, car le siège de toute évidence était neuf, – était faite d’un bois poli d’un brun rougeâtre, et un matelas, recouvert d’une housse de coutil, composé en réalité de trois coussins, s’étendait du pied jusqu’au dossier. De plus, un cordon maintenait derrière la nuque un traversin ni trop mou ni trop dur et recouvert d’une toile brodée, dont l’effet était particulièrement bienfaisant. Hans Castorp appuya son bras sur la large surface lisse de l’accotoir, cligna des paupières et se reposa, sans recourir aux « Ocean Steamships » pour se

distraire. Vu à travers les arcs de la loggia, le paysage dur et pauvre, mais clairement ensoleillé, semblait un tableau encadré. Hans Castorp le considérait d'un air pensif. Soudain, il se rappela quelque chose et dit à haute voix, dans le silence :

– Mais c'est une naine qui nous a servis au petit déjeuner ?

– Pst, fit Joachim. Doucement. Une naine, oui, et puis ?

– Rien, nous n'avions pas encore parlé de cela.

Et puis il continua de songer. Il était déjà dix heures lorsqu'il s'était étendu. Une heure passa. C'était une heure ordinaire, ni longue ni courte. Lorsqu'elle fut passée, un gong retentit à travers la maison et le jardin, d'abord loin, puis plus près, puis de nouveau loin.

– Déjeuner, dit Joachim, et on l'entendit se lever.

Hans Castorp, lui aussi, mit fin pour cette fois à sa cure de repos ; et il entra dans sa chambre pour remettre ses vêtements en ordre. Les deux cousins se rencontrèrent dans le couloir et descendirent ensemble. Hans Castorp dit :

– Eh bien, on était vraiment admirablement couché. Qu'est-ce que c'est que ces chaises-longues ? Si on peut en acheter ici, j'en emporte une à Hambourg, on y est couché comme au ciel. Ou crois-tu que Behrens les ait fait faire tout exprès, d'après ses propres indications ?

Joachim n'en savait rien. Ils se débarrassèrent et entrèrent pour la deuxième fois dans la salle à manger, où le repas était déjà de nouveau en train.

Toute la salle scintillait de lait : devant chaque place, il y en avait un grand verre, au moins un demi-litre.

– Non, dit Hans Castorp, lorsqu'il eut repris place à son bout de table, entre la couturière et l'Anglaise, et qu'il eut déplié sa serviette avec résignation, bien qu'il sentît encore le poids de son premier déjeuner, non, dit-il, Dieu m'assiste, du lait, je n'en bois pas du tout, et à cette heure-ci moins que jamais. Est-ce qu'il n'y aurait pas par hasard du porter ?

Et avec une politesse pleine de ménagement, il adressa cette question à la naine.

Malheureusement, il n'y en avait pas. Mais elle promit d'apporter de la bière de Kulmbach, et l'apporta, en effet. Elle était noire, épaisse, avec une écume brunâtre, et remplaçait parfaitement le porter. Hans Castorp but avidement. Il mangea de la viande froide avec du pain grillé. De nouveau, on servit du porridge, et de nouveau beaucoup de beurre et de fruits. Il laissa du moins ses yeux reposer sur les plats, incapable comme il l'était d'en rien absorber. Il considérait aussi les pensionnaires. Les masses commençaient à se diviser, les individualités prenaient du relief.

Sa propre table était au complet, sauf la place à l'autre bout, en face de lui, qui, ainsi qu'il l'apprit, était la « place du docteur ». Car, dans la mesure où leurs occupations le leur permettaient, les médecins partageaient les repas communs et changeaient chaque fois de table ; à l'extrémité de chacune, on réservait ainsi une place pour le docteur. Aucun d'eux n'était présent aujourd'hui ; on disait qu'ils étaient retenus par une opération. De nouveau le jeune homme à la moustache entra, inclina une fois le menton sur la poitrine et s'assit avec une mine soucieuse et fermée. De nouveau, la jeune fille blonde et maigre était assise à sa place et mangeait son yaourt à la cuiller, comme si c'eût été la seule chose comestible. À côté d'elle, était assise cette fois une vieille petite dame alerte qui, avec insistance, parlait en langue russe au jeune homme taciturne,

qui la regardait d'un air soucieux, ne répondant que par des hochements de tête, avec cette expression d'un homme qui a un mauvais goût dans la bouche. En face de lui, de l'autre côté de la vieille dame, était placée une seconde jeune fille, très jolie : un teint florissant et une poitrine haute, des cheveux châtains et agréablement ondulés, des yeux ronds, bruns et puérils, et un petit rubis à sa main qui était belle. Elle riait beaucoup et parlait également le russe, rien que le russe. Elle s'appelait Maroussia, d'après ce que Hans Castorp entendit. De plus, il remarqua en passant que Joachim baissait les yeux avec une expression sévère lorsqu'elle riait et qu'elle parlait.

Settembrini entra par la porte latérale et, tout en caressant sa moustache, gagna sa place, à l'extrémité de la table, qui était placée de biais, en face de celle de Hans Castorp. Ses compagnons de table, à peine eut-il pris place, partirent d'un grand éclat de rire. Sans doute venait-il de dire quelque méchanceté. Les membres de la « Société des demi-poumons » eux aussi, Hans Castorp les reconnut. Les yeux inexpressifs, Hermine Kleefeld gagna sa table, de l'autre côté, près de la porte de la véranda, et salua le jeune homme aux lèvres retroussées qui, ce matin, avait relevé les pans de sa veste d'un geste si peu convenable. La pâle Mlle Lévi, couleur d'ivoire, était assise à côté de la grasse Mme Iltis, tachée de son, parmi des inconnus, à droite de Hans Castorp, à la table disposée transversalement.

– Voilà tes voisins, dit Joachim à mi-voix, à son cousin, en se penchant en avant.

Le couple passa auprès de Hans Castorp, se dirigeant vers la dernière table à droite, la « table des Russes ordinaires », par conséquent, à laquelle une famille, avec un jeune garçon au visage laid, dévorait déjà de prodigieuses quantités de porridge. L'homme était d'une structure frêle et avait des joues grises et creuses. Il portait une vareuse de cuir brun et aux pieds des chaussures de feutre fermées par des boucles. Sa femme, elle

aussi petite et menue, sous un chapeau à plume, était haut perchée sur des bottines minuscules en cuir de Russie ; un boa d'une fraîcheur douteuse enveloppait son cou. Hans Castorp les considéra tous deux avec un manque d'égards qui lui était habituellement étranger et dont il ressentit lui-même la brutalité ; mais cette brutalité même lui causait un certain plaisir. Ses yeux étaient à la fois indifférents et indiscrets. Lorsque, à cet instant, la porte vitrée claqua à sa gauche, avec un fracas cliquetant de même qu'au premier déjeuner, il ne tressaillit pas comme le matin, mais ne fit qu'une grimace paresseuse ; et lorsqu'il voulut tourner la tête de ce côté, il trouva que tout cela lui coûtait trop de mal et que ça n'en valait pas la peine. Ainsi advint-il que cette fois encore il ne réussit pas à établir qui donc traitait la porte avec un tel sans-gêne.

À la vérité, cette bière matinale, qui d'ordinaire n'exerçait sur lui qu'une influence modérément inhibante, avait aujourd'hui complètement étourdi et paralysé le jeune homme. Il en subissait les suites comme s'il avait reçu un coup en plein front. Ses paupières étaient d'une lourdeur de plomb, sa langue n'obéissait plus à une simple pensée, lorsque, par politesse, il essaya de bavarder avec l'Anglaise ; il avait même besoin de faire un grand effort sur lui-même pour réussir à changer la direction de son regard, et à cela s'ajoutait l'insupportable brûlure au visage qui avait atteint le même degré que la veille : ses joues lui paraissaient gonflées par la chaleur, il respirait avec peine, son cœur battait comme un marteau enveloppé, et s'il ne souffrait pas particulièrement de tout cela, c'est parce que sa tête se trouvait dans le même état que s'il eût respiré quelques bouffées de chloroforme. Il remarqua comme en rêve que le docteur Krokovski finit malgré tout par prendre place à sa table, en face de lui, bien que le docteur, à plusieurs reprises, le fixât avec une acuité particulière, tout en causant avec les dames assises à sa droite, non sans que les jeunes filles, savoir la florissante Maroussia et la maigre mangeuse de yaourt baissassent les yeux devant lui, d'un air obséquieux et pudique.

D’ailleurs Hans Castorp se tint convenablement, et joua même du couteau et de la fourchette avec une correction toute particulière. Lorsque son cousin lui fit un signe de tête et se leva, il se leva à son tour, s’inclina sans voir vers ses compagnons de table, et sortit d’un pas assuré derrière Joachim.

– Quand donc a lieu la prochaine cure de repos ? demanda-t-il lorsqu’ils sortirent de la maison. C’est ce qu’il y a de mieux ici, autant que je puisse m’en rendre compte. Je voudrais être étendu déjà sur mon excellente chaise-longue. Est-ce que nous allons loin ?

UN MOT DE TROP

– Non, dit Joachim, d’ailleurs je ne peux pas aller très loin. À cette heure-ci je descends d’habitude faire un tour à travers le village et jusqu’à Davos-Platz, lorsque j’ai le temps. On voit les boutiques et les gens, et l’on fait des emplettes quand on a besoin de quelque chose. Avant le repas, on reste encore étendu pendant une heure, et ensuite, de nouveau, jusqu’à quatre heures.

Ils descendirent au soleil, sur la route par laquelle ils étaient montés, franchirent le cours d’eau et les rails étroits, ayant devant leurs yeux le versant droit de la vallée : le petit Schiahorn, les Tours vertes, et le Dorfberg que Joachim énuméra. Là, de l’autre côté, à une certaine altitude, se trouvait le cimetière de Davos-Dorf, entouré d’un mur, et que Joachim lui désigna également de sa canne. Puis ils gagnèrent la grande route qui, un peu surélevée au-dessus du fond de la vallée, conduisait le long du versant descendant par terrasses.

D'un village on ne pouvait d'ailleurs pas parler, du moins n'en restait-il que le nom. La station climatérique l'avait dévoré en s'étendant de plus en plus vers l'entrée de la vallée, et la partie de l'agglomération qui portait le nom de « Village » se rattachait sans changement visible à la partie dite « Davos-Platz ». Des hôtels et des pensions, tous abondamment pourvus de vérandas, de balcons et de terrasses de repos ; de petites maisons privées aussi, où l'on pouvait louer des chambres, étaient situées de part et d'autre ; ici comme là, on rencontrait des maisons neuves ; parfois il n'y avait plus de constructions, et la vue s'ouvrait sur les pâturages verts au fond de la vallée...

Hans Castorp, dans le vif besoin qu'il éprouvait de cet habituel délice, s'était de nouveau allumé un cigare, et, grâce à la bière qu'il venait de boire, il parvenait de temps à autre, à sa satisfaction indicible, à ressentir un peu de l'arôme désiré : rarement et faiblement, sans doute, il fallait un certain effort nerveux pour qu'il eût comme un lointain pressentiment du plaisir, et l'atroce goût de cuir continuait à prédominer. Incapable de se résoudre à son impuissance, il lutta pendant quelque temps pour une jouissance qui tantôt se dérobait, tantôt n'apparaissait que de loin, comme pour se moquer de lui, et enfin, fatigué et dégoûté, il jeta son cigare. Malgré sa légère ivresse, il se sentait obligé de poursuivre une conversation de politesse et s'efforçait de se souvenir des choses si remarquables que ce matin il avait voulu dire sur le temps. Mais il apparut qu'il avait oublié tout le « complexe », sans le moindre résidu, et que sa tête n'abritait plus la moindre pensée sur le temps. En revanche, il se prit à parler de détails d'ordre corporel, et cela d'une manière assez singulière.

– Quand donc prends-tu de nouveau ta température ? demanda-t-il. Après le dîner ? Oui, c'est parfait. À ce moment-là, l'organisme est en plein fonctionnement, et cela doit bien se dégager. Mais, dis donc, je pense que c'était une plaisanterie de

Behrens de me conseiller à moi aussi, de prendre ma température. Settembrini en a ri à gorge déployée, et cela n'aurait vraiment pas le sens commun. D'ailleurs, je ne possède même pas de thermomètre.

– Bah, dit Joachim, cela serait la moindre des choses. Tu n'as qu'à t'en acheter un. Ici, on trouve partout des thermomètres, presque dans tous les magasins.

– Mais à quoi bon ? Non, la cure de repos, je veux bien, pourquoi pas ? mais prendre ma température ? ce serait vraiment trop pour un hospitant, cela, j'aime autant vous le laisser, à vous autres, ceux d'en-haut. Si seulement je savais, reprit Hans Castorp, en portant les deux mains à son cœur comme un amoureux, pourquoi j'ai tout le temps de tels battements de cœur, c'est si inquiétant, j'y pense depuis quelque temps déjà. Vois-tu, on a des battements de cœur lorsqu'on est à la veille d'une joie particulière, ou au contraire lorsqu'on redoute quelque chose, bref lorsqu'on a des sentiments agités, n'est-ce pas ? Mais lorsque le cœur bat de lui-même, pour ainsi dire sans rime ni raison, et comme de son propre chef, je trouve cela étrangement inquiétant, tu m'entends bien, c'est à peu près comme si le corps allait son propre chemin et n'avait plus aucun rapport avec l'âme, en quelque sorte comme un corps mort qui, en fait, ne serait pas précisément mort – cela n'existe pas – mais qui mène au contraire une existence tout à fait active et indépendante : il lui pousse des cheveux et des ongles, et à toute sorte d'égards encore, physiquement et chimiquement, il y règne en somme, autant que je me suis laissé dire, une activité tout à fait joyeuse...

– Qu'est-ce que c'est que ces expressions ? dit Joachim avec un accent de blâme réfléchi. Une activité joyeuse ?

Et peut-être se vengeait-il un peu de l'observation que son cousin lui avait faite ce matin au sujet du « chapeau chinois ».

– Mais c'est ainsi. C'est une activité très mouvementée. Pourquoi donc cela te choque-t-il ? demanda Hans Castorp. D'ailleurs, je ne signalais cela qu'en passant. Je ne voulais pas dire autre chose que ceci : comme c'est inquiétant et pénible que le corps vive et se donne de l'importance, de son propre mouvement et sans rapport avec l'âme, ainsi c'est le cas pour ces battements de cœur sans motif. On est amené à leur chercher un sens, un état d'âme qui leur corresponde, une joie ou une peur qui les légitimerait en quelque sorte – du moins c'est ce qui m'arrive, je ne puis parler que de moi.

– Oui, oui, dit Joachim en gémissant, c'est assez cela lorsqu'on a de la fièvre. Il règne aussi une « activité particulièrement joyeuse » dans le corps, pour me servir de ton expression, et il est bien possible que dans cette situation on se mette involontairement en quête d'un état d'âme, comme tu dis, par quoi cette animation prendrait en quelque sorte un sens raisonnable. Mais nous parlons là de choses plutôt pénibles, dit-il d'une voix tremblante, et il s'interrompit ; sur quoi Hans Castorp se borna à hausser les épaules, exactement comme il l'avait vu faire la veille à Joachim.

Durant un moment, ils marchèrent en silence. Puis Joachim demanda :

– Eh bien, les gens d'ici te plaisent-ils ? Je veux dire ceux de notre table ?

Hans Castorp prit une expression de parfait détachement.

– Mon Dieu, dit-il, ils ne me semblent pas très intéressants. Aux autres tables, il y a, je crois, des gens plus intéressants ; peut-être n'est-ce qu'une impression. Mme Stoehr devrait se faire laver les cheveux, elle les a tellement gras. Et cette Mazurka, ou comment s'appelle-t-elle ? me semble un peu sotte.

Elle n'en finit pas de fourrer son mouchoir dans sa bouche à force de rire.

Joachim rit à haute voix de la déformation du nom.

– Mazurka est excellent, s'écria-t-il, elle s'appelle Maroussia, s'il te plaît, – c'est à peu près la même chose que Marie. Oui, elle est vraiment trop turbulente, dit-il. Et cependant elle aurait toutes raisons d'être plus posée, car elle est vraiment assez malade.

– On ne le dirait pas, dit Hans Castorp. Elle a l'air si bien portante. En tout cas, on ne la supposerait pas malade de la poitrine.

Et il essaya d'échanger avec son cousin un regard malicieux, mais découvrit que le visage hâlé de Joachim était d'une coloration tachetée, comme la prennent les visages brunis par le soleil lorsque le sang se retire, et que sa bouche était tirée d'une manière particulièrement pitoyable. Cette expression éveilla chez le jeune Hans Castorp une frayeur indéterminée qui le décida à changer tout aussitôt de sujet de conversation, et à s'informer d'autres personnes, en essayant d'oublier rapidement Maroussia et le jeu de physionomie de Joachim, ce à quoi du reste il réussit parfaitement.

L'Anglaise au thé de cinrodon s'appelait Miss Robinson. La couturière n'était pas une couturière, mais institutrice au lycée de jeunes filles de Kœnigsberg, et c'est pourquoi elle s'exprimait avec tant de précision. Elle s'appelait Mlle Engelhart. Quant à la vieille dame alerte, Joachim, bien qu'il fût depuis longtemps ici, ne savait même pas comment elle s'appelait. Quoi qu'il en fût, elle était la grand'tante de la jeune fille qui mangeait du yaourt, et lui tenait compagnie au sanatorium depuis le début. Mais le plus gravement atteint de ceux qui mangeaient à leur table, était le Dr Blumenkohl, Léon Blumenkohl, d'Odessa, ce jeune

homme à la moustache et au visage si soucieux et si fermé. Il était ici depuis de longues années déjà…

C'était sur un véritable trottoir de ville qu'ils marchaient, le lieu de promenade et de rendez-vous par excellence. Ils rencontraient des étrangers qui flânaient, de jeunes gens pour la plupart, les cavaliers en costume de sport et sans chapeau, les dames, également dépourvues de chapeaux, et en robes blanches. On entendait parler le russe et l'anglais. Des magasins aux étalages élégants se suivaient, et Hans Castorp, dont la curiosité avait à surmonter une ardente fatigue, contraignait ses yeux à voir, et s'arrêta longtemps devant un chemisier pour s'assurer si la devanture était vraiment « à la hauteur ».

Puis vint une rotonde, avec une galerie couverte où un orchestre donnait un concert. C'était ici le casino. Sur plusieurs courts de tennis des parties se poursuivaient. Des jeunes gens sveltes et rasés en pantalons de flanelle fraîchement repassés, les manches retroussées jusqu'au coude, jouaient sur leurs semelles de caoutchouc, en face de jeunes filles hâlées et vêtues de blanc qui, prenant leur élan, se dressaient tout à coup au soleil, pour frapper de très haut la balle couleur de craie. Il y avait comme une poussière de farine sur les courts bien entretenus. Les deux cousins s'assirent sur un banc libre, pour suivre le jeu et le critiquer.

– Tu ne joues sans doute pas ? demanda Hans Castorp.

– Je n'ai pas la permission de jouer, répondit Joachim. Il faut que nous restions couchés, toujours couchés… Settembrini dit quelquefois que nous vivons horizontalement, nous sommes des horizontaux, dit-il : c'est une de ses mauvaises plaisanteries. Ce sont des gens bien portants qui jouent ici, ou bien ils le font malgré la défense. D'ailleurs, ils ne jouent pas très sérieusement ; c'est plutôt pour l'amour du costume… Et à propos de choses défendues, il y a encore d'autres jeux interdits

que l'on pratique, le poker, tu sais, et dans un certain petit hôtel, aussi les petits chevaux, – chez nous la peine prévue est l'expulsion, il paraît que c'est tout ce qu'il y a de plus nuisible. Et pourtant il en est qui descendent encore après le contrôle du soir, et vont ponter. Le prince qui a conféré son titre à Behrens, y filait toutes les nuits.

Hans Castorp écoutait à peine. Sa bouche était ouverte, car, bien qu'il n'eût pas de rhume, il ne respirait que difficilement du nez. Son cœur martelait à contretemps de la musique, ce qui lui était obscurément pénible. Et, en proie à cette impression de désordre et de contrariété, il commençait à s'endormir lorsque Joachim rappela qu'il était temps de rentrer.

Ils parcoururent le chemin presque en silence. Hans Castorp buta même une ou deux fois, en pleine rue, et sourit d'un air mélancolique en hochant la tête. Le portier infirme les conduisit en ascenseur à leur étage. Ils se séparèrent devant le numéro vingt-quatre sur un bref « au revoir ». Hans Castorp se dirigea à travers sa chambre vers le balcon où il se laissa tomber tel qu'il était, sur la chaise-longue, et où, sans même prendre la peine de rectifier sa position, il tomba dans un sommeil profond, péniblement animé par les battements rapides de son cœur.

UNE FEMME NATURELLEMENT !

Il ne sut pas combien de temps cela dura. Lorsque l'instant fut venu, le gong retentit. Mais il ne conviait pas immédiatement au repas. Il rappelait seulement de se tenir prêt. Hans Castorp ne l'ignorait pas, et il resta donc étendu jusqu'à ce que la vibration métallique grandît pour la seconde fois et

s'éloignât. Lorsque Joachim traversa la chambre pour venir le chercher, Hans Castorp prétendit encore vouloir se changer. Mais à présent Joachim ne le permit plus. Il détestait et méprisait l'inexactitude. Comment donc ferait-on des progrès et redeviendrait-on bien portant pour pouvoir faire du service, dit-il, si l'on était trop flemmard pour observer les heures des repas ? Ce disant, il avait naturellement raison, et Hans Castorp ne put que lui faire remarquer que s'il n'était pas malade, par contre il tombait de sommeil. Il se lava donc rapidement les mains, puis ils descendirent dans la salle à manger, pour la troisième fois dans la journée.

Par les deux entrées, les pensionnaires affluaient. Ils venaient aussi par les portes de la véranda, qui étaient ouvertes, et bientôt tous furent assis aux sept tables, comme s'ils ne les avaient jamais quittées. Telle était du moins l'impression qu'avait Hans Castorp – une impression de songe tout à fait déraisonnable, naturellement, mais dont son cerveau embrumé, pour la durée de quelques instants, – ne put se défendre, et dans laquelle il trouva même une certaine satisfaction ; car, à plusieurs reprises, durant le dîner, il essaya de la rappeler, et obtint chaque fois une illusion parfaite. La vieille dame alerte parlait de nouveau dans son langage indistinct au docteur Blumenkohl, assis de biais en face d'elle ; l'autre écoutait, la mine soucieuse. Sa maigre petite-nièce mangeait enfin autre chose que du yaourt, l'épaisse crème d'orge que les servantes avaient apportée dans les assiettes ; mais elle n'en avala que quelques cuillerées. La jolie Maroussia pressa son mouchoir sur sa bouche pour étouffer son rire. Miss Robinson lisait les mêmes lettres à l'écriture arrondie qu'elle avait déjà lues ce matin. Apparemment, elle ne savait pas un mot d'allemand et ne se souciait pas de le savoir. Par chevaleresque déférence, Joachim lui dit en anglais quelques mots sur le temps qu'il faisait, auxquels elle répondit par monosyllabes pour retomber ensuite dans son silence. En ce qui concerne Mme Stoehr, dans sa blouse de laine écossaise, elle avait subi ce matin une visite

médicale, et elle en rendit compte avec une affectation vulgaire, en fronçant la lèvre supérieure au-dessus de ses dents de lièvre. À droite en haut, se plaignit-elle, elle avait encore des bruits ; de plus, derrière l'épaule gauche, elle avait le souffle très raccourci, et il fallait qu'elle restât encore cinq mois, lui avait dit le « vieux ». Dans sa vulgarité, elle surnommait le docteur Behrens le « vieux ». D'ailleurs, elle se montrait très indignée que le vieux ne fût pas aujourd'hui assis à leur table. D'après la « tournée » – elle voulait dire : d'après le roulement – c'était aujourd'hui, à midi, le tour de leur table. Or, déjà de nouveau, le vieux était assis à la table voisine sur la gauche (en effet, le docteur Behrens était assis là, et joignait ses mains énormes sur son assiette). Mais naturellement, c'était la table de la grosse Mme Salomon d'Amsterdam, qui venait tous les jours à table en décolleté, et le vieux y trouvait évidemment son plaisir, bien qu'elle, Mme Stoehr, ne pût se l'expliquer, puisque, à l'occasion de chaque visite médicale, il voyait tout ce qu'il voulait de la peau de Mme Salomon. Plus tard elle rapporta sur un ton de chuchotement excité que, hier soir, dans la salle de repos – qui se trouvait sur le toit – la lumière avait été éteinte, et cela dans un but que Mme Stoehr qualifia de « transparent ». Le vieux s'en était aperçu et avait tempêté au point qu'on l'avait entendu dans tout l'établissement. Mais naturellement, une fois de plus, il n'avait pas découvert le coupable, bien qu'il ne fût pas nécessaire d'avoir fait des études universitaires pour deviner que ç'avait été naturellement le capitaine Miklosich, de Bucarest, pour qui il ne faisait jamais assez nuit lorsqu'il se trouvait en compagnie de femmes, un homme qui n'avait pas la moindre culture, bien qu'il portât un corset, et qui était moralement une bête de proie, oui, un fauve, répéta Mme Stoehr d'une voix étouffée, tandis que la sueur perlait à son front et au-dessus de sa lèvre supérieure. Quels rapports il entretenait avec la femme du consul général Wurmbrand de Vienne, cela, tout Davos, du village à la place, commençait à le savoir, et l'on pouvait à peine, à ce propos, parler de rapports secrets. Car non seulement le capitaine se rendait parfois dès le matin dans la

chambre de la femme du consul, alors qu'elle était encore au lit, et il assistait ensuite à toute sa toilette, mais encore, mardi dernier, il n'était sorti de la chambre de la Wurmbrand qu'à quatre heures du matin – l'infirmière du jeune Franz, au numéro dix-neuf, dont le pneumothorax avait récemment échoué, l'avait rencontré et dans sa confusion s'était trompée de porte, de sorte qu'elle s'était brusquement trouvée dans la chambre du procureur Paravant de Dortmund... – Enfin, Mme Stoehr se livra encore à des considérations sur un « institut cosmique » qui se trouvait dans le village et où elle achetait son eau dentifrice. Joachim regardait fixement dans son assiette.

Le dîner était aussi magistralement apprêté que copieux. En comptant le potage très nourrissant, il ne comprenait pas moins de six services. Après le poisson venait un plat de viande consistant, avec des garnitures, puis un plat de légumes servi à part, de la volaille rôtie, un entremets qui ne cédait en rien, quant à la saveur, à celui de la veille, et enfin le fromage et les fruits. Chaque plat était présenté deux fois, et ne l'était pas inutilement. On remplissait les assiettes et l'on mangeait aux sept tables, un appétit d'ogre régnait sous la voûte, une faim de loup que l'on eût observée avec plaisir, si en même temps elle n'avait pas fait une impression vaguement inquiétante, et même dégoûtante. Non seulement les gens gais qui bavardaient et se lançaient des boulettes de pain, manifestaient cet appétit, mais aussi les taciturnes et les sombres qui, entre temps, appuyaient leur tête dans leurs mains et regardaient fixement devant eux. Un jeune homme, à la table voisine de gauche, un collégien, à en juger par son âge, avec des manches trop courtes et de gros verres de lunettes ronds, coupait tout ce qu'il entassait dans son assiette en menus morceaux et le réduisait avant de le manger en une bouillie informe. Puis il se penchait et se mettait à dévorer, en passant de temps en temps sa serviette sous ses lunettes pour essuyer ses yeux, y séchant on ne savait quoi, des larmes ou de la sueur.

Deux incidents se produisirent durant le repas principal et éveillèrent l'attention de Hans Castorp pour autant que son état le permît. Tout d'abord la porte vitrée claqua de nouveau – c'était au poisson – ; Hans Castorp tressaillit, outré, et dans sa violente colère, il se dit à lui-même que cette fois il fallait absolument qu'il connût le coupable. Non seulement il le pensa, mais il l'articula du bout des lèvres, tant il prenait cela au sérieux.

– Il faut que je sache, chuchota-t-il avec une violence exagérée, de telle sorte que miss Robinson et l'institutrice le regardèrent, étonnées.

Et, en même temps, il tourna son torse à gauche et ouvrit tout grands ses yeux injectés de sang.

C'était une dame qui traversait la salle, une femme, une jeune fille plutôt, de taille moyenne, vêtue d'un chandail blanc et d'une jupe de couleur, avec des cheveux d'un blond roux qu'elle portait simplement en nattes disposées autour de la tête. Hans Castorp ne vit que peu de chose de son profil, presque rien du tout. Elle marchait sans bruit, ce qui faisait un singulier contraste avec son entrée bruyante, elle marchait d'une manière étrangement furtive et la tête un peu penchée en avant, vers la dernière table de gauche, perpendiculaire à la porte de la véranda, à la table des « Russes bien », par conséquent, en gardant une main dans la poche de son gilet de laine collante, mais en portant l'autre, qui maintenait et remettait en ordre sa chevelure, derrière sa tête. Hans Castorp regarda cette main – il avait un sens très sûr et une attention très critique pour les mains, et lorsqu'il faisait de nouvelles connaissances, il avait l'habitude de fixer d'abord ses yeux sur cette partie du corps – ; ce n'était pas précisément une main de dame, cette main qui soutenait des cheveux, elle n'était ni soignée ni affinée, comme l'étaient d'ordinaire les mains de femme dans les milieux où fréquentait Hans Castorp. Assez large, avec des doigts courts,

elle avait quelque chose de puéril et de primitif, quelque chose de la main d'une écolière. Ses ongles ignoraient visiblement la manucure, ils étaient coupés tant bien que mal, comme chez une écolière, et sur leurs côtés la peau semblait un peu irritée, presque comme si elle était sujette au petit vice de ronger ses doigts. D'ailleurs, Hans Castorp se rendit compte de cela plutôt par une sorte de sentiment confus que par ses yeux, la distance étant par trop grande. D'un hochement de tête, la retardataire salua ses compagnons de table et en s'asseyant, le dos tourné à la salle, à côté du docteur Krokovski qui présidait là-bas, elle se retourna, tenant toujours ses cheveux dans sa main, la tête au-dessus de l'épaule, et considéra le public, ce qui permit à Hans Castorp de remarquer rapidement qu'elle avait de larges pommettes et des yeux étroits. Un vague souvenir d'il ne savait quoi et d'il ne savait qui l'effleura un instant lorsqu'il la vit.

– Naturellement, une femme ! pensa Hans Castorp, et de nouveau il articula ces mots si nettement que l'institutrice, Mlle Engelhart, comprit ce qu'il disait. La vieille fille indigente sourit avec attendrissement.

– Cela, c'est Mme Chauchat, dit-elle. Elle est si négligente ! Une femme délicieuse.

Et, en même temps, la rougeur duveteuse des joues de Mlle Engelhart s'accrut d'une ombre, ce qui était toujours le cas lorsqu'elle ouvrait la bouche.

– Française ? demanda Hans Castorp sévèrement.

– Non, elle est Russe, dit Mlle Engelhart. Peut-être son mari est-il Français ou d'origine française, je n'en sais rien.

– Serait-ce celui-là ? demanda Hans Castorp, encore irrité.

Et il désigna un monsieur aux épaules tombantes, à la table des « Russes bien ».

– Oh ! non, il n'est pas là, répondit l'institutrice. Il n'avait même jamais séjourné ici, ajouta-t-elle, on ne le connaissait pas du tout, ici.

– Elle devrait fermer la porte convenablement, dit Hans Castorp. Elle claque toujours les portes. En voilà des manières !

Et l'institutrice ayant accueilli la leçon avec un sourire humble, comme si elle-même était la coupable, il ne fut plus question davantage de Mme Chauchat.

Le deuxième incident fut le suivant : le docteur Blumenkohl quitta pour quelques instants la salle, rien de plus. Soudain l'expression de dégoût de son visage s'accentua ; il considéra fixement un point précis, puis, d'un geste discret, il repoussa sa chaise et sortit. Mais à ce moment, la grande vulgarité de Mme Stoehr apparut sous son jour le plus cru, car, par satisfaction sans doute de se savoir moins malade que Blumenkohl, elle accompagna sa sortie de commentaires mi-pitoyables, mi-dédaigneux.

– Le malheureux ! dit-elle. En voilà encore un qui aura bientôt fini de piper. Le voilà déjà de nouveau qui doit s'entretenir avec Henri le Bleu !

Sans être obligée de surmonter la moindre répugnance, avec un entêtement borné, elle prononça cette expression grotesque : « Henri le Bleu », et Hans Castorp éprouva un mélange de terreur et d'envie de rire lorsqu'elle articula ces mots. D'ailleurs, le docteur Blumenkohl revint au bout de quelques minutes de la même façon discrète dont il était sorti, reprit sa place et se remit à manger. Lui aussi mangeait

beaucoup ; il se servait deux fois de chaque plat, sans mot dire, avec une expression soucieuse et fermée.

Puis le repas prit fin. Grâce à un service adroit – la naine, en particulier, était un être au pied rapide – il n'avait duré qu'une bonne heure. Hans Castorp, respirant difficilement, et sans trop savoir comment il était monté, était de nouveau allongé sur son excellente chaise-longue, dans sa loge de balcon, car après le repas il y avait cure de repos jusqu'au thé. C'était même la plus importante de la journée et elle devait être sévèrement observée. Entre les deux parois de verre opaque qui le séparaient de Joachim d'un côté, du couple russe de l'autre, il était couché, à demi-conscient, le cœur battant, en respirant par la bouche. Lorsqu'il se servit de son mouchoir, il le trouva rougi de sang, mais n'eut pas la force de s'en inquiéter, bien qu'il fût assez craintif pour lui-même, et d'une nature qui inclinait plutôt à une hypocondrie fantasque. Il s'était de nouveau allumé un Maria Mancini, et cette fois il le fuma jusqu'au bout, qu'il le trouvât bon ou mauvais. En proie au vertige, oppressé, songeur, il pensait à l'étrange façon dont il se comportait ici. Deux ou trois fois, sa poitrine fut ébranlée par un rire intérieur, en songeant à l'odieuse expression dont Mme Stoehr, dans sa vulgarité, s'était servie.

MONSIEUR ALBIN

En bas, au jardin, un souffle d'air soulevait par instants le drapeau de fantaisie avec son caducée. Le ciel s'était de nouveau couvert d'une façon uniforme. Le soleil était loin, et de nouveau il régnait une fraîcheur presque rude. La salle commune de repos paraissait au complet ; ce n'était là en bas que rires étouffés et bavardages.

– Monsieur Albin, je vous en supplie, enlevez ce couteau, empochez-le, il arrivera encore un malheur, se plaignit une voix chevrotante. Et :

– Cher monsieur Albin, pour l'amour de Dieu, épargnez nos nerfs et éloignez de notre vue cet affreux instrument de meurtre, intervint une autre.

Sur quoi un jeune homme blond, qui, une cigarette à la bouche, était assis sur le côté de la première chaise-longue, répliqua d'un ton impertinent :

– Jamais de la vie ! Ces dames voudront bien me permettre de jouer un peu avec mon couteau ! Oui, naturellement, c'est un couteau particulièrement bien aiguisé. Je l'ai acheté à Calcutta, à un musicien aveugle. Il l'avalait, et aussitôt son boy allait le déterrer à cinquante pas de là. Voulez-vous le voir ? Il coupe beaucoup mieux qu'un rasoir. Il n'y a qu'à toucher la lame et elle trancherait la chair comme du beurre. Attendez, je vais vous le montrer de plus près...

Et M. Albin se leva. Des cris perçants s'élevèrent.

– Non, à présent je vais chercher mon revolver, dit M. Albin, cela vous intéressera davantage. Un machin tout à fait formidable ! D'une force de percussion ! Je vais le chercher dans ma chambre.

– Monsieur Albin, monsieur Albin, ne faites pas cela, éclatèrent plusieurs voix aiguës.

Mais M. Albin sortait déjà de la salle de repos, pour monter dans sa chambre, tout jeune et dégingandé, avec un visage rose de gamin et de petites pattes de duvet le long des oreilles.

– Monsieur Albin, s'écria une femme derrière lui, cherchez plutôt votre pardessus, et mettez-le, faites cela pour me faire plaisir. Il y a six semaines que vous étiez couché avec une pneumonie, et voici que vous restez assis dehors sans pardessus, que vous ne vous couvrez même pas et que vous fumez des cigarettes. C'est tenter Dieu, monsieur Albin, je vous en donne ma parole.

Mais il ne fit que rire d'un air sarcastique en partant, et quelques minutes plus tard il revint avec le revolver. Alors elles se mirent à criailler encore plus sottement que tout à l'heure, et l'on put entendre que plusieurs d'entre elles voulaient sauter en bas de leur chaise, qu'elles se prenaient dans leurs couvertures et tombaient.

– Voyez-vous, comme il est petit et luisant, dit M. Albin. Mais pour peu que j'appuie ici, cela mord...

Nouveaux cris.

– Il est naturellement chargé, poursuivit M. Albin. Dans ce cylindre-là, il y a six balles, et il se déplace d'un trou à chaque coup. D'ailleurs, je ne me suis pas payé cet objet pour rire, dit-il comme il remarquait que l'effet de ses paroles faiblissait.

Il fit glisser le revolver dans la poche intérieure de sa veste et se rassit sur son siège en croisant les jambes pour se rallumer une nouvelle cigarette.

– Pas du tout pour rire ! répéta-t-il, et il serra les lèvres.

– Pourquoi donc ? pourquoi donc ? demandèrent des voix tremblantes de pressentiments angoissés. Mais c'est terrible ! s'écria soudain une voix isolée – et M. Albin là-dessus, hocha la tête.

– Je vois que vous commencez à saisir, dit-il. En effet, c'est pour cela que je le garde, continua-t-il légèrement, après que, malgré sa récente pneumonie, il eût avalé et rejeté une grande quantité de fumée. Je le tiens prêt pour le jour où je commencerai à trouver ce métier par trop ennuyeux et où j'aurai l'honneur de vous tirer ma révérence. La chose est assez simple. Je l'ai étudiée d'assez près et je suis fixé sur la meilleure manière de liquider cela. (Au mot « liquider », un cri retentit). Éliminons le cœur… La prise ici ne me serait pas très commode… Et je préfère détruire la conscience dans son centre même, en insérant un joli petit corps étranger dans cet organe si intéressant…

Et M. Albin, de l'index, désigna son crâne blond aux cheveux coupés ras.

– C'est ici qu'il faut appuyer – M. Albin tira de nouveau de sa poche le revolver nickelé et, du canon, toucha sa tempe – ici, au-dessus de l'artère. Même sans glace, c'est une affaire de tout repos…

Des protestations suppliantes retentirent sur plusieurs tons, auxquelles se mêla même un violent sanglot.

– Monsieur Albin, monsieur Albin, enlevez le revolver, enlevez le revolver de votre tempe. On ne peut pas voir cela ! Monsieur Albin, vous êtes jeune, vous guérirez, vous reviendrez à la vie, et vous serez très populaire, ma parole ! Mais mettez donc votre pardessus, étendez-vous, couvrez-vous, observez votre traitement ! Ne chassez plus le masseur lorsqu'il viendra vous frotter à l'alcool. Laissez les cigarettes, monsieur Albin, vous m'entendez, nous vous en supplions, pour l'amour de votre vie, de votre jeune et précieuse vie !

Mais M. Albin était impitoyable.

– Non, non, dit-il, laissez-moi, ça va bien, je vous remercie. Je n'ai jamais rien refusé à une femme, mais vous comprendrez qu'il est inutile de vouloir retenir la roue du destin. Je suis ici depuis trois ans. J'en ai soupé et je ne marche plus ! Pouvez-vous m'en vouloir ? Inguérissable, mesdames, regardez-moi, tel que me voilà, je suis inguérissable ; le conseiller aulique lui-même ne le dissimule que pour la forme et pour l'honneur. Accordez-moi donc ce petit peu de licence qui résulte pour moi de ce fait. C'est comme au lycée, lorsqu'il était certain que l'on resterait deux ans dans la même classe, que l'on ne vous interrogeait plus et que l'on n'avait plus rien à faire. Je suis enfin mûr pour cet heureux état. Je n'ai plus besoin de rien faire, je n'entre plus en ligne de compte, je me fiche de tout ! Voulez-vous du chocolat ? Servez-vous ! Non, vous ne me privez pas, j'ai des monceaux de chocolat dans ma chambre. J'ai là-haut huit bonbonnières, cinq tablettes de Gala Peter et quatre livres de chocolat Lindt. Tout cela, les dames du sanatorium me l'ont fait parvenir pendant ma pneumonie.

Quelque part, une voix de basse réclama du silence. M. Albin eut un bref éclat de rire ; c'était un rire à la fois badin et saccadé. Puis, dans la salle de repos, le silence se fit, un silence si complet que l'on eût dit qu'un rêve ou qu'une apparition fantomatique venait de se dissiper ; et les paroles prononcées se répercutaient et se prolongeaient encore étrangement dans le silence. Hans Castorp prêta l'oreille jusqu'à ce qu'elles se fussent complètement tues, et bien qu'il lui semblât vaguement que M. Albin était un fat, il ne pouvait se défendre d'une certaine envie. La parabole tirée de la vie scolaire, en particulier, lui avait fait une vive impression, car lui-même avait passé deux ans en seconde et il se souvenait assez bien de cet abandon un peu humiliant, mais comique et agréable, dont il avait presque joui lorsque, durant le quatrième trimestre, il avait abandonné la course et qu'il avait pu rire « de toute l'histoire ». Comme ses pensées étaient obscures et diffuses, il est difficile de les préciser. En somme, il lui semblait

que l’honneur comportait d’importants avantages, mais que la honte n’en comportait pas moins, voire que les avantages de celle-ci étaient presque illimités. Et tandis que, comme à titre d’essai, il essayait de se représenter l’état d’esprit de M. Albin et imaginait ce que cela pouvait signifier que d’être définitivement affranchi du poids de l’honneur et de jouir éternellement des avantages insondables de la honte, un sentiment de douceur sauvage effraya le jeune homme et accéléra encore pendant quelques instants le mouvement de son cœur.

SATAN FAIT DES PROPOSITIONS DÉSHONORANTES

Plus tard il perdit conscience. D’après sa montre, il était trois heures et demie lorsqu’une conversation derrière la paroi de verre, à sa gauche, l’éveilla. Le docteur Krokovski, qui, à cette heure-là, faisait sa ronde sans le médecin en chef, parlait russe avec le couple mal élevé, s’informait, semblait-il, de l’état du mari, et se faisait montrer la feuille de température ; mais ensuite il poursuivit sa tournée, non pas le long du balcon, mais, évitant la loge de Hans Castorp, fit un détour par le corridor, et entra chez Joachim par la porte de la chambre. Hans Castorp trouva pourtant un peu vexant que l’on pût de la sorte l’éviter et le négliger, bien qu’il ne souhaitât nullement un tête-à-tête avec le docteur Krokovski. Sans doute, il était bien portant et n’entrait pas en ligne de compte, car chez ces gens, ici, il était convenu que celui qui avait l’honneur d’être bien portant n’offrait point d’intérêt et n’était pas interrogé, ce dont s’irritait le jeune Castorp.

Après que le docteur Krokovski eût passé deux ou trois minutes chez Joachim, il continua sa tournée le long du balcon,

et Hans Castorp entendit son cousin dire que l'on pouvait se lever et se préparer pour le goûter.

– Bien, répondit-il.

Et il se leva. Mais il avait le vertige d'être resté étendu si longtemps, et le demi-sommeil avait de nouveau échauffé son visage, bien que, par ailleurs, il gelât plutôt ; peut-être ne s'était-il pas couvert assez chaudement.

Il se lava les yeux et les mains, mit en ordre ses cheveux et ses vêtements, et rencontra Joachim dans le corridor.

– As-tu entendu ce M. Albin ? demanda-t-il, tandis qu'ils descendaient ensemble l'escalier.

– Naturellement, dit Joachim. Il faudrait mater cet individu sans discipline. Il trouble tout notre repos d'après-midi par son bavardage et excite les dames au point de retarder leur guérison de plusieurs semaines. Une grave insubordination. Mais qui donc irait faire le mouchard ? Et de tels discours sont le plus souvent les bienvenus, comme distraction.

– Crois-tu possible, demanda Hans Castorp, qu'il envisage sérieusement cette « histoire de tout repos », comme il dit, et qu'il s'insère un corps étranger ?

– Mon Dieu, ce n'est pas absolument impossible, répondit Joachim. Ces choses-là arrivent, ici. Deux mois avant mon arrivée, un étudiant qui était ici depuis longtemps s'est pendu dans la forêt, là-bas, de l'autre côté, après une visite générale. On en parlait encore les premiers temps de mon séjour.

Hans Castorp eut un bâillement nerveux.

– En tout cas, je ne me sens pas précisément bien chez vous, non, pas précisément. Il est bien possible que je ne puisse pas rester, tu sais, que je sois obligé de repartir. M’en voudrais-tu ?

– Partir ? Qu’est-ce qui te prend ? s’écria Joachim. C’est idiot. Alors que tu viens à peine d’arriver ! Comment pourrais-tu juger dès le premier jour ?

– Mon Dieu, nous en sommes encore au premier jour ? J’ai absolument l’impression d’être depuis longtemps, depuis très longtemps chez vous...

– Ne recommence pas à divaguer sur le temps, dit Joachim. Tu m’as déjà suffisamment brouillé le cerveau ce matin.

– Non, rassure-toi, j’ai tout oublié, répondit Hans Castorp. Tout le complexe. D’ailleurs, je n’ai plus la tête très claire, pour le moment, c’est passé. Alors, on va prendre du thé à présent ?

– Oui, et ensuite nous retournerons jusqu’au banc de ce matin.

– Allons-y, au nom de Dieu ! Mais j’espère que nous n’y retrouverons pas Settembrini. Je n’ai plus la force aujourd’hui de prendre part à une conversation intelligente, j’aime autant te le dire tout de suite.

Dans la salle à manger, on servait toutes les boissons qui étaient prévues pour cette heure. Miss Robinson buvait de nouveau du thé rouge de cinrodon, tandis que la petite-nièce mangeait du yaourt à la cuiller. De plus, il y avait du lait, du thé, du café, du chocolat, oui, jusqu’à du bouillon, et partout les pensionnaires qui, depuis leur copieux dîner, avaient passé deux

heures couchés, étaient activement occupés à étendre du beurre sur de grandes tranches d'un pain fourré de raisins de Corinthe.

Hans Castorp s'était fait servir du thé et y trempait des biscottes. Il goûta aussi un peu de marmelade. Il examina de très près le pain aux raisins de Corinthe, mais tressaillit littéralement à la pensée qu'il pourrait en manger. De nouveau il était assis à sa place, dans la salle à la voûte naïvement bariolée, dans la salle aux sept tables, pour la quatrième fois. Un peu plus tard, vers sept heures, il y était assis pour la cinquième fois, et cette fois il s'agissait de souper. L'intervalle, qui était court et insignifiant, avait été pris par une promenade jusqu'au flanc escarpé de la montagne, près du ruisseau – le chemin était à présent fréquenté par de nombreux malades, de sorte que les deux cousins durent souvent saluer – et par une nouvelle cure de repos, d'une petite heure et demie, rapide et sans contenu, sur le balcon. Hans Castorp frissonna plusieurs fois durant cette dernière.

Pour le souper, il se changea consciencieusement et mangea, entre miss Robinson et l'institutrice, du potage julienne, de la viande rôtie et grillée avec garnitures, deux morceaux d'un gâteau qui contenait de tout : de la pâte de macarons, de la crème au beurre, du chocolat, de la confiture et de la pâte d'amandes, ainsi que d'un excellent fromage sur du pain de seigle. De nouveau il se fit servir une bouteille de bière de Kulmbach. Mais lorsqu'il eut bu la moitié de son grand verre, il se rendit nettement compte que sa place était au lit. Sa tête bourdonnait, ses paupières étaient de plomb, son cœur battait comme de petites cymbales, et, pour comble de torture, il s'imaginait que la jolie Maroussia, qui, penchée en avant, cachait son visage derrière sa main au rubis, se moquait de lui, bien qu'il fît infiniment d'efforts pour ne lui en donner aucune occasion. Comme de très loin, il entendit Mme Stoehr raconter quelque chose ou émettre des affirmations si saugrenues qu'il doutait, de plus en plus troublé, s'il entendait encore bien ou si

les paroles de Mme Stoehr ne se transformaient pas par hasard dans sa tête en absurdités. Elle déclarait qu'elle savait préparer vingt-huit espèces différentes de sauces au poisson – elle avait le courage de l'avouer, bien que son mari lui eût déconseillé d'en parler – : « Ne parle pas de cela ! lui avait-il dit. Personne ne te croira, et si on le croit, on trouvera cela ridicule. » Et pourtant elle voulait aujourd'hui confesser ouvertement qu'elle savait préparer vingt-huit variétés de sauces au poisson. Cela parut effrayant au pauvre Hans Castorp ; il prit peur, porta la main à son front, et oublia de mâcher et d'avaler une bouchée de pain de seigle et de chester qu'il avait dans sa bouche. En se levant de table, il l'avait encore.

On sortit par la porte vitrée de gauche, cette porte fatale, qui claquait toujours, et qui donnait sur le vestibule. Presque tous les pensionnaires prirent ce chemin, et il apparut qu'à cette heure, après le dîner, dans le hall et dans les salons voisins, une sorte de réunion avait lieu. La plupart des malades étaient debout par petits groupes, et bavardaient. Autour de deux tables pliantes, on jouait ; aux dominos à l'une, au bridge à l'autre, et ici c'étaient les jeunes gens qui jouaient, dont M. Albin et Hermine Kleefeld. Il y avait en outre pour se distraire quelques appareils optiques dans le premier salon : une boîte stéréoscopique par les loupes de laquelle on voyait les photographies disposées à l'intérieur, par exemple un gondolier vénitien, avec une plasticité rigide et exsangue ; deuxièmement, un kaléidoscope en forme de longue-vue, contre l'oculaire duquel on appuyait l'œil pour, en actionnant légèrement une roue dentée, mettre en mouvement une fantasmagorie multicolore d'étoiles et d'arabesques ; enfin, un tambour mobile, dans lequel on introduisait des bandes cinématographiques, et par les ouvertures duquel on pouvait observer un meunier qui se battait avec un ramoneur, un instituteur qui donnait une correction à un écolier, les bonds d'un danseur de corde, et un couple de paysans qui dansaient la tyrolienne. Hans Castorp, ses mains froides posées sur ses

genoux, regarda pendant quelque temps dans chacun de ces appareils. Il s'attarda quelque peu auprès de la table de bridge, où l'inguérissable M. Albin, les lèvres dédaigneuses, maniait les cartes avec des gestes négligents d'homme du monde. Dans un angle de la pièce était assis le docteur Krokovski, engagé dans une conversation spontanée et cordiale avec un groupe de dames parmi lesquelles se trouvaient Mme Stoehr, Mme Iltis et Mlle Lévi. Les habitués de la « table des Russes bien » s'étaient retirés dans le petit salon voisin, qui n'était séparé de la salle des jeux que par des portières, et y formaient une sorte de clan intime. C'étaient, outre Mme Chauchat, un jeune homme à barbiche blonde, d'une allure nonchalante, à la poitrine concave et aux prunelles saillantes ; une jeune fille très brune, d'un type original et humoristique, avec des boucles d'oreilles en or et des cheveux laineux et dépenaillés ; de plus, le docteur Blumenkohl qui s'était joint à eux, ainsi que deux jeunes gens aux épaules tombantes. Mme Chauchat portait une robe bleue, avec un col de dentelle blanche. Elle formait le centre du cercle, assise sur le canapé, derrière la table ronde, au fond de la petite pièce, le visage tourné vers le salon de jeux. Hans Castorp, qui considérait, non sans réprobation, cette femme mal élevée, pensait à part lui : « Elle me rappelle quelque chose, mais je ne saurais pas dire quoi... » Un grand diable d'environ trente ans, dont les cheveux s'éclaircissaient, exécuta trois fois de suite au petit piano brun la Marche Nuptiale du *Songe d'une nuit d'été*, et lorsque quelques-unes des dames présentes l'en prièrent, il commença de jouer pour la quatrième fois ce morceau sous la courbe de sa moustache noire. D'ailleurs, il regarda dans les yeux de chacune d'elles.

– Vous allez bien, monsieur l'ingénieur ? demanda Settembrini qui, les mains dans les poches, s'était négligemment promené parmi les pensionnaires et qui venait de s'approcher de Hans Castorp.

Il portait encore sa redingote grise faite d'une sorte de bure et ses pantalons carrelés de clair. Il sourit en adressant la parole à Hans Castorp, et de nouveau celui-ci éprouva comme une impression de dégrisement à la vue de ces lèvres qui ondulaient avec une finesse railleuse sous la courbe de la moustache noire. D'ailleurs il regarda l'Italien d'un air assez niais, la bouche abandonnée, et les yeux striés de sang.

– Ah ! c'est vous ? dit-il. Le monsieur de la promenade de ce matin, près du banc, là-haut, que nous avons... près de la chute d'eau... Naturellement, je vous ai tout de suite reconnu. Me croirez-vous, poursuivit-il, bien qu'il sentît parfaitement qu'il n'eût pas dû avouer cela, qu'au premier coup d'œil, je vous avais pris pour un joueur d'orgue de Barbarie ? C'était bien entendu absolument idiot, reprit-il en voyant que Settembrini posait sur lui un regard d'inspection froide et pénétrante, en un mot, une énorme sottise ! Je n'ai d'ailleurs pas encore compris pourquoi...

– Ne vous inquiétez pas, c'est sans importance, répondit Settembrini, après que, pendant un moment encore, il eut considéré le jeune homme en silence. Et comment avez-vous passé cette journée, la première de votre séjour en ce lieu de plaisir ?

– Je vous remercie, d'une manière tout à fait réglementaire. De préférence, en position horizontale, comme, paraît-il, vous aimez à dire.

Settembrini sourit.

– Il est possible que je me sois à l'occasion exprimé ainsi, dit-il. Eh bien ! l'avez-vous trouvé divertissant, ce genre de vie ?

– Divertissant, ennuyeux, c'est selon, répondit Hans Castorp. C'est parfois difficile à distinguer. Je ne me suis pas du

tout ennuyé. D'ailleurs, il règne chez vous, ici, une animation par trop alerte. On entend tant de choses neuves et curieuses. Et pourtant, j'ai, d'autre part, l'impression de n'être pas ici depuis une journée seulement, mais depuis assez longtemps, exactement comme si j'étais devenu plus âgé et plus intelligent… oui, c'est là mon impression.

– Plus intelligent aussi ? dit Settembrini, et il fronça les sourcils. Voulez-vous me permettre une question ? Quel âge avez-vous exactement ?

Mais voici que, tout à coup, Hans Castorp ne savait plus son âge ! Malgré les efforts impatients et désespérés qu'il faisait pour se le rappeler, en cet instant précis il ne savait plus quel âge il avait. Pour gagner du temps, il se fit répéter la question et dit ensuite :

– Moi ? quel âge ? Je suis naturellement dans ma vingt-quatrième année. Je vais avoir bientôt vingt-quatre ans. Je vous demande pardon, je suis fatigué, dit-il. Et fatigue n'est même pas le mot qui exprime mon état. Connaissez-vous cela lorsqu'on rêve et qu'on sait que l'on rêve, et que l'on voudrait s'éveiller et qu'on ne le peut pas ? C'est exactement ce que je ressens. Je dois certainement avoir de la fièvre, je ne pourrais pas du tout m'expliquer cela autrement. Figurez-vous que j'ai les pieds froids jusqu'aux genoux ; c'est une façon de parler, car les genoux ne sont naturellement plus les pieds ; excusez-moi, j'ai le cerveau brouillé au dernier degré, et cela n'a finalement rien d'étonnant lorsque dès le matin, on vous a sifflé par le… par le… pneumothorax, et qu'on a ensuite écouté les discours de ce M. Albin, et cela en position horizontale. Figurez-vous qu'il me semble tout le temps que je ne puis pas trop me fier à mes cinq sens, et je dois dire que cela me gêne encore plus que la chaleur dans la figure et les pieds froids. Dites-moi franchement : croyez-vous qu'il soit possible que Mme Stoehr sache préparer vingt-huit sauces au poisson ? Je ne veux pas dire : si elle est

réellement capable de les préparer, – cela me paraît exclu, – mais simplement si elle a vraiment affirmé cela tout à l'heure à table, ou si je me suis seulement imaginé l'avoir entendu ?

Settembrini le regardait. Il ne paraissait pas avoir écouté. De nouveau ses yeux s'étaient fixés. Ils avaient pris une direction immobile et aveugle, et comme le matin, il dit trois fois : « ah, ah, ah ! » et « tiens, tiens, tiens ! » avec une expression à la fois songeuse et moqueuse, et en faisant siffler le t.

– Vingt-quatre, disiez-vous ? demanda-t-il ensuite.

– Non, vingt-huit, dit Hans Castorp, vingt-huit sauces au poisson ! Non pas des sauces en général, mais des sauces pour poisson, c'est là l'énormité de la chose.

– Mon cher ingénieur, dit Settembrini d'un ton d'exhortation irritée, ressaisissez-vous et épargnez-moi vos sottises déréglées. Je n'en sais rien et n'en veux rien savoir. Dans la vingt-quatrième, m'avez-vous dit ? Hum ! permettez-moi encore une question et une proposition, selon mon humble avis, si vous le voulez bien. Comme ce séjour ne semble pas vous convenir, comme vous ne vous trouvez bien chez nous ni physiquement, ni moralement, à moins que les apparences soient trompeuses, que penseriez-vous de renoncer à prendre de l'âge ici, bref, de faire ce soir même vos bagages et de prendre la clef des champs demain matin par l'express que vous propose l'horaire ?

– Vous croyez que je dois repartir ? demanda Hans Castorp. Alors que je viens à peine d'arriver ? Mais non, comment pourrais-je en juger dès le premier jour ?

En prononçant ces mots, il regarda par hasard dans la pièce voisine et il y vit Mme Chauchat, de face, ses yeux étroits et

ses larges pommettes. « À quoi, songea-t-il, à quoi, à qui donc me fait-elle penser ? » Mais sa tête, fatiguée, malgré tous ses efforts ne sut pas répondre à cette question.

– Naturellement, il ne m'est pas si facile de m'acclimater chez vous, ici, poursuivit-il. C'était naturellement à prévoir, et si là-dessus je jetais le manche après la cognée, tout simplement parce que, pendant quelques jours, j'ai eu un peu chaud et que je me suis senti un peu troublé, il me semble que j'aurais honte, oui, que je me jugerais lâche, et puis ce serait contre toute raison… écoutez voir…

Il parlait tout à coup avec beaucoup d'insistance, avec des mouvements agités des épaules, et semblait vouloir décider l'Italien à formellement retirer son conseil.

– Je m'incline devant la raison, répondit Settembrini. Je m'incline d'ailleurs également devant le courage. Ce que vous dites peut se défendre, il serait difficile d'y opposer un argument péremptoire. D'ailleurs, j'ai vu en effet de très beaux cas d'acclimatation. Il y avait par exemple, l'année dernière, Mlle Kneiffer, Odile Kneiffer, d'une excellente famille, la fille d'un haut fonctionnaire. Elle était là depuis au moins un an et demi, et s'était si parfaitement habituée que, lorsque sa santé fut complètement rétablie – car le cas se présente, parfois on guérit, ici – elle ne voulut à aucun prix repartir. Elle pria le médecin-chef de toute son âme de la garder encore ; elle ne pouvait ni ne voulait rentrer ; ici, elle était chez elle, c'est ici qu'elle serait heureuse ; mais comme la demande était très forte et que l'on avait besoin de sa chambre, ses prières furent vaines, et l'on persista à vouloir la renvoyer comme bien portante. Odile alors eut de la fièvre, elle fit sérieusement monter sa courbe, mais on la démasqua en échangeant le thermomètre contre une « sœur muette ». Vous ne savez pas encore ce que c'est ? C'est un thermomètre non chiffré, que le médecin contrôle personnellement en mesurant la colonne de mercure et en

inscrivant lui-même la température. Odile, Monsieur, avait 36,9. Odile n'avait pas de fièvre. Elle se baigna alors dans le lac – nous étions au commencement de mai, nous avions des gelées nocturnes, le lac n'était pas précisément glacé, il y faisait, pour être précis, quelques degrés au-dessus de zéro – ; elle resta assez longtemps dans l'eau pour contracter telle ou telle maladie. Mais le résultat ? Elle était et restait bien portante. Elle partit, désespérée, insensible aux paroles consolantes de ses parents. « Que ferai-je là-bas ? répétait-elle, c'est ici qu'est mon pays. » Je ne sais pas ce qu'elle est devenue... Mais il me semble que vous ne m'entendez pas, mon cher ingénieur. Vous avez du mal à vous tenir debout, si les apparences ne me trompent pas. Lieutenant, voici votre cousin, dit-il en se tournant vers Joachim qui s'approchait. Mettez-le au lit. Il joint la raison au courage, mais ce soir il ne tient pas debout.

– Du tout. J'avais tout compris, se récria Hans Castorp. Par conséquent, la « sœur muette », c'est une colonne de mercure sans chiffres ? Vous voyez, j'ai parfaitement saisi.

Mais néanmoins il monta dans l'ascenseur avec Joachim, en même temps que d'autres pensionnaires. La réunion pour ce soir était terminée, on se dispersa et l'on rejoignit les balcons et les salles de repos pour la cure vespérale. Hans Castorp accompagna son cousin dans sa chambre. Le plancher du corridor, couvert d'un chemin en coco, décrivait des mouvements onduleux sous ses pieds, mais cela ne le gênait pas outre mesure. Il s'assit dans le grand fauteuil à fleurs de Joachim – un fauteuil semblable se trouvait dans sa chambre – et s'alluma un Maria Mancini. Il lui trouva un goût de colle, de charbon et d'autres choses encore, tous les goûts, hors celui qu'il devait avoir. Mais il continua quand même à le fumer, tout en regardant Joachim se préparer à sa cure de repos, revêtir sa vareuse et, par-dessus, un vieux manteau, puis sortir, avec la veilleuse de sa table de nuit et sa grammaire russe, sur le balcon, où il mit le contact à la lampe et, étendu sur la chaise-

longue, le thermomètre dans la bouche, commença de s'enrouler avec une étonnante dextérité dans deux couvertures en poil de chameau qui étaient étendues sur le siège. Avec une admiration sincère, Hans Castorp le vit exécuter ces mouvements adroits. Joachim commença par rabattre sur lui les couvertures, l'une après l'autre, d'abord à gauche, en longueur jusqu'au dessous de l'épaule, puis d'en bas, par dessus les pieds, et ensuite à droite, de telle sorte qu'il finit par former un paquet parfaitement homogène et lisse d'où n'émergeaient que la tête, les bras et les épaules.

– Tu fais ça étonnamment, dit Hans Castorp.

– C'est affaire d'exercice, dit Joachim qui, tout en parlant, serrait les dents sur son thermomètre. Tu l'apprendras à ton tour. Demain, il faut absolument que nous nous procurions quelques couvertures pour toi. Tu en trouveras bien l'emploi quand tu seras reparti en bas, et ici, chez nous, elles sont indispensables, surtout étant donné que tu n'as pas de sac de fourrure.

– Mais je n'ai pas du tout l'intention de m'étendre la nuit sur le balcon, déclara Hans Castorp. Ça, non, j'aime mieux te le dire tout de suite. Cela me semblerait par trop drôle. Il y a des limites à tout. Et, en somme, il faut tout de même que je marque d'une manière ou d'une autre que je ne suis chez vous qu'en visite. Je reste encore un instant chez toi et je fume mon cigare comme il convient. Je lui trouve un goût infâme, mais je sais qu'il est bon, et pour aujourd'hui il faut que je me contente de cela. Il va être neuf heures, c'est vrai, il n'est même pas encore neuf heures. Mais lorsqu'il sera neuf heures et demie, ce sera à peu près l'heure convenable pour que l'on puisse sans extravagance se mettre au lit.

Un frisson le parcourut, un frisson, puis plusieurs de suite, assez rapprochés. Hans Castorp sauta sur ses pieds et courut au

thermomètre accroché au mur, comme s'il s'agissait de le prendre en flagrant délit. D'après Réaumur il faisait neuf degrés dans la chambre. Il toucha les radiateurs et les trouva froids et morts. Il murmura quelques paroles confuses qui signifiaient à peu près que, même si l'on était en août, c'était une honte de ne pas chauffer, car ce qui importait, ce n'était pas le mois du calendrier, mais la température qui régnait, et elle était telle que l'on était gelé comme un chien errant. Mais sa figure brûlait. Il se rassit, se releva, en un murmure demanda la permission de prendre la couverture de lit de Joachim, et, assis sur le fauteuil, l'étendit sur le bas de son corps. Il resta ainsi, échauffé et frissonnant, et se donna du mal pour fumer son cigare au goût détestable. Un sentiment de détresse le gagna ; il lui semblait que jamais de sa vie il n'avait été aussi mal. « En voilà une misère ! », murmura-t-il. Mais en même temps l'effleurait soudain un sentiment étrangement exubérant de joie et d'espérance et, lorsqu'il l'eut éprouvé, il ne resta plus là que pour attendre si ce sentiment n'allait pas le reprendre. Mais il ne revenait pas ; seul, le malaise demeurait. Il finit donc par se relever, rejeta la couverture de Joachim sur le lit, et, la bouche grimaçante, murmura quelque chose comme : « Bonne nuit ! » « Ne meurs pas de froid ! » et « Tu reviendras me prendre pour le petit déjeuner », puis, en chancelant, regagna sa chambre par le corridor.

En se déshabillant, il chantonna, mais pas de joie. Machinalement et sans en prendre bien conscience, il s'acquitta des petits gestes et des devoirs de sa toilette nocturne de civilisé, versa une eau dentifrice rouge du flacon de sa trousse de voyage dans son verre, se gargarisa discrètement, se lava les mains avec son savon doux et de bonne qualité, parfumé à la violette, et revêtit la longue chemise de batiste sur la poche de laquelle étaient brodées les initiales H. C. Puis il se coucha et éteignit la lumière en laissant retomber sa tête brûlante et troublée sur le coussin du lit de mort de l'Américaine.

Il s'était attendu avec certitude à tomber aussitôt dans le sommeil, mais il apparut qu'il s'était trompé, et ses paupières, que tout à l'heure il avait eu peine à garder ouvertes, ne voulaient absolument plus demeurer closes, mais s'ouvraient en tressaillant avec inquiétude dès qu'il les avait fermées. « Ce n'est pas encore mon heure habituelle de dormir », se dit-il. Et puis sans doute était-il resté trop longtemps étendu pendant la journée. De plus, on battait dehors un tapis, ce qui, en réalité, paraissait peu vraisemblable, et ce qui, en fait, n'était nullement le cas ; car il apparut en effet que c'était son cœur dont il entendait les battements, hors de lui et comme à l'air libre, exactement comme si, dehors, on battait un tapis au moyen d'un battoir en jonc.

Il ne faisait pas encore complètement sombre dans la chambre ; la lueur de la petite lampe, dehors, dans les loges du balcon chez Joachim et chez le ménage de la table des Russes ordinaires, entrait par la porte ouverte du balcon. Et tandis que Hans Castorp, les paupières clignotantes, était couché sur le dos, une impression se renouvela brusquement en lui, une impression unique entre celles de la journée, une observation qu'il avait faite et, par terreur et délicatesse, s'était efforcé d'oublier aussitôt. C'était l'expression qu'avait prise le visage de Joachim lorsqu'il avait été question de Maroussia et de ses qualités physiques, cette bizarre et pitoyable déformation de la bouche et cette pâleur tachetée des joues brunies. Hans Castorp comprenait et discernait ce que cela signifiait. Il le comprenait, et le pénétrait d'une manière si neuve, si approfondie et si intime que le jonc, là, dehors, redoublait de vitesse dans ses battements et couvrait presque les sons du concert du soir, à Davos-Platz ; car il y avait de nouveau de la musique dans cet hôtel, en bas ; une mélodie d'opérette aux coupes symétriques et d'un tour démodé venait à travers la nuit jusqu'à lui, et Hans Castorp la sifflotait en chuchotant (car on peut parfaitement siffler en chuchotant), tout en battant la mesure, de ses pieds froids, sous l'édredon de plumes.

Mais ce n'était pas là naturellement la bonne manière de s'endormir, et Hans Castorp n'en éprouvait du reste pas la moindre envie. Depuis qu'il avait compris d'une manière si nouvelle et si vivante pourquoi Joachim avait changé de couleur, le monde lui semblait neuf, et ce sentiment de joie débordante et d'espérance l'atteignait derechef au plus profond de lui-même. D'ailleurs, il attendait encore quelque chose, sans bien se demander quoi. Mais lorsqu'il entendit que ses voisins de droite et de gauche avaient terminé leur cure et qu'ils regagnaient leur chambre pour substituer à leur position horizontale au dehors la même position à l'intérieur, il exprima à part lui-même la conviction que le couple barbare se coucherait en paix. « Je puis tranquillement m'endormir, pensa-t-il. Ils feront la paix ce soir, j'en suis persuadé. » Mais il n'en fut pas ainsi, et à la vérité, en toute sincérité, Hans Castorp ne l'avait pas pensé, oui, pour dire toute la vérité, personnellement il n'eût même pas compris qu'ils fissent la paix ce soir. Néanmoins, il se livra aux exclamations muettes du plus violent étonnement sur ce qu'il entendait. « Inouï ! » cria-t-il sans voix. « C'est formidable. Qui eût pensé cela ? » Et entre temps, ses lèvres chuchotantes accompagnaient la rengaine de l'opérette qui, avec persistance, résonnait jusqu'à lui.

Plus tard vint le sommeil. Mais avec lui vinrent les images fantasques de rêve, encore plus fantasques que la nuit dernière, qui le faisaient sursauter fréquemment, avec effroi ou suivant une idée confuse. Il rêvait qu'il voyait le docteur Behrens, les genoux torses et les bras ballants, se promener dans les sentiers du jardin en rythmant ses longs pas tristes sur une lointaine musique de marche. Lorsque le médecin en chef s'arrêta devant Hans Castorp, il portait des lunettes avec d'épais verres ronds, et balbutiait des paroles sans rime ni raison : « Civil, naturellement ! » disait-il, et sans demander la permission, il tirait la paupière de Hans Castorp entre l'index et le médius de sa main énorme. « Un honorable civil, je m'en suis tout de suite

aperçu. Mais pas dépourvu de talent, pas dépourvu de talent pour une combustion générale accrue ! Il n'irait pas lésiner les années, les braves petites années de service chez nous, ici. Ça va bien, Messieurs, et allons-y pour la partie de plaisir ! » s'écria-t-il en mettant ses deux énormes index dans la bouche et en sifflant d'une manière si étrangement harmonieuse que, de divers côtés et en miniature, vinrent à travers les airs l'institutrice et miss Robinson, qui se perchèrent sur ses épaules à droite et à gauche, telles qu'elles étaient assises à droite et à gauche de Hans Castorp. En cette compagnie, le médecin-chef s'en fut d'un pas sautillant, tout en passant une serviette sous ses lunettes pour s'essuyer les yeux – on ne savait pas ce qu'il avait à sécher, si c'était de la sueur ou des larmes.

Puis il sembla au rêveur qu'il était dans le préau du collège où, durant tant d'années, il avait passé ses récréations, et qu'il était sur le point d'emprunter un crayon à Mme Chauchat, qui était également présente. Elle lui donna un crayon rouge, usé à mi-longueur, et pourvu d'un protège-pointe en argent, en recommandant à Hans Castorp d'une voix agréablement rauque de le lui rendre sans faute à la fin de la leçon, et lorsqu'elle le regarda, de ses yeux étroits d'un bleu tirant sur le gris vert, au-dessus des pommettes larges, il s'arracha violemment à son rêve, car à présent il tenait ce que et celui à qui elle le rappelait si vivement, et il voulait le retenir. Vite, il mit cette certitude en sûreté, car il sentait que le sommeil et le rêve s'emparaient à nouveau de lui, et il se trouva aussitôt obligé de chercher un refuge contre le docteur Krokovski qui le poursuivait pour faire avec lui de la dissection psychique, ce qui inspirait à Hans Castorp une peur folle, une peur vraiment insensée. Il fuyait le docteur le long des parois de verre, à travers les loges du balcon, au péril de sa vie il sautait dans le jardin, dans sa détresse il cherchait même à grimper le long du mât brun du pavillon et s'éveilla en transpirant, à l'instant où son persécuteur le saisissait par une jambe de son pantalon.

Mais à peine s’était-il un peu calmé et s’était-il rendormi, que les événements suivants se déroulèrent : de l’épaule il s’efforçait de repousser Settembrini qui était là, debout, et souriait, finement, sèchement et d’un air moqueur, sous sa moustache noire et fournie, là où elle se redressait en une courbe agréable, et c’était ce sourire justement dont Hans Castorp souffrait comme d’un tort qui lui était fait. « Vous me dérangez, s’entendait-il distinctement dire, allez-vous-en, vous n’êtes qu’un joueur d’orgue de Barbarie, et vous êtes de trop, ici. » Mais Settembrini ne se laissait pas repousser et Hans Castorp se demandait ce qu’il fallait faire, lorsqu’il eut tout à coup une illumination sur ce qui s’imposait : une « sœur muette », tout simplement, une colonne de mercure sans chiffres pour ceux qui voulaient tricher. Après quoi il s’éveilla avec l’intention bien arrêtée de faire part dès le lendemain de cette trouvaille à son cousin Joachim.

La nuit se passa au milieu de telles aventures et découvertes, et Hermine Kleefeld, elle aussi, ainsi que M. Albin et le capitaine Miklosich, lequel emportait Mme Stoehr dans sa gueule et était transpercé d’une lance par le procureur Paravant, y jouaient un rôle confus. Un certain rêve, Hans Castorp le fit même deux fois dans la nuit, et deux fois exactement sous la même forme, la dernière fois vers le matin. Il était assis dans la salle aux sept tables, lorsque la porte vitrée se ferma, avec fracas, et Mme Chauchat entra, en chandail blanc, une main dans la poche, une autre à la nuque. Mais au lieu d’aller à la table des Russes bien, cette femme mal élevée se dirigea sans mot dire vers Hans Castorp et lui donna en silence sa main à baiser, non pas le dos de sa main, mais la paume, et Hans Castorp embrassait l’intérieur de cette main, de cette main inculte, un peu large, aux doigts courts, avec sa peau rugueuse le long des ongles. De nouveau le parcourut des pieds à la tête cette sensation de douceur sauvage qui était montée en lui lorsque, à titre d’essai, il s’était senti affranchi du poids de l’honneur, et qu’il avait joui des avantages infinis de la honte ; cela il

l'éprouva à nouveau dans son rêve, mais avec infiniment plus de force.

CHAPITRE IV

EMPLETTE NÉCESSAIRE

– Votre été finit-il maintenant ? demanda Hans Castorp, le troisième jour, d'un ton ironique, à son cousin.

C'était un terrible changement de temps.

La deuxième journée complète que le visiteur avait passée en haut avait été d'une splendeur vraiment estivale. Le ciel luisait d'un bleu profond au-dessus des cimes lanciformes des pins, tandis que le village, au fond de la vallée, étincelait sous un jour cru dans la chaleur et que le tintement des clarines des vaches qui, allant et venant, paissaient sur les pentes l'herbe courte et chaude des pâturages, animait l'air d'une gaîté doucement contemplative. Au petit déjeuner déjà, les dames étaient venues en légères blouses de linon, quelques-unes même avec des manches ajourées, ce qui ne seyait pas également bien à toutes. Mme Stoehr, par exemple, n'en était pas avantagée, ses bras étaient trop spongieux, la transparence des vêtements, en somme, ne lui convenait pas. Les messieurs du sanatorium, eux aussi, avaient chacun à sa façon tenu compte de la belle saison dans leur manière de s'habiller. Des vestes d'alpaga et de coutil avaient fait leur apparition, et Joachim avait porté des pantalons de flanelle ivoire avec sa vareuse bleue, ensemble qui prêtait à sa stature une prestance tout à fait militaire. Pour Settembrini, il avait sans doute à plusieurs reprises exprimé l'intention de changer de costume. « Du diable, avait-il dit, tout

en se promenant après le lunch, en compagnie des cousins, dans les rues du village, comme le soleil brûle ! Je vois, il va falloir que je m'habille plus légèrement. » Mais, quoiqu'il eût bien pesé ses termes, il avait gardé une longue redingote aux larges revers, et ses pantalons à carreaux ; sans doute était-ce toute sa garde-robe.

Mais, le troisième jour, on eût dit que la Nature avait été culbutée et que tout ordre avait été bouleversé. Hans Castorp n'en croyait pas ses yeux. C'était après le dîner, et l'on était depuis vingt minutes à la cure de repos, lorsque le soleil se cacha précipitamment, que des nuages vilains et tourbeux surgirent au-dessus des crêtes du sud-ouest et qu'un vent étranger, froid et qui vous pénétrait jusqu'aux os, comme s'il arrivait de contrées glaciales et inconnues, balaya tout à coup la vallée, abaissa la température et inaugura un nouveau régime.

– De la neige, dit la voix de Joachim derrière la paroi vitrée.

– Qu'entends-tu par « de la neige » ? demanda Hans Castorp. Tu ne veux cependant pas dire par là qu'il va neiger à présent ?

– Certainement, répondit Joachim. Ce vent-là, nous le connaissons. Lorsqu'il s'annonce, on peut être sûr de faire du traîneau.

– C'est idiot, dit Hans Castorp. Si je ne me trompe, nous sommes au début d'août.

Mais Joachim avait dit vrai, car il connaissait les circonstances. Quelques instants après une formidable tempête de neige éclata, accompagnée de coups de tonnerre répétés, un tourbillon si épais que l'on eût pu se croire enveloppé de vapeur

blanche et que l'on ne distinguait presque plus rien du fond de la vallée.

Il continua de neiger durant tout l'après-midi. Le chauffage central avait été allumé, et, tandis que Joachim avait recours à son sac de fourrure et ne se laissait pas déranger dans sa cure, Hans Castorp s'était réfugié à l'intérieur de sa chambre, avait poussé son fauteuil à côté du radiateur chaud, et, hochant fréquemment la tête, considérait ce phénomène étrange. Le lendemain matin, il ne neigeait plus ; mais, bien que le thermomètre à l'extérieur indiquât quelques degrés au-dessus de zéro, il restait encore plusieurs pieds de neige, de sorte qu'un parfait paysage d'hiver se déployait sous les yeux surpris de Hans Castorp. On avait de nouveau laissé éteindre le chauffage central. La température de la chambre était de six degrés au-dessus de zéro.

– Votre été finit-il maintenant ? demanda Hans Castorp à son cousin, avec une ironie amère.

– C'est ce qu'on ne pourrait pas affirmer, répondit Joachim avec objectivité. S'il plaît à Dieu, nous aurons encore de belles journées d'été. Même en septembre, c'est encore parfaitement possible. Mais la chose est ainsi que les saisons, ici, ne diffèrent pas si nettement les unes des autres, tu sais, elles se mélangent en quelque sorte et ne se tiennent pas strictement au calendrier. En hiver, le soleil est souvent si brûlant qu'on transpire et qu'on défait sa veste en se promenant, et en été, mon Dieu, tu te rends compte toi-même de ce que l'été peut être parfois ici. Et puis, la neige, elle embrouille tout. Il neige en janvier, mais en mai beaucoup moins, et en août il neige aussi, comme tu peux t'en rendre compte. En somme, on peut dire qu'il ne se passe presque pas un mois sans qu'il neige, c'est une phrase que l'on peut retenir. Bref, il y a des jours d'hiver et des jours d'été, des jours de printemps et des jours d'automne, mais en somme de véritables saisons, cela n'existe pas chez nous, en haut.

– C’est du joli, cette confusion ! dit Hans Castorp.

En caoutchouc et en manteau d’hiver, il descendit au village avec son cousin, afin de s’acheter des couvertures pour sa cure de repos, car il était clair que par cette saison son plaid ne pourrait lui suffire. Un instant, il se demanda s’il ne se déciderait pas à acheter même un sac de fourrure, mais ensuite il y renonça ; même, cette pensée l’effraya en quelque sorte.

– Non, non, dit-il, tenons-nous-en aux couvertures ! J’en trouverai toujours l’emploi en bas, et des couvertures on en a partout, cela n’a rien de particulier ni de surprenant. Mais un sac de fourrure est quelque chose de par trop spécial, tu m’entends bien ; si je m’achetais un sac de fourrure, je me ferais l’effet de m’installer ici définitivement, et d’être en quelque sorte des vôtres... Bref, je ne veux rien dire de plus que ceci : en définitive, cela ne vaudrait pas du tout la peine d’acheter un sac de fourrure pour quelques semaines seulement.

Joachim fut du même avis, et dans un beau magasin anglais bien achalandé ils firent donc l’emplette de deux couvertures en poil de chameau, pareilles à celles que possédait Joachim, d’un modèle particulièrement long et large, d’une douceur agréable, en couleur naturelle, et les firent aussitôt envoyer au Sanatorium International « Berghof », Chambre n° 34. Dès cet après-midi, Hans Castorp voulait pour la première fois s’en servir.

Naturellement, c’était après le deuxième déjeuner, car en d’autres temps l’ordre du jour n’offrait aucune occasion de descendre au village. Il pleuvait à présent, et la neige, sur les routes, s’était transformée en une bouillie de glace qui vous éclaboussait. Sur le chemin du retour, ils rattrapèrent Settembrini qui, protégé par un parapluie, bien que tête nue, se dirigeait également vers le sanatorium. L’Italien avait le teint

jaune et, visiblement, il était d'humeur élégiaque. En un langage châtié, et d'un tour agréable, il se plaignit du froid, de l'humidité dont il souffrait si amèrement. Si du moins l'on chauffait ! Mais ces misérables potentats laissaient s'éteindre le chauffage central aussitôt qu'il cessait de neiger ; une règle stupide, un défi à tout bon sens ! Et comme Hans Castorp objectait en présumant qu'une température moyenne dans les chambres faisait sans doute partie des principes de la cure, et que l'on voulait peut-être par là empêcher les malades de contracter des habitudes de mollesse, Settembrini répondit par les sarcasmes les plus violents. Oui, en effet, les principes de la cure ! Les sacrés et intangibles principes de la cure ! Hans Castorp en parlait, en effet, sur le ton qui convenait, savoir sur celui de la dévotion et de la soumission. Mais il était frappant – frappant dans un sens naturellement favorable – de noter que c'étaient justement ceux d'entre ces principes qui étaient sacro-saints qui coïncidaient exactement avec les intérêts financiers des maîtres et potentats, tandis qu'on fermait volontiers l'œil sur ceux qui ne répondaient pas à cette condition... Et tandis que les cousins riaient, Settembrini en vint à parler de son père défunt, à propos de cette chaleur à laquelle il aspirait.

– Mon père, dit-il avec exaltation et en traînant sur les syllabes, mon père était un homme si fin, qui avait l'âme et le corps également sensibles. Comme il aimait en hiver son petit cabinet de travail, il l'aimait de tout cœur, il fallait toujours y entretenir au moins vingt degrés Réaumur, au moyen d'un petit poêle qui rougeoyait, et lorsque, par des journées humides ou par des jours de tramontane, on y entrait du vestibule de la petite maison, la chaleur vous enveloppait les épaules comme d'un tiède manteau, et les yeux s'emplissaient de larmes de bien-être. Le petit cabinet était bourré de livres et de manuscrits parmi lesquels se trouvaient beaucoup de pièces précieuses, et, au milieu de ces trésors de l'esprit, il était debout, dans sa robe de chambre en flanelle bleue, devant son étroit pupitre, et il se consacrait à la littérature. Fluet et petit de taille – il avait une

bonne tête de moins que moi, figurez-vous cela ! – mais avec d'épaisses touffes de cheveux gris aux tempes et un nez si long et si mince... Quel romanisant, Messieurs ! Un des premiers de son temps, un connaisseur de notre langue comme il n'y en a pas beaucoup, un styliste latin comme il n'y en a plus, un *uomo letterato*, comme les voulait Boccace... De loin, les savants venaient pour s'entretenir avec lui, l'un de Haparanda, un autre de Cracovie, ils venaient tout exprès à Padoue, notre ville, pour lui témoigner leur estime, et il les recevait avec une dignité affable. C'était aussi un écrivain distingué lorsque, en ses heures de loisir, il composait des contes dans la prose toscane la plus élégante, un maître de l'*idioma gentile*, dit Settembrini, au comble de la jouissance, en laissant lentement fondre sur la langue les syllabes de sa langue maternelle et en penchant la tête de côté et d'autre. Il cultivait son petit jardin d'après l'exemple de Virgile, poursuivit-il, et ce qu'il disait était sain et beau. Mais chaud, il fallait qu'il eût chaud dans son petit cabinet, sinon il tremblait et pouvait verser des larmes de colère parce qu'on le laissait geler. Et à présent, mon cher ingénieur, et vous, lieutenant, imaginez-vous ce que moi, le fils de mon père, je dois endurer en ce lieu maudit et barbare, où le corps tremble de froid au plus fort de l'été et où des impressions humiliantes torturent perpétuellement l'âme. Ah ! c'est dur ! Quels types nous entourent ! Ce fou et ce suppôt du démon qu'est le conseiller aulique Krokovski – et Settembrini fit mine de se décrocher la langue – Krokovski, ce confesseur impudent qui me hait parce que ma dignité d'homme m'interdit de me prêter à ses simagrées de calotin... Et à ma table ! En quelle compagnie suis-je condamné à manger ! À ma droite est assis un brasseur de Halle – Magnus est son nom – avec une moustache qui ressemble à une botte de foin. « Laissez-moi en paix avec la littérature, dit-il. Que nous offre-t-elle ? de beaux caractères ? Que voulez-vous que je fasse avec de beaux caractères ! Je suis un homme pratique et, dans la vie, on ne rencontre presque jamais de beaux caractères. » Voilà l'idée qu'il s'est faite de la littérature ! De beaux caractères. *O madre de Dio !* Sa femme,

en face de lui, perd de l'albumine tout en sombrant de plus en plus dans la stupidité. Cela fait pitié...

Sans qu'ils se fussent concertés, Joachim et Hans Castorp étaient du même avis sur ces propos, ils les trouvaient péniblement et désagréablement séditieux, mais en même temps divertissants, oui, même instructifs dans leur animosité désinvolte et agressive. Hans Castorp rit jovialement de la « botte de foin » et aussi des « beaux caractères », ou plutôt du désespoir comique avec lequel Settembrini en parlait. Puis il dit :

– Mon Dieu, oui, la société est parfois un peu mélangée dans un tel établissement. On ne peut pas toujours choisir ses voisins de table, – où cela vous mènerait-il ? À notre table, il y a aussi une dame de ce genre, Mme Stoehr, je crois que vous la connaissez, d'une ignorance meurtrière, il faut l'avouer, et quelquefois on ne sait pas trop où regarder lorsqu'elle bavarde. Et en même temps, elle se plaint de sa température et de se sentir si fatiguée, et il semble que ce ne soit pas du tout un cas si bénin. C'est si bizarre – sotte et malade – je ne sais pas si je m'exprime exactement, mais cela me semble tout à fait singulier lorsque quelqu'un est bête et encore malade, lorsque ces deux choses sont réunies, c'est bien ce qu'il y a de plus attristant au monde. On ne sait absolument pas quelle tête on doit faire, car à un malade on voudrait témoigner du respect et du sérieux, n'est-ce pas ? La maladie est en quelque sorte une chose respectable, si je puis ainsi dire. Mais lorsque la bêtise s'en mêle, avec des « fomulus » et des « instituts cosmiques » et des bévues de cette taille, on ne sait vraiment plus si l'on doit rire ou pleurer, c'est un dilemme pour le sentiment humain, et plus lamentable que je ne saurais dire. J'entends que cela ne rime pas ensemble, cela ne s'accorde pas, on n'a pas l'habitude de se représenter cela réuni. On pense qu'un homme sot doit être bien portant et ordinaire, et que la maladie doit rendre l'homme fin et intelligent et personnel. C'est ainsi que l'on se représente

d'habitude les choses. N'est-ce pas votre avis ? J'avance peut-être plus que je ne pourrais justifier, conclut-il. Ce n'est que parce que je ne pourrais justifier, conclut-il. Ce n'est que parce que cela m'est venu par hasard... Et il se troubla.

Joachim, lui aussi, était un peu embarrassé et Settembrini se tut, les sourcils levés, en faisant semblant d'attendre par politesse que son interlocuteur eût terminé. En réalité, il attendait que Hans Castorp se fût complètement troublé avant de répondre :

– Sapristi, mon cher ingénieur, vous déployez là des dons philosophiques que je ne vous aurais jamais prêtés. D'après votre théorie il faudrait que vous soyez moins bien portant que vous ne vous en donnez l'air, car il est évident que vous avez de l'esprit. Mais permettez-moi de vous faire remarquer que je puis pas suivre vos déductions, que je les récuse, oui, que je m'y oppose avec une hostilité véritable. Je suis, tel que vous me voyez ici, un peu intolérant en ce qui touche les choses de l'esprit, et j'aime mieux me faire traiter de pédant que de ne pas combattre des opinions qui me semblent aussi répréhensibles que celles que vous venez de développer devant nous...

– Mais, Monsieur Settembrini...

– Permettez... Je sais ce que vous voulez dire. Vous voulez dire que vous n'avez pas pensé cela très sérieusement, que les opinions que vous venez d'exprimer ne sont pas précisément les vôtres, mais que vous n'avez en quelque sorte que saisi au passage une des opinions possibles et qui flottaient pour ainsi dire dans l'atmosphère, pour vous y essayer une fois, sans engager votre responsabilité propre. Ceci répond à votre âge, qui manque encore de résolution virile et se plaît à faire provisoirement des essais avec toute sorte de points de vue.

« *Placet experiri*[2] », dit-il en prononçant le c de *placet* à l'italienne. Un excellent principe. Ce qui me rend perplexe, c'est tout au plus le fait que votre expérience s'oriente justement dans une certaine direction. Je doute que le hasard y soit pour beaucoup. Je crains qu'il n'existe chez vous un penchant qui menacerait de devenir un trait de caractère s'il n'était pas combattu. C'est pourquoi je me sens obligé de vous reprendre. Vous m'avez dit que la maladie, jointe à la bêtise, était la chose la plus attristante qui soit au monde. Je puis vous accorder cela. Moi aussi je préfère un malade spirituel à un imbécile phtisique. Mais ma protestation s'élève dès l'instant où vous commencez à considérer la maladie au même titre en quelque sorte que la bêtise, comme une faute de style, comme une erreur de goût de la Nature et comme un « dilemme pour le sentiment humain » ainsi qu'il vous a plu de vous exprimer. Et lorsque vous paraissez tenir la maladie unie à la bêtise pour quelque chose de si noble et – comment disiez-vous donc ? – de si digne de respect qu'elle ne s'accorde pas le moins du monde avec la bêtise. Telle était, je crois, l'expression dont vous vous êtes servi. Eh bien, non ! La maladie n'est aucunement noble, ni digne de respect, cette conception est elle-même morbide, ou ne peut que conduire à la maladie. Peut-être éveillerai-je le plus sûrement votre horreur contre elle, en vous disant qu'elle est vieille et laide. Elle remonte à des temps accablés de superstitions où l'idée de l'humain était dégénérée et privée de toute dignité, à des termes angoissés auxquels l'harmonie et le bien-être paraissaient suspects et diaboliques, tandis que l'infirmité équivalait à une lettre de franchise pour le ciel. Mais la raison et le siècle des lumières ont dissipé ces ombres qui pesaient sur l'âme de l'humanité, – pas complètement : la lutte dure aujourd'hui encore. Et cette lutte, cher Monsieur, s'appelle le travail, le travail terrestre, le travail pour la terre, pour l'honneur et les intérêts de l'humanité, et, chaque jour

---

[2] Traduit du latin : « Il est plaisant d'expérimenter, j'aime faire des expériences. » *(Note du correcteur – ELG)*

retrempées par cette lutte, ces forces finiront par affranchir définitivement l'homme, et par le conduire sur les chemins de la civilisation et du progrès, vers une lumière de plus en plus claire, de plus en plus douce et de plus en plus pure.

« Nom de Dieu, pensa Hans Castorp, stupéfait et confus, on dirait un air d'opéra ! Par quoi ai-je provoqué cela ? Cela me semble un peu sec d'ailleurs. Et que veut-il donc toujours avec le travail ? D'autant que cela me semble bien déplacé, ici. » Et il dit :

– Très bien, Monsieur Settembrini. Vous dites cela admirablement... On ne pourrait pas du tout l'exprimer plus... d'une manière plus plastique, veux-je dire...

– Une rechute, reprit Settembrini en levant son parapluie au-dessus de la tête d'un passant, une rechute intellectuelle dans les conceptions de ces temps obscurs et tourmentés, – croyez-m'en, ingénieur, – c'est de la maladie, c'est une maladie explorée à satiété, pour laquelle la science possède plusieurs noms, l'un qui ressortit à la langue de l'esthétique et de la psychologie, et l'autre qui relève de la politique, – ce sont des termes d'école qui n'ont rien à voir ici et dont vous pouvez parfaitement vous passer. Mais, comme tout se tient dans la vie de l'esprit, et qu'une chose découle de l'autre, que l'on ne peut pas abandonner au diable le petit doigt sans qu'il vous prenne toute la main et tout l'homme par surcroît... comme, d'autre part, un principe sain ne peut jamais produire que des effets sains, quel que soit celui que l'on pose à l'origine, – souvenez-vous donc que la maladie, loin d'être quelque chose de noble, de par trop digne de respect pour pouvoir être sans trop de mal associé à la bêtise, – signifie bien plutôt un abaissement de l'homme, oui, un abaissement douloureux et qui fait injure à l'Idée, une humiliation que l'on pourrait à la rigueur épargner et tolérer dans certains cas particuliers, mais que l'honorer sous l'angle de l'esprit – rappelez-vous cela ! – signifierait un

égarement, et le commencement de tout égarement spirituel. Cette femme à qui vous avez fait allusion – je renonce à me rappeler son nom, – Mme Stoehr donc, je vous remercie, – bref cette femme ridicule – ce n'est pas son cas, me semble-t-il, qui place le sentiment humain, comme vous le disiez, devant un dilemme. Elle est malade et bête, – mon Dieu, c'est la misère en personne, la chose est simple, il ne reste qu'à avoir pitié d'elle et à hausser les épaules. Mais le dilemme, Monsieur, le tragique commence là où la nature fut assez cruelle pour rompre – ou empêcher dès le début – l'harmonie de la personnalité, en associant une âme noble et disposée à vivre à un corps inapte à la vie. Connaissez-vous Leopardi, ingénieur, ou vous, lieutenant ? Un poète malheureux de mon pays, un homme bossu et maladif, une âme primitivement grande, mais constamment abaissée par la misère de son corps, et entraînée dans les bas fonds de l'ironie, mais dont les plaintes déchirent le cœur. Écoutez ceci !

Et Settembrini commença de déclamer en italien, en laissant fondre sur sa langue les belles syllabes, en tournant la tête d'un côté ou de l'autre et en fermant parfois les yeux, sans se soucier de ce que ses compagnons ne comprenaient pas un traître mot. Visiblement il s'efforçait de jouir lui-même de sa mémoire et de sa prononciation, tout en les mettant en valeur devant ses auditeurs. Enfin il dit :

– Mais vous ne comprenez pas, vous écoutez sans percevoir le sens douloureux de cela. L'infirme Leopardi, Messieurs, pénétrez-vous-en bien, a été surtout privé de l'amour des femmes, et c'est cela qui l'a empêché d'obvier au dépérissement de son âme. L'éclat de la gloire et de la vertu pâlissait à ses yeux, la nature lui semblait méchante – d'ailleurs elle est mauvaise, bête et méchante, sur ce point je lui donne raison – et il désespéra, c'est terrible à dire, il désespéra de la science et du progrès. C'est ici que vous entrez dans la tragédie, ingénieur. C'est ici que vous avez votre « dilemme de l'âme humaine »,

mais non pas chez cette femme-là, je renonce à encombrer ma mémoire de ce nom… Ne me parlez pas de la « spiritualisation » qui peut résulter de la maladie, pour l'amour de Dieu, ne faites pas cela ! Une âme sans corps est aussi inhumaine et atroce qu'un corps sans âme, et, d'ailleurs, la première est l'exception rare et le second est la règle. En règle générale, c'est le corps qui prend le dessus, qui accapare toute la vie, toute l'importance et s'émancipe de la façon la plus répugnante. Un homme qui vit en malade n'est que corps, c'est là ce qu'il y a d'antihumain et d'humiliant, – dans la plupart des cas il ne vaut guère mieux qu'un cadavre…

– C'est drôle, dit tout à coup Joachim en se penchant en avant pour regarder son cousin qui marchait de l'autre côté de Settembrini. Tu as dit l'autre jour quelque chose de tout à fait semblable.

– Tiens ? dit Hans Castorp. Oui, c'est bien possible que quelque chose d'analogue me soit passé par la tête.

Settembrini se tut pendant quelques pas. Puis il dit :

– Tant mieux, Messieurs. Tant mieux s'il en est ainsi. Loin de moi l'intention de vous proposer quelque philosophie originale. Telle n'est pas ma fonction. Si notre ingénieur, de son côté, a déjà fait des remarques analogues, cela confirme ma supposition qu'il est un dilettante de l'esprit, que, à la manière de tous les jeunes gens cultivés, il ne se livre provisoirement qu'à des expériences sur toutes les conceptions possibles. Un jeune homme doué n'est pas une feuille blanche, il est au contraire une feuille sur laquelle tout a déjà été inscrit avec de l'encre sympathique, le bon comme le mauvais, et c'est affaire à l'éducateur de révéler le bon, mais d'effacer par un réactif convenable le mauvais qui voudrait se manifester. Ces Messieurs ont fait des emplettes ? demanda-t-il d'un ton léger et tout différent.

– Non, rien de particulier, dit Hans Castorp, c'est-à-dire...

– Nous avons acheté quelques couvertures pour mon cousin, répondit Joachim avec indifférence.

– Pour la cure de repos... par ce froid de chien... Vous savez bien que je dois faire comme vous pendant ces quelques semaines, dit Hans Castorp en riant et en baissant les yeux.

– Ah, des couvertures, la cure de repos, dit Settembrini. Ah, ah, ah ! Tiens, tiens, tiens ! En effet. *Placet experiri,* répéta-t-il avec la prononciation italienne, et il prit congé, car, salués par le concierge boiteux, ils venaient d'entrer dans le sanatorium, et Settembrini se dirigea vers les salons, pour lire les journaux avant de dîner, dit-il. Il semblait vouloir négliger la deuxième cure de repos.

– Dieu me garde ! dit Hans Castorp, lorsqu'il se trouva avec Joachim dans l'ascenseur. C'est vraiment un pédagogue. C'est vrai que l'autre jour déjà il disait qu'il avait la bosse de la pédagogie. Mais il faut prendre terriblement garde avec lui ; pour peu que l'on dise un mot de trop, on essuie des leçons détaillées, mais cela vaut d'ailleurs la peine de l'entendre parler avec tant d'art. Chaque mot sort de sa bouche, si rond, si appétissant, cela me fait penser à des petits pains frais lorsque je l'écoute.

– Ne lui dis plutôt pas cela. Je crois qu'il serait déçu d'apprendre que tu penses à des petits pains en écoutant ses leçons.

– Crois-tu ? Oh ! ce n'est même pas certain. J'ai toujours l'impression qu'il ne se soucie pas seulement des leçons, peut-être en deuxième lieu seulement, mais qu'il s'agit surtout pour lui de parler, tant il fait bien sauter et rouler les mots, aussi

élastiques que des balles… et il me semble qu'il ne doit pas du tout lui être désagréable que l'on s'en rende compte. Le brasseur Magnus est sans doute un peu bête avec ses « beaux caractères », mais Settembrini aurait bien dû nous dire ce qui importe en somme, dans la littérature. Je n'ai pas voulu le lui demander pour ne pas me découvrir, étant donné que je n'ai pas de compétence en la matière et que je n'avais jamais vu jusqu'ici un littérateur. Mais si l'important, ce ne sont pas les beaux caractères, ce doivent être évidemment les belles phrases, telle est mon impression, en compagnie de Settembrini. De quels mots il se sert ! Sans se gêner le moins du monde, il parle de « Vertu », je te demande un peu… Toute ma vie je n'avais jamais eu ce mot à la bouche, et même en classe nous avons toujours dit « courage » lorsque nous lisions *virtus* dans les livres. Quelque chose s'est contracté en moi, il faut que je le dise. Et puis cela me rend un peu nerveux lorsqu'il peste ainsi contre le froid et contre Behrens et contre Mme Magnus parce qu'elle perd de l'albumine, et, bref, contre tout. Il est un homme d'opposition, cela, je m'en suis rendu compte tout de suite. Il s'en prend à tout ce qui existe, et cette attitude a quelque chose de négligé, je ne puis en juger autrement.

– Tu dis cela, répondit Joachim avec un calme pensif. Mais d'un autre côté cela témoigne aussi d'un orgueil qui n'a rien de négligé, tout au contraire. Il me semble qu'il est un homme qui se respecte, ou qui respecte l'homme en général, et cela me plaît en lui, je trouve cela convenable.

– Oui, sur ce point, c'est toi qui as raison, dit Hans Castorp, il a même quelque chose de sévère, on est souvent presque gêné parce qu'on se sent… disons : contrôlé, et je ne veux pas dire cela en mal. Me croiras-tu ? J'ai tout le temps eu le sentiment qu'il n'était pas satisfait que j'eusse acheté des couvertures pour rester allongé, qu'il désapprouvait cet achat, et même qu'il en était un peu préoccupé ?

– Non, dit Joachim, étonné et perplexe. Comment cela pourrait-il être ? Je ne le conçois pas.

Et puis il s'en fut, son thermomètre dans la bouche, avec sac et bagages, à sa cure de repos, tandis que Hans Castorp commençait déjà de se changer et de se préparer pour le repas de midi, dont ne les séparait plus en effet qu'une petite demi-heure.

DIGRESSION SUR LE TEMPS

Lorsqu'ils remontèrent après dîner, le paquet de couvertures était déjà dans la chambre de Hans Castorp, sur une chaise, et pour la première fois il s'en servit ce jour-là. – Joachim, qui en avait l'habitude, lui enseigna l'art de s'empaqueter comme ils le faisaient tous et comme chaque nouveau devait l'apprendre. On étendait les couvertures, l'une, puis l'autre, sur le fond de la chaise, de telle sorte qu'elles débordaient largement au pied. Puis on prenait place et l'on commençait par rabattre la couverture intérieure, d'abord en longueur jusque sous l'épaule, ensuite d'en bas par-dessus les pieds, en se mettant sur son séant et en prenant l'épaisseur double de la couverture repliée, d'un côté d'abord, puis de l'autre, en appliquant exactement ce pan double sur le rebord de la chaise-longue, si l'on voulait obtenir la plus grande régularité possible. On procédait ensuite exactement de même avec la couverture extérieure – elle était un peu plus difficile à manier, et Hans Castorp, en novice maladroit qu'il était, ne laissa pas de gémir en s'exerçant, tantôt allongé, tantôt plié en deux, aux maniements qu'on lui enseignait. Quelques rares anciens seulement, dit Joachim, savaient, en trois mouvements sûrs, enrouler autour d'eux à la fois les deux couvertures ; toutefois

c'était là une adresse rare et enviée qui ne supposait pas seulement de longues années d'exercice, mais encore des dispositions naturelles. Hans Castorp, tout en se laissant choir en arrière, le dos courbatu, dut rire de ce dernier mot, et Joachim, qui ne comprit pas aussitôt ce qu'il y avait là de comique, le regarda d'un air incertain, puis rit à son tour.

– Voilà, dit-il, lorsque Hans Castorp fut étendu sur la chaise-longue en une masse cylindrique et dépourvue de membres, le traversin moelleux dans la nuque, et épuisé par toute cette gymnastique, quand même il y aurait à présent vingt degrés de froid, il ne pourrait rien arriver.

Et il passa derrière la paroi vitrée pour s'empaqueter à son tour.

Ce que son cousin venait de dire des vingt degrés semblait à Hans Castorp assez douteux, car il avait décidément plutôt froid, des frissons, plusieurs fois, le parcoururent, tandis qu'il regardait sous les arceaux de bois de la galerie, dans cette humidité qui bruinait et s'infiltrait, et qui semblait à tout moment sur le point de se changer en une chute de neige. Comme c'était étrange, par ailleurs, que malgré toute cette humidité, il eût toujours encore les joues sèches et brûlantes, comme s'il avait été assis dans une chambre surchauffée ! Il se sentait encore ridiculement fatigué par ces exercices avec les couvertures, – oui, vraiment, *Ocean Steamships* tremblait dans ses mains, dès qu'il l'approchait de ses yeux. Il n'était quand même pas si bien portant, se dit-il, mais complètement anémique, comme l'avait dit le Dr Behrens, et c'était sans doute pourquoi il se sentait si frileux. Mais ces impressions désagréables étaient compensées par la grande commodité de sa position, par les qualités difficiles à analyser et presque mystérieuses de la chaise-longue, que Hans Castorp avait déjà appréciées lors de son premier essai, et qui s'affirmaient à nouveau, très heureusement. Cela tenait-il à la composition du

capitonnage, à l'inclinaison favorable du dossier, à la hauteur ou à la largeur convenable des appuis, ou simplement à la consistance du traversin, bref, on ne pouvait pas assurer d'une façon plus humaine le bien-être de ses membres au repos, que par cette excellente chaise-longue. Et le contentement régnait donc au cœur de Hans Castorp, à la pensée que deux heures vides et sûrement encloses étaient devant lui, ces heures de la cure principale, consacrées par l'ordre du jour qu'il éprouvait, bien qu'il ne fût ici qu'un invité, comme une disposition tout à fait opportune. Car il était de nature patiente, il pouvait rester longtemps sans occupation et aimait, nous nous en souvenons, le loisir qu'une activité étourdissante ne parvient pas à faire oublier, à dévorer ou à dissiper. À quatre heures venait le thé avec du gâteau et de la compote, ensuite un peu d'exercice au grand air, puis de nouveau du repos sur la chaise-longue, à sept heures, le dîner qui comportait, comme tous les repas, ses tensions et ses curiosités, qu'on attendait avec une impatience joyeuse, ensuite quelques regards dans la boîte stéréoscopique, le kaléidoscope et le tambour cinétoscopique... Hans Castorp connaissait par cœur le programme de la journée, bien que c'eût été peut-être s'avancer trop que d'affirmer qu'il était déjà « acclimaté ».

C'est au fond une aventure singulière que cette acclimatation à un lieu étranger, que cette adaptation et cette transformation parfois pénible que l'on subit en quelque sorte pour elle-même, et avec l'intention arrêtée d'y renoncer dès qu'elle sera achevée, et de revenir à notre état antérieur. On insère ces sortes d'expériences, comme une interruption, comme un intermède, dans le cours principal de la vie, et cela dans un but de « délassement », c'est-à-dire afin de changer et de renouveler le fonctionnement de l'organisme qui courait le risque et qui était déjà en train de se gâter, dans le train-train inarticulé de l'existence, de s'y fatiguer et de s'y énerver. Mais à quoi tiennent cette lassitude physique et cet émoussement par une règle trop longtemps ininterrompue ? Ce n'est pas tant une

fatigue du corps et de l'esprit, usés par les exigences de la vie, (car à celle-ci, le simple repos serait le remède le plus reconstituant) que quelque chose qui touche à l'âme, que la conscience de la durée qui menace de se perdre par une monotonie trop ininterrompue, conscience qui est elle-même si étroitement apparentée et liée au sentiment de la vie que l'une ne peut être affaiblie sans que l'autre n'en pâtisse et dépérisse à son tour. Sur la nature de l'ennui, des conceptions erronées sont répandues. On croit en somme que la nouveauté et le caractère intéressant de son contenu « font passer » le temps, c'est-à-dire : l'abrègent, tandis que la monotonie et le vide alourdiraient et ralentiraient son cours. Mais ce n'est pas absolument exact. Le vide et la monotonie allongent sans doute parfois l'instant ou l'heure et les rendent « ennuyeux », mais ils abrègent et accélèrent, jusqu'à presque les réduire à néant, les grandes et les plus grandes quantités de temps. Au contraire, un contenu riche et intéressant est sans doute capable d'abréger une heure, ou même une journée, mais, compté en grand, il prête au cours du temps de l'ampleur, du poids et de la solidité, de telle sorte que des années riches en événements passent beaucoup plus lentement que ces années pauvres, vides et légères que le vent balaye et qui s'envolent. Ce qu'on appelle l'ennui est donc, en réalité, un semblant maladif de la brièveté du temps pour cause de monotonie : de grands espaces de temps, lorsque leur cours est d'une monotonie ininterrompue, se recroquevillent dans une mesure qui effraye mortellement le cœur ; lorsqu'un jour est pareil à tous, ils ne sont tous qu'un seul jour ; et dans une uniformité parfaite, la vie la plus longue serait ressentie comme très brève et serait passée en un tournemain. L'habitude est une somnolence, ou tout au moins un affaiblissement de la conscience du temps, et lorsque les années d'enfance sont vécues lentement, et que la suite de la vie se déroule toujours plus vite et se précipite, cela aussi tient à l'habitude. Nous savons bien que l'insertion de changements d'habitudes ou de nouvelles habitudes est le seul moyen dont nous disposions pour nous maintenir en vie, pour rafraîchir

notre perception du temps, pour obtenir un rajeunissement, une fortification, un ralentissement de notre expérience du temps, et par là même le renouvellement de notre sentiment de la vie en général. Tel est le but du changement d'air ou de lieu, du voyage d'agrément : c'est le bienfait du changement et de l'épisode. Les premières journées d'un séjour en un lieu nouveau ont un cours jeune, c'est-à-dire robuste et ample, – ce sont environ six à huit jours. Mais ensuite, dans la mesure même où l'on « s'acclimate » on commence à les sentir s'abréger : quiconque tient à la vie, ou mieux dit, quiconque voudrait tenir à la vie, remarque avec effroi combien les jours commencent à devenir légers et furtifs ; et la dernière semaine – sur quatre, par exemple, – est d'une rapidité et d'une fugacité inquiétantes. Il est vrai que le rajeunissement de notre conscience du temps se fait sentir au delà de cette période intercalée, et joue son rôle, encore après que l'on est revenu à la règle : les premiers jours que nous passons chez nous, après ce changement, paraissent, eux aussi, neufs, amples et jeunes, mais quelques-uns seulement : car on s'habitue plus vite à la règle qu'à son interruption, et lorsque notre sens de la durée est fatigué par l'âge, ou – signe de faiblesse congénitale – n'a pas été très développé, il s'assoupit très rapidement, et au bout de vingt-quatre heures déjà, c'est comme si l'on n'était jamais parti et que le voyage n'eût été que le songe d'une nuit.

Ces remarques ne sont intercalées ici que parce que le jeune Hans Castorp avait des pensées analogues, lorsque, au bout de quelques jours, il dit à son cousin (en le regardant avec des yeux striés de veines rouges) :

– C'est drôle, et cela reste drôle, que le temps, pour commencer, vous paraisse si long lorsqu'on est dans un nouvel endroit. C'est-à-dire... Naturellement, je ne veux pas du tout dire que je m'ennuie, au contraire, je peux même dire que je m'amuse royalement. Mais lorsque je me retourne, rétrospectivement par conséquent, il me semble, si je me

comprends bien, être ici depuis je ne sais plus combien de temps, et j'ai l'impression que jusqu'à l'instant où je suis arrivé et où je n'ai pas tout de suite saisi que j'étais ici et où tu me dis : « Descends donc ! » – tu te rappelles ? – il faille remonter toute une éternité. Cela n'a absolument rien à voir avec les mesures, ni même avec la raison, il me semble que c'est une pure affaire de sensibilité. Naturellement, ce serait idiot de dire : « Je crois être ici depuis deux mois. » Ce serait un non-sens. Je ne puis que dire, en somme : « Depuis très longtemps ».

– Oui, répondit Joachim, le thermomètre dans la bouche. Moi aussi, j'en profite, je peux en quelque sorte m'accrocher à toi depuis que tu es là.

Et Hans Castorp rit de ce que Joachim eût dit cela si simplement, sans un mot d'explication.

ESSAI DE CONVERSATION FRANÇAISE

Non, il n'était encore nullement acclimaté, ni en ce qui concernait la vie d'ici, dans toute sa particularité, – connaissance qu'il n'eût pu acquérir en si peu de jours, et que, ainsi qu'il avait coutume de dire (en contredisant même Joachim), il ne pourrait malheureusement même pas acquérir en trois semaines, – ni en ce qui concernait l'adaptation de son organisme aux conditions atmosphériques si particulières de « ceux d'ici », car cette adaptation lui donnait du mal, beaucoup de mal, et il lui semblait même qu'elle ne se ferait jamais.

La journée normale était clairement divisée et organisée avec prévoyance, on se mettait rapidement en train, et l'on acquérait de la routine en s'adaptant à ce mouvement, mais

dans le cadre de la semaine et des unités de temps plus importantes, elle était soumise à certaines règles changeantes qui ne se présentaient que peu à peu, l'une pour la première fois après que l'autre s'était déjà répétée ; et même quant à la succession quotidienne des objets et des visages, Hans Castorp avait encore à apprendre à chaque pas, à observer de plus près des choses regardées superficiellement, et à accueillir du nouveau avec une réceptivité juvénile.

Ces récipients pansus aux cols courts, par exemple, qui étaient aux portes des couloirs, et que son regard avait rencontrés dès le soir de son arrivée, contenaient de l'oxygène, Joachim le lui apprit en réponse à sa question. Ils contenaient de l'oxygène pur, à six francs le ballon, et ce gaz vivifiant était dispensé aux mourants, pour les ranimer et faire durer leurs forces, – ils l'aspiraient par un tuyau. Car derrière les portes près desquelles étaient placés de tels ballons, il y avait des mourants, ou des *moribundi,* comme dit le docteur Behrens, un jour que Hans Castorp le rencontra au premier étage. Le docteur, en blouse blanche et les joues bleues, naviguait le long du corridor, et ils descendirent ensemble l'escalier.

– Eh bien vous, le spectateur désintéressé, dit Behrens. Qu'est-ce que vous devenez donc ? Trouvons-nous grâce devant vos yeux observateurs ? J'en suis flatté. Oui, notre saison d'automne, elle a du bon, ce n'est pas un enfant trop mal venu. Je n'ai d'ailleurs pas ménagé les frais pour la pousser un peu. Mais c'est quand même dommage que vous ne veuillez pas passer l'hiver avec nous. Car vous ne voulez passer que huit semaines chez nous, m'a-t-on dit ? Comment, trois ? Mais ce n'est qu'une visite de forme, ça ; cela ne vaut même pas la peine de se débarrasser. Non, pas possible ? C'est quand même dommage que vous ne passiez pas l'hiver ici, car tout ce qui est la « hotte-vollée », dit-il en prononçant ce mot plaisamment avec un accent impossible, la haute volée internationale, en bas, à Davos-Platz, ne vient que pour l'hiver, et il faudrait que vous

voyiez cela, ne serait-ce que pour votre éducation. C'est à se tordre lorsque ces types-là font des sauts de mouton sur leurs tremplins. Et puis, les femmes, mon Dieu, les femmes ! Bariolées comme des oiseaux de paradis, je ne vous dis que cela, et puis d'un galant... Mais il est temps que j'aille chez mon moribond, dit-il, au numéro vingt-sept. Stade final, vous savez. Sortie par le milieu. Cinq douzaines de flasques d'oxygène, qu'il nous a déjà soiffées, l'ivrogne. Mais d'ici midi il ira sans doute *ad penates*... Eh bien, mon cher Reuter, dit-il en entrant, qu'en diriez-vous si nous en entamions encore une...

Ses paroles se perdirent derrière la porte qu'il referma. Mais, la durée d'un instant, Hans Castorp avait vu au fond de la chambre, sur le coussin, le profil cireux d'un jeune homme à la barbiche clairsemée, qui avait lentement tourné ses grandes prunelles vers la porte.

C'était le premier moribond que Hans Castorp voyait de sa vie, car ses parents et son grand-père étaient en quelque sorte morts derrière son dos. Avec quelle dignité la tête du jeune homme à la barbiche pointue avait reposé sur le coussin ! Comme le regard de ses yeux élargis avait été chargé de signification, lorsqu'il s'était lentement tourné vers la porte ! Hans Castorp, encore tout perdu dans cette vision fugitive, essayait involontairement de faire des yeux aussi grands, aussi importants et aussi lents que le moribond, tout en se dirigeant vers l'escalier, et c'est avec ces yeux-là qu'il regarda une dame qui, derrière lui, avait ouvert une porte et qui le dépassa sur le palier. Il ne reconnut pas aussitôt que c'était Mme Chauchat ? Elle sourit légèrement des yeux qu'il faisait, puis maintint de la main la natte derrière de sa tête et descendit l'escalier devant lui, sans bruit, avec souplesse, en avançant un peu la tête.

Il ne fit aucune connaissance durant ces premiers jours, et durant le temps qui suivit, pas davantage. L'ordre du jour, dans l'ensemble, ne les favorisait pas ; de plus Hans Castorp était de

caractère réservé, se sentait ici en visiteur et en « spectateur désintéressé », comme avait dit le docteur Behrens, et s'en tenait bien volontiers à la conversation et à la compagnie de Joachim. Il est vrai que l'infirmière, dans le couloir, tendit si longtemps son cou vers eux, que Joachim qui, autrefois déjà, lui avait accordé quelques instants de bavardage, dut lui présenter son cousin. Le cordon de son lorgnon derrière l'oreille, elle parlait non seulement avec recherche, mais avec une affectation presque tourmentée, et un examen plus approfondi laissait l'impression que la torture de l'ennui avait troublé son intelligence. Il était difficile de se défaire d'elle, parce que, voyant venir la fin de la conversation, elle manifestait une peur maladive, et que, aussitôt que les jeunes gens faisaient mine de repartir, elle se cramponnait à eux avec des paroles et des regards empressés et avec un sourire si désespéré que, par pitié, ils s'attardaient encore auprès d'elle. Elle parlait longuement de son père qui était juriste et de son cousin qui était médecin, apparemment pour se montrer sous un jour avantageux et faire valoir ses attaches dans les milieux cultivés. Quant à son malade, là-bas, derrière la porte, il était le fils d'un fabricant de poupées de Kobourg, nommé Rotbein, et récemment, chez le jeune Fritz, le mal s'était porté sur l'intestin. C'était dur pour ceux qui avaient soin du malade, cela, ces Messieurs pouvaient l'imaginer ; c'était surtout dur lorsqu'on était originaire d'une famille d'universitaires et qu'on avait la fine sensibilité des classes supérieures. Et elle ne pouvait même pas lui tourner le dos... Il y a quelques jours, – ces Messieurs l'en croiraient-ils ? – elle était revenue d'une petite course, – elle n'était allée que s'acheter un peu de poudre dentifrice, – et elle avait trouvé le malade, assis dans son lit, avec, devant lui, un verre d'épaisse bière brune, un saucisson de salami, un morceau de gros pain noir et un concombre ! Toutes ces spécialités du pays, sa famille les lui avait envoyées pour se fortifier. Mais le lendemain, naturellement, il avait été plus mort que vif. Lui-même précipitait sa fin. Mais évidemment ce ne serait la délivrance que pour lui, non pas pour elle – elle s'appelait sœur Berthe,

Alfreda Schildknecht, de son vrai nom – car elle soignerait ensuite d'autres malades, en un stade plus ou moins avancé, ici ou dans un autre sanatorium, telle était la perspective qui s'ouvrait à elle, et il n'y en avait point d'autre.

– Oui, dit Hans Castorp, votre profession doit sans doute être pénible ; mais certainement elle comporte des satisfactions.

– Oui, certainement, elle est satisfaisante, mais combien pénible.

– Eh bien, tous nos vœux pour Monsieur Rotbein !

Et les deux cousins voulurent repartir.

Mais alors elle se cramponna à eux par les paroles et les regards, et c'était une pitié de voir quels efforts elle faisait pour retenir un peu plus longtemps les deux jeunes gens ; il eût été cruel de ne pas lui accorder du moins encore un répit.

– Il dort, dit-elle. Il n'a pas besoin de moi. Aussi suis-je sortie pour quelques instants dans le couloir...

Et elle commença de se plaindre du docteur Behrens et du ton sur lequel il lui adressait la parole et qui était par trop familier, à tenir compte de ses origines. Elle préférait de beaucoup le docteur Krokovski, elle le trouvait « plein d'âme ». Puis elle revint à son père et à son cousin. Son cerveau ne produisait rien de plus. En vain lutta-t-elle pour retenir encore un instant les deux cousins, en élevant la voix dans un élan subit et en commençant presque à crier lorsqu'ils voulurent s'en aller, – ils finirent par s'échapper et partirent. Mais le haut du corps penché en avant, ses regards fixés sur eux, la sœur les suivit, comme si elle avait voulu encore les tirer en arrière avec les yeux. Puis un soupir s'échappa de sa poitrine et elle retourna chez son malade.

En dehors d'elle, Hans Castorp ne fit, ces jours-là, la connaissance que de la dame pâle et brune, cette Mexicaine qu'il avait vue au jardin et que l'on appelait « Tous les deux ». Il arriva en effet que lui aussi entendit dans sa bouche cette lugubre formule qui était devenue son surnom ; mais comme il s'y était préparé, il garda une tenue correcte et put ensuite être satisfait de lui-même. Les cousins la rencontrèrent devant le portail principal, au moment de partir après le premier déjeuner pour la promenade réglementaire du matin. Enveloppée d'un cachemire noir, les genoux fléchissants et à grands pas inquiets, elle s'épuisait à déambuler là. Le voile noir qui était roulé autour de ses cheveux parcourus de fils d'argent et noué sous son menton soulignait la pâleur mate de son visage vieillissant, à la grande bouche usée par le chagrin. Joachim, sans chapeau, comme d'habitude, la salua en s'inclinant, et elle répondit lentement, tandis que les rides transversales se marquaient plus profondément sur son front étroit. Elle s'arrêta, ayant vu une figure nouvelle, et attendit, hochant légèrement la tête, l'approche des jeunes gens ; car, apparemment, elle trouvait nécessaire d'apprendre si l'étranger connaissait son sort, et souhaitait accueillir son appréciation. Joachim présenta son cousin. De sous sa mantille, elle tendit la main à l'hôte, une main maigre, jaunâtre, très veinée et ornée de bagues, et continua de le regarder en hochant la tête. Puis cela vint :

– *Tous les dé, Monsieur*, dit-elle, *tous les dé, vous savez…*

– *Je le sais, Madame*, répondit Hans Castorp d'une voix sourde. *Et je le regrette beaucoup.*

Les poches molles sous ses yeux noirs de jais étaient si grandes et si lourdes que chez aucun homme encore il n'en avait vu de semblables. Un léger parfum fané émanait d'elle. Il sentit son cœur pris d'un émoi doux et grave.

– *Merci,* dit-elle, avec un accent guttural qui s'accordait étrangement avec cet être brisé par le chagrin, et l'une des commissures de sa grande bouche pendait tragiquement, puis elle retira sa main sous la mantille, inclina la tête et se remit à marcher. Mais Hans Castorp dit en repartant :

– Tu vois bien, cela ne m'a rien fait, je m'en suis très bien tiré. Je m'en tire toujours très bien avec cette espèce de gens ; je crois que, par nature, je suis fait pour entretenir des relations avec eux, tu n'es pas de mon avis ? Je crois même que dans l'ensemble je m'accorde mieux avec des gens tristes qu'avec des gens gais. Dieu sait à quoi cela tient, peut-être au fait que je suis orphelin et que j'ai perdu mes parents si tôt, mais lorsque les gens sont sérieux et tristes, et que la mort est en jeu, cela ne m'oppresse ni ne m'embarrasse, je me sens au contraire dans mon élément, et en tout cas mieux que lorsque on a trop d'entrain ; ce qui me plaît beaucoup moins. Je pensais, ces jours-ci : c'est quand même une stupidité de la part de toutes ces femmes d'avoir une telle peur de la mort et de tout ce qui s'y rattache, que l'on est obligé de tout leur cacher et d'apporter le Saint-Sacrement lorsqu'elles sont en train de manger. Non, fi donc, c'est puéril ! N'aimes-tu pas voir un cercueil ? Moi, j'en vois volontiers un de temps à autre. Je trouve qu'un cercueil est un meuble presque beau, même lorsqu'il est vide, mais lorsqu'il y a quelqu'un dedans, je trouve que c'est véritablement une chose solennelle. Les enterrements ont quelque chose d'édifiant – je me suis souvent dit que, pour se recueillir, on devrait aller à un enterrement, au lieu d'aller à l'église. Les gens sont vêtus de beau drap noir et enlèvent leurs chapeaux et se tiennent convenablement et avec recueillement, et personne n'ose faire de mauvaises plaisanteries, comme d'ordinaire dans l'existence. J'aime beaucoup cela, lorsqu'ils sont enfin un peu recueillis. Je me suis déjà demandé quelquefois si je n'aurais pas dû me faire pasteur : je crois qu'à certains égards cela ne m'aurait pas mal

convenu… J’espère que je n’ai pas fait de fautes en lui disant cela en français !

– Non, dit Joachim, « *je le regrette beaucoup* » était tout à fait correct.

SUSPECT !

La journée normale subissait un certain nombre de variations régulières : ce fut d’abord un dimanche, un dimanche marqué par la venue d’un orchestre sur la terrasse, ce qui se reproduisait tous les quinze jours, et délimitait par conséquent la quinzaine durant la seconde moitié de laquelle Hans Castorp était venu. Il était arrivé un mardi, et c’était donc le cinquième jour, une journée d’apparence printanière, après cette tempête aventureuse et cette rechute dans l’hiver, délicate et fraîche, avec des nuages nets sur un ciel bleu clair, et un soleil modéré sur les pentes et la vallée, qui avaient trouvé leur vert estival et saisonnier car la neige fraîche avait été condamnée à fondre rapidement.

Il était visible que chacun s’efforçait d’observer et de distinguer ce dimanche ; l’administration et les pensionnaires s’entr’aidaient dans cet effort. Dès le thé du matin, on avait servi de la tarte aux amandes ; à chaque place il y avait un petit verre orné de quelques fleurs, des œillets sauvages, ou même des roses des Alpes, que les messieurs piquaient à leur boutonnière (le procureur Paravant, de Dortmund, avait même revêtu une queue de morue, avec un gilet à pois) ; les toilettes des dames étaient d’une élégance exceptionnelle et vaporeuse. Mme Chauchat parut au petit déjeuner dans un déshabillé de dentelles à manches courtes dans lequel elle commença – tout

en fermant avec fracas la porte vitrée – par faire face à la salle, et par se présenter en quelque sorte, avec grâce, avant de se diriger à pas glissants vers sa table, et ce déshabillé lui seyait si bien que la voisine de Hans Castorp, l'institutrice de Kœnigsberg, s'en montra absolument enthousiasmée. Jusqu'au couple barbare de la table des Russes ordinaires on avait tenu compte du jour consacré au Seigneur, à savoir, le mari en échangeant sa vareuse de cuir contre une sorte de veston court, et ses pantoufles de feutre contre des chaussures en cuir ; elle, en portant sous son boa défraîchi et habituel une blouse de soie verte avec une collerette... Hans Castorp fronça les sourcils lorsqu'il les aperçut et changea de couleur, ce qui lui arrivait ici très fréquemment.

Aussitôt après le deuxième petit déjeuner, le concert commença sur la terrasse. Cuivres et bois de toutes sortes étaient réunis là, qui jouèrent alternativement des airs solennels et vifs, jusqu'à l'heure du déjeuner. Durant le concert, la cure de repos n'était pas strictement obligatoire. Sans doute, quelques-uns jouissaient-ils du haut de leur balcon de ce régal sonore, et de même dans la halle du jardin, trois ou quatre chaises étaient occupées, mais la majorité des pensionnaires étaient assis aux petites tables blanches, sur la terrasse ouverte, tandis que la société des jeunes viveurs, qui trouvait trop correct de s'asseoir sur des chaises, occupait les marches de pierre qui conduisaient dans le jardin, et manifestait une grande gaieté. C'étaient de jeunes malades des deux sexes, dont Hans Castorp connaissait déjà la plupart de nom et par ouï-dire. Hermine Kleefeld était des leurs, ainsi que M. Albin, qui faisait circuler une grande boîte de chocolat décorée de fleurs et invitait tout le monde à en prendre, tandis que lui-même ne mangeait pas, mais fumait avec une mine paternelle des cigarettes à bout doré ; en outre, le jeune homme lippu de la « Société des demi-poumons », Mlle Lévi, maigre et cireuse à son ordinaire, un jeune homme d'un blond cendré que l'on interpellait par le nom de Rasmussen et qui laissait pendre ses mains comme des

nageoires aux articulations faibles, à hauteur de sa poitrine, Mme Salomon, d'Amsterdam, une femme vêtue de rouge, d'un physique opulent, qui s'était également jointe à la jeunesse. Ce grand diable aux cheveux clairsemés qui savait jouer des morceaux du *Songe d'une nuit d'été*, entourant de ses bras ses genoux pointus, était à présent assis derrière elle et ne cessait de fixer ses regards troublés sur sa nuque brune. Il y avait enfin une demoiselle rousse d'origine grecque, une autre jeune fille d'origine inconnue qui avait un profil de tapir, le collégien vorace aux épais verres de lunettes, un autre gamin de quinze ou seize ans qui avait ajusté un monocle et qui, en toussotant, portait à sa bouche l'ongle allongé de son petit doigt, un parfait imbécile, et bien d'autres encore.

Ce jeune homme à l'ongle semblable à une cuiller de sel, raconta Joachim doucement, n'avait été que très peu souffrant lorsqu'il était arrivé, sans température, et ce n'était que par précaution que son père, un médecin, l'avait envoyé en haut, et du jugement du médecin-chef, il devait y rester environ trois mois. Mais à présent, au bout de trois mois, il avait de 37,8 à 38 et était sérieusement malade. Il est vrai qu'il vivait d'une manière si insensée qu'il eût mérité des gifles.

Les deux cousins avaient une table à eux, car Hans Castorp fumait, en buvant sa bière brune qu'il avait emportée avec lui après le déjeuner, et, de temps en temps, il trouvait un peu de goût à son cigare. Engourdi par la bière et par la musique qui lui faisait comme toujours ouvrir la bouche et pencher légèrement la tête, il considérait autour de lui, avec des yeux rougis, cette insouciante vie de plage, et la conscience que tous ces gens intérieurement dépérissaient rapidement et sans arrêt, et que la plupart d'entre eux étaient en proie à une légère fièvre, loin de le gêner le moins du monde, prêtait au contraire à l'ensemble une singularité accrue, une sorte d'attrait intellectuel... On buvait, aux petites tables, de la limonade gazeuse ; sur le perron on prenait des photographies. D'autres y échangeaient des

timbres, et la Grecque aux cheveux roux dessina M. Rasmussen sur un bloc, mais ne voulut pas ensuite lui montrer son dessin et, riant de toutes ses dents, se tourna et se retourna tant et si bien qu'il ne réussit pas à lui arracher le bloc. Hermine Kleefeld, les yeux entr'ouverts, était assise sur sa marche et battait avec un journal roulé la mesure de la musique, tout en laissant M. Albin attacher à sa blouse un petit bouquet de fleurs champêtres ; et le jeune homme lippu, accroupi aux pieds de Mme Salomon, bavardait avec elle, la tête tournée vers elle, tandis que le pianiste au cheveu rare regardait toujours fixement sa nuque.

Les médecins survinrent et se mêlèrent aux pensionnaires, le docteur Behrens en blouse blanche, le docteur Krokovski en blouse noire. Ils longèrent la rangée des petites tables et, devant chacune, le médecin-chef laissait tomber une plaisanterie cordiale, de sorte qu'un sillage de gaieté signalait son passage, puis ils descendirent vers la jeunesse dont la partie féminine s'attroupa aussitôt autour du docteur Krokovski en se trémoussant avec des regards obliques, tandis que le médecin-chef, en l'honneur du dimanche, montrait aux messieurs un tour de force exécuté sur ses chaussures lacées : il appuya son pied énorme sur une marche supérieure, dénoua ses lacets, les saisit d'une main avec une certaine dextérité, et, sans s'aider de l'autre, arriva à les nouer en les croisant avec une rapidité telle que tous en furent étonnés et que plusieurs essayèrent en vain d'en faire autant.

Plus tard, Settembrini, lui aussi, parut sur la terrasse. Il vint, appuyé sur sa canne, sortant de la salle à manger, une fois de plus vêtu de sa redingote de bure et de ses pantalons jaunâtres, avec son air fin, éveillé et sceptique, regarda autour de lui, s'approcha de la table des cousins en disant : « Ah, bravo ! », puis demanda la permission de s'asseoir.

– De la bière, du tabac, de la musique, dit-il. Voilà votre patrie ! Je vois que vous avez le sens des atmosphères nationales, ingénieur. Vous voilà dans votre élément, j'en suis ravi. Laissez-moi prendre une petite part à l'harmonie de votre état.

Hans Castorp rectifia sa position ; une première fois déjà il avait fait un effort sur lui-même en apercevant de loin l'Italien. Il dit :

– Mais vous arrivez tard au concert, monsieur Settembrini. Cela va être sans doute bientôt terminé. Aimez-vous la musique ?

– Pas exactement par ordre, répondit Settembrini. Pas d'après le calendrier, pas beaucoup lorsqu'elle sent la pharmacie et m'est octroyée pour des raisons sanitaires. Je tiens un peu à ma liberté, ou tout au moins à ce reste de liberté et de dignité humaine que nous avons encore gardé. En de telles circonstances, je parais volontiers en visiteur, tout comme vous le faites chez nous, en grand : je viens pour un quart d'heure et je passe mon chemin. Cela me donne une illusion d'indépendance. Je ne dis pas que ce soit plus qu'une illusion, mais que voulez-vous, si elle me procure une certaine satisfaction ! Avec votre cousin, c'est autre chose. Pour lui, c'est la consigne. N'est-ce pas, lieutenant, vous considérez que cela fait partie du service ? Oh ! je sais, vous connaissez le truc pour garder votre fierté dans l'esclavage. C'est un truc troublant. Tout le monde en Europe ne s'y entend pas. Ne me demandiez-vous pas si je faisais profession d'aimer la musique ? Eh bien ! si vous avez dit « amateur de musique » (Hans Castorp ne se souvenait pas de s'être ainsi exprimé), l'expression n'est pas mal choisie, elle comporte une nuance de frivolité affectueuse. Eh bien ! tope là ! Oui, je suis un amateur de musique – ce qui ne veut pas dire que je l'estime particulièrement, comme j'estime et j'aime par exemple le verbe, le véhicule de l'esprit, l'instrument, le soc

étincelant du progrès. La musique, elle, est l'informulé, l'équivoque, l'irresponsable, l'indifférent. Peut-être allez-vous m'objecter qu'elle peut être claire, mais la nature aussi peut être claire, le ruisseau aussi peut être clair, et en quoi cela nous sert-il ? Ce n'est pas la clarté véritable, c'est une clarté rêveuse, qui ne signifie rien et n'engage à rien, une clarté sans conséquences et partant dangereuse, parce qu'elle vous entraîne à vous en contenter… Laissez prendre à la musique une attitude magnanime. Bien. Elle enflammera nos sentiments. Mais il s'agit d'enflammer notre raison ! La musique semble être le mouvement lui-même, n'importe, je la soupçonne de quiétisme. Laissez-moi pousser ma thèse jusqu'à son extrême. J'ai contre la musique une antipathie d'ordre politique.

Ici, Hans Castorp ne put s'empêcher de frapper de la main sur ses genoux et de se récrier que, de sa vie, il n'avait jamais rien entendu de pareil.

– Prenez-le quand même en considération, dit Settembrini en souriant. La musique est inappréciable comme moyen suprême de provoquer l'enthousiasme, comme force qui nous entraîne en avant et plus haut, lorsqu'elle trouve l'esprit déjà préparé à ses effets. Mais la littérature doit l'avoir précédée. La musique seule ne fait pas avancer le monde. La musique seule est dangereuse. Pour vous personnellement, ingénieur, elle est, à coup sûr, dangereuse. Votre physionomie me l'a appris aussitôt que je suis arrivé.

Hans Castorp se mit à rire.

– Ah ! ne me regardez pas, monsieur Settembrini. Vous n'imaginez pas à quel point l'air, chez vous, ici, me défigure. J'ai plus de mal que je ne le croyais à m'acclimater.

– Je crains que vous vous trompiez.

– Non, comment donc ? J'ai toujours encore chaud, que diable ! et me sens bien fatigué.

– Il me semble pourtant que nous devons être reconnaissants à la direction de ces concerts, dit Joachim d'un air réfléchi. Vous considérez la chose d'un point de vue supérieur, monsieur Settembrini, en quelque sorte en écrivain, et je ne veux pas vous contredire sur ce plan. Mais je trouve quand même que l'on doit se montrer reconnaissant de ce petit peu de musique. Je ne suis pas du tout particulièrement musicien, et puis les morceaux que l'on exécute ne sont pas spécialement remarquables, ni classiques, ni modernes, c'est tout simplement de la musique d'orphéon, mais c'est quand même un changement qui vous réjouit. Il remplit quelques heures d'une manière fort convenable ; il les répartit et les remplit, une à une, de telle sorte qu'on en garde du moins quelque chose, tandis que d'ordinaire ici on gaspille si affreusement les jours et les semaines. Voyez-vous, un numéro de concert sans prétention dure peut-être sept minutes, n'est-ce pas ? et ces minutes, elles forment quelque chose pour elles, elles ont un commencement et une fin, elles se détachent et sont en quelque sorte garanties par le laisser-aller général. De plus, elles-mêmes sont encore divisées, d'abord par les coupes du morceau, et ensuite en mesures, de sorte qu'il arrive toujours quelque chose et que chaque instant prend un certain sens auquel on peut se tenir, tandis qu'autrement... Je ne sais pas si je me suis bien...

– Bravo, s'écria Settembrini, bravo ! lieutenant, vous définissez à merveille un aspect incontestablement moral de la musique, à savoir qu'elle prête à l'écoulement du temps, en le mesurant d'une manière particulièrement vivante, une réalité, un sens et une valeur. La musique éveille le temps, elle nous éveille à la jouissance la plus raffinée du temps... elle éveille... et dans cette mesure même elle est morale. L'art est moral dans la mesure où il éveille. Mais, quoi, lorsqu'il fait le contraire ?

Lorsqu'il engourdit, endort, contrebalance l'activité et le progrès ? Cela aussi, la musique le peut, elle sait à merveille exercer l'influence de stupéfiants. Une influence diabolique, Messieurs. La drogue est du diable, car elle entraîne la léthargie, la stagnation, l'inactivité, la passivité, l'asservissement... Il y a quelque chose d'inquiétant dans la musique, Messieurs. Je maintiens qu'elle est d'une nature ambiguë. Je ne vais pas trop loin en la qualifiant de politiquement suspecte.

Il poursuivit cette diatribe, et Hans Castorp l'écouta, mais ne réussit pas à suivre très bien, d'abord à cause de sa fatigue, ensuite parce qu'il était distrait par les faits et gestes de cette jeunesse légère, là-bas, sur les marches. Voyait-il bien clair ? Que se passait-il là ? La demoiselle au profil de tapir était occupée à recoudre un bouton au bas de la culotte de sport du jeune homme au monocle. L'asthme rendait lourde et chaude la respiration de la jeune fille, tandis que le jeune homme toussotait en portant à la bouche ses ongles longs comme des spatules. Il est vrai qu'ils étaient tous deux malades, mais cette attitude n'en témoignait pas moins que de singuliers usages régnaient ici, entre jeunes gens. La musique jouait une polka...

HIPPE

C'est ainsi que le dimanche se détacha nettement. Son après-midi fut, de plus, marqué par des promenades en voiture qu'entreprenaient divers groupes de pensionnaires : plusieurs équipages à deux chevaux se traînèrent après le thé jusqu'en haut du virage et s'arrêtèrent devant le portail principal, pour charger les pensionnaires qui les avaient commandés ; c'étaient surtout des Russes, de préférence des dames russes.

– Les Russes font toujours des promenades en voiture, dit Joachim à Hans Castorp.

Ils étaient debout ensemble devant le portail et pour se distraire assistaient aux départs.

– À présent, ils vont à Clavadelle, ou au lac, ou dans la vallée de Fluelen, ou au couvent, ce sont les buts de promenade. Nous pourrons aussi faire un jour une promenade, tandis que tu seras là, si cela te fait plaisir. Mais je crois que, provisoirement, tu as suffisamment à faire pour t'acclimater, et tu n'as pas besoin d'entreprendre autre chose.

Hans Castorp approuva. Il avait une cigarette à la bouche et les mains dans les poches de son pantalon. Il regarda ainsi la vieille petite dame russe si alerte, avec sa petite-nièce maigre, prendre place dans une voiture en compagnie de deux autres dames : c'étaient Maroussia et Mme Chauchat. Celle-ci avait mis un cache-poussière, avec une ceinture au dos, mais ne portait pas de chapeau. Elle s'assit à côté de la vieille dame, au fond de la voiture, tandis que les jeunes filles occupaient les places de strapontin. Toutes quatre étaient gaies et bavardaient continuellement dans leur langue comme désossée. Elles parlaient et riaient de la couverture trop étroite qu'elles se partageaient à grand'peine, des fruits confits russes que la grand'tante avait emportés dans une caissette garnie de coton et de dentelles en papier et qu'elle faisait déjà circuler. Hans Castorp distinguait avec intérêt l'organe voilé de Mme Chauchat. Comme toujours, lorsque cette femme nonchalante paraissait sous ses yeux, il se sentait à nouveau confirmé dans le sentiment de cette ressemblance qu'il avait cherchée un instant et qui avait surgi dans son rêve. Mais le rire de Maroussia, l'aspect de ses yeux ronds et bruns qui regardaient puérilement par-dessus le mouchoir qui cachait sa bouche, et par-dessus cette poitrine opulente qui ne semblait pas du tout être intérieurement malade, lui rappelait encore une autre chose

bouleversante qu’il avait récemment observée, et il guigna donc, prudemment, et sans mouvoir la tête, vers Joachim. Non, Dieu merci ! sa figure n’était pas aussi tachetée que l’autre jour, ni ses lèvres aussi plaintivement déformées. Mais il regardait Maroussia dans une attitude et avec une expression des yeux qui n’avaient rien de militaire, qui apparaissaient au contraire si troubles et si oublieuses d’elles-mêmes que l’on était bien obligé de les reconnaître pour celles d’un civil. D’ailleurs, presque aussitôt, il se ressaisit et jeta un regard rapide vers Hans Castorp qui n’eut que le temps de détourner les yeux pour regarder n’importe où, en l’air. En même temps, il sentait son cœur battre, sans raison et de son propre chef, comme il le lui arrivait ici, bon gré mal gré.

Le reste du dimanche n’offrit rien d’exceptionnel, hormis peut-être les repas qui, faute de pouvoir être plus abondants que d’habitude, se distinguaient du moins par la délicatesse particulière des mets. (Pour le déjeuner, il y eut un chaud-froid de poulet garni d’écrevisses et de cerises coupées en deux ; avec la glace, des pâtisseries servies en de petits paniers en sucre filé, et ensuite encore de l’ananas frais). Le soir, après avoir bu sa bière, Hans Castorp sentit ses membres encore plus épuisés, plus frissonnants et plus lourds que les jours précédents ; il dit bonsoir à son cousin vers neuf heures, tira l’édredon jusque sous son manteau et s’endormit, comme assommé.

Mais le lendemain déjà, le premier lundi par conséquent que l’hospitant passait en haut, apporta une nouvelle modification périodique du programme de la journée : à savoir une de ces conférences que le docteur Krokovski faisait tous les quinze jours, dans la salle à manger, devant tout le public adulte, de langue allemande, et non moribond, du « Berghof ». Il s’agissait, comme Joachim l’apprit à son cousin, d’une suite régulière de cours, d’une sorte de vulgarisation scientifique sous le titre général : « L’amour, comme facteur pathogénique. » Ce divertissement didactique avait lieu après le deuxième déjeuner,

et, comme Joachim lui apprit encore, il n'était pas admissible – ou du moins très mal vu – que l'on s'abstînt d'y assister. Aussi était-ce considéré comme une impertinence surprenante que Settembrini, bien qu'il sût l'allemand mieux que personne, n'assistât non seulement jamais aux conférences, mais encore se livrât sur leur compte aux remarques les plus désobligeantes. Quant à Hans Castorp, il était décidé à s'y rendre, tout d'abord, sans doute, par politesse, mais également par une curiosité non dissimulée. Auparavant, toutefois, il entreprit encore quelque chose de tout à fait maladroit et erroné : la fantaisie le prit de faire de son propre chef une grande promenade, ce dont il se ressentit plus fâcheusement qu'on ne l'eût jamais supposé.

– Cette fois, attention ! furent ses premières paroles lorsque, le matin, Joachim entra dans sa chambre. Je vois déjà que je ne peux pas continuer ainsi. J'en ai assez de l'existence horizontale ; le sang finit par s'endormir à ce régime. Pour toi, c'est naturellement tout autre chose, tu es en traitement, et je ne veux pas t'entraîner. Mais j'ai envie de faire aussitôt après le déjeuner une bonne promenade, si tu ne m'en veux pas ; j'irai où le hasard me conduira. J'emporte quelques provisions pour mon petit déjeuner, et me voilà indépendant. Nous verrons bien si je ne serai pas un autre homme lorsque je serai de retour.

– Bien, dit Joachim lorsqu'il se rendit compte que l'autre prenait au sérieux ce désir et ce projet. Mais n'exagère pas, je te le conseille. Ici, c'est autre chose que chez nous. Et sois de retour à l'heure pour la conférence.

En réalité, ce n'étaient pas que des raisons de bien-être qui avaient suggéré son projet au jeune Hans Castorp. Il lui semblait que sa tête échauffée, le mauvais goût qu'il sentait le plus souvent dans la bouche, et les battements arbitraires de son cœur, tenaient beaucoup moins aux difficultés de l'acclimatation, qu'à des choses comme la conduite du couple russe à côté de lui, les discours que prononçait à table cette

Mme Stoehr, malade et sotte, la toux molle de l'homme du monde autrichien qu'il entendait tous les jours dans les corridors, les paroles de M. Albin, ses conjectures sur les rapports qu'entretenait cette jeunesse malade, l'expression du visage de Joachim lorsqu'il regardait Maroussia, et beaucoup d'autres observations qu'il avait faites. Il pensait qu'il serait bon d'échapper une bonne fois au cercle magique du « Berghof », de respirer profondément à l'air libre, et de se donner du mouvement, afin de savoir du moins, lorsqu'il se sentirait fatigué le soir, de quoi il l'était. Et, entreprenant, il se sépara donc de Joachim lorsque, après le déjeuner, celui-ci s'apprêta à l'exercice de la promenade réglementairement délimitée jusqu'au banc du ruisselet, pour, agitant sa canne, suivre son propre chemin en descendant par la route.

C'était un matin frais et couvert, aux environs de huit heures et demie. Comme il se l'était proposé, Hans Castorp aspira profondément l'air pur du matin, cette atmosphère fraîche et légère qui pénétrait sans peine, qui était sans humidité, sans teneur et sans souvenirs... Il franchit le cours d'eau et la voie étroite des rails, rencontra la route irrégulièrement bordée de maisons, mais la quitta aussitôt et s'engagea dans un sentier à travers les prés qui, après un court trajet à plat, montait obliquement et en pente assez raide le long du versant de droite. Cette montée réjouit Hans Castorp, sa poitrine se dilata, de la poignée de sa canne il repoussa son chapeau en arrière, et lorsque, arrivé à une certaine hauteur et regardant en arrière, il aperçut au loin le miroir du lac auprès duquel il était passé en arrivant, il se mit à chanter.

Il chantait les chansons dont il avait provision, toutes sortes de chansons sentimentales et populaires comme on les trouve dans les chansonniers d'étudiants et de sociétés de gymnastique, entre autres une chanson qui contenait ces lignes :

Que les bardes chantent l'amour et le vin
Mais encore plus souvent la vertu…

Il commença par la fredonner, puis finit par la chanter à haute voix et de toutes ses forces. Sa voix de baryton était dure, mais aujourd'hui il la trouvait belle, et chanter l'enthousiasmait de plus en plus.

Lorsqu'il avait entonné trop haut, il s'appliquait à des tons de fausset et sa voix de tête aussi lui semblait belle. Lorsque sa mémoire était à court, il se tirait d'affaire en accompagnant la mélodie de n'importe quels mots ou syllabes dépourvus de sens que, à la manière des chanteurs d'opéra, il prononçait en les modelant des lèvres et en roulant des *r* gutturaux. Finalement, il en arriva même à improviser dans le texte comme dans la mélodie, et à accompagner sa production de gesticulations des bras, tel un acteur. Comme il était très pénible de chanter et de monter en même temps, son souffle bientôt se précipita et lui faisait de plus en plus défaut. Mais par idéalisme, par amour de la beauté du chant, il résista, et en poussant de fréquents soupirs, persévéra jusqu'au dernier souffle, jusqu'à ce que, complètement à court d'air, aveugle, le pouls battant, et n'ayant plus devant les yeux qu'un scintillement multicolore, il se laissât tomber sur un gros pin, victime soudain, après une exaltation si extrême, d'une mauvaise humeur pénétrante, d'un mal aux cheveux qui touchait au désespoir.

Lorsque, les nerfs tant bien que mal rétablis, il se leva pour reprendre sa promenade, sa nuque tremblait si vivement qu'en dépit de sa jeunesse, il branlait la tête exactement comme avait fait jadis le vieux Hans Lorenz Castorp. Lui-même se souvint cordialement de son grand-père défunt et, sans éprouver de répugnance pour ce travers, il se plut à imiter la manière dont le vieillard avait combattu ce tremblement en soutenant son menton.

Il monta plus haut encore, en zigzags. Le son des clarines l'attirait et il trouva le troupeau ; il paissait aux environs d'une chaumière, dont le toit était consolidé par des fragments de rocher. Deux hommes barbus vinrent à sa rencontre et se quittèrent au moment où il les approcha.

– Adieu donc et mille fois merci ! dit l'un à l'autre, d'une profonde voix gutturale, et il changea sa hache d'épaule, puis d'un pas fléchissant descendit entre les pins vers la vallée.

Qu'il avait résonné singulièrement dans la solitude cet « Adieu et mille fois merci » ; il avait touché comme une chose de rêve l'esprit de Hans Castorp, étourdi par le chant et la montée. Il le répéta doucement, en s'efforçant d'imiter l'accent guttural et solennellement maladroit du montagnard, puis il monta encore un bout de chemin au delà de la marcairie, car il s'agissait d'atteindre la limite des arbres ; mais, après un coup d'œil à sa montre, il renonça à son projet.

Il prit à gauche un sentier qui, d'abord plat, puis incliné, ramenait vers le bourg. Une forêt de conifères aux troncs hauts l'accueillit, et, tout en la traversant, il se reprit à chanter un peu, il est vrai avec précaution, et bien que ses genoux tremblassent dans la descente d'une manière encore plus inquiétante qu'auparavant. Mais, sortant du bois, il s'arrêta, surpris, devant la vue splendide qui s'offrait à lui : un paysage intimement isolé, d'une plasticité paisible et grandiose.

Dans son lit pierreux et plat, un torrent descendait le versant de droite, se déversait en écumant sur les blocs échelonnés en terrasses, puis coulait plus paisiblement vers la vallée, pittoresquement chevauché par une passerelle à la rampe simplement charpentée. Le fond de la vallée avait la couleur bleue des campanules dont les plantes frutescentes foisonnaient. De graves pins, géants et de stature régulière, se trouvaient isolés, ou par groupes, dans le fond du ravin, ainsi

que sur les pentes, et l'un d'entre eux, au bord du torrent, plongeant dans le versant des racines obliques, se dressait, penché et bizarre, à travers l'image. Sur cette lointaine et belle retraite régnait une solitude pleine de rumeurs. De l'autre côté du torrent, Hans Castorp avisa un banc.

Il franchit le sentier et s'assit, pour se laisser distraire par l'aspect de la chute d'eau, de l'écume mobile, pour prêter l'oreille à ce bruissement idylliquement bavard, uniforme et cependant plein d'une variété intérieure ; car Hans Castorp aimait le murmure de l'eau autant que la musique, et, peut-être, davantage encore. Mais à peine se fut-il installé commodément qu'il fut pris d'un saignement de nez si soudain qu'il ne réussit pas à mettre son costume complètement à l'abri. Le saignement était violent, persistant, et l'obligea durant une bonne demi-heure à aller et venir sans cesse entre le banc et le torrent, pour rincer son mouchoir, aspirer de l'eau, et s'étendre de nouveau à plat sur le siège du banc, le mouchoir humide posé sur le nez. Il resta ainsi étendu lorsque le sang fut enfin tari, demeura tranquille, les mains croisées derrière la tête, les genoux pliés, les yeux clos, les oreilles pleines de bourdonnements, ne se sentant pas mal, mais plutôt apaisé par cette saignée abondante, et dans un état de vitalité singulièrement diminuée ; car, lorsqu'il avait expiré l'air, pendant longtemps il n'éprouvait pas le besoin d'en aspirer à nouveau, mais, le corps immobilisé, laissait tranquillement son cœur battre un certain nombre de coups avant de reprendre haleine, tardivement et paresseusement.

Il arriva alors qu'il se trouva tout à coup reporté dans ce lointain état d'âme qui était à l'origine d'un certain songe modelé d'après ses impressions les plus récentes et qu'il avait fait voici quelques nuits. Mais il fut ravi si puissamment, si complètement dans cet autrefois et dans ce là-bas, qu'on eût dit qu'un corps inanimé gisait, en haut, sur le banc, à côté du torrent, tandis que le véritable Hans Castorp était debout, très

loin, en un temps et dans un entourage passés, dans une situation osée et singulièrement enivrante malgré sa simplicité.

Il était âgé de treize ans, élève de troisième, un gamin en culotte courte, et causait dans le préau avec un autre gamin, à peu près du même âge, mais appartenant à une autre classe : conversation que Hans Castorp avait engagée assez arbitrairement et qui le réjouit au plus haut point, bien que, à cause de son objet précis et nettement délimité, elle ne pût être que très brève. C'était la récréation entre l'avant-dernière et la dernière leçon, entre le cours d'histoire et celui de dessin pour la classe de Hans Castorp. Dans la cour qui était pavée de briques rouges et séparée de la rue par un mur couvert de bardeaux et pourvu de deux portails, les élèves allaient et venaient en rangées, étaient debout en groupes, s'appuyaient, à moitié assis, aux encorbellements émaillés du bâtiment. Les voix bourdonnaient. Un professeur en chapeau mou surveillait le mouvement tout en mordant dans un sandwich.

Le collégien avec lequel Hans Castorp causait s'appelait Hippe, et son prénom était Pribislav. Détail curieux, l'*r* de ce prénom se prononçait *ch :* il fallait dire Pchibislav, et cet étrange prénom ne s'accordait pas mal avec son extérieur qui n'était pas très ordinaire, mais plutôt un peu exotique. Hippe, fils d'un historien et professeur du lycée, élève modèle par conséquent, et déjà plus avancé d'une classe que Hans Castorp, bien qu'à peine plus âgé que lui, était originaire du Mecklembourg, et sa personne était évidemment le produit d'un ancien mélange de races, d'un alliage de sang germanique et wendo-slave, ou d'une combinaison analogue. Sans doute était-il blond (ses cheveux étaient coupés à ras sur son crâne rond). Mais ses yeux gris bleu ou bleu gris – c'était une couleur un peu indéterminée et équivoque – étaient d'une forme particulière, étroite et, à en juger de près, même un peu oblique, et en dessous saillaient ses pommettes bien marquées. Dans l'ensemble, une physionomie qui, dans son cas, n'avait rien de

grimaçant, qui, au contraire, n'avait rien que de sympathique, mais qui avait suffi à lui valoir parmi ses camarades le surnom de : « le Tartare ». D'ailleurs, Hippe portait déjà des pantalons longs et une vareuse bleue boutonnée jusqu'au cou et tendue dans le dos, sur le col de laquelle on apercevait quelques pellicules.

Mais le fait est que Hans Castorp avait depuis longtemps déjà distingué ce Pribislav, que dans ce grouillement connu et inconnu de la cour du collège il l'avait élu, qu'il s'intéressait à lui, le suivait des yeux, et doit-on dire ? l'admirait, ou, de toutes façons, le considérait avec un intérêt tout particulier ; déjà, sur le chemin de l'école, il se réjouissait de pouvoir l'observer dans ses rapports avec ses compagnons de classe, de le voir parler ou rire, et de distinguer de loin sa voix qui était agréablement voilée et un peu rauque. S'il faut admettre qu'il n'y avait pas de raison suffisante à cet intérêt, sauf, peut-être, ce prénom païen, cette qualité d'élève modèle (qui dans tous les cas n'y était pour rien), ou enfin ces yeux de Tartare – des yeux qui, parfois, lors de certains regards obliques qui n'étaient dirigés sur rien, se fondaient en une sorte d'obscurité voilée – il n'en est pas moins vrai que, d'ailleurs, Hans Castorp se souciait fort peu de justifier intellectuellement ses sensations, voire de leur trouver un nom. Sans doute, ne pouvait-on pas parler d'amitié, puisqu'il ne « connaissait » même pas Hippe. Mais rien, en somme, ne l'obligeait à donner un nom à ses sentiments, puisqu'il ne pouvait pas lui arriver d'avoir à parler d'un sujet qui s'y prêtait aussi peu. Et en second lieu, un mot signifie sinon critique, du moins définition, c'est-à-dire classement dans l'ordre du connu et de l'habituel, tandis que Hans Castorp était pénétré de la conviction inconsciente qu'un trésor intérieur comme celui-ci devait être à jamais gardé à l'abri de cette définition et de cette classification.

Mais quoi qu'il en soit, bien ou mal justifiées, ces sensations si éloignées d'une expression et d'une

communication quelconques, étaient en tout cas d'une vitalité telle que Hans Castorp, depuis un an déjà – depuis un an environ, car il n'était pas possible de situer avec exactitude leur origine – les nourrissait en silence, ce qui témoignait tout au moins de la fidélité et de la constance de son caractère, si l'on réfléchit à la quantité formidable de temps qu'une année représente à cet âge. Malheureusement, les mots qui désignent des traits de caractère ont toujours la portée morale d'un jugement, soit dans le sens d'un éloge, soit dans le sens d'un blâme, bien qu'ils aient ces deux aspects. La « fidélité » de Hans Castorp, dont il ne se prévalait d'ailleurs pas particulièrement, consistait, à en juger sans émettre d'appréciation, en une certaine lourdeur, lenteur et obstination de ses sentiments, en un état d'âme essentiellement conservateur qui lui faisait paraître les situations et les circonstances de la vie d'autant plus dignes qu'on s'y attachât et qu'on les perpétuât, que leur durée avait été plus longue. Aussi inclinait-il à croire à la durée infinie de l'état dans lequel lui-même se trouvait justement, ne l'en estimait que davantage, et n'était nullement impatient de changement. Ainsi s'était-il habitué de tout cœur à ses rapports discrets et distants avec Pribislav Hippe, et il les tenait au fond pour un élément durable de son existence. Il aimait les états d'âme que lui procuraient ces rencontres, l'attente de savoir si l'autre passerait aujourd'hui près de lui, le regarderait, les satisfactions silencieuses et délicates dont le comblait son secret, et même les déceptions qui en découlaient, et dont la plus grande était que Pribislav « manquât la classe », car la cour alors était vide, la journée privée de toute saveur, mais l'espoir demeurait.

Ceci dura un an, jusqu'au point culminant de l'aventure, puis cela dura une année encore, grâce à la fidélité conservatrice de Hans Castorp, et ensuite cela cessa, sans qu'il éprouvât davantage le relâchement et la dissolution des liens qui l'attachaient à Pribislav Hippe, qu'il ne s'était rendu compte auparavant de leur formation. Par suite du déplacement de son

père, Pribislav quitta également le lycée et la ville ; mais de cela Hans Castorp s'aperçut à peine ; déjà il l'avait oublié. On peut dire que l'image du « Tartare » était entrée insensiblement dans son existence, en se dégageant d'un brouillard, qu'elle avait acquis de plus en plus de netteté et de relief, jusqu'en cet instant de la proximité et de la présence corporelle la plus forte, certain jour dans le préau, que pendant quelque temps elle était ainsi demeurée au premier plan, et qu'ensuite, peu à peu, elle s'était effacée et évanouie, sans la tristesse des adieux, dans les brouillards.

Mais cet instant, cette situation osée et aventureuse dans laquelle Hans Castorp se trouvait en ce moment replacé, cette conversation, une véritable conversation avec Pribislav Hippe, s'était produite de la façon suivante. C'était l'heure de la leçon de dessin, et Hans Castorp remarqua qu'il n'avait pas de crayon sur lui. Tous ses compagnons de classe avaient besoin du leur ; mais parmi les élèves des autres classes ne pouvait-il pas s'adresser à tel ou tel de ceux qu'il connaissait pour leur emprunter un crayon ? De tous, lui parut-il, Pribislav lui était le mieux connu, c'était à lui qu'il touchait de plus près, à qui en silence il avait déjà eu si souvent affaire. Et en un joyeux élan de son être il résolut de saisir cette occasion – il appelait cela une occasion – de demander un crayon à Pribislav. Il lui échappait que c'était là une singulière équipée, puisque en somme il ne connaissait pas du tout Hippe, ou du moins il écarta cette considération, aveuglé par une étrange audace. Et voici que, dans le tumulte de la cour pavée de briques, il se trouva réellement devant Pribislav Hippe, et qu'il lui dit :

– Excuse-moi, peux-tu me prêter un crayon ?

Et Pribislav le regarda de ses yeux de Tartare au-dessus des pommettes saillantes et lui parla de sa voix agréablement rauque, sans s'étonner, ou du moins sans paraître étonné.

– Volontiers, dit-il. Mais il faut que tu me le rendes sans faute après la leçon.

Et il tira son crayon de sa poche : un porte-crayon argenté avec un anneau que l'on devait remonter pour que le crayon verni en rouge sortît de sa gaine de métal. Il expliqua le mécanisme très simple, tandis que leurs deux têtes étaient penchées au-dessus.

– Mais ne le casse pas, dit-il encore.

– Quelle idée ! Comme si Hans Castorp avait par hasard eu l'intention de ne pas rendre le crayon, ou de l'abîmer.

Puis ils se regardèrent en souriant, et comme il n'y avait plus rien à dire, ils se tournèrent d'abord les épaules, puis le dos, et s'en furent.

Ce fut tout. Mais Hans Castorp, de sa vie, n'avait jamais été plus joyeux que pendant cette leçon de dessin, en dessinant avec le crayon de Pribislav Hippe, – ayant par surcroît la perspective de le remettre de nouveau à son possesseur, ce qui résultait naturellement de ce qui avait précédé, et était en quelque sorte un don supplémentaire et gracieux qui lui était fait. Il prit la liberté de tailler légèrement le crayon et il conserva trois ou quatre des rognures laquées de rouge qui tombèrent, durant presque toute une année, dans un tiroir intérieur de son pupitre, – personne, s'il les eût aperçues, n'eût soupçonné de quelle importance elles étaient. D'ailleurs, la restitution s'opéra dans les formes les plus simples, ce qui était tout à fait selon l'esprit de Hans Castorp, et ce dont il se prévalut même tout particulièrement, blasé et gâté qu'il était par ses rapports intimes avec Hippe.

– Voilà, dit-il, merci bien !

Et Pribislav ne dit rien du tout, ne fit que contrôler rapidement le mécanisme et glissa le crayon dans sa poche…

Ensuite ils ne parlèrent plus jamais l'un à l'autre, mais cette unique fois cela était quand même arrivé, grâce à l'esprit entreprenant de Hans Castorp.

Il ouvrit les yeux, troublé par la profondeur de son absence. « Je crois que j'ai rêvé, pensa-t-il. Oui, c'était Pribislav. Depuis longtemps je n'ai plus pensé à lui. Que sont devenues les rognures de crayon ? Le pupitre est au grenier, chez mon oncle Tienappel. Elles doivent encore être dans le tiroir intérieur à gauche. Je ne les en ai jamais retirées. Je n'ai même pas eu l'intention de les jeter… C'était Pribislav en chair et en os, je n'aurais pas cru que je le reverrais jamais aussi nettement. Comme il lui ressemblait bizarrement, – à cette femme, ici. C'est donc pour cela que je m'intéresse tant à elle ? Ou peut-être aussi, est-ce pour cela que je me suis si vivement intéressé à lui ? Sottises ! Jolies sottises ! Il est d'ailleurs temps que je parte, et le plus vite possible. »

Néanmoins, il restait encore étendu, songeant et se souvenant. Puis il se redressa :

– Adieu donc et mille fois merci ! dit-il, et tout en souriant il eut des larmes aux yeux.

Sur ce il voulut se mettre en route ; mais, le chapeau et la canne à la main, il s'assit encore une fois rapidement, car il s'était aperçu que ses genoux ne le portaient pas très solidement. « Holà ! pensa-t-il, je crois que cela n'ira pas tout seul. Et pourtant je dois être à onze heures précises dans la salle à manger pour la conférence. Les promenades ici ont du beau, mais comportent aussi leurs difficultés, semble-t-il. Avec tout ça, je ne puis pas rester ici. Je suis simplement un peu ankylosé d'être resté étendu ; en me donnant du mouvement cela ira

mieux. » Et il essaya encore une fois de se mettre sur pieds et comme il fit un sérieux effort, il y réussit.

N’importe, ce fut un pitoyable retour après ce départ orgueilleux. Plusieurs fois il dut se reposer au bord du chemin lorsque les palpitations irrégulières de son cœur lui coupaient la respiration. Il sentait alors son visage pâlir et une sueur froide perler sur son front. Pitoyablement il peina pour descendre les zigzags ; mais lorsque, à proximité du Casino, il atteignit la vallée, il sentit nettement et clairement qu’il n’aurait plus les moyens de franchir par ses propres moyens le long trajet jusqu’au « Berghof », et comme il n’y avait pas de tramways, et qu’aucune voiture de louage n’apparaissait, il pria un voiturier qui conduisait un camion chargé de caisses vides, de le laisser monter. Dos à dos avec le cocher, laissant pendre les jambes hors de la voiture, considéré par les passants avec un intérêt étonné, balancé et hochant la tête dans son demi-sommeil, cahoté par les secousses du véhicule, il poursuivit son chemin, descendit près du passage à niveau, paya sans voir si c’était trop ou pas assez, et monta en hâte le chemin du sanatorium.

– Dépêchez-vous, Monsieur ! lui dit le portier français. *La conférence de M. Krokovski vient de commencer.*

Ayant jeté au vestiaire chapeau et canne, Hans Castorp se glissa avec des précautions hâtives, la langue entre les dents, par la porte vitrée entr’ouverte de la salle à manger, où les pensionnaires étaient assis en rangs sur des chaises, tandis que, à droite, sur le côté étroit, le docteur Krokovski, en redingote, debout derrière une table couverte d’une nappe et garnie d’une carafe d’eau, parlait.

ANALYSE

Une place libre, dans un coin voisin de la porte, heureusement attira son regard. Il s'y faufila discrètement et se donna l'air d'être assis là depuis toujours. Le public, suspendu avec l'attention des premières minutes aux lèvres du docteur Krokovski, prit à peine garde à lui ; c'était heureux, car son aspect était effrayant. Sa figure était pâle comme un linge, et son costume taché de sang, de sorte qu'il ressemblait à un assassin venant droit du lieu de son crime. La dame qui était assise devant lui, tourna la tête, il est vrai, et l'examina de ses yeux étroits. C'était Mme Chauchat ; il la reconnut avec une sorte d'irritation. Du diable encore une fois ! Ne le laisserait-on donc jamais en paix ? Il avait cru être assis tranquillement, comme parvenu au but, et pouvoir se reposer quelque peu, et voici qu'il était justement nez à nez avec cette femme ! Hasard qui, en d'autre circonstances, l'eût peut-être réjoui, – mais fatigué et épuisé comme il l'était, qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Ce n'était que de nouvelles exigences imposées à son cœur, et cela le tiendrait en haleine durant toute la conférence. Elle l'avait regardé exactement comme par les yeux de Pribislav, elle avait regardé sa figure et les taches sur son costume, avec une insistance assez dénuée d'égards, ainsi qu'il convenait à une femme qui faisait claquer les portes. Comme elle se tenait mal ! Pas du tout comme les femmes dans les milieux familiers à Hans Castorp qui, le dos droit, tournaient la tête vers leur voisin de table, en parlant du bout des lèvres. Mme Chauchat était affaissée ; elle se laissait aller. Son dos était rond, elle laissait pendre ses épaules en avant et penchait de plus sa tête, de telle sorte que la vertèbre saillait à la nuque le décolletage de la blouse blanche. Pribislav aussi avait tenu la tête de la même manière ; c'était, il est vrai, un élève modèle qui avait vécu en tout bien et tout honneur (bien que ce ne fût pas justement la raison pour laquelle Hans Castorp lui avait emprunté le crayon),

tandis qu'il était clair et évident que la tenue négligente de Mme Chauchat, sa manière de claquer des portes, le sans-gêne de son regard étaient en relation avec sa maladie, voire même que s'y traduisaient cette licence, ces avantages incalculables, mais pas précisément honorables dont M. Albin s'était vanté...

Les pensées de Hans Castorp se troublèrent, tandis qu'il regardait le dos indolent de Mme Chauchat, elles cessèrent d'être des pensées et devinrent une rêverie dans laquelle le baryton traînant du docteur Krokovski faisait comme de très loin résonner son *r* à la sonorité assourdie. Mais le silence de la salle, la profonde attention qui semblait tenir tout le monde sous le charme, s'empara de lui et l'éveilla littéralement de sa confuse rêverie. Il regarda autour de lui... À côté de lui était assis le pianiste au cheveu rare ; la tête dans la nuque, il prêtait l'oreille, la bouche ouverte et les bras croisés. L'institutrice, Mlle Engelhart, plus loin, avait des yeux avides et des taches rouges sur les deux joues, ardeur que l'on retrouvait sur les visages des autres dames ; Hans Castorp la remarqua également sur celui de Mme Salomon, là-bas, à côté de M. Albin, et de la femme du brasseur, Mme Magnus, celle-là même qui perdait de l'albumine. Sur la figure de Mme Stoehr, un peu plus loin en arrière, se peignait une expression d'exaltation si extravagante et si stupide que c'était pitié, tandis que Mlle Lévi, au teint d'ivoire, les yeux mi-clos et les mains reposant à plat sur ses genoux, eût absolument ressemblé à une morte si sa poitrine ne s'était pas levée aussi fortement et aussi régulièrement, ce qui fit penser Hans Castorp à une figure de cire féminine qu'il avait vue autrefois dans un musée et qui aurait eu un ressort mécanique dans la poitrine. Plusieurs pensionnaires portaient la main creuse à l'oreille, ou du moins esquissaient ce geste, en tenant leur main levée à moitié chemin de leur oreille, comme si leur geste avait été figé par leur excès d'attention. Le procureur Paravant, un homme brun, d'une apparence robuste, frappait même de l'index des petits coups sur son oreille pour la faire

mieux entendre, puis l'ouvrait de nouveau vers le flot de paroles du docteur Krokovski.

De quoi donc parlait le docteur Krokovski ? Quelles pensées était-il en train de développer ? Hans Castorp rassembla ses idées pour en saisir le fil, ce à quoi il ne réussit pas aussitôt parce qu'il n'avait pas entendu le commencement et qu'en réfléchissant au dos indolent de Mme Chauchat il avait manqué la suite. Il était question d'une puissance... de cette puissance, bref, c'était la puissance de l'amour dont il s'agissait. Bien entendu ! Le sujet était indiqué dans le titre général du cycle de conférences, et de quoi d'autre le docteur Krokovski eût-il pu parler puisque tel était son domaine ? Il est vrai que c'était assez étrange pour lui d'assister tout à coup à un cours sur l'amour, alors qu'on n'avait jamais traité devant lui que de choses comme le mécanisme des transmissions à bord des navires. Comment s'y prenait-on pour traiter en plein jour, et le matin encore, devant des dames et des messieurs, un sujet aussi épineux et confidentiel ? Le docteur Krokovski le traitait en un style mi-poétique mi-doctoral, avec une sécheresse toute scientifique, mais en même temps sur un ton vibrant et chantant qui semblait quelque peu étrange au jeune Hans Castorp, bien que ceci pût précisément être l'explication des joues brûlantes des dames et des gestes des messieurs. En particulier, l'orateur employait le mot « amour » dans un sens légèrement variable, de sorte que l'on ne savait jamais bien où l'on en était et s'il signifiait un sentiment pieux ou une passion charnelle, ce qui causait comme une impression de mal de mer. Jamais de sa vie Hans Castorp n'avait entendu prononcer ce mot autant de fois d'affilée qu'ici et aujourd'hui, et, lorsqu'il y réfléchissait, il lui semblait que lui-même ne l'avait jamais prononcé, ni entendu dans une bouche étrangère. Ce pouvait être une erreur. Quoi qu'il en soit, il ne lui semblait pas que ce mot gagnât à être aussi souvent répété. Au contraire, ces deux syllabes finirent par lui paraître très répugnantes, elles étaient associées à une image comme de lait mouillé, quelque chose de

blanc bleuâtre, de douceâtre, surtout en comparaison avec toutes les choses corsées que débitait là-dessus le docteur Krokovski. Car ceci du moins était évident que l'on pouvait dire des choses osées sans mettre les gens en fuite, pourvu que l'on s'y prît comme lui. Il ne se bornait nullement à débiter des choses généralement connues, mais communément passées sous silence, avec une sorte de cadence enivrante ; il détruisait des illusions, il rendait impitoyablement hommage à la connaissance, il ne laissait pas de place pour une foi sentimentale en la dignité des cheveux d'argent et à la pureté angélique de la frêle enfant. D'ailleurs, il portait, avec la redingote, son col mou rabattu et ses sandales sur les chaussettes grises, ce qui donnait une impression de conviction et d'idéalisme, mais n'en effraya pas moins Hans Castorp. Tout en appuyant, à l'aide de livres et de feuillets épars sur sa table, ses développements sur toutes sortes d'exemples et d'anecdotes, et en récitant même plusieurs fois des vers, le docteur Krokovski traita de formes effrayantes de l'amour, de variétés bizarres, pitoyables et lugubres de sa nature et de sa toute-puissance. De tous les instincts naturels, il était le plus chancelant et le plus menacé, inclinant profondément à l'égarement funeste et à la perversion, et cela n'avait rien d'étonnant. Car cette puissante impulsion n'était rien de simple, elle était de nature infiniment composite, et, – si légitime qu'elle apparaisse en général, – composée entièrement de perversions. Mais dès lors que, poursuivit le docteur Krokovski, dès lors que, très équitablement, on se refusait à conclure de l'absurdité des parties à l'absurdité du tout, on était incontestablement contraint de faire bénéficier de la légitimité de l'ensemble, sinon complètement, du moins en partie, les déformations particulières. C'était une exigence de la logique et il priait ses auditeurs de s'en pénétrer. C'était des résistances morales et des correctifs, des instincts de convenance et d'ordre, d'une espèce qu'il était presque tenté de dire bourgeoise, dont les effets compensateurs et limitateurs fondaient les parties différentes en un tout régulier et utile – développement malgré tout

fréquent et heureux, mais dont le résultat, comme le docteur Krokovski ajouta un peu dédaigneusement, ne regardait pas le médecin et le penseur. Mais dans un autre cas il ne réussissait pas, ce développement ne voulait ni ne devait réussir, et qui donc pourrait dire, demanda le docteur Krokovski, si ce n'était pas peut-être là le cas le plus élevé et le plus précieux quant à l'âme ? Car, en ce cas, une tension exceptionnelle, une passion qui dépassait les ordinaires mesures bourgeoises, était propre à ces deux groupes de forces, le besoin d'amour ainsi que les instincts adverses, parmi lesquels il fallait particulièrement nommer la pudeur et le dégoût ; et, menée dans les tréfonds de l'âme, cette lutte empêchait cet isolement, cette stabilisation et cette moralisation des instincts errants qui conduisaient à l'harmonie usuelle, à la vie amoureuse réglementaire. Ce combat entre les puissances de la chasteté et de l'amour, – car c'est bien de cela qu'il s'agissait, – comment se terminait-il ? Il se terminait apparemment par la victoire de la chasteté, de la crainte, des convenances. Le dégoût pudibond, un tremblant besoin de pureté comprimaient l'amour, le ligotaient dans les ténèbres, ne laissaient qu'en partie ces revendications confuses pénétrer dans la conscience et se manifester par des actes. Mais cette victoire de la chasteté n'était qu'une victoire apparente, qu'une victoire à la Pyrrhus, car le commandement de l'amour ne se laissait pas bâillonner, ne se laissait pas violenter, l'amour opprimé n'était pas mort, il vivait, dans la profondeur de son secret il continuait de tendre vers son accomplissement, il brisait le cercle magique de la chasteté et reparaissait, encore que sous une forme transformée et méconnaissable. Et quels étaient donc la forme et le masque sous lesquels l'amour non admis et refoulé reparaissait ? Ainsi interrogea le docteur Krokovski, et il regarda le long des rangs comme s'il attendait sérieusement une réponse de ses auditeurs. Mais c'était à lui-même encore de dire cela après qu'il avait déjà dit tant de choses. Personne en dehors de lui ne le savait, mais certainement il saurait encore cela, on le voyait à sa figure. Avec ses yeux ardents, avec sa pâleur de cire et sa barbe noire, avec

ses sandales de moine sur ses chaussettes grises, il semblait lui-même symboliser en personne le combat entre la chasteté et la passion, dont il avait parlé. Du moins, était-ce l'impression de Hans Castorp tandis que, comme tout le monde, il attendait avec la plus grande impatience d'apprendre sous quelle forme l'amour refoulé reparaissait. Les femmes respiraient à peine. Le procureur Paravant, de nouveau, secoua rapidement son oreille pour que, à l'instant décisif, elle fût ouverte et prête à accueillir la réponse. Puis le docteur Krokovski dit : « Sous la forme de la maladie. » Le symptôme de maladie était une activité amoureuse déguisée et toute maladie était de l'amour métamorphosé.

À présent on le savait, encore que tous ne sussent peut-être pas l'apprécier. Un soupir parcourut la salle, et le procureur Paravant approuva de la tête d'un air significatif, tandis que le docteur Krokovski continuait à développer sa thèse. Hans Castorp, de son côté, baissait la tête pour réfléchir à ce qu'il avait entendu et se demander s'il l'avait compris. Mais mal exercé comme il l'était, à de telles séquences de pensées, et de plus peu propre à la réflexion par suite de sa promenade malencontreuse, son attention était facile à détourner, et fut aussitôt détournée par ce dos devant lui, et le bras qui le prolongeait, qui se levait et se repliait en arrière, pour soutenir par en bas les cheveux nattés, juste devant les yeux de Hans Castorp.

C'était oppressant d'avoir cette main si près des yeux : il fallait la considérer, qu'on le voulût ou non, l'étudier avec toutes ses tares et ses particularités humaines, comme si on la voyait à travers une loupe. Non, elle n'avait absolument rien d'aristocratique, cette main d'écolière trop ramassée, avec ses ongles coupés tant bien que mal. (On n'était même pas sûr que l'extérieur des doigts fût absolument propre, et la peau à côté des ongles était rongée, cela ne pouvait faire aucun doute.) La bouche de Hans Castorp se plissa, mais ses yeux restèrent

suspendus à la main de Mme Chauchat et un vague demi-souvenir lui traversa l'esprit de ce que le docteur Krokovski avait dit des résistances bourgeoises qui s'opposaient à l'amour... Le bras était plus beau, ce bras mollement replié derrière la tête, et qui était à peine vêtu, car l'étoffe de la manche était plus mince que celle de la blouse, – c'était la gaze la plus légère, – de sorte que le bras n'en était que radieusement auréolé, et qu'il eût probablement été moins gracieux sans ce voile. Il était à la fois délicat et plein, – et frais, se disait-on. En ce qui le concernait, il ne pouvait être évidemment question d'aucune espèce de résistance bourgeoise.

Hans Castorp rêvait, le regard suspendu au bras de Mme Chauchat. Comme les femmes s'habillaient ! Elles montraient ceci et cela de leur nuque et de leur gorge, elles transfiguraient leurs bras par une gaze transparente... Elles faisaient cela dans le monde entier pour exciter notre désir nostalgique. Mon Dieu, la vie était belle ! Elle était belle, grâce précisément à des choses aussi naturelles que ce fait que les femmes s'habillaient d'une manière séduisante, – car c'était tout naturel, évidemment, c'était si usuel et si généralement admis qu'on y pensait à peine, qu'on le tolérait inconsciemment et sans en faire grand état. Mais on devait y penser, estima Hans Castorp en lui-même, pour prendre vraiment plaisir à la vie, et se rendre compte que c'était là une organisation délicieuse et au fond presque féerique. Il est bien entendu que c'était en vue d'un but certain que les femmes avaient le droit de s'habiller d'une manière délicieuse et féerique, sans pour cela contrevenir à la bienséance ; il s'agissait de la prochaine génération, de la reproduction de l'espèce humaine, parfaitement ! Mais quoi, lorsque la femme était intérieurement malade, lorsqu'elle n'était pas du tout faite pour la maternité – alors quoi ? Avait-ce un sens qu'elle portât des manches de gaze pour rendre les hommes curieux de son corps, de son propre corps intérieurement miné ? Cela n'avait évidemment pas de sens, et cela eût dû, en somme, passer pour malséant et être interdit.

Car s’intéresser à une femme malade, c’était au fond aussi peu raisonnable pour un homme que… mon Dieu, que jadis l’intérêt silencieux que Hans Castorp avait éprouvé pour Pribislav Hippe. Une comparaison stupide, un souvenir quelque peu pénible. Mais elle s’était présentée à son esprit sans qu’il fût intervenu et sans qu’il l’eût appelée. D’ailleurs, ses réflexions rêveuses furent interrompues en ce point, principalement parce que son attention fut de nouveau attirée par le docteur Krokovski qui avait élevé la voix d’une manière frappante. Vraiment, il était là, debout, les bras ouverts et la tête penchée obliquement, derrière sa petite table, et malgré sa redingote, il ressemblait presque au Seigneur Jésus-Christ sur sa croix !

Il apparut que le docteur Krokovski faisait en terminant sa conférence une propagande active en faveur de la dissection psychique et que, les bras grands ouverts, il invitait tout le monde à venir à lui. Venez à moi, disait-il en d’autres termes, vous tous qui êtes affligés et chargés de peines. Et il n’admettait aucun doute quant à la conviction que tous, sans exception, fussent affligés et chargés de peines. Il parla encore de mal secret, de pudeur et de chagrin, des effets libérateurs de l’analyse, il célébra l’exploration et l’illumination de l’inconscient, préconisa la retransformation de la maladie en le sentiment rendu conscient, exhorta à la confiance et promit la guérison. Puis il laissa retomber les bras, releva la tête, ramassa les imprimés dont il s’était servi pendant sa conférence, et, en appuyant cette liasse, exactement comme un professeur, de la main gauche contre son épaule, il s’éloigna, la tête droite, par le corridor.

Tous se levèrent, repoussèrent leurs chaises et commencèrent lentement à se diriger vers la même sortie par laquelle le docteur avait quitté la salle. Il semblait que tous, par un mouvement concentrique, affluassent vers lui, de tous côtés, mais involontairement, d’un commun accord comme le grouillement qui suit le preneur de rats. Hans Castorp resta

debout dans le flux, tenant d'une main le dossier de sa chaise. Je ne suis qu'en visite ici, pensait-il, je suis bien portant et, Dieu merci, je n'entre même pas en ligne de compte, et pour la prochaine conférence je ne serai même plus ici. Il regarda sortir Mme Chauchat, d'un pas glissant, la tête penchée en avant. Elle aussi se fait-elle disséquer ? se demanda-t-il, et son cœur se mit à battre... Il ne s'était pas aperçu que Joachim s'approchait de lui à travers les chaises et il tressaillit nerveusement lorsque son cousin lui adressa la parole.

– Tu es arrivé à la dernière minute, dit Joachim. As-tu été loin ? Comment cela s'est-il passé ?

– Oh ! gentiment, répondit Hans Castorp. Oui, j'ai été assez loin. Mais je dois avouer que cela m'a fait moins de bien que je ne l'avais espéré. C'était sans doute trop tôt, ou même pas indiqué du tout. Je crois que, provisoirement, je n'essayerai pas de recommencer.

Joachim ne demanda pas si la conférence lui avait plu, et Hans Castorp ne se prononça pas à ce sujet. Comme par une entente muette, ils ne firent pas, par la suite, la moindre allusion à la conférence.

DOUTES ET RÉFLEXIONS

Le mardi, notre héros était donc depuis une huitaine chez les gens d'en haut, et il trouva par conséquent dans sa chambre, en rentrant de sa promenade du matin, sa note de pensionnaire, la note de sa première semaine, une pièce de comptabilité proprement exécutée, sous une enveloppe verdâtre, avec en-tête illustré (le bâtiment du « Berghof » y était représenté sous un

aspect séduisant), et décorée en haut, du côté gauche, par un extrait du prospectus, composé en une étroite colonne de caractères, où le « traitement psychique d'après les principes les plus modernes » était tout particulièrement mentionné en caractères gras. Quant au relevé calligraphié, il s'élevait assez exactement à un total de 180 francs, dont 12 par jour pour la pension et les soins médicaux, 8 francs pour la chambre ; en outre il comprenait une somme de 20 francs sous la rubrique « Taxe d'entrée » et 10 francs pour la désinfection de la chambre, tandis que des frais moins importants, pour le linge, la bière et le vin bu au dîner, arrondissaient la somme.

Hans Castorp ne trouva rien à rectifier lorsqu'il examina la facture avec Joachim.

– Il est vrai, dit-il, que je ne fais pas usage des soins médicaux, mais cela, c'est mon affaire ; ils sont compris dans le prix de pension, et je ne puis pas exiger qu'on me les déduise, comment serait-ce possible ? Pour la désinfection, c'est plutôt le coup de fusil, il est impossible qu'ils aient gaspillé pour 10 francs d'H_2CO en fumigations contre la contagion de l'Américaine. Mais en somme je dois dire que c'est plutôt bon marché que cher, en considération de ce qu'ils offrent.

Et ils se rendirent donc ensemble, avant le second déjeuner, à « l'administration » pour s'acquitter de cette dette.

« L'Administration » se trouvait au rez-de-chaussée : lorsque, après le hall, on suivait le couloir en passant à côté du vestiaire, des cuisines et de l'office, on ne pouvait manquer la porte d'autant plus qu'elle se distinguait par un écriteau en porcelaine. Avec intérêt Hans Castorp fit connaissance avec le centre commercial de l'entreprise. C'était un véritable petit bureau : une demoiselle dactylographe y était occupée, et trois employés mâles étaient penchés sur leurs pupitres, tandis que, dans la pièce voisine, un monsieur qui devait occuper l'emploi

supérieur de chef ou de directeur, travaillait à un bureau à cylindre, ne jetant que par dessus les verres de son lorgnon un regard froid sur les clients pour les inspecter scrupuleusement. Tandis qu'on les expédiait au guichet, que l'on changeait un billet, encaissait et donnait quittance, ils gardèrent une attitude sévère et modeste, silencieuse, une attitude de sujets dociles, comme il sied à de jeunes Allemands qui témoignent à tout bureau et à tout local de service le respect dû à l'autorité ; mais dehors, en allant déjeuner, et dans le courant de la journée, ils parlèrent quelque peu de l'organisation de l'institut du « Berghof », et ce fut Joachim qui, en sa qualité d'indigène informé, répondit aux questions de son cousin.

Le conseiller aulique Behrens n'était nullement le propriétaire et le tenancier de l'établissement, bien qu'au premier abord on pût avoir cette impression. Au-dessus de lui et derrière lui, planaient des puissances invisibles, qui, précisément, ne se manifestaient dans une certaine mesure que sous la forme du bureau : c'était un conseil d'administration, une société par actions à laquelle on eût volontiers appartenu, car, au dire, très vraisemblable, de Joachim, malgré les traitements élevés des médecins et les principes d'une gestion très libérale, elle distribuait chaque année à ses membres un dividende appréciable. Le médecin-chef n'était donc pas un homme indépendant, il n'était qu'un agent, un fonctionnaire, un allié des puissances supérieures, le premier et le plus haut placé, il est vrai ; l'âme de l'établissement, qui exerçait une influence décisive sur toute l'organisation, sans en exclure l'intendance, bien que, comme médecin dirigeant, il fût naturellement exempté de toute activité concernant la partie commerciale de l'entreprise. Originaire du Nord-Ouest de l'Allemagne, on savait qu'il occupait depuis de longues années cette situation contre son goût et son plan de vie, amené là par sa femme, dont le cimetière du « Village » avait depuis longtemps accueilli les restes, – ce cimetière pittoresque de Davos-Dorf, là, en haut, sur le versant de droite, plus loin en arrière, vers l'entrée de la

vallée. Elle avait eu une figure charmante, encore qu'asthénique, à en juger par les photographies qui se trouvaient partout dans le logement du médecin-chef, ainsi que d'après les peintures dues à son propre pinceau d'amateur, et qui étaient accrochées aux murs. Après qu'elle lui eut donné deux enfants, un fils et une fille, son corps léger et envahi par la fièvre avait été transporté dans ces régions-ci et, en peu de mois, il avait achevé de dépérir et de se consumer. On disait que Behrens, qui l'avait adorée, avait été si durement frappé par ce coup que, pendant quelque temps, il était devenu mélancolique et bizarre et que, dans la rue, il s'était fait remarquer par des rires étouffés, des gesticulations et des monologues. Ensuite, il n'était pas retourné dans son milieu primitif, mais était demeuré sur place ; sans doute parce qu'il n'avait pas voulu s'éloigner de la tombe ; mais la raison déterminante avait été ce motif moins sentimental que lui-même avait été quelque peu atteint par le mal, et que, de son propre avis scientifique, sa place était tout bonnement ici. C'est ainsi qu'il s'était installé comme un de ces médecins qui sont les compagnons de souffrance de ceux dont ils surveillent le séjour ; qui ne combattent pas la maladie – tout en échappant à son influence, en toute liberté et indépendance – mais qui en portent eux-mêmes le signe, cas particulier, mais non pas rare, et qui sans aucun doute a ses avantages comme ses inconvénients. La camaraderie du médecin et du malade doit certes être approuvée et on peut admettre que, seul, celui qui souffre peut être le guide et le sauveur de ceux qui souffrent. Mais peut-on concevoir une véritable domination spirituelle sur une puissance exercée par quelqu'un qui compte lui-même parmi ses esclaves ? Celui qui est subjugué peut-il affranchir ? Le médecin malade reste un paradoxe, un phénomène problématique pour le sentiment simple. Sa connaissance scientifique de la maladie n'est-elle pas bien plutôt troublée et rendue confuse par l'expérience personnelle, qu'enrichie et moralement fortifiée ? Il ne regarde pas la maladie en face avec le regard clair de l'adversaire, mais il est embarrassé, il ne prend

pas nettement parti ; et avec toutes les précautions convenables on peut se demander si quelqu'un qui relève du monde de la maladie, est en somme intéressé à la guérison, ou simplement à la conservation des autres, au même degré et au même sens qu'un homme bien portant ?

Hans Castorp exprima une part de ces doutes et de ces réflexions, tout en bavardant avec Joachim sur le « Berghof » et son médecin-chef, mais Joachim fit remarquer qu'on ne savait nullement si le docteur Behrens était toujours malade ; sans doute était-il depuis longtemps guéri. Il y avait longtemps qu'il avait commencé à exercer ici, d'abord quelque temps de son propre chef, et il s'était vite fait un renom d'auscultateur à l'ouïe particulièrement fine, ainsi que de pneumotome très sûr. Ensuite, le « Berghof » s'était assuré son concours, cet établissement auquel son nom était si étroitement lié depuis bientôt dix années... Tout au fond, à l'extrémité de l'aile nord-ouest du sanatorium, était situé son appartement (le docteur Krokovski habitait non loin de là), et cette dame d'ancienne noblesse, l'infirmière-major dont Settembrini avait parlé sur un ton si sarcastique, et que Hans Castorp n'avait encore vue que très fugitivement, tenait son petit ménage de veuf. Du reste, le médecin en chef était seul, car son fils étudiait dans des universités allemandes, et sa fille était déjà mariée à un avocat établi en Suisse française. Le jeune Behrens venait parfois en visite pendant ses vacances, ce qui s'était déjà une fois produit depuis que Joachim séjournait ici, et il disait que les dames de l'établissement étaient alors agitées, que les températures montaient, que des jalousies provoquaient des disputes et des querelles dans les salles de repos et que la consultation spéciale du docteur Krokovski était aussitôt plus fréquentée...

On avait concédé à l'assistant pour ses occupations particulières une pièce spéciale qui était, – comme aussi la grande salle des consultations, le laboratoire, la salle d'opérations et le service de radiographie, – située dans le sous-

sol bien éclairé de l’établissement. Nous parlons d’un sous-sol parce que l’escalier en pierre qui y conduisait du rez-de-chaussée, donnait en effet l’impression que l’on descendait dans une sorte de cave, ce qui était presque une illusion. Car, en premier lieu, le rez-de-chaussée était situé assez haut, mais, de plus, le « Berghof » était construit contre la montagne sur un terrain en pente, et les pièces qui composaient cette « cave » s’ouvraient sur le devant, ayant vue sur le jardin et la vallée : circonstances qui contredisaient et compensaient en quelque sorte l’effet et le sens de l’escalier. Car on croyait sans doute descendre par ses marches au-dessous du niveau du sol, mais en réalité, une fois en bas, on se retrouvait au niveau de la terre, ou tout au plus quelques pieds en dessous, – impression qui amusa Hans Castorp lorsque, un après-midi que son cousin voulait se faire peser par le masseur, il l’accompagna dans cette sphère « souterraine ». Il y régnait une clarté et une propreté de clinique ; tout était blanc sur blanc et les portes ripolinées luisaient, y compris celle de la salle de consultation du docteur Krokovski, où la carte de visite du savant était fixée par des punaises et vers laquelle deux marches descendaient du couloir, de sorte que la pièce qui se trouvait derrière prenait l’apparence d’une cellule. Elle était située à droite de l’escalier, cette porte, à l’extrémité du couloir, et Hans Castorp la surveilla particulièrement, tandis que, en attendant Joachim, il allait et venait le long du corridor. Il en vit d’ailleurs sortir quelqu’un, une dame qui était récemment arrivée et dont il ne connaissait pas encore le nom, une petite femme gracile avec des franges sur le front et des boucles d’oreilles en or. Elle se pencha profondément en gravissant les marches et releva sa robe, tout en serrant de sa petite main ornée de bagues son mouchoir contre sa bouche et en regardant dans le vide avec de grands yeux pâles et hagards. Elle s’approcha ainsi de l’escalier à petits pas pressés qui faisaient froufrouter son jupon, s’arrêta tout à coup comme si elle se souvenait de quelque chose, se remit en marche de son pas sautillant, et disparut dans la cage de

l'escalier, toujours encore penchée, sans retirer son mouchoir des lèvres.

Derrière elle, lorsque la porte s'était ouverte, il avait fait beaucoup plus sombre que dans le corridor blanc : la luminosité chirurgicale ne s'étendait pas apparemment jusque là ; un demi-jour voilé, un profond crépuscule régnaient, ainsi que Hans Castorp s'en rendit compte, dans le cabinet analytique du docteur Krokovski.

PROPOS DE TABLE

Pendant les repas, dans la salle à manger bariolée, le jeune Hans Castorp se trouvait quelque peu gêné par le fait que, de cette promenade qu'il avait entreprise de sa propre initiative, il lui était resté le tremblement de tête de son grand-père : à table justement, ce tic se produisait presque régulièrement, il n'y avait pas moyen de l'empêcher, et il était difficile de le dissimuler. En dehors de la ressource consistant à appuyer son menton sur son col, ce qui ne pouvait pas se prolonger, il trouva plusieurs moyens de masquer sa faiblesse, – par exemple, il donnait le plus de mouvement possible à sa tête en adressant la parole tantôt à droite tantôt à gauche, ou bien lorsqu'il portait sa cuiller à la bouche, il appuyait l'avant-bras gauche sur la table, pour se donner de la tenue, voire même s'accoudait pendant les intervalles et appuyait sa tête sur la main, bien que cette attitude fût à ses yeux une véritable muflerie et ne pût être tolérée à la rigueur que dans cette compagnie de malades affranchis des convenances. Mais tout cela était pénible, et il se fallait de peu qu'en fussent complètement gâtés ces repas que par ailleurs il appréciait tant à cause des curiosités et des tensions intérieures qu'ils comportaient.

Mais la vérité était celle-ci – et Hans Castorp ne l'ignorait pas – que le phénomène répréhensible contre lequel il luttait, n'était pas d'origine simplement physique, ne devait pas seulement être expliqué par l'air d'ici et par son effort d'acclimatation, mais qu'il exprimait une agitation intérieure et provenait précisément, et très directement, de ces tensions et de ces curiosités.

Mme Chauchat venait presque toujours en retard à table, et jusqu'à ce qu'elle arrivât, Hans Castorp ne pouvait tenir ses pieds tranquilles, car il attendait le fracas de la porte vitrée qui accompagnait inévitablement cette entrée, et il savait qu'il sursauterait à ce moment, et qu'il sentirait sa figure se glacer, ce qui arrivait en effet. Au commencement, il avait chaque fois tourné la tête avec irritation, et accompagné la retardataire négligente de ses yeux furieux jusqu'à la table des « Russes bien », voire avait, à mi-voix et entre les dents, murmuré quelque invective, une exclamation de désapprobation outrée. Mais à présent il n'en faisait plus rien, mais baissait au contraire la tête sur son assiette, en se mordant même la lèvre, ou se tournait exprès et par un mouvement affecté de l'autre côté, car il lui semblait que la colère ne lui revenait plus de droit, comme s'il n'était plus assez libre pour blâmer, mais en quelque sorte complice de ce désagrément, et en partie responsable devant les autres – bref, il avait honte, et il eût été inexact de dire qu'il avait honte pour Mme Chauchat, car c'est tout à fait personnellement qu'il avait honte devant les autres, ce dont il eût d'ailleurs parfaitement pu se dispenser, car personne dans la salle ne se souciait ni du travers de Mme Chauchat ni de la honte de Hans Castorp, hormis peut-être l'institutrice, Mlle Engelhart, à sa droite.

Cet être minable avait compris que, grâce à la susceptibilité de Hans Castorp à l'égard des portes qui claquaient, un certain rapport affectif entre son jeune voisin de table et la Russe s'était

établi, et en outre, que le caractère de ce rapport importait peu, pourvu qu'il existât, et enfin, que son indifférence feinte – faute de don et d'exercice, très mal feinte – ne signifiait pas un affaiblissement, mais plutôt un renforcement, une phase plus avancée de ce rapport. Sans avoir pour sa propre personne ni prétentions ni espoir, Mlle Engelhart prodiguait des paroles qui exprimaient un ravissement désintéressé sur le compte de Mme Chauchat, et l'étrange était que Hans Castorp discernât et reconnût parfaitement, sinon tout de suite, du moins à la longue, le but de ces excitations ; elles lui répugnaient même, sans que pour cela il se laissât moins volontiers influencer et séduire par elles.

– Patatras ! dit la vieille fille, la voilà. On n'a pas besoin de lever les yeux pour se convaincre qu'elle est entrée. Naturellement, c'est elle, – et quelle délicieuse démarche ! – on dirait une chatte qui se glisse vers l'assiette de lait. Je voudrais que nous puissions changer de place pour que vous soyez à même de la contempler aussi commodément et aisément que moi. Je comprends naturellement que vous ne puissiez tout le temps tourner la tête vers elle, – Dieu sait ce qu'elle finirait par s'imaginer si elle s'en apercevait... À présent elle dit bonjour à son monde... vous devriez regarder, elle est si exquise à observer. Lorsqu'elle sourit et parle comme en ce moment, elle a une fossette dans la joue, mais pas toujours, seulement quand elle le veut bien. Oui, c'est une enfant gâtée, c'est pourquoi elle est si nonchalante. On est obligé d'aimer de telles gens, bon gré mal gré ; car lorsqu'ils vous mettent en colère par leur laisser-aller, la colère même est un motif de plus de leur être attaché, c'est un tel bonheur de se mettre en colère, et d'être contraint d'aimer quand même...

Ainsi murmurait l'institutrice derrière sa main, sans que les autres l'entendissent, tandis que la rougeur duveteuse sur ses joues de vieille fille rappelait la température anormale de son corps ; et ses paroles lascives pénétraient le pauvre Hans

Castorp jusqu'au sang et jusqu'à la moelle. Un certain manque d'indépendance déterminait chez lui le besoin d'entendre confirmer par un tiers que Mme Chauchat était une femme délicieuse, et de plus, le jeune homme désirait se faire encourager du dehors, à des sentiments auxquels sa raison et sa conscience opposaient des résistances gênantes.

D'ailleurs, ces observations ne furent que peu fécondes en précisions, car avec les meilleures intentions du monde, Mlle Engelhart ne savait rien de plus exact sur Mme Chauchat que tous les autres pensionnaires du sanatorium ; elle ne la connaissait pas, elle ne pouvait même pas se vanter d'avoir avec elle une seule connaissance commune, et l'unique chose par quoi elle se donnait quelque contenance devant Hans Castorp, c'était le fait qu'elle était originaire de Kœnigsberg, par conséquent d'un pays assez proche de la frontière russe, et qu'elle savait quelques bribes de russe, – mérites assez chiches mais que Hans Castorp était prêt à considérer comme une relation lointaine avec Mme Chauchat.

– Elle ne porte pas de bague, dit-il, pas d'alliance comme je vois. Pourquoi cela ? Ne m'avez-vous pas dit que c'était une femme mariée ?

L'institutrice parut confuse, comme si on l'avait poussée dans une impasse et comme si elle devait s'excuser, tant elle se sentait responsable de Mme Chauchat à l'égard de Hans Castorp.

– Il ne faut pas prendre cela trop à la lettre, dit-elle. Je sais de bonne source qu'elle est mariée. Il ne peut y avoir aucun doute là-dessus. Si elle se fait nommer Madame, ce n'est pas simplement pour jouir de plus de considération, comme le font certaines demoiselles étrangères, lorsqu'elles sont un peu mûres, mais nous savons tous qu'elle a réellement un mari quelque part en Russie, on sait cela dans tout le pays. Elle a d'ailleurs un autre nom de jeune fille, un nom russe et non

français, un nom en *-anof* ou en *-ukof*, je l'ai su, mais je l'ai oublié ; si vous voulez je m'en informerai, il y a certainement plusieurs personnes ici qui connaissent le nom. Une alliance ? non, elle n'en porte pas, cela m'avait déjà frappée. Mon Dieu, peut-être ne lui sied-elle pas, peut-être cela lui fait-il une main trop large. Ou peut-être trouve-t-elle cela bourgeois de porter une alliance, un anneau plat, il ne manquerait plus que le trousseau de clefs, non, elle est évidemment trop libre d'esprit pour cela... Je sais cela, les femmes russes ont toutes quelque chose de libre dans leur manière d'être. De plus, un tel anneau a quelque chose de véritablement rebutant et de dégrisant, n'est-ce pas un symbole de sujétion ? je veux dire qu'il donne à la femme presque un caractère de nonne, il fait d'elle une sainte nitouche ! Cela ne m'étonne pas du tout que cela ne convienne pas à Mme Chauchat. Une femme si ravissante, dans la fleur de l'âge... Sans doute n'a-t-elle ni raison ni désir de faire aussitôt sentir à chaque homme auquel elle donne la main ses liens conjugaux...

Grand Dieu, avec quelle ardeur l'institutrice plaidait la cause de Mme Chauchat. Effrayé, Hans Castorp la regarda en face, mais elle tint tête à son regard avec une sorte d'embarras farouche. Puis tous deux se turent un moment pour se remettre. Hans Castorp mangeait et réprimait le tremblement de sa tête. Enfin il dit :

– Et le mari ? ne s'occupe-t-il pas du tout d'elle ? Ne vient-il jamais lui rendre visite ici ? Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

– Fonctionnaire, fonctionnaire dans l'administration russe, dans un gouvernement perdu, le Daghestan, vous savez, c'est tout à fait à l'Est, au delà du Caucase, on l'y a envoyé. Non, je vous disais bien que personne ne l'avait jamais vu ici. Et pourtant, cette fois-ci, elle passe déjà son troisième mois chez nous.

– Elle n'est donc pas ici pour la première fois ?

– Oh non, c'est déjà pour la troisième fois. Et dans les intervalles elle séjourne ailleurs, en des endroits semblables. C'est le contraire qui est le cas, c'est elle qui lui rend visite, parfois, pas souvent, une fois par an, pour quelque temps. On peut dire qu'ils vivent séparés et qu'elle lui rend de temps à autre visite.

– Oui, évidemment, puisqu'elle est malade...

– Sans doute, elle est malade. Mais quand même pas à ce point. Pas assez gravement pour qu'elle soit obligée de vivre toujours dans des sanatoria, et séparée de son mari. Il doit y avoir à cela d'autres raisons plus générales. On tend à supposer ici qu'il y a d'autres raisons. Peut-être ne se plaît-elle pas au Daghestan, derrière le Caucase, dans une contrée aussi sauvage et aussi lointaine, cela n'aurait, après tout, rien d'étonnant. Mais il faut aussi que cela tienne un peu au mari si elle ne se plaît absolument pas chez lui. Il a un nom français, mais c'est quand même un fonctionnaire russe, et c'est là une espèce d'homme assez grossière si vous pouvez m'en croire. Il m'est arrivé d'en voir un, il avait une barbe gris fer et une de ces figures rouges... Ils sont du reste corruptibles à l'extrême, et puis tous en tiennent pour le *Wutki*, cette eau-de-vie, vous savez ? Pour la convenance ils se font servir quelque chose à manger, quelques champignons marinés ou un petit morceau de morue, et ils boivent tout simplement avec cela, en quantités formidables. Ils appellent cela une collation...

– Vous lui attribuez tous les torts, dit Hans Castorp. Nous ne savons pourtant pas si elle-même ne porte pas en partie la responsabilité de ce qu'ils ne peuvent vivre ensemble. Il faut être juste. Lorsque je la considère, et quand je songe à ce travers qu'elle a de claquer des portes... je ne la tiens certainement pas pour un ange, ne m'en veuillez pas, je vous en prie, mais je ne

m'y fierais pas. Mais vous n'êtes pas impartiale, vous êtes pleine jusqu'aux oreilles de préjugés en sa faveur…

Ainsi parlait-il parfois. Avec une ruse qui était étrangère à sa nature, il feignait de croire que l'enthousiasme romanesque de Mlle Engelhart pour Mme Chauchat n'était pas ce qu'il signifiait en réalité (et il le savait parfaitement), comme s'il n'était, cet enthousiasme, qu'un fait en soi, fort cocasse, au sujet duquel lui, Hans Castorp, l'indépendant Hans Castorp, pouvait taquiner la vieille fille, en gardant une distance froide et humoristique. Et comme il était certain que sa complice admettrait et tolérerait cet impertinent renversement des choses, il ne risquait pas grand'chose ce faisant.

– Bonjour, Mademoiselle, dit-il. Avez-vous bien dormi ? J'espère que vous avez rêvé de votre belle Minka… Pourquoi donc rougir dès qu'on la nomme ? Vous en êtes absolument folle ne le niez donc pas !

Et l'institutrice, qui avait en effet rougi et qui se penchait profondément sur sa tasse, chuchota du coin des lèvres :

– Mais non, fi donc, Monsieur Castorp, ce n'est pas gentil à vous de m'embarrasser ainsi par vos allusions. Tout le monde va s'apercevoir que nous parlons d'elle et que vous me dites des choses qui me font rougir…

C'était un jeu étrange auquel jouaient ces deux voisins de table. Tous deux savaient qu'ils mentaient doublement et triplement, que Hans Castorp ne taquinait l'institutrice que pour pouvoir parler de Mme Chauchat, mais trouvait en même temps un plaisir malsain et indirect à badiner avec la vieille fille qui, de son côté, s'y complaisait : en premier lieu par instinct d'entremetteuse, mais en outre parce que, pour complaire au jeune homme, elle s'était sans doute réellement quelque peu entichée de Mme Chauchat, et enfin parce qu'elle tirait une

pauvre jouissance de se faire ainsi taquiner et rougir. Tous deux savaient cela, de soi-même et de l'autre... et ils savaient aussi que chacun d'eux le savait de soi-même et de l'autre, et tout cela était tortueux et malpropre. Mais bien que Hans Castorp, en général, n'éprouvât que dégoût pour les choses tortueuses et malpropres, et bien que dans ce cas particulier aussi elles lui répugnassent, il continuait néanmoins à clapoter dans cet élément trouble, en se rassurant par la pensée qu'il n'était ici qu'en visite et qu'il allait bientôt repartir. Avec un détachement feint il jugeait en connaisseur le physique de la femme « nonchalante », constatait que, vue de face, elle paraissait sensiblement plus jolie et plus jeune que de profil, que ses yeux étaient trop écartés et que sa tenue laissait beaucoup à désirer, tandis que ses bras étaient, il est vrai, beaux et « d'un galbe suave ». Et tout en disant cela, il s'efforçait de dissimuler le tremblement de sa tête, et constatait cependant que non seulement l'institutrice s'apercevait de ses efforts inutiles, mais remarquait encore avec la plus vive répugnance qu'elle aussi tremblait de la tête. Au surplus, ce n'était que par politique et par une malice plutôt contraire à sa nature qu'il avait appelé Mme Chauchat « votre jolie Minka » ; aussi pouvait-il continuer d'interroger :

– Je dis Minka, mais comment s'appelle-t-elle donc en réalité ? Je veux parler de son prénom. Entichée comme vous l'êtes d'elle, vous devez évidemment connaître son prénom.

L'institutrice réfléchit.

– Attendez donc, je le sais, dit-elle, je l'ai connu. Ne s'appelle-t-elle pas Tatiana ? Non, ce n'était pas cela, et pas davantage Natacha. Natacha Chauchat ? Non, ce n'est pas cela que j'ai entendu. Halte, ça y est. Advotia, c'est Advotia qu'elle s'appelle. Ou c'était en tout cas quelque chose dans ce genre. Car il est certain qu'elle ne s'appelle ni Katyenka ni Ninotchka.

Vraiment, cela m'échappe. Mais je puis facilement m'en informer, si vous y tenez.

Et en effet, le lendemain, elle savait le nom. Elle le prononça au déjeuner lorsque la porte vitrée fut fermée. Mme Chauchat s'appelait Clawdia.

Hans Castorp ne comprit pas aussitôt. Il se fit répéter et épeler le nom avant qu'il l'eût saisi. Puis il le répéta plusieurs fois, en regardant du côté de Mme Chauchat, de ses yeux veinés de rouge, et en le lui essayant en quelque sorte.

– Clawdia, dit-il, oui, elle peut bien s'appeler ainsi, c'est tout à fait cela.

Il ne dissimula pas le plaisir qu'il éprouvait de ce renseignement intime et il ne disait plus maintenant que Clawdia lorsqu'il pensait à Mme Chauchat.

– Votre Clawdia fait des boulettes de pain, il me semble ? Ce n'est pas précisément distingué.

– Cela dépend de qui le fait, répondit l'institutrice, cela sied à Clawdia.

Oui, les repas dans la salle aux sept tables avaient le plus grand charme pour Hans Castorp. Il regrettait lorsque l'un d'eux prenait fin, mais sa consolation c'était que bientôt, dans deux heures ou deux heures et demie, il serait à nouveau assis à cette place, et lorsqu'il était assis à nouveau, c'était comme s'il ne s'était jamais levé. Qu'y avait-il dans l'intervalle ? Rien ! Une petite promenade jusqu'à la chute d'eau ou jusque dans le quartier anglais, un peu de repos sur une chaise-longue. Ce n'était pas une interruption grave, ce n'était pas un obstacle qui valût qu'on le prît au sérieux. C'eût été autre chose si un travail, si des soucis ou des peines se fussent interposés, qu'il n'eût pu

aussi facilement écarter et négliger en pensée. Mais ce n'était pas le cas dans la vie si intelligemment et heureusement organisée du *Berghof*. Hans Castorp pouvait, lorsqu'il se levait de table, se réjouir immédiatement du repas prochain, – pour autant du moins que le mot « se réjouir » désignât exactement cette sorte d'attente avec laquelle il voyait venir sa nouvelle rencontre avec la malade Clawdia Chauchat, et ne fût pas un mot trop léger, trop gai, trop simple et trop commun. Il est possible que le lecteur soit tenté de ne juger appropriées à la personne de Hans Castorp et à sa vie intérieure que de telles expressions, à savoir gaies et ordinaires ; mais nous rappelons qu'en jeune homme pourvu de jugement et de conscience, il ne pouvait simplement « se réjouir » de la vue et du voisinage de Mme Chauchat ; constatons que ces mots, si on les lui avait proposés, il les eût repoussés en haussant les épaules.

Oui, il devenait méprisant à l'égard de certains moyens d'expression – c'est là un détail qui mérite d'être noté. Il allait et venait tandis que ses joues étaient brûlantes et il chantait devant lui, chantait en lui-même, car son état d'âme était musical et sensitif. Il fredonnait une petite chanson qu'il avait entendue Dieu sait où, à une soirée ou à un concert de bienfaisance, chantée par une petite voix de soprano, et qu'il avait retrouvée au fond de sa mémoire, – une tendre niaiserie qui commençait :

Comme me trouble étrangement
Parfois une parole de toi…

et il était sur le point d'ajouter :

Qui venait de tes lèvres
Et allait à mon cœur…

lorsqu'il haussa soudain les épaules, dit : « C'est ridicule ! », condamna et rejeta ce mièvre petit lied comme démodé et

empreint d'une sensiblerie niaise, le rejeta avec une sévérité mêlée de mélancolie. À un pareil lied plein de ferveur, le premier jeune homme venu pouvait se complaire qui aurait « donné son cœur » comme on a coutume de dire, en tout bien et tout honneur, et avec d'agréables perspectives d'avenir, à quelque oie blanche et bien portante, dans la plaine, là-bas, et qui s'abandonnerait à ses sentiments licites, raisonnables et, au fond, joyeux. Quant à lui et à sa liaison avec Mme Chauchat – le mot « liaison » est de lui, nous en déclinons la responsabilité – il ne pouvait rien avoir de commun avec tout cela et une mélodie de ce genre ; dans sa chaise-longue, il se sentit enclin à prononcer sur elle un jugement esthétique en la traitant de « fadaise », mais se ravisa, un peu décontenancé, bien qu'il ne trouvât pour le moment rien de plus approprié à dire.

Mais une chose lui procurait de la satisfaction lorsqu'il était couché et prêtait l'oreille à son cœur, à son cœur corporel qui battait rapidement et distinctement dans le silence, dans le silence réglementaire qui, durant la principale cure de repos, régnait sur tout le *Berghof*. Il battait obstinément et indiscrètement, son cœur, comme c'était presque toujours le cas depuis qu'il était ici ; mais Hans Castorp s'y arrêtait moins que les premiers jours. On ne pouvait plus dire maintenant qu'il battait de son propre chef, sans raison et sans rapport avec l'âme. Ce rapport existait ou, tout au moins, pouvait être établi sans peine ; l'activité exaltée du corps pouvait aisément se justifier par un état d'âme correspondant. Hans Castorp n'avait besoin que de penser à Mme Chauchat – et il pensait à elle – pour éprouver le sentiment qui correspondait à son battement de cœur.

INQUIÉTUDE NAISSANTE. DES DEUX GRANDS-PÈRES ET DE LA PROMENADE EN BARQUE AU CRÉPUSCULE

Le mauvais temps était exorbitant, – à cet égard Hans Castorp n'avait pas de chance pour son bref séjour dans ces contrées. Il ne neigeait pas précisément, mais il tombait, durant des journées entières, une pluie lourde et vilaine, d'épais brouillards emplissaient la vallée, et des orages ridiculement superflus – car il faisait en outre si froid que l'on avait même allumé le chauffage dans la salle à manger – éclataient avec des échos qui roulaient longuement.

– Dommage ! dit Joachim, j'avais pensé que nous pourrions aller un jour à la *Schatzalp* avec notre déjeuner, ou entreprendre quelque autre excursion, mais il semble que cela ne doive pas se faire. Espérons que ta dernière semaine sera meilleure.

Mais Hans Castorp répondit :

– Laisse donc. Je n'aspire guère aux entreprises. Ma dernière expédition ne m'a pas précisément réussi. Je me repose mieux en vivant au jour le jour sans beaucoup de distraction. La distraction, c'est pour les anciens, mais moi, avec mes trois semaines, qu'ai-je besoin de distraction ?

C'était ainsi, il se sentait occupé et absorbé là où il était. S'il avait des espérances, l'accomplissement comme la déception l'attendaient ici, et non pas sur une *Schatzalp* quelconque. Ce n'était pas l'ennui qui le tourmentait ; au contraire, il commençait à craindre que la fin de son séjour arrivât avec une rapidité trop ailée. La deuxième semaine s'écoulait, deux tiers du temps qui lui était accordé seraient bientôt vécus, et lorsque

la troisième serait entamée, on commencerait déjà de penser à faire sa malle. La reviviscence de son sens de la durée s'était affaiblie ; déjà les jours commençaient à s'envoler, et ils le faisaient, bien que chacun d'entre eux s'étirât en une attente sans cesse renouvelée, et se gonflât de sensations, silencieuses et secrètes... Oui, le temps est une singulière énigme ; comment la tirer au clair ?

Serait-il nécessaire de désigner de plus près les sensations secrètes qui ralentissaient et accéléraient à la fois le cours des journées de Hans Castorp ? Mais tout le monde les connaît, c'étaient tout à fait les sensations coutumières en leur insignifiance sentimentale, et dans le cas plus raisonnable et plus prometteur auquel eût pu s'appliquer la petite chanson insipide : « Combien me touche étrangement », ils n'auraient pu se dérouler d'une autre manière.

Il était impossible que Mme Chauchat n'aperçût rien des fils qui se nouaient entre une certaine table et la sienne ; et cependant, c'était le désir effréné de Hans Castorp qu'elle s'en aperçût le plus possible. Nous l'appelons désir effréné, parce que Hans Castorp était absolument fixé sur le caractère déraisonnable de son cas. Mais quiconque en est au point où il en était arrivé, ou bien au point où il allait en arriver, veut que de l'autre côté on ait connaissance de son état, même si la chose n'a ni rime ni raison. L'homme est ainsi fait.

Or donc, après que Mme Chauchat se fût retournée deux ou trois fois par hasard, ou sous une influence magnétique, vers cette table, et qu'elle eut chaque fois rencontré les yeux de Hans Castorp, elle regarda une troisième fois avec préméditation, et cette fois encore, rencontra ses yeux. Pour la cinquième fois, elle ne le surprit pas immédiatement : il n'était pas au garde à vous. Mais il sentit aussitôt qu'elle le regardait, et ses yeux répondirent avec tant d'empressement qu'elle se détourna en souriant. La méfiance et le ravissement se disputèrent son esprit

en face de son sourire. Si elle le jugeait puéril, elle se trompait. Son besoin de raffinement était considérable. À la sixième occasion, lorsqu'il devina, sentit, fut intérieurement averti, qu'elle regardait de son côté, il fit semblant de considérer avec un déplaisir insistant une dame pustuleuse qui s'était approchée de sa table pour bavarder avec la grand-tante, tint bon avec une volonté de fer, au moins pendant deux ou trois minutes, et ne céda pas jusqu'à ce qu'il fût certain que les yeux de Kirghize, là-bas, l'avaient quitté – étrange comédie que Mme Chauchat non seulement pouvait mais devait pénétrer afin que la grande finesse et la maîtrise de soi de Hans Castorp lui donnassent à réfléchir… Il arriva encore ceci : entre deux services, Mme Chauchat se retourna négligemment, et inspecta la salle. Hans Castorp s'était trouvé à son poste ; leurs yeux se rencontrèrent. Tandis qu'ils se regardent – la malade d'un air moqueur qui vaguement le guettait, Hans Castorp, avec une fermeté excitée (il serrait même les dents en tenant tête à ses yeux), – la serviette est sur le point d'échapper à Mme Chauchat et de glisser de ses genoux jusque par terre. Tressaillant nerveusement, elle allonge la main, mais lui aussi est pris d'un sursaut qui le soulève à moitié de sa chaise et il veut se précipiter aveuglément à son secours, par delà huit mètres d'espace et une table qui les sépare, comme si c'eût été une catastrophe que la serviette touchât le sol… À quelques centimètres du parquet elle réussit à la rattraper. Mais dans son attitude penchée, obliquement inclinée, tenant le bout de la serviette, et la mine sombre, apparemment irritée par cette absurde petite panique à laquelle elle vient de céder et dont elle rejette, semble-t-il, la faute sur lui, elle regarde encore une fois dans sa direction, voit son élan contenu, ses sourcils relevés et se détourne en souriant.

Cet incident, Hans Castorp le ressentit comme un triomphe auquel il se laissa aller. Mais le contrecoup ne se fit pas attendre, car, pendant deux journées entières, c'est-à-dire pendant dix repas, Mme Chauchat ne se retourna plus vers la

salle, elle renonça même à se « présenter » au public en entrant dans le réfectoire, comme elle en avait eu l'habitude. C'était dur. Mais comme ces changements dans les habitudes de la dame s'adressaient sans aucun doute à lui, il y avait évidemment quand même un rapport entre eux, bien que sous une forme négative ; et cela pouvait suffire.

Il voyait bien que Joachim avait eu parfaitement raison en faisant remarquer qu'il n'était pas du tout facile de nouer connaissance ici, hormis avec ses commensaux. Car, après le dîner, durant l'unique heure qui donnait l'occasion d'une sorte de vie de société régulière, mais qui se réduisait souvent à une vingtaine de minutes, Mme Chauchat était assise, sans exception, dans son entourage ordinaire, le Monsieur à la poitrine plate, l'humoriste aux cheveux crépus, le silencieux docteur Blumenkohl et les jeunes hommes aux épaules tombantes, dans le fond du petit salon qui semblait être réservé à la « table des Russes bien ». De plus, Joachim était toujours pressé de s'en aller, afin de ne pas abréger la cure de repos du soir, comme il disait, et peut-être également pour d'autres raisons diététiques qu'il n'invoquait pas, mais que Hans Castorp soupçonnait et respectait. Nous lui avons reproché le caractère effréné de ses désirs, mais quels qu'ils fussent, ce n'était pas en tout cas des relations mondaines qu'il souhaitait avoir avec Mme Chauchat, et au fond il était d'accord avec les circonstances qui y faisaient obstacle. Les relations tendues et indéterminées que ses regards et ses manèges avaient établies entre lui et la Russe n'étaient pas d'une nature mondaine, elles n'obligeaient à rien et ne pouvaient en aucune façon l'obliger. Car une bonne part de réprobation mondaine pouvait d'un côté s'accorder avec eux, et le fait qu'il rattachait le battement de son cœur à la pensée de « Clawdia » ne suffisait guère à ébranler chez le petit-fils de Hans Lorenz Castorp la conviction qu'il ne pouvait rien avoir de commun avec cette étrangère qui passait sa vie séparée de son mari, et sans porter d'alliance, dans toutes les stations climatériques possibles, qui se tenait mal, qui claquait les

portes, qui faisait des boulettes de pain et qui, incontestablement, rongeait ses ongles, que, – mettons : en réalité, c'est-à-dire en dehors de ces relations secrètes, – de profonds abîmes séparaient son existence à elle, de la sienne à lui, et qu'il n'aurait pu affronter avec elle aucune des critiques qu'il avouait justifiées. Hans Castorp était trop sensé pour avoir aucun orgueil personnel ; mais un orgueil d'une espèce plus générale et d'une origine plus lointaine était inscrit sur son front et autour de ses yeux aux regards un peu somnolents, et du fond de cet orgueil montait un sentiment de supériorité dont il ne pouvait ni ne voulait se défaire en présence de l'être et de la manière d'être de Mme Chauchat. Chose étrange, il prit conscience avec une vivacité particulière et, peut-être pour la première fois, de ce sentiment de supériorité d'origine si lointaine lorsqu'il entendit pour la première fois Mme Chauchat parler l'allemand. Elle était debout, les deux mains dans les poches de son chandail, à l'issue d'un repas et, engagée, comme Hans Castorp l'entendit en passant, dans une conversation avec une autre malade, une compagne de cure de repos sans doute ; elle faisait des efforts d'ailleurs charmants pour parler la langue allemande, la langue maternelle de Hans Castorp, ce qu'il éprouva avec une fierté qu'il n'avait encore jamais ressentie, bien qu'il se sentît en même temps assez disposé à sacrifier cette fierté au ravissement dont l'animait ce délicieux baragouin.

En un mot : Hans Castorp ne considérait cette liaison muette avec ce membre nonchalant de la société de ces gens que comme une aventure de vacances qui, devant le tribunal de la Raison, – de sa propre conscience raisonnable, – ne pouvait nullement prétendre à être approuvée : d'abord parce que Mme Chauchat était malade, fatiguée, fiévreuse et intérieurement vermoulue, – circonstance étroitement liée au caractère douteux de son existence tout entière ainsi qu'aux sentiments de distante prudence de Hans Castorp... Non chercher, sérieusement à faire sa connaissance, voilà une idée qui ne pouvait pas lui venir, et quant au reste, tout ne serait-il

pas fini, bien ou mal, avant une semaine et demie, lorsqu'il commencerait son stage chez Tunder et Wilms ?

Il est vrai qu'en attendant il en allait ainsi qu'il avait commencé de considérer les états d'âme, les tensions, les satisfactions et les déceptions qu'il tirait de ses rapports délicats avec la malade, comme le sens et le contenu véritables de son séjour de vacances, de ne vivre que pour eux et de laisser dépendre son humeur bonne ou mauvaise de leur développement. Les circonstances favorisaient ce culte avec beaucoup de bienveillance, car on vivait l'un près de l'autre, en un espace limité, et quoique Mme Chauchat fût logée à un autre étage que lui – au premier (elle faisait d'ailleurs sa cure de repos, comme Hans Castorp l'apprit par l'institutrice, dans une salle commune, celle-là même, située sous le toit, où le capitaine Miklosich avait l'autre jour éteint la lumière), – il n'en restait pas moins que, par le simple fait des cinq repas, et en outre à chaque pas, du matin au soir, la possibilité existait, voire la nécessité inéluctable de rencontres fréquentes. Et cela aussi, de même que tout le reste, l'absence de soucis et de peines, Hans Castorp le trouvait fameux, encore qu'il éprouvât une sorte d'angoisse à se sentir enfermé ainsi avec cet à peu près propice.

Pourtant il aidait même un peu, il calculait et mettait son cerveau au service de la cause, pour améliorer ce bonheur. Comme Mme Chauchat venait habituellement en retard à table, il s'arrangea pour venir lui aussi avec un léger retard afin de la rencontrer en chemin. Il s'attardait à sa toilette, n'était pas prêt lorsque Joachim venait le prendre, laissait son cousin le précéder et disait qu'il le suivrait. Conseillé par l'instinct propre à son état, il attendait un certain temps qui lui semblait le temps indiqué, puis descendait au premier étage ; arrivé là, il ne continuait pas de descendre le même escalier, mais en gagnait un autre en parcourant toute la longueur du corridor et en passant devant la porte d'une chambre bien connue : c'était le numéro 7. Par ce chemin, en longeant le corridor, d'un escalier à

l'autre, il s'offrait pour ainsi dire à chaque pas une chance, car à chaque instant la dite porte pouvait s'ouvrir, – et cela se produisit à plusieurs reprises : avec fracas elle se refermait derrière Mme Chauchat qui, pour sa part, se montrait et glissait sans bruit vers l'escalier... Puis elle descendait devant lui et soutenait de la main ses cheveux, ou bien Hans Castorp marchait devant elle et sentait son regard dans le dos, avec des tressaillements et des fourmillements, mais avec la volonté de se tenir devant elle comme s'il ignorait sa présence, et comme s'il menait en toute indépendance sa vie personnelle. Aussi plongeait-il les mains dans les poches de son veston, roulait très inutilement les épaules, toussait tout haut en se frappant la poitrine du poing, – tout cela pour manifester son détachement.

Parfois il poussait l'astuce encore plus loin. Lorsqu'il était déjà à table, il disait d'un air fâché et ennuyé à son cousin en tâtant ses poches : « Voilà que j'ai oublié mon mouchoir. Il va falloir encore me promener jusque là-haut. » Et il remontait pour que « Clawdia » et lui se rencontrassent, ce qui était encore tout autre chose, infiniment plus dangereux, et d'un charme plus aigu que lorsqu'il marchait devant ou derrière elle. La première fois qu'il exécuta cette manœuvre, elle le toisa à quelque distance d'un regard plutôt impertinent et sans timidité, le toisa de haut en bas, mais lorsqu'elle se fut approchée, elle détourna de lui les yeux avec indifférence et passa de telle façon que cet épisode ne pouvait avoir une grande valeur. Par contre, la deuxième fois elle le regarda, non pas seulement de loin, mais durant tout le temps le regarda en face d'un air ferme et même un peu sombre, alla jusqu'à tourner à son passage la tête vers lui ; le pauvre Hans Castorp en fut pénétré jusqu'à la moelle. D'ailleurs il n'y avait pas lieu de le plaindre, puisqu'il n'avait pas voulu autre chose et que lui-même avait préparé la voie à cela. Mais cette rencontre lui causa un saisissement, aussi bien lorsqu'elle eut lieu, que plus tard, à titre rétrospectif ; car ce n'est que lorsque ce fut passé qu'il se rendit exactement compte comment cela avait été. Jamais

encore il n’avait vu le visage de Mme Chauchat si proche de lui, si clairement distinct dans tous ses détails ; il avait pu distinguer les petits cheveux qui se détachaient de l’entrelacement de sa natte blonde, laquelle tirait un peu vers le roux métallique et était simplement nouée autour de la tête, et il n’y avait eu que la largeur de quelques mains entre son visage à lui et le sien à elle, aux formes si étranges, mais depuis si longtemps familières et qui lui plaisaient comme rien d’autre au monde : des formes exotiques et pleines de caractère à la fois (car seul ce qui nous est étranger nous semble avoir du caractère), d’un exotisme nordique et mystérieux, qui excitait à l’exploration, dans la mesure où ses signes et ses rapports étaient difficiles à déterminer. Mais le plus caractéristique, c’était sans doute la saillie des pommettes placées très haut : elles cernaient de près les yeux placés exceptionnellement loin l’un de l’autre, à fleur de tête, et les rendait un peu obliques tout en donnant leur concavité suave aux joues, laquelle, à son tour, semblait entraîner la plénitude des lèvres légèrement retroussées. Mais il y avait surtout les yeux, – ces yeux étroits de Kirghize et (du moins était-ce la pensée de Hans Castorp) d’une coupe vraiment magique, d’un gris bleu ou d’un bleu gris, qui était la couleur de montagnes lointaines, et qui parfois, en un regard oblique qui ne servait pas à voir, se fondaient en une coloration nocturne, ténébreuse et voilée – les yeux de Clawdia qui l’avaient considéré d’un regard pénétrant et un peu sombre, de tout près, et qui, par la position, la couleur et l’expression, ressemblaient d’une manière frappante et presque effrayante à ceux de Pribislav Hippe. « Ressemblaient » n’était pas du tout le mot juste – c’étaient les mêmes yeux, et aussi la largeur de la moitié supérieure du visage, ce nez renfoncé, tout, jusqu’à la blancheur rougissante de la peau, la couleur saine des joues, qui pourtant, chez Mme Chauchat, ne faisait que donner l’illusion de la santé, et, comme chez tous les autres ici, n’était que le résultat superficiel de la cure de repos à l’air libre – tout était comme chez Pribislav, et ce dernier ne l’avait pas regardé autrement lorsqu’ils se rencontraient dans la cour de l’école.

C’était bouleversant à tous les égards ; Hans Castorp était enthousiasmé par cette coïncidence, et en même temps il éprouvait quelque chose comme une crainte qui montait en lui, une angoisse du même genre que ce sentiment d’être enfermé avec l’à-peu-près propice dans un espace exigu : cela aussi qu’il rencontrât de nouveau Pribislav depuis longtemps oublié, et qu’en la personne de Mme Chauchat, son ancien camarade le regardât de ses yeux de Kirghize, cela aussi, c’était d’être enfermé avec quelque chose d’inévitable et d’inéluctable, inéluctable dans un sens de félicité angoissante. C’était à la fois prometteur, inquiétant et presque menaçant, et le jeune Hans Castorp sentit qu’il avait besoin de secours ; des mouvements vagues et instinctifs s’opéraient en lui, que l’on eût pu qualifier de tâtonnements, de gestes en quête d’une aide, d’un conseil, d’un appui ; il pensa tour à tour à plusieurs personnes auxquelles il pouvait être éventuellement utile de penser en la circonstance.

Il y avait là Joachim, le brave et honnête Joachim, à ses côtés, dont les yeux, ces mois derniers, avaient pris une expression triste et qui haussait parfois les épaules avec cette violence négligente qu’on ne lui connaissait pas autrefois, Joachim avec son « Henri le Bleu » dans sa poche, pour nous servir du terme dont Mme Stoehr désignait cet ustensile ; avec un visage empreint d’une impudeur si têtue que Hans Castorp en était chaque fois épouvanté jusqu’au tréfonds de l’âme... L’honnête Joachim donc était là, qui agaçait et tourmentait le docteur Behrens pour pouvoir repartir, pour prendre, dans cette « plaine », dans ce « pays plat » dont on parlait ici avec une légère, mais sensible nuance de dédain, ce service tant convoité. Pour en arriver là plus vite, et gagner un peu de ce temps que l’on gaspillait ici si légèrement, il commençait donc par s’appliquer en toute conscience au service de la cure, le faisait pour l’amour du régime lui-même, qui en somme était une consigne comme une autre, et remplir ce devoir c’était remplir

son devoir. Aussi, déjà au bout d'un quart d'heure, Joachim, chaque soir, pressait-il son cousin de quitter la réunion pour la cure du soir, et c'était heureux, car son exactitude militaire venait en quelque sorte au secours de Hans Castorp, le pékin, qui, autrement, s'y serait attardé plus longtemps encore, les yeux fixés sur le petit salon des Russes. Mais, si Joachim avait tellement hâte d'abréger la soirée, cela tenait encore à une autre raison qu'il taisait, mais que Hans Castorp connaissait exactement, depuis qu'il avait si bien appris à comprendre pourquoi le visage de Joachim se tachetait en pâlissant, et pourquoi sa bouche était tourmentée à certains instants d'une grimace si singulièrement plaintive. Car Maroussia, elle aussi, Maroussia l'éternelle rieuse, qui portait un petit rubis au doigt, qui respirait un parfum d'orange, Maroussia à la poitrine opulente, mais vermoulue, assistait le plus souvent à ces réunions, et Hans Castorp comprit que c'était cette chose qui éloignait Joachim parce qu'il se sentait trop attiré vers elle, et d'une manière trop terrible. Joachim, lui aussi, était-il enfermé, d'une manière plus étroite et plus oppressante encore que lui-même, puisqu'il était assis cinq fois par jour à la même table que Maroussia et que son mouchoir parfumé à l'orange ? Quoiqu'il en fût, Joachim était beaucoup trop occupé de lui-même pour que sa présence eût pu en quelque manière apporter une aide à Hans Castorp. Sa fuite quotidienne était sans doute tout à son honneur, mais rien moins que rassurante pour Hans Castorp et, par moments, il semblait à celui-ci que le bon exemple de Joachim, sous le rapport de l'exactitude dans l'observation de sa cure, et les instructions expertes qu'il donnait à cet égard, avaient quelque chose d'inquiétant.

Hans Castorp n'était encore là que depuis deux semaines, mais il lui semblait qu'il y avait plus longtemps, et le régime de ces gens d'ici que Joachim observait à ses côtés avec tant d'application, avait commencé à prendre à ses yeux une intangibilité presque sacrée et naturelle, de telle sorte que la vie d'en bas, dans la plaine, vue d'ici, lui semblait presque

singulière et comme à rebours. Déjà il avait acquis une jolie dextérité dans le maniement des deux couvertures au moyen desquelles on se transformait par temps froids en un paquet bien fait, en une véritable momie ; il s'en fallait de peu qu'il égalât Joachim dans l'adresse assurée et dans l'art de s'en envelopper selon les règles et il s'étonnait presque, à la pensée que, dans la plaine, en bas, personne ne savait rien de cet art et de ces règles. Oui, c'était bizarre ; mais, en même temps que Hans Castorp s'étonnait de trouver cela bizarre, cette inquiétude qui le faisait se retourner intérieurement, en quête d'un conseil et d'un appui, montait de nouveau en lui.

Il pensait au docteur Behrens et à son conseil « absolument désintéressé » de vivre exactement comme les pensionnaires, et même de prendre sa température, et à Settembrini qui avait pouffé de rire en apprenant que ce conseil lui avait été donné, et qui ensuite avait cité quelque chose de la *Flûte enchantée*. Oui, à ceux-là, aussi, il pensa, en quelque sorte à titre d'essai, pour se rendre compte si cela le soulagerait. Le docteur Behrens n'avait-il pas des cheveux blancs ? N'eût-il pas pu être le père de Hans Castorp ? De plus, il était le directeur de l'établissement, la plus haute autorité, et c'était d'une autorité paternelle que le jeune Hans Castorp, au fond de son cœur, éprouvait un besoin anxieux. Et pourtant il avait beau essayer, il ne réussissait pas à penser au docteur avec une confiance filiale. Celui-ci avait enterré ici sa femme, il avait éprouvé un chagrin qui, passagèrement, l'avait rendu un peu bizarre, et, ensuite, il y était demeuré, parce que la tombe le retenait et parce que lui-même avait été légèrement atteint. Était-ce passé à présent ? Était-il décidé, sainement et sans duplicité, à guérir les gens, pour qu'ils pussent rapidement retourner dans la plaine et y accomplir leur service ? Ses joues étaient toujours bleues et, en somme, on eût dit qu'il avait toujours de la température. Mais ce pouvait être une illusion et la couleur de son teint pouvait ne tenir qu'à l'air : Hans Castorp lui-même éprouvait jour par jour

comme une chaleur sèche, sans qu'il eût de la fièvre, pour autant du moins qu'il pouvait en juger sans thermomètre...

Il est vrai que, lorsqu'on entendait parler le conseiller aulique, on pouvait parfois se figurer que l'on avait de la température ; quelque chose n'était pas très net dans son langage ; il semblait si allant, si gai et si jovial, mais on y sentait on ne savait quoi d'étrange et d'exalté, surtout lorsqu'on observait ses joues bleues et ses yeux larmoyants qui faisaient penser qu'il pleurait encore sa femme. Hans Castorp se rappelait ce que Settembrini avait dit de la « mélancolie » et de la « dépravation » du docteur, et il se souvenait que l'Italien l'avait appelé une « âme confuse ». Ce pouvait être malice ou légèreté ; mais il trouvait néanmoins assez peu réconfortant de penser au docteur Behrens.

Et il y avait encore ce Settembrini lui-même, cet homme d'opposition, ce farceur et « homo humanus », comme il se surnommait lui-même, qui, en beaucoup de paroles élastiques et rebondies, lui avait reproché de qualifier la rencontre de la maladie et de la sottise de « contradiction », et de « dilemme pour le sentiment humain ». Que fallait-il penser de lui ? Et était-ce profitable de penser à lui ? Sans doute, Hans Castorp se souvenait de s'être irrité au cours de ces rêves, vivaces à l'excès, qui emplissaient ici ses nuits, du sourire fin et sec de l'Italien – de ce sourire qui ondulait sous la belle courbe de la moustache – et il se souvenait d'avoir traité Settembrini de joueur d'orgue de Barbarie, et d'avoir essayé de le pousser dehors parce qu'il dérangeait ici. Mais ç'avait été en rêve, et Hans Castorp, éveillé, était un autre Castorp, moins déchaîné que le Hans Castorp du rêve. À l'état de veille il pouvait en être autrement – peut-être ferait-il bien de tenter l'étude de ce caractère nouveau pour lui, celle de Settembrini avec son esprit d'opposition et de critique, bien que cette critique fût larmoyante et bavarde ? – L'autre ne s'était-il pas présenté comme un pédagogue ? De toute évidence, il souhaitait exercer une influence, et le jeune Hans Castorp

désirait de tout cœur être influencé ce qui naturellement ne signifiait pas qu'il dût aller jusqu'à se laisser décider par Settembrini à faire sa malle et à partir avant le délai, comme celui-ci le lui avait récemment proposé le plus sérieusement du monde.

Placet experiri, songeait-il en souriant en lui-même, car il savait suffisamment de latin, sans avoir pour cela le droit de se prendre pour un *homo humanus.* Et il gardait donc un œil sur Settembrini et écoutait volontiers, non sans une attention critique, tout ce que l'Italien débitait lors des rencontres qu'amenaient parfois les promenades prescrites par le traitement, jusqu'au banc près de la combe, ou jusqu'à Davos-Platz. Il faisait de même en d'autres occasions, quand, par exemple, le repas terminé, Settembrini se levait le premier et, dans son pantalon à carreaux, un cure-dents entre les lèvres, flânait à travers la salle aux sept tables, pour, au mépris de la règle et de l'usage, venir un instant à la table des cousins. L'Italien prenait cette liberté, se plantant là, les chevilles croisées, en une attitude gracieuse, et bavardait en gesticulant avec son cure-dents. Ou bien il tirait une chaise à lui, prenait place à l'un des coins de la table, entre Hans Castorp et l'institutrice, ou bien entre Hans Castorp et miss Robinson de l'autre côté, et regardait ses neuf commensaux dévorer le dessert auquel il avait renoncé.

– Puis-je me joindre à cette noble compagnie ? disait-il en secouant la main des deux cousins et en adressant un salut aux autres personnes. Ce brasseur, là-bas... sans parler de l'aspect désespérant de Madame la brasseuse. Ah ! Monsieur Magnus ! Il vient de nous faire une conférence psycho-sociologique. Vous plaît-il de l'entendre ? « Notre chère Allemagne est une grande caserne, oui, certes ! Mais il s'y cache beaucoup d'énergie et je n'échangerais pas nos vertus solides contre la politesse des autres. À quoi me sert la politesse si on me trompe par devant et par derrière ?... » Et le reste est du même tonneau. Je suis à

bout de forces. Et puis j'ai pour voisine un pauvre être qui a des roses de cimetière sur les joues, une vieille fille de Transylvanie, qui parle sans arrêt de son « beau-frère », un homme dont personne ne sait rien ni ne veut rien savoir. Bref, je n'en puis plus ; je me suis esquivé.

– Vous avez pris la fuite avec armes et bagages, dit Mme Stoehr, c'est bien le cas de le dire.

– Exactement, s'écria Settembrini, avec armes et bagages. Je vois qu'un autre vent souffle ici. Pas de doute, je suis arrivé à bon port. Donc avec sac et bagages... Ah ! si tout le monde savait disposer ses mots de la sorte ! Puis-je m'informer des progrès de votre précieuse santé, madame Stoehr ?

C'était effrayant de voir les airs qu'affectait Mme Stoehr :

– Grand Dieu ! dit-elle, c'est toujours la même chose. Monsieur ne l'ignore pas. On fait deux pas en avant et trois en arrière. Lorsqu'on a patienté ses cinq mois, arrive le vieux qui vous en administre encore six. Hélas ! ce sont des supplices de Tantale. On pousse, on pousse, et l'on croit être en haut...

– Oh ! comme c'est gentil à vous, cela ! Vous accordez enfin à ce pauvre Tantale un peu de variété. Pour changer, vous lui faites pousser le fameux rocher ! C'est ce que j'appelle la vraie bonté d'âme. Mais qu'y a-t-il, Madame ? Il se passe autour de vous des choses mystérieuses. On parle de double, de corps astral. Je n'y croyais pas, mais ce qui se passe chez vous serait de nature à me troubler...

– Il semble que Monsieur veuille s'amuser à mes dépens.

– Nullement, je n'y songe pas. Rassurez-moi d'abord sur certains côtés obscurs de votre existence et nous pourrons parler d'amusement ! Hier soir, entre neuf heures et demie et

dix heures, je me donne un peu de mouvement dans le jardin ; des yeux je parcours les balcons, la petite lampe électrique, sur le vôtre, luit à travers l'obscurité. Vous faisiez donc votre cure, ainsi que le commandent le devoir, la raison et le règlement. « Voici notre jolie malade, me disais-je à moi-même, qui observe fidèlement les prescriptions pour pouvoir retourner le plus tôt possible dans les bras de M. Stoehr. » Et tout à l'heure, qu'entends-je ? Qu'à la même heure vous auriez été vue au *cinematografo* (M. Settembrini prononça le mot à l'italienne, avec l'accent sur la quatrième syllabe), au *cinematografo* des arcades du Casino, et ensuite encore à la confiserie, avec du vin doux et on ne sait quels petits fours, et, dit-on…

Mme Stoehr se tortillait, gloussait dans sa serviette, poussait du coude Joachim Ziemssen et le paisible docteur Blumenkohl, clignait d'un œil rusé et confidentiel et témoignait de toutes les manières une coquetterie suffisante et bornée. Pour tromper la surveillance, elle avait l'habitude de poser sur le balcon sa petite lampe de chevet, de s'esquiver discrètement, et de s'accorder quelques distractions en bas, dans le quartier anglais. Son mari l'attendait à Cannstatt. D'ailleurs, elle n'était pas la seule malade qui pratiquât ce régime.

– … Et, dit-on, poursuivit Settembrini, vous auriez savouré ces petits fours en compagnie de qui ? En compagnie du capitaine Miklosich, de Bucarest. On assure qu'il porte un corset, mais, mon Dieu, quelle importance cela peut-il avoir ? Je vous en conjure, Madame, où étiez-vous ? vous êtes donc double ? Sans doute vous étiez-vous endormie ; tandis que la partie terrestre de votre être faisait solitairement sa cure, la partie spirituelle se divertissait en compagnie du capitaine Miklosich et de ses petits fours…

Mme Stoehr se tordait et se débattait comme quelqu'un que l'on chatouille.

– On ne sait pas si on doit souhaiter le contraire, dit Settembrini. Que vous eussiez savouré seule les petits fours, et que vous eussiez fait votre cure de repos en compagnie du capitaine Miklosich…

– Hi, hi, hi…

– Ces dames et messieurs connaissent-ils l'histoire d'avant-hier, demanda sans transition l'Italien. Quelqu'un a été enlevé emporté par le diable, ou plus exactement par Madame sa mère, une dame énergique, elle m'a plu. C'est le jeune Schermann, Antoine Schermann, qui était assis là devant, à la table de Mlle Kleefeld ; vous voyez, sa place est vide. Elle sera bientôt occupée, je n'ai pas d'inquiétude à ce sujet, mais Antoine est parti, sur les ailes de Zéphir en un tournemain, et avant de s'en être rendu compte. Il était ici depuis un an et demi, avec ses seize ans ; on venait de lui octroyer six mois de plus. Et qu'arrive-t-il ? Je ne sais pas qui a glissé un mot à Mme Schermann ; toujours a-t-elle eu vent des mœurs de son rejeton *in Baccho et cœteris*. Elle entre en scène, sans crier gare, une matrone, trois têtes de plus que moi, les cheveux blancs, furibonde, elle administre sans mot dire une paire de gifles à M. Antoine, l'empoigne par le col et l'embarque dans le train. « S'il doit périr, dit-elle, il le peut aussi bien en bas. » Et allons-y, en route, on rentre !

On riait aussi loin qu'on pouvait l'entendre, car M. Settembrini savait conter avec drôlerie. Il paraissait renseigné sur les dernières nouvelles, bien qu'il considérât la vie en commun des gens d'ici avec une ironie marquée. Il savait tout. Il connaissait les noms, et, à peu près, les conditions de l'existence des nouveaux venus. Il rapportait qu'hier un tel ou une telle avait subi la section d'une côte, et il savait de la meilleure source qu'à partir de l'automne prochain, on n'admettrait plus de malades ayant plus de 38,5 de fièvre. La nuit dernière, contait-il, le petit chien de Mme Capatsoulias, de

Mytilène, s'était assis sur le bouton du signal électrique lumineux sur la table de nuit de sa maîtresse, ce qui avait provoqué beaucoup d'allées et venues et de tumulte, d'autant plus que l'on avait trouvé Mme Capatsoulias, non pas seule, mais en compagnie de l'assesseur Dustmund, de Friedrichshagen. Le docteur Blumenkohl lui-même ne put s'empêcher de sourire de cette histoire, la jolie Maroussia faillit étouffer dans son mouchoir parfumé à l'orange, et Mme Stoehr poussa un cri perçant en comprimant son sein gauche des deux mains.

Mais, seul avec les cousins, Ludovico Settembrini parlait aussi volontiers de lui-même et de ses origines, tant en promenade qu'en profitant des réunions du soir, ou encore après le déjeuner, lorsque la plupart des pensionnaires avaient déjà quitté la salle à manger et que les trois hommes restaient encore assis un moment à leur bout de table, tandis que les serveuses la débarrassaient et que Hans Castorp fumait son Maria Mancini dont il commençait, en cette troisième semaine, à goûter de nouveau la saveur. Les examinant avec attention, étonné, mais disposé à subir leur influence, il écoutait les récits de l'Italien qui lui ouvraient un monde singulier et tout neuf.

Settembrini parlait de son grand-père qui avait été avocat à Milan, mais en même temps un grand patriote et quelque chose comme un agitateur, un orateur et un publiciste politique, lui aussi un homme d'opposition, de même que son petit-fils, mais ayant pratiqué la chose dans un plus grand style et dans un esprit plus hardi. Car, tandis que Ludovico, ainsi qu'il le faisait observer avec amertume, se voyait réduit à persifler la vie et les habitants du sanatorium international Berghof, à exercer sur eux sa critique railleuse et à protester contre eux au nom d'une humanité belle et active, l'aïeul avait donné du fil à retordre aux gouvernements, avait conspiré contre l'Autriche et la Sainte-Alliance qui avaient alors courbé sa patrie démembrée sous le joug d'une servitude accablante, et il avait été un membre zélé de certaines sociétés répandues en Italie, un *carbonaro,* comme

le disait Settembrini en baissant subitement la voix, comme si, aujourd'hui encore, il avait été dangereux de parler de cela. Bref, ce Giuseppe Settembrini apparaissait, dans les récits de son petit-fils, aux auditeurs comme ayant mené une existence ténébreuse, passionnée et séditieuse, comme un chef de bande et un conspirateur, et malgré tout le respect auquel ils s'efforçaient par politesse, ils ne parvenaient pas à effacer de leurs visages une expression d'antipathie méfiante, voire même de répugnance. Il est vrai que les événements évoqués étaient d'une espèce assez particulière : ce qu'ils entendaient remontait à une époque lointaine, à un siècle ou presque, c'était de l'histoire ! Et par l'histoire, en particulier par l'histoire ancienne, la nature de ce dont ils entendaient ici parler, l'amour téméraire et désespéré pour la liberté et une haine invincible des tyrans qui leur étaient théoriquement familiers, bien qu'ils n'eussent jamais pensé qu'un jour ils auraient avec de tels sentiments un contact humain aussi immédiat. De plus, cet esprit de révolte et ces menées de conspirateur du grand-père s'alliaient, ainsi qu'ils l'apprirent, à un profond amour de la patrie, qu'il voulait rendre libre et unie ; effectivement, ces agissements séditieux avaient été le fruit et l'émanation de cet alliage respectable entre tous, et si étrange que parût à l'un comme à l'autre des deux cousins ce mélange d'esprit révolutionnaire et de patriotisme – car ils avaient l'habitude d'identifier le patriotisme à un sens conservateur de l'ordre – ils n'en devaient pas moins, à part eux-mêmes, convenir de ce que dans les circonstances et à l'époque en question, la rébellion avait pu être le véritable devoir civique, et qu'un loyalisme inconsidéré pouvait équivaloir à une indifférence indolente à l'égard de la chose publique.

Le grand-père Settembrini n'avait d'ailleurs pas seulement été un patriote italien, mais encore un concitoyen et un allié de tous les peuples assoiffés de liberté. Car après l'échec d'un certain coup de main et d'une tentative de coup d'État que l'on avait entrepris à Turin, et auquel il avait participé par la parole

et par l'action, n'ayant échappé que de justesse aux sbires du prince Metternich, il avait employé ses années d'exil à combattre et à verser son sang, en Espagne pour la Constitution, en Grèce pour l'indépendance du peuple hellénique. C'était dans ce dernier pays que le père de Settembrini était venu au monde – sans doute était-ce pourquoi il était devenu un si grand humaniste et un amateur de l'antiquité classique – né d'ailleurs d'une mère de sang allemand, car Giuseppe avait épousé la jeune fille en Suisse et l'avait emmenée avec lui dans ses aventures ultérieures. Plus tard, après avoir vécu pendant dix ans en exil, il avait pu rentrer dans son pays et s'était établi avocat à Milan, mais il n'avait pas renoncé à appeler la nation par la parole orale et écrite, en vers et en prose, à la liberté et à l'instauration d'une République une et indivisible, à concevoir des programmes révolutionnaires avec un élan passionné et dictatorial, et à prédire en un style clair l'union des peuples affranchis en vue d'assurer le bonheur universel. Un détail que Settembrini, le petit-fils, mentionna, fit une impression particulièrement vive sur le jeune Hans Castorp : à savoir que le grand-père Giuseppe s'était, toute sa vie durant, montré à ses concitoyens vêtu de noir, car, avait-il dit, il portait le deuil de l'Italie, sa patrie, asservie et malheureuse. En entendant cela, Hans Castorp, qui, plusieurs fois déjà, les avait comparés en pensée, se souvint de son grand-père qui, lui aussi, tant que son petit-fils l'avait connu, avait porté des vêtements noirs, mais dans un esprit fort différent de celui qui avait animé ce grand-père-ci : il se souvint de la tenue démodée par laquelle Hans Lorenz Castorp, qui relevait en somme d'un temps révolu, s'était conformé au temps présent, tout en marquant par une sorte d'artifice combien il lui appartenait peu, jusqu'au jour où, sur son lit de mort, ses vêtements eussent solennellement recouvré leur forme véritable et appropriée à son caractère (avec la collerette). En vérité, ç'avaient été là deux grands-pères foncièrement différents ! Hans Castorp songeait à cela, tandis que ses yeux prenaient une expression fixe, et il hochait prudemment la tête, de telle

manière qu'on pouvait aussi bien interpréter ce mouvement comme une marque d'admiration pour Giuseppe Settembrini ou comme un signe de son étonnement et de sa désapprobation. Il se gardait bien d'ailleurs de condamner ce qui lui semblait étrange et s'en tenait à sa constatation et à sa comparaison. Il voyait la tête étroite du vieux Hans Lorenz se pencher sur le creux légèrement doré du plat baptismal – de cette pièce ancestrale qui se transmettait invariablement de père en fils – la bouche arrondie, car ses lèvres formaient le préfixe allemand « ur » (ce qui veut dire « arrière »), ce son sourd et pieux qui rappelait des endroits où une démarche solennelle et révérencieuse était de mise. Et il voyait Giuseppe Settembrini, agitant le drapeau tricolore d'une main, brandissant son sabre de l'autre, ses yeux noirs levés invoquant le ciel, s'élancer à la tête d'une troupe de défenseurs de la liberté contre la phalange du despotisme. L'une et l'autre de ces attitudes avaient sans doute leur beauté et leur honneur, pensait-il, d'autant plus soucieux de se montrer équitable que, personnellement ou pour une part de sa personne, il se sentait un peu juge et partie. Car le grand-père Settembrini avait combattu pour des droits politiques, tandis que tous les droits avaient, à l'origine, appartenu à son propre grand-père ou tout au moins à ses aïeux, et c'était la canaille qui les leur avait arrachés au cours des quatre derniers siècles par la violence et par de belles phrases. Et voici que l'un et l'autre avaient été vêtus de noir, le grand-père du Nord et le grand-père du Sud, l'un et l'autre à cette fin d'établir entre eux et le néfaste temps présent une distance sévère. Mais l'un avait agi ainsi par piété, en l'honneur du passé et de la mort auxquels appartenait sa nature ; l'autre, au contraire, par esprit de rébellion, en l'honneur d'un progrès ennemi de toute piété. Certes, c'étaient là deux mondes ou deux points cardinaux, songeait Hans Castorp, et se voyant ainsi en quelque sorte placé entre les deux pôles, tandis que M. Settembrini racontait, et qu'il jetait un regard attentif tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre de ces mondes, il lui semblait que pareille aventure lui était déjà arrivée. Il se souvenait d'une

promenade solitaire, en barque, dans la pénombre du soir, sur un lac du Holstein, vers la fin de l'été, voici quelques années. C'était vers sept heures, le soleil s'était déjà couché, une lune à peu près pleine s'était levée à l'est, au-dessus des rives plantées d'arbustes touffus. Pendant dix minutes, tandis que Hans Castorp ramait sur l'eau calme, une constellation de rêve, étrangement troublante, avait régné. À l'ouest il avait fait plein jour, un jour d'une clarté vitreuse et nette ; mais pour peu qu'il tournât la tête, il voyait une nuit de pleine lune, magique et balayée par des brouillards humides. Cet étrange contraste avait duré un petit quart d'heure, avant que la nuit et la lune eussent triomphé et avec un étonnement émerveillé, les yeux éblouis et dupés de Hans Castorp étaient allés d'un éclairage et d'un paysage à l'autre, du jour à la nuit et de la nuit au jour. C'est de quoi alors, il se souvint.

Quoi qu'il en soit, se disait-il encore, l'avocat Settembrini en menant une vie pareille et poursuivant une activité aussi étendue, n'avait pas dû devenir un grand juriste. Mais le principe même de la justice l'avait animé, comme le faisait apparaître son petit-fils, de sa première enfance jusqu'à la fin de sa vie ; et bien qu'en ce moment il n'eût pas précisément le cerveau très clair et que son organisme fût absorbé par les six services d'un repas du sanatorium Berghof, Hans Castorp s'efforçait de comprendre ce que Settembrini entendait dire lorsqu'il appelait ce principe « la source de la Liberté et du Progrès ». Par ce dernier mot, Hans Castorp avait entendu jusqu'à présent quelque chose comme le développement des grues à vapeur dans le cours du dix-neuvième siècle : et il découvrit que Settembrini ne faisait pas trop peu de cas de ces choses et que son grand-père n'en avait pas usé autrement. L'Italien rendait à la patrie de ses deux auditeurs le plus grand hommage en tenant compte de ce qu'ils avaient inventé la poudre – qui avait relégué au bric-à-brac la cuirasse des féodaux – et la presse d'imprimerie ; car cette dernière avait permis de répandre les idées démocratiques. Il louait donc

l'Allemagne à cet égard, et pour autant qu'il était question du passé, bien qu'il crût devoir en toute équité accorder la palme à son propre pays, puisque, le premier, il avait, tandis que les autres peuples vivaient encore dans le crépuscule de la superstition et de la servitude, déployé le drapeau des lumières, de la culture et de la liberté. Mais si Settembrini témoignait beaucoup d'estime à la technique et au trafic – le domaine propre de Hans Castorp – ainsi qu'il l'avait fait lors de sa première rencontre avec les cousins sur le banc de la combe, il ne semblait pas cependant que ce fût pour l'amour de ces puissances, mais plutôt en raison de leur influence sur le perfectionnement moral de l'homme, car c'est le genre d'importance qu'il se déclarait heureux de leur accorder. En subjuguant de plus en plus la nature, par les rapports qu'elle établissait, par les développements des réseaux routiers et télégraphiques, en triomphant des différences climatiques, la mécanique s'avérait le moyen le plus sûr de rapprocher les peuples, de favoriser leur compréhension réciproque, d'amorcer entre eux des compromis humains, de détruire leurs préjugés et enfin d'entraîner leur union universelle. La race humaine était sortie de l'ombre, de la peur et de la haine, mais sur une route de lumière elle se dirigeait vers un état final de sympathie, de clarté intérieure, de bonté et de bonheur ; et sur cette route la mécanique était le véhicule le plus utile. Mais en parlant ainsi, en un seul souffle il mêlait des catégories que Hans Castorp avait été habitué à n'envisager jusque-là que séparément. Mécanique et morale, disait-il. Et il allait jusqu'à parler du Sauveur du Christianisme qui avait le premier révélé le principe de l'égalité et de l'union des peuples, après quoi la presse à imprimer avait puissamment favorisé l'expansion de ce principe ; et la Révolution française l'avait élevé à la dignité d'une loi. Pour des raisons mal définies, tout cela semblait au jeune Hans Castorp très certainement confus, encore que M. Settembrini le résumât en termes si clairs et énergiques. Une seule fois, racontait-il, une seule fois dans sa vie, au début de sa maturité, son grand-père s'était senti entièrement heureux :

ç’avait été à la nouvelle de la Révolution de Juillet, à Paris. À haute voix et publiquement, il avait proclamé que tous les hommes, un jour, placeraient les Trois Glorieuses à côté des six jours de la Genèse. Hans Castorp, à cet instant, ne put s’empêcher de frapper de la main sur la table et d’éprouver un étonnement profond. Il lui semblait vraiment un peu fort que l’on dût placer les trois journées estivales de l’an 1830, au cours desquelles les Parisiens s’étaient donné une nouvelle constitution, à côté des six jours pendant lesquels Dieu avait séparé la terre de l’eau et avait créé les astres éternels, ainsi que les fleurs, les arbres, les oiseaux, les poissons et toute vie ; et étant, plus tard, resté seul avec son cousin Joachim, il souligna que cela lui avait paru par trop fort et véritablement choquant.

Mais il était si bien disposé à se « laisser influencer », autrement dit à se livrer à des expériences, qu’il réprima la protestation que sa piété et son bon goût élevaient contre la conception settembrinienne des choses ; il se disait que ce qui lui semblait blasphème pouvait être qualifié d’audace, et que ce qu’il jugeait de mauvais goût pouvait avoir été de la générosité et un noble enthousiasme, du moins en certaines circonstances, par exemple lorsque le grand-père Settembrini avait appelé les barricades le « trône du peuple », et qu’il avait déclaré qu’il s’agissait de « consacrer la pique du citoyen sur l’autel de l’Humanité ».

Hans Castorp savait pourquoi il écoutait M. Settembrini ; il le savait non pas de manière à l’exprimer avec clarté, mais il le savait quand même. Il y avait dans sa complaisance quelque chose comme un sentiment du devoir, en dehors de cette absence de responsabilité propre aux vacances du voyageur et du visiteur, qui ne se ferme à aucune impression et qui se laisse faire par les choses, sachant que demain ou après-demain il ouvrirait ses ailes, et retournerait à l’ordre accoutumé. C’était quelque chose, par conséquent, comme une voix de sa conscience, et pour être précis, de sa conscience mauvaise qui

l’inclinait à écouter l’Italien, une jambe croisée sur l’autre, tirant des bouffées de son Maria Mancini, ou lorsque, tous les trois, ils remontaient du quartier anglais vers le Berghof.

D’après les vues et exposés de Settembrini, deux principes se disputaient le monde : la Force et le Droit, la Tyrannie et la Liberté, la Superstition et la Science, le principe de conservation et le principe du mouvement : le Progrès. On pouvait appeler l’un le principe asiatique, l’autre le principe européen, car l’Europe était le pays de la rébellion, de la critique et de l’activité qui transforme, tandis que le continent oriental incarnait l’immobilité, le repos. On ne pouvait pas du tout se demander laquelle de ces deux puissances finirait par remporter la victoire : c’était sans aucun doute la puissance de la Lumière, du perfectionnement conforme à la raison. Car l’humanité entraînait sans cesse de nouveaux pays dans sa voie rayonnante, elle conquérait toujours de nouvelles terres en Europe même, et déjà elle commençait à pénétrer en Asie. Mais il s’en fallait de beaucoup encore que sa victoire fût complète, et tous ceux qui avaient reçu la lumière devaient faire encore de grands et nobles efforts jusqu’à ce que se levât le jour où les monarchies et les religions s’effondreraient jusque dans les pays qui, à la vérité, n’avaient encore vécu ni leur « dix-huitième » ni leur 1789. Mais ce jour viendrait, disait Settembrini, et il souriait finement sous sa moustache, il viendrait, sur des ailes d’aquilon sinon de colombes, et il se lèverait à l’aube de la fraternisation universelle des peuples, sous le signe de la Raison, de la Science et du Droit ; il apporterait la sainte alliance de la démocratie des citoyens, la contre-partie éclatante de cette trois fois infâme alliance des princes et des cabinets dont le grand-père Giuseppe avait été l’ennemi mortel et l’adversaire personnel, en un mot la république universelle. Mais pour atteindre ce but, il était avant tout nécessaire d’atteindre le principe asiatique de servitude et de conservation au centre et au nerf vital de sa résistance, c’est-à-dire à Vienne. Il s’agissait de frapper l’Autriche à la tête et de la détruire, d’abord pour se venger une bonne fois du passé, et

ensuite pour préparer la voie au règne du droit et du bonheur sur la terre.

Cette dernière expression et cette conclusion des éloquents épanchements de Settembrini n'intéressait vraiment plus du tout Hans Castorp ; elle lui déplaisait au contraire, elle le touchait même péniblement comme un ressentiment personnel ou national, chaque fois qu'elle se répétait ; quant à Joachim Ziemssen, lorsque l'Italien s'engageait dans ces eaux, il détournait la tête, en fronçant les sourcils, et cessait d'écouter, voire rappelait aux Russes qu'il était temps de faire la cure, ou essayait de faire dévier la conversation. Hans Castorp ne se sentait pas davantage tenu à prêter attention à de tels égarements – sans doute étaient-ils au-delà des limites des influences que sa conscience lui conseillait de subir à titre d'essai – ; et pourtant il tenait tellement à être édifié que, lorsque Settembrini venait s'asseoir auprès d'eux, ou se joignait à eux en plein air, c'était le jeune homme qui invitait l'Italien à exprimer ses idées.

Ces idées, cet idéal et ces tendances, observait Settembrini, étaient chez lui une tradition de famille, car tous trois y avaient consacré leur vie et leurs forces : le grand-père, le père et le petit-fils, chacun à sa manière : le père non moins que le grand-père Giuseppe, bien qu'il n'eût pas été un agitateur politique et un combattant pour la cause de la liberté, mais un savant discret et délicat, un humaniste à son pupitre. Mais qu'était-ce que l'humanisme ? C'était l'amour des hommes, ce n'était pas autre chose, et par là même l'humanisme était aussi une politique, une attitude de révolte contre tout ce qui souille et déshonore l'idée de l'homme. On avait reproché au père de Settembrini de faire trop grand cas de la forme ; mais la belle forme elle-même, il ne l'avait cultivée que par respect pour la dignité de l'homme, en opposition éclatante avec le Moyen Âge qui, non seulement avait été livré au mépris de l'homme et à la superstition, mais qui avait encore sombré dans une absence de forme honteuse ;

et avant toutes choses il avait pris fait et cause pour la liberté de pensée et le plaisir de vivre, et avait soutenu qu'il fallait abandonner le ciel aux moineaux. Prométhée ! Ce fut, selon lui, le premier humaniste et il ne faisait qu'un avec ce Satan en hommage auquel Carducci avait composé son hymne... Ah ! si les cousins avaient pu entendre le vieux Bolonais railler et maudire la sensibilité chrétienne des romantiques : les chants sacrés de Manzoni ; la poésie d'ombres et de clair de lune du *romanticismo* qu'il avait comparée à la « pâle nonne céleste *Luna » ! Per Bacco, ç*'avait été une haute jouissance ! Et ils auraient encore dû entendre Carducci interpréter Dante ; il l'avait célébré comme le citoyen d'une grande ville, qui aurait défendu, contre l'ascétisme et la négation de la vie, la force active qui transforme le monde et le rend meilleur. Car ce n'était pas l'ombre maladive et mystique de Béatrice que le poète avait entendu honorer sous le nom de *donna gentils et pietosa ;* il aurait, au contraire, désigné ainsi son épouse qui, dans le poème, figurait le principe de la connaissance d'ici-bas, et de l'activité dans la vie...

Hans Castorp avait donc appris bien des choses sur Dante et de la meilleure source. Il ne se fiait pas absolument à ces connaissances nouvelles, en tenant compte de la légèreté de celui qui lui servait de truchement ; mais il valait la peine d'entendre dire que Dante avait été un citadin actif et lucide. Et puis il écoutait encore Settembrini parler de lui-même, et déclarer qu'en sa personne, en lui, le petit-fils Lodovico, les tendances de ses ascendants immédiats, la tendance combative du citoyen qu'avait été son grand-père et la tendance humaniste de son père s'étaient réunies, et que de ce fait même il était devenu un littérateur, un écrivain libre. Car la littérature n'était pas autre chose que cela même : elle était la réunion de l'humanisme et de la politique, réunion qui s'accomplissait d'autant plus aisément que l'humanisme était en lui-même de la politique, et la politique de l'humanisme. Ici, Hans Castorp dressait l'oreille et s'efforçait de bien le comprendre ; car il

pouvait espérer percer toute l'ignorance du brasseur Magnus, et apprendre en quoi la littérature était autre chose que de « beaux caractères ». Settembrini demanda si ses auditeurs avaient jamais entendu parler de Brunetto, Brunetto Latini, greffier municipal de Florence vers 1250, qui avait écrit un livre sur les vertus et les vices. Ce maître avait été le premier à donner aux Florentins une éducation, il leur avait enseigné la parole, ainsi que l'art de diriger leur république d'après les règles de la politique. « Vous y voilà, Messieurs ! s'écriait Settembrini. Vous y voilà ! ». Et il parlait du verbe, du culte du verbe, de l'éloquence, qu'il appela le triomphe de l'humanité. Car la parole était l'honneur de l'homme, et elle seule rendait la vie digne de l'homme. Non pas l'humanisme seulement, mais l'humanité en général, toute dignité humaine, l'estime des hommes et l'estime de l'homme pour soi-même, tout cela était inséparable de la parole, était lié à la littérature.

– Tu vois bien, dit plus tard Hans Castorp à son cousin, tu vois bien que dans la littérature, ce qui importe, ce sont les belles paroles. Je m'en étais tout de suite rendu compte.

Et de même la politique était liée à la parole, ou plus exactement elle était issue de la conjonction, de l'union de l'humanité et de la littérature, car la belle parole produisait la belle action. « Vous avez eu dans votre pays, dit Settembrini, vous avez eu, voici deux siècles, un poète, un admirable vieux causeur qui attachait une grande importance à une belle écriture parce qu'il croyait qu'elle conduisait au beau style. Il aurait dû aller un peu plus loin, et dire qu'un beau style mène à de belles actions. Bien écrire, c'est déjà presque bien penser, et il n'y a pas loin de là jusqu'à bien agir. Toute civilisation et tout perfectionnement moral sont issus de l'esprit de la littérature, qui est l'âme de la dignité humaine et qui est identique à l'esprit de la politique. Oui, tout cela ne fait qu'un, ne fait qu'une seule et même idée et puissance, et c'est en un seul nom qu'on peut les réunir toutes. » Quel était ce nom ? Or donc, ce nom se

composait de syllabes familières, mais dont les deux cousins n'avaient certes jamais saisi le sens et la majesté ; c'était le mot : Civilisation. Et tout en laissant tomber ce mot de ses lèvres, Settembrini levait sa petite dextre jaune, comme quelqu'un qui porte un toast.

Le jeune Hans Castorp jugeait tout cela très digne d'être écouté, mais, sans s'estimer engagé à quoi que ce soit, plutôt à titre d'expérience ; malgré tout, il lui semblait qu'en tout cas cela méritait d'être entendu, et c'est dans ce sens qu'il s'exprima en en parlant à Joachim Ziemssen, qui se trouva avoir justement le thermomètre dans la bouche, et qui ne put donc que répondre de façon indistincte, et qui fut trop occupé, ensuite, à lire le chiffre et à l'inscrire sur sa feuille de température pour pouvoir formuler un avis sur les points de vue de Settembrini. Ainsi que nous l'avons dit, Hans Castorp s'intéressait avec zèle à ces points de vue, et s'ouvrait à ces connaissances pour les examiner de près ; ce qui souligne déjà combien l'homme éveillé se distingue du rêveur confus qu'avait été Hans Castorp lorsqu'il traitait M. Settembrini, en face, de joueur d'orgue de Barbarie, tout en essayant de toutes ses forces de l'écarter, parce qu'il « dérangeait ici ». Mais, en tant qu'homme éveillé, Hans Castorp écoutait poliment et attentivement l'Italien, et s'efforçait honnêtement d'adoucir et d'atténuer les résistances qui se dressaient en lui contre les constructions et les vues du mentor. Car nous ne voulons pas nier que certaines résistances se faisaient jour dans son âme : c'étaient des résistances de vieille date qui avaient existé en lui depuis toujours, et d'autres aussi, qui résultaient de la situation présente, des expériences indirectes ou directes qu'il faisait chez les hommes d'ici.

Qu'est-ce que l'homme, et avec quelle facilité sa conscience ne s'égare-t-elle pas ? Comment trouve-t-il moyen de prendre pour la voix du devoir l'appel de la passion ? C'est par un sentiment du devoir, c'est pour l'amour de l'équité et de

l'équilibre, que Hans Castorp prêtait volontiers l'oreille aux propos de M. Settembrini et qu'il examinait avec complaisance les considérations de celui-ci sur la Raison, la République et le beau style, prêt à se laisser influencer par elles. Et il jugeait ensuite qu'il y avait d'autant plus de constance à laisser libre cours à ses pensées et à ses rêveries dans une autre direction, voire dans la direction contraire, et pour formuler dès à présent tous nos soupçons et toute notre pensée, nous dirons qu'il n'avait même écouté M. Settembrini que dans le seul dessein d'obtenir de sa conscience une lettre de franchise qu'elle ne lui eût pas primitivement accordée. Mais qu'est-ce ou qui est-ce qui se trouvait du côté opposé au patriotisme, à la dignité humaine et aux belles-lettres, de ce côté vers lequel Hans Castorp croyait de nouveau pouvoir diriger ses actes et ses pensées ? Là se trouvait... Clawdia Chauchat, lasse, vermoulue, avec ses yeux de Tartare ; et tandis que Hans Castorp pensait à elle (d'ailleurs le mot « penser » exprime avec par trop de mesure sa manière de se pencher intérieurement vers elle), il se figurait de nouveau être dans la barque, sur ce lac de Holstein, et tourner son regard aveugle et dupé du jour vitreux de la rive occidentale vers la nuit de pleine lune où planaient les brouillards des ciels orientaux.

LE THERMOMÈTRE

La semaine de Hans Castorp se déroulait du mardi au mardi, car il était arrivé un mardi Depuis quelques jours déjà, il avait réglé sa note de la deuxième semaine, note modérée, d'environ cent soixante francs, raisonnable et justifiée, estimait-il, même si l'on ne tenait compte ni de certains avantages incalculables de ce séjour, et qui ne se laissaient pas chiffrer, ni de certains suppléments qu'on eût parfaitement pu lui facturer si l'on avait voulu, comme par exemple du concert bi-mensuel

sur la terrasse et des conférences du docteur Krokovski, mais exclusivement de la pension proprement dite, des frais de séjour, du logement agréable, des cinq formidables repas.

– Ce n'est pas cher, c'est plutôt bon marché, tu ne peux pas te plaindre que l'on t'exploite ici, dit l'invité à l'habitué. Il te faut donc une moyenne de 650 francs par mois pour ta chambre et tes repas, et le traitement médical est compris dans ce chiffre. Bien. Admets que tu dépenses encore 30 francs par mois en pourboires, si tu fais bien les choses, et si tu tiens à avoir autour de toi des visages souriants. Cela fait 680 francs. Bon. Tu me diras qu'il y a encore d'autres frais. Il y a les boissons, les cosmétiques, les cigares, on fait de temps en temps une excursion, une promenade en voiture, si tu veux, et puis il y a les notes de cordonnier et de tailleur. Entendu ! Mais, tout compté, tu ne réussiras pas, avec la meilleure volonté du monde, à dépenser mille francs par mois. Pas même huit cents francs. Cela ne fait pas tout à fait dix mille francs par an. Certainement pas davantage. Et cela te suffit pour vivre.

– Bravo pour le calcul de tête, dit Joachim. Je ne savais pas du tout que tu étais aussi fort. Et je trouve vraiment généreux de ta part de faire tout de suite le compte pour une année entière. Décidément, tu as déjà appris quelque chose chez nous. D'ailleurs, tu comptes trop cher. Je ne fume pas de cigares, et je n'ai pas non plus l'intention de me faire faire ici des costumes. Non, merci !

– J'ai même compté trop ? dit Hans Castorp, un peu confus. Quelle idée de porter en compte à son cousin des cigares et des costumes neufs ! Quant à la rapidité de son calcul de tête, ce n'était qu'une illusion de son cousin sur ses dons naturels. Car dans ce domaine comme dans tous les autres, il était plutôt lent et manquait de feu ; et ce n'était pas une improvisation que son rapide aperçu dans ce cas particulier, car, en réalité, il s'était préparé, et même préparé par écrit : un soir, pendant la

cure de repos (car lui aussi avait fini par s'étendre après le dîner, comme tous les autres), il s'était levé tout exprès de son excellente chaise longue et obéissant à une impulsion subite, il avait cherché dans sa chambre du papier et un crayon pour calculer. Il avait donc constaté que son cousin, ou plus exactement, que « l'on » n'avait besoin ici, en tout et pour tout, que de douze mille francs par an, et en manière de distraction, il s'était convaincu que, pour ce qui le concernait, la vie ici était plus qu'à la portée de sa bourse puisqu'il pouvait se considérer comme disposant annuellement de dix-huit à dix-neuf mille francs.

Ainsi donc, sa deuxième note hebdomadaire avait été réglée voici trois jours, contre quittance et remerciements, ce qui signifie qu'il était au milieu de la troisième semaine du séjour normal qu'il s'était proposé. Dimanche prochain, il assisterait encore à un de ces concerts sur la terrasse qui se renouvelaient tous les quinze jours, le lundi il assisterait à l'une des conférences, également bi-mensuelles, du docteur Krokovski, se disait-il à lui-même et à son cousin, mais le mardi ou le mercredi il se remettrait en route et laisserait Joachim seul, le pauvre Joachim à qui Rhadamante avait encore infligé Dieu sait combien de mois, et dont les yeux doux et noirs se couvraient d'un voile de mélancolie, chaque fois qu'il était question de ce départ de Hans Castorp, qui désormais approchait rapidement. Grand Dieu, qu'étaient devenues ces vacances ? Écoulées, envolées, enfuies ! on n'aurait vraiment su dire comment ! Ç'avait pourtant été vingt et un jours qu'ils avaient dû passer ensemble, une longue série, que d'abord on n'embrassait pas très facilement du regard. Et voici que, tout à coup, il n'en restait que trois ou quatre petits jours insignifiants, un reste négligeable, tout au plus un peu alourdi par les variantes périodiques de la journée ordinaire, mais déjà tout occupés à penser aux bagages et au départ. Trois semaines ici avaient été en somme peu de chose ou rien du tout. Ne le lui avaient-ils pas tous dit dès le premier jour ? La plus petite unité

de temps ici était le mois, avait dit Settembrini, et, comme le séjour de Hans Castorp n'atteignait pas cet ordre de grandeur, il ne comptait pas en tant que séjour ; ce n'était en somme qu'une visite passagère, comme avait dit le conseiller aulique Behrens. Était-ce peut-être par suite de l'accroissement de la combustion générale que le temps passait ici comme en un tournemain ? Une telle rapidité de vie était somme toute une vraie consolation pour Joachim, s'il envisageait les cinq mois qui l'attendaient encore, en supposant qu'on s'en tînt là. Mais pendant ces trois semaines, ils auraient dû veiller sur la durée avec plus d'attention, comme ils faisaient en prenant leur température, lorsque les sept minutes prescrites devenaient une période si importante. Hans Castorp éprouvait une cordiale pitié à l'égard de son cousin, dans les yeux de qui on pouvait lire la tristesse de perdre bientôt son camarade, il éprouvait vraiment la plus vive compassion en songeant que le pauvre demeurerait dorénavant toujours sans lui, qui cependant vivrait de nouveau dans la plaine et déploierait son activité au service de la technique des transports qui rapprochent les peuples. C'était une pitié vraiment brûlante, à certains instants douloureuse à la poitrine, si vive que parfois il se demandait sérieusement s'il aurait le courage et s'il prendrait sur lui de laisser Joachim seul ici. Même, cette pitié le brûlait parfois avec acuité, et c'est pourquoi sans doute il parla lui-même de moins en moins de son départ ; c'était Joachim qui, de temps à autre, ramenait la conversation sur ce sujet ; Hans Castorp, ainsi que nous venons de le dire, par un tact et une délicatesse naturels, semblait jusqu'au dernier moment ne plus vouloir y penser.

– Espérons tout au moins, dit Joachim, que tu te seras reposé chez nous, et qu'en descendant, tu éprouveras les bienfaits de cette détente.

– Oui, je saluerai tout le monde de ta part, répondit Hans Castorp, et je leur dirai que tu me suivras au plus tard dans cinq mois. Reposé ? Tu demandes si je me suis reposé pendant ces

quelques jours ? J'espère bien que oui. Même dans un temps aussi bref, il faut bien qu'un certain mieux se soit produit. Il est vrai que les impressions ici étaient si neuves, si neuves à tous égards, très excitantes, mais aussi très fatigantes moralement et physiquement ; je n'ai pas le sentiment d'en avoir encore fini avec elles, et de m'être acclimaté, ce qui est la condition première de tout repos véritable. *Maria* est, Dieu merci, toujours aussi bon, depuis quelques jours j'ai retrouvé son goût ordinaire. Mais de temps en temps, mon mouchoir se teint encore de rouge quand je me mouche et je ne réussirai plus, je le crois bien, à me défaire, avant mon départ, de cette sacrée chaleur à la figure, non plus que de ces battements de cœur insensés. Non, non, on ne peut pas très bien parler à mon propos d'acclimatation, et comment serait-ce possible après un délai aussi court ? Il faudrait plus longtemps que cela pour s'acclimater ici et assimiler ces impressions ; ce n'est qu'ensuite que le repos pourrait commencer et que l'on pourrait produire de l'albumine. Dommage ! Je dis « dommage » parce que c'est à coup sûr une faute de ma part de n'avoir pas réservé plus de temps pour ce séjour, car en somme, j'aurais pu le trouver. De sorte que j'ai tout à fait l'impression qu'arrivé chez moi, dans la plaine, j'aurai besoin de me remettre de ce repos, et qu'il faudra que je dorme pendant trois semaines, tant il me semble m'être parfois surmené ici. Et voilà qu'à tout cela s'ajoute encore ce maudit rhume...

Il semblait en effet que Hans Castorp dût retourner dans la plaine avec un rhume de premier ordre. Il avait pris froid, sans doute en faisant la cure de repos, et, pour hasarder une deuxième conjecture, pendant la cure du soir, à laquelle il s'astreignait depuis une semaine environ, malgré le temps pluvieux et froid qui ne semblait pas vouloir se remettre avant son départ. Mais il avait appris que ce temps ne pouvait pas être considéré comme mauvais ; le concept de mauvais temps n'existait ici en aucune manière, on ne craignait aucun temps, on en tenait à peine compte, et avec toute la souple docilité de la

jeunesse, avec sa faculté d'adaptation aux pensées et aux usages du milieu où elle se trouve justement transportée, Hans Castorp avait commencé à s'approprier cette indifférence. Lorsqu'il pleuvait à seaux, on ne devait pas croire que pour si peu l'air fût moins sec. Et, en effet, sans doute ne l'était-il vraiment pas, car on avait toujours la tête brûlante, comme si l'on se trouvait dans une chambre surchauffée, ou comme si l'on avait bu trop de vin. Quant au froid, qui était sensible, il eût été peu raisonnable de tenter de lui échapper en se réfugiant dans les chambres ; car aussi longtemps qu'il ne neigeait pas, on ne chauffait pas, et il n'était guère plus confortable d'être assis dans la chambre, que de s'étendre sur la loge du balcon, empaqueté dans un manteau d'hiver, et selon toutes les règles de l'art dans deux bonnes couvertures en poil de chameau. Tout au contraire : cette position était de beaucoup la plus agréable, c'était tout bonnement l'état le plus plaisant que Hans Castorp se souvînt d'avoir jamais éprouvé, et il ne se laissait pas égarer dans son jugement par le fait qu'un quelconque homme de lettres et *carbonaro*, avec des sous-entendus malveillants, appelait cette position « horizontale ». Le soir surtout, il la trouvait agréable, lorsque la petite lampe luisait à côté de lui sur le guéridon, et que, chaudement enroulé dans les couvertures, reprenant goût au *Maria* et jouissant des avantages difficiles à définir de ce type de chaise longue, la pointe du nez glacée, il est vrai, et tenant un livre – c'était encore toujours *Ocean Steamships* – entre ses mains raidies et rougies par le froid, il regardait sous l'arcade du balcon, par-dessus la vallée de plus en plus obscure, embellie de lumières qui, ici, étaient dispersées et, plus loin, se resserraient par-dessus la vallée, d'où montait presque chaque soir et pendant une heure au moins, de la musique : des sons agréablement assourdis de mélodies familières. C'étaient des morceaux d'opéras, des fragments de *Carmen*, du *Trouvère* ou du *Freischütz*, puis des valses bien construites et entraînantes, des marches qui vous faisaient hocher la tête avec fougue et de gaies mazurkas. Mazurka ? C'est *Maroussia* qu'elle se nommait en réalité, la jeune fille au petit rubis, et dans la loge voisine,

derrière l’épaisse paroi de verre laiteux, reposait Joachim. (De temps à autre Hans Castorp échangeait avec lui une parole prudente, en prenant les plus grands égards pour les autres horizontaux.) Joachim, dans sa loge, n’était pas plus mal partagé que Hans Castorp, bien qu’il ne fût pas musicien et qu’il ne sût pas prendre le même plaisir aux concerts du soir. Dommage pour lui ! Au lieu de cela, il lisait volontiers dans sa grammaire russe. Mais Hans Castorp laissait *Ocean Steamships* sous sa couverture et écoutait de tout cœur la musique, plongeait avec complaisance dans la profondeur transparente de sa composition et prenait un plaisir si vif à telle trouvaille mélodique originale ou évocatrice que, tout à son plaisir, il ne se souvenait qu’avec des sentiments hostiles des considérations de Settembrini sur la musique, considérations irritantes dans le genre de celle-ci par exemple : que la musique était politiquement suspecte – ce qui, en effet, ne valait pas beaucoup mieux que l’expression du grand-père Giuseppe sur la révolution de Juillet et les six jours de la Genèse.

Joachim ne jouissait donc pas aussi vivement de la musique et l’aromatique jouissance de fumer lui était également étrangère. Pour le reste, il était aussi bien à l’abri dans sa loge, à l’abri et bien calé. La journée était finie, pour cette fois tout était fini, on était sûr qu’il ne se produirait plus rien, qu’il n’y aurait plus d’émotions violentes, que le muscle du cœur ne serait plus en aucune façon appelé à contribution. Mais en même temps on était certain que demain, tout cela se renouvellerait vraisemblablement à la faveur de cette existence étroite et régulière et que tout recommencerait derechef ; et cette double sécurité était des plus réconfortantes ; jointe à la musique et à la saveur retrouvée du *Maria*, elle faisait pour Hans Castorp de la cure de repos du soir un état véritablement bienheureux.

Mais tout cela n’avait donc pas empêché que le visiteur et novice encore douillet se refroidît sérieusement à cette cure du soir (ou ailleurs). Un gros rhume s’annonçait. Il pesait sur la

cavité frontale, la luette du palais était irritée et douloureuse, l’air ne traversait pas comme d’habitude le conduit destiné par la nature à cet usage, mais y pénétrait froid, avec difficulté, et provoquant sans cesse des accès de toux convulsive. En une nuit, sa voix avait pris la tonalité d’une basse sourde, comme brûlée par des boissons fortes, et, selon ses dires, durant cette même nuit il n’avait pas fermé l’œil parce qu’une sécheresse étouffante du gosier l’avait toujours de nouveau fait sursauter sur son oreiller.

– Tout à fait fâcheux, cette histoire-là, dit Joachim, et presque pénible. Les refroidissements, – il faut que tu te le dises, – ne sont pas admis ici, on nie leur existence. Officiellement, la grande sécheresse de l’atmosphère ne les justifie pas, et comme malade on serait mal accueilli chez Behrens, si l’on voulait se présenter comme enrhumé. Mais chez toi, c’est en somme autre chose ; à tout prendre, tu as le droit de l’être. Ce serait parfait si nous pouvions encore couper ton rhume ; dans la plaine on connaît des trucs, mais je doute qu’on aille s’y intéresser ici suffisamment. Ici il vaut mieux ne jamais tomber malade, personne ne s’en soucie. C’est une vérité établie, je te la donne en dernière heure. Lorsque je suis arrivé, il y avait ici une dame qui, toute la semaine, tenait son oreille et se plaignait de douleurs, et, finalement, Behrens l’examina. « Vous pouvez être tout à fait rassurée, dit-il, ce n’est pas tuberculeux. » Et on en resta là ! Eh bien, nous allons voir ce qu’il y aura moyen de faire : je le dirai demain au masseur, lorsqu’il viendra chez moi. C’est la voie hiérarchique, et il transmettra la commission, de sorte qu’on finira quand même par faire quelque chose pour toi.

Ainsi parla Joachim, et la voie hiérarchique fit ses preuves. Dès vendredi, lorsque Hans Castorp fut rentré de sa promenade matinale, on frappa à sa porte, et il s’ensuivit pour lui la connaissance personnelle qu’il fit de Mlle von Mylendonk ou de la Supérieure, comme on l’appelait. Jusque-là, il n’avait jamais

vu que de loin cette personne apparemment très occupée lorsque sortant d'une chambre de malade, elle traversait le corridor pour entrer dans une chambre, en face, ou bien il l'avait vue faire une apparition fugitive dans la salle à manger, et avait entendu sa voix criarde. Or donc, cette fois, c'était à lui-même que sa visite était destinée ; attirée par son rhume, elle frappa d'un doigt osseux, durement et brièvement, à la porte de sa chambre, et entra, – encore avant qu'il eût dit « entrez », – en se rejetant encore une fois en arrière, déjà debout sur le seuil, pour s'assurer du numéro de la chambre.

– Trente-quatre, criailla-t-elle sans baisser la voix, c'est juste. Et alors, jeune homme, *on me dit que vous avez pris froid, I hear you have caught a cold, Wy, kaschetsja, prostudilisj*, et enfin, en allemand : j'apprends que vous vous êtes refroidi ? Quelle langue faut-il vous parler ? L'allemand, je vois bien. Ah oui, la visite du jeune Ziemssen, j'y suis. Il faut que je passe dans la salle d'opérations. Il y en a un là-bas que l'on est en train de chloroformer et qui a mangé de la salade de haricots. Si l'on n'a pas les yeux partout à la fois... Et vous, jeune homme, vous prétendez avoir pris froid ici ?

Hans Castorp était stupéfait par cette manière de s'exprimer chez une vieille dame noble. Tout en parlant, elle devançait ses propres paroles, en tortillant le cou et flairant, le nez levé, comme font des fauves dans leur cage, et elle agitait le poignet de sa main droite tachée de son, légèrement fermée, et le pouce tourné vers en haut, comme si elle avait voulu dire : « Vite, vite, vite. N'écoutez pas ce que je dis, mais parlez vous-même pour que je puisse m'en aller. » C'était une femme d'une quarantaine d'années, de taille chétive, sans formes, vêtue d'une blouse blanche d'infirmière, maintenue par une ceinture, et qui portait sur sa poitrine une croix de grenats. Sous son bonnet de diaconesse paraissaient des cheveux roux et clairsemés ; ses yeux bleu d'eau et enflammés qui, par surcroît, portaient un orgelet assez avancé, jetaient un regard instable, le nez était

retroussé, la bouche avait quelque chose d'un batracien, et sa lèvre inférieure qui saillait obliquement, avait en parlant comme un mouvement de pelle. Cependant, Hans Castorp la considérait avec toute l'affabilité modeste, tolérante et confiante qui lui était innée.

– Qu'est-ce que c'est que ce refroidissement, hé ? demanda pour la seconde fois l'infirmière en chef, en s'efforçant de donner à ses yeux un éclat pénétrant, mais sans y réussir, car ils louchaient. Nous n'aimons pas ce genre de refroidissements. Êtes-vous souvent refroidi ? Votre cousin, lui aussi, n'était-il pas souvent refroidi ? Quel âge avez-vous donc ? Vingt-quatre ans ? C'est l'âge qui fait cela. Et vous vous avisez de venir ici et de prendre froid. Nous ne devrions pas parler ici de « refroidissement », honorable jeune homme, ce sont là des boniments d'en bas. (Le mot « boniment », dans sa bouche, avait quelque chose d'affreux et d'aventureux, tel qu'elle le proférait en remuant sa lèvre inférieure comme une pelle.) Vous avez la plus belle irritation de la trachée artère, j'en conviens, il suffit de voir vos yeux. (Et de nouveau elle se livra à l'étrange tentative de le regarder dans les yeux, d'un regard pénétrant, sans d'ailleurs y réussir parfaitement.) Mais les rhumes ne proviennent pas du froid, ils proviennent d'une infection que l'on était disposé à subir, et il s'agit seulement de savoir si nous sommes en présence d'une infection inoffensive, ou d'une infection moins inoffensive. Tout le reste n'est que boniment. (De nouveau cet affreux « boniment » !) Il est fort possible que chez vous ce soit plutôt une chose anodine, dit-elle, et elle le regarda avec son orgelet avancé, il ne savait pas comment. Tenez, voici un antiseptique inoffensif. Cela vous fera peut-être du bien.

Et elle tira de la sacoche de cuir noir qui pendait à sa ceinture un petit paquet qu'elle déposa sur la table. C'était du formol.

– D’ailleurs, vous avez l’air excité comme si vous aviez de la fièvre.

Et elle ne cessait pas de le regarder en face, mais toujours d’un œil un peu fuyant.

– Avez-vous déjà pris votre température ?

Il fit signe que non.

– Pourquoi pas ? demanda-t-elle, et sa lèvre inférieure, qui saillait obliquement, resta en suspens.

Il se tut. Le brave garçon était encore si jeune, il avait encore gardé l’habitude du silence de l’écolier qui est debout devant son banc, qui ne sait rien et qui se tait.

– Est-ce que par hasard vous ne prendriez jamais votre température ?

– Si, Madame la Supérieure, lorsque j’ai de la fièvre.

– Enfant de malheur, mais on prend sa température justement pour savoir si l’on a de la fièvre. Et pour le moment, selon vous, vous n’en auriez pas encore ?

– Je ne sais trop, Madame la Supérieure. Je ne peux pas très bien me rendre compte. J’ai eu un peu chaud et froid depuis mon arrivée ici.

– Aha ? Et où avez-vous votre thermomètre ?

– Je n’en ai pas avec moi, Madame la Majore. À quoi bon ? Je ne suis ici qu’en visite. Je suis bien portant.

– Boniment ! M’avez-vous fait appeler parce que vous êtes bien portant ?

– Non, dit-il poliment, mais parce que je me suis un peu…

– … Refroidi. Ici, de tels refroidissements se produisent souvent. Voilà ! dit-elle, et elle fouilla de nouveau dans son sac pour en tirer deux étuis en cuir, de forme allongée, un noir et un rouge, qu’elle posa sur la table.

« Celui-ci coûte trois francs cinquante, et celui-là cinq francs. Naturellement, vous serez mieux servi en prenant celui à cinq. Il peut vous servir toute la vie si vous en avez soin.

Il prit en souriant l’étui rouge, et l’ouvrit. Coquet comme un joyau, l’ustensile en verre était étendu dans le renfoncement exactement adapté à sa forme et capitonné de velours rouge. Les degrés entiers étaient marqués par des traits rouges, les dixièmes par des traits noirs ; les chiffres étaient rouges, la partie inférieure qui allait en se rétrécissant était remplie de vif-argent qui brillait. La colonne était bas, elle était fraîche, bien en dessous du degré normal de la chaleur animale.

Hans Castorp savait ce qu’il se devait à lui-même et à son prestige.

– Je prends celui-ci, dit-il, sans même prêter la moindre attention à l’autre. Celui-ci, à cinq. Puis-je tout de suite… ?

– Entendu, criailla la supérieure. Surtout ne pas lésiner dans les achats importants. Ce n’est pas pressé, on vous l’inscrira sur la facture. Passez-moi-le. Nous allons, pour commencer, le faire baisser, tout à fait, comme ceci.

Et elle lui reprit le thermomètre, l'agita plusieurs fois en l'air, et fit descendre le vif-argent encore plus bas, jusque en dessous de 35.

– Il montera, il remontera, le mercure, dit-elle. Voici votre acquisition. Vous connaissez sans doute nos usages. Sous votre honorable langue, pendant sept minutes quatre fois par jour, et bien refermer vos précieuses lèvres. Au revoir, jeune homme. Je vous souhaite de bons résultats.

Et elle quitta la chambre.

Hans Castorp, qui s'était incliné, était debout près de la table, et regardait la porte par où l'infirmière en chef avait disparu, et l'instrument qu'elle avait laissé. « C'était donc ça la supérieure von Mylendonk ? » se dit-il. Settembrini ne l'aime pas, et il est vrai qu'elle a ses côtés désagréables. L'orgelet n'est pas joli ; au demeurant, elle ne l'a sans doute pas toujours. Mais pourquoi m'appelle-t-elle toujours : « jeune homme » ? C'est d'une désinvolture un peu bizarre. Et voici qu'elle m'a vendu un thermomètre, elle en a toujours quelques-uns dans sa sacoche. Il paraît qu'il y en a partout ici, dans toutes les boutiques, même là où l'on ne s'y attendrait pas du tout. Mais je n'ai pas eu besoin de me donner trop de mal, il m'est tombé entre les mains. C'est Joachim qui le dit. »

Il tira le fragile objet de son écrin, le considéra, puis se mit à aller et venir avec inquiétude dans sa chambre, en le tenant à la main. Son cœur battait vite et fort. Il se retourna vers la porte ouverte du balcon et fit un mouvement vers celle de la chambre, comme tenté de rendre visite à Joachim, mais y renonça ensuite, et resta debout à sa table, en toussotant, pour se rendre compte du son assourdi de sa voix. Puis il toussa franchement. « Oui, il faut que je me rende compte si mon rhume m'a donné de la fièvre, dit-il, et il porta rapidement le thermomètre à sa bouche et introduisit la pointe de vif-argent sous la langue, de

telle sorte que l'instrument lui sortait obliquement d'entre les lèvres qu'il ferma étroitement, pour ne pas laisser de jour. Puis il regarda sa montre-bracelet. Il était neuf heures trente-six. Et il commença d'attendre que ses sept minutes se fussent écoulées.

« Pas une seconde de trop, pensait-il, et pas une en moins. On peut se fier à moi. On n'a pas besoin de me l'échanger contre une « sœur muette » comme la personne dont Settembrini a parlé : Ottilie Kneifer. »

Et il se promena à travers la chambre, écrasant l'instrument sous sa langue.

Le temps traînait, le délai paraissait infini. Deux minutes et demie seulement s'étaient écoulées lorsqu'il regarda les aiguilles, craignant déjà qu'il eût laissé passer le moment. Il faisait mille choses, touchait des objets et les replaçait, sortait sur le balcon sans se faire remarquer de son cousin, regarda le paysage, cette vallée haute, déjà profondément familière à son esprit, dans toutes ses formes : avec ses pics, les lignes de ses crêtes et ses parois rocheuses, avec la coulisse avancée du *Brembühl,* à gauche, dont le dos descendait obliquement vers le bourg, et dont le rude *Mattenwald* recouvrait le flanc, avec les formations montagneuses à droite, dont les noms ne lui étaient pas moins familiers, et avec l'*Alteinwand* qui, vue d'ici, semblait fermer la vallée au midi. Il regarda vers les chemins et les parterres de la terrasse du jardin, la grotte rocheuse, le sapin, écouta un murmure qui montait du solarium et se retourna vers sa chambre, en s'efforçant de corriger la position de l'instrument dans sa bouche, puis faisait retomber la manche du poignet qu'elle couvrait en allongeant le bras, et en ramenant l'avant-bras devant sa figure. Avec beaucoup de peine et d'efforts, à force, semblait-il, de les aider, les pousser et les faire avancer, six minutes s'étaient enfin écoulées. Mais comme il se perdait à présent en rêveries, debout au milieu de sa chambre,

et laissait aller ses pensées, la dernière minute qui restait encore s'échappa inaperçue, avec une légèreté de chatte un nouveau geste du bras lui révéla sa fuite discrète, et il était un peu trop tard, un tiers de la huitième minute appartenait déjà au passé, lorsque, se disant que peu importait et que le résultat en somme n'en était pas modifié, il tira le thermomètre de sa bouche et le considéra d'un œil troublé.

Il n'en discerna pas aussitôt l'indication, l'éclat du vif-argent se confondait avec le reflet lumineux du tube de verre, la colonne semblait tantôt être montée très haut, tantôt elle paraissait ne point du tout exister. Il approcha l'instrument de ses yeux, le tourna de côté et d'autre, et ne distingua rien. Enfin, après un mouvement favorable, l'image devint distincte, il la retint et fit fonctionner en hâte son intelligence. En effet, le mercure s'était dilaté, il s'était fortement dilaté, la colonne était montée assez haut, elle était plusieurs dixièmes au-dessus de la limite d'une température normale. Hans Castorp avait 37,6.

En plein jour, entre dix heures et onze heures et demie, 37,6, – c'était trop ! C'était « de la température », c'était une fièvre qui résultait d'une infection à laquelle il était prédisposé, et il ne s'agissait que de savoir quelle sorte d'infection c'était. 37,6 ! Joachim lui-même n'avait pas davantage, personne ici n'avait plus de température, qui ne gardât pas le lit comme gravement malade, ou moribond, ni la Kleefed avec son pneumothorax, ni Mme Chauchat. Naturellement, dans son cas à lui, ce n'était peut-être pas tout à fait la même chose : une simple fièvre grippale, comme on disait en bas. Mais peut-être ne pouvait-on pas discriminer et séparer exactement. Hans Castorp ne croyait pas qu'il n'eût cette température que depuis qu'il s'était refroidi, et il regretta de n'avoir pas interrogé Mercure plus tôt, dès le début, lorsque le docteur Behrens le lui avait suggéré. Ce conseil était tout à fait sensé, c'est ce qui apparaissait à présent, et Settembrini avait eu absolument tort d'éclater d'un rire si moqueur et si bruyant. Settembrini, avec sa

République et son beau style. Hans Castorp méprisait la République et le beau style, tandis qu'il examinait toujours de nouveau l'indication du thermomètre que les reflets lui avaient à deux reprises fait perdre de vue et qu'il rétablissait en tournant et retournant l'instrument. Cette indication était : 37,6, le matin, de bonne heure.

Il éprouvait une vive émotion. Il marcha de long en large dans la chambre, le thermomètre à la main, en prenant soin de le tenir horizontalement afin de ne pas l'ébranler par une secousse verticale, puis il le déposa avec prudence sur la toilette et retourna tout d'abord avec manteaux et couvertures à sa cure de repos. Assis, il s'enroula dans ses couvertures, ainsi qu'il l'avait appris, des deux côtés et d'en dessous, l'une après l'autre, d'une main exercée, et resta immobile, en attendant l'heure du deuxième déjeuner et l'entrée de Joachim. De temps en temps il souriait, comme s'il avait souri à quelqu'un. De temps à autre, sa poitrine était soulevée par un frémissement angoissé, et il éprouvait le besoin de tousser, de sa poitrine oppressée.

Joachim le trouva encore étendu lorsque, à onze heures, après que le gong eut retenti, il entra le chercher pour le déjeuner.

– Eh bien ? demanda-t-il, étonné, en s'approchant de la chaise longue.

Hans Castorp se tut encore un instant et regarda devant lui. Puis il répondit :

– Oui, la dernière nouvelle serait donc que j'ai un peu de température.

– Que signifie cela ? demanda Joachim. Te sens-tu par hasard fiévreux ?

Hans Castorp fit de nouveau attendre sa réponse qu'avec une certaine paresse il formula de la manière suivante :

– Fiévreux, mon cher ? Il y a quelque temps déjà que je me sentais fiévreux, et même tout le temps. Il ne s'agit plus maintenant d'impressions subjectives, mais d'une constatation exacte. J'ai pris ma température.

– Tu as pris ta température ? Avec quoi ? s'écria Joachim, effrayé.

– Bien entendu, avec un thermomètre, répondit Hans Castorp, non sans un accent de moquerie et de reproche. L'infirmière en chef m'en a vendu un. Pourquoi vous dit-elle toujours : « jeune homme », c'est ce que j'ignore ; ce n'est pas précisément correct. Mais elle m'a vendu en vitesse un excellent thermomètre, et si tu veux te convaincre du degré qu'il indique, il est là-bas, sur la toilette. Il a monté très légèrement.

Joachim fit demi-tour et entra dans la chambre. Lorsqu'il revint, il dit d'un ton hésitant :

– Oui, 37 virgule cinq et demi.

– Alors, il a un peu baissé, répondit vite Hans Castorp, c'était tout à l'heure 37,6.

– On ne peut pas du tout dire que ce soit peu de chose, pour le matin, dit Joachim. Jolie surprise ! dit-il.

Et il était debout devant la couche de son cousin, exactement comme on peut être debout devant une « jolie surprise », les bras aux hanches et la tête baissée.

– Il faudra que tu te couches.

Hans Castorp tenait déjà une réponse toute prête.

– Je ne saisis pas, dit-il, pourquoi je dois me coucher avec 37,6, alors que toi et tant d'autres ici qui n'ont pas moins que cela, vous vous promenez tous librement.

– Mais c'est tout autre chose. Chez toi, c'est à l'état aigu et inoffensif. Tu n'as qu'un rhume.

– Premièrement, répondit Hans Castorp, et il alla jusqu'à diviser son discours en « premièrement » et « deuxièmement » je ne comprends pas pourquoi avec une fièvre inoffensive – admettons un instant que cela existe – pourquoi avec une fièvre inoffensive il faut rester au lit, et pas avec une autre fièvre. Et deuxièmement, ne t'ai-je pas déjà dit que le rhume ne m'a pas donné plus de fièvre que je n'en avais auparavant ? Je pars du principe que 37,6 égale 37,6. Si vous pouvez sortir ainsi, je le peux moi aussi.

– Mais j'ai dû rester couché pendant quatre semaines lorsque je suis arrivé, objecta Joachim, et ce n'est que lorsqu'il est apparu que le lit ne faisait pas baisser la température que j'ai été autorisé à me lever.

Hans Castorp sourit.

– Eh bien ? demanda-t-il. Je suppose que chez toi c'était autre chose. Il me semble que tu te contredis. D'abord tu distingues et ensuite tu confonds. Ce sont des boniments...

Joachim tourna sur ses talons, et lorsqu'il fit de nouveau face à son cousin, on vit que son visage bruni s'était encore assombri d'une nuance.

– Non, dit-il, je ne confonds pas, c'est toi qui es un esprit brouillon. Je veux simplement dire que tu es rudement refroidi,

cela s’entend d’ailleurs à ta voix, et tu devrais te mettre au lit pour abréger l’évolution de la maladie, puisque tu veux rentrer la semaine prochaine. Mais si tu ne veux pas – je veux dire : si tu ne veux pas te mettre au lit – tu peux aussi bien t’en dispenser. Je ne te donne pas d’ordres. De toute façon, il faut à présent que nous allions déjeuner. Et vivement, l’heure est déjà passée.

– Parfait. Allons-y ! dit Hans Castorp et il rejeta les couvertures. Il entra dans la chambre pour passer la brosse sur ses cheveux, et cependant, Joachim, jeta encore un coup d’œil au thermomètre sur la toilette, ce que Hans Castorp observa de loin. Puis ils s’en furent, en silence, et reprirent une fois de plus leurs places dans la salle à manger, qui scintillait toujours à cette heure-ci, toute blanche de lait.

Lorsque la naine apporta à Hans Castorp la bière de Kulmbach, il la refusa avec une expression grave de renoncement. Il préférait aujourd’hui ne pas boire de bière. Il ne boirait rien du tout, non, merci beaucoup, tout au plus une gorgée d’eau. Cela surprit autour de lui. Comment ? Quelle grande nouvelle ? Pourquoi pas de bière ? – Il avait un peu de température, répondit Hans Castorp négligemment. 37,6. Une peccadille.

Mais voici qu’ils le menaçaient de l’index, c’était très bizarre. Ils prenaient un air taquin, ils hochaient la tête, clignaient de l’œil et agitaient l’index à la hauteur de l’oreille, comme s’ils venaient d’apprendre des choses scabreuses et piquantes sur quelqu’un qui aurait posé pour la vertu.

– Allons, allons ! vous, dit l’institutrice, et le duvet de ses joues rougit, tandis qu’elle le menaçait en souriant. De belles histoires que l’on apprend, polisson que vous êtes ! Tiens, tiens, tiens.

– Tiens, tiens, tiens, fit aussi Mme Stoehr, et elle le menaça de son gros moignon rouge, en l'approchant de son nez. De la température qu'il a, Monsieur le visiteur ? C'est du joli, ça ! En voilà un numéro ! Quel petit rigolo !

Même la grand'tante, à l'autre bout de la table, le menaça du doigt, avec une expression à la fois taquine et rusée, lorsque la nouvelle lui parvint ; la jolie Maroussia qui, jusque-là, ne lui avait pas prêté la moindre attention, se pencha dans sa direction et le regarda, son petit mouchoir à l'orange pressé contre les lèvres, de ses yeux bruns, tout ronds, en le menaçant ; jusqu'au docteur Blumenkohl à qui Mme Stoehr racontait la chose, et qui ne put s'empêcher de faire le geste de tout le monde ; il est vrai, sans regarder Hans Castorp. Seule, Miss Robinson se montra indifférente et d'esprit obtus ; comme toujours, Joachim, très correct, gardait les yeux baissés.

Hans Castorp, flatté par tant de taquineries, crut devoir se défendre avec modestie. « Mais, mais, dit-il, vous faites erreur, mon cas est le plus inoffensif qui soit. Je suis enrhumé, vous le voyez. Mes yeux pleurent, j'ai la poitrine prise, je tousse la moitié de la nuit, c'est assez désagréable... » Mais ils n'admettaient pas ses excuses, ils riaient, et de la main lui faisaient signe de ne pas insister, en criant : « Oui, oui, des blagues, des excuses, un petit rhume, connu, connu. » Et voici que tous exigèrent subitement que Hans Castorp se présentât sans retard à la consultation. Cette nouvelle les avait animés ; d'entre les sept tables, celle-ci, durant le déjeuner, fut la plus gaie. Mme Stoehr surtout, sa figure têtue tout empourprée au-dessus de sa collerette, et de petites crevasses dans la peau de ses joues, faisait preuve d'une volubilité presque sauvage, et s'étendait sur les agréments de la toux. Oui, c'était à coup sûr une jouissance bien divertissante, lorsque au tréfonds de votre poitrine le chatouillement s'accroissait et se précisait, et que dans les efforts et la compression de la toux, on descendait le plus bas possible pour apaiser ce chatouillement ; c'était un

plaisir analogue à celui que l'on tirait d'un éternuement, lorsque l'envie en devenait irrésistible, que, en une sorte de griserie, on faisait quelques inspirations et expirations véhémentes, et que l'on s'abandonnait enfin, avec délice, en oubliant le monde entier dans la félicité de cette explosion. Et cela pouvait se produire deux ou trois fois de suite. C'étaient là des jouissances gratuites de la vie, de même qu'au printemps, par exemple, de se gratter les engelures jusqu'au sang, lorsqu'elles vous démangeaient si doucereusement, – de se gratter jusqu'au sang, avec une ferveur cruelle, toute à sa rage et à sa jouissance, et lorsque, par hasard on regardait dans la glace, on apercevait un masque diabolique !

C'est avec cette insistance effrayante que parlait l'inculte Mme Stoehr, jusqu'à ce que le repas court, mais substantiel eût pris fin, et que les deux cousins partissent pour leur promenade matinale, en aval, vers Davos-Platz. Joachim était absorbé en lui-même, et Hans Castorp gémissait à force de se moucher et la toux ébranlait sa poitrine rouillée. Sur le retour, Joachim dit :

– Je te fais une proposition. C'est aujourd'hui vendredi. Demain, après déjeuner, je passe mon examen mensuel. Ce n'est pas une consultation complète, mais Behrens me donne quelques tapes dans le dos et fait prendre des notes à Krokovski. Tu pourrais m'accompagner et demander que, par la même occasion on t'ausculte sommairement. C'est ridicule, mais si tu étais chez toi tu ferais sans doute venir Heidekind. Et ici, où nous avons deux spécialistes dans la maison, tu te promènes et tu ne sais à quoi t'en tenir, ni à quel point tu es atteint, et si tu ne ferais pas mieux de te coucher.

– Bien, dit Hans Castorp. Comme tu voudras. Naturellement, je peux faire cela. Et c'est même intéressant pour moi d'assister une fois à une consultation.

Ils en convinrent donc ; et lorsqu'ils arrivèrent en haut, devant le sanatorium, le hasard voulut qu'ils rencontrassent le conseiller Behrens en personne et qu'ils trouvassent une occasion favorable de formuler leur requête séance tenante.

Behrens sortait de l'aile avancée de la maison, grand et portant haut, un chapeau raide sur l'occiput et un cigare à la bouche, les joues bleues et l'œil larmoyant ; il était en pleine activité, sur le point de rendre visite à sa clientèle privée, au village, après avoir travaillé dans la salle d'opérations, ainsi qu'il l'expliqua.

– Salut, Messieurs ! dit-il. Toujours en balade. Vous vous êtes plus dans le grand monde ? Je reviens justement d'un combat inégal au couteau et à la scie, une grosse affaire, pensez donc, section d'une côte ! Autrefois cinquante pour cent restaient sur le carreau de la maison. Mais nous réussissons mieux maintenant, bien qu'il nous arrive encore de plier bagage avant terme, *mortis causa*. Bah ! celui d'aujourd'hui comprenait la plaisanterie : il tient bon pour l'instant... C'est fou, un thorax d'homme qui n'en est plus un. Partie molle, chose plutôt vilaine, vague idée... Baste, et vous ? Que fait la précieuse santé ? L'existence est plus drôle, à deux, hein, Ziemssen, vieux renard ? Pourquoi pleurez-vous donc, vous, le touriste ? s'adressa-t-il tout à coup à Hans Castorp. Il est interdit de pleurer en public. C'est le règlement de la maison. Si chacun se mettait à en faire autant.

– C'est mon rhume, docteur, répondit Hans Castorp. Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais j'ai attrapé un fameux rhume. Je tousse aussi et j'ai la poitrine tout à fait prise.

– Ah ? dit Behrens. Il conviendrait peut-être de consulter un médecin sérieux.

Tous deux rirent, et Joachim répondit en joignant les talons :

– Nous sommes sur le point de le faire, Monsieur le Conseiller. C'est mon jour de consultation demain, et nous voulions justement vous demander si vous auriez la bonté d'examiner en même temps mon cousin. Il s'agit de savoir s'il pourra repartir mardi...

– T. d. dit Behrens. T. d. a. r. s. Tout disposé à rendre service. On aurait dû commencer par là. Du moment que l'on est ici, il faut au moins remporter cela. Mais naturellement, on ne veut pas s'imposer. Donc, demain, deux heures, aussitôt après le rata.

– C'est que j'ai également un peu de fièvre, ajouta Hans Castorp.

– Qu'est-ce que vous m'apprenez là ? s'écria Behrens. Croyez-vous que je n'aie pas d'yeux pour voir ?

Et de son formidable index, il désigna ses deux yeux injectés de sang, bleu humide et larmoyants.

– Et combien avez-vous donc ?

Hans Castorp cita modestement le chiffre.

– Le matin ? Hum, pas mal. Pour un début, vous ne manquez pas de dispositions. Bon, alors c'est entendu, demain, rassemblement à deux ! L'honneur sera pour moi. Bonne digestion !

Et les genoux tors, ramant des mains, il commença à descendre la pente du chemin, tandis que la fumée de son cigare flottait derrière lui comme un drapeau.

– Voilà qui est convenu comme tu le désirais, dit Hans Castorp. Ça ne pouvait pas tomber mieux, et me voilà annoncé ! Il est du reste probable qu'il n'y pourra mais. Tout au plus me prescrira-t-il un jus de réglisse ou une tisane pectorale, mais c'est quand même agréable de pouvoir compter sur un peu de réconfort médical, lorsqu'on se sent mal fichu comme moi. Mais pourquoi donc tient-il un langage si invraisemblablement énergique ? Au commencement, cela m'amusait, mais à la longue, cela m'est désagréable. « Bonne digestion ! » Quel jargon ! On peut dire « bon appétit ! », car appétit est en quelque sorte un mot poétique, comme « pain quotidien » et s'accorde assez bien avec « bon ». Mais « digestion », c'est de la pure physiologie, et appeler là-dessus la bénédiction du ciel, c'est pure malice. Je n'aime pas non plus beaucoup le voir fumer, cela a quelque chose d'inquiétant pour moi, parce que je sais que cela ne lui fait pas de bien et que cela le rend mélancolique. Settembrini prétend que sa gaieté est forcée, et Settembrini est un critique, un homme de jugement sûr, cela il faut le lui laisser. Peut-être devrais-je, moi aussi raisonner davantage, et ne pas accepter toutes choses comme elles se présentent ; il a parfaitement raison sur ce point. Mais il arrive qu'on commence par juger, par blâmer, et par s'indigner, et puis voici que survient quelque chose qui n'a aucun rapport avec le raisonnement et il ne peut plus être question de sévérité morale, et la République ou le beau style vous paraissent tout à coup bien anodins.

Il murmura ces paroles indistinctes ; il ne paraissait lui-même pas très au clair sur ce qu'il entendait dire. Aussi son cousin le regarda-t-il de biais, et dit « Au revoir », sur quoi chacun d'eux rejoignit sa chambre et sa loge de balcon.

– Combien ? demanda Joachim au bout d'un moment, bien qu'il n'eût pas vu que Hans Castorp avait de nouveau consulté son thermomètre...

Et Hans Castorp répondit d'un ton indifférent :

– Rien de nouveau !

En effet, à peine entré chez lui, il avait repris sur la toilette sa jolie acquisition de ce matin, avait détruit par des secousses verticales le 37,6 qui avait terminé son rôle, et, comme un malade expérimenté, son cigare de verre dans la bouche, avait repris sa cure de repos. Mais, à l'encontre de son attente trop ambitieuse, et bien qu'il eût gardé l'instrument durant huit bonnes minutes sous la langue, le mercure ne s'était pas dilaté au delà des mêmes 37,6 – ce qui d'ailleurs était de la fièvre, sinon une fièvre plus forte que celle qu'il avait eue dès le matin. Après le déjeuner, la colonne miroitante monta jusqu'à 37,7, s'en tint le soir, lorsque le malade se sentit fatigué des émotions et des nouveautés de la journée, à 37,5, le matin tôt ne marqua même que 37, pour atteindre de nouveau vers midi le même degré que la veille. Sur ces entrefaites, le principal repas du lendemain était arrivé, et avec sa fin approchait l'heure du rendez-vous.

Hans Castorp se rappela plus tard que, durant ce repas, Mme Chauchat avait porté un chandail d'un jaune doré, avec de grands boutons et des poches galonnées, qui était neuf, en tout cas neuf pour Hans Castorp, et que, lors de son arrivée, comme toujours un peu tardive, elle s'était un instant présentée dans ce vêtement à la salle. Puis, comme tous les jours à cinq reprises, elle avait glissé vers sa table, s'était assise avec des mouvements souples, et, tout en bavardant, avait commencé de manger : comme chaque jour, mais avec une attention particulière, Hans Castorp l'avait vue hocher la tête en parlant, et de nouveau il avait remarqué la courbure de sa nuque, la tenue relâchée de son dos, lorsque, derrière le dos de Settembrini, qui était assis au bout de la table placée tranversalement, entre eux, il avait regardé vers la table des « Russes bien », Mme Chauchat, de son

côté, ne s'était pas retournée une seule fois vers la salle durant tout le déjeuner. Mais lorsqu'on eut fini le dessert, et que la grande pendule à chaînes, du côté droit de la salle, là où était la table des Russes ordinaires, eut sonné deux heures, à la surprise de Hans Castorp, tout ému par cette énigme, cela s'était quand même produit : tandis que la pendule sonnait deux coups – un et deux – la gracieuse malade avait tourné lentement la tête et légèrement le buste. Par-dessus son épaule et ouvertement, elle avait dirigé le regard vers sa table, vers Hans Castorp, – non pas vaguement vers sa table, mais sans équivoque possible, vers lui en personne, un sourire à ses lèvres closes et dans ses yeux bridés, semblables à ceux de Pribislav, comme si elle avait voulu dire : « Eh bien ? Il est temps. Iras-tu ? » (Car lorsque les yeux parlent, ils tutoient, lors même que les lèvres n'ont pas encore prononcé un « vous ».) Et ç'avait été là un incident qui avait troublé et effrayé Hans Castorp jusqu'au fond de l'âme. Il se fiait à peine à ses sens, et, éperdu, il avait d'abord regardé Mme Chauchat en face, puis, levant les yeux, par-dessus son front et ses cheveux, dans le vide. Savait-elle donc qu'il avait pris rendez-vous à deux heures, pour une consultation ? On l'eût cru ! Et pourtant c'était invraisemblable ! Elle aurait aussi bien pu savoir qu'à la minute précédente il s'était demandé s'il ne ferait pas dire au docteur Behrens par Joachim que sa grippe allait mieux et qu'il jugeait la consultation superflue ! Pensée dont les avantages s'étaient tout à coup évanouis devant ce sourire interrogateur, pour prendre la couleur de l'ennui le plus repoussant. Une seconde plus tard, Joachim avait déjà posé sur la table sa serviette roulée, avait, d'un mouvement des sourcils, fait signe à Hans Castorp, s'était incliné devant leurs voisins et avait quitté la table, sur quoi Hans Castorp, titubant intérieurement, bien que d'un pas en apparence ferme, et avec le sentiment que ce regard et ce sourire pesaient toujours sur lui, il emboîta le pas à son cousin et sortit de la salle.

Depuis hier matin, ils n'avaient plus parlé de leur projet, et à ce moment encore ils marchaient en un accord tacite. Joachim

se pressait : l'heure convenue était déjà passée, et le docteur Behrens exigeait de la ponctualité. Ils suivirent le corridor du rez-de-chaussée, en passant devant « l'administration », et descendirent l'escalier, proprement recouvert d'un linoléum ciré qui menait au sous-sol. Joachim frappa à la porte, immédiatement en face de l'escalier, qu'un écriteau de porcelaine désignait comme l'entrée de la salle de consultation.

– Entrez ! s'écria Behrens en appuyant fortement sur la première syllabe. Il était au milieu de la pièce, en blouse, tenant de la main droite le stéthoscope noir, avec lequel il se battait la cuisse.

– *Tempo, tempo*, dit-il, et il tourna son œil larmoyant vers la pendule. *Un poco più presto, signori !* Nous ne sommes pas exclusivement à la disposition de vos seigneuries.

Le docteur Krokovski était assis au double bureau, devant la fenêtre, pâle dans sa blouse de lustrine noire, les coudes sur le plat de la table, tenant d'une main la plume, de l'autre sa barbe ayant devant soi des papiers, sans doute le dossier du malade et il regarda les arrivants avec l'expression vague d'une personne qui n'est là que comme assistant.

– Allons, amenez-moi cet état de service, dit le docteur Behrens en réponse aux excuses de Joachim, et il saisit la feuille de température pour la parcourir, tandis que le patient s'empressait de dénuder le torse et d'accrocher les vêtements qu'il retirait au porte-manteau placé à côté de la porte. De Hans Castorp, personne ne s'occupait. Il resta un instant debout à les regarder, puis il s'assit sur un petit fauteuil genre ancien dont les accoudoirs portaient des dragonnes, à côté d'une petite table qui supportait une carafe d'eau. Des bibliothèques chargées de dossiers et d'épais ouvrages médicaux garnissaient les murs. En fait de meubles, il n'y avait en dehors de cela qu'une chaise-

longue au dossier mobile, qui était recouverte d'une toile cirée blanche, et dont le coussin était garni d'une serviette en papier.

– Virgule sept, virgule neuf, virgule huit, dit Behrens, en feuilletant les fiches hebdomadaires où Joachim avait fidèlement inscrit ses températures mesurées cinq fois par jour.

« Toujours encore un peu émoustillé, mon cher Ziemssen, vous ne pouvez pas précisément prétendre que depuis l'autre jour vous soyez devenu plus solide. (« L'autre jour » ç'avait été voici quatre semaines.) Pas désintoxiqué, pas désintoxiqué, dit-il. Allons ! ça ne se fait pas du jour au lendemain, nous ne sommes pas des sorciers.

Joachim approuva de la tête et ses épaules nues frissonnèrent, bien qu'il eût pu objecter qu'il n'était pas précisément ici depuis la veille.

– Et comment vont les points au hile droit où le son était toujours plus aigu ? Mieux ? Allons, venez ici ! Nous allons essayer de frapper poliment.

Et l'examen commença.

Le docteur Behrens, posté sur ses jambes écartées, le tronc rejeté en arrière, le stéthoscope sous le bras, commença par frapper tout en haut de l'épaule droite de Joachim, par frapper d'un mouvement du poignet, en se servant du puissant médian de sa main droite comme d'un marteau, et en s'appuyant de la main gauche. Puis il descendit sous l'omoplate, et frappa sur le côté, au milieu et en bas du dos, après quoi Joachim, qui était bien dressé, leva le bras pour le laisser frapper sous l'épaule. Le tout se répéta du côté gauche, et ceci terminé, le conseiller commanda ; « Demi-tour », pour ausculter la poitrine. Il frappa juste en dessous du cou, près de la clavicule, frappa par-dessus et sous la poitrine, d'abord à droite, puis à gauche. Lorsqu'il eut

suffisamment frappé, il ausculta, en appuyant le stéthoscope sur la poitrine et le dos de Joachim, son oreille à l'écouteur, tous les endroits où il avait frappé tout à l'heure. En même temps il fallait que Joachim respirât ou toussât alternativement, ce qui semblait beaucoup le fatiguer, car il s'essoufflait et ses yeux larmoyaient. Quant au docteur Behrens il annonçait tout ce qu'il entendait là-dedans, l'annonçait en paroles brèves et nettes à l'assistant assis au bureau, de telle sorte que Hans Castorp ne put s'empêcher de penser à la séance chez le tailleur, lorsque le Monsieur élégant vous prend les mesures d'un complet, que dans un ordre traditionnel il place le centimètre ici et là autour du corps et des membres de son client, et dicte les chiffres ainsi obtenus à l'apprenti, assis et penché. « Court », « raccourci », dictait le docteur Behrens. « Vésiculaire », disait-il, et de nouveau : « vésiculaire », (c'était bon signe, apparemment), « rauque », disait-il, et il faisait une grimace. « Très rauque. » « Bruit ». Et le docteur Krokovski inscrivait tout, comme l'employé les chiffres du coupeur.

Hans Castorp, la tête penchée de côté, suivait les événements, plongé dans une contemplation méditative du torse de Joachim, dont les côtes (Dieu merci, il avait encore toutes ses côtes !) se soulevaient en respirant sous la peau tendue, et saillaient au-dessus du creux de l'estomac, – ce torse svelte, d'un brun jaunâtre, avec son poil noir au sternum et aux bras, du reste robustes, dont l'un portait au poignet une gourmette en or. Ce sont des bras de gymnaste, cela, se dit Hans Castorp, il a toujours volontiers fait de la culture physique, tandis que j'en faisais peu de cas, et cela tenait à son goût pour le métier des armes. Il a toujours été préoccupé de son corps beaucoup plus que moi, ou du moins d'une autre manière ; car j'ai toujours été un pékin, et je me souciais bien davantage de prendre des bains chauds, de bien manger et de bien boire, tandis que lui cultivait sa vigueur. Et voici que d'une manière tout autre son corps est passé au premier plan, s'est rendu indépendant et a pris de l'importance par la maladie. Il est

intoxiqué et il ne veut pas se laisser désintoxiquer et devenir solide malgré toute l'envie qu'a le pauvre Joachim de devenir soldat, dans la plaine. Il est bâti d'une façon parfaite, comme un véritable Apollon du Belvédère, au poil près. Mais intérieurement il est malade, et extérieurement échauffé par la maladie ; car la maladie rend l'homme plus corporel, elle le fait entièrement charnel... En agitant ces pensées, il prit tout à coup peur et jeta un regard rapide et interrogateur, du torse nu de Joachim vers ses yeux, vers ses grands yeux noirs et doux, que la respiration artificielle et la toux faisaient larmoyer, et qui, durant l'examen, regardaient avec une expression triste par-dessus le spectateur, dans le vide.

Cependant, le docteur Behrens avait terminé.

– Ça va bien, Ziemssen, dit-il. Tout est en règle, autant que possible. La prochaine fois (c'était dans quatre semaines), ça ira certainement partout un peu mieux...

– Combien croyez-vous, Monsieur le Conseiller ?

– Ah çà, vous êtes donc de nouveau pressé ? Vous ne pouvez tout de même pas serrer la vis à vos recrues en cet état d'intoxication avancé ? Six petits mois, vous ai-je dit l'autre jour. Si cela vous fait plaisir, comptez-les à partir de l'autre jour, mais considérez-les comme un minimum. En somme, on n'est pas si mal ici, vous devriez tout de même être un peu plus poli. Ce n'est pas un bagne ici, ce n'est pas une... mine sibérienne ! Ou voulez-vous dire que notre maison offre quelque ressemblance avec cela ? Ça va bien, Ziemssen, rompez ! Au suivant, s'il y en a que cela tente ! s'écria-t-il, et il regarda en l'air.

Allongeant le bras, il tendit en même temps son stéthoscope au docteur Krokovski qui se leva, et le prit pour procéder sur Joachim à un petit contrôle d'assistant.

Hans Castorp, lui aussi, avait sauté sur ses pieds, et, le regard suspendu à la personne du conseiller, qui, les jambes écartées, la bouche ouverte, semblait perdu dans ses pensées, il s'empressa de se mettre en tenue. Il se hâta trop, ne réussit pas tout de suite à sortir de sa chemise à pois lorsqu'il la tira par-dessus la tête. Et puis il se trouva debout, blanc, blond et mince, devant le docteur Behrens, – il paraissait d'une conformation de civil, auprès de Joachim Ziemssen.

Mais le docteur Behrens, toujours perdu dans ses pensées, le laissa debout. Déjà le docteur Krokovski s'était rassis, et Joachim avait commencé de se rhabiller, lorsque Behrens se décida enfin à remarquer la présence de cet autre que « cela tentait ».

– Ah bon, c'est à vous ! dit-il, et il saisit Hans Castorp à l'avant-bras, de sa main énorme, le tira devant soi et le considéra d'un regard aigu. Il le regarda, non pas au visage, comme on use de regarder un homme, mais au corps, le tourna, comme on retourne un corps, et considéra encore son dos. « Hum ! » dit-il. « Allons, nous allons voir ce que vous avez dans le ventre. » Et comme tout à l'heure, il commença de frapper.

Il frappa partout où il avait fait chez Joachim, et revint à plusieurs reprises à divers endroits. Pendant un certain temps, il frappa, pour comparer, alternativement, en haut, près de la clavicule, et un peu plus bas.

– Vous entendez ? demanda-t-il, en se tournant vers le docteur Krokovski.

Et le docteur Krokovski, assis cinq pas plus loin, à sa table de travail, confirmait par un hochement de tête qu'il entendait :

gravement, il inclinait le menton sur sa poitrine, de sorte que sa barbe s'écrasait et que les pointes s'en repliaient.

– Respirez profondément ! Toussez ! commanda le conseiller qui, à présent, avait repris son stéthoscope, et Hans Castorp s'appliqua pendant huit ou dix bonnes minutes, tandis que le conseiller l'auscultait. Il ne prononçait pas une parole, ne faisait qu'appuyer ici ou là son stéthoscope, et écouta en particulier plusieurs fois en certains endroits où, tout à l'heure déjà, il s'était attardé plusieurs fois à frapper. Puis il glissa l'instrument sous son bras, posa ses mains sur son dos, et regarda par terre, entre Hans Castorp et lui.

– Eh bien, Castorp, dit-il, – et c'était la première fois qu'il appelait le jeune homme tout simplement par son nom de famille – oui, il en va justement *praeter-propter*[3] comme je l'avais supposé dès l'origine. J'ai toujours eu un œil sur vous, Castorp, je puis vous le dire à présent. Je l'ai eu dès le début, aussitôt que j'ai eu l'honneur immérité de faire votre connaissance, et avec assez de certitude j'ai deviné que vous étiez au fond des nôtres, et que vous finiriez par vous en rendre compte, comme tant d'autres qui sont venus ici pour leur plaisir, qui ont regardé autour d'eux en fronçant le nez, et qui, un jour, ont appris qu'ils feraient bien – et pas seulement « feraient bien », pas de mal entendu s'il vous plaît ! – d'accomplir ici, en dehors de toute curiosité désintéressée, un petit séjour plus profitable.

Hans Castorp avait changé de couleur, et Joachim, sur le point de rattacher ses bretelles, s'arrêta, net, et écouta.

– Vous avez là un cousin si gentil et si sympathique, poursuivit le conseiller, avec un mouvement de tête vers Joachim, tout en se balançant sur le gros orteil et sur les talons,

---

[3] Traduit du latin : plus ou moins *(Note du correcteur – ELG)*

un cousin qui, j'espère, pourra un de ces jours dire qu'il « a été » malade. Mais même si nous en arrivons là, il n'en restera pas moins qu'il aura été malade, Monsieur votre cousin consanguin, et cela jette a priori, comme dit le philosophe, un certain jour sur vous, mon cher Castorp...

– Mais ce n'est qu'un cousin par alliance, Monsieur le conseiller.

– Allons, allons, vous n'allez pas vouloir renier votre cousin. Par alliance ou non, il reste quand même un consanguin. Et de quel côté ?

– Du côté de ma mère, Monsieur le conseiller. Il est le fils d'une belle-...

– Et Madame votre mère se porte bien ?

– Non, elle est morte, elle est morte lorsque j'étais encore petit...

– Ah, et pourquoi ça ?

– D'une hémorragie, docteur.

– Hémorragie ? Allons, il y a longtemps de cela. Et Monsieur votre père ?

– Il est mort d'une pneumonie, dit Hans Castorp et mon grand-père aussi, ajouta-t-il.

– Ah, lui aussi ? Allons, voilà pour vos ascendants ! En ce qui vous concerne, vous avez sans doute toujours été un peu anémique, n'est-ce pas ? Mais ni le travail physique ni le travail intellectuel ne vous fatiguaient facilement, hein ? Si ? Et avez-vous souvent des palpitations ? Depuis quelque temps

seulement ? Bien ; et en dehors de cela vous avez évidemment une tendance marquée à l'engorgement des voies respiratoires. Savez-vous que vous avez déjà été malade autrefois ?

– Moi ?

– Oui, c'est vous, personnellement, que j'ai en vue. Vous entendez la différence ?

Et le docteur Behrens frappa alternativement à gauche, en haut sur la poitrine, et un peu plus bas.

– Le son est un peu plus sourd ici que là, dit Hans Castorp.

– Très bien. Vous devriez devenir spécialiste. Il y a donc une gêne respiratoire, et les gênes respiratoires proviennent d'endroits malades, où la sclérose s'est déjà produite, ou, si vous voulez, qui se sont déjà cicatrisés. Vous êtes un vieux malade, Castorp, mais nous ne voulons reprocher à personne que vous n'en ayez rien su. Le diagnostic préalable est difficile, surtout pour Messieurs nos collègues de la plaine. Je ne veux même pas dire que nous ayons l'ouïe plus fine qu'eux, bien que l'expérience et la spécialisation y soient pour beaucoup. Mais c'est l'air qui nous aide à entendre, vous comprenez, cet air rare et sec des hauteurs.

– Naturellement, fit Hans Castorp.

– Bien, Castorp ! Et maintenant, écoutez-moi bien, mon garçon, je vais vous dire quelques paroles qui valent leur pesant d'or. S'il n'y avait pas autre chose dans votre cas, vous m'entendez, s'il n'y avait que ces gênes respiratoires et ces cicatrices dans votre conduit respiratoire, et ces corps étrangers calcaires, je vous renverrais à vos lares et à vos pénates, et je ne me soucierais pas un instant de vous, vous m'entendez ? Mais comme il en va autrement et après ce que nous avons constaté

par ailleurs, et puisque vous êtes chez nous, ce n'est pas la peine de vous mettre en route. Avant peu, il faudrait que vous nous reveniez.

Hans Castorp sentit de nouveau le sang affluer à son cœur, qui lui martelait la poitrine, et Joachim était toujours debout, les mains derrière le dos, et tenait les yeux baissés.

– Car, en dehors de ces gênes respiratoires, nous avons encore en haut un endroit rauque, qui est déjà presque un bruit, et qui provient sans nul doute d'un endroit frais – je ne veux pas encore parler d'un foyer d'infection – mais c'est certainement un endroit humide et, si vous continuez la même existence dans la plaine, mon cher, ni vu ni connu, tout le lambeau de poumon ira au diable un beau matin.

Hans Castorp était debout, immobile, sa bouche tressauta singulièrement, et l'on voyait distinctement les pulsations de son cœur contre les côtes. Il regarda du côté de Joachim, dont il ne rencontra pas les yeux, puis, de nouveau dans la figure du docteur Behrens, avec ses joues bleues, ses yeux également bleus et larmoyants, et sa petite moustache retroussée d'un seul côté.

– Comme confirmation objective, poursuivit Behrens, nous avons encore votre température : 37,6 à dix heures du matin, cela répond à peu près aux observations acoustiques.

– Je croyais, dit Hans Castorp, que cette fièvre provenait simplement de mon rhume.

– Et le rhume, répliqua le conseiller, d'où vient-il ? Laissez-moi vous raconter quelque chose, Castorp, et ouvrez vos oreilles, car, autant que je sache, vous disposez de suffisamment de circonvolutions cérébrales. Donc, l'air que nous avons ici est bon contre la maladie, c'est ce que vous savez, n'est-ce pas ? Et

c’est bien vrai. Mais en même temps, cet air est également bon pour la maladie, il commence par hâter son cours, il révolutionne le corps, il fait éclater la maladie latente, et c’est justement une de ces explosions, pardonnez-moi, qui constitue votre rhume. Je ne sais pas si dans la plaine vous vous êtes déjà senti fiévreux, mais en tout cas vous l’êtes devenu ici, dès le premier jour, et non pas seulement par votre rhume, si je puis vous donner mon avis.

– Oui, dit Hans Castorp, oui, c’est ce que je crois, en effet.

– Vous avez tout de suite été un peu émoustillé, confirma le conseiller. Ce sont les poisons solubles produits par les microbes ; ils ont un effet grisant sur le système nerveux central, vous m’entendez, et c’est alors que vos joues se colorent gaiement. Vous allez commencer par vous mettre dans le plumard, Castorp ; nous verrons si quelques semaines de repos au lit vous dégriseront. La suite viendra à son heure. Nous prendrons de vous une belle vue intérieure, cela vous fera certainement plaisir de jeter un coup d’œil dans votre propre personne. Mais j’aime autant vous le dire tout de suite : un cas comme le vôtre ne guérit pas du jour au lendemain, les succès de réclame et les cures miraculeuses ne sont pas notre affaire. J’ai eu tout de suite l’impression que vous étiez un malade supérieur, plus doué pour la maladie que ce général de brigade-là qui veut filer chaque fois qu’il a quelques dixièmes en moins. Comme si « repos ! » n’était pas un commandement aussi valable que « Garde à vous ! ». Le repos est le premier devoir du citoyen et l’impatience ne fait que nuire. Tâchez de ne pas me décevoir, Castorp, et de ne pas démentir ma connaissance des hommes, je vous en prie. Et maintenant, en avant marche, allez en cale sèche.

Sur ces mots, le conseiller mit fin à la conversation et s’assit à sa table de travail, pour, en homme surchargé de besogne, employer à des écritures la pause jusqu’à la

consultation suivante. Mais le docteur Krokovski se leva de sa place, marcha sur Hans Castorp, et, la tête rejetée obliquement en arrière, avec un sourire jovial qui découvrait dans sa barbe ses dents jaunâtres, il lui serra cordialement la dextre.

CHAPITRE V

POTAGE ÉTERNEL ET CLARTÉ SOUDAINE

Mais voici qu'il va arriver quelque chose au sujet de quoi le narrateur fera bien d'exprimer sa propre surprise, afin que le lecteur ne s'en étonne pas, de son propre chef, outre mesure. En effet, et tandis que notre compte rendu des trois premières semaines du séjour de Hans Castorp chez les gens d'en haut (vingt et un jours du plein de l'été, auxquels, selon les prévisions humaines, ce séjour aurait en fait dû se borner), a dévoré des quantités d'espace et de temps, dont l'étendue ne correspond que trop à notre attente à demi avouée, il ne nous faudra, pour venir à bout des trois semaines suivantes de sa visite en ce lieu, qu'autant de lignes à peine, de mots et d'instants que celles-là avaient exigé de pages, de feuillets, d'heures et de journées de labeur : en un clin d'œil, nous le voyons bien, ces trois semaines vont être révolues et ensevelies.

De cela donc on pourrait s'étonner ; et pourtant c'est dans l'ordre, et cela répond aux lois de la narration et de l'audition. Car il est dans l'ordre et il répond à ces lois que le temps nous paraisse aussi long ou aussi bref, que pour notre expérience propre il s'étende ou se recroqueville exactement autant que l'aventure du héros de notre histoire, surpris de façon si inattendue par le destin, de notre jeune Hans Castorp. Et il peut être utile, en présence de ce mystère qu'est le temps, de préparer le lecteur à bien d'autres miracles et phénomènes, encore que ceux qui le surprennent ici, phénomènes qu'il

rencontrera en notre compagnie. Pour le moment il suffit que chacun se souvienne avec quelle rapidité une série, voire une « longue » série de jours s'écoule, lorsqu'on les passe au lit, comme malade : c'est le même jour qui se répète sans cesse. Mais comme c'est toujours le même, il est au fond peu correct de parler de « répétition » ; il faudrait parler d'identité, d'un présent immobile, ou d'éternité. On t'apporte le potage à déjeuner, tel qu'on te l'a apporté hier, et tel qu'on te l'apportera demain. Et au même instant, un souffle t'effleure, tu ne sais ni comment ni où ; tu es pris de vertige, tandis que tu vois venir ce potage, les formes du temps se perdent, et ce qui se dévoile à toi comme la véritable forme de l'être, c'est un présent fixe où l'on t'apporte éternellement le potage. Mais il serait paradoxal de parler d'ennui à propos d'éternité ; et nous voulons éviter les paradoxes, surtout en compagnie de notre héros.

Ainsi donc, Hans Castorp était-il au lit depuis samedi après-midi, parce que le docteur Behrens, la suprême autorité dans ce monde où nous sommes enfermés, en avait ainsi décidé. Il était étendu là, son monogramme sur la pochette de sa chemise de nuit, les mains jointes derrière la tête, dans son lit net et blanc, le lit de mort de l'Américaine, et sans doute de mainte autre personne, et il regardait de ses yeux simples, dont l'azur était troublé par le rhume, vers le plafond de sa chambre, considérant l'étrangeté de sa situation. On ne peut d'ailleurs pas admettre que sans ce rhume ses yeux eussent eu un regard clair et sans équivoque, car son aspect intérieur, si simple qu'il fût de sa nature, n'était en effet nullement ainsi, mais au contraire très trouble, brouillé, confus, seulement à demi sincère, et en proie au doute. Tantôt un rire fou et triomphal montait du tréfonds de son être, ébranlait sa poitrine, et son cœur se ralentissait ; une joie et un espoir inconnus et sans mesure le torturaient ; tantôt il pâlissait d'effroi et d'inquiétude, et c'étaient les coups de la conscience elle-même que son cœur répétait à une cadence accélérée en battant contre ses côtes.

Le premier jour, Joachim le laissa en paix et évita toute explication. Soucieux de le ménager, il entra plusieurs fois dans la chambre du malade, fit un signe de tête et demanda pour la forme s'il ne manquait de rien. D'ailleurs, il lui était d'autant plus facile de comprendre et de respecter la crainte que Hans Castorp éprouvait d'une explication, qu'il partageait cette crainte, et que, dans sa pensée, il était même dans une situation encore plus pénible que son cousin.

Mais le dimanche matin, en rentrant de sa promenade matinale que, comme autrefois, il avait dû faire seul, il ne recula pas plus longtemps la conversation au cours de laquelle il s'agissait de parer au plus pressé avec son cousin. Il resta debout près du lit et dit en soupirant :

– Ainsi, il n'y a rien à faire. Il faut à présent prendre nos dispositions. Ils vont t'attendre chez toi.

– Pas encore, répondit Hans Castorp.

– Non, mais ces prochains jours mercredi ou jeudi.

– Bah, dit Hans Castorp, ils ne m'attendent pas si exactement, à un jour près. Ils ont autre chose à faire que de m'attendre et de compter les jours jusqu'à ce que je revienne. Quand j'arrive, je suis là, et l'oncle Tienappel dit : « Ah ! te voilà rentré ! », et l'oncle James dit : « Alors, tout s'est bien passé ? ». S'ils ne me voient pas venir, il faut longtemps avant que cela les frappe, cela tu peux en être sûr. Bien entendu, à la longue, il faudra les prévenir...

– Tu t'imagines, dit Joachim, et il soupira de nouveau, combien cette histoire m'est désagréable. Que va-t-il arriver ? Naturellement, je me sens un peu responsable. Tu viens ici, pour me rendre visite, je t'introduis, et te voilà tout à coup cloué au lit, et personne ne sait quand tu pourras repartir et occuper

ton poste. Tu dois comprendre que cela m'est pénible au plus haut degré.

– Pardon, dit Hans Castorp, les mains toujours encore sous la tête. À quoi bon te creuser ainsi la cervelle ? C'est idiot. Est-ce que je serais par hasard venu ici pour te rendre visite ? Cela aussi ; mais en premier lieu pour me reposer, sur le conseil de Heidekind. Bon ; et voilà qu'il est apparu tout bonnement que j'avais plus besoin de repos que lui et nous tous l'avions rêvé. D'ailleurs, je ne suis pas le premier qui ait cru faire ici une petite visite de politesse, et dont le séjour ait tourné autrement. Songe donc, par exemple, comment le second fils de « Tous les deux », a été atteint encore beaucoup plus gravement, – je ne sais pas s'il vit toujours, peut-être l'ont-ils déjà descendu pendant un repas. C'est vrai que c'est une surprise pour moi d'apprendre que je suis un peu malade, il faut que je m'habitue d'abord à me sentir ici comme un pensionnaire en traitement, et vraiment comme l'un des vôtres, au lieu de n'être, comme j'en avais l'impression jusqu'à présent, qu'un invité. Et puis, d'autre part, je dois dire que cela ne me surprend pas du tout, car je ne me suis jamais senti vraiment d'attaque, et lorsque je pense combien mes parents sont morts jeunes, – de qui donc pourrais-je tenir une santé exceptionnelle ? Que tu aies une petite fêlure, n'est-ce pas ? encore qu'elle soit autant dire guérie à présent, nous ne nous y sommes pas trompés là-bas, et il se peut donc parfaitement que notre famille incline à cela. Behrens, du moins, a fait une remarque dans ce sens. Quoi qu'il en soit, me voilà depuis hier à me demander dans quelles dispositions profondes j'étais, à l'égard de tout, de la vie, tu comprends, et de ses exigences. J'ai toujours eu dans ma nature un certain sérieux et une certaine antipathie pour des allures robustes et bruyantes – nous en avons parlé dernièrement, – et tu sais que j'ai été quelquefois presque tenté de devenir ecclésiastique, par goût pour les choses tristes et édifiantes. Une étoffe noire, tu sais, avec une croix en argent dessus ou R. I. P... *Requiescat in pace,* c'est au fond la parole la plus belle et qui

m'est infiniment plus sympathique que « *Vive un tel !* » avec sa gaîté bruyante. Tout cela, je pense, doit provenir de ce que j'ai moi-même une fêlure, et que dès l'origine j'ai été disposé à la maladie qui s'est manifestée à cette occasion. Mais s'il en est vraiment ainsi, je peux parler de chance, c'est vraiment une chance que je sois monté ici et que je me sois fait ausculter. Tu n'as pas besoin de te faire à ce propos les moindres reproches. Car – ne l'as-tu pas entendu ? – si j'avais continué encore pendant quelque temps à mener cette vie dans la plaine, là-bas, il se pourrait que tout le lambeau de poumon fût allé au diable.

– C'est ce qu'on ne peut pas savoir, dit Joachim, c'est justement là ce qu'on ne peut pas savoir. N'as-tu pas eu autrefois des endroits malades dont personne ne s'est occupé et qui ont complètement guéri d'eux-mêmes, de sorte que tu n'as plus à présent que quelques gênes respiratoires sans importance ? C'est ce qui serait sans doute également advenu au point humide que tu aurais à présent, si tu n'étais pas par hasard monté chez moi... On ne peut pas savoir...

– Non, on ne peut rien savoir du tout, répondit Hans Castorp. Et c'est pourquoi on n'a pas le droit de supposer le pire, par exemple en ce qui concerne la durée de mon séjour de convalescence. Tu dis que personne ne peut savoir quand je pourrai m'en aller d'ici et entrer au chantier naval, mais tu dis cela dans un sens pessimiste, et je trouve que tu te hâtes trop, précisément parce qu'on ne peut pas savoir. Behrens n'a pas fixé de délai, c'est un homme réfléchi, et il ne se pose pas en oracle. Du reste, on n'a pas encore procédé à la radioscopie et à la photographie qui permettront seules une conclusion objective ; et qui sait s'il y aura alors un résultat appréciable, ou si je ne serai pas délivré de ma fièvre auparavant, et si je ne pourrai vous dire adieu. J'estime qu'il vaut mieux que nous ne nous accordions pas trop tôt de l'importance et que nous n'allions pas raconter chez nous dès le début des histoires de brigands. Il suffit que nous écrivions prochainement – je peux du reste

écrire moi-même, avec mon stylo, en me redressant un peu – que je me suis refroidi, que me voilà fiévreux et alité et que, provisoirement, je ne suis pas en état de voyager. Par la suite nous verrons.

– Entendu, dit Joachim, c'est ce que nous pouvons faire en attendant. Et puis nous pourrions attendre aussi pour le reste.

– Pour le reste ?

– Ne sois pas aussi étourdi ! Tu n'es sans doute pourvu du nécessaire que pour trois semaines, avec ta malle de cabine. Tu as besoin de linge, de cols et de dessous, et de vêtements d'hiver, et tu as besoin de chaussures. Et enfin, il faut encore que tu fasses venir de l'argent.

– Si, dit Hans Castorp, si j'ai besoin de tout cela.

– Bon, attendons ! Mais nous devrions... Non, dit Joachim, et, visiblement troublé, il arpenta la chambre, nous ne devrions pas nous faire d'illusions. Il y a trop longtemps que je suis ici pour ne pas savoir à quoi m'en tenir. Quand Behrens dit qu'il y a un endroit rugueux, et presque un bruit... Mais bien entendu, nous pouvons attendre...

Ils s'en tinrent là pour la journée, et, aussitôt, les variantes hebdomadaires ou bi-mensuelles de l'horaire normal reprirent leurs droits : même dans sa situation présente, Hans Castorp y prenait part, sinon en en jouissant directement, du moins par le compte rendu que Joachim lui en faisait lorsqu'il lui rendait visite et s'asseyait pour un quart d'heure au bord de son lit.

Le plateau à thé, sur lequel on lui servait le dimanche matin son déjeuner, était orné d'un vase à fleurs, et l'on n'avait pas manqué de lui envoyer un peu de la pâtisserie qui était servie aujourd'hui dans la salle à manger. Plus tard, le jardin et

la terrasse s'animèrent et avec des *trara* et des nasillements de clarinette le concert bi-mensuel débuta, durant lequel Joachim resta avec son cousin : il écoutait le programme dehors sur la loge, à la porte ouverte, tandis que Hans Castorp prêtait l'oreille dans son lit, à moitié assis, la tête penchée de côté et le regard perdu dans une ferveur tendre, aux flots d'harmonie qui se pressaient, non sans penser avec un haussement d'épaules intérieur aux discours de Settembrini sur le « caractère suspect » de la musique.

Au reste, comme nous l'avons dit, il se faisait rendre compte par Joachim des événements et des réunions de ces jours. Il lui demandait si le dimanche avait apporté des toilettes élégantes, des négligés en dentelles, ou quelque chose de ce genre (mais il avait fait trop froid pour des négligés de dentelles), et encore si, l'après-midi, il y avait eu des promenades en voiture (en effet, il y en avait eu : la société des demi-poumons avait *in corpore* pris son vol pour Clavadell) ; et le lundi il demanda à être renseigné sur la conférence du docteur Krokovski lorsque Joachim en revint, et qu'avant de faire sa cure de l'après-midi, il lui rendit visite. Joachim se montra peu loquace et peu disposé à rendre compte de la conférence, de même qu'il n'avait que fort peu parlé de la précédente. Mais Hans Castorp persista à exiger des détails.

– Je suis couché ici, et je paye le plein tarif, dit-il. Je veux, moi aussi, profiter un peu de ce qui se fait.

Il se rappela le lundi de la quinzaine précédente, la promenade entreprise de son propre chef et qui lui avait fait si peu de bien, et formula cette hypothèse précise que peut-être ç'avait été cette excursion qui avait mis la révolution dans son corps, et qui avait fait éclater la maladie latente.

– Mais comme les gens parlent ici ! s'écria-t-il. Les gens du peuple, avec quelle solennité, quelle dignité ! On dirait parfois

presque de la poésie. « Adieu donc et mille mercis ! » répéta-t-il en imitant l'accent du bûcheron. C'est ce que j'ai entendu dans la forêt, et toute ma vie durant je ne l'oublierai plus. De telles choses se rattachent à d'autres impressions et souvenirs, tu sais et l'on garde cela dans l'oreille jusqu'à la fin de ses jours. Et Krokovski a donc parlé à nouveau d'« amour » ?

– Bien entendu, dit Joachim. De quoi aurait-il parlé puisque c'est son sujet, une fois pour toutes ?

– Et qu'en a-t-il dit aujourd'hui ?

– Oh ! Rien de particulier. Tu as entendu comment il s'exprime.

– Mais qu'a-t-il débité de nouveau ?

– Rien de particulièrement nouveau. C'était de la chimie pure aujourd'hui, poursuivit Joachim, à contre-cœur. Il était question à ce propos d'une sorte d'empoisonnement, d'auto-intoxication de l'organisme, avait dit le docteur Krokovski, laquelle prenait son origine dans la décomposition d'un élément encore inconnu, répandu dans le corps ; les produits de cette décomposition exerçaient une influence enivrante sur certains centres de la moelle épinière, exactement comme cela se produisait en cas d'absorption habituelle de poisons étrangers, de morphine ou de cocaïne.

– Et alors les joues rougissent, dit Hans Castorp. Tiens, tiens, mais c'est tout à fait intéressant. Que ne sait-il pas, cet excellent docteur ! Et il n'y va pas avec le dos de la cuiller. Attends un peu, un de ces jours il finira encore par découvrir cet élément inconnu qui est répandu dans tout le corps, et il fabriquera les poisons solubles qui ont cet effet enivrant sur le centre nerveux, de sorte qu'il pourra griser les gens à sa manière. Peut-être, autrefois déjà, en était-on arrivé là. En

entendant cela, on pourrait croire qu'il y a quelque chose de vrai dans les histoires de philtres d'amour, et autres fables que l'on trouve dans les livres de contes... Tu t'en vas déjà ?

– Oui, dit Joachim, il faut absolument que je m'étende encore un peu. Ma courbe monte depuis hier. Ton histoire a fini par me porter sur le système...

Ainsi passèrent le dimanche, le lundi. Puis le soir et le matin formèrent le troisième jour du séjour de Hans Castorp dans la « cale sèche », un jour de semaine sans signe particulier, le mardi. C'était le jour de son arrivée ; il y avait trois semaines entières qu'il était ici, et il se sentit enfin obligé à écrire cette lettre, et à informer ses oncles de son état présent, tout au moins dans les grandes lignes. Son oreiller dans le dos, il écrivit sur une feuille de papier à lettres de l'établissement que son départ d'ici, à l'encontre de ses projets, se trouvait retardé. Il dit qu'il était couché, avec un refroidissement fiévreux, que le docteur Behrens, consciencieux à l'excès comme il l'était sans doute, ne prenait apparemment pas tout à fait à la légère, parce qu'il le mettait en rapport avec la constitution du malade en général. En effet, dès leur première rencontre, le médecin-chef l'avait trouvé très anémique, et, en somme, le délai que lui, Hans Castorp, s'était assigné pour se rétablir, n'avait pas été jugé suffisant par cette haute compétence. À bientôt de plus amples détails.

– Voilà qui est parfait, pensa Hans Castorp. Il n'y a pas un mot de trop, et pourtant cela nous fera en tout cas gagner quelque temps.

On remit la lettre au valet d'étage qui, évitant le détour de la boîte aux lettres, alla immédiatement la porter au prochain train prévu à l'horaire.

Là-dessus, les choses parurent réglées à notre aventurier, et, l'esprit apaisé, encore que la toux et la chaleur du rhume le tourmentassent, il se mit à vivre au jour le jour, ce jour morcelé en tant de parcelles qui, dans sa monotonie permanente, ne s'écoulait ni vite ni lentement, qui était toujours le même. Le matin, après avoir frappé très fort, le baigneur entrait, un individu musclé, nommé Turnherr, les manches de sa chemise roulées sur des bras aux veines nombreuses, qui s'exprimait avec difficulté en un langage gargouillant, appelait Hans Castorp comme tous les autres malades, par le numéro de sa chambre, et le frictionnait à l'alcool. À peine était-il parti que Joachim paraissait, tout habillé, pour dire bonjour, s'informer auprès de son cousin de la température de sept heures du matin et annoncer la sienne propre. Tandis qu'il déjeunait en bas, Hans Castorp, son oreiller dans le dos, faisait de même, avec l'appétit que provoque un changement de régime, à peine dérangé par l'irruption affairée et habituelle des médecins qui, à cette heure-ci, avaient déjà parcouru la salle à manger, et qui terminaient en vitesse leur tournée à travers les chambres des malades alités et des moribonds. La bouche pleine de confiture, il affirmait avoir bien dormi, regardait par-dessus le bord de sa tasse le docteur – ses poings appuyés sur le plat de la table du milieu – jeter un rapide coup d'œil à la feuille de température, et répondait avec un accent traînant et indifférent au bonjour des partants. Puis il allumait une cigarette, et à peine s'était-il rendu compte que Joachim était parti pour sa tournée de service matinale, il le voyait déjà revenir. De nouveau ils bavardaient de ceci et de cela, et l'intervalle entre les deux déjeuners – Joachim, entre temps, faisait la cure de repos – était si court que même une tête de bois et un pauvre d'esprit achevé n'auraient pas réussi à s'ennuyer. À plus forte raison n'était-ce pas le cas de Hans Castorp qui tirait un aliment suffisant des impressions des trois semaines qu'il avait passées ici, qui avait encore à méditer sur sa situation présente, à se demander ce qu'il deviendrait ; c'est à peine s'il feuilletait les deux gros volumes d'un magazine illustré qui, empruntés à la

bibliothèque du sanatorium, avaient été placés sur sa table de nuit.

Il n'en alla pas autrement pendant que Joachim fit sa seconde promenade jusqu'à Davos-Platz : cela dura une petite heure à peine. Ensuite il entra de nouveau chez Hans Castorp, lui fit part de certaines choses qui l'avaient frappé en se promenant resta un instant debout ou assis près du lit du malade, avant d'aller à sa cure d'avant midi. Et combien de temps celle-ci durait-elle ? Encore une petite heure ! À peine avait-on joint les mains derrière la tête, à peine avait-on regardé au plafond et poursuivi une pensée, que le gong retentissait qui conviait tous les pensionnaires ni alités ni moribonds à s'apprêter pour le principal repas.

Joachim s'y rendait, et puis venait la « soupe de midi ». C'était un nom d'un symbolisme puéril, pour ce qu'il allait manger ! Car Hans Castorp n'était pas au régime de malade ; pourquoi donc lui aurait-on imposé ce régime ? Un régime de malade, un régime maigre n'était nullement indiqué pour son cas. Il était là et payait plein tarif, et ce qu'on lui servait, durant l'éternité immobile de cette heure, n'était pas un simple potage, c'était le déjeuner complet à six services du Berghof, un repas succulent les jours de semaine, le dimanche, un repas de gala, de plaisir et de parade, préparé par un chef de formation européenne, dans une cuisine d'établissement de luxe. La serveuse, dont c'était le rôle de servir les malades alités, le lui apportait sous des couvercles nickelés, en d'appétissantes gamelles. Elle poussait la table de malade qui se trouvait là comme par hasard – cette merveille d'équilibre à un pied – en travers de son lit, et Hans Castorp déjeunait, comme le fils du tailleur devant la table magique dans le conte de fées.

À peine avait-il terminé son repas que Joachim revenait déjà, et avant qu'il eût rejoint sa loggia, et que le silence de la grande cure de repos se fût étendu sur le Berghof, il était

presque trois heures et demie. Pas tout à fait, peut-être ; pour être exact, il n'était sans doute que deux heures et quart. Mais on ne tient pas compte de ces quarts d'heure supplémentaires en dehors des unités rondes, on les absorbe incidemment, partout où le temps est calculé largement, comme par exemple en voyage, qu'on passe de longues heures dans le train, rendant toute autre attente prolongée et vide, lorsque le but de la vie semble être ramené à franchir le plus de temps possible. Et c'est donc ainsi que la durée de la grande cure de repos, en définitive, se réduisait de nouveau à une heure qui, au demeurant, était encore diminuée, réduite, en quelque sorte élidée par une apostrophe. L'apostrophe était le docteur Krokovski.

En effet, le docteur Krokovski n'évitait plus Hans Castorp en faisant un détour. Le jeune homme à présent tenait sa place, il n'était plus un intervalle, un hiatus. Il était un malade, on l'interrogeait, on ne le négligeait plus comme il en avait été pour son mécontentement secret et passager, mais quotidien. Ç'avait été le lundi que le docteur Krokovski avait fait, pour la première fois, son apparition dans la chambre. Nous disons « apparition », car c'est le mot exact pour l'impression étrange et même un peu effrayante dont Hans Castorp, en cette circonstance, ne sut pas se défendre. Il avait reposé, dans un demi (ou quart de) sommeil, lorsque, éveillé en sursaut, il s'aperçut que l'assistant était dans la chambre, sans avoir passé par la porte, et que, du dehors, il venait vers lui. Car son chemin ne conduisait pas par le corridor, mais par les loges extérieures, et il était entré par la porte ouverte du balcon, de sorte que la pensée s'imposait qu'il était venu par la voie des airs. Quoi qu'il en fût, il était resté debout, près du lit de Hans Castorp, pâle et vêtu de noir, large d'épaules et trapu, l'apostrophe de l'heure, et dans sa barbe divisée en deux moitiés, ses dents s'étaient montrées, jaunâtres et souriant d'un sourire jovial.

– Vous paraissez surpris de me voir, monsieur Castorp, avait-il dit, avec une douceur de baryton, un accent un peu

affecté et un *r* guttural légèrement exotique, qu'il ne roulait pas, mais qu'il produisait en ne heurtant qu'une fois de la langue ses incisives supérieures. Je me borne à remplir un devoir agréable en m'informant si tout va bien ici. Vos relations avec nous sont entrées dans une nouvelle phase : du jour au lendemain, d'hôte que vous étiez, vous êtes devenu un camarade (le mot « camarade » avait un peu inquiété Hans Castorp). Qui l'eût dit ? avait plaisanté Krokovski, un camarade... Qui l'eût cru, le soir où j'eus pour la première fois l'avantage de vous saluer et où vous rectifiâtes ma conjecture erronée – elle était alors erronée – en me faisant observer que vous étiez parfaitement bien portant. Je crois que j'ai alors exprimé quelques doutes à ce sujet, mais je vous assure que je ne le voyais pas ainsi. Je ne veux pas me faire passer pour plus clairvoyant que je ne suis, je n'ai pensé à aucun point humide, je voulais parler d'une façon plus générale, plus philosophique, j'ai exprimé mes doutes sur le point de savoir si les mots « homme » et « santé parfaite » pouvaient jamais rimer ensemble. Et, aujourd'hui encore, après votre examen de l'autre jour, à la différence de mon cher et honoré chef, je ne puis toujours pas encore estimer que ce point humide-là – de la pointe du doigt il avait effleuré l'épaule de Hans Castorp – doive nous intéresser au premier chef. Il n'est pour moi qu'un phénomène secondaire... Ce qui est organique est toujours secondaire.

Hans Castorp avait tressailli.

– Et, par conséquent, votre grippe est, à mes yeux, un phénomène tertiaire, avait ajouté le docteur Krokovski, très négligemment. Où en êtes-vous de ce côté-là ? Le repos au lit aura certainement une excellente influence. Quelle température avez-vous trouvée, aujourd'hui ?

Et, à partir de ces mots, le passage de l'assistant avait pris le caractère d'une inoffensive visite, comme elle l'eût d'ailleurs les jours suivants de la semaine. Le docteur Krokovski entrait à

quatre heures moins le quart, parfois un peu plus tôt, par le balcon, saluait le malade avec une cordialité énergique, posait les questions médicales les plus ordinaires, engageait parfois une brève conversation de caractère plus personnel, faisait quelques plaisanteries en camarade, et, encore que tout cela gardât un caractère un peu équivoque, on finit par s'habituer à l'équivoque, pourvu qu'il reste dans les limites normales, et Hans Castorp, bientôt, ne trouva plus rien à objecter à la visite régulière du docteur Krokovski, qui faisait partie de la journée normale, et élidait d'une apostrophe la longue cure d'après-midi.

Il était donc quatre heures lorsque l'assistant se retirait brusquement sur le balcon. Tout d'un coup, avant qu'on s'en fût avisé, on était au plein de l'après-midi qui d'ailleurs, sans tarder, tournait peu à peu au soir : car le temps de prendre le thé, en bas et au numéro 34, il était déjà presque cinq heures, et lorsque Joachim revenait de sa troisième tournée de service et reparaissait chez son cousin, il était si près de six heures que la cure de repos jusqu'au dîner se bornait de nouveau à une heure, et c'était un adversaire facile à vaincre, pour peu que l'on eût quelques pensées dans la tête et tout un *orbis pictus* sur sa table de nuit.

Joachim prit congé pour aller dîner. On servit. La vallée s'était emplie d'ombres, et pendant que Hans Castorp mangeait, l'obscurité entrait à vue d'œil dans la chambre blanche. Lorsqu'il eut terminé, il demeura appuyé à son oreiller, devant la table desservie, et regarda dans le crépuscule qui progressait rapidement, ce crépuscule d'aujourd'hui qui était difficile à distinguer de celui d'hier, d'avant-hier ou d'il y a huit jours. C'était le soir, et à peine le matin était-il passé. Cette journée morcelée et artificiellement abrégée s'était émiettée et évanouie entre ses doigts comme il le constata avec une surprise égayée, ou tout au plus réfléchie ; car il n'était pas encore d'âge à s'en effrayer.

Un jour – quelque dix ou douze jours pouvaient s'être écoulés depuis que Hans Castorp s'était alité – on frappa à la porte vers cette heure-ci, c'est-à-dire avant que Joachim fût revenu du dîner et de l'heure de conversation qui le suivait, et en réponse à l'« entrez » interrogateur de Hans Castorp, Lodovico Settembrini parut sur le seuil, en même temps qu'une clarté éblouissante se répandit dans la chambre. Car le premier mouvement du visiteur, près de la porte ouverte, avait été de tourner le commutateur du plafonnier et, réfléchie par le plafond blanc, une lumière tremblante emplit la pièce.

L'Italien était le seul des pensionnaires dont Hans Castorp se fût ces jours-ci expressément et nommément informé auprès de Joachim. Joachim ne manquait pas, aussi souvent qu'il était assis sur le bord du lit de son cousin, ou debout près de lui – c'était le cas dix fois par jour – de rendre compte des petits événements et des variantes de la vie courante du sanatorium, et pour autant que Hans Castorp avait posé des questions, elles avaient été de caractère général et impersonnel. Sa curiosité de solitaire le poussait à demander si de nouveaux pensionnaires étaient arrivés, ou si quelqu'un des habitants était reparti, et il parut satisfait que la première hypothèse seule se fût justifiée. Un « nouveau » était arrivé, un jeune homme, de figure verdâtre et creuse, et avait pris place à la table de la jeune Lévy au teint d'ivoire et de Mme Iltis, immédiatement à la droite des cousins. Allons, Hans Castorp attendrait sans impatience l'occasion de le voir. Personne n'était donc parti ? Joachim fit signe que non, en baissant les yeux. Mais il dut répondre plusieurs fois à cette question, en fait tous les deux jours, bien que, avec un peu d'impatience, il eût tenté de répondre une fois pour toutes, en alléguant que, pour autant qu'il était renseigné, personne n'était sur le point de partir, et que l'on ne repartait pas d'ici aussi aisément.

En ce qui concernait Settembrini, Hans Castorp s'était donc personnellement informé de lui et avait voulu savoir ce qu'il « avait dit de ça ». De quoi ? « Mon Dieu ! de ce que je suis couché ici et jugé malade. » En effet, Settembrini avait exprimé un avis, encore que brièvement. Le jour même de la disparition de Hans Castorp, il avait demandé à Joachim ce que son cousin était devenu, et, s'attendant visiblement à apprendre que Hans Castorp avait quitté Davos, aux explications de Joachim, il n'avait répondu que par deux mots italiens ; il avait d'abord dit *Ecco !,* puis *Poveretto !,* c'est-à-dire : « allons, bon ! », et « pauvre garçon ! » (il n'était pas nécessaire d'avoir une connaissance plus étendue que ne la possédaient les deux jeunes gens pour saisir le sens de ces deux exclamations). « Pourquoi *poveretto ?* » avait demandé Hans Castorp. « N'est-il pas, lui aussi, perché ici, avec toute sa littérature faite d'humanisme et de politique, et fort empêché de faire avancer les affaires terrestres ? Il n'a pas besoin de s'apitoyer sur moi du haut de sa grandeur, je retournerai plus tôt que lui dans la plaine. »

Or donc, voici que M. Settembrini était debout dans la chambre soudainement éclairée, et Hans Castorp, qui s'était appuyé sur son coude et retourné, le reconnut en clignotant des yeux et rougit en le reconnaissant. Comme toujours, Settembrini portait son épaisse redingote aux larges revers, un col un peu usé et ses pantalons à carreaux. Comme il revenait du dîner, il avait selon son habitude, un cure-dents en bois entre les dents. Les commissures de ses lèvres, sous la gracieuse ondulation de la moustache, étaient tendues par le fameux sourire fin, froid et critique.

– Bonsoir, ingénieur ! Est-il permis de s'inquiéter de vous ? Si oui, il est besoin de lumière. Excusez ma désinvolture, dit-il en tendant sa petite main d'un geste plein d'élan vers le plafonnier. Vous méditiez, je ne voudrais pour rien au monde vous déranger. Je m'expliquerais parfaitement dans votre cas

une tendance contemplative, et pour bavarder, vous avez en somme la ressource de votre cousin. Vous voyez, j'ai parfaitement conscience de ma superfluité. Néanmoins, nous vivons resserrés en un espace si exigu, on éprouve de la sympathie d'homme à homme, une sympathie de l'esprit, une sympathie du cœur... Voici une bonne semaine que l'on ne vous voit plus. En vérité, je m'imaginais que vous étiez reparti, lorsque je vis que votre place, en bas, au réfectoire, était restée inoccupée. Le lieutenant m'a détrompé, hum ! il m'a appris la vérité qui est moins rose, si je puis ainsi dire sans être indiscret... Bref, comment allez-vous ? Que faites-vous ? Comment vous sentez-vous ? Pas trop abattu, j'espère !

– C'est vous, monsieur Settembrini ! Comme c'est aimable ! Ha, ha, « réfectoire ! » Voici que vous plaisantez déjà. Asseyez-vous, je vous en prie. Vous ne me dérangez pas le moins du monde. J'étais couché là et je rêvassais – rêvasser, c'est presque encore trop dire ! – J'étais tout simplement trop paresseux pour allumer la lumière. Merci beaucoup. Subjectivement, je me sens autant dire en état normal. Le repos au lit a presque guéri mon rhume, mais il paraît que ce n'est qu'un phénomène secondaire, à ce que l'on dit de tous côtés. La température, en effet, n'est toujours pas ce qu'elle devrait être, tantôt 37,5, tantôt 37,7 ; ces jours-ci, cela n'a guère varié.

– Vous prenez régulièrement votre température ?

– Oui, six fois par jour, exactement comme vous tous. Ha, ha, excusez-moi, je ris encore de ce que vous ayez appelé « réfectoire » notre salle à manger. C'est ainsi que l'on dit au couvent, n'est-ce pas ? En effet, cela tient un peu du couvent, ici. Il est vrai que je n'y ai jamais été, mais je me le représente ainsi... Je connais déjà par cœur la « règle » et je l'observe très exactement.

– Comme un frère plein de piété. On peut dire que vous avez terminé votre noviciat, vous avez prononcé des vœux. Mes félicitations solennelles ! Vous dites déjà « notre salle à manger ». D'ailleurs, sans vouloir porter atteinte à votre dignité d'homme, vous me faites plutôt penser à un jeune nonnain qu'à un moine, à une petite fiancée du Christ, à peine tondue, tout innocente avec de grands yeux de victime. J'ai vu autrefois ici ou là de tels agneaux jamais sans... jamais sans une certaine sentimentalité. Ah, oui, oui, Monsieur votre cousin m'a tout raconté. Vous ne vous êtes donc fait ausculter qu'au dernier moment ?

– Parce que je me sentais fiévreux. Je vous en prie, monsieur Settembrini, avec un tel refroidissement, je me serais adressé dans la plaine à notre médecin. Et ici, où l'on est en quelque sorte à la source, où nous avons deux spécialistes dans la maison, il eût été par trop drôle...

– Bien entendu, bien entendu. Et vous aviez déjà pris votre température avant que l'on vous l'eût ordonné ? On vous l'avait d'ailleurs recommandé dès le début. Et c'est la Mylendonk qui vous a octroyé le thermomètre ?

– Octroyé ? Comme le besoin s'en faisait sentir, je lui en ai acheté un.

– Je comprends. Une affaire absolument correcte. Et combien de mois vous a administrés le chef ? Grand Dieu, je vous ai déjà posé la même question une fois. Vous rappelez-vous ? Vous étiez à peine arrivé. Vous m'avez répondu avec tant de désinvolture...

– Naturellement, je m'en souviens, monsieur Settembrini. Depuis, j'ai bien fait de nouvelles expériences, mais je m'en souviens cependant comme si c'était aujourd'hui. Vous étiez si drôle dès le premier jour, et vous nous avez présenté le docteur

Behrens comme le juge des enfers… Radamès… Non, attendez, c'était autre chose…

– Rhadamante ? Il est possible que je l'aie appelé ainsi, incidemment. Je ne retiens pas tout ce que ma tête produit occasionnellement.

– Rhadamante, naturellement ! Minos et Rhadamante ! De Carducci aussi, vous nous avez parlé dès la première fois…

– Permettez, cher ami, ce nom-là, laissons-le de côté pour aujourd'hui. Il prend en ce moment dans votre bouche un son par trop singulier.

– Si vous voulez, rit Hans Castorp. Du reste, j'ai appris par vous bien des choses sur son compte. À ce moment-là, je ne me doutais de rien, et je vous ai répondu que j'étais venu pour trois semaines ; je ne prévoyais pas autre chose. La Kleefeld venait de me saluer en sifflant par son pneumothorax. J'en étais encore hors de moi. Mais dès ce moment-là, je me suis senti fiévreux, car n'est-ce pas ? l'air d'ici n'est pas seulement bon contre la maladie, il est également bon pour la maladie ; il arrive qu'il en précipite l'évolution, et sans doute est-ce nécessaire si l'on veut guérir.

– C'est une hypothèse séduisante. Le docteur Behrens vous a-t-il aussi parlé de cette Russo-Allemande que nous avons eue ici pendant cinq mois l'année passée, non, l'année précédente ? Non ? Il aurait dû vous en parler. Une femme charmante, d'origine russo-allemande, mariée, jeune mère. Elle venait de l'Est lymphatique, anémique, sans doute y avait-il aussi quelque chose de plus grave. Bon. Elle passe un mois ici et commence à se plaindre de ce qu'elle se sentirait mal. Patience, patience ! Un second mois s'écoule, et elle continue à prétendre que, loin de se trouver mieux, elle va plus mal. On lui signifie que seul le médecin peut juger comment elle se porte ; tout au plus a-t-elle

le droit de dire comment elle se sent, et cela importe peu. Par ailleurs, on se déclare satisfait de son poumon. Bon, elle s'incline, fait la cure, et perd du poids chaque semaine. Le quatrième mois, elle manque s'évanouir à la consultation. Peu importe, déclare Behrens qui se dit enchanté de son poumon. Mais lorsque le cinquième mois elle ne peut plus marcher, elle en avise son mari, dans l'Est, et Behrens reçoit une lettre de lui. On pouvait y lire : *Personnelle et urgent*, d'une écriture énergique. Je l'ai vue moi-même. « Mais oui », dit Behrens, et il hausse les épaules, « il pourrait bien se faire qu'elle ne supporte pas très bien le climat d'ici ». La femme était hors d'elle. « Vous auriez dû me dire cela plus tôt, s'écrie-t-elle. Je l'ai toujours senti, je me suis complètement abîmée ici… » Espérons que chez son mari dans l'Est, elle a repris des forces.

– Exquis ! Vous contez admirablement, monsieur Settembrini, chacune de vos paroles est pour ainsi dire plastique. J'ai souvent ri aussi, en moi-même, de votre histoire de la jeune fille qui se baignait dans le lac et à laquelle on a dû donner la « sœur muette ». Oui, il arrive bien des choses ici ! On ne finit certainement jamais son apprentissage. D'ailleurs, mon cas est encore tout à fait dans le vague. Le docteur Behrens prétend, il est vrai, avoir trouvé une vétille chez moi, les endroits anciens dont j'ai souffert autrefois sans m'en douter, je les ai entendus moi-même en frappant, et voici que l'on découvrirait, paraît-il, un endroit frais, je ne sais pas exactement où, dans ces parages. « Frais » est d'ailleurs une expression assez inattendue. Mais jusqu'à présent il ne s'agit que d'observations acoustiques, et le diagnostic absolument sûr, nous ne l'aurons que lorsque je serai de nouveau levé et que l'on aura procédé à la radioscopie et à la radiographie. Alors nous serons fixés d'une manière positive.

– Croyez-vous ? Savez-vous que la plaque photographique montre souvent des taches que l'on tient pour des cavernes, alors qu'elles ne sont que des ombres, et que, là où il y a quelque

chose, elle ne présente souvent pas de taches ? *Madonna,* la plaque photographique ! Il y avait ici un numismate qui avait de la fièvre. Et comme il avait de la fièvre, on vit distinctement des cavernes sur la plaque photographique. On prétendit même les avoir entendues. On le traita comme phtisique, et sur ces entrefaites il mourut. Mais l'autopsie montra qu'il ne manquait rien à son poumon, et qu'il est mort d'on ne sait quels microbes.

– Allons, monsieur Settembrini, vous me parlez d'autopsie. Tout de même, nous n'en sommes pas là.

– Ingénieur, vous êtes un plaisantin.

– Et vous êtes un critique et un sceptique jusqu'au bout des ongles, il faut bien le dire. Vous ne croyez même pas aux sciences exactes. Votre plaque montre-t-elle donc des taches ?

– Oui, elle en a.

– Et vous êtes vraiment un peu malade ?

– Oui, je suis malheureusement assez malade, répondit M. Settembrini, et il baissa la tête.

Il y eut une pause, durant laquelle il toussota. Hans Castorp, dans sa position de repos, regarda son visiteur réduit au silence. Il lui semblait que, par ces deux simples questions, il avait tout réfuté et fait taire toute objection, y compris la République et le beau style. Pour son compte, il ne fit rien pour ranimer la conversation.

Au bout d'un instant, M. Settembrini se redressa de nouveau en souriant.

– Racontez-moi donc, ingénieur, comment les vôtres ont accueilli la nouvelle.

– Quelle nouvelle ? celle de mon départ retardé ? Oh ! les miens, vous savez, les miens, à la maison, se composent de trois oncles, d'un grand-oncle et de deux de ses fils qui sont pour moi plutôt des cousins. Je n'ai pas d'autres « miens », je suis resté très jeune orphelin de père et de mère. Accueilli ? Ils ne savent pas encore grand'chose, pas plus que moi-même. Pour commencer, lorsque j'ai dû me coucher, je leur ai écrit que je m'étais sérieusement refroidi et que je ne pouvais pas risquer le voyage. Et hier, comme cela a duré un peu longtemps, j'ai écrit à nouveau et j'ai dit que ma grippe avait attiré l'attention du docteur Behrens sur l'état de mes poumons, et qu'il insistait pour que je prolongeasse mon séjour jusqu'à ce que la chose fût tirée au clair. Ils auront appris tout cela avec assez de sang-froid.

– Et votre situation ? Vous m'avez parlé d'un stage pratique que vous comptiez accomplir.

– Oui, comme volontaire. J'ai prié qu'on m'excusât provisoirement au chantier naval. Vous pensez bien que l'on ne sera pas au désespoir pour cela. Ils peuvent parfaitement se tirer d'affaire sans volontaire.

– Très bien. Considéré sous cet angle, tout est donc en ordre. Flegme sur toute la ligne. On est en général flegmatique dans votre pays, n'est-ce pas ? Mais également énergique.

– Oh ! oui, énergique aussi, oui, très énergique, dit Hans Castorp.

Il supputa à distance l'atmosphère de la vie que l'on menait là-bas et trouva que son interlocuteur la qualifiait exactement. Flegmatiques et énergiques, c'est juste ce qu'ils sont.

– Dès lors, poursuivit M. Settembrini, si vous restiez longtemps, il arriverait sans doute que nous ferions ici la connaissance de Monsieur votre oncle, je veux dire le grand-oncle. Il viendrait sans doute se rendre compte de votre état.

– Exclu ! s'écria Hans Castorp. À aucun prix. Dix chevaux ne réussiraient pas à le traîner jusqu'ici. Mon oncle est très apoplectique, vous savez, il n'a presque pas de cou. Non, il a besoin, lui, d'une pression raisonnable, il se porterait ici plus mal que votre dame de l'Est, il risquerait toutes sortes de désagréments.

– Vous me voyez déçu. Apoplectique, dites-vous ? Que me serviraient en ce cas le flegme et l'énergie ? Monsieur votre oncle est sans doute riche. Vous aussi, vous êtes riche ? On est riche, chez vous.

Hans Castorp sourit de cette généralisation littéraire de M. Settembrini et, de sa position couchée, il regarda dans le lointain, dans cette sphère familière à laquelle il avait été enlevé. Il se rappelait, il s'efforçait de juger impartialement, la distance l'y encourageait et l'en rendait capable. Il répondit :

– On est riche, oui, ou on ne l'est pas. Et tant pis pour ceux qui ne le sont pas ! Moi ? Je ne suis pas millionnaire. Mais ma fortune est à l'abri. Je suis indépendant, j'ai de quoi vivre. Mais ne parlons pas de moi, pour l'instant. Si vous aviez dit : « Il faut être riche là-bas », je vous aurais approuvé. Car supposez que vous ne soyez pas riche, ou que vous cessiez de l'être, malheur à vous ! « Ce garçon-là, est-ce qu'il a encore de l'argent ? » demandent-ils. Textuellement, comme je vous le dis et avec cet air-là. Je l'ai souvent entendu, et je m'aperçois que cela m'est resté. Il faut donc quand même que j'aie trouvé cela bizarre, bien que je fusse habitué à l'entendre, sinon, cela ne me serait pas resté. Qu'en pensez-vous ? Non, je ne crois pas par exemple que vous, *homo humanus*, vous vous plairiez chez nous. Moi-

même qui suis chez moi là-bas, j’ai souvent trouvé cela déplaisant, comme je m’en rends compte à présent, bien que, personnellement, je n’aie jamais eu à en souffrir. Chez un homme qui ne ferait pas servir à ses dîners les meilleurs vins et les plus chers, personne ne voudrait aller, et ses filles ne trouveraient pas de mari. Ces gens sont ainsi. Étendu ici comme je le suis, et en regardant les choses avec un peu de recul, cela me paraît vilain. De quelles expressions vous êtes-vous servi ? Flegmatique et énergique ? Bien, mais qu’est-ce que cela veut dire ? Cela signifie dur, froid. Et que signifie dur et froid ? Cela veut dire cruel. C’est un air cruel qui règne là-bas, impitoyable. Quand on est couché et que l’on regarde cela de loin, cela vous ferait frémir.

Settembrini écoutait et hochait la tête. Il continuait encore lorsque Hans Castorp fut, provisoirement, arrivé au bout de ses critiques et qu’il cessa de parler. Puis il reprit haleine, et dit :

– Je ne veux pas dénier les formes particulières que la cruauté naturelle de la vie emprunte au sein de votre société. N’importe ! Le reproche de cruauté demeure un reproche assez sentimental. Vous l’auriez à peine formulé sur les lieux, de peur de paraître ridicule. C’est avec raison que vous l’avez abandonné aux embusqués de l’existence. Le fait que vous le formuliez aujourd’hui témoigne d’un certain éloignement que je ne voudrais pas voir s’accroître, car quiconque s’habitue à le formuler peut facilement être perdu pour la vie, pour la forme de vie pour laquelle il est né. Savez-vous, ingénieur, ce que cela signifie : « Être perdu pour la vie » ? Moi, je le sais. Je vois cela chaque jour, ici. Au bout de six mois au plus tard, le jeune homme qui monte ici (et il n’y a presque que des jeunes gens) n’a plus d’autre pensée en tête que le flirt et la température. Et un an après au maximum, ils ne seront plus capables d’en concevoir d’autre, et jugeront « cruelle » ou plus exactement fausse et témoignant d’ignorance toute autre pensée. Vous aimez les histoires, je pourrais vous en conter. Je pourrais vous

parler de certain fils et époux qui a passé onze mois ici et que j'ai connu. Il était un peu plus âgé que vous, je crois, même sensiblement plus âgé. On le renvoya chez lui, à titre d'essai, comme presque guéri ; il retourna dans les bras des siens. Ce n'étaient pas des oncles, c'étaient sa mère et sa femme. Toute la journée il resta étendu, le thermomètre dans la bouche, et ne se souciait pas d'autre chose. « Vous ne comprenez pas cela », disait-il. « Il faut avoir vécu là-haut pour savoir comment les choses doivent se passer. Chez vous, les principes essentiels font défaut. » Finalement sa mère lui signifia sa décision : « Remonte là-haut, tu n'es plus bon à rien. » Et il remonta. Il retourna dans sa « patrie ». Car vous savez que l'on dit : « notre patrie » lorsqu'on a vécu ici. Il était devenu complètement étranger à sa jeune femme. Il lui manquait les principes essentiels, et elle renonça à lui. Elle comprit que, dans sa patrie, il trouverait une compagne qui aurait les mêmes principes et qu'il y resterait.

Hans Castorp parut n'avoir écouté que d'une oreille. Il regardait toujours dans le vague de la clarté blanche de l'ampoule. Il rit, un peu tard, et dit :

– « Notre patrie », disent-ils ? Voilà qui est en effet un peu sentimental, comme vous dites. Oui, vous savez des histoires innombrables. J'étais justement en train de penser à ce que nous disions tout à l'heure de la dureté et de la cruauté, cela m'a assez souvent traversé l'esprit ces jours derniers. Voyez-vous, il faut avoir un épiderme d'une certaine épaisseur pour être à l'unisson avec la manière de raisonner des gens d'en bas et avec des questions comme : « A-t-il encore de l'argent ? » et avec la tête qu'ils font en parlant ainsi. En somme, je n'ai jamais trouvé cela tout à fait normal, bien que je ne sois même pas un *homo humanus* – je m'aperçois à présent que cela m'a toujours frappé ; peut-être cela tenait-il à ma propension inconsciente à la maladie – j'ai moi-même entendu les endroits anciens, et voici que Behrens a, prétend-il trouvé chez moi une bagatelle

toute fraîche. Cela m'a sans doute paru surprenant et pourtant, au fond, je ne m'en suis pas trop étonné. Je ne me suis jamais senti solide comme un roc ; et comme mes parents sont morts si tôt et que je suis depuis mon enfance orphelin de père et de mère, vous comprenez...

M. Settembrini décrivit de la tête, des épaules et des mains un geste plein d'unité qui signifiait, posée avec gaîté et amabilité, la question :

– Bien. Et puis après ?

– N'êtes-vous pas écrivain ? dit Hans Castorp. Littérateur. Vous devez donc avoir fait cette expérience et comprendre que, dans ces conditions, on ne peut pas avoir une sensibilité très rude et trouver toute naturelle la cruauté des gens, des gens ordinaires, vous comprenez, qui se promènent, qui rient, qui gagnent de l'argent et se garnissent la panse... Je ne sais pas si je me suis exactement...

Settembrini s'inclina.

– Vous voulez dire, commenta-t-il, que le contact précoce et fréquent avec la mort incline à un état d'esprit qui vous rend plus délicat et plus sensible aux duretés, trivialités et, disons-le, au cynisme de la vie quotidienne ?

– C'est exactement cela, s'écria Hans Castorp, avec un enthousiasme sincère. Admirablement exprimé, jusqu'au point sur les i, monsieur Settembrini. Avec la mort. Je le savais bien que vous, en votre qualité de littérateur...

Settembrini étendit alors la main vers lui en penchant la tête de côté et en fermant les yeux : geste qui interrompait avec douceur et priait qu'on continuât de lui prêter l'oreille. Il resta pendant plusieurs secondes dans cette position et s'y trouvait

encore longtemps après que Hans Castorp, qui, avec un peu d'embarras, attendait ce qui allait venir, se fût tu. Enfin, l'Italien rouvrit ses yeux noirs – les yeux des joueurs d'orgue de Barbarie – et parla :

– Permettez, permettez-moi, ingénieur, de vous dire – et j'insiste auprès de vous sur ce point – que la seule manière saine et noble, et d'ailleurs aussi – je veux ajouter cela expressément – la seule manière religieuse de considérer la mort consiste à la rencontrer et à l'éprouver comme une partie, comme un complément, comme une condition sacrée de la vie, et non pas – ce qui serait le contraire de la santé, de la noblesse, de la raison et du sentiment religieux – de l'en séparer en quelque sorte, de l'y opposer, ou même d'en faire un argument contre elle. Les anciens ornaient leurs sarcophages de symboles de la vie et de la fécondité, même de symboles obscènes. Dans la religion antique, le sacré se confondait souvent avec l'obscène. Ces hommes savaient honorer la mort. La mort est digne de respect comme le berceau de la Vie, comme le sein du renouvellement. Mais opposée à la Vie et séparée d'elle, elle devient un fantôme, un masque, et pire encore. Car la mort prise comme une puissance spirituelle indépendante est une puissance fort dépravée dont l'attirance perverse est incontestablement très forte, et ce serait sans doute le plus effroyable égarement de l'esprit humain que de vouloir sympathiser avec elle.

M. Settembrini se tut. Il s'en tint à cette affirmation de principe et conclut sur un ton très décidé. Il parlait sérieusement ; ce n'était pas pour se distraire qu'il avait dit cela, il avait négligé de donner à son interlocuteur l'occasion de riposter, et, à la fin de ses affirmations, il avait baissé la voix et marqué une pause. Il était assis, bouche close, les mains croisées sur ses genoux, une jambe de son pantalon à carreaux croisée sur l'autre, et considérait sévèrement son pied qu'il balançait légèrement en l'air.

Hans Castorp, lui aussi, garda le silence. Appuyé sur son coussin, il tourna la tête vers le mur et tambourina légèrement du bout des doigts sur la courte-pointe. Il avait l'impression qu'on venait de l'endoctriner, de le rappeler à l'ordre, voire de le gronder, et dans son silence il y avait une part d'obstination puérile. Le silence dura assez longtemps.

Enfin, M. Settembrini releva la tête et dit en souriant :

– Rappelez-vous, ingénieur, que nous avons déjà une fois engagé une controverse analogue, on peut dire la même. Nous bavardions alors – je crois que c'était pendant une promenade – sur la maladie et la bêtise, dont vous teniez la coïncidence pour un paradoxe, et cela par suite de votre estime pour la maladie. J'ai qualifié cette estime de sinistre lubie, par quoi on déshonore la pensée de l'homme, et, à ma satisfaction, vous sembliez assez disposé à tenir compte de mon objection. Nous avons parlé aussi de la neutralité et de l'incertitude intellectuelle de la jeunesse, de sa liberté de choix, de sa tendance à faire l'expérience de tous les points de vue possibles, et nous avons dit que l'on n'avait pas besoin de considérer ces expériences comme des résultats définitifs, sérieux et valables pour la vie entière. Voulez-vous me permettre de même – et M. Settembrini, souriant, se pencha en avant sur sa chaise, les pieds rapprochés sur le parquet, les mains jointes entre les genoux, la tête également penchée un peu obliquement – voulez-vous me permettre à l'avenir de vous être de quelque secours dans ces expériences et d'exercer sur vous une influence régulatrice si par hasard le danger de partis pris funestes vous menaçait ?

– Mais certainement, monsieur Settembrini !

Hans Castorp s'empressa de renoncer à son attitude distante, mi-timide, mi-têtue, il cessa de tambouriner sur la

courtepointe et se tourna vers son visiteur avec une amabilité pleine de surprise.

– C'est même trop gentil de votre part... Je me demande si vraiment je... C'est-à-dire si chez moi...

– *Sine pecunia,* vous savez, dit Settembrini en se levant. Pourquoi vous feriez-vous tirer l'oreille ?

Ils rirent. On entendit s'ouvrir la double porte extérieure, et au même instant la poignée de la porte intérieure tourna. C'était Joachim qui revenait de la conversation du soir. En apercevant l'Italien, lui aussi il rougit, comme avait fait Hans Castorp tout à l'heure : le hâle de son visage brûlé devint plus foncé.

– Oh ! tu as une visite, dit-il. Bravo ! J'ai été retenu. Ils m'ont forcé à faire une partie de bridge. Cela s'appelle officiellement bridge, dit-il en hochant la tête, mais c'était naturellement tout autre chose... J'ai gagné cinq marks...

– Pourvu que cela n'exerce pas sur toi l'attirance d'un vice, dit Hans Castorp. Hum, hum ! M. Settembrini m'a fait, en attendant, passer le temps très agréablement. Ce qui est d'ailleurs une expression des plus maladroites. Tout au plus s'appliquerait-elle à votre pseudo-bridge, mais M. Settembrini a occupé mon temps d'une manière si précieuse... Un homme convenable devrait en somme faire des pieds et des mains pour se tirer d'ici. Mais pour entendre encore très souvent M. Settembrini et pour lui permettre de me venir en aide par ses conversations, je souhaiterais presque de rester encore fiévreux pendant un temps infini, et de m'installer chez vous à domicile... Il faudra finir par me donner une « sœur muette » pour m'empêcher de tricher.

– Je vous répète, ingénieur, que vous êtes un farceur, dit l'Italien.

Il prit congé dans les formes les plus courtoises. Resté seul avec son cousin, Hans Castorp poussa un soupir de soulagement.

– En voilà un professeur, dit-il. Un professeur humaniste, c'est vrai. Il ne cesse de te faire la leçon, tantôt sous forme d'anecdotes, tantôt sous une forme abstraite. Et on en arrive à parler de choses ! Jamais je n'aurais imaginé que l'on pourrait parler de choses pareilles, ou même les comprendre. Et si je l'avais rencontré dans la plaine, je ne les aurais en effet pas comprises, ajouta-t-il.

À cette heure-ci Joachim restait quelque temps avec lui ; il sacrifiait deux ou trois quarts d'heure de sa cure de repos du soir. Quelquefois ils jouaient aux échecs sur le plateau de Hans Castorp. Joachim avait monté le jeu dans la chambre de son cousin. Plus tard il sortit avec sac et bagages, son thermomètre dans la bouche, sur le balcon, et Hans Castorp, lui aussi, prit une dernière fois sa température, tandis qu'une musique légère tantôt de près, tantôt de plus loin, montait de la vallée pleine de nuit. À dix heures, la cure de repos était terminée ; on entendit Joachim, on entendit le couple de la table des Russes ordinaires... Et Hans Castorp se tourna sur le côté, dans l'attente du sommeil.

La nuit était la moitié la plus difficile de la journée, car Hans Castorp s'éveillait souvent et restait quelquefois éveillé pendant de longues heures, parce que la chaleur anormale de son sang l'empêchait de dormir, ou parce que son plaisir et ses dispositions au sommeil avaient souffert de sa position constamment horizontale. En revanche, les heures de sommeil étaient animées de rêves variés et pleins de vie, de rêves auxquels il pouvait encore songer lorsqu'il était réveillé. Et si les

divisions multiples de la journée abrégeaient celle-ci, la nuit, l'uniformité diffuse des heures qui passaient avait le même effet. Mais lorsqu'enfin le matin approchait, c'était une distraction d'observer la chambre qui s'éclaircissait et reparaissait peu à peu, de voir les objets surgir et se dévoiler, et le jour s'allumer dehors, d'un rougeoiement tantôt trouble et fumeux, tantôt gai ; et avant qu'on s'en fût rendu compte, l'instant était de nouveau arrivé où le baigneur, en frappant d'une main énergique, annonçait l'entrée en vigueur de la règle journalière.

Hans Castorp n'avait pas emporté de calendrier dans son excursion, et par conséquent il n'était pas toujours exactement renseigné sur la date. De temps à autre, il s'en informait auprès de son cousin qui sur ce point n'était pas non plus toujours très sûr de son fait. Cependant, les dimanches, surtout le second celui du concert bi-mensuel, fournissaient des points de repère et l'on était donc certain que le mois de septembre touchait à la moitié. Dehors, dans la vallée, depuis que Hans Castorp s'était alité, au temps triste et froid qu'il avait fait avaient succédé de belles journées de fin d'été, de beaux jours sans nombre toute une série, de telle sorte que Joachim était entré chaque matin en pantalon blanc chez son cousin et que celui-ci n'avait pu réprimer l'expression d'un regret sincère, d'un regret de l'âme et de ses jeunes muscles, à la pensée de cette saison magnifique. À mi-voix il avait même parlé de « honte », en se reprochant de laisser passer un temps si beau. Mais ensuite, pour se calmer, il avait ajouté que même s'il avait été sur pieds, il n'eût sans doute pu en profiter, puisque l'expérience lui interdisait de se donner ici beaucoup de mouvement. Et en définitive, par la porte du balcon largement ouverte il jouissait malgré tout dans une certaine mesure de ce rayonnement chaud du dehors.

Mais vers la fin de la retraite qui lui avait été imposée, le temps changea de nouveau. Pendant la nuit, il était devenu brumeux et froid, la vallée disparut dans une tempête de neige humide, et le souffle sec du chauffage central remplit la

chambre. Il en était encore ainsi le jour où Hans Castorp, à l'occasion de la visite matinale des médecins, rappela au docteur Behrens qu'il était couché depuis trois semaines et demanda la permission de se lever.

– Comment, diable, vous en avez déjà assez ! dit Behrens. Faites voir. En effet, c'est exact. Dieu, comme on vieillit ! Il me semble du reste qu'il n'y a pas grand'chose de changé chez vous. Comment ? Hier, c'était normal ? Oui, sauf la température de six heures du soir. Allons, Castorp, je ne veux pas me montrer intraitable, et je vais vous rendre au commerce de vos semblables. Levez-vous et marchez, mon ami. Dans les limites et dans les bornes indiquées, naturellement ! Nous ferons prochainement votre portrait intérieur. Prenez-en note, dit-il en sortant au docteur Krokovski, en désignant de son pouce énorme l'épaule de Hans Castorp, et en regardant l'assistant pâle, de ses yeux bleus larmoyants et injectés de sang.

Hans Castorp sortit de la « remise ».

Le col de son manteau relevé, chaussé de caoutchoucs pour la première fois, il accompagna de nouveau son cousin jusqu'au banc du cours d'eau, et revint, non sans avoir en cours de route posé la question de savoir combien de temps encore Behrens l'aurait laissé au lit s'il n'avait pas annoncé lui-même que le délai était écoulé. Et Joachim, le regard sombre, la bouche ouverte comme pour un « hélas » désespéré, traça dans l'air le geste de l'infini.

« MON DIEU, JE VOIS ! »

Une semaine se passa avant que Hans Castorp fût invité par l'infirmière en chef, Mlle von Mylendonk, à se présenter au laboratoire de radiologie. Il ne voulait pas hâter le cours des choses. On était suffisamment occupé au *Berghof*. Les médecins et le personnel, apparemment, y avaient fort à faire. De nouveaux pensionnaires étaient arrivés ces jours derniers : deux étudiants russes, hirsutes, en blouses noires fermées qui ne découvraient pas le moindre coin de linge blanc ; un couple hollandais que l'on avait placé à la table de Settembrini ; un Mexicain bossu qui effrayait ses compagnons de table par d'épouvantables accès de gêne respiratoire ; de la poigne de fer de ses longues mains, il se cramponnait alors à ses voisins, homme ou femme, les tenait serrés comme dans un étau et les entraînait, malgré leur résistance épouvantée et leurs appels au secours, dans le domaine de sa propre angoisse. Bref, la salle à manger était presque au complet, bien que la saison d'hiver ne commençât qu'en octobre. Et la gravité du cas de Hans Castorp, son degré de maladie, lui donnait à peine le droit d'exiger des égards particuliers. Mme Stoehr, toute stupide et inculte qu'elle fût, était sans doute plus malade que lui, sans parler du docteur Blumenkohl. Il aurait fallu manquer de tout sens des hiérarchies et des distances pour ne pas montrer à la place de Hans Castorp une réserve discrète, d'autant plus qu'un tel état d'esprit faisait partie des usages de la maison. Les malades légers ne comptaient guère ; il avait déduit cette conclusion de maints propos entendus par lui. On parlait d'eux avec dédain, selon l'échelle qui était valable ici, on les regardait de haut en bas ; non seulement les malades gravement atteints en usaient ainsi, mais même ceux qui étaient eux-mêmes « légers ». Ce faisant, ces derniers se témoignaient, il est vrai, le même dédain à eux-mêmes, mais ils sauvegardaient leur dignité en se soumettant à cette échelle de valeurs. Voilà qui est humain.

« Bah ! celui-ci, semblaient-ils dire les uns des autres, en somme, il n'a pas grand-chose. C'est tout juste s'il a le droit de rester ici. Il n'a même pas de cavernes... » Tel était l'esprit qui régnait ici ; il était aristocratique à sa manière, et Hans Castorp s'inclinait devant lui par un respect inné de la loi et des règles de toute sorte. Chaque pays à sa guise, dit le proverbe. C'est témoigner de peu de culture pour un voyageur que de se moquer des usages et des conceptions des peuples qui l'accueillent ; et il y a plusieurs manières d'apprécier les choses. Même à l'endroit de Joachim, Hans Castorp observait un certain respect et certains égards, non pas tant parce qu'il était le plus ancien et son guide et cicérone dans ce domaine, que parce que, incontestablement, il était le « cas de plus grave » des deux. Comme cela se passe partout il est explicable que l'on inclinât volontiers à monter son cas en épingle, voire, à l'exagérer tant soit peu pour se ranger dans l'aristocratie, ou s'en rapprocher. Hans Castorp lui-même lorsqu'on l'interrogeait à table, ajoutait volontiers quelques dixièmes à ceux qu'il avait relevés, et ne manquait pas de se sentir flatté lorsqu'on le menaçait du doigt comme un garçon qui est plus malin qu'il ne semble. Mais il avait beau broder un peu, il n'en restait pas moins, à proprement parler, un personnage d'une catégorie inférieure, de sorte que la patience et la réserve étaient à coup sûr l'attitude qui s'imposait à lui.

Il avait repris à côté de Joachim le genre de vie de ses trois premières semaines, cette vie déjà familière, monotone et réglée avec précision, et elle allait comme sur des roulettes, depuis le premier jour, comme si elle n'avait jamais été interrompue ; en effet, cette interruption ne comptait pas ; dès sa première réapparition à table, il s'en rendit nettement compte. Sans doute Joachim, qui attachait avec un scrupule particulier de l'importance à de telles coupures, avait-il eu soin de décorer de quelques fleurs la place du ressuscité. Mais les compagnons de table de Hans Castorp le saluèrent sans aucune solennité et leur accueil ne se distinguait pas de celui qu'il recevait lorsque leur

séparation avait duré non pas trois semaines, mais trois heures, ou tout au moins s’en distinguait à peine : moins parce qu’ils étaient indifférents à sa personne simple et sympathique et parce que ces gens étaient trop exclusivement occupés d’eux-mêmes, c’est-à-dire de leur corps si intéressant, que parce qu’ils n’avaient pas pris conscience de l’intervalle. Et Hans Castorp pouvait les suivre sans peine dans cette voie, car il se retrouvait à son bout de table, entre l’institutrice et miss Robinson, comme s’il y avait été assis pour la dernière fois encore la veille.

Or, si, à sa propre table, on ne faisait pas grand cas de la fin de sa retraite, comment s’en serait-on soucié dans le reste de la salle ? Là, personne ne s’en était aperçu, à la seule exception de Settembrini qui, à la fin du repas, s’était approché pour le saluer à sa manière : plaisante et amicale. Hans Castorp, il est vrai, était enclin à voir encore une exception, mais nous ne saurions nous prononcer sur ce sujet. Il croyait savoir que Clawdia Chauchat avait remarqué son retour, qu’aussitôt après son entrée, comme toujours tardive, après que la porte vitrée se fût fermée, elle avait laissé reposer sur lui son regard étroit, que son regard à lui l’avait rencontré, et qu’à peine assise, elle s’était encore retournée vers lui, par-dessus l’épaule, en souriant, en souriant comme elle l’avait fait trois semaines plus tôt, avant qu’il fût allé à la consultation. Et ç’avait été un geste si peu dissimulé et si dépourvu d’égards – d’égards pour lui comme pour tous les autres pensionnaires – qu’il n’avait pas su s’il devait s’en déclarer ravi ou tenir cette attitude pour une marque de dédain et s’en irriter. Quoi qu’il en fût, son cœur s’était convulsé sous ces regards, qui avaient renié les conventions mondaines, d’après lesquelles ils étaient censés s’ignorer réciproquement, qui l’avaient remué d’une manière qui était à ses yeux fantastique et enivrante, son cœur s’était convulsé, presque douloureusement, dès que la porte vitrée avait claqué, car c’était cette minute qu’il avait attendu, le souffle oppressé.

Il convient d’ajouter ici que les relations intérieures de Hans Castorp avec la malade de la table des « Russes bien », la part prise par ses sens et son esprit modeste à cette personne de taille moyenne, au pas glissant et aux yeux de Tartare, bref, ses sentiments d’amoureux (risquons ce mot, bien que ce soit un mot d’en bas, un mot de la plaine, et qu’il puisse faire supposer que la chanson *Combien me touche étrangement* soit en quelque manière applicable en ce cas) avaient fait durant sa retraite de très grands progrès. L’image de Mme Chauchat avait flotté devant les yeux du jeune homme lorsque, éveillé de bonne heure, il avait regardé dans la chambre qui se dévoilait en hésitant, ou, le soir, dans le crépuscule qui s’épaississait. (À l’heure même où Settembrini, dans le jaillissement subit de la lumière, était soudain entré chez lui, elle avait plané, tout à fait distincte, et c’était pour cette raison que la venue de l’humaniste avait fait rougir Hans Castorp.) C’est à la bouche de la jeune femme, à ses pommettes, à ses yeux, dont la couleur, la forme, la position lui lacéraient l’âme, à son dos nonchalant, au port de sa tête, à la vertèbre cervicale dans le décolleté de la nuque, c’est à ses bras transfigurés par la gaze la plus fine qu’il avait pensé durant les heures distinctes de la journée morcelée, et si nous avons caché que, grâce à ce moyen, ces heures pour lui s’étaient écoulées sans peine, c’est parce que nous avons pris part à l’inquiétude de sa conscience, mêlée à l’effrayant bonheur de ces images et de ces visions. Car une appréhension, une véritable angoisse étaient mêlées à cela, un espoir qui s’égarait dans l’indéfini, dans l’infini et dans l’aventureux, de la joie et une peur qui était sans nom, mais qui parfois comprimait si brusquement le cœur du jeune homme – son cœur au sens propre et physiologique qu’il portait une main dans la région de cet organe, l’autre main au front (comme une visière au-dessus de ses yeux) et murmurait :

– Ah ! mon Dieu !

Car derrière son front il y avait des pensées et des demi-pensées, et c'étaient elles qui prêtaient aux images et aux visions leur douceur trop grande, et qui se rapportaient à la nonchalance et au manque d'égards de Mme Chauchat, à sa maladie, au relief et à l'importance accrue que la maladie donnait à son corps, à cet attrait charnel qu'en prenait son être. Et à ce mal lui, Hans Castorp, allait désormais, de par la décision de la Faculté, participer. Et c'est ainsi que, de derrière la tête, il comprenait l'aventureuse liberté avec laquelle Mme Chauchat, en se retournant et en souriant, défiait la convention mondaine d'après laquelle ils étaient censés s'ignorer, tout comme s'ils n'étaient pas tous les deux des êtres sociaux et comme s'ils n'avaient même pas besoin de se parler. Et c'était justement ce qui l'effrayait, de la même manière que lorsque, dans la salle de consultation, il avait levé les yeux vers les yeux de son cousin ; mais alors ce furent la pitié et la sollicitude qui lui avaient inspiré sa frayeur, tandis qu'il éprouvait ici des émotions toutes différentes !

Or donc, cette vie du *Berghof*, si favorable et si bien réglée dans ses limites étroites, reprenait son cours monotone ; Hans Castorp, dans l'attente de sa radiographie, continuait à la partager avec le bon Joachim, en réglant cette vie, heure par heure, exactement sur celle de son cousin ; et ce voisinage était sans doute bon pour le jeune homme. Bien que ce ne fût qu'un voisinage de malade, il comportait pourtant beaucoup de rigueur militaire : une rigueur qui était, il est vrai, déjà sur le point de s'accommoder du service de la cure, qui finissait par se substituer à l'accomplissement du devoir professionnel normal (Hans Castorp n'était pas assez sot pour ne pas s'en rendre compte très exactement). Mais il sentait bien combien ce voisinage réfrénait son âme de civil, peut-être même était-ce cet exemple et le contrôle exercé par Joachim qui l'empêchaient d'entreprendre à l'extérieur des démarches irréfléchies. Car il voyait bien, combien le brave Joachim devait souffrir de certain parfum d'orange qui l'atteignait quotidiennement, et où il y

avait des yeux bruns et ronds, un petit rubis, une gaieté rieuse et une poitrine au contour agréable. Et le souci de l'honneur qui faisait craindre à Joachim l'influence de cette atmosphère et le forçait à la fuir touchait Hans Castorp, lui imposait à lui-même de l'ordre et de la discipline, et l'empêchait « d'emprunter son crayon » à la femme aux yeux bridés ; sans ce voisinage édifiant, il eût été tout prêt à le faire, si l'on en jugeait par l'expérience.

Joachim ne parlait jamais de la rieuse Maroussia, et cela équivalait à une interdiction pour Hans Castorp de parler de Clawdia Chauchat. Il se dédommageait par un commerce discret avec l'institutrice assise à table à sa droite, en s'efforçant de faire rougir la vieille fille par des taquineries sur son faible pour la malade aux souples mouvements, et tout en imitant l'attitude digne du vieux Castorp appuyant son menton sur son col. Il insista aussi auprès d'elle pour apprendre des détails nouveaux et intéressants sur la situation personnelle de Mme Chauchat, sur ses origines, son mari, son âge, le caractère de sa maladie. Avait-elle des enfants ? Mon Dieu, non, elle n'en avait pas. Que ferait d'enfants une femme comme celle-ci ? Sans doute lui était-il défendu d'en avoir, et, d'ailleurs, quelle espèce d'enfants pourrait-elle bien avoir ? Hans Castorp dut lui donner raison. Au surplus, peut-être était-il déjà trop tard, hasarda-t-il avec un détachement forcé. Parfois, de profil, le visage de Mme Chauchat lui semblait déjà un peu durci. Avait-elle plus de trente ans ? Mlle Engelhart se récria. Clawdia, trente ? En mettant les choses au pire, elle avait vingt-huit ans. Et quant au profil, elle défendait à son voisin de rien dire de pareil. Le profil de Clawdia était de la délicatesse et de la douceur la plus juvénile, encore que naturellement ce fût un profil intéressant et non pas celui de n'importe quelle oie bien portante. Et pour le punir, Mlle Engelhart ajouta sans un temps que Mme Chauchat recevait souvent la visite de messieurs, en particulier la visite d'un compatriote qui habitait Davos-Platz ; elle le recevait l'après-midi, dans sa chambre.

Le coup porta. Le visage de Hans Castorp se convulsa malgré tous ses efforts, et même les phrases prononcées avec détachement : « Comment donc » et « Voyez-moi ça », par lesquelles il répondit à cette confidence avaient quelque chose de crispé. Incapable de prendre à la légère l'existence de ce compatriote, comme il avait d'abord feint de le faire, il y revenait sans cesse, et ses lèvres tremblaient. Un homme jeune ? – Jeune et bien, d'après ce que l'on disait, répondait l'institutrice, car elle n'avait pu en juger de ses propres yeux. – Malade ? – Tout au plus légèrement malade. « J'espère bien », dit Hans Castorp sarcastique, « que l'on découvre chez lui plus de linge que chez ses compatriotes de la table des Russes ordinaires » ; sur quoi, toujours pour le punir, Mlle Engelhart répondit par l'affirmative. Il finit par convenir que c'était là une affaire que l'on ne pouvait négliger, et la chargea sérieusement de se renseigner sur ce compatriote qui fréquentait chez Mme Chauchat ; mais au lieu de le renseigner à ce sujet, elle allait, quelques jours plus tard, lui apporter une nouvelle tout à fait différente.

Elle avait appris que l'on « peignait Clawdia Chauchat », que l'on faisait son portrait, et elle demanda à Hans Castorp s'il était au courant. Sinon, il pouvait être convaincu qu'elle tenait la nouvelle de la source la plus sûre. Depuis un certain temps Mme Chauchat posait quelque part, pour un portrait, et où ça ? Chez le conseiller, chez le docteur Behrens qui la recevait à cet effet, presque chaque jour, dans ses appartements privés.

Cette nouvelle émut Hans Castorp plus encore que la précédente. Il ne cessait de faire à ce sujet des plaisanteries cocasses. Oui certainement, on savait que le docteur peignait à l'huile. En quoi cela pouvait-il gêner l'institutrice, puisque ce n'était pas défendu et que chacun était libre d'en faire autant ? Alors, ça se passait dans sa garçonnière de veuf ? Sans doute Mlle von Mylendonk assistait-elle aux séances. – Elle n'en avait certainement pas le temps. – « Behrens ne doit pas avoir

beaucoup plus de temps que l'infirmière en chef », dit Hans Castorp, sévèrement. Mais, bien que tout parût ainsi avoir été dit sur cette affaire, il se garda de la laisser tomber et s'épuisa en questions, pour plus ample informé, sur le portrait et ses dimensions. Était-ce un médaillon ou un portrait en pied ? À quelle heure posait-elle ? Mlle Engelhart ne pouvait lui donner de précisions à ce sujet ; il n'avait qu'à prendre patience en attendant les résultats des investigations conduites par l'institutrice.

Hans Castorp eut 37,7 après avoir appris cette nouvelle. Plus encore que les visites que recevait Mme Chauchat, le troublaient et l'inquiétaient celles qu'elle faisait. L'existence privée et particulière de Mme Chauchat prise en elle-même, indépendamment de son contenu, avait déjà commencé à le faire souffrir et à l'inquiéter ; et combien ces deux sentiments devaient s'aiguiser dès lors que des nouvelles d'un contenu aussi équivoque parvenaient à ses oreilles ! Sans doute paraissait-il possible que les rapports du visiteur russe avec sa compatriote fussent d'une nature triviale et inoffensive. Mais Hans Castorp, depuis quelque temps, était porté à tenir le raisonnable et l'inoffensif pour des boniments, de même qu'il ne pouvait se résoudre à admettre que toute cette peinture à l'huile soit autre chose qu'un trait d'union entre un veuf au langage truculent et une jeune femme aux yeux bridés et au pas insinuant. Le goût que le docteur avait manifesté dans le choix de son modèle répondait trop au sien propre pour qu'il pût lui supposer un sang-froid raisonnable dont le souvenir des joues bleues et des yeux larmoyants, injectés de rouge, du conseiller ne semblait pas témoigner.

Un fait qu'il observa ces jours-là, personnellement et par hasard, eut sur lui un effet différent, bien qu'il s'agît à nouveau d'une confirmation de son goût. Il y avait là, à la table placée en travers de celle de Mme Salomon et du collégien vorace à lunettes, à gauche de celle des cousins, la plus voisine de la

porte vitrée, un malade, originaire de Mannheim, à ce que Hans Castorp avait entendu dire, âgé d'une trentaine d'années environ, à la chevelure clairsemée, aux dents cariées et au langage timide – le même qui, parfois, durant la soirée, jouait du piano, le plus souvent la marche nuptiale du « Songe d'une nuit d'été ». On le disait très dévot, comme il n'était pas rare que fussent les gens d'ici, avait-on expliqué à Hans Castorp ; et cela s'expliquait. Chaque dimanche, il assistait au service religieux à Davos-Platz, et pendant la cure il lisait des livres pieux, des livres dont la reliure était ornée d'un calice ou de rameaux de palmier. Or, lui aussi – et c'est ce que Hans Castorp observa un beau jour – avait ses regards suspendus au même endroit, à savoir à la souple personne de Mme Chauchat, et cela d'une manière presque canine dans sa timidité indiscrète. Après que Hans Castorp l'eût observé une fois, il ne put s'empêcher d'en faire à chaque occasion la remarque. Il le voyait le soir, debout dans la salle de jeu, parmi les pensionnaires, troublé et égaré par l'aspect de la jeune femme, désirable bien que contaminée, qui était assise de l'autre côté sur le canapé, avec Tamara aux cheveux laineux (tel était le nom de la jeune fille), le docteur Blumenkohl et avec leur voisin de table à la poitrine creuse et aux épaules tombantes. Il le voyait se détourner, se donner l'air de regarder ailleurs, puis de nouveau tourner la tête par-dessus l'épaule, en louchant et la lèvre supérieure troussée avec une expression plaintive. Il le voyait blêmir et ne pas lever les yeux, puis lever les yeux quand même, et regarder avidement lorsque la porte vitrée se fermait et que Mme Chauchat glissait vers sa place. Et, plusieurs fois, il vit le malheureux s'arrêter après les repas entre la sortie et la table des « Russes bien », pour laisser passer Mme Chauchat près de lui, et la dévorer des yeux de tout près, elle qui ne se souciait pas de lui, avec des yeux qui étaient tristes jusqu'au fond de l'âme.

Cette découverte émut assez vivement le jeune Hans Castorp, quoique cette pitoyable et importune insistance du Mannheimois ne pût l'inquiéter dans la même mesure que les

rapports privés de Clawdia Chauchat avec le conseiller Behrens, un homme qui lui était si nettement supérieur par l'âge, la personne et la situation. Clawdia ne s'occupait pas le moins du monde du Mannheimois : s'il en avait été autrement, cela n'aurait pas échappé à l'attention en éveil de Hans Castorp, et ce n'était donc pas l'aiguillon déplaisant de la jalousie dont, en l'occurrence, il ressentait la piqûre. Mais il éprouvait tous les sentiments qu'éprouve l'homme enivré par la passion lorsqu'il découvre chez d'autres sa propre image, sentiments qui forment le plus singulier mélange de répugnance et de solidarité secrète. Impossible de tout approfondir et de tout analyser, si nous voulons avancer ! Quoi qu'il en soit, c'était beaucoup à la fois, pour l'état où il était, que l'observation du Mannheimois faisait endurer au pauvre Hans Castorp.

Ainsi se passèrent les huit jours jusqu'à la radioscopie de Hans Castorp. Il n'avait pas su qu'ils se passeraient ainsi jusque-là mais lorsque, un matin, au premier déjeuner, il reçut de la Supérieure (elle avait déjà un nouvel orgelet, ce ne pouvait être le même ; sans doute ce mal inoffensif, mais qui la défigurait tenait-il à sa constitution) l'ordre de se présenter l'après-midi au laboratoire, il se trouva qu'ils étaient passés. En même temps que son cousin, Hans Castorp devait se présenter, une demi-heure avant le thé ; car, par la même occasion, on reprendrait également une nouvelle photographie intérieure de Joachim, – la précédente pouvait être déjà tenue pour périmée.

Ils avaient donc abrégé aujourd'hui de trente minutes la grande cure de repos de l'après-midi et, sur le coup de trois heures et demie, ils étaient descendus par l'escalier de pierre vers le sous-sol factice, et prirent place ensemble dans la petite salle d'attente qui séparait le cabinet de consultation du laboratoire de radiographie : Joachim qui ne prévoyait rien de nouveau, en toute tranquillité, Hans Castorp dans une attente un peu fiévreuse, puisque jusqu'à présent on n'avait jamais sondé de cette façon la vie intérieure de son organisme. Ils

n'étaient pas seuls. Plusieurs pensionnaires, qui attendaient avec eux, étaient, déjà assis dans la pièce lorsqu'ils étaient entrés, des revues illustrées déchirées sur les genoux. C'étaient un jeune géant suédois qui, dans la salle à manger avait sa place à la table de Settembrini et de qui l'on disait que, lors de son arrivée en avril, il avait été si malade que l'on avait à peine voulu le recevoir ; mais à présent il avait augmenté de 80 livres et il était sur le point d'être renvoyé comme complètement guéri ; de plus, une femme de la table « des Russes ordinaires », une mère, elle-même chétive, avec un garçonnet chétif, laid, au nez trop long, appelé Sacha. Ces personnes donc attendaient depuis plus longtemps que les cousins. Elles avaient apparemment le pas sur eux dans la suite des convocations ; un retard s'était certainement produit dans le laboratoire de radiographie, et l'on devait se résigner à prendre son thé refroidi.

Dans le laboratoire, on était occupé. On entendait la voix du docteur Behrens qui donnait des instructions. Il était trois heures et demie, ou un peu plus, lorsque la porte s'ouvrit, – un aide attaché à ce service, l'ouvrit – et seul ce veinard de géant suédois fut introduit : sans doute son prédécesseur était-il reparti par une autre sortie. Le rite, désormais, se déroula plus rapidement. Au bout de dix minutes déjà on entendit le Scandinave complètement guéri – cette publicité ambulante de la station et du sanatorium, – s'éloigner d'un pas énergique par le corridor, et la mère russe, ainsi que son Sacha, furent reçus. De nouveau, comme ç'avait déjà été le cas lors de l'entrée du Suédois, Hans Castorp remarqua que dans le laboratoire régnait une pénombre, ou plus exactement un demi-jour artificiel, de même que, de l'autre côté, dans le cabinet analytique du docteur Krokovski. Les fenêtres étaient voilées, la lumière du jour était exclue et quelques lampes électriques brûlaient. Mais tandis qu'on introduisait Sacha et sa mère et que Hans Castorp les suivait des yeux, à ce moment juste, la porte du couloir s'ouvrit et le malade suivant pénétra dans la salle d'attente, en avance puisque l'on était en retard, c'était Mme Chauchat.

C’était Clawdia Chauchat qui se trouva tout à coup dans la petite pièce ; Hans Castorp la reconnut, en écarquillant les yeux et il sentit distinctement le sang se retirer de son visage et sa mâchoire inférieure se détendre, de sorte qu’il faillit ouvrir la bouche. L’entrée de Clawdia s’était produite d’une manière inopinée, à l’improviste : tout à coup elle se trouva partager avec les cousins cet espace exigu alors que, voici un instant encore, elle n’avait pas été là. Joachim jeta sur Hans Castorp un regard rapide ; ne se bornant pas à baisser les yeux, il alla jusqu’à reprendre sur la table le journal illustré qu’il venait de déposer, et à cacher son visage derrière la feuille déployée. Hans Castorp n’eut pas assez de présence d’esprit pour en faire autant. Après avoir pâli, il était devenu très rouge et son cœur battait.

Mme Chauchat prit place près de la porte du laboratoire, dans un petit fauteuil arrondi aux accoudoirs écourtés et comme rudimentaires ; penchée en arrière, elle croisa légèrement une jambe sur l’autre et regarda dans le vide, tandis que ses « yeux de Pribislav » nerveusement détournés de leur direction par la conscience qu’elle avait d’être observée, louchaient légèrement. Elle portait un chandail blanc et une robe bleue, tenait un livre sur ses genoux, un livre de cabinet de lecture, semblait-il, et frappait légèrement le plancher de son pied posé à terre.

Déjà, après une minute et demie, elle changea de pose, regarda autour d’elle, se leva avec une expression comme si elle ne savait trop où elle en était ni à qui elle devait s’adresser, et commença de parler. Elle demanda quelque chose, posa une question à Joachim, bien que celui-ci parût plongé dans son journal illustré, tandis que Hans Castorp était assis là, inoccupé. Elle formait des mots dans sa bouche et leur prêtait la voix qui sortait de sa gorge blanche : c’était la voix, non pas grave, mais agréablement voilée bien qu’avec certains tons aigus, que Hans Castorp connaissait, qu’il connaissait depuis longtemps et qu’il avait même entendue de tout près, le jour où cette voix avait dit

à son intention ; « Volontiers. Mais il faut que tu me le rendes sans faute après la leçon. » Il est vrai que ceci avait été dit alors avec plus de netteté et d'aisance ; à présent, les mots venaient, un peu traînants, incertains ; celle qui parlait ainsi n'y avait pas un droit naturel, elle les empruntait, comme Hans Castorp l'avait déjà plusieurs fois entendu faire, et il en éprouvait un sentiment de supériorité, mais mêlé de l'émerveillement le plus humble. Une main dans la poche de sa jaquette de laine, l'autre portée à sa nuque, Mme Chauchat demanda :

– Pardon, Monsieur, pour quelle heure étiez-vous convoqué ?

Joachim, qui avait jeté un coup d'œil rapide vers son cousin répondit en joignant les talons, tout en restant assis :

– Pour trois heures et demie.

Elle parla de nouveau :

– Moi, pour quatre heures moins le quart. Que se passe-t-il donc ? Il est presque quatre heures. Il y a des personnes qui viennent d'entrer, n'est-ce pas ?

– Oui, deux personnes, répondit Joachim. C'était leur tour avant nous. Le service a du retard. Il semble que tout ait été décalé d'une demi-heure.

– Comme c'est ennuyeux ! dit-elle, et d'un geste nerveux elle palpa ses cheveux.

– Plutôt, répondit Joachim. Nous aussi, nous attendons depuis près d'une demi-heure.

Ainsi conversaient-ils, et Hans Castorp écoutait comme en rêve. Que Joachim parlât à Mme Chauchat, c'était presque

comme s'il lui avait parlé lui-même, – encore qu'à certains égards ce fût aussi tout différent. Le « plutôt » avait choqué Hans Castorp ; ce mot lui semblait impertinent, ou tout au moins d'une indifférence surprenante, eu égard aux circonstances. Mais, en somme, Joachim pouvait parler ainsi, il pouvait en général parler avec elle, et il se targuait peut-être devant lui de son désinvolte « plutôt », de même que lui, Hans Castorp, avait fait l'important devant Joachim et Settembrini lorsqu'on lui avait demandé combien de temps il comptait rester, et qu'il avait répondu : « Trois semaines ». C'est à Joachim qu'elle s'était adressée, bien qu'il eût tenu le journal devant sa figure, – sans doute parce qu'il était le plus ancien des deux, celui qu'elle connaissait le plus longtemps de vue, mais aussi pour cette autre raison qu'avec lui des relations civilisées et un échange de paroles articulées étaient à leur place, et que rien de sauvage, de profond, d'effrayant et de mystérieux n'existait entre eux. Si certains yeux bruns, joints à un rouge de rubis et à un parfum d'orange, avaient attendu ici avec eux, il eût appartenu à Hans Castorp de conduire la conversation et de dire « Plutôt » – indépendant et pur, comme il se serait senti vis-à-vis de cette autre. « En effet, plutôt désagréable, Mademoiselle », eût-il dit et peut-être, d'un geste désinvolte, eût-il tiré son mouchoir de la poche de son veston, pour se moucher. « Je vous conseille de patienter. Nous sommes dans la même situation. » Et Joachim se serait étonné de son aisance, mais probablement sans désirer sincèrement être à sa place. Non, Hans Castorp n'était pas non plus jaloux de Joachim, dans la situation présente, bien que ce fût lui qui avait le droit de parler à Mme Chauchat. Il approuvait celle-ci de s'être adressée à son cousin ; elle avait tenu compte des circonstances en le faisant, et avait fait connaître ainsi qu'elle avait conscience de la situation... Son cœur battait fort.

Après l'accueil froid que Mme Chauchat avait reçu de Joachim et dans lequel Hans Castorp avait même distingué une légère hostilité du bon Joachim contre cette compagne de

maladie, – hostilité qui le fit sourire malgré toute son émotion – Clawdia essaya de faire un tour de promenade à travers la pièce. Mais comme l'espace manquait, elle aussi prit sur la table un cahier illustré, et retourna sur son siège aux moignons d'accoudoirs. Hans Castorp restait assis et la regardait en appuyant son menton, comme avait fait son grand-père et en ressemblant ainsi d'une manière vraiment ridicule au vieillard. Comme Mme Chauchat avait de nouveau croisé une jambe sur l'autre, son genou se dessina, et même toute la ligne de sa svelte jambe sous sa jupe de drap bleu. Elle n'était que de taille moyenne, d'une taille harmonieuse et infiniment agréable aux yeux de Hans Castorp, mais elle avait les jambes relativement longues et n'était pas large des hanches. Elle se tenait non pas rejetée en arrière, mais penchée en avant, les bras croisés appuyés sur la cuisse, le dos arrondi et les épaules affaissées, de sorte que les vertèbres cervicales saillaient, et qu'on distinguait même sous le chandail collant la colonne vertébrale et que sa poitrine, qui n'était pas opulente et haute comme celle de Maroussia, mais une gorge menue de jeune fille, était comprimée des deux côtés. Soudain, Hans Castorp se rappela qu'elle aussi était assise ici en attendant la radioscopie. Le docteur Behrens la peignait ; il reproduisait son apparence extérieure sur une toile, au moyen d'huile et de couleurs. Mais à présent, dans la pénombre, il dirigeait sur elle des rayons lumineux qui lui découvriraient l'intérieur du corps. Et en pensant à cela, Hans Castorp détourna la tête avec une mine pudiquement assombrie et avec une expression de discrétion et de réserve qu'il lui semblait convenable, à cette pensée, d'adopter devant lui-même.

Ils ne restèrent pas longtemps réunis à trois dans la petite salle d'attente. On n'avait sans doute pas fait grand cas là-dedans de Sacha et de sa mère, on se dépêchait pour rattraper le retard. De nouveau l'aide en blouse blanche ouvrit la porte. En se levant Joachim rejeta son journal sur la table, et Hans Castorp le suivit non sans une hésitation intérieure, vers la

porte. Des scrupules chevaleresques s'éveillaient en lui, avec la tentation d'adresser quand même avec quelque civilité la parole à Mme Chauchat, de lui offrir de passer la première ; peut-être même en français, si c'était faisable ; et il s'empressa de chercher en lui-même les mots, la construction de la phrase. Mais il ne savait pas si de telles prévenances étaient usitées ici, si l'ordre de succession établi n'était pas au-dessus de toute galanterie. Joachim devait le savoir, et, comme il ne faisait pas mine de céder le pas à la dame présente, bien que Hans Castorp l'eût regardé avec trouble et insistance, il emboîta donc le pas à son cousin, en passant devant Mme Chauchat qui ne redressa que légèrement son attitude penchée, et il passa par la porte dans le laboratoire.

Il était trop absorbé par ce qu'il laissait derrière soi, par les aventures des dix dernières minutes, pour se sentir, au moment où il entrait dans le laboratoire, intérieurement présent à ce qui s'y passait. Il ne voyait rien ou n'avait que des perceptions très générales dans ce demi-jour artificiel. Il entendait encore la voix agréablement voilée dont Mme Chauchat avait dit : « Que se passe-t-il donc ?... Il y a des personnes qui viennent d'entrer... Comme c'est ennuyeux ! » et le son de cette voix, comme un exquis chatouillement le long de son dos, le faisait frissonner. Il voyait son genou moulé par l'étoffe de la robe, voyait saillir sur sa nuque courbée, sous ses cheveux courts d'un blond roussâtre, qui à cette place pendaient librement, sans avoir été recueillis dans son nœud natté, les vertèbres cervicales, et de nouveau un frisson le parcourut. Il vit le docteur Behrens, tournant le dos aux nouveaux venus, debout devant un placard, ou une cabine en forme d'étagère, occupé à considérer une plaque noirâtre que, de son bras tendu, il tenait devant la lumière mate du plafonnier. Passant à côté de lui ils pénétrèrent au fond de la pièce, rejoints, dépassés par l'aide qui faisait des préparatifs pour les traiter et les expédier. Une odeur étrange régnait ici. Une sorte d'ozone éventé emplissait l'atmosphère. Entre les fenêtres tendues de noir, la cabine divisait le laboratoire en

deux parties inégales. On distinguait des appareils de physique, des verres concaves, des tableaux de commande, des instruments de mesure dressés verticalement, mais aussi une boîte semblable à un appareil photographique sur un châssis à roulettes, des diapositifs en verre qui étaient encastrés en rangées dans le mur, – on ne savait pas si l'on était dans l'atelier d'un photographe, dans une chambre noire, dans l'atelier d'un inventeur, ou dans une officine technique de sorcellerie.

Joachim avait aussitôt commencé à se dévêtir jusqu'à la ceinture. L'aide, un jeune Suisse trapu aux joues roses, et en blouse blanche, invita Hans Castorp à faire de même. Cela allait vite, son tour ne tarderait pas à venir... Tandis que Hans Castorp se débarrassait de sa veste, Behrens passa de la cabine où il s'était tenu dans la pièce proprement dite.

– Allo ! dit-il. Voilà nos deux Dioscures ! Castorp et Pollux... Pas de jérémiades, je vous en prie. Attendez donc, dans un instant nous vous aurons vus en transparence, tous les deux. Je crois bien que vous avez peur, Castorp, de nous ouvrir votre for intérieur ? Rassurez-vous, tout cela fonctionne très esthétiquement... Avez-vous déjà vu ma galerie privée ?

Et il amena Hans Castorp par le bras devant les rangées de verres sombres derrière lesquels il alluma la lumière en tournant le commutateur. Ils s'éclairèrent alors et révélèrent leurs images. Hans Castorp voyait des membres, des mains, des pieds, des rotules, des hauts et des bas de cuisses, de bras et des fragments de bassins. Mais la forme vivante, arrondie de ces fragments de corps humains était schématique et avait un contour estompé ; comme un brouillard et un halo pâle, elle entourait son noyau clair qui ressortait avec une netteté minutieuse.

– Très intéressant ! dit Hans Castorp.

– C’est en effet intéressant, répondit le conseiller. Utile leçon de choses pour jeunes gens ! Anatomie par la lumière, vous comprenez, triomphe des temps nouveaux. Cela, c’est un bras de femme, vous vous en rendez compte à sa mignardise. C’est avec cela qu’elles vous enlacent à l’heure du berger, vous comprenez.

Et il rit, ce qui retroussa d’un côté sa lèvre supérieure à la moustache rognée. Les plaques s’éteignirent. Hans Castorp se retourna vers l’endroit où on procédait à la radiographie de Joachim.

Cela avait lieu devant la cabine où le conseiller s’était tenu tout à l’heure. Joachim avait pris place sur une sorte de tabouret de cordonnier, devant une planche contre laquelle il pressait sa poitrine en l’entourant des bras ; et l’aide corrigeait la position du patient, en le pétrissant, poussant en avant l’épaule de Joachim et massant son dos. Puis il s’en retourna derrière l’appareil comme n’importe quel photographe, se carra sur ses jambes, et se pencha pour juger de l’image, exprima sa satisfaction, et reculant de côté, recommanda à Joachim de respirer profondément, et de garder l’air dans son poumon jusqu’à ce que tout fût fini. Le dos arrondi de Joachim se dilata, puis demeura immobile. À cet instant l’assistant avait imprimé au levier de commande le mouvement convenable. Pendant deux secondes, les forces terribles dont le déploiement était nécessaire pour transpercer la matière jouèrent : des courants de milliers de volts, de cent mille volts, se rappelait Hans Castorp. À peine assujetties, les forces tentèrent de se frayer des chemins détournés. Des décharges éclatèrent comme des coups de feu. Une étincelle bleue grésilla à la pointe d’un appareil. Des éclairs montèrent en crépitant le long du mur. Quelque part une lumière rouge, semblable à un œil, regardait, calme et menaçante, dans la pièce, et une fiole dans le dos de Joachim s’emplit d’un liquide vert. Puis tout s’apaisa ; les phénomènes

lumineux s'évanouirent et Joachim, en soupirant, rendit son souffle. C'était fait.

– Au prochain délinquant, dit Behrens, et il toucha Hans Castorp du coude. « Surtout, ne prétextez pas de fatigue ! Vous aurez un exemplaire gratuit, Castorp, grâce auquel vous pourrez encore projeter au mur les secrets de votre sein, pour vos enfants et petits-enfants. »

Joachim avait rompu ; mais l'assistant changea de place. Le docteur Behrens instruisit en personne le novice de la manière dont il devait s'asseoir et se tenir. « Enlacez » dit-il, « enlacez donc la planche ! Si cela vous fait plaisir, imaginez que c'est tout autre chose ! Et serrez-la bien contre votre poitrine comme si des sensations voluptueuses y étaient liées. Bien comme ça. Respirez. Halte ! » commanda-t-il. « Un petit sourire, s'il vous plaît ! » Hans Castorp attendit en clignotant, le poumon plein d'air. Dans son dos l'orage grésilla, éclata, crépita et s'apaisa. L'objectif avait regardé au-dedans de lui.

Il descendit, troublé et étourdi par ce qui venait de lui arriver bien qu'il ne se fût pas le moins du monde ressenti de cette pénétration. « Bravo ! » dit le conseiller. « Nous allons regarder nous-mêmes à présent. » Et déjà Joachim, en homme informé qu'il était, avait pris place à côté d'un support, tournant le dos à l'appareil volumineux au sommet duquel on apercevait une cornue en verre, à demi emplie d'eau, avec un tuyau d'évaporation, à hauteur de sa poitrine un écran encadré et mobile. À sa gauche, au milieu d'un tableau de commandes, était dardée une ampoule rouge. Le conseiller, à califourchon sur un tabouret, l'alluma. Le plafonnier s'éteignit et, seul, le rubis éclairait encore la scène. Puis, le maître, d'un geste, effaça même celui-ci et une profonde obscurité enveloppa les alchimistes.

– Il faut d'abord que les yeux s'habituent, entendit-on dire le conseiller dans l'obscurité. Il faut pour commencer que nous ayons des pupilles immenses comme des chats, pour voir ce que nous voulons voir. Vous comprenez bien que nous ne puissions pas d'emblée y voir clair au moyen de nos yeux ordinaires habitués au jour. Il faut commencer par oublier le jour clair avec ses images gaies.

– Bien entendu, dit Hans Castorp, qui était debout derrière l'épaule du conseiller, et il ferma les yeux, car il était tout à fait indifférent qu'on les gardât ouverts ou non, tant la nuit était sombre. « Il faut pour commencer que nous baignions les yeux dans l'obscurité, pour voir quelque chose, c'est évident. Je trouve même que c'est bien et juste que nous commencions par nous recueillir un peu, comme par une prière silencieuse. Je reste là et j'ai fermé les yeux, je suis dans un état d'agréable somnolence. Mais quelle est donc l'odeur que l'on sent ? »

– De l'oxygène, dit le conseiller, c'est l'oxygène que vous sentez dans l'air. Le produit atmosphérique de l'orage en chambre, vous m'entendez... Ouvrez les yeux, dit-il. À présent, l'évocation va commencer.

Hans Castorp s'empressa d'obéir.

On entendit déplacer un levier. Un moteur sursauta, chanta furieusement en montant, mais fut aussitôt réglé par un second mouvement. Le plancher vibrait régulièrement. La petite lumière rouge, allongée et verticale, regardait avec une menace muette. Quelque part, un éclair grésilla. Et lentement, avec un reflet laiteux, comme une fenêtre qui s'éclaire, surgit de l'obscurité le pâle rectangle de l'écran, devant lequel le docteur Behrens était à cheval sur son tabouret de cordonnier, les cuisses écartées, les poings appuyés, son nez camus collé contre la vitre qui donnait vue dans l'intérieur d'un organisme humain.

– Voyez-vous, jeune homme ? demanda-t-il.

Hans Castorp se pencha par-dessus son épaule, mais leva encore une fois la tête dans la direction où il soupçonnait les yeux de Joachim qui devaient avoir un regard doux et triste, comme autrefois, lors de la consultation.

– Tu permets ?

– Je t'en prie, je t'en prie, répondit Joachim, bon prince, dans l'obscurité. Et sur le plancher bourdonnant, dans le grésillement et les éclatements des forces qui jouaient, Hans Castorp, courbé, guetta par cette fenêtre blafarde le squelette vide de Joachim Ziemssen. Le sternum se confondait avec la colonne vertébrale en un pilier sombre et cartilagineux. La rangée antérieure des côtes était coupée par celles du dos qui semblaient plus pâles. Les clavicules, infléchies, déviaient vers le haut, de part et d'autre, et dans l'enveloppe légère et lumineuse de la forme charnelle se dessinait, roide et aigu, le squelette de l'épaule, l'attache de l'os du bras de Joachim. Il faisait clair dans la cavité de la poitrine, mais on distinguait un système veineux, des taches sombres, un moutonnement noirâtre.

– Image claire, dit le conseiller ; voilà bien la maigreur convenable, la jeunesse militaire. J'ai eu ici des panses : impénétrables, pas moyen de rien distinguer ! Il faudrait commencer par découvrir les rayons qui traverseraient une telle couche de graisse… Mais ceci est du travail propre. Voyez-vous le diaphragme ? » Et il désigna du doigt un arc sombre qui se levait et s'abaissait dans le bas de l'écran… « Voyez-vous ces voussures ici, à gauche, ces bosses ? Cela, c'est la pleurésie qu'il a eue à l'âge de quinze ans. Respirez profondément, commanda-t-il. Plus profondément. » Et le diaphragme de Joachim se levait en tremblant aussi haut que possible, on remarquait un éclaircissement dans les parties supérieures du poumon, mais le

conseiller n'était pas satisfait. « Insuffisant ! dit-il. Voyez-vous les glandes du hile ? Voyez-vous les adhérences ? Voyez-vous les cavernes ici ? C'est de là que viennent les poisons qui montent à la tête. Mais l'attention de Hans Castorp était absorbée par une sorte de sac, une masse sombre, ayant quelque chose de bestial et d'informe, qui apparaissait derrière la colonne centrale, sur la droite du spectateur, qui se dilatait régulièrement, et se contractait de nouveau, un peu à la manière d'une méduse qui nage.

– Voyez-vous son cœur ? demanda le conseiller en détachant à nouveau sa main énorme de sa cuisse, et en désignant du doigt ce sac animé de pulsations... Grand Dieu, c'était le cœur si fier de Joachim, que Hans Castorp avait sous les yeux.

– Je vois ton cœur, dit-il d'une voix étranglée.

– Je t'en prie, je t'en prie, répondit Joachim de nouveau, et sans doute sourit-il, résigné, là en haut, dans l'obscurité. Mais le conseiller leur ordonna de se taire et de ne pas faire de sensiblerie. Il étudiait les taches et les lignes, le moutonnement noir dans la cavité intérieure de la poitrine, tandis que son compagnon ne se lassait pas davantage d'explorer la forme sépulcrale de Joachim et ses ossements de cadavre, cette charpente dénudée et ce mémento d'une maigreur de fuseau. Le respect et la terreur l'étreignirent. « Oui, oui, je vois », dit-il plusieurs fois. « Seigneur, je vois. » Il avait entendu parler d'une femme, d'une parente, depuis longtemps décédée, du côté des Tienappel, qui avait été douée ou affligée d'un don particulier : les gens qui devaient bientôt mourir lui apparaissaient comme des squelettes. Et c'est ainsi que Hans Castorp voyait le bon Joachim, encore que ce fût grâce à la science physique et optique, de sorte que cela ne voulait rien dire et que tout se passait normalement, d'autant plus qu'il avait expressément sollicité l'autorisation de Joachim. Néanmoins il se sentait pris

d’une sympathie subite pour le mélancolique destin de sa tante, la voyante. Violemment ému par tout ce qu’il voyait, ou plus exactement par le fait de le voir, il sentait son cœur assailli par des doutes secrets, se demandait si vraiment tout se passait ici normalement, si ce spectacle, dans cette obscurité trépidante et grésillante était vraiment licite ; et le plaisir inquiet de la curiosité indiscrète se mêlait dans sa poitrine à des sentiments d’émotion et de piété.

Mais, quelques minutes plus tard, il était lui-même en plein orage, sur la sellette, tandis que Joachim couvrait son corps refermé. De nouveau le conseiller guettait à travers la vitre laiteuse. Cette fois il épiait l’intérieur de Hans Castorp, et de ses exclamations à mi-voix, de ses jurons et de ses expressions, il semblait résulter que ce qu’il trouvait répondait à ses prévisions. Il poussa ensuite l’amabilité jusqu’à permettre que le pensionnaire, sur ses instantes prières, considérât sa propre main à travers l’écran lumineux. Et Hans Castorp vit ce qu’il avait dû s’attendre à voir, mais ce qui, en somme, n’est pas fait pour être vu par l’homme, et ce qu’il n’avait jamais pensé qu’il fût appelé à voir ; il regarda dans sa propre tombe. Cette future besogne de la décomposition il la vit, préfigurée par la force de la lumière, la chair dans laquelle il vivait, décomposée, anéantie, dissoute en un brouillard inexistant, et, au milieu de cela, le squelette, fignolé avec soin, de sa main droite, autour de l’annulaire duquel, son anneau qui lui venait de son grand-père, flottait, noir et lâche : un objet dur de cette terre, avec quoi l’homme pare son corps qui est destiné à disparaître, de sorte que, redevenu libre, il aille vers une autre chair qui pourra le porter un nouveau laps de temps. Avec les yeux de cette aïeule du côté des Tienappel, il apercevait un membre familier de son corps : avec des yeux pénétrants de visionnaire, et pour la première fois de sa vie, il comprit qu’il mourrait. En ce faisant il avait une expression comme lorsqu’il écoutait de la musique, – assez sotte, somnolente et pieuse, la bouche entr’ouverte et la tête inclinée sur l’épaule. Le conseiller dit :

– Spectral, hein ? Oui, il y a incontestablement quelque chose de fantomatique là-dedans.

Et puis il dompta les forces. Le plancher cessa de vibrer, les phénomènes lumineux disparurent, la fenêtre magique s'enveloppa de nouveau de ténèbres. Le plafonnier s'alluma. Et tandis que Hans Castorp se hâtait de se rhabiller, Behrens donna aux jeunes gens quelques renseignements sur ses observations, en tenant compte de leur ignorance d'amateurs. En ce qui concernait Hans Castorp, les constatations optiques avaient confirmé les observations acoustiques avec autant de précision que pouvait l'exiger l'honneur de la science. On avait pu voir les anciens endroits aussi bien que les frais et des « ligaments » s'étiraient des bronches avec des « nœuds ». Hans Castorp pourrait lui-même le contrôler sur le petit dispositif qui, c'était entendu lui serait remis prochainement, « Donc, du calme, de la patience de la discipline virile : mesurer, manger, s'étendre, attendre et se rouler les pouces. » Il leur tourna le dos. Ils s'en furent. Hans Castorp, en sortant derrière Joachim, regarda par-dessus son épaule. Introduite par l'assistant, Mme Chauchat pénétrait dans le laboratoire.

LIBERTÉ

Quelle était, en somme, l'impression du jeune Hans Castorp ? Il lui semblait à tout prendre que les sept semaines qu'incontestablement, et selon toutes les apparences, il avait passées chez les gens d'en haut, n'avaient été que sept jours. Ou bien lui semblait-il qu'il vivait en ce lieu depuis beaucoup plus longtemps que ce n'était le cas en réalité ? Il se le demandait, aussi bien à part lui-même qu'en posant la question à Joachim,

mais il ne réussissait pas à la trancher. L'un et l'autre, sans doute, était vrai : le temps qu'il avait passé ici, quand il le remémorait, lui semblait à la fois d'une brièveté et d'une longueur peu naturelles ; un seul aspect de ce temps lui échappait pourtant : durée réelle, en admettant que le temps soit chose naturelle et qu'il soit admissible de lui appliquer la notion de réalité.

Quoi qu'il en soit, le mois d'octobre était à la porte ; du jour au lendemain il allait venir. C'était chose facile pour Hans Castorp que de faire le compte et, de plus, les conversations de ses compagnons de maladie qu'il écoutait attiraient son attention sur ce point. « Savez-vous que dans cinq jours ce sera une fois de plus le premier du mois ? » entendit-il Hermine Kleefeld dire à deux jeunes gens de sa compagnie, à l'étudiant Rasmussen et à ce jeune homme lippu dont le nom était Gaenser. On s'était arrêté, après le principal repas et dans la buée des plats, entre les tables, et l'on bavardait en tardant à se rendre à la cure de repos.

– Le premier octobre. Je l'ai vu au calendrier de l'administration. C'est le deuxième que je passe dans ce lieu de plaisir. Bon, l'été est passé, pour autant que nous avons eu un été. On a été volé de son été, comme on est volé de la vie, sous tous les rapports et en général.

Et elle soupira de son demi-poumon, en hochant la tête et en levant vers le plafond ses yeux voilés par la bêtise.

– Soyez gai, Rasmussen, dit-elle, ensuite, et elle frappa sur son épaule tombante. Racontez-nous des blagues !

– Je n'en sais presque pas, répondit Rasmussen, et il laissa pendre ses mains à hauteur de sa poitrine comme des nageoires, et même celles que je sais ne veulent plus venir, je suis toujours si fatigué.

– Un chien, dit Gaenser entre ses dents, ne voudrait pas vivre plus longtemps ainsi.

Et ils rirent, en haussant les épaules.

Mais Settembrini lui aussi, son cure-dents entre les lèvres, s'était trouvé dans leur voisinage, et, en sortant, il dit à Hans Castorp :

– Ne les croyez pas, ingénieur, ne les croyez jamais lorsqu'ils pestent. Ils le font tous, sans exception, bien qu'ils ne se sentent que trop chez eux. Ils mènent une vie de patachon et ils ont la prétention d'inspirer de la pitié. Ils se croient autorisés à l'amertume, à l'ironie, au cynisme ! « En ce lieu de plaisir ! » Ne serait-ce pas un lieu de plaisir ? Je veux dire que c'en est un, au sens le plus équivoque de ce mot ! « Volé », dit cette femme, « En ce lieu de plaisir, volé de sa vie ! » Mais renvoyez-la dans la plaine, et son existence là-bas fera, sans aucun doute, qu'elle s'efforcera de remonter ici le plus tôt possible. Ah ! oui, l'ironie ! Gardez-vous de l'ironie que l'on cultive ici, ingénieur ! Gardez-vous en général de cette attitude de l'esprit ! Partout où elle n'est pas une forme directe et classique de rhétorique parfaitement intelligible à un esprit sain, elle devient dérèglement, obstacle à la civilisation, compromis malpropre avec la stagnation, l'abêtissement, le vice. Comme l'atmosphère où nous vivons est apparemment très favorable au développement de cette plante marécageuse, j'espère et je dois craindre que vous me comprenez.

En effet, les paroles de l'Italien étaient telles que, il y avait six semaines encore, dans la plaine, elles n'auraient été pour Hans Castorp qu'un bruit vide de signification, mais au sens desquelles le séjour ici avait ouvert son esprit : l'avait ouvert au sens de pénétration intellectuelle, voire même de sympathie, ce qui signifie peut-être encore davantage. Car, bien que, au fond

de son âme, il fût heureux que Settembrini continuât, après tout ce qui était arrivé, de lui parler comme il faisait, de l'instruire et de tenter de prendre sur lui de l'influence, son entendement allait déjà si loin qu'il jugeait les paroles de l'Italien et leur refusait, tout au moins jusqu'à un certain degré, son adhésion. « Tiens, tiens », se dit-il, « il parle de l'ironie à peu près comme de la musique. Il ne manque que de l'entendre la qualifier de « politiquement suspecte », à partir de l'instant où elle cesse d'être un « moyen d'enseignement direct et classique ». Mais une ironie qui « ne peut, à aucun moment, donner lieu à un malentendu », que serait donc cette ironie-là, je le demande au nom de Dieu, puisqu'il se trouve que j'ai droit à la parole. Ce serait une cuistrerie de maître d'école ! » Telle est l'ingratitude de la jeunesse qui se développe. Elle accepte des cadeaux pour ensuite en critiquer les défauts.

Il ne lui en eût pas moins paru par trop hasardé d'exprimer en paroles son humeur récalcitrante. Il borna ses objections au jugement de M. Settembrini sur Hermine Kleefeld qui lui parut injuste, ou que, pour des raisons très précises il voulait faire apparaître comme tel.

– Mais cette jeune fille est malade, dit-il, elle est véritablement très malade, et elle a toutes raisons d'être désespérée. Qu'exigez-vous donc d'elle ?

– Maladie et désespoir, dit Settembrini, ne sont souvent que des formes du dérèglement.

– Et Léopardi, pensa Hans Castorp, qui a expressément douté de la science et du progrès ? Et vous-même, Monsieur le pédagogue, n'êtes-vous pas, vous aussi, malade, et ne remontez-vous pas toujours de nouveau ici ? Vous ne donneriez à Carducci que peu de satisfaction.

À haute voix il dit :

– Vous êtes bon, vous. Cette demoiselle peut, du jour au lendemain, mordre la poussière, et vous appelez cela du dérèglement ! Il faudrait que vous vous expliquiez un peu plus clairement. Si vous me disiez : la maladie est parfois une conséquence du dérèglement, ce serait plausible.

– Très plausible, intervint Settembrini. Ma foi, vous ne seriez pas fâché si je m'en tenais là.

– Ou bien si vous disiez : la maladie sert parfois de prétexte à la licence, je pourrais encore l'admettre.

– *Grazie tante !*

– Mais la maladie, une forme du dérèglement ? C'est-à-dire : non pas issue du dérèglement mais dérèglement elle-même ? N'est-ce pas paradoxal ?

– Oh, je vous en prie, ingénieur, pas d'escamotages ! Je méprise les paradoxes, je les hais.

– Mettons que tout ce que je vous ai dit de l'ironie, je l'aie également dit du paradoxe, et même un peu plus. Le paradoxe est la fleur vénéneuse du quiétisme, le chatoiement de l'esprit décomposé, le pire de tous les dérèglements ! Du reste, je constate qu'une fois de plus vous prenez la défense de la maladie...

– Non, ce que vous dites m'intéresse. Cela fait penser aux choses que le docteur Krokovski dit dans ses conférences du lundi. Lui aussi tient la maladie organique pour un phénomène secondaire.

– Ce n'est pas un idéaliste bien pur.

– Qu’avez-vous contre lui ?

– Précisément ce que je viens de dire.

– Êtes-vous mal disposé envers l’analyse ?

– Pas tous les jours. Très mal et très bien à tour de rôle, ingénieur.

– Comment dois-je entendre cela ?

– L’analyse est bonne comme instrument du progrès et de la civilisation, bonne dans la mesure où elle ébranle des convictions stupides, dissipe des préjugés naturels et mine l’autorité, bref, en d’autres termes, dans la mesure où elle affranchit, affine, humanise et prépare les serfs à la liberté. Elle est mauvaise, très mauvaise dans la mesure où elle empêche l’action, porte atteinte aux racines de la vie, est impuissante à lui donner une forme. L’analyse peut être une chose très peu appétissante, aussi peu appétissante que la mort dont elle relève en réalité, apparentée qu’elle est au tombeau et à son anatomie tarée.

– « Bien rugi, lion », ne put s’empêcher de penser Hans Castorp, comme d’habitude lorsque M. Settembrini avait émis quelque vue pédagogique. Mais il se borna à dire :

– Nous avons récemment fait de l’anatomie lumineuse dans notre rez-de-chaussée-sous-sol. Du moins Behrens l’a-t-il appelée ainsi lorsqu’il nous a radioscopés.

– Ah ! cette étape aussi, vous l’avez franchie ? Eh bien ?

– J’ai vu le squelette de ma main, dit Hans Castorp en s’efforçant d’évoquer les sentiments qu’avait soulevés en lui ce spectacle. Vous êtes-vous, vous aussi, fait montrer la vôtre ?

– Non, je ne m’intéresse pas le moins du monde à mon squelette. Et le diagnostic médical ?

– Il a vu des ligaments, des ligaments avec des nœuds.

– Suppôt du diable !

– Vous avez déjà une fois appelé ainsi le docteur Behrens. Qu’entendez-vous par là ?

– Soyez persuadé que c’est une expression choisie.

– Non, vous êtes injuste, Monsieur Settembrini. Je vous accorde que l’homme a ses faiblesses. Sa manière de parler m’est, à la longue, désagréable à moi-même ; elle a parfois quelque chose de forcé, surtout lorsqu’on se rappelle qu’il a eu la grande douleur de perdre ici sa femme. Mais cet homme n’est-il pas honorable et n’a-t-il pas du mérite ? En somme, c’est un bienfaiteur de l’humanité souffrante. Je l’ai rencontré récemment lorsqu’il revenait d’une opération, une section de côte, une affaire où on risquait le tout pour le tout. Cela m’a fait une impression profonde de le voir venir d’un travail aussi difficile et aussi utile, et auquel il s’entend si bien. Il en était encore tout excité et, pour sa récompense, il s’était allumé un cigare. Je l’ai envié.

– Comme c’était gentil à vous ! Mais la durée de votre peine ?

– Il ne m’a pas fixé de délai.

– Pas mal non plus. Allons donc nous étendre, ingénieur. Rejoignons nos postes.

Ils se séparèrent devant le numéro 34.

– À présent, vous montez sur votre toit, Monsieur Settembrini ? Ce doit être plus gai d'être étendu en compagnie que de rester seul ? Sont-ce des gens intéressants, ceux avec qui vous faites la cure ?

– Oh ! il n'y a guère que des Parthes et des Scythes.

– Vous voulez dire : des Russes ?

– Et des femmes russes, dit M. Settembrini, et la commissure de ses lèvres se plissa. Au revoir, au revoir, ingénieur.

Ç'avait été dit à bon escient, à ne pas en douter. Hans Castorp, troublé, regagna sa chambre. Settembrini savait-il où il en était ? Sans doute l'avait-il épié en bon pédagogue, et avait-il suivi la direction de ses yeux. Hans Castorp en voulait à l'Italien et à soi-même, parce que, faute d'avoir su se maîtriser, il s'était exposé à cette piqûre d'épingle. Tandis qu'il prenait plume et papier pour les emporter à sa cure de repos – car il n'était plus possible de tarder, il fallait écrire la troisième lettre, – il continua de s'irriter, grogna à part lui-même contre ce farceur et ce raisonneur qui se mêlait de ce qui ne le regardait pas, tandis qu'il abordait lui-même en fredonnant les jeunes filles dans la rue ; et il ne se sentait plus du tout disposé à écrire… Ce joueur d'orgue de Barbarie, par ses allusions, avait littéralement gâté sa bonne humeur. Mais, de toute façon, il avait besoin de vêtements d'hiver, d'argent, de linge, de chaussures, bref de tout ce qu'il aurait emporté s'il avait su qu'il était venu ici non pas pour trois semaines du plein de l'été, mais pour un délai indéterminé qui s'étendait certainement sur une partie de l'hiver si ce ne serait sur l'hiver entier, en tenant compte des conceptions que l'on avait du temps, « chez nous, en haut ». C'était là justement ce dont il fallait les informer là-bas. Il

s’agissait cette fois de faire du travail sérieux, de jouer cartes sur table et de ne pas plus longtemps les berner par des sornettes.

C’est dans cet esprit qu’il leur écrivit donc en procédant comme il avait vu plusieurs fois faire Joachim : à savoir sur sa chaise-longue, avec le stylographe, son buvard de voyage posé sur ses genoux remontés. Il écrivit sur une feuille de papier à lettres de l’établissement, dont une provision se trouvait dans le tiroir de sa table, à James Tienappel avec qui, des trois oncles, il était le plus lié, et le pria de mettre le consul au courant. Il parla d’un incident fâcheux, de craintes qui s’étaient confirmées, de la nécessité, établie par les médecins, de passer ici une partie de l’hiver, peut-être l’hiver tout entier, car des cas comme le sien étaient souvent plus persistants que d’autres d’apparence plus grave, et il s’agissait, dans son cas, d’intervenir avec énergie et de se soigner une fois pour toutes. De ce point de vue, dit-il, c’était une chance et une conjoncture heureuse qu’il fût par hasard monté ici en ce moment et qu’il eût été amené à se faire ausculter ; sinon, longtemps encore, il aurait ignoré son état et plus tard il aurait peut-être été éclairé sur lui d’une manière bien plus pénible. En ce qui concernait la durée présumée de la cure, il ne faudrait pas s’étonner qu’il dût sans doute s’infliger l’hiver entier et qu’il pût difficilement revenir dans la plaine plus tôt que Joachim. Les conceptions du temps étaient tout autres ici que celles que l’on applique d’ordinaire aux séjours de vacances et aux cures de repos ; le mois était en quelque sorte la plus petite unité de temps, et pris isolément il ne jouait presque aucun rôle.

Il faisait frais, et Hans Castorp écrivait en pardessus, enveloppé dans sa couverture, avec des mains rougies. Quelquefois il levait les yeux de son papier, qui se couvrait de phrases raisonnables et persuasives, et regardait le paysage familier qu’il voyait encore à peine, cette vallée allongée, avec, au loin, la masse des sommets blafards, son fond parsemé d’habitations claires que le soleil faisait luire par instants, et les

versants de forêts rugueuses et de prairies d'où venaient des sons de clarines. Il écrivait de plus en plus aisément et ne comprenait plus comment il avait pu reculer devant cette lettre. En écrivant, il comprenait lui-même que ses explications étaient absolument concluantes et que, bien entendu, elles rencontreraient chez ses oncles une entière adhésion. Un jeune homme de sa classe et dans sa situation se soignait lorsque cela paraissait s'imposer, et il usait des commodités spécialement faites pour les gens de sa condition. C'était ainsi qu'il fallait agir. S'il était rentré et avait rendu compte de son voyage, on n'aurait pas manqué de le renvoyer ici. Il demanda qu'on lui fît parvenir ce dont il avait besoin. Il pria aussi qu'on lui envoyât régulièrement l'argent nécessaire : une mensualité de 800 marks permettrait de couvrir toutes les dépenses.

Il signa. Voilà qui était fait. Cette troisième lettre, pour les gens de là-bas, était circonstanciée, elle suffisait pour un moment, – non pas d'après les conceptions du temps qui régnaient en bas, mais d'après celles qui étaient en vigueur ici, sur la montagne. Elle consolidait la *liberté* de Hans Castorp. Tel était le mot dont il se servit, non pas expressément, non pas même en formant intérieurement ces syllabes, mais il le ressentit en son sens le plus large, comme il avait appris à le faire durant son séjour ici, un sens qui n'avait rien de commun avec celui que Settembrini prêtait à ce mot ; et une vague d'effroi et d'émotion, qu'il connaissait déjà, passa sur lui et fit frémir sa poitrine soulevée par un soupir.

Il avait le sang à la tête, et ses joues brûlaient. Il prit le thermomètre sur sa table de nuit et mesura sa température, comme s'il s'agissait de profiter de l'occasion. Le mercure monta à 37,8.

« Vous voyez bien ! » se dit Hans Castorp. Et il ajouta ce post-scriptum : « Cette lettre m'a quand même fatigué. J'ai en ce moment 37,8. Je vois qu'il faut pour commencer que je me

tienne tranquille. Il faut m'excuser si j'écris rarement. » Puis il s'allongea et leva sa main vers le ciel la paume tournée en dehors, telle qu'il l'avait tenue derrière l'écran lumineux. Mais la lumière du ciel laissa intacte sa forme vivante, sa clarté en rendit même la matière plus sombre et plus opaque, et seuls les contours extérieurs furent éclairés d'une lueur rougeâtre. C'était la main vivante qu'il avait l'habitude de voir, de soigner, d'utiliser, non pas cette charpente étrangère qu'il avait aperçue sur l'écran. La fosse analytique, qu'il avait vue ouverte, s'était refermée.

CAPRICES DU MERCURE

Octobre débuta comme d'autres mois commencent d'habitude : débuts, en eux-mêmes, tout à fait discrets et silencieux. Sans signes ni marques de feu, ils s'insinuent en quelque sorte d'une manière qui échapperait facilement à l'attention si elle ne veillait rigoureusement à l'ordre. Le temps, en réalité, n'a pas de coupures, il n'y a ni tonnerre, ni orage, ni sons de trompes au début d'un mois nouveau ou d'une année nouvelle ; et même à l'aube d'un nouveau siècle, les hommes seuls tirent le canon et sonnent les cloches.

Dans le cas de Hans Castorp, la première journée d'octobre ne différa en rien du dernier jour de septembre ; le temps fut aussi froid et morose qu'il avait été jusque-là, et les jours suivants ne furent pas autrement faits. On avait besoin, pour la cure de repos, du manteau d'hiver et de deux couvertures en poil de chameau, non seulement le soir, mais même le jour ; les doigts qui tenaient le livre étaient humides et raides, encore que les joues brûlassent d'une chaleur sèche ; même Joachim fut

tenté de prendre son sac de fourrure, mais il y renonça pour ne pas contracter trop tôt des habitudes de mollesse.

Cependant, quelques jours plus tard, – on était encore entre le commencement et le milieu du mois – tout changea, et un été tardif éclata avec une telle splendeur qu'on en fut tout surpris. Ce n'était pas à tort que Hans Castorp avait entendu vanter le mois d'octobre dans ces parages ; durant deux bonnes semaines et demie cette splendeur du ciel régna sur la montagne et dans la vallée, une journée surenchérissait sur l'autre par la pureté de son azur, et le soleil brûlait là-dessus avec une ardeur si directe que tout le monde était tenté de sortir ses vêtements d'été les plus légers, des robes de mousseline et des pantalons de coutil que l'on avait déjà relégués, et même le grand parasol en toile sans hampe, que l'on maintenait au moyen d'un dispositif ingénieux, – un piquet à plusieurs trous fixé à l'accoudoir de la chaise longue, – n'offrait vers le milieu de la journée qu'un abri insuffisant contre l'ardeur de l'astre.

– C'est de la chance que je profite encore de ça, dit Hans Castorp à son cousin. Nous avons été quelquefois bien mal servis ; on dirait vraiment que l'hiver est déjà derrière nous et que le beau temps va venir.

Il avait raison. Peu de signes indiquaient la véritable saison, et ces signes mêmes étaient à peine visibles. Si l'on mettait à part quelques érables plantés qui végétaient tout juste, en bas, à Davos-Platz, et qui depuis longtemps, découragés, avaient laissé tomber leurs feuilles, il n'y avait pas ici d'arbres à feuilles, dont l'état eût donné au paysage l'empreinte de la saison, et seul l'hybride aune des Alpes, qui porte des aiguilles molles et les renouvelle comme des feuilles, montrait une calvitie automnale. Les autres arbres qui ornaient la contrée, qu'ils fussent hauts ou rabougris, étaient des conifères toujours verdoyants, assurés contre l'hiver qui, faute de limites distinctes, peut étendre ses tempêtes de neige sur l'année

entière ; et seule une tonalité de rouille, plusieurs fois dégradée de la forêt, trahissait, malgré l'ardeur estivale du ciel, l'année finissante. Il est vrai qu'à y regarder de plus près, il y avait encore les fleurs des prés qui, elles aussi, apportaient, à voix basse, leur témoignage sur cette question. Il n'y avait plus de ces orchis qui, lors de l'arrivée du visiteur, avaient encore orné les pentes, et l'œillet sauvage n'était plus là, lui non plus. Seule, la gentiane, le colchique à tige courbe étaient visibles et témoignaient d'une certaine fraîcheur inférieure de l'atmosphère superficiellement réchauffée, d'une fraîcheur qui pouvait tout à coup pénétrer jusqu'à la moelle des os l'homme étendu, extérieurement presque rôti par la chaleur, comme un frisson de froid secoue le malade que brûle la fièvre.

Ainsi donc, Hans Castorp ne veillait-il pas intérieurement à cet ordre par quoi l'homme qui administre le temps contrôle son écoulement, divise, compte et dénomme ses unités. Il n'avait pas pris garde à l'aube discrète du dixième mois, seul ce qui touchait les sens l'atteignait, l'ardeur du soleil avec cette secrète fraîcheur glacée en dessous et au dedans, – impression qui, à ce degré de force, était neuve pour lui et l'induisit à une comparaison culinaire : elle le faisait penser, comme il le dit à Joachim, à une *omelette surprise,* avec de la glace sous la chaude écume des œufs. Il disait souvent des choses semblables, les disait vite, couramment et d'une voix troublée comme fait un homme qui frissonne la peau brûlante. Il est vrai que dans les intervalles, il était aussi silencieux pour ne pas dire renfermé en lui-même ; car son attention était bien dirigée vers le dehors, mais vers un seul point ; le surplus hommes et choses, se dissolvait dans un brouillard, un brouillard produit dans le cerveau de Hans Castorp et que le conseiller Behrens et le docteur Krokovski auraient sans nul doute qualifié de « produit des toxines solubles » ; le jeune homme obnubilé se le disait à lui-même, mais sans que cette conscience qu'il avait de son état lui eût prêté le moins du monde le pouvoir, ou ne fût-ce que le désir de s'affranchir de son ivresse.

Car c'est une ivresse qui se suffit à elle-même et à laquelle rien ne paraît moins souhaitable et plus odieux que le dégrisement. Elle se défend même contre des impressions faites pour la dissiper, elle ne les admet pas pour se garder intacte. Hans Castorp savait et avait exprimé autrefois, que Mme Chauchat n'était pas à son avantage vue de profil ; sa face paraissait alors un peu dure et plus très jeune. La conséquence ? Il évita de la regarder de profil : il ferma littéralement les yeux lorsque, de près ou de loin, elle s'offrait à lui sous cet aspect, cela lui faisait mal. Pourquoi ? Sa raison aurait dû saisir joyeusement cette occasion de prévaloir. Mais que demandons-nous là ?... Il pâlit de ravissement lorsque Clawdia, en ces journées brillantes, parut de nouveau dans sa robe d'intérieur blanche en dentelles qu'elle portait par temps chaud et qui la rendait si extraordinairement gracieuse, – lorsqu'elle survint en retard, et que, faisant claquer la porte et souriante, les bras légèrement levés à des hauteurs inégales, elle fit front à la salle à manger pour se présenter. Mais il était enchanté non pas tellement parce qu'elle paraissait à son avantage que parce que c'était ainsi, parce que cela renforçait le suave brouillard dans sa tête, cette ivresse qui l'enchantait et qui cherchait à être justifiée et nourrie.

Un expert ayant la tournure d'esprit de Lodovico Settembrini aurait, en présence d'un tel manque de bonne volonté, volontiers parlé de dérèglement, « d'une forme de dérèglement ». Hans Castorp se rappelait parfois les choses littéraires que l'Italien avait dites sur « la maladie et le désespoir », et qu'il avait trouvées incompréhensibles ou feint de juger telles. Il regarda Clawdia Chauchat, son dos affaissé, sa tête penchée en avant ; il la voyait sans cesse descendre à table avec un grand retard, sans raison ni excuse, simplement par manque d'ordre et d'énergie morale ; il la voyait, par suite de ce même défaut fondamental, laisser se refermer d'elle-même la porte par laquelle elle entrait ou sortait, rouler des boulettes de

pain ou, à l'occasion, ronger les côtés des pointes de ses doigts, et un pressentiment inexprimé montait en lui de ce que, si elle était malade – et elle l'était sans doute, malade, presque sans espoir, puisque depuis longtemps déjà et souvent elle avait dû vivre ici, – sa maladie était, sinon complètement, du moins pour une bonne part, de nature morale, et précisément, comme Settembrini l'avait dit, non pas la cause ou la conséquence je sa nonchalance, mais qu'elle ne formait qu'une seule et même substance avec celle-ci. Il se rappelait aussi le geste dédaigneux que l'humaniste avait eu en parlant des « Parthes et Scythes » avec lesquels il lui fallait faire sa cure de repos. Geste de mépris et d'hostilité, naturel et spontané (sans qu'il fût besoin de les justifier), que Hans Castorp connaissait bien d'autrefois, du temps où lui-même, un Castorp qui, à table, se tenait très droit, qui haïssait du fond du cœur le fracas des portes et qui n'était même pas tenté de ronger ses doigts (cela, déjà pour l'excellente raison qu'il y avait pour lui le Maria Mancini), avait été profondément choqué par la mauvaise éducation de Mme Chauchat et n'avait pu se défendre d'un sentiment de supériorité lorsqu'il avait entendu l'étrangère aux yeux bridés essayer de s'exprimer dans sa propre langue maternelle.

Mais de ce genre d'impressions, Hans Castorp s'était, par suite de son état d'esprit intime, complètement affranchi, et c'était bien plutôt contre l'Italien qu'il s'irritait, parce que celui-ci, dans sa suffisance, avait parlé de « Parthes et de Scythes », sans qu'il eut même visé des gens de la table des Russes ordinaires, de cette table autour de laquelle étaient assis les étudiants aux cheveux par trop drus et au linge invisible, discutant sans arrêt dans leur langue barbare, la seule qu'ils parussent connaître, et dont le laisser-aller faisait penser à un thorax sans côtes comme celui que le conseiller Behrens avait récemment décrit. Il était exact que les mœurs de ces gens-là pouvaient éveiller chez un humaniste des sentiments d'aversion assez vifs. Ils mangeaient avec leur couteau et tachaient leurs vêtements d'une façon indescriptible. Settembrini assurait

qu'un des membres de cette compagnie, un médecin assez avancé dans ses études, s'était montré absolument ignorant du latin ; que, par exemple, il n'avait pas su ce qu'était un *vacuum*, et, d'après les propres expériences quotidiennes de Hans Castorp, Mme Stoehr ne mentait probablement pas lorsqu'elle racontait à table que les époux du N° 32 recevaient le baigneur le matin, lorsqu'il venait pour la friction, couchés dans le même lit.

Si tout cela était vrai, le départ très visible entre les bons et les mauvais n'avait pas été institué inutilement, et Hans Castorp s'assurait à lui-même qu'il n'avait qu'un haussement d'épaules pour un quelconque propagandiste de la République et du beau style, qui, plein de suffisance et la tête froide – la tête froide surtout, bien que lui aussi fût fiévreux et excité – confondait les deux tablées sous le nom commun de Parthes et Scythes. Le jeune Hans Castorp comprenait amplement dans quel sens cela était dit ; n'avait-il pas lui-même commencé de discerner les rapports qui existaient entre la maladie de Mme Chauchat et sa nonchalance ? Mais son état était tel qu'il l'avait un jour décrit à Joachim : on commence par être irrité et choqué, mais tout à coup « quelque chose de tout autre survient » qui « n'a absolument rien à voir avec le jugement », et c'en est fait de toute austérité ! C'est à peine si l'on reste encore accessible à des influences pédagogiques du genre républicain et oratoire. Qu'est-ce que cela, nous demandons-nous dans le même esprit que Lodovico Settembrini, qu'est-ce que cet événement énigmatique qui paralyse et suspend le jugement chez l'homme, qui le prive du droit de porter ce jugement, ou plutôt qui le détermine à renoncer à ce droit avec une ivresse insensée ? Nous ne demandons pas son nom, car ce nom tout le monde le connaît. Nous nous interrogeons sur sa nature morale et, – nous l'avouons franchement, – nous n'attendons pas une réponse très enthousiaste à cette question. Dans le cas de Hans Castorp, cette nature se manifesta à un degré tel que non seulement il cessa de juger, mais encore qu'il commença lui-même, de son

côté, à s’essayer au genre de vie qui l’avait ensorcelé. Il tentait de se rendre compte des sentiments que l’on pouvait éprouver à se tenir à table affaissé et le dos tombant, et il trouva que c’était un grand répit pour les muscles du bassin. Puis il essaya de ne pas fermer avec soin une porte par laquelle il entrait mais de la laisser se refermer elle-même ; et cela aussi lui apparut aussi commode qu’admissible ; c’était aussi expressif que ce haussement d’épaules avec lequel Joachim l’avait naguère accueilli à la gare, et qu’il avait si souvent retrouvé chez les gens d’en haut.

À parler simplement, notre voyageur était donc amoureux fou de Clawdia Chauchat ; nous usons encore de ce mot, car nous croyons avoir suffisamment dissipé le malentendu auquel il pourrait donner lieu. Ce n’était donc pas une mélancolie tendrement sentimentale dans l’esprit de certain petit lied qui formait l’essence de son amour. C’était bien plutôt une variante assez osée et indéfinissable de cette démence, mélange de froid et de chaleur, comme l’état d’un fiévreux ou comme une journée d’octobre dans les zones élevées ; et ce qui manquait c’était justement un élément de cordialité qui eût relié ces extrêmes. Cet amour se rapportait d’une part, avec une spontanéité qui faisait pâlir le jeune homme et altérait ses traits, au genou de Mme Chauchat et à la ligne de sa jambe, à son dos, à sa vertèbre cervicale et à ses avant-bras qui comprimaient sa petite poitrine, en un mot à son corps, forme charnelle nonchalante et plastique, infiniment accentué par la maladie, à son corps devenu doublement corps. Et c’était d’autre part quelque chose de très fugitif et indéfini, une pensée, non, un songe, le rêve effrayant et infiniment séduisant d’un jeune homme dont les questions précises, encore que posées inconsciemment, n’avaient reçu de lui-même d’autre réponse qu’un silence creux. Comme tout le monde, nous revendiquons le droit, dans le récit qui se poursuit ici, de nous livrer à nos réflexions personnelles, et nous hasardons la supposition que Hans Castorp n’eût même pas dépassé, jusqu’au point où nous en sommes arrivés, le délai

qui lui avait été primitivement assigné pour son séjour, si son âme simple avait trouvé dans les profondeurs du temps quelque réponse satisfaisante quant au sens et au but de ce service commandé : vivre.

Au surplus, sa passion amoureuse lui infligeait toutes les douleurs et lui procurait toutes les joies que cet état comporte partout et en toutes circonstances. La douleur est pénétrante ; elle comporte un élément dégradant comme toute souffrance, et répond à un tel ébranlement du système nerveux qu'elle coupe la respiration et peut arracher à un homme adulte des larmes amères. Pour rendre également justice aux joies, ajoutons que celles-ci étaient nombreuses, et que, bien qu'elles eussent des motifs insignifiants, elles n'étaient pas moins vives que les souffrances. Presque chaque instant de la journée du *Berghof* était capable de les faire naître. Par exemple : sur le point d'entrer dans la salle à manger, Hans Castorp aperçoit derrière soi l'objet de ses rêves. Le résultat est connu d'avance et de la plus grande simplicité, mais il l'exalte intérieurement au point de faire couler ses larmes. Leurs yeux se rencontrent de près, les siens et ces yeux gris-vert dont la forme légèrement asiatique l'enchante jusqu'à la moelle. Il a perdu conscience, et c'est inconsciemment qu'il fait un pas en arrière et de côté, pour lui laisser le passage par la porte. Avec un demi-sourire et un « merci » prononcé à mi-voix, elle fait usage de cette offre de simple courtoisie, et, devant lui, franchit le seuil. Dans le souffle de sa personne qui le frôle, il est là, fou du bonheur que lui cause cette rencontre, et de ce qu'un mot de sa bouche, ledit « merci », lui ait été directement et personnellement destiné. Il la suit, en chancelant il se dirige à droite vers sa table, et, tandis qu'il tombe sur sa chaise, il peut observer que Clawdia, de l'autre côté, prenant place elle aussi, se retourne vers lui, et que son visage trahit quelque réflexion, lui semble-t-il, sur cette rencontre à la porte. Ô incroyable aventure ! Ô jubilation, triomphe et exultation infinie ! Non, Hans Castorp n'aurait pas éprouvé cette ivresse d'une satisfaction fantastique auprès de

quelque petite oie blanche et saine à laquelle il eût, là-bas, au pays plat, en toute bienséance et tout repos, et avec toutes les chances de réussite, donné son cœur au sens du petit « lied ». Avec une gaîté fébrile, il salue l'institutrice qui a tout vu et qui a rougi sous son duvet, après quoi il donne assaut à Miss Robinson dans une conversation en anglais à tel point privée de sens que la demoiselle, peu habituée aux extases, recule vivement et le mesure de regards pleins d'appréhension.

Une autre fois, pendant le dîner, les rayons du clair soleil couchant tombent sur la table des « Russes bien ». On a tiré les doubles rideaux devant les portes et les fenêtres de la véranda mais quelque part une fente baille, à travers laquelle la lueur rouge, froide mais éblouissante, trouve son chemin pour frapper exactement la tête de Mme Chauchat, de sorte que, dans la conversation avec son creux compatriote à sa droite, elle doit s'en abriter de la main. C'est une gêne, mais pas très grave ; personne n'en a souci, l'intéressée elle-même prend à peine conscience de ce désagrément. Mais Hans Castorp parcourt la salle du regard, lui aussi laisse faire pendant un moment. Il étudie la situation, suit la direction du rayon, établit le point où il fait irruption. C'est la fenêtre en ogive, là derrière, à droite, dans l'angle, entre une porte de la véranda et la table des « Russes ordinaires », assez loin de la place de Mme Chauchat et presque aussi loin de celle de Hans Castorp. Et il prend une décision. Sans mot dire, il se lève, sa serviette à la main, passe en biais entre les tables, à travers la salle, tire soigneusement l'un sur l'autre les rideaux crème, s'assure par un coup d'œil par-dessus l'épaule que la lumière du couchant est bien écartée et que Mme Chauchat est délivrée, puis, en faisant un effort pour paraître indifférent, retourne à sa place. Un jeune homme attentionné qui fait le nécessaire parce que, autrement, personne ne penserait à le faire ! Rares étaient ceux qui avaient pris garde à son intervention, mais Mme Chauchat s'était aussitôt sentie soulagée et s'était retournée ; elle conserva cette position jusqu'à ce que Hans Castorp eût de nouveau rejoint sa

place, et eût, en se rasseyant, regardé de son côté ; sur quoi elle le remercia par un sourire plein d'une surprise amicale, c'est-à-dire qu'elle porta sa tête en avant, plutôt qu'elle ne la pencha. Il accusa réception par une légère inclinaison du corps. Son cœur était immobile, il semblait avoir cessé de battre. Plus tard seulement, lorsque tout fut passé, il commença de marteler, et ce n'est qu'alors que Hans Castorp s'aperçut que Joachim tenait les yeux discrètement baissés sur son assiette, en même temps que sur le tard il se rendit compte que Mme Stoehr avait donné une bourrade dans le côté du docteur Blumenkohl et que son rire contenu quêtait chez les autres des regards complices…

Nous rapportons des faits quotidiens ; mais le quotidien devient étrange lorsqu'il se développe sur un terrain étrange. Il y avait entre eux des tensions et des détentes bienfaisantes, ou, sinon entre eux (car nous ne voulons pas décider dans quelle mesure Mme Chauchat elle-même y participait), du moins pour l'imagination et la sensibilité de Hans Castorp. Après le déjeuner, par ces belles journées, un grand nombre de pensionnaires avaient coutume de se rendre sur la terrasse située devant la salle à manger, pour demeurer un instant par groupes au soleil. C'était une vie et un tableau analogues à ceux qui se développaient le dimanche de la fanfare bimensuelle. Les jeunes gens, absolument désœuvrés, rassasiés de plats de viande et de douceurs, et tous légèrement fiévreux, bavardaient, se taquinaient et se lançaient des œillades. Mme Salomon, d'Amsterdam, devait être assise contre la balustrade, – serrée de près par les genoux de Gaenser le lippu, d'un côté, de l'autre le géant suédois qui, bien que complètement rétabli, prolongeait encore son séjour pour une petite cure supplémentaire. Mme Iltis semblait être veuve, car elle jouissait depuis peu de la présence d'un « fiancé », d'allure mélancolique et subalterne, présence qui ne l'empêchait pas d'accueillir en même temps les hommages du capitaine Miklosich, un homme au nez courbé, à la moustache cirée, à la poitrine proéminente et aux yeux menaçants. Il y avait là des habituées du solarium, de

nationalités différentes, et, parmi elles, des figures nouvelles, apparues depuis le premier octobre seulement, et que Hans Castorp eût à peine su nommer, mêlées à des cavaliers du type de M. Albin ; des jeunes gens de dix-sept ans portant monocle ; un jeune Hollandais à lunettes avec un visage rose et une passion de monomane pour l'échange des timbres-poste ; plusieurs Grecs, pommadés, avec des yeux en forme d'amande, qui inclinaient à empiéter, à table, sur les droits d'autrui ; deux petits gommeux inséparables que l'on avait surnommés « Max et Mortiz », comme dans les albums de Busch, et qui passaient pour des récidivistes de l'évasion... Le Mexicain bossu, à qui son ignorance des langues ici représentées prêtait l'expression d'un sourd, prenait sans cesse des vues photographiques, en traînant avec une agilité burlesque son trépied d'un point de la terrasse à l'autre. Le conseiller aussi survenait volontiers, pour exécuter le tour de force des lacets de soulier. Mais quelque part, solitaire, se cachait dans la foule le dévot Mannheimois, et ses yeux profondément tristes suivaient, à la vive répugnance de Hans Castorp, certains chemins déterminés et secrets.

Or donc, pour en revenir cependant une fois de plus à ces « tensions et ces détentes », il arrivait que, en cette circonstance, Hans Castorp, assis sur une chaise de jardin laquée, s'entretînt avec Joachim que, malgré sa résistance, il avait forcé à sortir et à s'installer contre le mur de la maison, tandis que, devant lui Mme Chauchat se trouvait avec ses compagnons de table, fumant une cigarette, debout près de la balustrade. Il parlait pour elle afin qu'elle l'entendît. Elle lui tournait le dos... On voit que nous faisons allusion à un cas déterminé. La conversation de Joachim n'avait pas suffi à alimenter la loquacité affectée de Hans Castorp, il avait exprès fait une connaissance nouvelle. La connaissance de qui ? De Hermine Kleefeld. Comme par hasard il avait adressé la parole à la jeune femme, s'était présenté lui-même et Joachim avait approché, pour elle aussi, une chaise laquée afin de mieux pouvoir jouer son rôle dans une scène à trois ! Savait-elle,

demanda-t-il, de quelle diabolique façon elle l'avait effrayé, naguère, lors de la promenade du matin ? Oui, ç'avait été à lui qu'elle avait souhaité la bienvenue par ce sifflement si encourageant ! Et elle avait réussi dans son dessein, cela, il le lui avouait sans ambages, il avait été comme frappé à la tête d'un coup de massue, elle n'avait qu'à interroger son cousin là-dessus. Ha, ha, ha, siffler avec son pneumothorax, et effrayer ainsi d'inoffensifs promeneurs ! C'était un jeu impie, un abus sacrilège, et il le qualifiait de tel, il prenait cette liberté dans un juste courroux... Et tandis que Joachim, conscient de n'être qu'un instrument, était assis, les yeux baissés, et que la Kleefeld tirait peu à peu des regards aveugles et détournés de Hans Castorp cette conviction, blessante pour sa personne, qu'elle ne servait que de moyen pour atteindre un but, Hans Castorp minaudait, prenait des airs affectés, s'exprimait avec recherche, et parlait d'une voix agréablement timbrée, jusqu'à ce qu'il obtint enfin que Mme Chauchat se retournât vers celui qui se faisait ainsi remarquer en parlant, et le regardât en face – mais un instant seulement. Car il arriva que ses « yeux de Prisbislav » glissèrent rapidement le long de Hans Castorp, assis, les jambes croisées, et cela avec une expression d'indifférence si voulue que l'on eût dit du mépris, exactement du mépris. Un instant ils restèrent accrochés à ses souliers jaunes, puis, flegmatiques, et cachant peut-être un sourire intérieur se retirèrent de nouveau.

Un grand, très grand malheur ! Hans Castorp continua encore quelque temps à parler fiévreusement ; puis, lorsque, dans son for intérieur, il eut clairement discerné ce coup d'œil sur ses chaussures, il se tut, presque au milieu d'une phrase, et tomba en langueur. La Kleefeld, ennuyée et offensée, s'en fut. Non sans un peu d'humeur dans la voix, Joachim dit : « À présent nous pouvons aller faire notre cure. » Et ce fut un homme brisé qui lui répondit, les lèvres pâles, qu'en effet on le pouvait à présent.

Pendant deux jours, Hans Castorp souffrit cruellement de cet incident ; car il n'arriva rien dans l'intervalle qui eût pu verser un baume sur sa blessure brûlante. Pourquoi ce regard ? pourquoi ce dédain pour lui, au nom de Dieu et de la Trinité ? Le tenait-elle pour un serin bien portant d'en-bas, en quête de plaisirs anodins ? Pour un ingénu du pays plat, en quelque sorte, pour un type quelconque qui se promenait et riait et se garnissait la panse et gagnait de l'argent, un élève modèle de la vie qui ne cherchait pas autre chose que les avantages ennuyeux de l'honneur ? Était-il un futile visiteur de passage, qui ne pouvait participer de sa sphère, ou avait-il prononcé des vœux, en vertu d'un endroit humide ? N'avait-il pas pris place dans le rang, comme « un d'entre nous autres, en haut », avec deux bons mois derrière lui ; et le mercure, hier soir encore, n'était-il pas monté jusqu'à 37,8 ?... Mais c'était cela justement qui mettait le comble à sa peine : le mercure ne montait plus ! Le terrible abattement de ces jours détermina un refroidissement, un retour au sang-froid, une détente de la nature de Hans Castorp, qui, pour son humiliation, se traduisait par des températures très basses, à peine un peu plus que normales, et c'était cruel pour lui de constater que son chagrin et sa peine ne réussissaient qu'à l'éloigner davantage encore de la manière d'être et de sentir de Clawdia.

Le troisième jour apporta la douce délivrance, l'apporta dès le matin, de bonne heure. C'était une magnifique journée d'automne, ensoleillée et fraîche, avec des prés couverts d'un réseau gris d'argent. Le soleil et la lune qui diminuait étaient tous deux également haut au ciel pur. Les cousins s'étaient levés plus tôt que d'habitude, pour prolonger, en l'honneur de cette belle journée, leur promenade matinale un peu au delà de la limite réglementaire, et pousser un peu plus avant sur le sentier en forêt, près duquel se trouvait le banc au petit cours d'eau. Joachim, dont la courbe, elle aussi, avait précisément marqué un heureux fléchissement, avait proposé cette réconfortante enfreinte à la règle, et Hans Castorp n'avait pas dit non. « Nous

sommes des gens guéris, avait-il dit, désenfiévrés et désintoxiqués, autant dire mûrs pour le pays plat. Pourquoi ne nous ébattrions-nous pas comme des poulains ? » Ils s'en furent donc, tête nue, – car depuis que Hans Castorp était « entré en religion », il s'était bon gré mal gré adapté à l'usage régnant de sortir sans chapeau, quelle que fût au début la fermeté avec laquelle il opposait, à cette coutume, ses habitudes d'homme bien élevé, – et ils s'aidaient de leurs cannes. Mais ils n'avaient pas encore franchi en amont le chemin rougeâtre, ils étaient à peine arrivés à peu près au point où la troupe des « pneumatiques » avait autrefois rencontré le novice, lorsqu'ils remarquèrent devant eux, à quelque distance, montant lentement Mme Chauchat, Mme Chauchat en sweater blanc, en robe de flanelle blanche et même en souliers blancs, sa chevelure roussâtre éclairée par le soleil du matin. Plus exactement : Hans Castorp l'avait reconnue ; l'attention de Joachim ne fut attirée sur ce fait que par une impression désagréable d'être tiraillé, – sentiment provoqué par la démarche plus rapide et ailée que son compagnon avait subitement adoptée, après avoir tout d'abord brusquement ralenti et failli faire halte. Joachim trouva insupportable et irritant d'être ainsi harcelé ; son souffle se précipita et il toussota. Mais Hans Castorp qui savait où il allait et dont les organes semblaient travailler à merveille, s'en souciait peu ; et comme Joachim avait compris la situation, il fronça les sourcils en silence et emboîta le pas à son cousin, car il n'était pas possible de le laisser marcher seul en avant.

La belle matinée animait le jeune Hans Castorp. De plus, dans leur dépression, ses forces d'âme s'étaient secrètement reposées, et la certitude brillait clairement devant son esprit, que l'instant était venu où devait être brisé l'anathème qui pesait sur lui. Il allongea donc le pas, traînant avec lui Joachim, haletant, et qui opposait encore d'autres résistances ; et, avant le tournant du chemin, là où il devenait plat et s'infléchissait à droite, le long de la colline boisée, ils avaient presque rattrapé

Mme Chauchat. Alors Hans Castorp ralentit de nouveau son allure, pour ne pas exécuter son dessein dans un état de fatigue qui trahirait son effort. Et, au delà du tournant, entre la pente et la muraille de la montagne, entre les pins couleur de rouille parmi les branches desquels tombaient des points de soleil, il arriva, chose merveilleuse, que Hans Castorp, marchant à gauche de Joachim, rejoignit la suave malade, que, d'un pas viril, il la dépassa, et qu'à l'instant où il se trouvait à sa droite, par une inclinaison, sans coup de chapeau et par un « bonjour, madame », prononcé à mi-voix, il la salua *respectueusement* (pourquoi en somme : respectueusement ?), et obtint d'elle une réponse. Par un mouvement de tête aimable, et sans marquer de surprise, elle remercia, dit, à son tour, bonjour dans la langue de Hans Castorp, cependant que ses yeux souriaient, – et tout cela fut tout autre chose, une chose plus profonde et bienfaisante, que le regard qu'elle avait jeté sur ses chaussures ; c'était un hasard heureux et une tournure favorable des choses vers un mieux inespéré, et qui dépassait presque son pouvoir de compréhension ; c'était la délivrance.

D'un pied ailé, ébloui par une joie insensée, en possession du salut, de la parole, du sourire, Hans Castorp poursuivait sa route à côté de Joachim qu'il mettait à l'épreuve, et qui, en silence, détourné de son cousin, regardait en bas de la pente. Castorp lui avait joué un tour, un tour assez extravagant, et qui était presque une trahison et une malice aux yeux de Joachim. Hans Castorp le savait très bien. Ce n'était pas tout à fait comme s'il avait emprunté un crayon à quelqu'un d'absolument inconnu ; bien au contraire, c'eût été presque le fait d'un malotru de passer à côté d'une femme, avec laquelle on vivait depuis des mois sous le même toit, avec raideur et sans lui témoigner sa politesse. Et Clawdia n'avait-elle pas engagé une conversation avec eux, l'autre jour, dans la salle d'attente ? Joachim n'avait donc qu'à se taire. Mais Hans Castorp comprenait bien pour quelle autre raison le prude Joachim se taisait et marchait, la tête détournée, tandis que lui-même était

si enthousiasmé avec tant d'exubérante frivolité, par la réussite de son coup. Non, certes, ne pouvait être plus heureux un quidam dans le pays plat, qui aurait en tout bien et tout honneur, avec de belles espérances, et le plus joyeusement du monde, « donné son cœur » à une petite oie bien portante, et qui aurait remporté un grand succès, non, un tel homme ne pouvait être aussi heureux que lui-même l'était de cette petite aubaine qu'en une heure propice il avait dérobée et mise en lieu sûr… C'est pourquoi, après un silence, il frappa avec force sur l'épaule de son cousin et dit :

– Allo, toi, qu'est-ce qui t'arrive ? Il fait si beau temps. Tout à l'heure nous descendrons au Casino, ils jouent sans doute de la musique là-bas, y penses-tu ? Peut-être jouent-ils *Carmen*, l'air de Don José. Quelle mouche t'a piqué ?

– Je n'ai rien, dit Joachim. Mais tu as l'air échauffé. Je crains que ce ne soit fini avec ta baisse de température.

En effet, c'en était fini. La dépression humiliante de l'organisme de Hans Castorp était surmontée par le salut qu'il avait échangé avec Clawdia Chauchat, et, à proprement parler, c'était à la conscience qu'il avait de ce fait que tenait en réalité sa satisfaction. Oui, Joachim avait eu raison : le mercure reprenait son ascension. Lorsque Hans Castorp, de retour de sa promenade, le consulta, il monta jusqu'à 38 degrés.

ENCYCLOPÉDIE

Si certaines allusions de M. Settembrini avaient irrité Hans Castorp, il ne devait cependant pas s'en étonner et n'avait pas le droit d'accuser l'humaniste d'espionner ses sentiments par

manie pédagogique. Même un aveugle se serait rendu compte de son état : lui-même ne faisait rien pour le tenir secret. Une certaine fierté et une noble ingénuité l'empêchaient tout simplement de ne pas avoir le cœur sur la main, en quoi il se distinguait tout au moins – et à son avantage, si l'on veut, – de l'amoureux aux cheveux clairsemés, l'homme de Mannheim et de son allure tortueuse. Nous rappelons et nous répétons que l'état dans lequel il se trouvait est généralement accompagné d'un besoin de se confier à autrui et de s'ouvrir d'une aveugle préoccupation de soi-même, et d'une tendance à remplir le monde de soi, d'autant plus gênantes pour nous autres gens de sang-froid, que l'affaire est plus stupide, sans raison ni espoir. Comment ces gens font en somme pour se trahir, c'est ce qu'il est difficile de préciser ; ils ne peuvent, semble-t-il rien dire ni faire qui ne les trahisse, surtout dans une société qui, ainsi que l'avait observé un esprit sagace, avait en tout et pour tout deux choses en tête, premièrement la température, et secundo... encore une fois la température, c'est-à-dire, par exemple, la question de savoir avec qui Mme Wurmbrand, de Vienne, la dame du consul, se dédommage de l'inconstance du volage capitaine Miklosich, si c'est avec le géant suédois complètement guéri, ou avec le procureur Paravant, de Dortmund, ou, troisième éventualité, avec les deux à la fois. Car il était notoire que les liens qui avaient uni pendant plusieurs mois le procureur et Mme Salomon, d'Amsterdam, avaient été rompus par accord amiable, et que Mme Salomon, suivant la tendance de son âge, s'était tournée vers les classes plus jeunes et avait recueilli sous son aile Gaenser, le lippu de la table de la Kleefeld, ou, comme Mme Stoehr disait en une sorte de style de chancellerie, mais non sans une certaine précision évocatrice, « se l'était décerné », de sorte qu'il était loisible au procureur de se battre ou de s'entendre avec le Suédois au sujet de la consule générale.

Ce sont donc ces procès qui étaient pendants dans la société du *Berghof*, particulièrement devant la jeunesse fébrile,

procès dans lesquels les passages du balcon (à côté des parois en verre et le long de la balustrade) jouaient visiblement un rôle important. Et c'est à ces manèges que nous pensions : ils formaient une partie essentielle de l'atmosphère du lieu, et même, ce disant, nous n'avons pas encore exprimé à proprement parler ce que nous voudrions faire entendre. Hans Castorp avait, en effet, l'impression singulière qu'un accent tout particulier était placé ici sur certaine affaire, sans doute importante, mais à laquelle on accorde partout dans le monde une portée suffisante, exprimée à la fois sur le mode sérieux et plaisant, un accent si grave et si nouveau par sa gravité, qu'il faisait apparaître la chose elle-même sous un jour absolument nouveau et, sinon terrible, du moins effrayant dans sa nouveauté. En énonçant ceci, nous changeons d'expression, et nous faisons remarquer que, s'il nous est arrivé de parler jusqu'ici des rapports en cause sur un ton léger et badin, il en a été ainsi pour les mêmes raisons secrètes pour lesquelles on en use souvent ainsi, sans que cela prouve en rien qu'il s'agît de choses plaisantes et futiles (et dans la sphère où nous nous mouvons cela serait même plus déplacé qu'ailleurs). Hans Castorp avait cru qu'il s'entendait comme tout le monde et dans une mesure normale à cette affaire importante qui est si souvent l'objet de plaisanteries, et sans doute avait-il eu raison de le supposer. Mais à présent, il se rendait compte que, dans le pays plat, il n'avait eu de cela qu'une expérience très insuffisante, qu'en somme il avait été plongé à ce sujet dans l'ignorance la plus candide, tandis que, ici, des expériences personnelles dont nous avons essayé à plusieurs reprises d'indiquer la nature, et qui, à certains instants, lui avaient arraché l'exclamation : « Mon Dieu ! » le rendaient tout au moins intérieurement capable de saisir cette nuance très poussée d'inouï, d'aventureux et d'ineffable que cette chose prenait chez les gens d'en haut, en général, et pour chacun en particulier. Non qu'on ne l'ait pas, ici même, plaisanté là-dessus. Mais beaucoup plus qu'en bas, ce ton paraissait déplacé, il avait quelque chose d'essoufflé, il claquait des dents et se trahissait trop nettement comme un

voile transparent jeté sur une détresse cachée, ou plutôt sur une détresse que l'on ne parvenait plus à cacher. Hans Castorp se rappelait la pâleur tachetée de Joachim, lorsque, pour la première et la dernière fois, à la manière innocemment moqueuse du pays plat, il avait fait allusion au physique de Maroussia. Il se rappelait aussi la pâleur glacée qui s'était étendue sur son propre visage lorsqu'il avait délivré Mme Chauchat de la lumière du soir qui faisait irruption, et il se souvint que, avant et après, en diverses circonstances, il avait aperçu cette pâleur sur maints visages étrangers : en général, sur deux visages à la fois, comme justement, ces jours derniers, sur les visages de Mme Salomon et du jeune Gaenser entre lesquels s'engageait alors ce que Mme Stoehr constatait avec son sans-gêne habituel. Il se le rappelait, disions-nous, et il comprenait qu'en de telles circonstances il eût été non seulement très difficile de ne pas se « trahir », mais encore qu'un tel effort n'eût pas servi à grand'chose. En d'autres termes, n'était-ce peut-être pas seulement une certaine grandeur d'âme et une certaine franchise qui étaient en jeu ; mais Hans Castorp avait puisé un certain encouragement dans l'atmosphère même du lieu ; mais il se sentait peu enclin à imposer une contrainte à ses sentiments et à dissimuler son état.

Si la difficulté, signalée dès le début par Joachim, de lier ici connaissance, n'avait existé, – cette difficulté se ramenait surtout au fait que les cousins formaient en quelque sorte un parti et un groupe en miniature à eux deux, et que Joachim le militaire soucieux avant tout de guérir rapidement, était en principe opposé à un contact et à des relations plus intimes avec des compagnons de souffrances, – Hans Castorp aurait trouvé et saisi bien plus d'occasions d'afficher ses sentiments avec une spontanéité sans frein. Toujours est-il qu'il arriva à Joachim, un soir lors de l'heure de conversation au salon, de le trouver debout en compagnie de Hermine Kleefeld, de ses deux voisins de table, Gaenser et Rasmussen, avec pour quatrième le jeune

homme au monocle et aux ongles rongés, en passe d'improviser, avec des yeux qui ne se cachaient pas de leur éclat anormal, et d'une voix émue, un discours sur la conformation particulière et exotique des traits de Mme Chauchat, tandis que ses auditeurs échangeaient des regards, se poussaient du coude, et étouffaient des rires.

Voilà qui était pénible pour Joachim ; mais celui qui était la cause de cette gaîté resta insensible à la révélation de son état. Resté inaperçu et celé, comment son sentiment se serait-il manifesté ? Il pouvait être certain ainsi d'être compris par tous, et il acceptait par-dessus le marché la malice dont s'accompagnait cette sympathie.

Non seulement à sa propre table, mais encore des tables voisines, on le dévisageait, pour jouir de ses pâleurs et de ses rougeurs, lorsque, après le commencement d'un repas, la porte vitrée se fermait violemment. Et de cela aussi il était content, parce qu'il lui semblait que son ivresse se trouvait en quelque sorte fortifiée et reconnue lorsqu'elle éveillait ainsi l'attention, que cette publicité était faite pour favoriser sa cause, pour encourager ses espérances vagues et insensées ; et cela l'enchantait. On en arriva à s'attrouper littéralement pour le regarder faire dans son aveuglement. Cela se passait, par exemple, après déjeuner sur la terrasse ou le dimanche après-midi, devant la loge du concierge, lorsque les pensionnaires recevaient leur courrier qui ce jour-là n'était pas distribué dans les chambres. On savait un peu partout qu'il y avait là un garçon surexcité et intoxiqué à outrance, dont toutes les émotions se lisaient sur sa figure, et il y avait là, par exemple, Mme Stoehr, Mlle Engelhart, la Kleefeld, ainsi que son amie au visage de tapir, l'incurable M. Albin, le jeune homme à l'ongle, et encore tel ou tel membre de la compagnie, – ils étaient debout là, les lèvres serrées avec ironie, pouffant par le nez, et le regardaient, lui qui, souriant d'un air absent et passionné, les yeux brillants de l'éclat

qu’y avait déjà allumé la toux du « gentleman-rider », regardait dans une certaine direction…

En somme, c’était généreux de la part de Settembrini qu’en de telles circonstances il s’approchât de Hans Castorp pour l’engager dans une conversation et s’informer de sa santé ; mais il est douteux que cette philanthropique largeur de vues fût appréciée avec reconnaissance. Ce pouvait se passer dans le vestibule, le dimanche après-midi. Chez le concierge, les pensionnaires se pressaient et étendaient les mains vers leur courrier. Joachim, lui aussi, était là. Son cousin était resté en arrière et s’efforçait – dans l’état d’âme que nous avons décrit – de surprendre un regard de Clawdia Chauchat, qui était debout près de lui, avec ses compagnons de table, attendant que la foule s’éclaircît autour de la loge. C’était une heure qui mêlait les pensionnaires, une heure d’occasions impatiemment attendue, propice et, comme telle, appréciée par le jeune Hans Castorp. Il y a huit jours, au guichet, il avait frôlé de si près Mme Chauchat qu’elle l’avait même touché, et qu’avec un rapide mouvement de tête, elle lui avait dit : « Pardon », sur quoi, avec une présence d’esprit fébrile qu’il bénit, il avait su répondre :

– Pas de quoi, Madame !

Quelle faveur de la vie, pensait-il, que, chaque dimanche après-midi, il y eût sans faute une distribution de courrier dans le hall ! On peut dire qu’il avait dévoré la semaine en attendant le retour de cette heure ; et attendre signifie devancer, signifie percevoir la durée et le présent non comme un don, mais comme un obstacle, en nier et en détruire la valeur propre, les franchir en esprit. On dit que l’attente est toujours longue. Mais elle est aussi bien ou même plus exactement courte, parce qu’elle dévore des quantités de temps, sans qu’on les vive, ni les utilise pour elles-mêmes. On pourrait dire que celui-qui-ne-fait-qu’attendre ressemble à un gros mangeur dont l’organe digestif chasserait la nourriture en quantité sans en tirer la valeur

nutritive. On pourrait aller plus loin et dire : De même qu'un aliment non digéré ne fortifie pas un homme, de même le temps que l'on a passé à attendre ne le vieillit pas. Il est vrai que l'attente pure et sans mélange n'existe pour ainsi dire pas.

La semaine donc était dévorée et l'heure dominicale du courrier était de nouveau entrée en vigueur, pas autrement que si ç'avait encore été celle d'il y a sept jours. Elle continuait d'offrir des occasions propices de la manière la plus excitante ; elle contenait et offrait à chaque minute des possibilités d'entrer en relations sociales avec Mme Chauchat : possibilités qui serraient et accéléraient le cœur de Hans Castorp, sans que cependant il tentât de les transporter dans le domaine de la réalité. À cela s'opposaient, en effet, des freins d'une nature, pour une part civile pour une part militaire, qui tenaient en partie à la présence du loyal Joachim et au sentiment de l'honneur et du devoir de Hans Castorp lui-même, en partie aussi à cette impression que des relations sociales avec Clawdia Chauchat, que des relations mondaines qui obligeaient à dire « vous », à s'incliner et peut-être même à parler français, n'étaient ni nécessaires, ni souhaitables, n'étaient pas la chose qui convenait... Il était debout, et la regardait parler en riant, exactement comme Pribislav Hippe, autrefois, avait parlé, en riant dans le préau du lycée : sa bouche s'ouvrait assez largement, et ses yeux obliques, au-dessus des pommettes, s'étiraient en des fentes étroites. Ce n'était pas « joli » du tout, mais c'était ainsi, et pour un amoureux le jugement esthétique de la raison a aussi peu de portée que le jugement moral.

– Vous aussi attendez des missives, ingénieur ?

Seul, un trouble-fête pouvait parler ainsi. Hans Castorp tressaillit et se tourna vers M. Settembrini, qui était debout en face de lui, et qui souriait. C'était le sourire fin et « humaniste » avec lequel il avait salué naguère, pour la première fois, le nouvel arrivant près du banc au bord du ruisseau, et, comme

l'autre fois, Hans Castorp rougit lorsqu'il vit ce sourire. Mais aussi fréquemment qu'il eût essayé d'éconduire, dans ses songes, le « joueur d'orgue de Barbarie », parce qu'il « dérangeait ici », l'homme éveillé est meilleur que celui qui rêve, et Hans Castorp prit conscience de ce sourire non seulement pour sa confusion mais encore avec le sentiment d'en avoir besoin, et avec reconnaissance. Il dit :

– Mon Dieu, des missives, monsieur Settembrini. Je ne suis pas un ambassadeur ! Peut-être y a-t-il là une carte postale pour l'un de nous. Mon cousin est justement allé voir.

– À moi, le diable boiteux, là devant, m'a déjà remis ma petite correspondance, dit Settembrini.

Et il porta la main à la basque de son inévitable redingote.

– Des choses intéressantes, des choses d'une portée littéraire et sociale indéniable. Il s'agit d'un ouvrage encyclopédique, auquel un institut humanitaire me fait l'honneur de me convier à collaborer... Bref, du beau travail.

M. Settembrini s'interrompit.

– Mais vos affaires ? demanda-t-il. Où en êtes-vous donc ? Où en est, par exemple, le processus de votre assimilation ? En somme, vous n'êtes pas encore au milieu de nous depuis si longtemps pour que la question ne soit plus à l'ordre du jour.

– Merci, monsieur Settembrini ; j'éprouve toujours quelques difficultés. Il est possible que cela continue jusqu'au dernier jour. Il en est qui ne s'habituent jamais, m'a dit mon cousin dès mon arrivée. Mais on s'habitue à ne pas s'habituer.

– Un processus compliqué, rit l'Italien, une singulière manière de s'assimiler. Naturellement, la jeunesse est capable de tout. Elle ne s'habitue pas, mais elle prend racine.

– Et en définitive, nous ne sommes pas ici dans une mine sibérienne.

– Non ! Oh ! vous avez une prédilection pour des comparaisons orientales. Très explicable. L'Asie nous dévore. Partout où l'on jette les yeux, des visages tartares.

Et M. Settembrini tourna discrètement la tête par-dessus l'épaule.

– Dschingis-khan, dit-il, yeux de loups des steppes, neige et eau-de-vie, knout, casemates et christianisme. On devrait élever ici un autel à Pallas Athéné, – par manière de défense. Voyez-vous là devant un de ces Ivan Ivanovitch sans linge blanc qui se dispute avec le procureur Paravant ? Chacun veut avoir le pas sur l'autre pour recevoir son courrier. Je ne sais pas qui des deux a raison, mais, à mon sentiment, le procureur est sous la protection de la déesse. Il a beau être un âne, du moins entend-il le latin.

Hans Castorp rit, – ce qui n'arrivait jamais à M. Settembrini. On ne pouvait pas du tout l'imaginer riant jovialement ; il ne dépassait jamais ce plissement fin et sec aux commissures de ses lèvres. Il regarda rire le jeune homme et l'interrogea ensuite :

– Votre cliché, l'avez-vous déjà reçu ?

– Je l'ai reçu, confirma Hans Castorp, d'un ton important. Il y a quelque temps déjà. Le voici.

Et il plongea sa main dans la poche intérieure de sa veste.

– Ah ! vous l’avez dans votre portefeuille. Comme une pièce d’identité en quelque sorte, un passeport ou une carte de membre. Très bien. Faites voir.

Et M. Settembrini leva la petite plaque de verre, encadrée d’une bande de papier noir, pour la tenir, entre l’index et le pouce de sa main gauche, contre la lumière : un geste très courant, et que l’on pouvait fréquemment observer ici. Sa figure aux yeux noirs taillés en amande grimaça légèrement lorsqu’il examina la funèbre photographie, sans laisser voir tout à fait nettement si ce n’était qu’un effort pour mieux y voir ou pour tout autre chose.

– Eh bien, dit-il ensuite. Je vous rends votre passeport, merci bien.

Et il remit la plaque à son propriétaire, la lui tendit de côté par-dessus son propre bras, en détournant la tête.

– Avez-vous vu les lignes calcinées ? demanda Hans Castorp. Et les nœuds ?

– Vous savez, répondit Settembrini, lentement, ce que je pense de l’importance de ces produits. Vous savez aussi que ces taches et ces ombres là dedans sont pour la plupart d’origine physiologique. J’ai examiné des centaines de clichés qui avaient à peu près l’aspect du vôtre, et qui laissaient au jugement toute latitude de décider si oui ou non elles constituaient une pièce justificative. Je parle en amateur, mais malgré tout en amateur qui a des années d’expérience.

– Votre propre passeport est-il plus vilain ?

– Oui, un peu moins favorable. D'ailleurs, je sais que même nos chefs et supérieurs ne fondent aucun diagnostic sur ce jouet à lui seul. Et vous avez donc l'intention d'hiverner chez nous ?

– Mon Dieu, oui... Je commence à m'habituer à la pensée que je ne redescendrai d'ici qu'avec mon cousin.

– C'est-à-dire que vous commencez à vous habituer à ne pas... Vous formulez cela très spirituellement. J'espère que vous avez reçu vos affaires, – des vêtements chauds, des chaussures solides.

– Tout, tout est parfaitement en ordre, monsieur Settembrini. J'ai prévenu mes parents, et notre gouvernante m'a tout envoyé par exprès. Je peux donc tenir.

– Cela me rassure. Mais, halte ! vous avez besoin d'un sac, d'un sac de fourrure, – à quoi pensons-nous ? – Cet été tardif est trompeur ; d'une heure à l'autre, nous pouvons être en plein hiver. Vous passerez ici les mois les plus froids...

– Oui, le sac de couchage, dit Hans Castorp, c'est sans doute un accessoire nécessaire. J'y ai déjà songé en passant, et me suis dit que mon cousin et moi, nous descendrions un de ces jours à Davos-Platz pour en acheter un. On n'en a plus jamais besoin ensuite, mais en somme, pour quatre à six mois, cela en vaut la peine.

– Cela en vaut la peine, cela en vaut la peine, ingénieur, dit doucement M. Settembrini, en s'approchant du jeune homme. Mais savez-vous que c'est effrayant de vous voir jongler avec les mots ! Effrayant parce que c'est anormal et étranger à votre nature, parce que cela ne tient qu'à la docilité de votre âge. Ah ! cette excessive faculté d'adaptation de la jeunesse ! La jeunesse est le désespoir des éducateurs, parce qu'elle est avant tout prête à faire ses preuves dans le pire. Ne parlez pas, jeune

homme, comme vous entendez parler ici, mais en conformité avec votre manière d'être européenne. Ici, il y a surtout beaucoup d'Asie en l'air, ce n'est pas en vain que cela grouille de types de la Mongolie moscovite. Ces gens – et Settembrini, du menton, fit un mouvement en arrière, par-dessus son épaule, – ne vous orientez pas intérieurement sur eux, ne vous laissez pas infecter par leurs conceptions, opposez bien plutôt votre nature, votre nature supérieure à la leur, et tenez sacré ce qui, par nature et par votre origine, doit être sacré pour vous, fils de l'Occident, du divin Occident, fils de la civilisation : je veux dire le Temps, par exemple. Ce galvaudage, cette prodigalité généreuse dans l'emploi du temps est de style asiatique, et sans doute est-ce la raison pour laquelle les enfants de l'Orient se plaisent ici. N'avez-vous jamais remarqué que lorsqu'un Russe dit « quatre heures », ce n'est pas plus que lorsque quelqu'un de nous dit « une heure » ? Il tombe sous le sens que la nonchalance de ces gens à l'égard du temps est en rapport avec la sauvage immensité de leur pays. Où il y a beaucoup d'espace, il y a beaucoup de temps ; ne dit-on pas qu'ils sont le peuple qui « a le temps » et qui peut attendre ? Nous autres Européens, nous ne le pouvons pas. Nous avons aussi peu de temps que notre noble continent, découpé avec tant de finesse, a d'espace ; nous sommes astreints à administrer l'un comme l'autre avec précision, nous devons songer à l'utile, à l'utilité, ingénieur ! Prenez nos grandes villes comme symbole, ces centres et ces foyers de la civilisation, ces cratères de la pensée ! Dans la mesure où le terrain monte en prix, où le gaspillage de l'espace y devient une impossibilité, le temps, – remarquez-le ! – y devient également de plus en plus précieux. *Carpe diem !* C'est un citadin qui a chanté ainsi. Le temps est un don des dieux, prêté à l'homme pour qu'il en tire parti, pour qu'il en tire un parti utile, ingénieur, au service du progrès de l'humanité.

Même ces derniers mots, – et quelque obstacle que la langue allemande pût opposer à sa langue méditerranéenne, – M. Settembrini les avait prononcés d'une manière agréablement

sonore, claire, et l'on peut presque dire, plastique. Hans Castorp ne répondit pas autrement que par la révérence brève, raide et empruntée d'un élève qui vient de recevoir une leçon tenant du blâme. Qu'eût-il dû répondre ? Cette conversation très personnelle que M. Settembrini avait engagée avec lui, le dos tourné à tous les autres pensionnaires et presque en chuchotant, avait eu un caractère trop objectif, trop peu mondain, avait trop peu ressemblé à une conversation proprement dite pour que le tact eût permis même de formuler une approbation. On ne répond pas à un professeur : « Comme vous avez bien dit ça ! » Hans Castorp, autrefois, l'avait dit à plusieurs reprises, comme pour se maintenir sur un pied d'égalité mondaine avec Settembrini ; mais l'humaniste n'avait jamais parlé avec une insistance aussi didactique ; il ne lui restait qu'à encaisser la réprimande, étourdi comme un écolier par tant de morale.

On voyait d'ailleurs à l'expression de M. Settembrini que, même dans le silence, l'activité de son esprit se poursuivait. Il se tenait toujours immédiatement contre Hans Castorp, de sorte que celui-ci dut même le rejeter légèrement en arrière, et ses yeux noirs étaient suspendus avec la fixité aveugle d'un homme absorbé par sa pensée au visage du jeune homme.

– Vous souffrez, ingénieur, poursuivit-il, vous souffrez comme un égaré. Qui ne s'en apercevrait pas à votre expression ? Mais votre attitude en face de la souffrance devrait être une conduite européenne, non pas la conduite de l'Orient, cet Orient efféminé et morbide qui délègue ici tant de malades... La pitié et la patience infinie, telle est sa manière d'affronter le mal. Ce ne peut, ce ne doit être la vôtre ! Nous parlions tout à l'heure de mon courrier... Voyez-vous, ici... Ou, mieux encore, venez ! Il est impossible ici... Nous nous retirons, nous entrons là, de l'autre côté... Je vais vous faire des confidences qui... Venez !

Et, faisant volte-face, il entraîna Hans Castorp hors du vestibule, dans le premier salon, le plus voisin du portail qui était aménagé en salle de lecture et de travail, et où aucun pensionnaire ne se tenait pour le moment. Il y avait des boiseries en chêne sous la voûte claire, des bibliothèques, une table entourée de chaises et couverte de journaux encadrés au centre, et des tables pour écrire sous les arceaux des fenêtres. M. Settembrini s'avança jusque dans le voisinage d'une de ces fenêtres. Hans Castorp le suivit. La porte demeura ouverte.

– Ces papiers, dit l'Italien, en tirant d'une main pressée, de la poche de sa basque, gonflée comme une bourse, une liasse, une volumineuse enveloppe déjà ouverte, et son contenu, – divers imprimés ainsi qu'une lettre – et en les faisant glisser à travers ses doigts sous les yeux de Hans Castorp, ces papiers portent en langue française l'en-tête : « Ligue Internationale pour l'organisation du Progrès. » On me les envoie de Lugano, où se trouve une section de la Ligue. Vous vous informez de ses principes, de ses buts ? Je vous les indiquerai en deux mots. La Ligue pour l'organisation du Progrès déduit de la doctrine évolutionniste de Darwin cette vue philosophique que la vocation naturelle la plus profonde de l'humanité est de se perfectionner elle-même. Elle en conclut encore que c'est le devoir de chacun qui veut répondre à cette vocation naturelle, de collaborer activement au progrès de l'humanité. Nombreux sont ceux qui ont entendu cet appel ; le nombre des membres de la Ligue en France, en Italie, en Espagne, en Turquie, et même en Allemagne, est considérable. Moi aussi, j'ai l'honneur de figurer comme tel sur les registres de la Ligue.

Un programme de réformes de grand style a été élaboré selon des méthodes scientifiques, programme qui embrasse toutes les possibilités présentes de perfectionnement de l'organisme humain. On étudie le problème de la santé de notre race, on examine toutes les méthodes pour combattre la dégénérescence qui est sans doute une conséquence inquiétante

de l'industrialisation croissante. De plus, la Ligue s'emploie en faveur de la fondation d'universités populaires, de la suppression de la lutte des classes par toutes les réformes sociales qui peuvent contribuer à ce dessein, enfin de la suppression des conflits entre les peuples, de la guerre, par le développement du droit international. Vous le voyez, les efforts de la Ligue sont généreux et largement conçus. Plusieurs revues internationales témoignent de son activité, des revues mensuelles qui, en trois ou quatre langues, rendent compte d'une manière fort intéressante du développement et des progrès de l'humanité cultivée, de nombreux groupes locaux ont été fondés en divers pays, et doivent exercer une action civilisatrice et éducatrice dans le sens de l'idéal progressiste par des réunions contradictoires et des solennités dominicales. Mais la Ligue s'applique surtout à aider, par sa documentation, les partis politiques progressistes de tous pays... Vous me suivez, ingénieur ?

– Absolument ! répondit Hans Castorp avec une vivacité précipitée. Ce disant, il avait l'impression d'un homme qui glisse et qui réussit tout juste à se maintenir sur ses pieds.

M. Settembrini parut satisfait.

– Je suppose que ce sont des perspectives nouvelles et surprenantes que je vous ouvre là.

– Oui, je dois avouer que c'est la première fois que j'entends parler de ces... de ces efforts.

– Ah ! Que n'en avez-vous entendu parler plus tôt ! Mais peut-être n'est-il pas encore trop tard. Donc, ces imprimés... Vous voulez savoir de quoi ils traitent ? Écoutez-moi donc ! Ce printemps-ci, une assemblée générale solennelle de la Ligue a eu lieu à Barcelone. Vous savez que cette ville peut s'enorgueillir de relations particulières avec l'idéal politique du progrès. Le

congrès siégea pendant une semaine, avec des banquets et des solennités de toute sorte. Mon Dieu, mon intention était de m'y rendre, j'éprouvais le désir le plus vif de prendre part à ses délibérations. Mais ce gredin de docteur me l'a interdit en me menaçant de mort, et que voulez-vous ? j'ai eu peur de la mort, et je n'y suis pas allé. J'étais désespéré, comme bien vous le pensez, de ce tour que me jouait ma santé précaire. Rien n'est plus douloureux que lorsque la partie animale, organique, de nous-mêmes nous empêche de servir la raison. D'autant plus vive est ma satisfaction de cette lettre du bureau de Lugano... Vous êtes curieux de son contenu ? Je le crois volontiers. Quelques rapides renseignements... La « Ligue pour l'organisation du Progrès », consciente que sa tâche consiste à préparer le bonheur de l'humanité en d'autres termes : à combattre et à éliminer finalement la souffrance humaine par un effort social approprié, considérant d'autre part que cette tâche très haute ne peut être accomplie qu'au moyen de la science sociologique, dont le but dernier est l'État parfait, – la Ligue donc a décidé à Barcelone la publication d'une œuvre en de nombreux volumes qui portera le titre « Sociologie de la Souffrance » et où les maux de l'humanité, toutes leurs catégories et leurs variétés, devront faire l'objet d'une étude systématique et complète. Vous m'objecterez : à quoi servent les catégories, les variétés et les systèmes ? Je vous réponds : Ordonnance et sélection sont le commencement de la domination, et l'ennemi le plus dangereux c'est l'ennemi inconnu. Il faut tirer l'espèce humaine des stades primitifs de la peur et de l'apathie résignée, et l'entraîner dans la phase de l'activité consciente. Il faut éclairer sa religion, lui faire entendre que les effets disparaissent dont on a commencé, avant de les supprimer, de découvrir les causes, et que presque tous les maux de l'individu sont des maladies de l'organisme social. Bon ! Tel est donc le dessein de la « pathologie sociale ». En une vingtaine de volumes du format de dictionnaire, elle énumérera et étudiera tous les cas de souffrances humaines qui se peuvent imaginer, depuis les plus personnelles et les plus intimes

jusqu'aux grands conflits de groupes, aux maux qui découlent d'hostilités de classes et de heurts internationaux ; bref elle dénoncera les éléments chimiques dont les mélanges et les combinaisons multiples déterminent toutes les souffrances humaines, et en prenant pour ligne de conduite la dignité et le bonheur de l'humanité, elle lui proposera au moins les moyens et les mesures qui paraîtront indiqués pour éliminer les causes de ces maux. Des spécialistes avertis du monde de la science européenne, des médecins, des économistes et des psychologues se partageront la rédaction de cette encyclopédie des maux, et le bureau central de rédaction à Lugano sera le confluent de ces divers articles. Vos yeux me demandent quel rôle doit me revenir dans tout cela ? Laissez-moi terminer. Les belles-lettres, non plus, ne doivent pas être négligées dans cette grande œuvre, pour autant qu'elles ont précisément pour objet les souffrances humaines. Aussi a-t-on prévu un volume à part qui, pour la consolation et l'enseignement de ceux qui souffrent, doit grouper et analyser brièvement tous les chefs-d'œuvre de la littérature universelle qui concernent chacun de ces conflits ; et telle est la tâche que, par la lettre que voici, on confie à votre humble serviteur.

– Pas possible, Monsieur Settembrini ! S'il en est ainsi, laissez-moi vous féliciter de tout cœur. Voilà une tâche magnifique et vraiment faite pour vous, me semble-t-il. Je ne suis pas du tout surpris que la Ligue ait pensé à vous. Et comme cela doit vous réjouir de pouvoir aider à présent à combattre les souffrances humaines.

– C'est un long travail, dit M. Settembrini, songeur, qui exige beaucoup de circonspection et de lectures, ajouta-t-il, tandis que son regard semblait se perdre dans la multiplicité de sa tâche, d'autant plus qu'en effet les belles-lettres se sont presque régulièrement donné la souffrance pour objet et que même des chefs-d'œuvre de deuxième et troisième ordre s'en occupent en quelque manière. N'importe, ou plutôt, tant

mieux ! Si vaste que puisse être cette tâche, elle est de toute façon de celles dont on peut, à la rigueur, s'acquitter en ce maudit séjour, quoique j'espère ne pas être contraint de l'achever ici. On ne peut pas en dire autant, poursuivit-il en se rapprochant à nouveau de Hans Castorp et en baissant la voix jusqu'au chuchotement, on ne peut pas en dire autant des devoirs que la nature vous impose, à vous, ingénieur. C'est là où je voulais en venir et c'est là ce que je voulais vous rappeler. Vous savez combien j'admire votre profession, mais comme c'est une profession pratique, non pas une profession intellectuelle, vous ne pouvez l'exercer, contrairement à ce qui en est de moi, que là-bas, dans le monde. Ce n'est qu'au pays plat que vous pouvez être Européen, combattre activement la douleur, à votre manière, favoriser le progrès, utiliser votre temps. Je vous ai parlé de la tâche qui m'incombe pour vous faire souvenir, pour vous rendre à vous-même, pour redresser vos conceptions qui, apparemment, commencent à se brouiller sous des influences atmosphériques. J'insiste auprès de vous : Ayez de la tenue ! Soyez fier et ne vous égarez pas au milieu de ce qui vous est étranger. Évitez ce marécage, cet îlot de Circé, vous n'êtes pas assez Ulysse pour y séjourner impunément. Vous marcherez à quatre pattes, vous vous penchez déjà vers vos extrémités antérieures, bientôt vous commencerez à grogner… Prenez garde !

Tout en exhortant doucement Hans Castorp, l'humaniste avait hoché la-tête avec insistance. Il se tut, les yeux baissés et les sourcils froncés. Il était impossible de lui répondre sur un mode plaisant, ou évasivement, comme Hans Castorp avait pris l'habitude de le faire, et comme cette fois encore, il en envisagea un instant la possibilité. Lui aussi avait baissé les paupières. Puis il haussa les épaules, et dit tout aussi doucement :

– Que dois-je faire ?

– Ce que je vous ai dit.

– C’est-à-dire : repartir ?

M. Settembrini se tut.

– Voulez-vous dire que je dois retourner chez moi ?

– Je vous ai conseillé cela dès le premier soir, ingénieur.

– Oui, et alors j’étais libre de le faire, bien que je jugeasse déraisonnable de jeter ainsi le manche après la cognée, simplement parce que l’air d’ici me portait un peu sur les nerfs. Mais depuis, la situation a tout de même changé. Depuis, il y a eu cette consultation après laquelle le docteur Behrens m’a dit clairement que ce n’était pas la peine de rentrer, puisque sous peu je me verrais contraint de remonter ici, et que si je continuais cette vie dans la plaine, que je le veuille ou non, tout le lambeau de poumon s’en irait au diable.

– Je sais, maintenant vous avez votre justification en poche.

– Oui, vous dites cela ironiquement... avec cette ironie de bon aloi, naturellement, celle qui ne prête à aucun malentendu, qui est une forme directe et classique de rhétorique, – vous voyez, je me rappelle vos propres termes –. Mais pouvez-vous prendre la responsabilité, devant cette photographie, et après les résultats de la radioscopie, et après le diagnostic du docteur, de me conseiller de rentrer chez moi ?

M. Settembrini hésita un instant. Puis il se redressa, ouvrit les yeux, qu’il fixa sur Hans Castorp, fermes et noirs, et répondit avec un accent qui ne manquait pas d’une certaine intention théâtrale et d’une recherche de l’effet :

– Oui, ingénieur, je suis prêt à prendre cette responsabilité.

Mais l'attitude de Hans Castorp, elle aussi, s'était raffermie à présent. Il se tenait les talons joints et regardait en face M. Settembrini. Cette fois, c'était un duel. Hans Castorp tenait tête. Des influences toutes proches le fortifiaient. Ici il y avait un pédagogue, et là tout près il y avait une femme aux yeux bridés. Il ne s'excusa même pas de ce qu'il allait dire ; il n'ajouta pas : « ne m'en veuillez pas ». Il répondit :

– Alors, vous êtes plus prudent pour vous que pour autrui ! Vous n'êtes pas allé, vous, à Barcelone, au congrès des progressistes en dépit de l'interdiction du médecin. Vous avez eu peur de la mort et vous êtes resté ici.

Jusqu'à un certain point la pose de M. Settembrini était incontestablement ébranlée. Il ne sourit pas tout à fait sans peine et dit :

– Je sais apprécier une repartie prompte, même lorsque sa logique frise le sophisme. Il me répugne de concourir dans cet odieux concours qui est d'usage ici ; sinon, je vous répondrais que je suis sensiblement plus malade que vous : malheureusement si malade que je ne conserve plus l'espoir de jamais quitter ce lieu et de pouvoir retourner dans le monde d'en bas, qu'en me dupant moi-même par des artifices. À l'instant où il me paraîtra tout à fait indécent de maintenir plus longtemps cette illusion, je quitterai cet établissement et occuperai pour le restant de mes jours un logement privé, quelque part, dans la vallée. Ce sera triste, mais comme la sphère de mon travail est la plus libre et la plus idéale, cela ne m'empêchera pas de servir jusqu'à mon dernier souffle la cause de l'humanité et de faire front contre l'esprit de la maladie. J'ai déjà attiré votre attention sur la différence qu'il y a à cet égard entre nous. Ingénieur, vous n'êtes pas un homme fait pour défendre ici la meilleure part de vous-même, je l'ai vu dès notre première rencontre. Vous me reprochez de ne pas être parti

pour Barcelone. Je me suis soumis à l'ordre du médecin, pour ne pas me faire périr prématurément. Mais je l'ai fait sous plus fortes réserves, non sans que mon esprit ait protesté orgueilleusement et douloureusement contre l'injonction de mon corps pitoyable. Cette protestation est-elle aussi vivante en vous tandis que vous obéissez aux prescriptions des puissances d'ici, ou n'est-ce pas bien plutôt au corps et à sa tendance néfaste que vous obéissez avec trop d'empressement… ?

– Pourquoi en voulez-vous au corps ? interrompit rapidement Hans Castorp, et il regarda l'Italien de ses yeux bleus grands ouverts dont le blanc était strié de veines rouges. Sa folle témérité lui donnait le vertige, et il s'en rendait compte. « De quoi parlé-je ? pensait-il. Cela devient formidable. Mais me voici sur le pied de guerre avec lui, et, tant que ça ira, je ne lui laisserai pas le dernier mot. Naturellement, il finira par l'avoir quand même, mais ça ne fait rien, j'y trouverai toujours mon profit. Je vais l'exciter. » Il compléta son objection :

– N'êtes-vous pas humaniste ? Comment pouvez-vous être mal disposé envers le corps ?

Settembrini sourit, cette fois sans contrainte, et sûr de lui.

– « Que reprochez-vous à l'analyse ? » cita-t-il, la tête sur l'épaule. « Êtes-vous mal disposé envers l'analyse ? » Vous me trouverez toujours prêt à vous donner la réplique, ingénieur, dit-il en s'inclinant et en saluant d'un geste de la main le plancher, surtout lorsque vous faites preuve d'esprit dans vos objections. Vous ne parlez pas sans élégance. Humaniste, certes ; je le suis. Vous ne me convaincrez jamais de tendances ascétiques. J'approuve, j'honore et j'aime le corps, comme j'approuve, j'honore et j'aime la forme, la beauté, la liberté, la gaieté et la jouissance, – comme je représente le monde des intérêts vitaux contre la fuite sentimentale hors du monde, le *classicismo* contre le romantisme. Je pense que ma position ne

comporte pas d'équivoque. Mais il y a une puissance, un principe auxquels va ma plus haute approbation, mon hommage suprême et ultime, et mon amour, et cette puissance, ce principe, c'est l'esprit. Quelque répugnance que j'éprouve à voir opposer au corps je ne sais quel tissu et quel fantôme de clair de lune que l'on appelle « l'âme », dans l'antithèse entre corps et esprit, le corps signifie le principe mauvais et diabolique, car le corps est nature, et la nature – opposée comme vous le faites, à l'esprit, à la raison, je le répète – est mauvaise, mystique et mauvaise. « Vous êtes humaniste ! » Sans doute, je le suis, car je suis un ami de l'homme, comme Prométhée l'était, un amoureux de l'humanité et de sa noblesse. Mais cette noblesse est sise dans l'esprit, dans la Raison, et c'est pourquoi vous me ferez en vain le reproche d'obscurantisme chrétien… »

Hans Castorp se défendit du geste.

– … Vous élèverez en vain ce reproche, persista Settembrini, si l'humanisme, en son noble orgueil, éprouve la soumission de l'esprit au corps, à la nature d'un jour, comme une humiliation, comme une insulte. Savez-vous que l'on nous a transmis cette parole du grand Plotin qu'il avait « honte d'avoir un corps » ? demanda Settembrini et il exigeait si sérieusement une réponse que Hans Castorp fut obligé d'avouer qu'il entendait cela pour la première fois.

– Porphyre nous a transmis cette parole. Elle est absurde, si vous voulez. Mais l'absurde est ce qui est spirituellement vaillant, et rien ne peut être au fond plus mesquin que l'objection de l'absurdité là où l'esprit tend à maintenir sa dignité contre la nature, se refuse à abdiquer devant elle… Avez-vous entendu parler du tremblement de terre de Lisbonne ?

– Non, – un tremblement de terre ? Je ne vois pas de journaux ici…

– Vous me comprenez mal. Soit dit en passant il est regrettable – et cela caractérise ce lieu – que vous négligiez ici de lire les journaux. Mais vous vous méprenez, le phénomène naturel auquel je fais allusion, n'est pas récent, il s'est produit voici quelque cent cinquante ans...

– Ah ! oui, attendez donc, – c'est juste. J'ai lu que Gœthe avait dit à ce moment-là, la nuit, à Weimar, dans sa chambre à coucher, à son domestique...

– Ah ! ce n'est pas de cela que je voulais parler, l'interrompit Settembrini en fermant les yeux et en agitant en l'air sa petite main brune. D'ailleurs, vous confondez les catastrophes. Vous pensez au tremblement de terre de Messine. Je veux dire la secousse qui a éprouvé Lisbonne, en 1755.

– Excusez-moi.

– Eh bien, Voltaire s'est élevé contre elle.

– C'est-à-dire... comment ? Il s'est élevé ?

– Il s'est révolté, oui. Il n'a pas admis cette fatalité brutale ; et le fait même, il s'est refusé à abdiquer devant lui. Il a protesté au nom de l'esprit et de la Raison contre ce scandaleux excès de la nature dont les trois quarts d'une ville florissante et des milliers de vies humaines ont été victimes... Vous êtes surpris ? vous souriez ? Étonnez-vous toujours ; quant au sourire, je prends la liberté de vous le reprocher ! L'attitude de Voltaire était celle d'un vrai descendant de ces authentiques Gaulois qui envoyaient leurs flèches contre le ciel... Voyez-vous, ingénieur, voilà bien l'hostilité de l'esprit contre la nature, sa fière méfiance envers elle, sa noble obstination dans le droit à la critique à l'égard de cette puissance mauvaise et contraire à la Raison. Car la nature est une puissance et c'est se montrer servile que d'accepter la puissance, que de s'en accommoder...

Notez bien : de s'en accommoder intérieurement. Il n'en est pas autrement de cet humanisme qui ne se laisse impliquer dans aucune contradiction, qui ne se rend coupable d'aucune rechute dans l'hypocrisie chrétienne, lorsqu'elle se décide à voir dans le corps le principe mauvais et adverse. La contradiction que vous croyez apercevoir est au fond toujours la même. « Pourquoi en voulez-vous à l'analyse ? » Je ne lui en veux pas… lorsqu'elle est le fait de l'enseignement, de l'affranchissement et du Progrès. Je lui en veux lorsqu'elle porte en elle le haut-goût nauséabond du tombeau. Il n'en va pas autrement du corps. Il faut l'honorer et le défendre lorsqu'il s'agit de son émancipation et de sa beauté, de la liberté des sens, du bonheur, du plaisir. Il faut le mépriser pour autant qu'il s'oppose au mouvement vers la lumière comme principe de gravité et d'inertie, lui répugner pour autant qu'il représente le principe de la maladie et de la mort, pour autant que son esprit spécifique est l'esprit de la perversion, l'esprit de la décomposition, de la volupté et de la honte…

Settembrini avait prononcé ces derniers mots debout tout près de Hans Castorp, presque sans accent, et très vite, pour en finir. Mais la délivrance s'approchait pour Hans Castorp cerné. Joachim, deux cartes postales en main, entra dans la salle de lecture, le discours du littérateur fut interrompu, et l'habileté avec laquelle il sut faire prendre à son visage une expression légère et mondaine ne manqua pas de faire impression sur son élève, si l'on pouvait nommer ainsi Hans Castorp.

– Vous voilà, lieutenant ! Vous devez avoir cherché votre cousin, pardonnez-moi. Nous avons engagé une conversation, et, si je ne me trompe, nous avons eu une petite querelle. Ce n'est pas un mauvais raisonneur que votre cousin, un jouteur assez dangereux dans la controverse, lorsqu'elle lui tient à cœur.

HUMANIORA[4]

Hans Castorp et Joachim Ziemssen, en pantalons blancs et en vareuses bleues, étaient, après le dîner, assis au jardin. C'était encore une de ces journées d'octobre tant vantées, une journée à la fois chaude et légère, joyeuse et amère, avec un bleu d'une profondeur méridionale au-dessus de la vallée dont les pacages, sillonnés de chemins et habités, verdoyaient encore gaiement dans le fond, et dont les pentes couvertes de forêts rugueuses renvoyaient le son des clarines, ce pacifique tintement de fer-blanc, ingénument musical, qui flottait, clair et paisible, à travers les airs calmes, rares et vides, approfondissant l'atmosphère de fête qui domine ces hautes contrées.

Les cousins étaient assis sur un banc, au bout du jardin, devant un rond-point de petits sapins. L'endroit était situé au bord nord-ouest de la plate-forme enclose, qui, surélevée de cinquante mètres au-dessus de la vallée, formait le piédestal de la propriété du *Berghof*. Ils se taisaient. Hans Castorp fumait. Il en voulait secrètement à Joachim parce que celui-ci, après le dîner, n'avait pas voulu prendre part à la réunion dans la véranda, et, contre son gré, l'avait obligé à venir dans le calme du jardin, en attendant qu'ils reprissent leur cure de repos. C'était tyrannique de la part de Joachim. En somme, ils n'étaient pas des frères siamois. Ils pouvaient se séparer si leurs penchants n'étaient pas les mêmes ! Hans Castorp, après tout, n'était pas ici pour tenir compagnie à Joachim, il était lui-même un malade. Il boudait, tout à sa rancune, et se consolait avec son Maria Mancini. Les mains dans les poches de son veston, ses pieds chaussés de noir étendus devant lui, il tenait entre les

---

4 Traduit du latin : des choses plus humaines. *(Note du correcteur – ELG)*

lèvres, en le laissant pendre légèrement, le long cigare d'un gris mat qui se trouvait encore dans le premier stade de la combustion – c'est-à-dire : dont il n'avait pas encore fait tomber la cendre de l'extrémité tronquée, – et après le repas lourd il jouissait de cet arôme dont il avait complètement repris possession. Si sa manière de s'accoutumer à ce séjour ici consistait en ceci qu'il s'habituait à ne pas s'habituer, à en juger par les réactions chimiques de son estomac, par les nerfs de ses muqueuses sèches portées à saigner, l'assimilation, apparemment, s'était quand même accomplie : insensiblement et sans qu'il eût pu poursuivre ce progrès, au gré des jours, de ces soixante-cinq ou soixante-six jours, il avait reconstitué toute la jouissance organique qu'il tirait de cet excitant ou de ce stupéfiant végétal préparé avec soin. Il était heureux d'avoir retrouvé son pouvoir. La satisfaction morale multipliait la satisfaction physique. Pendant toute la durée de son séjour au lit, il avait épargné sa provision de quelque deux cents cigares ; et il en restait encore. Mais en même temps que son linge, que ses vêtements d'hiver, il s'était fait envoyer par Schalleen encore cinq cents pièces de l'excellente marchandise brémoise, pour être paré à toute éventualité. C'étaient de jolies cassettes laquées, ornées d'une mappemonde, de beaucoup de médailles et d'un pavillon d'exposition entouré de drapeaux flottants et décorés d'or.

Tandis qu'ils étaient assis, voici venir le docteur Behrens à travers le jardin. Il avait pris part ce jour-là au dîner, dans la salle à manger ; à la table de Mme Salomon on l'avait vu joindre ses immenses mains devant l'assiette. Ensuite il s'était sans doute attardé sur la terrasse, avait fait entendre quelques notes personnelles, avait probablement exécuté le tour de force du lacet de soulier, pour quelqu'un qui ne l'avait pas encore vu. Et le voilà qui venait par le chemin de gravier, d'une allure nonchalante, sans blouse, vêtu d'une jaquette à petits carreaux, le melon en bataille, ayant, lui aussi, dans la bouche, un cigare qui était très noir et d'où il tirait de grands nuages de fumée

blanchâtre. Sa tête, sa figure aux joues bleuâtres et échauffées, le nez camus, les yeux humides et bleus avec la moustache retroussée, semblaient petits, en tenant compte de sa longue silhouette légèrement penchée et cassée, des dimensions de ses mains et de ses pieds. Il était énervé : il sursauta visiblement en apercevant les cousins, et parut même un peu confus parce qu'il fut obligé d'aller droit à leur rencontre. Il les salua à sa manière ordinaire, jovialement et avec une de ses expressions habituelles, par un : « Tiens, tiens, Timothée[5] ! », tout en appelant la bénédiction du ciel sur leur digestion et en les invitant à rester assis quand ils voulurent se lever en son honneur.

– Dispensés, dispensés ! Pas tant de façons avec un homme simple comme moi. C'est un honneur qui ne me revient pas du tout, d'autant que vous êtes des malades, l'un comme l'autre. Vous n'avez pas besoin de ça. Rien à dire contre la situation telle qu'elle est.

Et il resta debout en face d'eux, le cigare entre l'index et le médium de sa droite gigantesque.

– Comment trouvez-vous votre quenouille du père Nicot, Castorp ? Faites voir, je suis connaisseur et amateur. La cendre est bonne. Quelle est cette brune beauté ?

– Maria Mancini, Postre de Banquett, de Brème, docteur. Il ne coûte presque rien, dix-neuf pfennigs en tout, mais il a un bouquet comme vous ne le trouvez pas d'habitude dans ces prix-là. Sumatra-Havane, comme vous le voyez. J'en ai pris l'habitude. C'est un mélange plein de ressources et très savoureux mais léger à la langue. Il aime qu'on lui laisse longtemps ses cendres, je les fais tomber deux fois au plus. Naturellement il a aussi ses petits caprices, mais le contrôle de

[5] Citation du poème de Schiller : *Les cigognes d'Ibycus.* (N. d. T.)

la fabrication doit être très minutieux, car le Maria est très solide dans ses qualités et tire avec une régularité parfaite. Puis-je vous en offrir un ?

– Merci. Nous pouvons faire un échange.

Et ils tirèrent leurs porte-cigares.

– Celui-ci a de la race, dit le conseiller, en tendant sa marque. Du tempérament, vous savez, juteux et fort. Saint-Félix Brésil, je m'en suis toujours tenu à ce type. Un vrai remède contre les soucis, qui brûle comme une eau-de-vie, et surtout vers la fin il a quelque chose de fulminant. On recommande une certaine retenue dans les rapports avec lui, on ne peut pas allumer un cigare après l'autre, ce serait au-dessus des forces d'un homme. Mais j'aime mieux une seule bonne bouffée que de la vapeur d'eau pendant toute une journée.

Ils retournèrent entre les doigts les cadeaux qu'ils venaient d'échanger, examinèrent avec une précision de connaisseur ces corps sveltes qui, avec leurs côtes obliques et parallèles, leurs bandes en relief, leurs veines saillantes qu'on eût dit mues par une pulsation, les petites aspérités de leur peau, le jeu de la lumière sur leurs surfaces et leurs arêtes, avaient quelque chose d'organique et de vivant. Hans Castorp exprima cette impression :

– Ces cigares-là, c'est une chose vivante. Ils respirent véritablement. Chez moi, j'avais eu l'idée de conserver Maria Mancini dans une boîte étanche en fer-blanc, pour le mettre à l'abri de l'humidité. Me croirez-vous qu'il est mort ? Il périt et fut mort en l'espace d'une semaine, – plus que des cadavres coriaces !

Et ils échangèrent leurs expériences sur la meilleure façon de conserver des cigares, en particulier des cigares

d’importation. Le conseiller aimait les cigares importés, il n’aurait fumé de préférence que de forts Havanes. Malheureusement, il ne les supportait pas, et deux petits Henry Clay qu’il avait aspirés au cours d’une soirée, raconta-t-il, auraient failli causer sa mort. « Je les avais fumés avec le café, dit-il, l’un après l’autre, sans faire attention. Mais à peine avais-je fini que je commençai à me demander ce qui m’arrivait. Contrairement à mon habitude, je me sentais tout chose ; jamais de la vie je n’avais rien éprouvé de pareil. Rentrer jusque chez moi, je vous assure, ne fut pas facile. Et lorsque je fus arrivé, je réalisai seulement que ça n’allait pas du tout. Les jambes glacées, vous savez, une sueur froide, sur tout le corps, la figure blanche comme un linge, le cœur dans un état, un pouls, tantôt comme un fil et à peine perceptible, tantôt un vacarme, au galop, vous m’entendez, et le cerveau dans une agitation… J’étais persuadé que j’allais danser ma dernière danse. Je dis danser, parce que c’est le mot qui me vint alors et dont j’avais besoin pour caractériser mon état. Car, en somme, c’était tout à fait gai, une vraie fête, bien que j’eusse une peur atroce, ou plus exactement bien que je ne fusse qu’une seule peur, des pieds à la tête. Mais la peur et la gaieté ne s’excluent pas, en somme, tout le monde sait cela. Le garnement qui doit posséder pour la première fois une gamine a peur, lui aussi, et elle de même, ce qui ne les empêche pas de fondre de plaisir. Ma foi, moi aussi, j’aurais presque fondu : le cœur battait, j’étais sur le point de danser ma dernière danse. Mais la Mylendonk, par ses applications, me tira de cet état. Compresses glacées, frictions à la brosse, une injection de camphre, et c’est ainsi que je fus sauvé pour l’humanité. »

Hans Castorp, assis en sa qualité de malade, dévisageait, avec une mine qui témoignait de l’activité de son cerveau, Behrens dont les yeux bleus, larmoyants, durant ce récit, s’étaient emplis de larmes.

– Vous faites aussi quelquefois de la peinture, n'est-ce pas, docteur ? dit-il tout à coup.

Le conseiller fit le simulacre d'un mouvement de recul.

– Par exemple, jeune homme, qu'est-ce que vous me racontez là ?

– Pardon. Je l'avais entendu dire à l'occasion. Cela m'est tout à coup revenu.

– Allons bon ! Alors je ne vais pas essayer de nier. Nous avons tous nos petites faiblesses. Oui, cela m'est arrivé. *Anch'io sono pittore,* comme avait coutume de dire certain Espagnol.

– Des paysages ? demanda Hans Castorp avec une condescendance de mécène. Les circonstances l'amenaient à prendre ce ton.

– Tout ce que vous voudrez, répondit le conseiller avec une vantardise embarrassée, des paysages, des natures mortes, des animaux... Quand on est un homme, on ne recule devant rien...

– Mais pas de portraits ?

– Si, il m'est arrivé aussi de faire un portrait. Voulez-vous me faire une commande ?

– Ha, ha, non ! Mais ce serait très aimable à vous, docteur, si vous vouliez à l'occasion nous montrer vos toiles.

Joachim, lui aussi, après avoir regardé son cousin d'un air surpris, s'empressa d'assurer que ce serait très aimable.

Behrens était ravi, flatté jusqu'à l'enthousiasme. Il rougit de plaisir, et cette fois ses yeux semblèrent vouloir verser des larmes.

– Mais volontiers, s'écria-t-il, mais avec le plus grand plaisir. Mais tout de suite, sur-le-champ, si le cœur vous en dit. Venez ici, venez avec moi, je vous fais un café turc dans la taule.

Et il prit les jeunes gens par la main, les tira de leur banc et les conduisit, suspendu à leurs bras, le long du chemin de gravier, vers son appartement qui, ainsi qu'ils le savaient, était situé dans l'aile voisine nord-ouest du Berghof.

– J'ai fait moi-même autrefois quelques essais dans ce genre, expliqua Hans Castorp.

– Qu'est-ce que vous m'apprenez là ? Vous êtes ferré à l'huile ?

– Non, non, je n'ai pas été au delà de quelques aquarelles Tantôt un bateau, tantôt une marine, des enfantillages. Mais j'aime bien voir des toiles, et c'est pourquoi j'ai pris la liberté...

Joachim surtout se sentit quelque peu rassuré par cet éclaircissement sur l'étrange curiosité de son cousin, et c'était en effet pour lui plus encore que pour le conseiller que Hans Castorp avait rappelé ses propres essais artistiques. Ils arrivaient : de ce côté-ci, il n'y avait pas, comme de l'autre côté, à l'entrée principale, de magnifique portail flanqué de lanternes. Quelques marches arrondies conduisaient à la porte d'entrée en chêne que le docteur ouvrit au moyen d'une clef de son trousseau nombreux. Sa main tremblait : décidément, il était énervé. Une entrée aménagée en vestiaire, les accueillit, où Behrens accrocha son melon à un clou. À l'intérieur, dans la partie exiguë séparée par une porte vitrée du reste de l'immeuble, dans les deux ailes duquel était situé le petit

appartement privé, il appela la domestique et donna ses ordres. Puis il fit entrer ses hôtes par une des portes de droite, avec toute sorte de paroles joviales et engageantes.

Quelques pièces donnant sur la vallée, meublées dans un style banalement bourgeois, communiquaient sans porte de séparation, séparées seulement par des draperies : une salle à manger de style « vieil-allemand », un salon-cabinet de travail, avec un secrétaire au-dessus duquel étaient suspendus une casquette d'étudiant et deux rapières croisées, avec des tapis laineux, avec un divan encastré dans une bibliothèque, et enfin un fumoir meublé « à la turque ». Partout étaient accrochés des tableaux, des toiles du conseiller... Polis et prêts à admirer, les yeux des visiteurs les effleurèrent aussitôt. L'épouse défunte du conseiller était visible en plusieurs endroits : à l'huile et aussi en photographie sur le secrétaire. C'était une blonde un peu énigmatique, vêtue de robes minces et flottantes, qui, les mains jointes près de l'épaule gauche – non pas serrées, mais seulement nouées jusqu'à la première articulation des doigts, – tenait ses yeux ou bien dirigés vers le ciel, ou entièrement baissés et dissimulés sous ses longs cils qui se détachaient obliquement des paupières, – mais jamais la défunte ne regardait le spectateur en face. En dehors d'elle, il y avait surtout des paysages de montagne : des montagnes sous la neige et sous la verdure des sapins, des montagnes entourées des vagues de brouillard des altitudes, et des montagnes dont les contours secs et aigus entaillaient sous l'influence de Segantini un ciel d'un bleu profond. En outre il y avait encore là des chalets, des vaches au fanon pendant sur des pâturages ensoleillés, un coq plumé dont le cou se tordait entre des légumes, des fleurs, des types de montagnards, et bien d'autres choses – tout cela peint avec un certain dilettantisme facile, en couleurs hardiment appliquées qui souvent avaient l'air d'avoir été directement pressées du tube sur la toile, et qui avaient dû mettre longtemps pour sécher, ce qui ne laissait pas de faire un certain effet dans les cas de fautes grossières.

Comme dans une exposition de peinture, ils longèrent les murs en regardant, accompagnés du maître de la maison qui, çà et là, expliquait les sujets, mais qui, le plus souvent, silencieux, et avec l'inquiétude vaniteuse de l'artiste, laissait, avec volupté, reposer ses yeux, en même temps que les étrangers, sur ses œuvres. Le portrait de Clawdia Chauchat était accroché dans le salon, du côté de la fenêtre, et Hans Castorp, à peine entré, l'avait découvert de son œil qui épiait, bien qu'il ne présentât qu'une ressemblance lointaine. Il évita exprès l'endroit, retint ses compagnons dans la salle à manger où il prétendit admirer une vue verte de la vallée de Sergi, avec des glaciers bleuâtres dans le fond, puis, de sa propre initiative, retourna d'abord dans le fumoir turc qu'il examina également de près, la louange aux lèvres, et visita ensuite le premier mur du salon du côté de la porte, invitant aussi parfois Joachim à exprimer son approbation. Enfin, il se retourna et demanda, en marquant une surprise mesurée :

– N'est-ce pas un visage de connaissance, cela ?

– Vous le reconnaissez ? voulut savoir Behrens.

– Mais oui, je ne crois pas que l'on puisse s'y tromper. C'est la jeune femme de la table des Russes bien avec ce nom français...

– Exact, la Chauchat. Cela me fait plaisir que vous la trouviez ressemblante.

– C'est frappant, mentit Hans Castorp, moins par hypocrisie que parce que si tout s'était passé normalement, ils n'auraient même pas dû reconnaître le modèle, – aussi peu que Joachim l'eût jamais reconnu de ses propres moyens, le bon Joachim, abusé, qui, il est vrai, commençait à comprendre, et qui découvrait à présent l'explication vraie, après la fausse que

Hans Castorp avait donnée tout à l'heure. « Ah ! oui », dit-il doucement et il se résigna à aider les autres à examiner le tableau. Son cousin avait su trouver une compensation pour avoir été éloigné de la compagnie sur la véranda.

C'était un buste en demi-profil, un peu moins que grandeur nature, décolleté, avec une écharpe drapée autour des épaules et de la poitrine, entouré d'un large cadre noir, orné au bord de la toile d'une baguette dorée. Mme Chauchat apparaissait de dix ans plus âgée qu'elle n'était en réalité, comme c'est habituellement le cas sur les portraits d'amateurs qui cherchent à rendre le caractère d'une physionomie. Dans toute la figure il y avait trop de rouge, le nez était mal dessiné, la nuance des cheveux n'était pas heureuse, trop près de la couleur paille, la bouche était déformée, le charme spécial de la physionomie n'était pas reconnu ou pas rendu, il était manqué par ce que l'artiste en avait grossièrement exagéré ; l'ensemble, un navet plutôt raté, n'avait qu'une très lointaine parenté avec un portrait. Mais Hans Castorp ne se montrait pas si pointilleux quant à la ressemblance avec Mme Chauchat ; le rapport existant entre cette toile et Mme Chauchat lui suffisait, ce portrait devait représenter Mme Chauchat qui avait elle-même posé dans cet appartement, c'était assez. Avec émotion il répétait :

– En chair et en os !

– Ne dites pas cela, se défendit le conseiller. C'était un boulot formidable, je ne m'imagine pas du tout y avoir réussi, bien que nous ayons eu au moins vingt séances. Comment voulez-vous vous rendre maître d'un visage si embrouillé ? On la croit facile à attraper avec ses pommettes hyperboréennes et avec ses yeux, qui sont des crevasses dans une pâtisserie. Oui, attrape, mon cher ! Si on reste fidèle au détail, on gâche l'ensemble. C'est un véritable rébus. La connaissez-vous ? Peut-être ne devrait-on pas la peindre en sa présence, mais travailler de mémoire. Au fait, la connaissez-vous ?

– Oui, non, superficiellement, comme on peut faire la connaissance des gens, ici…

– Ma foi, j’ai d’elle une connaissance plutôt intérieure, sous-cutanée. La pression artérielle, la tension des tissus et le mouvement de la lymphe, là-dessus je suis assez exactement informé, pour des raisons très précises. La surface présente des difficultés plus considérables. L’avez-vous déjà vu marcher ? Sa figure est pareille à sa démarche : féline. Prenez par exemple les yeux, – je ne parle pas de la couleur qui, elle aussi, a ses ruses, – je veux dire leur emplacement, leur forme. La fente des paupières, me direz-vous, est bridée, oblique. Mais ce n’est qu’une impression. Ce qui vous trompe, c’est l’épicanthe, c’est-à-dire une particularité qui existe chez certaines races et qui consiste en ceci qu’une membrane qui provient de la bosse nasale de ces gens descend du pli de la paupière jusqu’au-dessus du coin intérieur de l’œil. Si vous tendez la peau par-dessus la racine du nez, vous avez un œil comme le nôtre. C’est une mystification assez piquante, mais d’ailleurs pas autrement honorable ; car, observée de près, l’épicanthe nous apparaît comme ayant pour origine une imperfection atavique.

– Ah ! c’est ainsi, dit Hans Castorp. Je ne le savais pas, mais cela m’intéressait depuis longtemps d’apprendre ce qu’il en était de ces yeux.

– Illusion, mystification, confirma le conseiller. Dessinez-les simplement obliques et fendus, et vous serez un homme perdu. Il faut que vous réalisiez cette obliquité, et cette apparence bridée par le même procédé que les réalise la nature, que vous fassiez en quelque sorte de l’illusion sur une illusion ; et il est naturellement nécessaire pour cela, que vous connaissiez l’existence de l’épicanthe. Cela ne fait jamais de mal de savoir. Regardez-moi cette peau, cette peau du corps. Est-ce éloquent, selon vous ?

– Énormément ! dit Hans Castorp, formidablement éloquente, cette peau-là ! Je crois que je n'ai jamais rencontré une peau aussi bien reproduite. On se figure voir les pores.

Et il effleura légèrement du rebord de la main le décolleté du portrait, qui se détachait, très blanc, de la rougeur exagérée de la figure, comme une partie du corps qui n'est pas habituellement exposée à la lumière et qui appelait ainsi avec insistance, intentionnellement ou non, l'idée de la nudité : un effet en tout cas assez grossier.

Néanmoins, l'éloge de Hans Castorp était justifié. Le rayonnement mat des blancs de ce buste délicat mais non pas maigre, qui se perdait dans la draperie bleuâtre de l'écharpe, avait beaucoup de naturel ; visiblement, il avait été peint avec sentiment, mais en dépit d'un caractère un peu doucereux, l'artiste avait su lui prêter une sorte de réalité scientifique et de précision vivante. Il s'était en particulier servi de la surface légèrement grenue de la toile, tirant parti, à travers la couleur à l'huile, en particulier dans la région de la clavicule particulièrement saillante, comme d'une aspérité naturelle de la surface de la peau. Une éphélide, à gauche, là où la poitrine commençait à se diviser, n'avait pas été négligée, et entre les proéminences, on croyait voir transparaître des veines légèrement bleutées. On eût dit que sous le regard du spectateur un frisson à peine perceptible de sensualité avait parcouru cette nudité. Pour nous exprimer hardiment : on pouvait croire distinguer l'émanation, l'invisible et vivante évaporation de cette chair, de telle sorte que, si l'on avait appuyé ses lèvres sur elle, on aurait respiré non pas une odeur de couleur et de vernis, mais l'odeur d'un corps humain. Ce disant, nous rendons les impressions de Hans Castorp. Mais quoiqu'il fût particulièrement disposé à recevoir de telles impressions, il y a lieu de constater objectivement que le décolleté de

Mme Chauchat était de beaucoup le morceau le plus réussi du tableau.

Le docteur Behrens se balançait, les mains dans les poches de son pantalon, sur la plante et les pointes des pieds, tout en contemplant son travail, en même temps que ses visiteurs.

– Cela me fait plaisir, mon cher collègue, dit-il, cela me fait plaisir que cela vous saute aux yeux. C'est, en effet, très utile, et cela ne peut pas faire de mal que l'on sache aussi ce qui se passe sous l'épiderme, et que l'on puisse peindre en même temps ce qui ne se voit pas, en d'autres termes que l'on n'ait pas avec le modèle des rapports purement lyriques ; admettons que l'on exerce accessoirement la profession de médecin, de physiologiste, d'anatomiste, et que l'on ait sa discrète petite connaissance des dessous. Cela peut avoir ses avantages, quoi qu'on dise. Cette peau-là est peinte scientifiquement, vous pouvez vous assurer au microscope de sa vérité organique. Vous ne voyez pas seulement là les couches épithéliales et cornées de l'épiderme, mais on s'est encore représenté en pensée là-dessous le tissu conjonctif, avec ses glandes, ses vaisseaux sanguins et ses papilles, et en dessous la couche graisseuse, le capitonnage, comprenez-vous la doublure qui, par toutes ses cellules grasses, parachève les exquises formes féminines, car ce que l'on savait et ce que l'on a pensé tout en peignant joue un rôle. Cela vous guide la main et cela produit son effet, ça y est et ça n'y est pas ; et c'est là ce qui rend le tout éloquent.

Hans Castorp était feu et flamme pour cette conversation, son front avait rougi, ses yeux parlaient, il ne sut pas d'abord ce qu'il devait répondre, car il avait trop de choses à dire. Tout d'abord, il se proposait de placer le tableau en un endroit plus favorable que ce mur situé à contre-jour, en second lieu il voulait absolument broder sur les paroles du conseiller sur la nature de la peau, laquelle l'intéressait vivement, mais troisièmement il voulait tenter d'exprimer une pensée générale

et philosophique qui lui était venue et qui lui tenait particulièrement à cœur. Tout en portant déjà la main au portrait pour le décrocher, il commença avec hâte :

– Oui, oui ! très bien, c’est important. Je voudrais dire... C’est-à-dire, docteur, vous disiez : « Pas seulement des rapports purement lyriques ». Il serait bon qu’en dehors du rapport lyrique, – c’est là, je crois, ce que vous disiez, – en dehors des rapports artistiques, il existât encore d’autres rapports, bref, que l’on envisageât les choses sous un autre angle, par exemple sous l’angle médical. C’est extraordinairement juste, cela – excusez-moi, docteur, – je veux dire que c’est d’autant plus juste qu’il ne s’agit pas là, au fond, de rapports et de points de vue différents, mais à proprement parler, d’un seul et même point de vue, ou tout au plus de formes différentes, je veux dire : de nuances, c’est-à-dire : de variantes d’un seul et même intérêt, dont l’activité artistique n’est elle-même qu’une partie et une expression, si je puis m’exprimer ainsi. Mais, excusez-moi, je décroche le tableau, il manque absolument de lumière ici, vous allez voir, je vais le placer là-bas sur le divan, si cela ne va pas autrement... Je voulais dire : de quoi s’occupe la science médicale ? Naturellement, je n’y entends rien du tout, mais, en somme, ne s’occupe-t-elle pas de l’homme ? Et le droit, la législation et la jurisprudence ? Encore de l’homme ! Et l’étude des langues qui, le plus souvent, ne se sépare pas de l’exercice de la profession pédagogique ? Et la théologie, le salut des âmes, le pastorat spirituel ? Tout cela concerne l’homme, ce ne sont là qu’autant de variantes d’un seul intérêt important et... capital, à savoir de l’intérêt pour l’homme. En un mot, ce sont des professions humanistes et, lorsque l’on veut les étudier, on commence par apprendre avant tout les langues anciennes, n’est-ce pas ? en guise d’initiation aux formes, comme on dit. Vous vous étonnez peut-être que je parle de cela, moi qui ne suis qu’un réaliste, un technicien. Mais j’y ai pensé récemment, quand j’étais étendu : c’est quand même parfait, c’est quand même merveilleux que l’on place à la base de toute espèce de

profession humaniste l'élément formel, l'idée de forme, de la belle forme, comprenez-vous ? Cela prête à tout cela un caractère noble et superflu, et de plus quelque chose comme du sentiment et... de la courtoisie, – l'intérêt devient presque quelque chose comme une proposition galante... C'est-à-dire, je m'exprime probablement d'une façon très maladroite, mais on voit l'esprit et la beauté qui, somme toute, n'ont jamais fait qu'un, se mêler, en d'autres termes : la science et l'art, et vous m'accorderez que le travail artistique, incontestablement, fait aussi partie de cela, comme cinquième faculté en quelque sorte, qu'il n'est pas autre chose qu'une profession humaniste, une variante de l'intérêt humaniste, dans la mesure où son objet et son but essentiel est une fois de plus l'homme. Il est vrai que dans ma jeunesse je n'ai jamais peint que des bateaux et de l'eau, lorsque j'ai fait des essais dans ce sens, mais ce qu'il y a de plus attirant dans la peinture, est et demeure à mes yeux le portrait, parce qu'il a pour objet immédiat l'homme, et c'est pourquoi je vous ai tout de suite demandé, docteur, si vous vous étiez livré à des essais dans ce domaine... Ne croyez-vous pas qu'à cet endroit-ci, il serait infiniment mieux éclairé ?

Tous deux, Behrens comme Joachim, le regardaient, comme pour lui demander s'il n'avait pas honte de ce qu'il débitait là. Mais Hans Castorp était beaucoup trop occupé de lui-même pour être le moins du monde gêné. Il tenait le portrait contre le mur au-dessus du divan, et attendait qu'on lui répondît s'il n'était pas mieux éclairé en cet endroit-ci. En même temps la bonne apporta, sur un plateau, de l'eau chaude, une lampe à alcool et des tasses à café. Le conseiller lui fit signe de les porter dans le fumoir, et dit :

– Mais s'il en est ainsi, vous devriez vous intéresser à la sculpture plutôt qu'à la peinture... Oui, naturellement, il a plus de lumière ici, si vous croyez qu'il en supporte autant... Je veux dire, à la statuaire parce que c'est elle qui s'occupe le plus

nettement et le plus exclusivement de l'homme en général. Mais prenons garde que l'eau ne s'évapore pas entièrement.

– Très juste, la statuaire, dit Hans Castorp, tandis qu'ils passaient dans l'autre pièce, et il oublia de raccrocher ou de reposer le tableau, il l'emporta, le porta de pied ferme dans la pièce contiguë. Certainement, une Vénus grecque ou un de ces athlètes, c'est là que l'élément humaniste apparaît incontestablement avec le plus de netteté ; au fond c'est ce qu'il y a de plus vrai, le véritable art humaniste lorsqu'on y réfléchit.

– Ma foi, quant à la petite Chauchat, remarqua le conseiller, elle est en somme plutôt un sujet de peinture ; je crois que Phidias ou l'autre dont le nom a une désinence juive auraient froncé le nez devant ce genre de physionomie... Que faites-vous donc ? Pourquoi trimbalez-vous ce navet ?

– Merci, je vais l'appuyer ici contre ma chaise, il y est bien pour le moment. Mais les sculpteurs grecs ne se souciaient pas beaucoup de la tête, ce qui leur importait c'était le corps, c'était peut-être là l'élément proprement humaniste... Et vous disiez donc que la plastique féminine est de la graisse ?

– C'est de la graisse, dit d'un ton catégorique le conseiller, qui avait ouvert un placard et en avait tiré le nécessaire pour préparer son café : un moulin turc en forme de tuyau, la cafetière, le récipient double, pour le sucre et le café moulu ; tous ces objets étaient en cuivre...

« Palmitine, oléine, stéarine », dit-il ; et il versa les grains de café d'une boîte en fer-blanc dans le moulin dont il commença de tourner la manivelle.

« Vous voyez, je fais tout moi-même depuis le commencement, il est deux fois meilleur. – Que pensiez-vous donc ? Que c'était de l'ambroisie ? »

– Non, je le savais. Mais c'est curieux de l'entendre dire, dit Hans Castorp.

Ils étaient assis dans le coin, entre la porte et la fenêtre, autour d'un guéridon en bambou, supportant un plateau de cuivre décoré de motifs orientaux, sur lequel le service à café avait trouvé place, à côté des ustensiles pour fumeurs : Joachim, près de Behrens sur le divan copieusement pourvu de coussins de soie, Hans Castorp, dans un fauteuil de cuir à roulettes contre lequel il avait appuyé le portrait de Mme Chauchat. Un tapis bariolé était étendu sous leurs pieds. Le conseiller remuait le café et le sucre dans la cafetière à long manche, et faisait bouillonner le liquide au-dessus de la lampe à alcool. L'écume brune coula dans les petites tasses et se montra au goût aussi douce que forte.

– La vôtre d'ailleurs aussi, dit Behrens, votre plastique, pour autant qu'il peut en être question, est naturellement de la graisse, sinon dans la même mesure que chez les femmes. Chez nous autres la graisse ne constitue en général que la vingtième partie du poids du corps, tandis que chez les femmes elle en constitue la seizième partie. Sans le tissu élastique du derme, nous ne serions tous que des morilles. Il se relâche à la longue et c'est alors que se produit le fameux et si peu esthétique plissement de la peau. Ce tissu est chargé de graisse surtout à la poitrine et au ventre de la femme, en haut des cuisses, bref partout où il se trouve quelque chose pour le cœur et la main. Les plantes des pieds aussi sont grasses et chatouilleuses.

Hans Castorp tournait entre ses mains le moulin à café en forme de tuyau. Comme tout le service il était sans doute plutôt d'origine hindoue ou persane que d'origine turque. Le style des dessins gravés dans le cuivre, dont les surfaces brillantes se détachaient du fond mat, l'attestait. Hans Castorp considéra

cette décoration, sans aussitôt en saisir les motifs. Lorsqu'il les eut distingués, il rougit tout à coup.

– Oui, c'est un attirail pour Messieurs seuls, dit Behrens. C'est pourquoi je le garde sous clef. Ma perle de cuisinière pourrait en perdre la vue. Mais je ne pense pas que cela puisse vous faire grand mal, à vous autres. C'est une cliente qui m'en a fait cadeau, une princesse égyptienne qui, pendant une petite année, nous a fait l'honneur de séjourner parmi nous. Vous voyez, le dessin se reproduit sur chaque pièce. Rigolo, hein ?

– Oui, c'est curieux, répondit Hans Castorp. Ha, non, cela ne me fait rien, naturellement. On pourrait même en donner une interprétation sérieuse et solennelle, si l'on voulait, bien que ce ne soit pas tout à fait indiqué pour un service à café. Les anciens auraient représenté cela quelquefois sur leurs cercueils. L'obscène et le sacré n'étaient pour eux en quelque sorte qu'une seule et même chose.

– Ma foi, en ce qui concerne la princesse, je crois que c'est l'obscène plutôt qui faisait son affaire. Je tiens d'ailleurs encore d'elle d'excellentes cigarettes, quelque chose d'extra-fin que je n'offre qu'aux occasions exceptionnelles.

Et il tira de son placard la boîte aux couleurs vives pour la présenter à ses hôtes. Joachim remercia et refusa en joignant les talons. Hans Castorp se servît et fuma la cigarette, d'une épaisseur et d'une longueur anormales, décorée d'un sphinx imprimé en or, – et qui était, en effet, exquise.

– Dites-nous donc encore quelque chose de la peau, docteur vous seriez bien aimable, pria-t-il.

Il avait de nouveau tiré à lui le portrait de Mme Chauchat l'avait posé sur ses genoux et le considérait, appuyé au dossier de son siège, la cigarette entre les lèvres.

« Pas précisément de la couche grasse, nous savons maintenant à quoi nous en tenir là-dessus. Mais de la peau humaine en général que vous peignez si bien.

– De la peau ? Vous vous intéressez à la physiologie ?

– Oui, beaucoup. Je m'y suis toujours énormément intéressé. Le corps humain, j'ai toujours eu beaucoup de sens pour cela. Je me suis même quelquefois demandé si je n'aurais pas dû devenir médecin, – à certains égards je crois que cela ne m'aurait pas mal convenu. Car quiconque s'intéresse au corps, s'intéresse aussi à la maladie, surtout à elle, – n'est-il pas vrai ? D'ailleurs, cela ne prouve pas grand'chose, j'aurais pu également embrasser d'autres professions. Par exemple, j'aurais pu me faire ecclésiastique.

– Allons donc ?

– Oui, j'ai eu quelquefois l'impression passagère que j'étais doué pour cela.

– Pourquoi donc êtes-vous devenu ingénieur ?

– Par hasard. Je crois que ce sont plutôt les circonstances extérieures qui en ont décidé.

– Ainsi donc, de la peau ? Que voulez-vous donc que je vous raconte de cette surface de vos sens ? C'est votre cerveau externe, vous me comprenez ? Ontogénétiquement parlant, il a absolument la même origine que l'appareil de vos prétendus organes supérieurs là-haut, dans votre crâne. Le système nerveux central, c'est ce qu'il faut que vous sachiez, n'est qu'une forme évoluée de l'épiderme, et chez les espèces inférieures il n'y a pas de différences entre le central et le périphérique, ces animaux-là flairent et goûtent par la peau, représentez-vous

cela, ils n'ont pas d'autres sens que leur peau – ce doit être tout à fait agréable si on se met à leur place. Par contre, chez des êtres très différenciés, comme vous et moi, l'ambition de la peau se réduit à se montrer chatouilleuse, parce qu'elle n'est qu'un organe de défense et de transmission, mais d'une attention infernale pour tout ce qui approche le corps de trop près, puisqu'elle étend même au dehors des organes du toucher, à savoir les poils, le duvet du corps qui ne se compose que de petites cellules de peau racornies, et qui permettent de distinguer la moindre approche, avant que la peau elle-même soit touchée. Soit dit entre nous, il est même possible que le rôle protecteur et défensif de la peau ne se réduise pas aux seules fonctions physiques... Savez-vous comment vous rougissez et pâlissez ?

– Pas exactement.

– Je dois vous avouer que nous-mêmes nous ne le savons pas exactement, tout au moins en ce qui concerne le rouge de la honte. La chose n'a pas encore été complètement éclaircie, car jusqu'ici on n'a pu établir l'existence aux vaisseaux de muscles extenseurs qui soient mis en mouvement par les nerfs vasomoteurs. Comment gonfle la crête du coq, – ou quelque autre exemple de vantardise qu'il vous plaise de choisir en la circonstance – c'est ce qui est pour ainsi dire mystérieux, surtout lorsque des influences psychiques entrent en jeu. Nous admettons qu'il y a des liaisons entre la substance grise et le centre vasculaire du cerveau. Et, à la suite de certaines excitations, – par exemple : vous êtes profondément honteux, – cette liaison joue et les nerfs vasomoteurs agissent sur la figure, et puis les vaisseaux se dilatent et s'emplissent, de sorte que vous avez une tête comme un dindon, vous êtes là tout gonflé de sang, et vous voyez à peine clair. Par contre, dans d'autres cas, – Dieu sait ce qui vous attend, quelque chose de très dangereusement agréable, si vous voulez, – les vaisseaux sanguins de la peau se rétractent, et la peau devient pâle et

froide, et se défait, et puis vous avez l'air d'un cadavre, à force d'émotion, avec des orbites couleur de plomb et un nez blanc, pointu. Et cependant le sympathique fait bien battre le cœur.

– Ah ! c'est comme ça ? dit Hans Castorp.

– À peu près comme ça. Ce sont des réactions, comprenez-vous ? Mais comme toutes les réactions et tous les réflexes ont naturellement une raison d'être, nous autres physiologistes supposons presque que même ces phénomènes secondaires de réactions psychiques sont en réalité des moyens de défense voulus, des réflexes protecteurs du corps, comme la chair de poule. Savez-vous comment vous avez la chair de poule ?

– Pas très bien non plus.

– Cela c'est une des glandes sébacées qui sécrètent une substance albumineuse, graisseuse, pas précisément appétissante, vous savez, mais elle garde la peau souple pour qu'elle n'éclate et ne se déchire pas de sécheresse, et qu'elle soit agréable au toucher, on ne peut même pas imaginer comment on pourrait toucher la peau humaine sans la cholestérine. Ces glandes sébacées sont renforcées de petits muscles qui peuvent redresser les bulbes, et lorsqu'elles font cela, il vous arrive ce qui est arrivé au gamin auquel la princesse a versé sur le corps le seau de goujons : votre peau devient pareille à une râpe, et lorsque l'excitation est trop forte, les papilles, elles aussi, se dressent, les cheveux se dressent sur votre tête, et les poils sur votre corps, comme chez un porc-épic qui se défend, et vous pouvez dire que vous avez appris à trembler.

– Oh moi, dit Hans Castorp, j'ai déjà souvent appris cela. Je frissonne assez facilement, dans les circonstances les plus diverses. Ce qui m'étonne, c'est seulement que les papilles se dressent en des circonstances si variées. Lorsque quelqu'un passe avec un crayon d'ardoise sur du verre, on a la chair de

poule, et une musique particulièrement belle vous fait le même effet, et lorsque, à l'occasion de ma confirmation, j'ai pris part à la sainte Cène, j'ai eu une chair de poule après l'autre, les frissons et les chatouillements ne voulaient pas du tout s'arrêter. C'est tout de même bizarre, et on se demande par quoi ces petits muscles sont mis en mouvement.

– Oui, dit Behrens. L'irritation est l'irritation. Le pourquoi de l'irritation importe peu au corps. Que ce soient des goujons ou la sainte cène, les papilles se redressent.

– Docteur, dit Hans Castorp, et il considéra le tableau sur ses genoux, ce à quoi je voulais encore revenir... Vous parliez tout à l'heure de phénomènes intérieurs, de mouvements de la lymphe et de choses analogues... Qu'en est-il ? J'aimerais bien en savoir plus long sur le mouvement de la lymphe par exemple, si vous étiez assez aimable, cela m'intéresse vivement.

– Je le crois volontiers, répliqua Behrens. La lymphe est ce qu'il y a de plus fin, de plus intime et de plus délicat dans toute l'activité du corps, je suppose que vous vous en doutez vaguement puisque vous me posez cette question. On parle toujours du sang et de ses mystères, et on tient le sang pour un liquide tout particulier. Mais la lymphe est le suc des sucs, l'essence, savez-vous, un lait sanguin, un liquide absolument délicieux, – après une alimentation grasse il a d'ailleurs précisément l'aspect du lait.

Et tout guilleret, il commença, en un langage imagé, de décrire comment ce sang, ce bouillon d'un rouge de manteau de théâtre, produit par la respiration et la digestion, saturé de gaz, chargé du chyle alimentaire, fait de graisse, d'albumine, de fer, de sucre et de sel, qui, à une température de 38 degrés, était chassé par la pompe du cœur à travers les vaisseaux et entretenait partout dans le corps la nutrition, la chaleur animale, en un mot la vie même, comment ce sang n'atteignait

pas les cellules elles-mêmes, mais comment la pression sous laquelle il était, faisait transpirer un extrait laiteux du sang à travers les parois des vaisseaux et l'infiltrait dans les tissus, de telle sorte qu'il pénétrait partout, qu'il comblait chaque fente, dilatait et tendait tout l'élastique tissu conjonctif. Cela, c'était la tension des tissus, le *turgor*, et c'était encore grâce au *turgor* que la lymphe, après avoir aimablement parcouru les cellules et assuré leur nutrition, était renvoyée dans les vaisseaux lymphatiques, les *vasa lymphatica*, et retournait dans le sang, chaque jour à raison d'un litre et demi. Il décrivit le système de conduits et d'aspiration des vaisseaux lymphatiques, parla du canal galactophore qui recueille la lymphe des jambes, du ventre et de la poitrine, d'un bras et d'un côté de la tête, puis des délicats organes-filtres qui étaient partout formés dans les vaisseaux lymphatiques, nommés glandes lymphatiques et situés au cou, dans le creux de l'épaule, dans les articulations des coudes, dans le jarret et en d'autres endroits non moins intimes et délicats. « Il peut se produire là des enflures, déclara Behrens, et c'est précisément de là que nous sommes partis tout à l'heure. Des grossissements des glandes lymphatiques, disons par exemple aux articulations des genoux et des coudes, comme des tumeurs hydropiques ici ou là, et il y a toujours une raison à cela, si même elle n'est pas nécessairement belle. Dans certaines circonstances on peut être facilement amené à supposer une obstruction des vaisseaux lymphatiques d'origine tuberculeuse. »

Hans Castorp garda le silence.

– Oui, dit-il doucement, après une pause, c'est ainsi. J'aurais parfaitement pu devenir médecin. Le canal galactophore. La lymphe des jambes... Cela m'intéresse beaucoup. – Qu'est-ce que le corps ? s'écria-t-il tout à coup, éclatant avec une impétuosité soudaine. Qu'est-ce que la chair ? Qu'est-ce que le corps humain ? De quoi se compose-t-il ? Dites-

nous cela cet après-midi, docteur ! Dites-nous cela une fois pour toutes, et exactement, pour que nous le sachions.

– D'eau, répondit Behrens. Vous vous intéressez donc aussi à la chimie organique ? C'est pour la plus large part, d'eau que se compose le corps humain et « humaniste », de rien de meilleur ni de pire, il n'y a pas là de quoi s'emballer. La substance sèche représente à peine vingt-cinq pour cent, dont vingt pour cent sont du simple blanc d'œuf, des albuminoïdes, si vous voulez vous exprimer en termes un peu plus nobles, auxquels ne s'est en somme ajouté qu'un peu de graisse et de sel, c'est à peu près tout.

– Mais ce blanc d'œuf. Qu'est-ce que c'est ?

– Toute sorte d'éléments. Du carbone, de l'hydrogène, de l'azote, de l'oxygène, du soufre. Quelquefois encore du phosphore. Vous manifestez vraiment une soif exceptionnelle de savoir. Beaucoup d'albumines sont combinées avec des hydrates de carbone c'est-à-dire avec du sucre de raisin et de l'amidon. Avec l'âge la chair devient coriace, cela provient du fait que la gélatine augmente dans le tissu conjonctif, la gélatine, comprenez-vous, la partie essentielle des os et du cartilage. Que vous dire encore ? Nous avons là dans le plasma musculaire une sorte d'albumine le myosinogène qui, dans un corps mort, se fige en fibrine musculaire et provoque la rigidité du cadavre.

– Ah oui, la rigidité du cadavre, dit Hans Castorp gaiement. Très bien, très bien. Et ensuite vient l'analyse générale, l'anatomie du tombeau.

– Oui, bien entendu. Vous avez d'ailleurs joliment dit cela. La chose alors s'étend. On se répand en quelque sorte. Pensez donc, toute cette eau ! Et les autres ingrédients sans vie se

conservent très mal, en pourrissant, ils se décomposent en combinaisons plus simples, en combinaisons inorganiques.

– Pourriture, décomposition, dit Hans Castorp, n'est-ce pas là combustion, combinaison avec l'oxygène, autant que je sache ?

– Très juste. Oxydation.

– Et la Vie ?

– Aussi. Aussi, jeune homme. Aussi de l'oxydation. La vie est principalement une oxydation de l'albumine des cellules, c'est de là que provient cette bonne chaleur animale, que l'on a parfois en excès. Oui, vivre c'est mourir, il n'y a rien à enjoliver là dedans, – *une destruction organique*, comme je ne sais quel Français, en sa légèreté innée, a une fois appelé la vie. D'ailleurs, c'est l'odeur qu'elle a, la vie. Lorsque nous croyons qu'il en est autrement, c'est notre jugement qui est corrompu.

– Et lorsqu'on s'intéresse à la vie, dit Hans Castorp, on s'intéresse notamment à la mort. N'est-ce pas vrai ?

– Mon Dieu, il y a finalement entre les deux une sorte de différence. La vie, c'est que, dans la transformation de la matière, la forme subsiste.

– Pourquoi conserver la forme ? dit Hans Castorp.

– Pourquoi ? Écoutez, ce n'est pas le moins du monde humaniste, ce que vous me dites là.

– La forme, on s'en fiche.

– Vous avez décidément quelque chose d'entreprenant aujourd'hui. Vraiment, quelque chose d'agressif. Mais je vous

laisse maintenant, dit le conseiller. Je tombe en mélancolie, dit-il, et il étendit sa main énorme au-dessus de ses yeux. Voyez-vous, cela me prend comme cela. J'ai pris du café avec vous, et cela m'a fait plaisir, et voilà tout à coup que cela me prend, que je deviens mélancolique. Je vous prie, Messieurs, de m'excuser. J'ai été ravi de vous avoir et cela m'a fait le plus grand plaisir...

Les cousins s'étaient levés. Ils se reprochaient, dirent-ils, d'avoir si longtemps retenu le conseiller... Il leur assura qu'il n'y avait pas de quoi. Hans Castorp se hâta de porter le portrait de Mme Chauchat dans la pièce voisine et de le raccrocher à sa place. Ils ne retournèrent pas dans le jardin pour regagner leur quartier. Behrens leur indiqua le chemin à travers la maison, en les accompagnant jusqu'à la porte vitrée. Sa nuque semblait saillir plus que d'habitude, dans l'état d'âme qui l'avait subitement envahi, il clignotait de ses yeux larmoyants, et sa moustache oblique, par suite de son retroussement unilatéral, avait pris une expression pitoyable.

Tandis qu'ils suivaient les corridors et les escaliers, Hans Castorp dit :

– Tu m'accorderas que c'était une bonne idée.

– En tout cas, c'était un changement, répondit Joachim. Et par la même occasion vous avez parlé de bien des choses, il faut en convenir. J'ai même trouvé que tout cela allait un peu sens dessus dessous. Mais il est grand temps qu'avant le thé nous allions encore pour vingt minutes à la cure de repos. Tu dois trouver que de cela on s'en fiche, entreprenant comme tu l'es depuis quelque temps. Mais il est vrai que tu en as moins besoin que moi.

RECHERCHES

C'est ainsi qu'arriva ce qui devait arriver et ce que Hans Castorp, il y avait peu, n'eût même pas imaginé en rêve : l'hiver survint, l'hiver d'ici que Joachim connaissait déjà parce que le précédent avait été au beau milieu de son règne lorsqu'il était arrivé, mais dont Hans Castorp avait un peu peur, bien qu'il se sût parfaitement équipé. Son cousin s'efforça de le rassurer.

– Il ne faut pas te le représenter sous un jour trop effrayant ; ce n'est pas précisément un hiver arctique. On sent peu le froid, grâce à la sécheresse de l'air et au calme. Lorsqu'on se couvre bien, on peut rester jusque tard dans la nuit sur le balcon, sans avoir froid. C'est cette histoire du changement de température au-dessus de la limite du brouillard, il fait plus chaud dans les couches supérieures, autrefois on ne savait pas encore cela. Il fait plutôt froid lorsqu'il pleut. Mais tu as à présent ton sac de couchage, et on chauffe même un peu, quand le froid devient trop vif.

D'ailleurs, il ne pouvait être question d'assaut par surprise, ni de brusquerie, l'hiver vint lentement ; pour commencer il ne parut pas très différent de maints autres jours comme on en avait eu au plein de l'été. Pendant quelques jours, le vent du sud avait soufflé, le soleil pesait, la vallée semblait raccourcie et rétrécie ; proches et dures les coulisses alpines paraissaient à son entrée. Puis, des nuages se levèrent, s'avancèrent du Pic Michel et du Tinzenhorn vers le nord-est, et la vallée s'obscurcit. Puis, il plut abondamment. Ensuite la pluie devint impure, d'un gris blanchâtre, de la neige s'y était mêlée, la vallée fut envahie par des tourbillons, et comme ceci dura assez longtemps, et que, dans l'intervalle, la température elle aussi, avait sensiblement baissé, la neige ne put fondre complètement, elle était mouillée, mais elle resta ; la vallée s'étendait sous un vêtement blanc,

mince, humide, rapiécé, sur lequel tranchait le rugueux manteau d'aiguilles des pentes noires ; dans la salle à manger les radiateurs commençaient à tiédir. On était au début de novembre, aux environs de la Toussaint ; et ce n'était pas nouveau. En août déjà ç'avait été ainsi et depuis longtemps l'on s'était déshabitué de considérer la neige comme un privilège de l'hiver. Sans cesse et en toute saison, fût-ce parfois de loin, on avait eu de la neige sous les yeux, car toujours des restes et des vestiges en scintillaient dans les fentes et les crevasses de la chaîne rocheuse du Raetikon qui semblait fermer l'entrée de la vallée, et toujours les majestés montagneuses les plus lointaines du Sud avaient étincelé de neige. Mais cette fois, l'une et l'autre durèrent : la chute des neiges et la baisse de température. Le ciel pesait, gris-pâle et bas, sur la vallée, se défaisait en flocons qui tombaient silencieusement et sans arrêt, en une abondance exagérée et un peu inquiétante, et, d'heure en heure, il faisait plus froid. Vint le matin, où Hans Castorp eut sept degrés dans la chambre, et le lendemain il n'en avait plus que cinq. C'était le frimas qui se tenait dans ces limites, mais qui durait. Il avait gelé la nuit, à présent il gelait aussi le jour, du matin jusqu'au soir, et en même temps il continuait de neiger, avec de brèves interruptions, le quatrième et le cinquième, puis le septième jour. La neige s'amoncelait à présent, elle devenait presque une gêne. Sur le sentier de service jusqu'au banc du ruisseau ainsi que sur le chemin qui conduisait dans la vallée, on avait dû frayer des pistes ; mais elles étaient étroites, il n'y avait pas moyen de s'en écarter, lorsqu'on rencontrait quelqu'un il fallait s'effacer dans le rempart de neige, et l'on enfonçait jusqu'aux genoux. Un rouleau compresseur en pierre, traîné par un cheval qu'un homme tenait par la bride, roulait toute la journée sur les routes du bourg là-bas, et un traîneau jaune, ayant l'aspect d'une vieille diligence franconienne, précédé d'un chasse-neige qui, pareil au soc d'une charrue, fendait et rejetait les masses blanches, reliait le quartier du Casino et la partie nord, nommée Davos-Dorf, de l'agglomération. Le monde, le monde étroit, haut et perdu de ceux d'ici en haut, apparaissait donc capitonné

et emmitouflé, il n'y avait pas un pieu ni un piquet qui ne portât sa calotte blanche, les marches de l'escalier du *Berghof* disparaissaient, se transformaient en un plan incliné, de lourds coussins aux formes drolatiques pesaient partout sur les branches des pins, ici ou là la masse glissait, se défaisait en poussière et, nuage ou brouillard blanc, se répandait entre les troncs. Couvertes de neige étaient les montagnes alentour, pleines d'aspérités dans les régions inférieures ; mollement recouverts, les sommets aux formes variées qui dépassaient la limite des arbres. Il faisait sombre, le soleil ne paraissait que comme une lueur pâle derrière le voile. Mais la neige versait une lumière indirecte et adoucie, une clarté laiteuse qui avantageait le monde et les hommes, encore que les nez fussent rouges, sous les bonnets de laine blanche ou de couleur.

Dans la salle à manger aux sept tables, cette entrée de l'hiver, de la grande saison de ces contrées, dominait les conversations. Beaucoup de touristes et de sportifs, disait-on, étaient arrivés et peuplaient les hôtels, de Dorf à Platz. On évaluait l'épaisseur de la neige tombée à soixante centimètres, et l'on disait qu'elle était idéale pour les skieurs. On travaillait activement à la piste de bobsleigh qui, sur l'autre versant, conduisait de la Schatzalp à la vallée, et ces prochains jours déjà elle pourrait être inaugurée, à condition que le *Fœhn* ne contrariât pas ces espérances. On se réjouissait d'assister au mouvement des bien-portants, des pensionnaires d'en-bas, qui allait de nouveau commencer, aux fêtes sportives et aux courses auxquelles on comptait bien assister malgré l'interdiction, en négligeant la cure de repos et en faisant l'école buissonnière. Il y avait du nouveau, apprit Hans Castorp, une invention du Nord, le *skikjoering*, une course dont les participants se feraient traîner par des chevaux. Pour cette occasion il faudrait s'échapper. – De Noël aussi il était question.

De Noël ? Non, Hans Castorp n'y avait pas encore songé. Il avait pu facilement dire et écrire que, de l'avis du médecin, il

devrait passer l’hiver ici, avec Joachim. Mais ceci impliquait, comme il apparaissait à présent, qu’il passerait ici l’hiver, et cela avait sans doute quelque chose d’effrayant pour son cœur parce que – et pas seulement pour cette raison – il n’avait jamais passé ce temps ailleurs que dans son pays natal, au sein de la famille. Allons, mon Dieu, il fallait donc se soumettre à cela. Il n’était plus un enfant, Joachim ne paraissait pas non plus s’en ressentir particulièrement et semblait s’en accommoder sans lamentations ; et sous quelle latitude, dans quelles circonstances Noël n’avait-il pas déjà été fêté de par le monde ?

Malgré tout, il lui paraissait un peu prématuré de parler de Noël avant le premier avent ; il y avait encore six bonnes semaines jusque-là. Mais on les enjambait, on les « dévorait » dans la salle à manger – phénomène intérieur dont Hans Castorp avait sans doute pour son compte acquis l’expérience, s’il n’était pas encore habitué à s’y livrer en un style aussi hardi que ses compagnons de vie plus anciens. De telles étapes dans le cours de l’année comme la fête de Noël, leur semblaient justement des points de repère, comme une sorte d’agrès grâce auxquels on pouvait se balancer et voltiger agilement par-dessus les intervalles vides. Ils avaient tous de la fièvre, leur nutrition s’accélérait, leur vie physique était accentuée et stimulée – peut-être cela tenait-il au fait qu’ils faisaient passer le temps avec une telle rapidité et en gros. Il n’eût pas été surpris qu’ils eussent tenu Noël pour une date déjà franchie et qu’ils eussent immédiatement parlé du Nouvel an et du Carnaval. Mais on n’était quand même pas aussi superficiel et aussi désordonné dans la salle à manger du *Berghof.* À Noël on s’arrêtait, cette fête causait des soucis et des préoccupations. On délibérait sur le cadeau commun qui, selon l’usage établi dans la maison, devait être remis le soir de Noël au directeur, le docteur Behrens, et en vue duquel une souscription avait lieu. L’année passée on lui avait offert une malle, au dire de ceux qui étaient ici depuis plus d’une année. On parlait cette fois-ci d’une nouvelle table d’opérations, d’un chevalet, d’une pelisse, d’un

fauteuil à bascule, d'un stéthoscope incrusté d'ivoire ou d'autre chose, et Settembrini, interrogé, recommanda la souscription à un ouvrage lexicographique intitulé « Sociologie des souffrances » qui, disait-il, était en préparation ; mais seul un libraire, placé depuis peu à la table de la Kleefeld, opina dans le même sens. On n'avait pas encore réussi à s'entendre. L'entente avec les pensionnaires russes présentait des difficultés particulières. La somme fut divisée. Les Moscovites déclarèrent vouloir faire en toute indépendance, de leur côté, un cadeau à Behrens. Mme Stoehr manifesta pendant des journées entières la plus grande inquiétude à cause d'une somme de dix francs qu'elle avait imprudemment avancée, lors de la quête, à Mme Iltis, et que celle-ci « oubliait » de lui rembourser. Elle « oubliait » ! Les tons sur lesquels Mme Stoehr prononçait ce mot étaient infiniment dégradés, mais tous calculés pour exprimer le doute le plus profond sur cet « oubli » qui semblait vouloir persister, en dépit de toutes les allusions et des rappels les plus délicats, que Mme Stoehr assurait ne pas manquer de multiplier. Plusieurs fois, Mme Stoehr déclara renoncer et faire cadeau à Mme Iltis de la somme due. « Je paie donc pour moi et pour elle, dit-elle. La honte n'est pas pour moi. » Mais finalement, elle avait trouvé un moyen dont elle fit part à ses commensaux parmi l'hilarité générale : elle s'était fait payer les dix francs par « l'administration » et les avait fait porter sur le compte de Mme Iltis, de sorte que la débitrice nonchalante se trouva jouée et que cette affaire fut enfin réglée.

Il avait cessé de neiger. Le ciel se découvrait en partie ; des nuages gris-bleu qui s'étaient séparés laissaient filtrer des regards du soleil qui coloraient le paysage de bleu. Puis il fit tout à fait clair. Un froid serein régna, une splendeur hivernale, pure et tenace, en plein novembre, et le panorama derrière les arceaux de la loge de balcon, les forêts poudrées, les ravines comblées de neige molle, la vallée blanche, ensoleillée sous le ciel bleu et rayonnant, étaient magnifiques. Le scintillement cristallin, l'étincellement adamantin régnaient partout. Très

blanches et noires, les forêts étaient immobiles. Les contrées du ciel éloignées de la lune étaient brodées d'étoiles. Des ombres aiguës, précises et intenses, qui semblaient plus réelles et plus importantes que les objets eux-mêmes, tombaient des maisons, des arbres, des poteaux télégraphiques sur la plaine scintillante. Quelques heures après le coucher du soleil, il faisait sept ou huit degrés au-dessous de zéro. Le monde semblait voué à une pureté glacée, sa malpropreté naturelle semblait cachée et figée dans le rêve d'une fantastique magie macabre.

Hans Castorp se tenait très avant dans la nuit dans la loge de son balcon, au-dessus de la vallée hivernale et enchantée, beaucoup plus longtemps que Joachim qui se retirait à dix heures ou à peine un peu plus tard. Il avait approché son excellente chaise-longue au capitonnage pliant et au rouleau qui soutenait la nuque, de la balustrade de bois où s'étendait un coussin de neige. Sur le guéridon blanc, à côté de lui, brûlait la petite lampe électrique et, à côté d'une pile de livres, était posé un verre de lait gras que l'on servait encore vers neuf heures dans la chambre de tous les habitants du *Berghof* et dans lequel Hans Castorp versait une gorgée de cognac pour le rendre potable. Déjà il avait eu recours à tous les moyens de protection disponibles contre le froid, à l'appareil au grand complet. Il disparaissait jusqu'à la poitrine dans le sac de fourrure boutonné qu'il avait acheté à temps, dans un magasin spécialisé de la station, et il avait roulé autour de ce sac, selon le rite, les deux couvertures en poil de chameau. Il portait en outre sur ses vêtements d'hiver sa courte pelisse, sur la tête un bonnet de laine, aux pieds des souliers en feutre, et aux mains d'épais gants fourrés qui ne pouvaient, il est vrai, empêcher les mains de s'engourdir.

Ce qui le tenait si longtemps dehors, jusque vers et après minuit (longtemps après que le couple des Russes ordinaires avait quitté la loge voisine), c'était sans doute aussi la magie de la nuit d'hiver, surtout que jusqu'à onze heures la musique s'y

mêlait, qui, de plus près ou de plus loin, montait de la vallée, mais c'était surtout de la paresse et de la surexcitation, l'une et l'autre à la fois et en parfait accord ; à savoir la paresse et la fatigue de son corps ennemi de tout mouvement, et l'agitation de son esprit absorbé auquel certaines études nouvelles qu'avait entreprises le jeune homme n'accordaient plus aucun repos. La température le fatiguait, le froid exerçait sur son organisme un effet épuisant. Il mangeait beaucoup, il profitait des formidables repas du Berghof, où des oies rôties succédaient à un rosbif garni, avec cet appétit anormal qui était ici tout à fait dans l'ordre, et en hiver, il était en proie à une somnolence constante, de sorte que, par ces nuits de lune, il s'endormait souvent sur les livres qu'il traînait avec lui (et que nous allons énumérer plus tard), pour poursuivre après quelques minutes ses recherches inconscientes. Parler avec animation – et plus qu'au pays plat il avait ici un penchant à bavarder vite, sans frein et d'une manière presque osée, – parler vite avec Joachim, durant leurs promenades à travers la neige, l'épuisait beaucoup. Vertige et tremblement, une impression d'étourdissement et d'ivresse le gagnaient, et sa tête s'échauffait. Sa courbe avait monté depuis le commencement de l'hiver, et le conseiller Behrens avait parlé d'injections auxquelles il avait recours en cas de température obstinée et auxquelles les deux tiers des pensionnaires, y compris Joachim, devaient se soumettre régulièrement. Mais cette combustion accrue de son corps, pensait Hans Castorp, était précisément en rapport avec cette agitation et cette mobilité spirituelle qui, pour une part, le tenait si tard dans la scintillante nuit glacée, sur sa chaise-longue. La lecture qui le captivait lui suggérait de telles explications.

On lisait beaucoup dans les salles de cure et sur les balcons privés du sanatorium international *Berghof*, – surtout les débutants et les pensionnaires qui faisaient des séjours brefs ; car les pensionnaires qui étaient ici depuis de longs mois ou depuis plusieurs années avaient depuis longtemps appris à détruire le temps même sans distractions ni occupations

intellectuelles, et à le faire s'écouler grâce à une virtuosité intérieure ; ils déclaraient même que c'était une maladresse de novices que de se cramponner dans ce but à un livre. Tout au plus devait-on en poser un sur ses genoux ou sur le guéridon, cela suffisait parfaitement pour que l'on se sentît pourvu du nécessaire. La bibliothèque de la maison, polyglotte et riche en ouvrages illustrés, le répertoire élargi d'une salle d'attente de dentiste, était à la disposition de tous. Des romans venant du cabinet de lecture de Platz étaient échangés. De temps à autre surgissait un livre, un écrit, que l'on se disputait et vers lequel même ceux qui avaient cessé de lire, étendaient les mains avec un flegme hypocrite. À l'époque à laquelle nous sommes arrivés, un cahier mal imprimé circulait de main en main, introduit par « Monsieur Albin » et qui s'intitulait : « L'art de séduire ». Le texte en était traduit littéralement du français ; la syntaxe même de cette langue avait été conservée, dans la traduction, ce qui prêtait à l'exposé beaucoup d'allure et une certaine élégance aguichante. L'auteur exposait la philosophie de l'amour physique et de la volupté dans un esprit de paganisme mondain et épicurien. Mme Stoehr l'eut bientôt lu et le trouva « enivrant ». Mme Magnus, celle qui avait de l'albumine, l'approuva sans réserves. Son époux, le brasseur, prétendit pour sa part avoir à beaucoup d'égards tiré profit de cette lecture, mais déplora que Mme Magnus en eût pris connaissance, car ces choses-là « gâtaient » les femmes et leur donnaient des idées peu modestes. Cette parole accrut naturellement l'intérêt que d'autres prêtèrent à cet ouvrage. Entre deux dames de la salle d'en bas, arrivées en octobre, Mme Redisch, la femme d'un industriel polonais, et une certaine veuve Hessefeld, de Berlin, dont chacune affirmait s'être inscrite la première pour cette lecture, il y eut après le dîner une scène peu édifiante, à vrai dire brutale même, à laquelle Hans Castorp fut obligé d'assister du haut de sa loge de balcon, et qui se termina par une crise d'hystérie chez une des deux dames – ce pouvait être la Redisch, mais ce pouvait tout aussi bien être la Hessefeld – et par le transport dans sa chambre de la femme malade de fureur. La

jeunesse s'était emparée du traité avant les personnes d'âge mûr. Elle l'étudia pour une part en commun, après le souper, dans différentes chambres. Hans Castorp vit le jeune homme à l'ongle le remettre dans la salle à manger à une jeune malade légère, récemment arrivée, Fraenzchen Oberdank, une petite jeune fille, récemment amenée par sa mère et dont une raie divisait les cheveux blonds.

Peut-être y avait-il des exceptions, peut-être y avait-il des pensionnaires qui occupaient les heures de leur cure de repos par quelque occupation intellectuelle sérieuse, par quelque étude utile, ne fût-ce que pour garder un contact avec la vie d'en-bas, ou prêter au temps un peu de poids et de profondeur, afin qu'il ne fût pas du temps pur, et rien de plus. Peut-être, en dehors de M. Settembrini, qui s'efforçait d'abolir les souffrances, et du brave Joachim avec ses grammaires russes, y avait-il encore ici ou là quelqu'un qui avait un souci analogue, sinon parmi les habitués de la salle à manger, ce qui était vraiment improbable, du moins parmi les alités ou, peut-être bien, les moribonds. Hans Castorp inclinait à l'admettre. Quant à lui, comme *Ocean Steamships* ne lui disaient décidément plus rien, il avait fait venir, en même temps que ses vêtements d'hiver, quelques livres relevant de sa profession, des ouvrages techniques sur la construction des bateaux.

Mais ces volumes avaient été négligés au profit d'autres qui appartenaient à un secteur et à une faculté toute différente, et au sujet desquels le jeune Hans Castorp s'était intéressé. C'étaient des ouvrages d'anatomie, de physiologie et de biologie, rédigés en différentes langues, en allemand, en français et en anglais, et ils lui avaient été un jour envoyés par un libraire, apparemment parce qu'il les avait commandés, et cela de sa propre initiative lors d'une promenade qu'il avait faite à Platz, sans Joachim, qui avait été justement convoqué pour son injection ou pour passer à la bascule. Joachim vit avec surprise ces livres dans les mains de son cousin. Ils avaient coûté cher,

comme c'est le cas des ouvrages scientifiques. Les prix étaient encore inscrits à l'intérieur de la reliure et sur les couvertures. Il demanda pourquoi Hans Castorp s'il voulait lire de tels ouvrages, ne les avait pas empruntés au docteur Behrens, qui possédait un assortiment riche et bien choisi de ce genre de littérature. Mais Hans Castorp répondit qu'il voulait les avoir à lui, qu'on lisait tout autrement lorsque le livre vous appartenait ; de plus, il aimait souligner et marquer des passages au crayon. Durant des heures Joachim entendait dans la loge de son cousin le bruit du coupe-papier qui sépare les feuillets brochés.

Les volumes étaient lourds et peu maniables ; Hans Castorp, étendu, en appuyait le bord inférieur sur sa poitrine, sur son estomac. Cela lui pesait, mais il le supportait : la bouche entr'ouverte, il laissait ses yeux parcourir les passages savants qui étaient, presque inutilement, éclairés par la lueur rougeâtre de la lampe sous son abat-jour, – car on eût pu, au besoin, les lire à la clarté de la lune – les accompagnait de la tête jusqu'à ce que son menton reposât sur sa poitrine, position dans laquelle le liseur demeurait quelque temps, réfléchissant, somnolent ou à moitié somnolent, avant de relever son visage vers la page suivante. Il se livrait à des recherches profondes ; il lisait, tandis que la lune suivait son orbite par-dessus la vallée de haute montagne scintillante de cristaux, il lisait des choses sur la matière organique, sur les qualités du protoplasme, de cette substance sensible qui se maintient en un étrange état intérimaire entre la composition et la décomposition, et sur le développement de ses formes issues de formes originelles, mais toujours présentes, il lisait en prenant une part fervente à la vie et à son mystère sacré et impur.

Qu'était-ce que la vie ? On ne le savait pas. Elle avait conscience d'elle-même, incontestablement, dès qu'elle était vie, mais elle-même ne savait pas ce qu'elle était. Incontestablement, la conscience, en tant que sensibilité,

s'éveillait jusqu'à un certain point encore chez les formes les plus inférieures, les plus primitives de l'existence ; il était impossible de lier la première apparition de phénomènes conscients à un point quelconque de son histoire générale ou individuelle, de faire dépendre, par exemple, la conscience de l'existence d'un système nerveux. Les formes animales inférieures n'avaient pas de système nerveux, encore moins avaient-elles un cerveau, et cependant personne ne se serait hasardé à contester qu'elles eussent des réflexes. De plus, on pouvait arrêter la vie, la vie elle-même, non pas seulement les organes particuliers de la sensibilité qui la constituaient, pas seulement les nerfs. On pouvait momentanément suspendre la sensibilité de toute matière douée de vie, dans le règne végétal comme dans le règne animal, on pouvait engourdir des œufs et des spermatozoïdes au moyen de chloroforme, de chlorhydrate ou de morphine. La conscience de soi était donc tout simplement une fonction de la matière organisée, et, à un degré plus avancé, cette fonction se retournait contre son propre porteur, devenait tendance à approfondir et à expliquer le phénomène ; elle devenait une tendance qui l'avait suscitée, une tendance, pleine à la fois de promesses et de désespoir, de la vie à se connaître elle-même, descente de la nature en elle-même, recherche vaine en dernier ressort, puisque la nature ne peut se résoudre dans la connaissance, puisque la vie ne peut surprendre le dernier mot d'elle-même.

Qu'était-ce que la vie ? Personne ne le savait. Personne ne connaissait le point de la nature d'où elle jaillissait, où elle s'allumait. Rien n'était spontané dans le domaine de la vie à partir de ce point ; mais la vie elle-même surgissait brusquement. Si l'on pouvait dire quelque chose à ce sujet, c'était ceci : sa structure devait être d'un genre si évolué que le monde inanimé ne comportait aucune forme qui lui fût apparentée même de très loin. Entre l'amibe pseudopode et l'animal vertébré l'écart était négligeable, insignifiant, en comparaison de l'écart entre le phénomène le plus simple de la

vie et de cette nature qui ne méritait même pas d'être appelée morte, puisqu'elle était inorganique. Car la mort n'était que la négation logique de la vie ; mais entre la vie et la nature inanimée béait un abîme que la science tentait en vain de franchir. On s'efforçait de le circonscrire par des théories qu'il engloutissait sans rien perdre de sa profondeur ni de son étendue. Pour établir un lien, on s'était laissé induire à cette contradiction de supposer une matière vivante incomplète, des organismes non organisés qui se condensaient d'eux-mêmes dans la solution d'albumine comme le cristal dans l'eau-mère, bien que la différenciation organique fût la condition première et la manifestation de toute vie et que l'on ne connût point d'être vivant qui n'eût pas dû son existence à une conception. Le triomphe, que l'on avait fêté lorsqu'on avait pêché dans les profondeurs de la mer le mucilage primitif, avait tourné en confusion. Il apparut que l'on avait pris des dépôts de plâtre pour du protoplasma. Mais afin de ne pas s'arrêter devant un miracle, – car la vie composée des mêmes éléments et se décomposant dans les mêmes éléments que la nature inorganique, sans formes intermédiaires, eût été miracle, – on avait quand même été obligé d'admettre une conception initiale c'est-à-dire de croire que l'organique naissait de l'inorganique, ce qui du reste était également un miracle. On continua ainsi d'admettre des degrés intermédiaires et une solution de continuité de supposer l'existence d'organismes inférieurs à tous ceux que l'on connaissait, mais qui eux-mêmes avaient pour ascendants des ébauches de la vie encore plus primitives, des protozoaires que personne ne verrait jamais parce que d'une petitesse infra-microscopique, et avant la naissance supposée desquels la synthèse des combinaisons de l'albumine devait s'être produite...

Qu'était-ce donc que la vie ? Elle était chaleur, chaleur produite par un phénomène sans substance propre qui conservait la forme ; elle était une fièvre de la matière qui accompagnait le processus de la décomposition et de la

recomposition incessantes de molécules d'albumine d'une structure infiniment compliquée et infiniment ingénieuse. Elle était l'être de ce qui en réalité ne peut être, de ce qui oscille en un doux et douloureux suspens sur la limite de l'être, dans ce processus continu et fiévreux de la décomposition et du renouvellement. Elle n'était pas matière et elle n'était pas esprit. Elle était quelque chose entre les deux, un phénomène porté par la matière, pareille à l'arc-en-ciel sur la cataracte et pareille à la flamme. Mais bien qu'elle ne relevât pas de la matière, elle était sensuelle jusqu'à la volupté et jusqu'au dégoût, l'impudeur de la nature devenue sensitive et sensible à elle-même, la forme impudique de l'être. C'était une velléité secrète et sensuelle dans le froid chaste de l'univers, une impureté intimement voluptueuse de nutrition et d'excrétion, un souffle excréteur d'acide carbonique et de substances nocives de provenance et de nature inconnues. C'était la végétation, le déploiement et la prolifération de quelque chose de bouffi, fait d'eau, d'albumine, de sel et de graisses, que l'on appelait chair, et qui devenait forme, image et beauté, mais qui était le principe de la sensualité et du désir. Car cette forme, cette beauté n'était pas portée par l'esprit, comme dans les œuvres de la poésie et de la musique, elle n'était pas davantage portée par une substance neutre et absorbée, par l'esprit incarnant l'esprit d'une manière innocente, comme le sont la forme et la beauté des œuvres plastiques. Elle était au contraire portée et développée par la substance, éveillée, d'une manière inconnue, à la volupté, par la substance organique, par la matière elle-même qui vit tout en se décomposant, par la chair parfumée...

Aux yeux du jeune Hans Castorp qui reposait au-dessus de la vallée scintillante, dans la chaleur de son corps conservée grâce à la fourrure et à la laine, l'image de la vie apparaissait dans cette nuit froide éclairée par la lueur de l'astre mort. Il flottait devant lui, quelque part dans l'espace lointain, et en même temps proche de ses sens, ce corps d'un blanc mat, exhalant des odeurs et des buées, visqueux, la peau dans toute

l'impureté et l'imperfection de sa nature, avec des taches, des papilles, des endroits jaunis, des gerçures et des régions granulo-pelliculeuses, recouverte des courants et des tourbillons délicats du rudimentaire duvet *lanugo*. Il reposait, non point parmi le froid de la matière inanimée, mais dans sa sphère embuée, nonchalant, le chef couronné de quelque chose de frais, de corneux, de pigmenté qui était un produit de sa peau, les mains jointes derrière la nuque, et regardait le spectateur sous des paupières baissées, de ces yeux qu'un pli de la peau palpébrale faisait paraître bridés, les lèvres entr'ouvertes, légèrement retroussées, appuyé sur une jambe, de sorte que l'os de la hanche qui supportait le poids saillait sous la chair, tandis que le genou de l'autre jambe, légèrement plié, frôlait l'intérieur de la jambe-appui, et que le pied ne touchait le sol que de la pointe des orteils. Il était là, debout, se retournant en souriant, appuyé dans sa grâce, les coudes rayonnants écartés en avant, dans la symétrie de ses membres jumelés.

À l'ombre des aisselles au relent âcre répondait en un triangle mystique l'obscurité du sexe, de même qu'aux yeux la bouche rouge et épithéliale, aux fleurs rouges de la poitrine le nombril vertical et allongé. Sous l'action d'un organe central et des nerfs moteurs qui partaient de la colonne vertébrale, le ventre et le thorax, la caverne pleuropéritonéale se dilataient et se rétractaient, la respiration, réchauffée et humectée par les muqueuses du conduit respiratoire s'échappait des lèvres, après que dans les alvéoles du poumon elle avait combiné son oxygène avec l'hémoglobine du sang pour permettre la respiration intérieure. Car Hans Castorp comprenait que ce corps vivant, dans l'équilibre mystérieux de sa structure nourrie de sang, parcourue de nerfs, de veines, d'artères, de vaisseaux capillaires, baignée par la lymphe, avec sa charpente intérieure de pièces creuses garnies de moelle grasse, d'os plats, d'os longs, d'os courts qui avaient consolidé à l'aide de sels calcaires et de gélatine leur substance primitive, le suc nucléaire, pour le supporter, avec des capsules et des cavités, lubrifiées, avec les

tendons et les cartilages et ses articulations avec ses muscles au nombre de plus de deux cents, avec ses organes centraux servant à la nutrition, à la respiration, à la perception et à l'émission, avec ses membranes protectrices, ses cavités séreuses, ses glandes aux sécrétions abondantes, le jeu de conduits et de fentes de sa complexe surface intérieure qui débouchait par des ouvertures du corps dans la nature extérieure, – que ce moi était une unité vivante d'une espèce supérieure, très éloignée de l'espèce de ces êtres très simples qui respiraient, se nourrissaient voire pensaient par toute la surface de leur corps, mais fait de myriades de tels organismes minuscules qui avaient pris leur origine dans un seul d'entre eux, s'étaient multipliés en se dédoublant toujours de nouveau, s'étaient organisés, différenciés, développés isolément et avaient fait naître des formes qui étaient la condition et l'effet de leur croissance.

Le corps tel qu'il lui apparut alors, cet être distinct et ce moi vivant, était donc une formidable multitude d'individus qui respiraient et se nourrissaient, qui, en se subordonnant et s'adaptant à des fins particulières, avaient à tel point perdu leur existence propre, leur liberté et leur vie indépendante, étaient si complètement devenus des éléments anatomiques que la fonction des uns se réduisait à la perception de la lumière, du son, du toucher, de la chaleur, que d'autres ne savaient plus que modifier leur forme en se contractant, ou sécréter des liquides, que d'autres encore n'étaient développés que pour protéger, soutenir et transmettre des sucs, ou étaient exclusivement bons à la reproduction. Il y avait des relâchements de cette pluralité organique élevée à la forme d'un moi, des cas où la multitude des individus inférieurs n'était rassemblée que d'une manière superficielle et incertaine en une unité de vie supérieure. Notre chercheur méditait le phénomène des colonies de cellules, il apprenait qu'il existait des demi-organismes, des algues dont les cellules distinctes n'étaient qu'enveloppées d'une membrane, et qui étaient souvent éloignées les unes des autres, organismes à

cellules multiples malgré tout, mais qui, si on les avait interrogés, n'auraient pas su dire s'ils voulaient être considérés comme une agglomération d'individus unicellulaires ou comme un être pour soi et qui auraient étrangement oscillé entre le Je et le Nous dans leur témoignage sur eux-mêmes. Ici la nature montrait un état intermédiaire entre l'association d'innombrables individus élémentaires formant les tissus et les organes d'un Moi supérieur, et la libre existence individuelle de ces unités : l'organisme multi-cellulaire n'était qu'une des formes sous lesquelles apparaissait le processus cyclique selon lequel se déroulait la vie et qui était un mouvement circulatoire de conception en conception. L'acte qui fécondait, la fusion sexuelle de deux corps de cellules était à l'origine de la construction de tout individu plural tout comme on le trouvait à l'origine de toute lignée de créatures élémentaires et individuelles ; il se ramenait à lui-même. Car cet acte persistait durant plusieurs générations qui n'avaient pas besoin de lui pour se multiplier en se divisant toujours de nouveau, jusqu'à ce que vînt un instant où les descendants, nés sans le concours du sexe, étaient de nouveau astreints à l'accouplement et où le cycle se refermait. Le multiple royaume de la vie, issu de la fusion des noyaux de deux cellules génératrices, c'était donc la communauté de beaucoup d'individus cellulaires formés sans le concours du sexe ; son accroissement était leur multiplication, et le cycle de la conception se fermait lorsque des cellules sexuelles, éléments développés à la seule fin de la reproduction, s'étaient constituées en lui et trouvaient le chemin d'un mélange qui stimulait à nouveau la vie.

Un volume d'embryologie dans le creux de l'estomac, le jeune aventurier poursuivait le développement de l'organisme à partir de l'instant où le spermatozoïde, – l'un d'entre les nombreux spermatozoïdes, – progressant grâce aux mouvements de nageoires de son arrière-train, heurtait de la pointe de sa tête la membrane de l'œuf, et s'enfonçait dans la vésicule que le vitellus avait ménagée au germe. On ne pouvait

imaginer aucune farce ni aucune caricature à laquelle la nature ne se fût complue dans les variantes de ce phénomène constant. Il y avait des animaux dont le mâle était un parasite vivant dans l'intestin de la femelle. Il y en avait d'autres chez lesquels le bras du mâle pénétrait dans le gosier de la femelle pour déposer sa semence, après quoi ce bras coupé et vomi s'enfuyait tout seul sur ses doigts à cette fin unique d'égarer la science qui l'avait longtemps désigné en grec ou en latin comme un être vivant autonome. Hans Castorp entendit se quereller les écoles des ovistes et des animalculistes dont les uns avaient prétendu que l'œuf était une grenouille, un chien ou un homme tout achevé, et que le sperme n'avait fait que déclencher sa croissance tandis que les autres voyaient dans le spermatozoïde qui possédait une tête, des bras et des jambes, un être vivant préfiguré, auquel l'œuf ne servait que de terrain nourricier, jusqu'à ce que l'on se fût accordé à attribuer les mêmes mérites à l'œuf et à la cellule du germe qui étaient issus de cellules primitivement identiques de reproduction. Il voyait l'organisme unicellulaire de l'œuf fécondé sur le point de se transformer en un organisme multicellulaire, en se sillonnant et se segmentant, il voyait les corps des cellules former la *blastula* dont une paroi s'enfonce en une cavité qui commençait de remplir la fonction de la nutrition et de la digestion. C'était le rudiment du tube digestif, l'animal originel, la *gastrula*, forme primitive de toute vie animale, forme fondamentale de la beauté charnelle. Ses deux couches épithéliales, l'extérieur et l'intérieur, apparaissaient comme des organes primitifs qui, par des saillies ou des renfoncements, donnaient naissance aux glandes, aux tissus, aux organes des sens, aux prolongements du corps. Une bande de la couche extérieure s'épaississait, se sillonnait en une gouttière, se fermait en un canal médullaire, devenait colonne vertébrale, encéphale. Et, de même que le mucus fœtal se transformait en un tissu fibreux, en un cartilage, par le fait que les nucléoles commençaient à produire, au lieu de mucine, une substance gélatineuse, il voyait en certains endroits les cellules conjonctives tirer des sels calcaires et des substances

graisseuses des sucs qui les baignaient, et s'ossifier. L'embryon de l'homme était accroupi, replié sur lui-même, caudifère, à peine différent de celui du porc, avec un énorme tronc digestif et des extrémités rabougries et informes, la larve du visage ployée sur la panse gonflée, et son développement, aux yeux d'une science dont les constatations véridiques étaient sombres et peu flatteuses, n'apparaissait que comme la répétition rapide de la formation d'une espèce zoologique. Passagèrement, il avait des poches branchiales comme une raie. Il semblait permis ou nécessaire de conclure, des stades de développement qu'il parcourait, à l'aspect peu humaniste que l'homme achevé avait offert dans les temps primitifs. Sa peau était pourvue de muscles se contractant pour se protéger des insectes, et couverte d'une toison abondante, l'étendue de sa muqueuse pituitaire était formidable ; ses oreilles écartées, mobiles, et qui prenaient une part importante au jeu de physionomie, avaient été plus aptes à capter le son que nos oreilles présentes. Ses yeux protégés par une troisième paupière cillante, avaient été placés de part et d'autre de la tête, à l'exception du troisième, dont le rudiment était la glande pinéale, et qui avait pu surveiller le zénith. Cet homme possédait en outre un très long conduit intestinal, beaucoup de dents molaires et de cordes vocales au larynx pour beugler ; le mâle avait porté les testicules à l'intérieur du ventre.

L'anatomie dépouillait et préparait aux yeux de notre explorateur les parties du corps humain, elle lui montrait ses muscles, ses tendons et ses fibres superficiels, profonds et sous-jacents – ceux des cuisses, du pied, et surtout du bras et de l'avant-bras, elle lui enseignait les noms latins par lesquels la médecine, cette variante de l'esprit humaniste, les avait noblement et galamment distingués, et le faisait pénétrer jusqu'au squelette, dont la constitution lui ouvrait de nouvelles perspectives sur l'unité de tout ce qui est humain, sur la connexité de toutes les disciplines. Car ici – chose singulière ! – il se trouva ramené à sa profession véritable – ou faut-il dire :

ancienne ? – à l'activité scientifique pour un représentant de laquelle il s'était déclaré en arrivant ici aux personnes qu'il avait rencontrées (le docteur Krokovski, M. Settembrini). Pour apprendre quelque chose – peu lui avait importé quoi, – il avait appris dans les universités bien des choses sur la statique, sur les supports flexibles, sur la capacité et sur la construction considérés comme une administration rationnelle du matériel mécanique. Il eût sans doute été puéril de supposer que la science de l'ingénieur, les lois de la mécanique avaient été appliquées à la nature organique, mais on ne pouvait pas davantage prétendre qu'elles avaient été déduites de celle-ci. Elles s'y trouvaient tout simplement reproduites et confirmées. Le principe du cylindre creux régissait la structure des longs os médullaires, de telle façon que l'exact minimum de substance solide y répondait aux besoins statiques. Un corps – avait-on appris à Hans Castorp – qui, répondant aux conditions posées de résistance à la traction et à la compression, n'était composé que d'une armature faite d'une matière résistante, peut supporter la même charge qu'un corps massif de la même composition. De même, au cours de la formation des os médullaires on pouvait observer qu'à mesure que s'ossifiait la surface, les parties intérieures, devenues mécaniquement inutiles, des substances graisseuses, se changeaient en moelle jaune. L'os fémoral était une grue, dans la construction de laquelle la nature organique, par la flexion de la pièce osseuse, avait décrit à un cheveu près les mêmes courbes de compression et de traction que Hans Castorp aurait dû régulièrement tracer s'il avait représenté graphiquement un appareil ayant la même charge. Il le constatait avec satisfaction, car désormais il entretenait avec le fémur, ou avec la nature organique en général, un triple rapport : le rapport lyrique, le rapport médical et le rapport technique, tant était vive l'excitation de son esprit ; et ces trois rapports, lui semblait-il, ne formaient qu'un dans l'ordre humain, ils étaient des variantes d'une seule et même et persistante tendance, des facultés humanistes…

Cependant, l’action du protoplasma restait encore toujours absolument inexplicable ; il semblait interdit à la vie de se comprendre elle-même. La plupart des phénomènes bio-chimiques étaient, non seulement inconnus, mais encore c’était le propre de leur nature d’échapper à la compréhension. On ne savait presque rien de la structure, de la composition de cette unité de vie, que l’on appelait la « cellule ». À quoi servait-il de dénombrer les parties constitutives du muscle mort ? On ne pouvait analyser chimiquement le muscle vivant ; les seules modifications qu’entraînait la rigidité cadavérique suffisaient à enlever toute portée à ces expériences. Personne ne comprenait la nutrition, personne, le principe de la fonction nerveuse. À quelles qualités les papilles gustatives devaient-elles le sens du goût ? En quoi consistaient les excitations différentes de certains nerfs sensitifs par les odeurs ? En quoi consiste l’odeur en général ? L’odeur spécifique des animaux et des hommes tenait à l’évaporation de substances que personne n’aurait su nommer. La composition du liquide sécrété que l’on appelait la sueur était mal éclaircie. Les glandes qui la sécrétaient produisaient des arômes qui jouaient incontestablement un rôle important chez les mammifères et dont on prétendait ne pas connaître la signification pour l’homme. La fonction physiologique de parties apparemment importantes du corps demeurait obscure. On pouvait négliger l’appendice qui était un mystère et que l’on trouvait chez le lapin empli régulièrement d’une bouillie dont on ne pouvait dire ni comment elle en sortait ni comment elle s’y renouvelait. Mais qu’en était-il de la substance blanche et grise de la moelle cérébrale, qu’en était-il du centre de vision qui communiquait avec le nerf optique et avec les couches de matière grise du « pont » ? La moelle cérébrale et épinière était si fragile qu’il n’y avait pas d’espoir de pénétrer jamais sa structure. Qu’était-ce qui, durant le sommeil, dispensait la substance corticale de son activité ? Qu’était-ce qui empêchait l’estomac de se digérer lui-même, ce qui, en effet, se produisait quelquefois dans les cadavres ? On répondait : la vie, un pouvoir de résistance particulier du protoplasma vivant, et

l'on faisait semblant de ne pas s'apercevoir que c'était là une explication mystique. La théorie d'un phénomène aussi quotidien que la fièvre était pleine de contradictions. L'accélération des échanges avait pour conséquence une production plus forte de chaleur. Mais pourquoi, en retour, la dépense de chaleur n'augmentait-elle pas, comme c'était le cas en d'autres circonstances ? La paralysie des glandes sudoripares tenait-elle à des contractions de la peau ? Mais ce n'était qu'en cas de frissons de fièvre qu'on pouvait les observer, car, hormis ce cas, la peau était plutôt chaude. Le « coup de chaleur » désignait le système nerveux central comme le siège des causes de l'accélération des échanges, de même que d'une particularité de la peau que l'on se bornait à qualifier d'« anormale » parce qu'on ne savait pas l'expliquer.

Mais que signifiait toute cette ignorance, en regard de la perplexité en proie à laquelle on était devant des phénomènes comme celui de la mémoire, ou de cette mémoire élargie et plus surprenante encore qu'était la transmission héréditaire de qualités acquises ? Il était impossible de concevoir, ou même de pressentir une explication mécanique de ce travail accompli par la substance cellulaire. Le spermatozoïde, qui transmettait à l'œuf les innombrables et complexes particularités propres à l'espèce et à l'individualité du père, n'était visible qu'au microscope, et le grossissement le plus puissant ne suffisait pas à le faire apparaître autrement que comme un corps homogène, ni à permettre de déterminer son origine ; car il apparaissait identique chez les animaux divers. C'étaient là des conditions d'organisation qui obligeaient à supposer qu'il n'en allait pas autrement de la cellule que du corps supérieur qu'elle allait engendrer ; c'est-à-dire qu'elle aussi était déjà un organisme supérieur, lequel, à son tour, se composait de minuscules corps vivants, d'unités de vie individuelles. On passait donc d'un élément que l'on avait supposé le plus petit, à un élément encore plus infinitésimal, on se voyait contraint de décomposer le phénomène élémentaire en des éléments encore inférieurs. Pas

de doute : de même que le règne animal se composait de différentes espèces d'animaux, de même que l'organisme animal-humain se composait de tout un règne d'espèces de cellules, de même l'organisme de la cellule se composait d'un nouveau et multiple règne animal d'unités vivantes élémentaires, dont la grandeur était très loin de la limite du visible atteinte par le microscope, d'unités qui croissaient d'elles-mêmes, qui se multipliaient d'elles-mêmes, astreintes par la loi à ne reproduire que leurs semblables et qui servaient de concert, d'après le principe de la division du travail, la forme de vie placée immédiatement au-dessus d'eux.

C'étaient les gènes, les bioplastes, les biophores. Hans Castorp fut enchanté de faire, par cette nuit glacée, leur connaissance, et d'apprendre leurs noms. Mais, excité comme il l'était, il se demanda quelle pouvait être leur nature élémentaire si on les examinait de tout près. Comme ils portaient la vie, ils devaient être organisés, car la vie c'est l'organisation ; or, s'ils étaient organisés, ils ne pouvaient être élémentaires, car un organisme n'est pas élémentaire, il est plural. Ils étaient des unités de vie au-dessous de l'unité de la cellule qu'ils composaient organiquement. Mais s'il en était ainsi, bien que d'une petitesse inimaginable, ils devaient être eux-mêmes construits, organiquement construits, comme des formes de la vie ; car la notion de l'unité vivante était identique au concept de l'ensemble organique d'unités plus petites et inférieures, d'unités de vie organisées en vue d'une vie supérieure. Aussi longtemps que, en les divisant, on rencontrait des unités organiques qui possédaient les qualités de la vie, c'est-à-dire les facultés de s'assimiler, de se développer et de se multiplier, il n'y avait pas de limite. Aussi longtemps qu'il était question d'unités vivantes, on ne pouvait que parler à tort d'unités élémentaires, car la conception de l'unité avait, à l'infini, pour corollaire une unité subordonnée et composante ; et la vie élémentaire, c'est-à-dire quelque chose qui était déjà la vie, mais qui était encore élémentaire, n'existait pas.

Mais bien que la logique n'admît pas son existence, une vie semblable devait-elle, en fin de compte, exister, car l'idée de la génération spontanée, c'est-à-dire d'une vie issue du non-vivant, ne pouvait être rejetée, et cet abîme que l'on cherchait en vain à combler dans la nature extérieure, à savoir l'abîme entre la vie et l'inanimé, devait être en quelque sorte comblé ou franchi au sein organique de la nature. Cette division devait, on ne savait quand, conduire à des unités qui étaient sans doute composées mais qui n'étaient pas encore organisées : unités intermédiaires entre la vie et la non-vie, groupes de molécules formant la transition entre l'organisation vivante et la simple chimie. Mais parvenu à la molécule chimique, on se trouvait de nouveau devant un abîme béant, infiniment plus mystérieux que l'abîme entre la nature organique et inorganique : devant l'abîme qui séparait le matériel de l'immatériel. Car la molécule se composait d'atomes, et l'atome n'était de loin pas assez grand pour pouvoir être qualifié, ne fût-ce que d'extraordinairement minime. C'était une condensation si infime, si minuscule, si précoce et si transitoire de l'immatériel, du pas-encore-matériel, mais de ce qui déjà ressemblait à la matière, à savoir de l'énergie, que l'on ne pouvait déjà plus, que l'on pouvait à peine encore le considérer comme matériel, et qu'il fallait bien plutôt l'imaginer comme un stade liminaire et intermédiaire entre le matériel et l'immatériel. Le problème d'une autre genèse originelle, encore infiniment plus énigmatique et plus aventureuse que la génération spontanée, se posait : celui de l'origine de la matière, issue de l'immatériel. En effet, l'abîme entre la matière et la non-matière demandait à être comblé avec autant et plus d'insistance encore que l'abîme entre la nature organique et inorganique. Il devait nécessairement y avoir une chimie de l'immatériel, des combinaisons immatérielles, d'où était issue la matière, de même que les organismes étaient issus de combinaisons inorganiques, et les atomes pouvaient être les protozoaires et les monades de la matière, d'une substance à la fois matérielle et immatérielle. Mais, parvenus à « ce qui n'est

même plus petit », toute mesure vous échappait ; « ce qui n'était même plus petit » était déjà presque de l'« immensément grand » ; et le pas fait vers l'atome apparaissait, sans exagération, comme fatal au suprême degré. Car, à l'instant où la matière achevait de se démembrer et de s'amenuiser, l'univers astronomique s'ouvrait tout à coup devant vos yeux.

L'atome était un système cosmique chargé d'énergie, au sein duquel des corps gravitaient en une rotation frénétique autour d'un centre semblable au soleil, et dont les comètes parcouraient l'aire à des vitesses mesurées en années-lumière, maintenues dans leurs orbites excentriques par le pouvoir du corps central. C'était aussi peu une comparaison que lorsqu'on appelait le corps des êtres multi-cellulaire un « État cellulaire ». La cité, l'État, la communauté sociale organisée d'après le principe de la division du travail étaient non seulement comparables à la vie organique, mais elles la répétaient exactement. De même, se répétait au tréfonds de la nature, s'y reflétait infiniment l'univers stellaire, le macrocosme, dont les groupes, les figures, les nébuleuses, les nuages, pâlis par la lune, flottaient devant les yeux de notre adepte emmitouflé, au-dessus de la vallée scintillante de neige. N'était-il pas permis de penser que certaines planètes du système solaire atomique, – de ces armées et de ces voies lactées de systèmes solaires qui composaient la matière, – que l'un ou l'autre de ces corps célestes intraterrestres se trouvaient dans un état pareil à celui qui faisait de la terre un siège de vie ? Pour un jeune adepte un peu obnubilé qui ne manquait plus tout à fait d'expérience dans le domaine des choses interdites, une telle spéculation n'était non seulement pas extravagante, mais encore séduisante au point de s'imposer avec toute l'apparence logique de la vérité. La « petitesse » des corps stellaires intraterrestres eût été une objection très peu objective, car toute mesure s'était égarée au plus tard à l'instant où le caractère cosmique de ces parcelles infimes s'était révélé, et les conceptions de l'extérieur et de l'intérieur avaient également perdu de leur solidité. Le monde

des atomes était un « extérieur » de même que très probablement l'étoile terrestre que nous habitons, considérée organiquement, était un profond « intérieur ». Dans sa hardiesse rêveuse, un savant n'était-il pas allé jusqu'à parler « d'animaux de la voie lactée », de monstres cosmiques, dont la chair, les os et le cerveau se composaient de systèmes solaires ? Mais s'il en était comme le pensait Hans Castorp, tout recommençait à l'instant où l'on croyait être arrivé au terme ! Et peut-être, au tréfonds, au plus secret de sa nature, c'était lui-même qui se retrouvait encore une fois, lui, le jeune Hans Castorp, encore une fois, encore cent fois, chaudement enveloppé, dans une loge de balcon, avec la vue sur le clair de lune d'une nuit glacée dans la haute montagne, étudiant avec des doigts engourdis et une figure brûlante, par intérêt humaniste et médical, la vie du corps.

L'anatomie pathologique, dont il tenait un volume, incliné sous la lumière rouge de sa lampe basse, le renseignait par un texte parsemé d'illustrations sur le caractère des groupes parasitaires de cellules et des tumeurs infectieuses. C'étaient des formes de tissus – et des formes de tissus particulièrement luxuriantes – provoquées par l'irruption de cellules étrangères dans un organisme qui leur était apparu particulièrement accueillant, et qui en quelque manière – il fallait peut-être dire en quelque manière dépravée – offrait à leur croissance des conditions favorables. Non pas que le parasite eût dérobé sa nourriture au tissu qui l'entourait ; mais en se nourrissant comme toute cellule, il produisait des combinaisons organiques, qui apparaissaient étonnamment toxiques et inéluctablement nuisibles pour les cellules de l'organisme qui l'hébergeait. On était parvenu à isoler et présenter sous une forme concentrée les toxines de quelques microorganismes et l'on avait été surpris par les doses infimes de ces corps qui étaient tout simplement des albuminoïdes, mais qui, introduits dans la circulation d'un animal, y déterminaient les phénomènes d'empoisonnement les plus dangereux, et entraînaient une destruction rapide.

L’apparence extérieure de cette corruption était une excroissance de tissu, la tumeur pathologique qui constituait la réaction de cellules contre les bacilles établis au milieu d’elles. Des nœud d’une épaisseur de grains de mil se formaient, composés de cellules d’apparence visqueuse entre lesquelles et dans lesquelles les bactéries s’installaient et dont quelques-unes étaient extraordinairement riches en protoplasma, immenses et emplies d’une multitude de noyaux. Mais cette effervescence amenait une ruine rapide, car aussitôt les noyaux de ces cellules monstrueuses commençaient à se recroqueviller et à se décomposer, et leur protoplasma à se lubrifier ; de nouvelles zones voisines de tissus étaient atteintes de cette influence étrangère, des phénomènes d’inflammation se répandaient et attaquaient les vaisseaux voisins ; des globules blancs s’approchaient, attirés par le lieu du désastre ; la mort par coagulation progressait, et cependant les poisons solubles des bactéries avaient depuis longtemps grisé les centres nerveux, l’organisme atteignait une température élevée, et, la poitrine houleuse, il marchait, en chancelant, vers la dissolution.

Voilà pour la pathologie, pour la doctrine de la maladie, pour l’accent de la douleur placé sur le corps, mais en même temps que sur le corps, sur la volupté. La maladie était la forme dépravée de la vie. Et la vie pour sa part ? N’était-elle peut-être, elle aussi, qu’une maladie infectieuse de la matière, de même que ce que l’on pouvait appeler la genèse originelle de la matière, n’était peut-être que maladie, que réflexe et prolifération de l’immatériel ? Le premier pas vers le mal, la volupté et la mort était, sans nul doute, parti de là où, provoqué par le chatouillement d’une infiltration inconnue, cette première condensation de l’esprit, cette végétation pathologique et surabondante de son tissu s’était produite qui, mi-plaisir, mi-défense, constituait le premier degré du substantiel, la transition de l’immatériel au matériel. C’était le péché originel. La deuxième génération spontanée, le passage de l’inorganique à l’organique, n’était plus qu’une dangereuse prise de

conscience du corps, de même que la maladie de l’organisme était une exagération enivrée et une accentuation dépravée de sa nature physique : la vie n’était plus qu’une progression sur le sentier aventureux de l’esprit devenu impudique, un réflexe de chaleur de la matière éveillée à la sensibilité, et qui s’était montrée réceptive à cet appel...

Les livres étaient accumulés sur la petite table, l’un était par terre, à côté de la chaise longue, sur la natte de la galerie, et celui que Hans Castorp avait feuilleté en dernier lieu pesait à son estomac, lui coupait le souffle, mais sans que de sa matière grise l’ordre fût allé aux muscles compétents de l’éloigner. Il avait lu la page du haut en bas, son menton avait atteint sa poitrine, les paupières s’étaient fermées sur ses yeux bleus et naïfs. Il voyait l’image de la vie, ses membres florissants, la beauté portée par la chair. Elle avait détaché les mains de sa nuque ; ses bras qu’elle ouvrait, et à l’intérieur desquels, en particulier sous la peau délicate de l’articulation du coude, les vaisseaux, les deux branches des grandes veines se dessinaient, bleuâtres, ces bras étaient d’une inexprimable douceur. Elle se pencha pour lui, vers lui, sur lui, il sentit son odeur organique, sentit le choc de son cœur battant. Une suave chaleur enlaça son cou et tandis que, défaillant de plaisir et d’angoisse, il posait ses mains sur l’extérieur de ses bras, là où la peau tendue sur les triceps était d’une exquise fraîcheur, il sentit sur ses lèvres la succion humide de son baiser.

DANSE MACABRE

Peu de temps après Noël le « gentleman rider » mourut... Mais auparavant il y eut encore Noël, ces deux jours de fête, ou plus exactement, en comptant le Réveillon, ces trois jours que

Hans Castorp avait vu approcher en hochant la tête avec un certain effroi, en se demandant comment ils se dérouleraient, et qui, ensuite, avaient point et décru comme des jours ordinaires, avec un matin, un midi, un soir et par un temps moyen (il dégela quelque peu), nullement différents des autres jours de leur espèce. Extérieurement, ils s'étaient quelque peu distingués des autres et avaient, pour le délai prévu, exercé leur domination sur les cerveaux et les cœurs des hommes ; puis, ils étaient devenus un passé récent et de plus en plus lointain, laissant des souvenirs qui se détachaient de la vie quotidienne.

Le fils du conseiller, nommé Knut, vint passer ses vacances auprès de son père, dans l'aile du sanatorium ; c'était un joli garçon dont la nuque saillait aussi déjà quelque peu. On sentait dans l'atmosphère la présence du jeune Behrens. Les femmes se montraient rieuses, coquettes et énervées, et dans leurs conversations il était question de rencontres avec Knut, au jardin, dans la forêt ou dans le quartier du Casino. D'ailleurs, lui-même reçut des visites : un certain nombre de camarades d'université montèrent dans la vallée, six ou sept étudiants qui se logèrent au village, mais prenaient leurs repas chez le docteur et qui parcouraient en groupes toute la contrée. Hans Castorp les évita. Il évita ces jeunes gens et les fuyait avec Joachim lorsqu'il le fallait, car il était peu désireux de les rencontrer. Un monde séparait celui qui faisait partie de « ceux d'en haut » de ces chanteurs, de ces touristes qui brandissaient leurs cannes ; il ne voulait rien entendre, ni savoir d'eux. De plus, la plupart d'entre eux semblaient originaires du Nord ; peut-être se trouvait-il même parmi eux des concitoyens ; et Hans Castorp éprouvait la plus grande appréhension à l'égard de ses concitoyens. Souvent, il envisageait avec répugnance l'éventualité de l'arrivée au *Berghof* de quelque Hambourgeois, d'autant plus que Behrens avait dit que cette ville fournissait toujours à l'établissement un contingent d'importance. Peut-être s'en trouvait-il parmi les malades gravement atteints ou les moribonds que l'on ne voyait pas. On ne voyait qu'un négociant

aux joues creuses qui était assis depuis quelque temps à la table de Mme Iltis et qui devait être originaire de Cuxhaven. Hans Castorp, en pensant à ce voisinage, se réjouit que l'on eût ici si peu de contact avec des pensionnaires qui n'étaient pas vos commensaux, et en outre que son pays natal fût étendu et divisé en sphères très distinctes. La présence indifférente de ce négociant apaisa beaucoup les inquiétudes que lui avait inspirées la pensée qu'il pouvait y avoir ici des Hambourgeois.

Le Réveillon de Noël approchait ; un beau jour il fut imminent, et le lendemain il était là... Six bonnes semaines s'étaient encore écoulées depuis le jour où Hans Castorp s'était étonné qu'ici l'on parlât déjà de Noël : par conséquent autant de temps, – si l'on voulait l'exprimer en chiffres, – qu'avait duré son séjour tout d'abord prévu, plus les trois semaines qu'il avait passées au lit. Et pourtant ces premières six semaines lui avaient semblé un laps de temps considérable, surtout la première partie, jugeait-il à présent, tandis que la quantité égale, aujourd'hui, n'avait presque plus d'importance : les gens de la salle à manger, lui semblait-il, avaient eu raison d'en faire si peu de cas. Six semaines, pas même autant de semaines que la semaine compte de jours, qu'était-ce que cela dès qu'on posait la question de savoir ce qu'était une de ces semaines, un de ces petits circuits du lundi au dimanche et, de nouveau, au lundi ? Il suffisait toujours de supputer la valeur et l'importance de l'unité plus petite la plus voisine, pour comprendre que le total ne pouvait pas produire grand'chose, ce total qui, par surcroît, subissait une abréviation, un recroquevillement et un anéantissement très sensibles. Qu'était-ce qu'un jour, compté par exemple à partir de l'instant où l'on se mettait à table pour le déjeuner, jusqu'au retour de cet instant après vingt-quatre heures ? Rien, quoique ce fussent vingt-quatre heures ! Et qu'était-ce qu'une heure, passée à la cure de repos, en promenade ou à un repas ? (Et cette énumération épuisait à peu près les possibilités de faire passer cette unité de temps.) Toujours rien ! Et le total de ces riens ne valait pas d'être pris au

sérieux. La chose ne devenait sérieuse que lorsqu'on descendait l'échelle vers les plus petites mesures : ces sept fois soixante secondes durant lesquelles on tenait le thermomètre entre les lèvres, afin de pouvoir prolonger le graphique de la température, avaient la vie dure et étaient d'un poids peu ordinaire ; elles se dilataient jusqu'à former une petite éternité, elles inséraient des périodes de la plus haute solidité dans la fuite rapide et dans le jeu d'ombres du grand Temps...

Le jour de fête troubla à peine le régime habituel des habitants du *Berghof*. Quelques jours auparavant, on avait dressé, à droite, sur le côté droit de la salle à manger, près de la table des Russes ordinaires, un svelte sapin, et son arôme qui, à travers l'odeur des plats abondants, atteignait parfois les mangeurs, allumait des reflets pensifs dans les yeux de quelques personnes autour des sept tables. Au dîner du vingt-quatre décembre, le sapin apparut, décoré de fil doré, de boules en verre, de pommes de pin dorées, de petites pommes suspendues dans des filets et de maintes espèces de bonbons, et ses bougies en cire de couleur brûlèrent durant et après le repas. Dans les chambres des malades alités, disait-on, de petits arbres étaient de même allumés ; chacun avait le sien. Et le courrier des colis avait été abondant depuis quelques jours déjà. Joachim Ziemssen et Hans Castorp avaient, eux aussi, reçu des envois de leur pays lointain et plat, des cadeaux soigneusement empaquetés qui s'étaient répandus dans les chambres : vêtements ingénieusement choisis, cravates, bibelots de luxe en cuir et en nickel, ainsi que beaucoup de pâtisseries de Noël, des noix, des pommes, et de la pâte d'amandes, – provisions que les cousins regardaient d'un œil incertain, en se demandant quand arriverait l'instant où ils pourraient en goûter. C'était Schalleen qui avait confectionné le paquet de Hans Castorp, comme il le savait bien ; et c'était elle aussi qui avait fait l'emplette des cadeaux après avoir sérieusement consulté les oncles. Une lettre de James Tienappel y était jointe, sur un épais papier à lettres, mais écrite à la machine à écrire. L'oncle y faisait part des vœux

du grand-oncle, et de ses propres vœux de Noël et de guérison, et avec beaucoup de sens pratique il y avait joint les vœux de Nouvel an qui allaient venir avant peu à échéance, comme d'ailleurs en avait usé Hans Castorp lui-même, lorsque, étendu dans son lit, il avait, en temps utile, adressé au consul Tienappel sa lettre de Noël ainsi qu'un rapport sur son état de santé.

L'arbre dans la salle à manger flamboyait, grésillait, parfumait et entretenait dans les cœurs et dans les esprits la conscience de l'heure. On avait fait toilette, les Messieurs étaient en tenue de soirée, on voyait les femmes porter des bijoux que des mains aimantes d'époux pouvaient leur avoir envoyés des pays de la plaine. Clawdia Chauchat, elle aussi, avait remplacé le chandail de laine qui était de mise en ces lieux par une robe habillée ; mais la coupe en avait quelque chose d'arbitraire, ou plutôt de national : c'était un ensemble clair, brodé, muni d'une ceinture, d'un caractère rustique, russe, ou tout au moins balkanique peut-être bulgare, décoré de petites paillettes d'or, et dont les plis nombreux prêtaient à sa silhouette une plénitude particulièrement souple, répondaient à ce que Settembrini appelait volontiers sa « physionomie tartare » ou ses « yeux de loup des steppes ». On était très gai à la table des Russes bien ; c'est de là que partit le premier bouchon de champagne, et toutes les autres tables, ensuite, en commandèrent à leur tour. À la table des cousins, ce fut la grand-tante qui en commanda pour sa nièce et pour Maroussia et qui les régala tous. Le menu était choisi, il se terminait par de la pâtisserie au fromage et par des petits fours ; on le compléta par du café et des liqueurs, et de temps en temps une branche de sapin qui flambait et que l'on devait rapidement éteindre, provoquait une panique stridente et exagérée. Settembrini, vêtu comme d'habitude, se trouva, vers la fin du dîner, assis un instant, avec son cure-dents, à la table des cousins ; il taquina Mme Stoehr et commémora en quelques mots le Fils du Charpentier et le Rabbi de l'humanité dont on simulait aujourd'hui l'anniversaire. Avait-il vraiment vécu, on ne le

savait pas avec certitude. Mais ce qui était né en ce temps-là et ce qui avait commencé sa marche victorieuse ininterrompue, c'était l'idée de la valeur de l'âme individuelle, en même temps que l'idée d'égalité, en un mot, c'était la démocratie individualiste. Dans cet esprit, il consentait à vider le verre qu'on avait placé devant lui. Mme Stoehr jugea cette manière de s'exprimer « équivoque et sans âme ». Elle se leva en protestant, et comme on avait déjà commencé de passer au salon, ses compagnons de table suivirent son exemple.

La réunion de ce soir tirait son importance et son animation de la remise des cadeaux au docteur Behrens qui vint pour une demi-heure avec Knut et avec Mlle de Mylendonk. La cérémonie se déroula au salon où se trouvaient les appareils optiques. Le cadeau des Russes consista en un objet en argent, un très grand plat rond au milieu duquel on avait gravé le monogramme du docteur, et qui, cela sautait aux yeux, ne pouvait servir à rien. On pouvait du moins s'étendre sur la chaise longue que les autres pensionnaires avaient offerte, bien qu'elle ne comportât ni housse ni coussin, et fût simplement recouverte d'une toile. Mais son dossier était mobile, et Behrens éprouva son degré de confortable, en s'y étendant de tout son long, son plat inutile sous le bras, en fermant les yeux, et en commençant à ronfler comme une scierie, tout en prétendant être le dragon Fafnir à côté du trésor. Ce fut une jubilation générale. Mme Chauchat, elle aussi, rit de cette scène, ses yeux se plissèrent et sa bouche resta ouverte, exactement, songea Hans Castorp, comme ç'avait été le cas de Pribislav Hippe lorsqu'il lui était arrivé de rire.

Aussitôt après le départ du docteur, on prit place aux tables de jeu. La société russe occupa comme toujours le petit salon. Quelques pensionnaires restaient debout, dans la salle à manger, autour de l'arbre de Noël, regardaient s'éteindre les lumignons dans leurs petites capsules de métal, et croquaient les friandises accrochées aux branches. Aux tables qui étaient

déjà mises pour le petit déjeuner, quelques personnes isolées étaient assises, éloignées les unes des autres, accoudées chacune à sa manière et se taisaient chacun pour soi.

Le premier jour de Noël fut humide et brumeux. C'étaient des nuages, dit Behrens, qui les entouraient. Il n'y avait jamais de brouillard ici en haut. Mais nuages ou brouillard, l'humidité était pénétrante. La neige étendue dégelait en surface, devenait poreuse et gluante. La figure et les mains, durant la cure, s'engourdissaient d'une façon beaucoup plus pénible que par temps de gel et de soleil.

La journée fut marquée par une soirée musicale, un véritable concert, avec des rangées de chaises et des programmes imprimés, qui fut offert à ceux d'en haut par la direction du *Berghof*. Ce fut un récital de chansons donné par une cantatrice professionnelle qui était établie et enseignait à Davos. Elle portait deux médailles en bordure du décolleté de sa robe de soirée, avait des bras qui ressemblaient à des cannes, et une voix dont le timbre, singulièrement sourd, renseignait d'une manière attristante sur les raisons de son séjour en ce lieu. Elle chanta :

Je porte avec moi
Mon amour.

Le pianiste qui l'accompagnait était également un habitant de Davos... Mme Chauchat était assise au premier rang, mais profita du premier entracte pour se retirer, de sorte que Hans Castorp, à partir de ce moment, put, le cœur tranquille, prêter l'oreille à la musique (de toute façon c'était de la musique), en suivant le texte des chansons, imprimé sur le programme. Pendant quelque temps Settembrini resta assis à son côté, puis l'Italien, lui aussi, disparut, après avoir fait quelques remarques élastiques et plastiques sur le *bel canto* de la cantatrice du cru, et après avoir exprimé sa satisfaction satirique de ce que ce soir,

l’on se fût retrouvé si fidèlement et si sympathiquement ensemble. À vrai dire Hans Castorp se sentit soulagé lorsque tous deux furent partis, la femme aux yeux bridés et le pédagogue, et qu’il put en toute liberté accorder son attention aux chansons. Il jugea bon que dans le monde entier, jusque dans les circonstances les plus spéciales, l’on fît de la musique, probablement même au cours d’expéditions polaires.

Le deuxième jour de Noël ne se distingua plus en rien d’un dimanche, ou même d’un jour de semaine ordinaire, si ce n’est par la légère conscience que l’on prenait de sa présence, et lorsqu’il fut passé, la fête de Noël se trouva reléguée dans le passé, ou plus exactement dans un lointain avenir, à une distance d’un an ; douze mois s’écouleraient de nouveau, à l’issue desquels Noël se renouvellerait, c’est-à-dire, à bien compter, seulement sept mois de plus que Hans Castorp n’en avait déjà passé ici.

Mais aussitôt après la Noël de cette année, encore avant le Nouvel an, le « gentleman rider » mourut. Les cousins l’apprirent par Alfreda Schildknecht, dite sœur Bertha, l’infirmière du pauvre Fritz Rotbein, qui leur conta dans le couloir cet événement traité avec beaucoup de discrétion. Hans Castorp y prit une part vive et insistante, d’abord parce que les manifestations de vie du gentleman rider avaient fait partie des premières impressions qu’il avait reçues ici – de celles qui, les premières, lui semblait-il, avaient provoqué cette sensation de chaleur à la peau de son visage, laquelle, depuis lors, avait persisté, – ensuite, pour des raisons morales, voire, d’ordre spirituel. Joachim s’engagea en une longue conversation avec la diaconesse qui se cramponna avec reconnaissance à ce dialogue et à cet échange de vues. C’était un miracle, dit-elle, que le gentleman eût encore survécu aux jours de fête. Depuis longtemps, il s’était montré un dur-à-cuire, mais personne n’avait compris au moyen de quoi il avait respiré ces derniers temps. Il est vrai que depuis de longs jours il ne s’était plus

maintenu que grâce à des quantités prodigieuses d'oxygène : dans la seule journée d'hier il avait consommé quarante ballons à six francs pièce. Cela avait dû coûter cher, comme ces messieurs pouvaient s'en rendre compte, et il fallait en outre considérer que sa femme, dans les bras de laquelle il était mort, restait absolument sans ressources. Joachim blâma ces dépenses. À quoi bon cette prolongation coûteuse et artificielle de la souffrance, dans un cas tout à fait désespéré ? On ne pouvait pas reprocher à cet homme d'avoir absorbé à l'aveuglette ce gaz vivifiant et précieux qu'on lui avait administré. Mais ceux qui le traitaient auraient dû se montrer plus raisonnables et, bon gré mal gré, le laisser aller son chemin inévitable, indépendamment des contingences, et à plus forte raison en des circonstances pareilles. Les vivants n'avaient-ils pas eux aussi leurs droits ? Et ainsi de suite. Mais Hans Castorp le contredit avec vigueur. Il reprocha à son cousin de parler presque comme Settembrini, sans respect ni pudeur devant la souffrance. Le gentleman rider n'était-il pas mort ? C'en était fini de rire, on ne pouvait faire autre chose pour prouver son sérieux, et un mourant avait droit à tout le respect et à tous les honneurs ; Hans Castorp persistait à le soutenir. Il espérait que, du moins, Behrens n'aurait pas querellé le cavalier et tempêté à sa manière impie. Il n'y avait pas eu lieu, déclare la Schildknecht. Il est vrai que le gentleman avait encore fait au dernier moment une petite tentative de fuite, et qu'il avait voulu sauter en bas de son lit. Mais une simple remarque sur l'inutilité d'une telle entreprise avait suffi à le remettre à la raison.

Hans Castorp se dérangea pour voir le défunt. Il le fit, pour tenir tête au système établi qui consistait à faire mystère de ces événements, parce qu'il méprisait cette volonté égoïste d'ignorer, de ne pas voir et de ne pas entendre ce qui avisait aux autres, et parce qu'il voulait la contredire par un acte. À table, il avait tenté d'amener la conversation sur ce décès, mais il s'était heurté à une hostilité si unanime et si entêtée envers ce sujet, qu'il en avait été confondu et indigné. Mme Stoehr s'était

montrée presque grossière. Quelle mouche l'avait piqué pour qu'il se permît de parler d'une chose pareille, lui avait-elle demandé, et quelle éducation avait-il donc reçue ? Le règlement de la maison les mettait à l'abri, eux, les pensionnaires, de tout contact avec de telles histoires ; et voici qu'un de ces blancs-becs en parlait à haute voix, et cela à l'heure du rôti, et en présence du docteur Blumenkohl que, du jour au lendemain, le même sort pouvait atteindre (cela, ajouté à voix basse). Si le fait se renouvelait, elle porterait plainte. C'est à la suite de cela que Hans Castorp avait décidé (et avait exprimé sa décision) de rendre quant à lui les derniers honneurs à ce compagnon défunt par une visite et une discrète oraison à son chevet, et il avait su déterminer Joachim à l'accompagner.

Par l'entremise de sœur Alfreda ils eurent accès dans la chambre mortuaire qui était située au premier étage, au-dessous de leurs propres chambres. La veuve les reçut, une petite blonde ébouriffée, épuisée par les veilles, un mouchoir devant la bouche, avec un nez rouge et un épais manteau en laine dont elle avait relevé le col, car il faisait très froid dans la chambre. On avait fermé le chauffage, la porte du balcon était ouverte. À voix basse, les jeunes gens dirent les paroles qui convenaient, puis douloureusement conviés par un geste de la main, ils traversèrent la chambre vers le lit, à pas dignes et fléchissants, sans s'appuyer sur les talons, ils avancèrent, et restèrent en contemplation devant la couche du mort, chacun à sa manière : Joachim au garde à vous, saluant d'une demi-inclinaison du corps, Hans Castorp en une attitude abandonnée et perdu dans ses pensées, les mains croisées devant lui, la tête sur l'épaule, avec une expression semblable à celle qu'il avait en écoutant la musique. La tête du gentleman rider était appuyée assez haut de sorte que le corps, cette longue charpente et ce circuit de vie multiple, avec les pieds saillants à l'extrémité de la couverture, paraissait d'autant plus plat, presque d'une platitude de planche. Une couronne de fleurs était posée dans la région des genoux, et la branche de palmier qui s'en détachait

touchait les grandes mains jaunes et osseuses qui étaient jointes sur la poitrine affaissée. Jaunes et osseux étaient aussi le visage avec le crâne chauve, le nez bossué, les pommettes saillantes et la moustache touffue d'un blond roux dont l'épaisseur accusait les creux gris et hérissés des poils des joues. Les yeux étaient fermés d'une certaine manière peu naturelle, – on les avait fermés, se dit Hans Castorp, ils ne s'étaient pas fermés, – on appelait cela rendre les derniers offices, bien que cela se fît bien plutôt par égard pour les survivants que pour l'amour du mort. Il fallait, du reste, s'y prendre à temps, aussitôt après la mort ; car, lorsque la myosine s'était déjà formée dans les muscles, ce n'était plus possible, et le mort était couché là et regardait fixement, et c'en était fait de cette image délicate du sommeil.

C'est en expert se sentant dans son élément à bien des égards, que Hans Castorp restait debout près du lit, compétent, mais pieux. « Il semble dormir », dit-il, par humanité, bien qu'il y eût de grandes différences. Puis, d'une voix décemment assourdie, il engagea une conversation avec la veuve du gentleman rider, s'informa du martyre de son époux, de ses derniers jours et de ses derniers instants, du transport du corps en Carinthie qui devait avoir lieu, par des questions qui témoignaient de sa sympathie et de son initiation mi-médicale, mi-spirituelle et morale, à ces questions. La veuve, s'exprimant en son langage autrichien traînant et nasillard, tout en poussant par instants des sanglots, trouva surprenant que des jeunes gens fussent disposés à s'intéresser ainsi à la douleur d'autrui ; à quoi Hans Castorp répondit que son cousin et lui étaient eux-mêmes malades, que quant à lui, il avait été souvent debout près du lit de mort de ses parents, qu'il était orphelin de père et de mère, et par conséquent de longue date familiarisé en quelque sorte avec la mort. Elle lui demanda quelle profession était la sienne. Il répondit qu'il « avait été » ingénieur. Avait été ? Avait été, en ce sens qu'à présent la maladie et un séjour d'une durée indéterminée ici étaient survenus, ce qui était une coupure importante et peut-être même un tournant de l'existence, on ne

pouvait jamais savoir, (Joachim le regarda avec un effroi interrogateur.) Et Monsieur votre cousin ? – Il voulait se faire soldat dans la plaine. Il était aspirant. Oh ! dit-elle, le métier militaire est en effet un métier qui inclinait au sérieux, un soldat peut dans des circonstances données entrer en contact assez direct avec la mort, et il fait sans doute bien de s'habituer de bonne heure à son aspect. Elle congédia les jeunes gens avec reconnaissance et en ayant repris une contenance aimable faite pour inspirer le respect, eu égard à sa situation pénible et au chiffre élevé de la facture d'oxygène que son mari lui avait léguée. Les cousins remontèrent à leur étage. Hans Castorp se montra satisfait de la visite et ému par les impressions qu'il avait reçues.

– *Requiescat in pace,* dit-il. *Sit tibi terra levis. Requiem aeternam dona ei, Domine*[6]. Vois-tu, lorsqu'il est question de la mort ou qu'on parle à des morts, ou de morts, le latin reprend ses droits, c'est la langue officielle dans ces circonstances-là, on voit comme la mort est une chose particulière. Mais ce n'est pas par une courtoisie humaniste que l'on parle le latin en son honneur, la langue des morts n'est pas du latin scolaire, tu comprends, elle est d'un tout autre esprit, d'un esprit en quelque sorte opposé. C'est du latin sacré, un dialecte de moines, le Moyen Âge, un chant sourd, monotone et comme souterrain. Settembrini n'y prendrait aucun plaisir, ce n'est pas ce qu'il faut aux humanistes républicains et pédagogues, cela relève d'un autre esprit, de l'autre esprit. Il trouve qu'il faut mettre au clair les différentes tendances ou attitudes de l'esprit ; il y en a deux : l'attitude libre et l'attitude pieuse. Elles ont toutes deux leurs avantages, mais ce que j'ai sur le cœur contre l'attitude libre, celle de Settembrini, veux-je dire, est qu'elle prétend à elle seule accaparer toute la dignité humaine ; voilà qui est exagéré. L'autre attitude comporte aussi beaucoup de

---

[6] Traduit du latin : Qu'il repose en paix. Que la terre te soit légère. Seigneur, donne-lui le repos éternel. *(Note du correcteur – ELG)*

dignité humaine, elle est faite de décence, de haute tenue et de noble cérémonial et même plus encore que l'attitude libre, bien qu'elle tienne particulièrement compte de la faiblesse et de la fragilité humaine et que la pensée de la mort et de la pourriture y joue un rôle important. As-tu déjà vu au théâtre *Don Carlos*[7], et comment les choses se passent à la cour espagnole lorsque le roi Philippe fait son entrée, tout en noir, avec l'ordre de la Jarretière et la Toison d'Or, et qu'il retire lentement son chapeau qui ressemble déjà presque à nos melons ? Il le tire vers en haut et dit : « Couvrez-vous, mes grands » ou quelque chose d'analogue, d'un air infiniment compassé. Il faut bien en convenir, il ne peut pas être question là-dedans de laisser-aller et de mœurs négligées, au contraire, et la reine elle aussi, dit : « Dans ma France, c'était tout différent. » Naturellement, elle trouve tout cela trop méticuleux et trop compliqué, elle voudrait une existence plus familière, plus humaine. Mais que veut dire : « humain » ? Tout est humain. La dévotion espagnole et ce côté humble, solennel et compassé est un genre très digne d'humanité, me semble-t-il, et d'autre part, ce mot « humain » peut couvrir tous les relâchements et toutes les négligences.

– Sur ce point je te donne raison, dit Joachim. Moi non plus je ne peux pas souffrir le laisser-aller et la négligence. De la discipline, il en faut.

– Oui, tu dis cela en militaire et je t'accorde que dans le service militaire on s'entend à ces choses-là. La veuve a eu tout à fait raison de dire de votre métier qu'il est d'une nature grave car il faut toujours que vous envisagiez le pire et que vous soyez prêts à avoir affaire à la mort. Vous avez l'uniforme qui est ajusté et net et comporte un col raide ; cela vous donne de la tenue. Et puis vous avez votre hiérarchie et l'obéissance et vous vous rendez les honneurs les uns aux autres d'une manière méticuleuse, cela se fait dans l'esprit espagnol, par dévotion, au

7 Drame de Schiller (N. d. T.).

fond cela me plaît assez. Chez nous autres civils, cet esprit devrait régner davantage, dans nos mœurs et dans notre manière d'être, je préférerais cela, je trouverais cela séant. Je trouve que le monde et la vie sont ainsi faits que l'on devrait toujours se vêtir de noir, avec une collerette empesée au lieu de col, et entretenir des rapports graves, réservés et formalistes, tout en pensant à la mort, c'est cela qui me conviendrait, je trouverais cela moral. Vois-tu, c'est encore une erreur et une présomption de Settembrini, je suis content que la conversation m'amène à en parler. Il s'imagine non seulement avoir un monopole de la dignité humaine, mais encore de la morale, avec son « activité pratique » et avec ses « fêtes dominicales et progressistes » (comme si, justement, le dimanche on ne pensait pas à tout autre chose qu'au progrès !), et avec sa suppression systématique des souffrances, dont tu ne sais d'ailleurs rien, mais il m'en a parlé pour m'instruire, il veut les supprimer systématiquement au moyen d'un dictionnaire. Et si cela me paraît justement immoral, alors quoi ? Naturellement, je n'irai pas le lui dire à lui, il me désarme par sa manière plastique de s'exprimer et dit : « Je vous mets en garde, ingénieur ! » Mais on a bien le droit de penser ce qu'il vous plaît. « Sire, accordez la liberté de pensée ! » Je veux te dire quelque chose, conclut-il. (Ils étaient arrivés dans la chambre de Joachim, et Joachim s'apprêtait à se coucher.) On vit ici porte à porte avec des gens mourants et avec les pires souffrances et martyres. Or, non seulement on fait comme si cela ne vous regardait pas, mais encore on vous ménage et on vous protège pour que vous n'entriez jamais en contact avec cela et que vous n'en voyiez rien, et le gentleman rider, ils le feraient de nouveau disparaître en cachette, pendant que nous goûterions ou que nous déjeunerions. Je trouve cela immoral. La Stoehr s'est déjà mise en colère lorsque j'ai fait allusion à ce décès, mais c'est trop bête pour moi et elle a beau être dépourvue de la moindre culture et croire que « *Leise, leise, fromme Weise* » est un air de *Tannhaüser*, comme cela lui est arrivé l'autre jour à table, elle devrait pourtant avoir des sentiments un peu plus moraux, et

les autres aussi. J'ai donc décidé de m'occuper davantage, à l'avenir, des grands malades et des moribonds de la maison, cela me fera du bien. Cette visite déjà m'a, dans une certaine mesure, fait du bien. Le pauvre Reuter, autrefois, au numéro vingt-cinq, que j'ai vu les premiers jours de mon séjour, doit être depuis longtemps allé *ad penates* et on a dû l'emporter discrètement, à ce moment-là déjà il avait des yeux si exagérément grands. Mais il y en a bien d'autres, la maison en est pleine, il ne manque pas d'arrivants, et sœur Alfreda ou la Supérieure, ou même Behrens en personne nous aideront volontiers à faire la connaissance de quelques-uns, cela doit pouvoir se faire sans difficulté. Suppose que ce soit l'anniversaire de quelque moribond, et que nous l'apprenions, il y a moyen d'apprendre ces choses. Bon, nous envoyons à notre homme ou à notre femme – à lui ou à elle, c'est selon, – un pot de fleurs dans sa chambre, une attention de deux compagnons anonymes, – meilleurs vœux de guérison – le mot guérison par simple politesse reste toujours indiqué. Naturellement, on finit par nous nommer à l'intéressé, et lui ou elle, dans sa faiblesse, nous fait dire par la porte un aimable bonjour, nous invite peut-être un instant dans sa chambre, et nous échangeons encore quelques paroles humaines avec lui avant qu'il ne disparaisse. C'est ainsi que je vois cela. Es-tu d'accord ? Pour ma part, j'ai décidé de le faire en tout cas.

Joachim, en effet, ne trouva pas grand'chose à objecter à ces projets.

– C'est contraire au règlement de la maison, dit-il, tu fais une sorte de révolution. Mais, exceptionnellement et pour une fois que tu exprimes un désir, Behrens te donnera peut-être bien son autorisation. Tu peux d'ailleurs invoquer ton intérêt pour la médecine.

– Oui, il y a encore cela, dit Hans Castorp, car en effet c'étaient des motifs complexes qui lui avaient inspiré ce désir.

La protestation contre l'égoïsme qui régnait ici n'était qu'un d'entre ces motifs. Ce qui l'avait poussé, c'était aussi le besoin de son esprit de prendre au sérieux la vie et la mort et de pouvoir les honorer, besoin qu'il espérait satisfaire et fortifier en s'approchant des grands malades et des mourants, pour compenser les affronts innombrables auxquels ce besoin se trouvait par ailleurs exposé à chaque pas, chaque jour et à toute heure, et qui confirmait parfois d'une manière choquante certains jugements de Settembrini. Les exemples ne s'offrent à nous que trop nombreux ; si l'on avait interrogé Hans Castorp, il aurait peut-être parlé, en premier lieu, de ceux des pensionnaires du *Berghof* qui, de leur propre aveu, n'étaient malades en aucune façon et qui étaient venus tout à fait volontairement, sous le prétexte officiel d'une légère fatigue, mais en réalité pour leur plaisir, et qui vivaient ici parce que la forme d'existence des malades leur agréait, comme cette veuve Hessenfeld que nous avons déjà mentionnée incidemment, une femme pétulante dont la passion était de parier. Elle pariait avec les Messieurs, pariait sur tout et à propos de tout, pariait sur le temps qu'il allait faire, sur les plats que l'on servirait, sur le résultat des consultations générales et sur le nombre de mois de traitement que l'on ajouterait à chacun, sur certains champions de bobsleigh, de patins ou de skis lors de matches sportifs, sur l'issue des intrigues amoureuses qui s'engageaient entre les pensionnaires, et sur cent autres choses absolument négligeables et indifférentes. Elle pariait du chocolat, du champagne et du caviar, que l'on mangeait ensuite en festoyant au restaurant, de l'argent, des billets de cinéma et même des baisers à prendre ou à recevoir, bref, par cette passion elle apportait beaucoup de tension et de vie dans la salle à manger. Eh bien, le jeune Hans Castorp ne voulait naturellement pas prendre ces manèges au sérieux : leur seule existence lui semblait déjà porter atteinte à la dignité de ce lieu de souffrances.

Car c’est à protéger cette dignité et à la maintenir à ses propres yeux qu’il s’efforçait honnêtement, quelque peine qu’il éprouvât à le faire, après avoir passé presque la moitié d’une année parmi ceux d’en haut. Sa connaissance, devenue peu à peu plus grande, de leur vie et de leur activité, de leurs conceptions, n’étaient guère de nature à encourager son bon vouloir. Il y avait là ces deux jeunes gommeux maigres, âgés de dix-sept et de dix-huit ans, surnommés « Max et Moritz », dont les sorties quotidiennes pour aller boire ou jouer au poker alimentaient les conversations des dames. Récemment, c’est-à-dire environ huit jours après le Nouvel An (car il ne faut pas oublier que, tandis que nous racontons, le temps progresse sans arrêt et poursuit son cours silencieux), au petit déjeuner, la nouvelle s’était répandue qu’au matin le baigneur avait trouvé les deux jeunes gens étendus sur leurs lits en habits de soirée fripés. Hans Castorp rit, lui aussi ; mais si sa bonne volonté en était confondue, combien plus encore le fut-elle par les aventures de l’avocat Einhuf de Juterborg, un homme de quarante ans environ, à la barbiche pointue et aux mains couvertes de poils noirs, qui depuis quelque temps occupait à la table de Settembrini la place du Suédois rétabli et qui non seulement rentrait ivre chaque nuit, mais qui récemment n’était pas même rentré du tout, et que l’on avait trouvé allongé dans le pré. Il passait pour un libertin dangereux et Mme Stoehr désignait du doigt la jeune femme – du reste fiancée en pays plat – qu’à une certaine heure on avait vu pénétrer dans la chambre de Einhuf, vêtue seulement d’un manteau de fourrure sous lequel elle n’avait qu’une culotte de jersey. C’était scandaleux, non pas seulement au nom de la morale en général, mais c’était scandaleux et offensant pour Hans Castorp personnellement, eu égard à ses efforts spirituels. À cela s’ajoutait qu’il ne pouvait penser à la personne de l’avocat, sans songer simultanément à Fraenzchen Oberdank, cette petite jeune fille à la raie bien tracée que voici quelques semaines sa mère, une digne provinciale, avait amenée ici. Lors de son arrivée et après la consultation médicale, Fraenzchen Oberdank

avait passé pour un cas bénin ; mais soit qu'elle eût commis des imprudences, soit que ce fût précisément un de ces cas dans lesquels l'air n'était pas seulement bon contre la maladie, mais avant tout bon pour elle, soit encore que la petite eût été engagée dans des intrigues ou des tribulations qui lui avaient fait du tort, quatre semaines après son arrivée il se produisit que, venant d'une nouvelle consultation et en entrant dans la salle à manger, elle lança son mouchoir en l'air et s'écria d'une voix claire : « Hourra, il faut que je reste une année entière », sur quoi un rire avait éclaté dans toute la salle. Mais quinze jours plus tard, le bruit avait couru que l'avocat Einhuf avait agi comme un gredin envers Fraenzchen Oberdank. D'ailleurs, cette expression vient de nous, ou tout au moins de Hans Castorp, car les porteurs de ce message ne le jugèrent sans doute pas d'un caractère assez inédit pour s'en émouvoir en termes aussi vifs. De plus, ils donnèrent à entendre en haussant les épaules que, pour de telles choses, il fallait être deux, et que sans doute rien ne s'était fait sans l'assentiment et le désir de l'intéressée. Du moins, fut-ce là l'attitude et la tendance morale de Mme Stoehr en présence de l'affaire en question.

Caroline Stoehr était effrayante. Si quelque chose troublait Hans Castorp dans ses honnêtes efforts spirituels, c'était la manière d'être de cette femme. Ses lapsus continuels auraient suffi. Elle disait : « agomie » au lieu d'« agonie », « insoliste » pour « insolite » et débitait les plus effroyables sottises sur les phénomènes astronomiques qui déterminaient une éclipse solaire. Elle qualifia de « calamineuse » la quantité de neige, et un jour elle provoqua l'étonnement prolongé de Settembrini en disant qu'elle était en train de lire un ouvrage emprunté à la bibliothèque de l'établissement : « Benedetto Cenelli, dans la traduction de Schiller[8] » ! Elle affectionnait les tournures qui donnaient sur les nerfs du jeune Castorp par leur platitude ou

[8] La vie de Benvenuto Cellini a été traduite en allemand par Gœthe (N. d. T.).

leur vulgarité de locutions à la mode du jour. Et comme l'expression « épatant » que le langage à la mode avait longtemps substituée à l'expression « parfait » ou « étonnant », apparaissait complètement usée, vieillie et vidée de toute saveur, elle se jeta sur la dernière locution à la mode à savoir « c'est formidable », et dès lors, sérieusement ou ironiquement, elle trouva tout « formidable », la piste de luge, l'entremets et la température de son propre corps, ce qui semblait également répugnant. À cela s'ajoutait sa manie de jaser qui dépassait la mesure. D'ailleurs, lorsqu'elle racontait que Mme Salomon portait aujourd'hui sa plus précieuse combinaison de dentelles, parce qu'elle était convoquée à la consultation, et qu'en cette circonstance elle se présentait au médecin en linge fin, cela pouvait être exact. Hans Castorp lui-même avait eu l'impression que la procédure de l'auscultation faisait, indépendamment de son résultat, plaisir aux femmes, et qu'elles se paraient ce jour-là avec une coquetterie particulière. Mais que pouvait-on dire lorsque Mme Stoehr assurait que Mme Redisch, de Posnanie, que l'on soupçonnait de souffrir de la tuberculose de la moelle épinière, devait une fois par semaine aller et venir pendant dix minutes, complètement nue, devant le docteur Behrens ? L'invraisemblance de ce racontar égalait presque son inconvenance, mais Mme Stoehr s'y obstinait et jurait ses grands dieux qu'elle disait vrai, bien que l'on eût peine à comprendre que la pauvre dépensât tant de zèle, d'insistance et d'entêtement à de telles choses, alors qu'elle avait fort à faire avec ses propres soucis. Car, dans l'intervalle, des accès de peur et de larmoyante inquiétude l'agitaient, lesquels tenaient apparemment à un accroissement de sa prétendue « lassitude » ou à l'ascension de sa courbe. Elle arrivait à table en sanglotant, ses joues gercées et rouges inondées de larmes, et pleurait dans son mouchoir, en disant que Behrens avait décidé de l'envoyer au lit, mais qu'elle voulait savoir ce qu'il avait dit derrière son dos, ce qu'elle avait, ce qu'il en était d'elle, qu'elle voulait voir la vérité en face. À son effroi, elle avait remarqué un jour que le pied de son lit était orienté vers la porte d'entrée et elle faillit avoir des convulsions

en faisant cette découverte. On ne comprit pas aussitôt sa colère et son épouvante, en particulier Hans Castorp ne se l'expliqua pas tout de suite. Et puis après ? Comment donc ? Pourquoi le lit ne devait-il pas être placé comme il l'était ? – Mais pour l'amour de Dieu, ne comprenez-vous donc pas ? « Les pieds devant ! » Désespérée, elle fit du scandale, et il fallut immédiatement déplacer le lit, bien que, dorénavant, elle eût la lumière en pleine figure, ce qui gênait son sommeil.

Tout cela n'était pas sérieux ; cela favorisait très peu les aspirations spirituelles de Hans Castorp. Un incident effrayant qui, à ce moment-là, se produisit pendant un repas fit sur le jeune homme une impression particulièrement profonde. Un pensionnaire encore assez nouveau, le professeur Popof, un homme maigre et silencieux, qui avait pris place à la table des Russes bien, avec sa fiancée, également maigre et silencieuse, fut pris, au milieu du repas, d'une violente crise d'épilepsie, s'écroula à terre, auprès de sa chaise, avec ce cri dont on a souvent dépeint le caractère démoniaque et inhumain et se débattit avec les plus effrayantes contorsions des bras et des jambes. Circonstance aggravante, c'était justement le poisson que l'on venait de servir, de sorte que l'on devait craindre que Popof n'avalât une arête de travers dans les convulsions de sa crise. Le désordre fut indescriptible. Les femmes, Mme Stoehr en tête, mais sans que Mmes Salomon, Redisch, Hessenfeld, Magnus, Iltis, Lévi, etc., le lui eussent cédé en rien, tombèrent dans les états les plus variés, de telle sorte qu'elles faillirent égaler M. Popof. Leurs cris étaient stridents. On ne voyait que des yeux convulsivement fermés, des bouches ouvertes, et des corps tordus. Une seule d'entre elles préféra s'évanouir en silence. Il y eut des accès d'étouffement, parce que tout le monde avait été surpris par cet événement violent au moment de mâcher et d'avaler. Une partie des pensionnaires prit la fuite par toutes les portes que l'on pouvait atteindre, même par les portes de la terrasse, bien qu'il fît dehors un froid humide. Mais cet incident avait un caractère étrange et choquant, tout

effrayant qu'il fût, surtout parce qu'on ne put s'empêcher de le rapprocher de la dernière conférence du docteur Krokovski. En effet, l'analyste, au cours de ses derniers développements sur l'amour considéré comme agent pathogène, avait parlé le lundi précédent de l'épilepsie, et s'était exprimé sur ce mal, où l'humanité avait vu en des temps préanalytiques tour à tour une épreuve divine, voire prophétique et une possession par le démon, en termes mi-poétiques, mi-scientifiques et impitoyables comme d'un « équivalent de l'amour » et comme d'un « orgasme du cerveau », bref, l'avait rendu suspect dans un sens tel que ses auditeurs durent interpréter la conduite du professeur Popof, cette illustration de la conférence, comme une confession crapuleuse et comme un scandale mystérieux ; et ainsi la fuite des femmes qui se dérobaient à ce spectacle exprimait une certaine pudeur. Le docteur Behrens lui-même assistait à ce repas, et ce fut lui qui, avec Mlle de Mylendonk et quelques jeunes dîneurs solides, entraîna l'extatique, bleu écumant, raide et défiguré, comme il l'était, hors de la salle dans le hall, où l'on vit les médecins, la supérieure et d'autres membres du personnel, s'empresser pendant quelque temps encore autour du malade évanoui, que l'on emporta ensuite sur un brancard. Mais très peu de temps après, on put revoir M. Popof silencieux et réjoui, assis auprès de sa fiancée, également silencieuse et réjouie, à la table des Russes bien, et finir le dîner comme s'il n'était rien arrivé !

Hans Castorp avait assisté à cet événement avec tous les signes d'un effroi déférent, mais au fond, – que Dieu l'assiste ! – il ne réussissait pas à prendre cela très au sérieux. Sans doute, Popof eût-il pu étouffer en avalant sa bouchée de poisson, mais en réalité il n'avait pas étouffé, malgré la furie de son paroxysme, il avait quand même fait un peu attention au plus secret de lui-même. À présent il était là, tout dispos, il finissait de manger, et se comportait comme s'il ne venait pas d'être en proie à la frénésie la plus meurtrière et la plus démente ; sans doute même ne s'en souvenait-il pas. Mais son apparence n'était

pas faite pour confirmer le respect qu'éprouvait Hans Castorp devant la souffrance. Elle aussi multipliait, à sa manière, les impressions de libertinage peu sérieux auxquelles il se trouvait malgré lui exposé ici et qu'il s'efforçait de surmonter en se consacrant davantage – contrairement à l'usage établi – aux grands malades et aux moribonds.

À l'étage des cousins, non loin de leurs chambres, une jeune fille était couchée, du nom de Leila Gerngross qui, d'après les informations de sœur Alfreda, était mourante. En l'espace de dix jours elle avait eu quatre violentes hémorragies, et ses parents étaient arrivés, pour la ramener peut-être encore vivante. Mais cela ne semblait pas praticable. Le conseiller déclara que la pauvre petite Gerngross ne pouvait être transportée. Elle avait seize ou dix-sept ans. Hans Castorp estima que l'occasion s'offrait à lui de réaliser son projet du pot de fleurs et des vœux de guérison. Sans doute, n'était-ce pas l'anniversaire de Leila, que, d'après les prévisions humaines, elle ne verrait probablement plus, car, ainsi que Hans Castorp avait réussi à l'apprendre, cette date ne reviendrait qu'au printemps. Mais, à son avis, ce ne devait pas être là un obstacle à cet hommage de respect et de pitié. Lors d'une de leurs promenades de midi, aux environs du Casino, il entra avec son cousin dans une boutique de fleuriste dont il respira d'une poitrine émue l'atmosphère humide chargée d'une odeur de terre et de parfums, et il fit l'emplette d'un joli pot d'hortensias, qu'il envoya à la jeune moribonde, anonymement, « de la part de deux voisins de chambre, avec leurs meilleurs vœux de guérison ». Il le fit avec un empressement joyeux, agréablement grisé par l'arôme des plantes, par la tiédeur de l'endroit qui, après le froid du dehors, faisait larmoyer ses yeux, le cœur battant, et en éprouvant toute la témérité aventureuse et opportune de cette entreprise insignifiante à laquelle il prêtait en secret une portée symbolique. Leila Gerngross n'avait pas d'infirmière spéciale, mais était confiée aux soins immédiats de Mlle von Mylendonk et des médecins. Toutefois, la sœur Alfreda

avait accès chez elle, et rendit compte aux jeunes gens de l'effet qu'avait produit leur attention. Dans l'univers borné où la confinait son état, la petite avait pris un plaisir puéril à ce témoignage d'amitié provenant d'inconnus. La plante était près de son lit, elle la caressait des yeux et des mains, veillait à ce qu'on l'arrosât, et même lorsque les pires accès de toux la torturaient, ses yeux tourmentés y restaient suspendus. Ses parents, le commandant en retraite Gerngross et sa femme, avaient également été touchés et agréablement surpris, et comme ils ne pouvaient même pas essayer de deviner le nom des donateurs, faute de connaître qui que ce fût dans la maison, Mlle Schildknecht, comme elle l'avoua, n'avait pu se retenir de lever le voile de l'anonymat, et de désigner les cousins comme les donateurs. Elle leur transmettait l'invitation des trois Gerngross à venir recevoir l'expression de leur gratitude, de sorte que tous deux, le surlendemain, firent, conduits par la diaconesse, leur entrée, sur la pointe des pieds, dans la chambre de douleur de Leila.

La mourante était une créature blonde des plus gracieuses, aux yeux couleur de myosotis, qui, malgré d'effrayantes pertes de sang et une respiration qui ne se faisait plus qu'au moyen d'un reste tout à fait insuffisant de tissu pulmonaire, offrait un aspect sans doute frêle, mais non pas misérable. Elle remercia et bavarda d'une voix agréable quoique éteinte. Une lueur rose s'épanouit sur ses joues et y demeura. Hans Castorp qui avait expliqué aux parents et à la malade sa manière d'agir ainsi qu'ils l'attendaient de lui, et qui s'en était presque excusé, parla d'une voix assourdie et émue, avec une déférence tendre. Il s'en fallut de peu – de toute façon il en éprouva intérieurement le besoin – qu'il ne se fût agenouillé devant ce lit, et longtemps il garda la main de Leila dans la sienne, bien que cette menotte chaude fût, non seulement humide, mais véritablement mouillée, car la jeune fille transpirait énormément. Elle transpirait même si fort que sa chair se fût depuis longtemps recroquevillée et desséchée ; si elle n'avait absorbé avidement de la limonade,

dont une carafe pleine était posée sur sa table de nuit, pour compenser à peu près la sudation. Les parents, affligés qu'ils étaient, soutinrent, selon l'usage mondain la conversation à bâtons rompus par des questions sur l'état de santé des cousins et par d'autres moyens classiques. Le commandant était un homme large d'épaules, de front bas et à moustache hérissée, un Hun ; son innocence quant aux dispositions morbides et à la fragilité de sa fillette sautait aux yeux. C'était évidemment sa femme qui en était responsable, une petite personne d'un type nettement phtisique, dont la conscience semblait en effet fléchir sous ce poids. Car, lorsque Leila eut donné, après dix minutes des signes de fatigue, ou plutôt de surexcitation (le rose de ses joues s'était accentué, tandis que ses yeux de myosotis brillaient d'un éclat instable), et que les cousins, avertis par un regard de sœur Alfreda, eurent pris congé, Mme Gerngross les raccompagna jusque devant la porte et se répandit, contre elle-même, en accusations, qui émurent singulièrement Hans Castorp. C'était d'elle, d'elle seule que cela était venu, assura-t-elle, accablée ; ce n'était que d'elle que la pauvre enfant pouvait tenir ce mal, son mari n'y était pour rien, il en était complètement innocent. Mais elle aussi, c'est ce qu'elle pouvait affirmer, n'en avait souffert que très passagèrement et superficiellement, très peu de temps, étant jeune fille. Puis elle s'en était complètement débarrassée, lui avait-on certifié, car elle avait voulu se marier, elle avait été si heureuse de se marier et de vivre, et elle y avait réussi, complètement guérie et rétablie, elle était entrée dans la vie conjugale avec son cher époux, fort comme un chêne, qui, de son côté, n'avait jamais pensé à de telles histoires. Mais si pur et si fort qu'il fût, son influence, cependant, n'avait pas pu empêcher le malheur. Car chez leur enfant, – c'était là, la chose effroyable, – le mal enseveli et oublié était reparu, et elle n'avait pu le secouer, elle en mourait, tandis que la mère en avait triomphé et avait atteint l'âge de la sécurité ; elle mourait, cette pauvre chère enfant, les médecins ne donnaient plus d'espoir, et c'était elle seule qui était coupable de cela, en raison de sa vie passée.

Les jeunes gens s’efforcèrent de la réconforter, firent des phrases sur la possibilité d’un revirement heureux. Mais la commandante ne faisait que sangloter et les remercia encore de tout, des hortensias, et de ce qu’ils avaient, par leur visite, diverti son enfant et lui avaient donné un peu de bonheur. La pauvre petite était couchée là dans son tourment et sa solitude, tandis que d’autres jeunes filles jouissaient de la vie et dansaient avec de jolis garçons, désir que la maladie n’étouffait nullement. Ils lui avaient apporté quelques rayons de soleil, mon Dieu, peut-être les derniers. Les hortensias étaient comme un succès au bal, et cette conversation avec deux cavaliers de belle mine avait été pour elle comme un joli petit flirt, ce dont elle, la mère Gerngross, s’était parfaitement rendu compte.

Mais voilà qui devait toucher péniblement Hans Castorp, d’autant que la commandante n’avait pas prononcé le mot « flirt » correctement, c’est-à-dire à la manière anglaise, mais avec un allemand, ce qui l’irrita violemment. De plus, il n’était pas un cavalier de belle mine, mais il avait rendu visite à la petite Leila, pour protester contre l’égoïsme régnant ici, et dans un esprit médical et moral. Bref, il était agacé par l’issue de cette démarche, pour autant qu’il fallait tenir compte des commentaires de la commandante, mais très animé et ému par la réalisation de leur projet. Deux impressions surtout : le parfum de terre de la boutique de fleuriste et l’humidité de la menotte de Leila avaient été retenues par son âme et ses sens. Et comme le premier pas avait été fait, on convint le même jour encore avec sœur Alfreda d’une visite à son malade Fritz Rotbein qui s’ennuyait si effroyablement avec son infirmière, bien que, à moins que tous les signes ne fussent trompeurs, il ne lui restât que peu de temps à vivre.

Joachim eut beau faire, il dut tenir compagnie à son cousin. L’élan charitable de Hans Castorp et son esprit entreprenant furent plus forts que la répugnance de son cousin,

que celui-ci ne put exprimer que par des silences et en baissant les yeux, parce qu'il n'eût pas su la justifier sans manquer aux sentiments chrétiens. Hans Castorp voyait cela très bien et en tira parti. Il comprit exactement le sens de ce manque d'enthousiasme. Mais si, lui-même, de telles entreprises l'animaient et le rendaient heureux, et si elles lui paraissaient profitables ? Il sut donc vaincre la résistance discrète de Joachim. Ils délibérèrent ensemble sur le point de savoir s'ils pourraient envoyer ou apporter des fleurs au jeune Fritz Rotbein, bien que ce moribond fût du sexe masculin. Hans Castorp souhaitait vivement pouvoir le faire ; des fleurs, trouvait-il, étaient de mise ; le choix des hortensias, qui étaient mauves et de forme agréable, lui avait extraordinairement plu ; et il décida donc que le sexe de Rotbein était compensé par la gravité de son état et qu'il n'était pas besoin que ce fût son anniversaire pour lui offrir des fleurs, puisque des mourants peuvent être, pour cela même et d'une façon permanente, traités à l'égal des gens qui fêtent leur anniversaire. À cette fin, il se rendit avec son cousin dans l'atmosphère chaude et parfumée de terre de la boutique de fleuriste, et entra chez M. Rotbein avec une gerbe fraîchement aspergée et odorante de roses, d'œillets et de giroflées, conduit par Alfreda Schildknecht qui avait annoncé les jeunes gens.

Le grand malade, à peine âgé d'une vingtaine d'années mais déjà un peu chauve et grisonnant, le teint cireux et les traits émaciés, avec de grandes mains, un grand nez et de grandes oreilles, se montra reconnaissant jusqu'aux larmes de ce réconfort et de cette distraction. En effet, il pleura un peu par faiblesse en saluant les deux cousins et en recevant le bouquet, mais à ce propos il en arriva aussitôt, encore que d'une voix presque chuchotante, à parler du commerce des fleurs en Europe et de son développement sans cesse croissant, de la formidable exportation des horticulteurs de Nice et de Cannes, des chargements de wagons et de colis postaux qui partaient chaque jour de ces points dans toutes les directions, pour les

marchés de gros de Paris et de Berlin, et pour l'approvisionnement de la Russie. Car il était commerçant et son intérêt était orienté dans ce sens, pour autant qu'il vivait encore. Son père, le fabricant de Cobourg, l'avait pour le former, envoyé en Angleterre, – ainsi chuchotait-il, – et c'est là qu'il était tombé malade. Mais on avait considéré sa fièvre comme une typhoïde et on l'avait traité en conséquence c'est-à-dire qu'on l'avait mis au régime des soupes à l'eau, ce qui l'avait affaibli à ce point. Arrivé ici, on lui avait permis de manger et il l'avait fait : à la sueur de son front, il avait mangé au lit et s'était efforcé de se nourrir. Malheureusement il était trop tard. Son intestin, hélas, était atteint, et l'on avait beau lui envoyer de chez lui de la langue et de l'anguille fumée, il ne supportait plus rien. À présent, son père venait de partir de Cobourg, appelé par une dépêche de Behrens, car on allait tenter une intervention décisive, la section des côtes ; on voulait du moins la tenter bien que les chances fussent infimes. Rotbein chuchota des choses fort raisonnables sur ce sujet et envisagea également la question de l'opération sous son aspect commercial : tant qu'il vivrait, il considérerait les choses sous cet angle. Le prix de revient, chuchota-t-il, y compris l'anesthésie de la moelle épinière, s'élevait à mille francs, car il s'agissait en somme d'enlever presque tout le thorax, sept à huit côtes, et il s'agissait tout au plus de savoir si ce serait là un placement relativement lucratif. Behrens l'y encourageait, mais son intérêt à la chose était certain tandis que le sien à lui semblait douteux, et que l'on ne pouvait pas savoir s'il ne vaudrait pas mieux mourir tranquillement avec toutes ses côtes.

Il était difficile de le conseiller. Les cousins estimèrent que dans l'établissement de ce devis, il y avait lieu de tenir compte de l'exceptionnelle habileté de chirurgien du conseiller. On s'accorda à estimer que l'opinion du vieux Rotbein, qui était en route, entraînerait la décision. Lorsqu'ils prirent congé, le jeune Fritz pleura de nouveau un peu, et bien que ce ne fût que par faiblesse, les larmes qu'il versa formaient un singulier contraste

avec la sèche objectivité de sa manière de penser et de parler. Il pria ces messieurs de bien vouloir renouveler leur visite, et ils le promirent avec empressement, mais n'en trouvèrent plus le temps. Car, comme le fabricant de poupées était arrivé le soir, on avait tenté l'opération le lendemain matin, après quoi le jeune Fritz n'avait plus été en état de recevoir. Et deux jours plus tard, Hans Castorp vit, en passant avec Joachim, que l'on rangeait la chambre de Rotbein. Sœur Alfreda avait déjà quitté le Berghof, parce qu'on l'avait dépêchée d'urgence dans un autre établissement vers un autre moribond, et, en soupirant, le cordon de son pince-nez derrière l'oreille, elle s'était rendue auprès de lui, puisque telle était la seule perspective qui s'ouvrait à elle.

Une chambre « abandonnée », une chambre devenue libre, où l'on désinfectait, la double porte grande ouverte et les meubles entassés les uns sur les autres, comme on la voyait lorsque, se rendant dans la salle à manger ou sortant, on passait auprès de l'une d'elles, était un spectacle significatif, mais si familier qu'il ne frappait presque plus l'imagination, surtout lorsqu'on avait soi-même, en son temps, pris possession d'une chambre, devenue « libre » dans les mêmes conditions, qui avait été désinfectée, et où l'on s'était ensuite senti chez soi. Parfois, on savait qui avait occupé ce numéro, ce qui donnait malgré tout à penser. Il en fut ainsi ce jour-là, et il en fut de même huit jours plus tard lorsque Hans Castorp, en passant, vit la chambre de la petite Gerngross dans le même état. Dans ce dernier cas, il tarda à saisir le sens de l'activité qui régnait là-dedans. Il s'arrêta, songeur et interdit, lorsque le docteur Behrens passa par hasard.

– Je reste ici à regarder, dit Hans Castorp. Bonjour, docteur. La petite Leila…

– Oui…, répondit Behrens, et il haussa les épaules. Après un silence, qui donna à ce geste tout son effet, il ajouta :

– Vous vous êtes encore dépêché de lui faire la cour très gentiment avant la clôture. Ça me plaît chez vous que vous vous intéressiez un peu à mes petits pinsons poitrinaires dans leurs cages, vous qui êtes relativement valide. C'est un joli trait de votre caractère. Non, non, ne vous en défendez pas, c'est un trait tout à fait sympathique. Voulez-vous qu'à l'occasion je vous introduise chez quelques autres ? J'ai encore toute sorte de merles sur leurs perchoirs, si cela vous intéresse. Tenez, en ce moment, je vais précisément faire un saut chez ma « trop pleine ». M'accompagnez-vous ? Je vous présente tout simplement comme un compagnon d'infortune compatissant.

Hans Castorp dit que le conseiller était allé au-devant de son désir et qu'il lui avait proposé exactement ce dont il allait le prier. C'est avec reconnaissance qu'il usait de la permission et qu'il se joignait au docteur. Mais qui était-ce donc, la « trop pleine », et comment fallait-il entendre ce sobriquet ?

– À la lettre, dit le conseiller. D'une manière textuelle et sans métaphore. Demandez-lui de vous le raconter elle-même.

En quelques pas ils se trouvèrent devant la chambre de la « trop pleine », le conseiller entra par la double porte en engageant son compagnon à attendre. Un rire et des paroles, oppressées par un souffle court, mais clairs et joyeux, retentirent à l'entrée de Behrens dans la chambre, puis furent interceptés par la porte. Mais lorsque le visiteur compatissant entra quelques minutes plus tard à son tour dans la pièce, le rire résonna de nouveau et Behrens présenta Hans Castorp à la jeune femme blonde aux yeux bleus, qui, de son lit, le regardait avec curiosité. Un coussin dans le dos, elle était à moitié assise, très agitée, et riait sans cesse d'un rire perlé, très aigu et argentin, haletante, mais excitée et chatouillée, semblait-il, par cette gêne respiratoire. Elle rit également des termes en lesquels le conseiller présenta le visiteur, cria plusieurs fois au docteur :

« Au revoir, merci beaucoup, et à bientôt », lorsqu'il s'en fut, en lui faisant des signes de la main, poussa un soupir vibrant, rit d'un rire argentin, appuya les mains contre sa poitrine agitée sous la chemise de batiste, et ne réussit pas à tenir ses jambes tranquilles. Elle s'appelait Mme Zimmermann.

Hans Castorp la connaissait vaguement de vue. Elle avait été assise pendant quelques semaines à la table de Mme Salomon et du collégien vorace, et avait toujours beaucoup ri. Puis, elle avait disparu, sans que le jeune homme se fût autrement soucié d'elle. Elle devait être partie, avait-il supposé, pour autant qu'il s'était fait une opinion sur sa disparition. Et voici qu'il la trouvait ici, sous ce nom de « la trop pleine » dont il attendait l'explication.

– Ah, ah, ah, pétillait-elle, chatouillée, la poitrine agitée. Un homme terriblement drôle, ce Behrens, fabuleusement drôle et amusant, à vous rendre bossue et malade de rire. Asseyez-vous donc, Monsieur Kasten, Monsieur Carsten, ou comment vous appelez-vous donc ? Vous avez un si drôle de nom, ah, ah, hi, hi, excusez-moi ! asseyez-vous sur cette chaise, à mes pieds, mais permettez-moi de gigoter, je ne puis... ah... ah ! soupira-t-elle, la bouche ouverte, puis pétilla de nouveau. Je ne peux pas faire autrement.

Elle était presque jolie, avait des traits nets, un peu trop marqués, mais agréables, et un petit menton double. Mais ses lèvres étaient bleuâtres, et la pointe du nez avait la même teinte, sans doute parce qu'elle manquait d'air. Ses mains, qui étaient d'une maigreur lymphatique et que les manchettes de dentelle de la chemise de nuit mettaient en valeur, étaient aussi incapables de se tenir tranquilles que les pieds. Elle avait un cou de jeune fille, avec des salières au-dessus des clavicules tendres, et la gorge, sous le linon, agitée par le rire et la gêne respiratoire, d'un mouvement irrégulier, court et ahanant, semblait frêle et jeune, Hans Castorp décida d'envoyer, ou

d'apporter, à elle aussi, de belles fleurs, vaporisées, parfumées, et provenant des horticulteurs-exportateurs de Nice et de Cannes. Avec un peu d'inquiétude, il se joignait à la gaîté agitée et oppressée de Mme Zimmermann.

– Et vous rendez visite aux grands fiévreux : demanda-t-elle ? Comme c'est amusant et aimable à vous, ha, ha, ha, ha ! Figurez-vous que je ne suis pas du tout une grande malade, c'est-à-dire qu'en somme je ne l'étais pas du tout, encore dernièrement, pas le moins du monde... Jusqu'à ce que, récemment, cette histoire... Écoutez donc si ce n'est pas ce que vous aurez rencontré de plus drôle dans votre vie...

Et, cherchant son souffle, parmi des tirilis et des trilles, elle raconta ce qui lui était arrivé.

Un peu malade, elle était montée ici – assez malade malgré tout (sinon, elle ne serait pas montée), peut-être même pas tout à fait légèrement atteinte, mais enfin plutôt légèrement que gravement. Le pneumothorax, cette conquête encore récente de la technique chirurgicale qui avait connu un succès si rapide, avait, dans son cas à elle, fait brillamment ses preuves. L'intervention avait pleinement réussi, l'état de Mme Zimmermann avait fait les progrès les plus réconfortants ; son mari – car elle était mariée, encore que sans enfants – pouvait compter sur son retour dans deux ou trois mois. C'est lors que, pour s'amuser, elle fit une excursion à Zurich, il n'y avait pas d'autre raison à ce voyage que le désir de s'amuser. Et elle s'y était en effet amusée de tout son cœur, mais elle s'était aperçue qu'elle allait avoir besoin de se faire regonfler, et elle avait chargé de ce soin un médecin de là-bas. Un jeune homme charmant, et si drôle, hahaha ! hahaha ! mais qu'était-il arrivé ? Il l'avait trop gonflée ? Il n'y avait pas d'autre terme, ce mot disait tout. Plein de bonnes intentions, sans doute ne s'y entendait-il pas très bien, bref : trop pleine, c'est-à-dire avec des battements de cœur et de l'oppression, – ha, hihihi – elle était

arrivée ici et avait été aussitôt fourrée au lit par Behrens, qui avait juré et tempêté. Car à présent elle était gravement malade – non pas précisément grande fiévreuse, mais gâchée, bousillée, – hahaha ; mais quelle figure, quelle drôle de figure faisait-il donc ? Et tout en la désignant du doigt, elle riait si fort de la figure de Hans Castorp que son front, à lui aussi, commença de bleuir. Mais le plus drôle, dit-elle, était Behrens, avec sa fureur et sa grossièreté. D'avance elle en avait ri lorsqu'elle s'était rendu compte qu'elle était trop pleine. « Vous êtes en danger de mort absolu », avait-il tempêté sans égards ni ménagements aucuns. Quels ours ! Hahaha, hihihi. Excusez-moi.

On pouvait se demander ce qui dans la déclaration du conseiller la faisait rire, d'un rire aussi perlé ; si ce n'était que sa « grossièreté » et parce qu'elle n'y croyait pas, ou quoiqu'elle y crût, – et sans doute y croyait-elle – ou si elle trouvait terriblement comique la chose elle-même, c'est-à-dire le danger de mort qu'elle courait. Hans Castorp avait l'impression que c'était cette dernière supposition qui était exacte, et que vraiment elle ne poussait des trilles, gazouillait et pétillait que par une légèreté puérile et dans l'inconscience de sa cervelle d'oiseau ; et il l'en blâmait. Néanmoins, il lui envoya des fleurs, mais ne revit pas davantage la rieuse Mme Zimmermann. Car, après que quelques jours encore elle eût été soutenue par l'oxygène, elle était bel et bien morte dans les bras de son mari, appelé par télégramme ; elle avait été une oie *in-folio,* ajouta le conseiller de qui Hans Castorp tint cette nouvelle.

Mais auparavant déjà l'esprit entreprenant et compatissant de Hans Castorp avait noué, à l'aide du conseiller et du personnel d'infirmières, de nouvelles relations avec les grands malades de la maison ; et il fallut que Joachim l'accompagnât. Hans Castorp l'emmena chez le fils de « Tous les deux », le second qui restait encore, après que l'on eût depuis longtemps nettoyé et désinfecté avec du H_2CO la chambre de l'autre. Puis, ils allèrent chez Teddy, le jeune garçon arrivé récemment, parce

que son cas avait été trop grave pour l'internat du *Fredericianum*, où il avait d'abord séjourné. Ensuite, chez un employé d'une compagnie d'assurance germano-russe, Antoine Carlovitch Ferge, martyr résigné et doux. Enfin, chez l'infortunée et cependant si coquette Mme de Mallinckrodt, qui elle aussi, reçut des fleurs, à l'instar des précédents, et à laquelle on donna même plusieurs fois sa bouillie en présence de Hans Castorp et de Joachim... Ils finirent par se faire une réputation de Samaritains et de frères de charité. Aussi Settembrini aborda-t-il un jour Hans Castorp en ces termes :

– Sapristi, ingénieur, j'entends dire des choses bizarres de votre conduite. Vous vous seriez voué à la charité ? Vous tentez de vous justifier par de bonnes œuvres ?

– Cela ne vaut pas la peine d'en parler, Monsieur Settembrini. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Mon cousin et moi...

– Mais laissez donc votre cousin de côté ! C'est à vous que nous avons affaire, quand même on parle de vous deux, voilà qui est sûr. Le lieutenant est une nature respectable, mais simple et dont l'esprit ne court aucun risque qui puisse inquiéter l'éducateur. Vous ne me ferez pas accroire que c'est lui qui dirige vos expéditions. Le plus marquant des deux, mais aussi celui qui court le plus grand danger, c'est vous. Vous êtes, si je puis ainsi m'exprimer, un enfant gâté de la vie, il faut s'occuper de vous. D'ailleurs, vous m'avez permis de m'occuper de vous.

– Certainement, Monsieur Settembrini, je l'ai permis, une fois pour toutes. C'est tout à fait aimable à vous. Un « enfant gâté de la vie » est bien dit. Ah, ces écrivains, tout ce qu'ils peuvent inventer ! Je ne sais pas trop si je peux être fier de ce titre, mais c'est joliment tourné, il faut en convenir. Eh bien, voilà : je m'occupe un peu des « enfants de la mort », c'est là

sans doute ce que vous voulez dire. Je m'intéresse ci et là, tout à fait accessoirement, sans que la cure de repos puisse en souffrir, aux grands malades, aux plus sérieux, comprenez-vous, à ceux qui ne sont pas ici pour leur plaisir, ceux qui ne tournent pas mal, mais qui s'en vont mourants.

– Mais il est écrit : « Laissez les morts enterrer leurs morts », dit l'Italien.

Hans Castorp leva les bras et exprima par son jeu de physionomie que bien des choses étaient écrites, de sorte qu'il était difficile de discerner les meilleures et de s'en inspirer. Bien entendu, le joueur d'orgue de Barbarie avait mis en avant un argument gênant, c'était à prévoir. Mais encore que Hans Castorp fût toujours disposé à lui prêter l'oreille, à trouver bon de l'écouter sous toutes réserves et sans engagement, et de subir à titre d'essai cette influence éducatrice, il était bien loin de songer à renoncer le moins du monde, pour l'amour de conceptions pédagogiques, à des entreprises qui, malgré la mère Gerngross et sa façon de parler du « gentil petit flirt », malgré la sécheresse du pauvre Rotbein et le sot tirili de la « trop pleine », lui paraissaient encore, et d'une façon indéterminée, profitables et d'une portée considérable.

Le fils Tous-les-Deux s'appelait Lauro. Il avait reçu des fleurs, des violettes de Nice au parfum de terre, « de la part de deux compagnons de souffrances compatissants, avec leurs meilleurs vœux de guérison », et comme l'anonymat était devenu de pure forme, et que tout le monde savait de qui provenaient ces présents, Mme Tous-les-deux elle-même, la mère mexicaine pâle et vêtue de noir, aborda les cousins lorsqu'elle les rencontra dans le corridor, les remercia et les invita par des paroles rauques, mais surtout par une mimique attristée, à recevoir en personne les remerciements de son fils, *de son seul et dernier fils qui allait mourir aussi*. Ce qui eut lieu incontinent. Lauro se trouva être un jeune homme d'une

étonnante beauté, avec des yeux ardents, un nez aquilin dont les narines palpitaient, et des lèvres admirables au-dessus desquelles pointait une petite moustache noire, mais il prit un tel air de vantardise dramatique que les visiteurs, Hans Castorp non moins que Joachim Ziemssen, furent heureux lorsque la porte de la chambre du malade se referma derrière eux. Car, tandis que Mme Tous-les-deux, dans son châle de cachemire, le voile noir noué sous le menton, des rides transversales sur son front étroit tout plissé, avec d'énormes poches sous ses yeux noirs de jais, les jambes arquées, allait et venait dans la pièce, laissait tomber avec affliction un des coins de sa grande bouche et s'approchait de temps à autre des jeunes gens assis au bord du lit, pour répéter sa tragique sentence de perroquet : « *Tous les dé, vous comprenez, Messiés ? Premièrement l'un, et maintenant l'autre* », le beau Lauro, se livrait, également en français, à des discours rauques et râlants d'une insupportable présomption dont le sens était qu'il comptait mourir « *comme héros, à l'espagnole* » ainsi qu'avait dit son frère, « *de même que son fier jeune frère Fernando* » qui, lui aussi, était mort comme un héros espagnol ; il gesticulait, ouvrait sa chemise pour tendre aux coups de la mort sa poitrine jaune, et continua à se conduire de la sorte jusqu'à ce qu'un accès de toux, qui fit monter à ses lèvres une mince écume rose, étouffât ses rodomontades et décidât les cousins à s'éloigner sur la pointe des pieds.

Ils ne s'entretinrent pas de la visite chez Lauro et même dans leur for intérieur ils s'abstinrent de juger son attitude. Tous deux se trouvèrent plus à leur aise chez Antoine Carlovitch Ferge, de Pétersbourg, qui, avec sa grande moustache joviale, et l'expression également joviale de sa pomme d'Adam saillante, gisait sur son lit et se remettait lentement et difficilement de la tentative que l'on avait faite de lui appliquer le pneumothorax, ce qui, à un cheveu près, avait failli lui coûter la vie. Il avait en effet ressenti un choc violent, le choc à la plèvre, connu comme incident de cette intervention chirurgicale à la mode du jour.

Mais chez lui ce choc s'était produit sous la forme exceptionnellement dangereuse d'un évanouissement complet et d'une syncope des plus inquiétantes, en un mot il s'était produit avec une telle force que l'on avait dû interrompre et ajourner provisoirement l'opération.

Les bons yeux gris de M. Ferge se dilataient et son visage blêmissait chaque fois qu'il parlait de cet événement qui devait avoir été effroyable pour lui. « Sans anesthésique, Messieurs ! Bon, nous autres, nous ne supportons pas cela, c'est contre-indiqué dans notre cas, on le comprend et, en homme raisonnable, on se résigne à son sort. Mais l'anesthésie locale ne pénètre pas très profondément, Messieurs, il n'y a guère que la surface de la chair qu'elle engourdit, on sent que l'on vous ouvre, il est vrai que l'on se sent seulement pincer et triturer. Je suis couché, la tête couverte, pour que je ne voie rien, et l'assistant me tient à droite, l'infirmière en chef, à gauche. C'est comme si l'on me pressait et me pinçait, c'est la chair que l'on ouvre et que l'on replie à l'aide de pinces. Mais voici que j'entends le docteur Behrens dire : « Bon ! » et à cet instant, Messieurs, il commence à palper la plèvre avec un instrument sans pointe – il faut qu'il soit épointé pour que l'on ne transperce pas trop tôt – à tâtons il cherche le bon endroit où il pourra percer un trou et introduire le gaz, et tandis qu'il fait cela, tandis qu'il promène son instrument le long de ma plèvre, Messieurs, Messieurs, c'en fut fait de moi, c'était fini, il m'arrivait quelque chose d'absolument indescriptible. La plèvre, Messieurs, il ne faut pas la toucher, elle ne veut et ne peut en aucune façon être touchée, elle est tabou, elle est protégée par la chair, isolée et inabordable, une fois pour toutes. Et voici qu'il l'avait dénudée et qu'il la palpait. Messieurs, je me trouvai mal. Effrayant, effrayant, Messieurs ! Jamais je n'aurais cru qu'on pouvait ressentir une impression aussi effroyable et aussi misérablement abjecte sur terre et ailleurs qu'en enfer ! Je tombai en syncope, en trois syncopes à la fois, une verte, une brune et une violette. De plus, cela puait, cette syncope, le choc

se portait sur mon odorat, Messieurs, cela sentait follement l'hydrogène sulfuré, comme cela doit sentir en enfer, et en même temps je m'entendais rire tout en tournant de l'œil, mais pas comme un homme rit, non, c'était l'éclat de rire le plus inconvenant et le plus odieux que j'aie jamais entendu de ma vie, car de se laisser ainsi palper la plèvre, Messieurs, c'est comme si l'on vous chatouillait de la manière la plus infâme, la plus exagérée et la plus inhumaine, c'est cela et pas autre chose que cette damnée honte et torture, et voilà ce qu'est le choc à la plèvre, que le bon Dieu veuille vous épargner !

Souvent, et toujours livide de terreur, Antoine Carlovitch Ferge revint sur cette « saloperie » d'opération et il ne laissait pas d'appréhender son renouvellement. D'ailleurs, dès les premiers mots, il s'était montré un homme simple, à qui toutes les choses « élevées » étaient étrangères et à l'égard de qui il ne fallait avoir de prétentions d'ordre intellectuel ou sentimental d'aucune sorte, ainsi que lui-même n'avait à l'endroit des autres aucune exigence pareille. Ceci admis, il parlait par ailleurs d'une façon assez intéressante de sa vie passée, à laquelle la maladie l'avait arraché, de la vie d'un représentant au service d'une compagnie d'assurances contre l'incendie. De Pétersbourg, il avait entrepris de longues randonnées à travers la Russie, dans tous les sens, il avait visité les usines assurées et son rôle avait été d'enquêter sur les maisons qui étaient dans une situation financière difficile ; car la statistique apprenait que c'est dans les usines qui font de mauvaises affaires que se produisaient le plus souvent des incendies. C'est pourquoi on l'avait chargé de la mission de sonder sous tel ou tel prétexte une entreprise, et de rendre compte à sa banque de ses enquêtes, afin que, par une réassurance plus forte ou par une répartition des primes, on pût prévenir des pertes sensibles. Il parla de voyages en plein hiver à travers l'immense empire, de courses nocturnes par un froid inouï, allongé en traîneau, sous des peaux de mouton, et raconta comment, en s'éveillant, il avait vu luire les yeux des loups au-dessus de la neige pareils à des étoiles. Il avait emporté dans son

coffre des provisions congelées, de la soupe aux choux et du pain blanc que l'on faisait dégeler aux étapes, en changeant de chevaux (et le pain était alors aussi frais que le premier jour). On ne risquait de mésaventure que lorsqu'on avait tout à coup un temps de dégel : car la soupe aux choux que l'on avait emportée en morceaux congelés fondait alors, et s'écoulait.

M. Ferge racontait ainsi, en s'interrompant de temps à autre pour remarquer en soupirant que tout cela eût été très joli, si seulement il n'avait pas été nécessaire que l'on renouvelât encore sur lui la tentative du pneumothorax. Il ne débitait rien de plus « élevé », c'étaient des faits que l'on écoutait volontiers, surtout Hans Castorp qui trouvait profitable d'entendre parler de l'empire russe et de ses formes d'existence, de samovars, de caviar, de cosaques et d'églises en bois, avec tant de clochers en forme d'oignons que l'on eût dit des colonies de champignons. Il invitait aussi M. Ferge à lui parler des habitants de ce pays, de leur exotisme nordique et d'autant plus aventureux à ses yeux, du sang asiatique qui coulait en eux, des pommettes saillantes, de la forme finno-mongole de leurs yeux, et il prêtait l'oreille à tout cela avec un intérêt tout anthropologique. Il se fit encore adresser la parole en russe, – l'idiome oriental jaillissait de la sympathique moustache de M. Ferge et de sa pomme d'Adam saillante non moins bonasse, rapide, indistinct, désossé et infiniment étrange, et Hans Castorp trouvait cette diversion d'autant plus agréable (la jeunesse est ainsi faite), qu'il s'ébattait sur un terrain interdit en bonne pédagogie.

Fréquemment, ils entraient pour un quart d'heure chez Antoine Carlovitch Ferge. Entre temps, ils rendaient visite au jeune Teddy du *Fredericianum*, un élégant adolescent de quatorze ans, blond et fin, en possession d'une infirmière privée et d'un pyjama en soie blanche orné de brandebourgs. Il était orphelin et riche, ainsi que lui-même le leur apprit. En attendant une opération d'une certaine gravité que l'on voulait tenter sur lui – il s'agissait d'éloigner des parties vermoulues, –

il quittait de temps à autre son lit pour une heure, lorsqu'il se sentait mieux, et dans un gracieux costume de sport, prenait part à la réunion du salon. Les dames badinaient volontiers avec lui, et il écoutait leurs conversations, par exemple celles qui avaient trait à l'avocat Einhuf, à la demoiselle à la culotte de jersey et à Fraenzchen Oberdank. Puis il retournait au lit. C'est ainsi que vivait le jeune Teddy, parmi les élégances, au jour le jour, en laissant deviner que c'était désormais tout ce qu'il attendait de la vie.

Mais au numéro 50 gisait Mme de Mallinckrodt, qui répondait au prénom de Nathalie, avec des yeux noirs et des boucles d'oreilles en or, coquette, aimant se parer, et qui était cependant une sorte de Lazare ou de Job féminin, frappée par Dieu de toutes les infirmités possibles. Son organisme semblait inondé de toxines, de sorte que toutes les maladies imaginables s'abattaient sur elle, à tour de rôle et simultanément. Particulièrement atteinte était sa peau, recouverte sur de grandes étendues d'un eczéma qui la démangeait cruellement, et qui, ici et là, était à vif, même aux lèvres, de sorte qu'elle avait peine à y introduire sa cuillère. Des inflammations internes de la plèvre, des reins, des poumons, du périoste et même du cerveau, – cette dernière lui causait des syncopes – se succédaient chez Mme de Mallinckrodt, et sa faiblesse, conséquence de la fièvre et des souffrances, lui causait de grandes angoisses, faisait, par exemple, qu'en mangeant elle avait peine à avaler convenablement : les aliments restaient accrochés en haut de l'œsophage. Bref, cette femme était dans une situation effroyable, et, de plus, elle était seule au monde. Car, après qu'elle eût quitté son mari et ses enfants, pour l'amour d'un autre homme, ou plus exactement d'un grand gamin, elle avait été à son tour abandonnée par son amant, ainsi qu'elle-même l'apprit aux deux cousins, et elle se trouvait donc n'avoir pas de foyer, quoiqu'elle ne manquât pas de ressources : son époux les lui fournissait. Sans tirer une vanité déplacée de cette générosité ou de cet amour persistant, elle en profitait sans

le prendre elle-même au sérieux ; et elle comprenait qu'elle n'était qu'une pauvre pécheresse déshonorée, en raison de quoi elle supportait toutes ses plaies dignes de Job, avec une patience et une ténacité surprenantes, avec la force de résistance élémentaire de sa race et de son sexe, qui triomphait de la détresse de son corps de brune ; elle réussissait à faire une coiffure seyante même du pansement de gaze blanche qu'elle devait porter à la tête pour quelque dégoûtante raison. Elle ne cessait de changer de bijoux, inaugurait la matinée par des coraux, et finissait la soirée parée de perles. Enchantée par l'envoi de fleurs de Hans Castorp, auquel elle prêta une signification plutôt galante que charitable, elle fit inviter les jeunes gens à prendre, près de son lit, le thé, qu'elle-même buvait dans un « canard », les doigts couverts, jusqu'aux articulations, d'opales, d'améthystes et d'émeraudes sans excepter les pouces. Bientôt, et tandis que les anneaux d'or se balançaient à ses oreilles, elle eut raconté aux cousins comment tout s'était passé. Elle leur parla de son mari, si respectable mais ennuyeux, de ses enfants également convenables et ennuyeux qui tenaient absolument du père, et à l'égard desquels elle n'avait jamais éprouvé des sentiments particulièrement chaleureux, et aussi du grand gamin avec lequel elle avait pris la fuite, et dont elle se plaisait à vanter la poétique tendresse. Mais les parents du jeune homme avaient su l'éloigner d'elle par la ruse et la force et peut-être aussi la maladie, qui alors avait éclaté sous des formes multiples et soudaines, avait-elle répugné au petit. « Vous répugne-t-elle également, messieurs ? » demanda-t-elle avec coquetterie et sa féminité triomphait de l'eczéma qui recouvrait la moitié de sa figure.

Hans Castorp n'avait que mépris pour le petit à qui elle avait répugné, et il exprima cette impression en haussant les épaules. Pour ce qui le concernait, la lâcheté du poétique adolescent l'incita à un zèle d'un caractère tout opposé, et à plusieurs reprises il saisit l'occasion de rendre à l'infortunée Mme de Mallinckrodt de menus services d'infirmier, qui

n’exigeaient pas de préparation spéciale, c’est-à-dire qu’il s’essaya à lui introduire avec précaution dans la bouche la bouillie de midi lorsqu’il arrivait qu’on la servît, qu’il lui donna à boire dans le « canard » lorsqu’une bouchée ne voulait pas descendre ou qu’il l’aidait à changer de position dans son lit, car, en sus de tous ses maux, elle était encore gênée par la plaie d’une opération. Il procédait à ces manipulations en se rendant à la salle à manger, ou en revenant d’une promenade, après avoir invité Joachim à poursuivre sa route, cependant qu’il contrôlerait en passant l’état du numéro 50. Et il se sentait exalté par une joie particulière, qui tenait au sentiment qu’il avait de la portée secrète et de l’opportunité de sa conduite, à quoi se mêlait d’ailleurs un certain plaisir furtif et impeccablement chrétien qu’il prenait à cette manière d’agir, manière, en effet, si pieuse, si douce et si louable, que, ni du point de vue militaire, ni du point de vue humaniste et pédagogique, on ne pouvait y faire d’objections sérieuses.

Nous n’avons pas encore parlé de Karen Karstedt, et cependant Hans Castorp et Joachim s’occupèrent d’elle tout particulièrement. C’était une cliente privée et externe du docteur Behrens qui l’avait recommandée à la sollicitude charitable des cousins. Elle était ici, en haut, depuis quatre ans, sans ressources et dépendant de parents très durs à son égard, qui, une fois déjà, l’avaient emmenée d’ici, sous prétexte qu’elle était de toute manière condamnée à mourir, et qui ne l’avaient renvoyée que sur l’intervention du conseiller. Elle habitait à Dorf, dans une pension bon marché, elle était frêle, âgée de dix-neuf ans, avec des cheveux lisses et huileux, avec des yeux qui s’efforçaient timidement de cacher une lueur qui répondait à la rougeur fiévreuse de ses joues et à une voix prenante mais voilée d’une manière caractéristique. Elle toussait presque sans arrêt, et les pointes de presque tous ses doigts étaient couvertes d’emplâtres, parce qu’ils étaient crevassés par la maladie.

C'est donc à elle que les deux cousins, – à la prière du docteur, et en braves garçons qu'ils étaient, – se consacrèrent tout spécialement. Cela commença par un envoi de fleurs, puis ils firent une visite à la malheureuse Karen, sur son petit balcon, à Dorf, après quoi l'on organisa quelques promenades à trois. On allait à un concours de patinage ou à une course de bobsleighs. Car la saison des sports d'hiver de notre haute vallée battait maintenant son plein, on avait organisé une semaine de championnats. Les initiatives se multipliaient, plaisirs et spectacles, auxquels les cousins n'avaient accordé jusque-là qu'incidemment une attention distraite. Joachim, en effet, était hostile à tous les divertissements d'ici. Ce n'était pas pour eux qu'il était ici, il n'était pas du tout ici pour vivre et s'accommoder de ce séjour en le rendant agréable et varié, mais uniquement pour se désintoxiquer le plus vite possible, afin de se mettre en état de prendre du service dans la plaine, du service véritable au lieu du service de la cure, qui n'était qu'un succédané, mais auquel il ne souffrait aucune atteinte. Il lui était interdit de participer activement aux sports d'hiver et il lui déplaisait de faire le badaud. Quant à Hans Castorp, il se sentait uni à ceux d'en haut par une solidarité trop stricte et trop intime pour témoigner le moindre intérêt à la vie des gens qui considéraient cette vallée comme un terrain de sport.

Mais leur sollicitude à l'endroit de la pauvre Mlle Karstedt avait modifié la situation, et, à moins de se montrer peu chrétien, Joachim ne pouvait élever aucune objection. Ils allèrent prendre la malade dans son modeste logement à Dorf et la conduisirent, par un froid chaudement ensoleillé, à travers le quartier anglais, ainsi dénommé d'après l'hôtel d'Angleterre, entre les magasins luxueux de la rue principale, où des traîneaux sonnaient, où se promenaient de riches viveurs et des fainéants du monde entier, des pensionnaires du Casino et d'autres grands hôtels, têtes nues, en d'élégants costumes de sport taillés en des étoffes choisies et coûteuses, avec des figures bronzées par la brûlure du soleil d'hiver et par la réverbération

de la neige, et plus bas jusque sur la patinoire située non loin du Casino au fond de la vallée, patinoire qui, en été, avait servi de terrain de football. On entendait de la musique, l'orchestre du Casino donnait un concert sur l'estrade du pavillon de bois, en haut de la patinoire rectangulaire, derrière laquelle les montagnes neigeuses se dressaient dans l'azur foncé. Ils entrèrent, se frayèrent un passage à travers le public qui entourait la patinoire sur des sièges en gradins, trouvèrent des places et se mirent à regarder. Les patineurs, en vêtements collants, en maillots noirs, en dolmans à brandebourgs garnis de fourrures, se balançaient, planaient décrivaient des figures, sautaient et tournaient en rond. Un couple de virtuoses – dame et cavalier, des professionnels « hors concours », – exécutant une prouesse que seul au monde il réussissait, déchaîna des applaudissements soutenus par la musique. Se disputant le record de vitesse, six jeunes gens, de nationalité différentes, penchés, les mains dans le dos, tenant parfois un mouchoir entre les dents, firent six fois le tour du vaste rectangle. Le son d'une cloche se mêla à la musique. Parfois la foule éclatait en cris d'encouragement et en applaudissements.

C'était une foule bariolée que les trois malades, les cousins et leur protégée, découvraient autour d'eux. Des Anglais à casquettes écossaises et aux dents blanches parlaient français à des dames aux parfums pénétrants qui étaient vêtues de pied en cap de laines multicolores, et dont quelques-unes portaient culotte. Des Américains à petites têtes, les cheveux collés, la shagpipe au bec, portaient des fourrures dont le poil rude était tourné à l'extérieur. Des Russes barbus et élégants, riches et barbares à voir, et des Hollandais d'un type métissé de malais, étaient assis parmi un public allemand et suisse, tandis qu'un certain monde indéterminé et qui parlait français, venu des Balkans ou du Levant, un monde aventureux pour lequel Hans Castorp montrait un certain faible, mais que Joachim condamnait comme interlope et sans caractère, était partout répandu. Entre temps, des enfants prirent part à des concours

burlesques, trébuchèrent le long de la patinoire, un pied chaussé d'un ski, l'autre d'un patin, ou bien c'étaient les garçons qui poussaient sur leurs pelles leurs jeunes cavalières. Ils coururent avec des chandelles allumées, le vainqueur étant celui qui gardait sa lumière allumée jusqu'au but ; il leur fallait, en courant, franchir des obstacles, ou remplir des arrosoirs de pommes de terre, à l'aide de cuillères en étain. Les grandes personnes jubilaient. On se montrait les plus riches, les plus connus et les plus gracieux d'entre les enfants, la fillette d'un multimillionnaire hollandais, le fils d'un prince prussien et un garçonnet de douze ans qui portait le nom d'une marque de champagne connue dans le monde entier. La pauvre Karen jubilait, elle aussi. De joie, elle frappait des mains, malgré ses doigts crevassés. Elle leur était si reconnaissante !

Les cousins la conduisirent également aux courses de bobsleigh. Leur but n'était très éloigné ni du *Berghof* ni du domicile de Karen Karstedt, car la piste, descendant de la Schatzalp, se terminait à Dorf, entre les agglomérations du versant ouest. Le petit pavillon de contrôle était dressé là ; on y annonçait par téléphone le départ de chaque traîneau. Entre les remparts de neige glacée, sur les virages de la piste luisant d'un éclat métallique, les châssis plats, chargés d'hommes et de femmes en laine blanche, portant autour de leurs poitrines des écharpes aux couleurs de toutes les nations, descendaient de la hauteur, à intervalles assez longs. On voyait des figures rouges et tendues sur lesquelles la neige tombait. Des chutes, des traîneaux qui dérapaient ou culbutaient et déversaient leurs équipes dans la neige, étaient photographiés par le public. Ici aussi la musique jouait. Les spectateurs étaient assis sur de petites tribunes, ou s'avançaient par l'étroit sentier que l'on avait dégagé à côté de la piste. Des passerelles en bois qui franchissaient la piste et sous lesquelles passait de temps à autre un bobsleigh rapide, étaient également occupées par des spectateurs. Les cadavres du sanatorium, là, en haut, suivaient le même chemin, ils passaient à toute allure sous le pont,

décrivaient les virages en aval, toujours en aval, se dit Hans Castorp, et même il en parla.

Ils emmenèrent Karen Karstedt, une après-midi, au cinéma Bioscope, puisqu'elle jouissait infiniment de tout cela. Dans l'air vicié qui les incommodait tous trois physiquement, parce qu'ils n'étaient habitués qu'à l'atmosphère la plus pure, dans cet air qui pesait à leurs poitrines, et produisait dans leurs têtes un brouillard trouble, une vie multiple trépidait sur l'écran, devant leurs yeux douloureux, saccadée, divertissante et hâtive, dans une agitation frémissante qui ne s'attardait en vibrant que pour repartir aussitôt, accompagnée par une petite musique qui appliquait sa présente division du temps à la fuite d'apparences passées, et qui, malgré ses moyens limités, savait jouer de tous les registres de la solennité, de la pompe, de la passion, de la sauvagerie et d'une sensualité roucoulante. C'était une histoire mouvementée d'amour et de meurtre qu'ils virent se dérouler dans le silence, à la cour d'un despote oriental : des événements précipités, pleins de magnificence et de nudité, pleins de désirs souverains et de furie religieuse dans la servilité, pleins de cruauté, de volupté, de voluptés meurtrières et d'une lenteur évocatrice lorsqu'il s'agissait, par exemple, de faire apprécier la musculature des bras d'un bourreau, bref, inspirés par une connaissance familière des vœux secrets de la civilisation internationale qui assistait à ce spectacle. Settembrini, en homme de jugement, aurait sans doute condamné sévèrement cette représentation si peu humaniste ; avec une ironie cinglante et classique il n'aurait pas manqué de flétrir l'abus que l'on avait fait de la technique pour animer des images qui abaissaient la dignité de l'homme ; c'est à quoi songeait Hans Castorp, et il chuchotait des remarques à l'oreille de son cousin sur ce sujet. En revanche, Mme Stoehr, également présente et qui était assise pas très loin d'eux, paraissait tout extasiée, sa figure rouge et bornée était convulsée par la jouissance.

D'ailleurs, il en était de même de tous les visages que l'on regardait. Lorsque la dernière image trépidante d'une scène s'évanouissait, que la lumière s'allumait dans la salle et que le champ des visions apparaissait à la foule comme une toile vide, il ne pouvait même pas y avoir d'applaudissements. Personne n'était là que l'on eût pu récompenser par des acclamations, que l'on eût pu rappeler par admiration pour l'art dont il avait fait preuve. Les acteurs qui s'étaient réunis pour ce spectacle, étaient depuis longtemps dispersés à tous les vents. On n'avait vu que les ombres de leur performance, des millions d'images et des déclics les plus brefs en lesquels on avait décomposé leur action en la recueillant afin de pouvoir la restituer à volonté et aussi souvent qu'on le voudrait, par un déroulement rapide et clignotant, à l'élément de la durée. Le silence de la foule avait quelque chose de veule et de repoussant. Les mains restaient étendues, impuissantes, devant le néant. On se frottait les yeux, on regardait fixement devant soi, on avait honte de la clarté, et l'on avait hâte de retrouver l'obscurité pour regarder à nouveau, pour voir se dérouler les choses qui avaient eu leur temps, transplantées dans un temps nouveau, et renouvelées par le fard de la musique.

Le despote tomba sous le poignard, avec un hurlement de sa bouche ouverte que l'on n'entendit pas. On vit ensuite des images du monde entier : Le Président de la République Française en haut de forme et en grand cordon, répondant du haut d'un landau à une allocution ; on vit le vice-roi des Indes au mariage d'un Radjah ; le Kronprinz allemand dans une cour de caserne de Potsdam. On assista aux allées et venues des habitants d'un village du Nouveau Mecklembourg, à un combat de coqs à Bornéo, on vit des sauvages nus qui jouaient de la flûte en soufflant du nez, on vit une chasse aux éléphants sauvages, une cérémonie à la cour du Roi de Siam, une rue de bordels au Japon, où des geishas étaient assises derrière le treillis de cages de bois. On vit des Samoyèdes emmitouflées parcourir dans leurs traîneaux tirés par des rennes un désert de

neige au nord de l'Asie, des pèlerins russes prier à Hébron, un délinquant persan recevoir la bastonnade. On assistait à tout cela. L'espace était anéanti, le temps avait rétrogradé, le « là-bas » et le « jadis » étaient transformés et enveloppés de musique. Une jeune femme Marocaine, vêtue de soie rayée, caparaçonnée de chaînes, d'anneaux et de paillettes, sa poitrine pleine à moitié dénudée, s'approchait soudain de vous, en grandeur naturelle ; ses narines étaient larges, ses yeux pleins d'une vie bestiale, ses traits sans mouvement. Elle riait de ses dents blanches, abritait ses yeux d'une de ses mains dont les ongles semblaient plus clairs que la chair, et, de l'autre, faisait signe au public. Confus, on regardait dans la figure de cette ombre séduisante qui semblait voir et qui ne voyait pas, que les regards n'atteignaient pas du tout, dont les rires et les signes ne visaient pas du tout le présent, mais étaient chez eux dans le là-bas et dans l'autrefois, de sorte qu'il eût été insensé de lui répondre. Cela mêlait, comme nous l'avons dit, au plaisir un sentiment d'impuissance. Puis, le fantôme s'évanouissait. Une clarté vive envahissait l'écran, le mot « Fin » y était projeté, le cycle des représentations était terminé, et en silence on évacuait le théâtre, tandis qu'un nouveau public se pressait au dehors, qui désirait jouir d'une répétition de ce déroulement.

Encouragés par Mme Stoehr qui se joignit à eux, les cousins, pour l'amour de la pauvre Karen, qui, de reconnaissance, avait joint les mains, allèrent encore au café du Casino. Là aussi il y avait de la musique. Un petit orchestre de musiciens en habit rouge jouait sous la direction d'un premier violon tchèque ou hongrois qui, à l'écart de sa bande, était debout au milieu des couples de danseurs et tourmentait son instrument avec d'ardentes torsions du corps. Une animation mondaine régnait autour des tables. On servait des boissons rares. Pour se rafraîchir, les cousins commandèrent pour eux et leur protégée des orangeades, car l'atmosphère était chaude et poussiéreuse, tandis que Mme Stoehr prenait une liqueur sucrée. Elle assura qu'à cette heure-ci l'animation ne battait pas encore son plein.

La danse, plus tard dans la soirée, se faisait sensiblement plus vivante. De nombreux pensionnaires des différents sanatoria, et des malades indépendants des hôtels et du Casino, y prenaient part, plus nombreux encore qu'à présent, et plus d'un grand fiévreux avait passé le seuil de l'éternité tout en dansant et avait succombé à l'hémorragie finale en vidant la coupe de la joie de vivre, *in dulci jubilo.* Ce que la profonde ignorance de Mme Stoehr faisait de ce *dulci jubilo* était vraiment extraordinaire ; elle empruntait le premier mot au vocabulaire italien et musical de son mari, en le prononçant par conséquent *dolce*, et Dieu sait d'où lui venait le second. Les deux cousins happèrent en même temps les brins de paille dans leurs verres lorsque ce latin éclata, mais Mme Stoehr ne se montra nullement déconcertée. Au contraire, tout en montrant avec entêtement ses dents de lièvre, elle s'efforça, par des allusions et des taquineries, de pénétrer la cause des rapports entre les trois jeunes gens qu'elle ne saisissait clairement que du point de vue de la pauvre Karen qui, étant donné sa conduite légère, ne devait pas être fâchée d'être chaperonnée à la fois par deux cavaliers aussi brillants. Le cas lui semblait moins clair, considéré du point de vue des deux cousins, mais malgré toute sa sottise et son ignorance, son intuition féminine l'aida à se faire des choses une idée d'ailleurs incomplète et triviale. Car elle devina et laissa entendre dans ses taquineries que le seul et véritable cavalier était Hans Castorp, tandis que le jeune Ziemssen se bornait à l'assister et que Hans Castorp, dont elle connaissait le penchant intime pour Mme Chauchat, ne chaperonnait que faute de mieux la lamentable Karstedt, parce que, apparemment, il ne savait pas comment s'approcher de l'autre : conception tout à fait digne de Mme Stoehr et dépourvue de toute profondeur morale, très insuffisante et d'une intuition vulgaire, à laquelle Hans Castorp ne fit que l'honneur d'un regard fatigué et dédaigneux, lorsqu'elle la formula sur un ton de plate raillerie. Car, en effet, les rapports avec la pauvre Karen constituaient pour lui une sorte de succédané et d'expédient confusément opportun, de même que toutes ses entreprises

charitables avaient pour lui un sens analogue. Mais en même temps, ces pieuses entreprises avaient leur fin propre, et la satisfaction qu'il éprouvait à faire avaler sa bouillie à l'infirme Mme de Mallinckrodt, à se faire décrire par M. Ferge l'infernal choc à la plèvre, ou à voir la pauvre Karen frapper de reconnaissance et de gratitude dans ses mains aux pointes couvertes d'emplâtres, encore, que détournée et indirecte, n'en était pas moins d'une nature spontanée et pure. Elle émanait d'un besoin de renchérir dans un sens opposé à celui que M. Settembrini représentait par son action pédagogique, mais qui valait bien, semblait-il au jeune Hans Castorp, qu'on lui appliquât le *placet experiri.*

La maisonnette où demeurait Karen Karstedt était située non loin du cours d'eau et des rails, au bord du chemin qui menait à Dorf, et les cousins pouvaient donc facilement aller la prendre lorsqu'ils voulaient l'emmener après le petit déjeuner dans leur promenade réglementaire. Lorsqu'ils marchaient ainsi dans la direction de Dorf, pour rejoindre l'avenue principale, ils avaient sous les yeux le petit Schiahorn, puis, à droite, trois pics qui s'appelaient les Tours Vertes, mais que recouvrait une neige éblouissante et ensoleillée, et plus loin, vers la droite, le sommet du Dorfberg. À mi-hauteur de son versant abrupt, on voyait un cimetière, le cimetière de Dorf, entouré d'un mur, d'où l'on devait jouir d'une belle vue, embrassant sans doute le lac, de sorte que l'on pouvait fort bien l'envisager comme un but de promenade. Aussi y montèrent-ils un jour, par une belle matinée. D'ailleurs, toutes les journées étaient belles : calmes et ensoleillées, d'un bleu profond, d'une chaleur fraîche et d'une blancheur scintillante. Les cousins, – l'un rouge comme une tuile, l'autre bronzé, – marchaient en veston, parce que, sous la brûlure de ce soleil, les pardessus auraient été incommodes, le jeune Ziemssen en costume de sport, avec des caoutchoucs, Hans Castorp chaussé de même, mais en pantalons longs, parce qu'il n'était pas assez enclin aux exercices physiques pour porter des culottes courtes. C'était entre le commencement et le milieu

de février de l'année nouvelle. Parfaitement, le millésime avait changé depuis que Hans Castorp était monté ici. C'était une autre année, la suivante. Une grande aiguille de l'horloge universelle avait progressé d'une unité de temps, non pas d'une des plus grandes, non pas d'une de celles qui mesuraient les millénaires (rares étaient ceux qui, vivants aujourd'hui, assisteraient encore à un pareil changement), pas davantage une de celles qui marquent les siècles, ni même les décennats, certes, non. Mais l'aiguille de l'année s'était récemment déplacée, bien que Hans Castorp ne fût pas encore ici depuis une année, à peine depuis un peu plus d'une demi-année, et elle était arrêtée à présent, tout comme les aiguilles de certaines grandes horloges qui n'avancent que toutes les cinq minutes, jusqu'à ce qu'elle dût de nouveau se déplacer. Mais jusque là, l'aiguille des mois devait encore avancer dix fois, plus de fois qu'elle ne l'avait fait depuis que Hans Castorp était arrivé ici. Il ne comptait plus le mois de février, car entamé, il était aussitôt effacé, de même que changer une pièce c'était, autant dire, la dépenser.

Les trois compagnons se rendirent donc un jour au cimetière du Dorfberg. Pour la fidélité de notre relation, mentionnons encore cette promenade. L'initiative était due à Hans Castorp, et Joachim, s'il avait commencé par faire quelques objections à cause de la pauvre Karen, s'était laissé convaincre et avait reconnu qu'il eût été inutile de jouer à cache-cache avec elle et de vouloir, à la manière de la peureuse Mme Stoehr, la mettre prudemment à l'abri de tout ce qui faisait penser à l'*exitus*[9]. Karen Karstedt n'était pas encore en proie aux illusions dont on s'abuse dans le dernier stade, elle savait à quoi s'en tenir et quelle était la signification de la nécrose des pointes de ses doigts. Elle savait aussi que ses peu pieux parents ne voudraient pas entendre parler du luxe d'un transport de son cercueil dans son pays natal, et qu'après l'*exitus* on lui

---

[9] Traduit du latin : sortie, mort. *(Note du correcteur – ELG)*

assignerait une modeste petite place là-haut, bref, on pouvait estimer que ce but de promenade du point de vue moral était plus convenable pour elle que beaucoup d'autres, par exemple que le point d'arrivée des bobs, ou le cinéma, sans compter que ce n'était rien de plus qu'un geste opportun de camaraderie que de faire, une fois par hasard, une visite à ceux de là-haut, en admettant que l'on ne voulût pas tout bonnement considérer le cimetière comme une curiosité et comme un terrain neutre de promenade.

À la file indienne, ils montèrent lentement, car le sentier déblayé ne leur permettait que de passer un à un. Ils laissèrent derrière eux et sous eux les villas situées en haut du versant, et, tout en montant, virent de nouveau se déplacer et s'ouvrir le paysage familier qui leur offrait la perspective de sa splendeur hivernale. Il s'étendait vers le nord-est, dans la direction de l'entrée de la vallée, et, comme ils s'y attendaient, la vue s'ouvrit sur le lac dont le disque, entouré de forêts, était gelé et couvert de neige ; et derrière sa rive la plus éloignée, les plans inclinés des montagnes semblaient se rencontrer, par delà lesquels les sommets inconnus, couverts de neige, s'étageaient devant le bleu du ciel. Ils regardèrent cela, debout dans la neige, devant le portail en pierre qui donnait accès au cimetière, puis ils y entrèrent par la grille en fer qui était fixée au portail et qui n'était qu'appuyée.

Là encore, les sentiers étaient déblayés qui s'étendaient entre les tertres entourés de grillage et capitonnés de neige, entre ces lits bien faits et régulièrement disposés, avec leurs croix de pierre et de métal, leurs petits monuments décorés de médaillons et d'inscriptions. Mais on ne voyait ni entendait âme qui vive. Le calme, l'éloignement, le silence du lieu semblaient profonds et intimes à beaucoup d'égards. Un petit ange ou un bambin en pierre, qui avait un bonnet de neige sur sa petite tête, et qui, du doigt, fermait ses lèvres, pouvait bien passer pour son génie, je veux dire : pour le génie de ce silence, à savoir d'un

silence que l'on éprouvait réellement comme la contre-partie et l'antipode de la parole, par conséquent comme un mutisme nullement dépourvu de sens ni vide de vie. Pour les deux visiteurs mâles, c'eût été sans doute une occasion de se découvrir s'ils avaient eu des chapeaux, mais ils étaient tête nue, Hans Castorp, lui aussi l'était, et ils se bornèrent donc à marcher en une attitude respectueuse, faisant porter le poids de leurs corps sur la plante de leurs pieds, avec de petites inclinaisons à droite et à gauche, à la queue leu leu, derrière Karen Karstedt qui les conduisait.

Le cimetière était de forme irrégulière, il s'étendait d'abord comme un étroit rectangle vers le sud, puis se prolongeait dans les deux sens en forme également rectangulaire. Il était évident qu'on avait dû, à plusieurs reprises, l'agrandir, et que l'on y avait annexé des parcelles de champs voisins. Néanmoins, l'enclos semblait de nouveau autant dire complet, le long des murs aussi bien que dans les parties intérieures moins cotées ; à peine pouvait-on voir et dire où l'on y eût encore, en cas de besoin, trouvé place. Les trois visiteurs se promenèrent assez longtemps avec discrétion par les étroits sentiers et passages entre les tombeaux, en s'arrêtant çà et là, pour déchiffrer un nom, une date de naissance et de mort. Les pierres funéraires et les croix étaient sans prétention et témoignaient que l'on ne s'était pas mis en frais. Quant aux inscriptions, les noms étaient d'origines diverses, il y en avait d'anglais, de russes, ou généralement de slaves ; il y en avait aussi d'allemands, de portugais et d'autres encore. Mais les dates témoignaient d'une grande fragilité, l'intervalle qui les séparait les unes des autres était dans l'ensemble d'une brièveté frappante, le nombre des années qui s'étaient écoulées entre la naissance et l'*exitus* s'élevait partout à une vingtaine environ, guère davantage, beaucoup de jeunesse et peu de vertu peuplait ce camp, un peuple nomade qui était venu ici de toutes les parties du monde et qui avait définitivement accédé à la forme d'existence horizontale.

Par endroits, parmi l'encombrement des monuments, à l'intérieur de la pelouse, vers le milieu, il y avait un petit emplacement plat de longueur d'homme, étal et inoccupé, entre deux tertres autour des stèles desquels étaient suspendues des couronnes artificielles, et, involontairement, les trois visiteurs s'arrêtèrent là. Ils restèrent debout, la demoiselle en avant de ses compagnons, et ils lurent les fragiles inscriptions des pierres. Hans Castorp, dans une attitude d'abandon, les mains croisées devant lui, la bouche ouverte et les yeux somnolents, le jeune Ziemssen au garde à vous, et non seulement droit, mais presque incliné un peu en arrière ; sur quoi, les cousins, saisis d'une curiosité simultanée, jetèrent un coup d'œil dérobé sur le visage de Karen Karstedt. Elle s'en aperçut malgré leur discrétion et resta là, confuse et humble, la tête inclinée en avant et un peu oblique ; et elle sourit d'un air affecté, en avançant les lèvres, avec un rapide clignement des yeux.

NUIT DE WALPURGIS

Sept mois allaient être révolus dans quelques jours, depuis que le jeune Hans Castorp était arrivé ici, tandis que son cousin Joachim, qui en avait déjà cinq lorsque l'autre était arrivé, en avait à présent douze derrière lui – une année en chiffre rond – rond dans ce sens cosmique que, depuis que la solide petite locomotive l'avait déposé ici, la terre avait parcouru entièrement son orbite solaire et était revenue au point où elle était alors. On était en carnaval, à la veille du Mardi Gras, et Hans Castorp demanda à l'ancien comment cela se passait.

– Magnifique ! répondit Settembrini, que les cousins avaient une fois de plus rencontré au cours de leur tournée du

matin. Splendide ! répondit-il. C'est aussi gai qu'au Prater, vous allez voir, ingénieur. « *Et dans la ronde on nous verra, galants cavaliers* » dit-il et continua de médire d'une langue agile, en accompagnant ses taquineries de mouvements appropriés des bras, de la tête et des épaules. Que voulez-vous ? même dans les « asiles d'aliénés » ont parfois lieu de ces bals pour les fous et les idiots ; c'est du moins ce qu'on m'a dit. Pourquoi n'y en aurait-il donc pas ici ? Le programme comprend les danses macabres les plus variées, vous le pensez bien. Malheureusement, certains des invités de l'année dernière ne pourront plus paraître cette fois-ci, car la fête prend fin dès 9 h. ½.

– Vous voulez dire ?... Ah ! fameux ! rit Hans Castorp. Vous êtes un farceur... À 9 h. ½, as-tu entendu, toi ? C'est-à-dire trop tôt pour que « certains » des invités de l'année puissent assister à la fête pendant une petite heure. Hou, c'est macabre ! Il s'agit naturellement de ceux qui, dans l'intervalle, ont dit définitivement adieu à la chair. Tu saisis mon jeu de mots ? Mais je suis quand même curieux de voir cela. Je trouve très bien que nous fêtions ici les fêtes de cette manière, et que nous marquions les étapes selon l'usage, des coupures bien faites pour que l'on ne vive pas dans un pêle-mêle trop désordonné. Ce serait par trop étrange. Nous avons eu Noël et puis nous avons su que c'était le nouvel an, et voici que vient le Carnaval. Puis approche le Dimanche des Rameaux (fait-on des craquelins ici ?), la Semaine Sainte, Pâques et la Pentecôte, qui tombe six semaines plus tard, et puis c'est déjà presque la journée la plus longue de l'année, le solstice d'été, comprenez-vous, et l'on s'achemine vers l'automne...

– Halte, halte, halte ! cria Settembrini en levant les yeux au ciel et en appuyant la paume de sa main contre ses tempes. Taisez-vous, je vous défends de vous déchaîner de cette façon.

– Excusez-moi, je voulais dire, au contraire... D’ailleurs, Behrens, finalement, va se décider à me faire des injections pour me désintoxiquer, car j’ai tout le temps trente-sept-quatre, cinq, six, et même sept. Il n’y a rien à faire à cela. Je suis et je reste un enfant gâté de la vie. Il est vrai que je ne suis pas ici pour une période très longue, Rhadamante ne m’a jamais décerné un délai précis, mais il dit qu’il serait insensé d’interrompre la cure prématurément, alors que j’ai déjà investi ici une pareille somme de temps. À quoi servirait d’ailleurs qu’il me fixât un terme ? Cela ne signifierait pas grand’chose, car, lorsqu’il dit par exemple : six petits mois, c’est toujours un peu juste, et il faut s’attendre à plus. Je vois cela par l’exemple de mon cousin qui devait être prêt au commencement du mois, – prêt dans le sens de guéri – mais la dernière fois, Behrens lui a encore administré quatre mois jusqu’à sa guérison complète. Bon, et puis qu’est-ce qui viendra après ? Ensuite, nous avons le solstice d’été, disais-je, sans vouloir vous fâcher, et puis l’on va vers l’hiver. Mais pour l’instant, il est vrai que nous n’en sommes encore qu’au Carnaval. Et puis, vous entendez bien, je trouve parfait que nous fêtions tout cela en bon ordre comme c’est marqué dans l’almanach. Mme Stoehr disait que chez le concierge on trouvait à acheter des trompettes d’enfant.

C’était exact. Dès le premier déjeuner du Mardi Gras, qui survint brusquement, avant que l’on eût pris le temps d’envisager cet événement, le matin déjà, on entendit dans la salle à manger toute sorte de sons tirés d’instruments à vent qui ronflaient ou cornaient. Au déjeuner déjà, des serpentins furent lancés de la table de Gaenser, de Rasmussen et de la Kleefeld, et plusieurs personnes, par exemple Maroussia aux yeux ronds, portaient des bonnets de papier que l’on pouvait également acheter chez le portier boiteux. Mais le soir, une animation de fête se répandit dans la salle et dans les salons, laquelle par la suite... Nous sommes pour le moment seul à savoir à quoi, grâce à l’esprit entreprenant de Hans Castorp, cette soirée de Carnaval devait conduire. Mais nous ne nous laissons pas tirer

de notre calme réfléchi par cette prescience et nous rendons au Temps l'honneur qui lui revient, et ne précipitons rien, peut-être même traînons-nous les événements en longueur parce que nous partageons la retenue morale du jeune Hans Castorp qui a si longtemps retardé ces événements.

L'après-midi, tout le monde s'était rendu à Davos-Platz, pour voir le mouvement de Carnaval dans les rues. Des masques avaient défilé, des Pierrots et des Arlequins, qui faisaient tourner des crécelles, et entre les piétons et les occupants, également masqués, des traîneaux parés et garnis de grelots, on s'était livré à des batailles de confetti. On se retrouva autour des sept tables, pour le repas du soir, en humeur très joyeuse, résolu à maintenir l'esprit public dans le cercle fermé. Les bonnets de papier, les crécelles et les trompettes du concierge avaient été rapidement écoulés, et le procureur Paravant avait pris l'initiative d'un travestissement plus complet, en revêtant un kimono de dame, et en s'attachant une fausse natte qui, d'après les exclamations qui partirent de tous côtés, devait appartenir à Mme la consule générale Wurmbrand. Il avait encore fait tomber les pointes de sa moustache au moyen d'un fer à friser, de sorte qu'il ressemblait vraiment tout à fait à un Chinois. L'administration n'était pas demeurée en reste d'ingéniosité. Elle avait décoré chacune des sept tables d'un lampion en papier, d'une lune coloriée qui contenait une bougie allumée, de sorte que Settembrini, en entrant dans la salle, passant près de la table de Hans Castorp, cita des vers qui pouvaient se rapporter à cette illumination :

De mille feux tout flambe et luit.
Un club joyeux est réuni,

énonça-t-il avec un sourire fin et sec, en gagnant d'une allure négligente sa place où de petits projectiles allaient l'accueillir, de minces petites boulettes emplies de liquide, qui se brisaient au choc et inondaient de parfum ceux qu'elles atteignaient.

Bref, on était en humeur de fête. Des rires éclataient, des serpentins, qui pendaient des lustres, se balançaient dans les courants d'air ; dans la sauce du rôti nageaient des confetti ; bientôt l'on vit la naine passer d'un pas agité en portant le premier seau de glace et la première bouteille de champagne. On mêla le bourgogne et le champagne, ce dont l'avocat Einhuf avait donné le signal, et lorsque vers la fin du repas les lumières s'éteignirent de sorte que les lampions seuls éclairèrent la salle à manger d'un demi-jour bariolé qui faisait penser à une nuit italienne, l'humeur générale fut parfaite, et à la table de Hans Castorp on manifesta une vive satisfaction lorsque Settembrini fit passer un billet (il le remit à Maroussia, qui était sa voisine la plus proche et qui était coiffée d'une casquette de jockey en papier de soie vert), sur lequel il avait écrit au crayon :

Mais songez qu'aujourd'hui le mont est en folie,
Et si tel feu follet s'offrait à vous guider,
Mieux vaudrait, croyez m'en, ne pas vous y fier…

Le docteur Blumenkohl, qui allait de nouveau très mal, murmura, avec l'expression de physionomie ou des lèvres qui lui était propre, quelques mots d'où l'on pouvait déduire d'où venaient ces vers-là. Hans Castorp, pour sa part, se crut tenu à une réponse qui, à la vérité, n'aurait pu être que très insignifiante. Il chercha d'abord un crayon dans ses poches, mais n'en trouva pas et ne put en obtenir ni de Joachim ni de l'institutrice. Ses yeux veinés de rouge quêtèrent un secours à l'est, dans l'angle de la salle, à gauche en retrait et l'on vit que cette pensée fugitive dégénéra en association d'idées si lointaines qu'il en pâlit et oublia complètement son intention initiale.

Il y avait, d'ailleurs, encore d'autres raisons de pâlir. Mme Chauchat, là, derrière lui, avait fait toilette pour Carnaval. Elle portait une robe neuve, de toute façon une robe que Hans

Castorp ne l'avait pas encore vue porter, en soie légère et foncée, presque noire, et qui ne brillait que de temps à autre d'un éclat brun, doré et chatoyant, une robe au décolleté rond et discret de jeune fille, qui ne découvrait le cou que jusqu'à l'attache des clavicules, et en arrière les vertèbres de la nuque légèrement saillantes sous les cheveux, lorsqu'elle penchait la tête, mais qui dégageait les bras de Clawdia jusqu'aux épaules, ses bras qui étaient à la fois frêles et pleins, et en même temps frais, devait-on supposer, et dont l'extraordinaire blancheur se détachait sur la soie sombre de la robe d'une manière si saisissante que Hans Castorp, fermant les yeux, murmura en lui-même : « Mon Dieu ! ». Il n'avait encore jamais vu cette coupe. Il connaissait des toilettes de bal, des dévoilements admis et solennels, voire réglementaires, qui avaient été beaucoup plus étendus que celui-ci, sans être de loin aussi sensationnels. Il se montra en particulier combien avait été erronée l'ancienne supposition du pauvre Hans Castorp que l'attrait déraisonnable des bras dont il avait fait la connaissance à travers un voile de gaze, n'eût pas été aussi profond sans cette « transfiguration » suggestive, ainsi qu'il s'était dit alors. Erreur ! Fatal égarement ! La nudité entière, soulignée et éblouissante de ces admirables membres d'un organisme malade et empoisonné, était un événement qui apparaissait beaucoup plus impressionnant que la transformation de jadis, une apparition à quoi l'on ne pouvait répondre autrement qu'en baissant la tête et en répétant sans voix : « Mon Dieu ! ».

Un peu plus tard arriva encore un billet du contenu suivant :

De compagnie, où trouver mieux ?
Rien que prétendants et pucelles,
Jeunes, galants, audacieux,
Et sémillants espoirs d'icelle !

– Bravo, bravo ! cria-t-on. On en était déjà au café qui était servi en de petites cafetières en terre brune, voire aux liqueurs, comme Mme Stoehr, par exemple, qui aimait par-dessus tout siroter des spiritueux sucrés. La compagnie commença à s'éparpiller, à circuler. On se rendait visite les uns aux autres, on changeait de tables. Une partie des pensionnaires s'étaient déjà retirés dans les salons, tandis que d'autres restaient assis, continuant à faire honneur aux mélanges de vins. Et voici que Settembrini vint en personne, sa tasse de café à la main, le cure-dents entre les lèvres, et prit place en visiteur au coin de la table, entre Hans Castorp et l'institutrice.

– Montagnes du Hartz, dit-il, pays de cocagne et de misère ! Vous ai-je trop promis, ingénieur ? En voilà une foire ! Mais attendez, nous ne sommes pas encore à bout d'esprit, nous ne sommes pas encore arrivés au comble, sans parler de la fin ! D'après tout ce que l'on entend dire, nous verrons encore d'autres déguisements. Certaines personnes se sont retirées, cela permet d'espérer bien des choses, vous allez voir.

En effet, de nouveaux travestis firent leur apparition. Des dames en vêtements masculins, d'un comique d'opérette, invraisemblables à cause de leurs formes opulentes, des visages noircis au bouchon, des Messieurs vêtus, quant à eux, de robes de femmes embarrassés dans leurs jupes, comme par exemple l'étudiant Rasmussen qui, dans une toilette noire, parsemée de jais, étalait un décolleté plein de boutons et qu'il éventait au moyen d'un éventail en papier, jusqu'au dos. Un mendiant parut, ployant sur ses genoux, et accroché à sa béquille. Quelqu'un s'était fait un costume de Pierrot au moyen de linge blanc et d'un feutre de femme, s'était poudré la figure de sorte que les yeux avaient pris un aspect étrange, et s'était rougi les lèvres d'un rouge de sang. C'était le jeune homme à l'ongle. Un Grec de la table des Russes ordinaires qui avait de belles jambes, se promenait gravement en caleçons de tricot lilas, avec une mantille, une collerette en papier et une canne, en Grand

d'Espagne ou en Prince Charmant. Tous ces déguisements avaient été improvisés après le dîner. Mme Stoehr ne put tenir plus longtemps en place. Elle disparut, pour reparaître quelque temps après en femme de ménage, la jupe retroussée et les manches relevées, les rubans de son bonnet en papier noués sous le menton, armée d'un seau et d'un balai qu'elle commença de manier en récurant entre les jambes des pensionnaires assis avec la brosse mouillée.

La vieille Baubo revient toute seule,

récita Settembrini à sa vue et il ajouta le vers suivant, d'une voix claire et plastique. Elle l'entendit, le traita de « coq italien » et l'invita à garder pour lui ses « polissonneries », en le tutoyant au nom de la liberté accordée aux masques ; car encore durant le repas, on avait adopté cette manière de parler. L'Italien s'apprêtait à lui répondre, lorsque du vacarme et des rires, venus du hall, l'interrompirent et attirèrent l'attention dans la salle.

Suivis de pensionnaires qui refluèrent des salons, deux étranges figures firent leur entrée qui venaient sans doute à peine de terminer leur déguisement. L'une était vêtue en diaconesse, mais sa robe noire était, du haut en bas, traversée de bandes blanches cousues, de bandes courtes, rapprochées les unes des autres, et d'autres plus espacées, qui dépassaient les premières, selon la disposition des mesures d'un thermomètre. Elle tenait l'index devant sa bouche pâle et portait à la main droite une feuille de température. L'autre masque était bleu sur bleu : avec des lèvres et des sourcils teints en bleu, la figure et le cou çà et là barbouillés de bleu, un bonnet de laine bleu tiré par-dessus les oreilles, et il était vêtu d'un costume et d'une blouse en lustrine bleue qui étaient faits d'une seule pièce, noués aux chevilles par des rubans et gonflés au milieu du corps jusqu'à former une épaisse panse ronde. On reconnut Mme Iltis et M. Albin. Tous deux portaient des écriteaux en carton, sur

lesquels on pouvait lire : « la Sœur Muette » et « Henri le Bleu ». D'une sorte de pas balancé ils firent côte à côte le tour de la salle.

Quel succès ! Les acclamations vibraient. Mme Stoehr, son balai sous le bras, les mains sur les genoux, riait sans mesure et vulgairement, de tout son cœur, en prétextant son rôle de femme de ménage. Seul Settembrini se montrait insensible. Ses lèvres, sous la moustache agréablement troussée, se firent minces, après qu'il eut jeté un bref coup d'œil au couple des masques si applaudis.

Parmi ceux qui étaient revenus des salons, à la suite du Bleu et de la Muette, se trouvait également Clawdia Chauchat. Avec Tamara aux cheveux laineux et avec son compagnon de table à la poitrine creuse, un certain Buligin qui était en tenue de soirée, elle passa près de la table de Hans Castorp et se dirigea en obliquant vers la table du jeune Gaenser et de la Kleefeld, où elle s'arrêta, les mains dans le dos, riant de ses yeux bridés et bavardant, tandis que ses compagnons continuaient de suivre les fantômes allégoriques et quittèrent la salle à leur suite. Mme Chauchat s'était coiffée d'un bonnet de Carnaval, – ce n'était même pas un bonnet acheté, mais un de ceux que l'on fait pour les enfants en pliant triangulairement une feuille de papier blanc, et qui d'ailleurs, posé de travers, lui seyait à ravir. Sa robe de soie, d'un brun foncé et doré dégageait les pieds ; la jupe était d'une coupe ample. Ne disons plus rien des bras. Ils étaient nus jusqu'aux épaules.

– « Regarde-la bien ! » Comme de loin Hans Castorp entendit M. Settembrini prononcer ces mots, tandis qu'il accompagnait des yeux la jeune femme qui poursuivit son chemin vers la porte vitrée, et qui sortit de la salle. « C'est Lilith ! »

– Qui ? demanda Hans Castorp.

Le littérateur parut ravi. Il répliqua :

– La première femme d'Adam. Prends garde...

À part eux deux, le docteur Blumenkhol était seul encore assis à l'extrémité de leur table. Les autres pensionnaires, y compris Joachim, avaient passé au salon. Hans Castorp dit :

– Tu es plein de poésie et de vers aujourd'hui. Qu'est-ce que c'est donc encore que cette Lilith ? Adam avait donc été marié deux fois ? Je n'en avais pas la moindre idée.

– La légende hébraïque le veut ainsi. Cette Lilith est devenue un fantôme nocturne, elle est dangereuse, surtout pour les jeunes gens, à cause de ses beaux cheveux.

– Fi, quelle horreur ! Un fantôme nocturne avec de beaux cheveux. Cela, tu ne le supportes pas, hein ? Tu arrives et tu allumes la lumière électrique, comme pour ramener les jeunes gens sur le bon chemin, n'est-ce pas vrai ? dit Hans Castorp, pris d'une humeur fantasque. Il avait bu beaucoup de vins mélangés.

– Écoutez, ingénieur, laissez cela, ordonna Settembrini, les sourcils froncés. Servez-vous de la forme qui est en usage dans l'Occident civilisé, de la deuxième personne du pluriel ! Vous ne vous doutez même pas des risques que vous courez là.

– Mais pourquoi ça ? C'est Carnaval ! C'est admis partout ce soir...

– Oui, pour jouir d'un plaisir immoral. Le « tu » entre étrangers, c'est-à-dire entre personnes qui devraient normalement se dire « vous », est une sauvagerie déplaisante, un jeu avec l'état primitif, un jeu libertin qui me fait horreur,

parce que, au fond il est dirigé contre la civilisation et contre l'humanité évoluée, et cela avec insolence et impudeur. Je ne vous ai d'ailleurs pas tutoyé, ne vous figurez pas cela. Je citais simplement un passage d'un chef-d'œuvre de votre littérature nationale. Ce n'était donc qu'un langage poétique que je tenais...

– Moi aussi. Moi aussi, je tiens en quelque sorte un langage poétique, c'est parce que cela me change en ce moment que je parle ainsi. Je ne prétends pas du tout qu'il me soit si naturel et facile de te dire « tu ». Tout au contraire, il faut que je fasse un effort sur moi-même, il faut que je me donne une secousse pour le faire, mais cette secousse je me la donne volontiers, je me la donne avec plaisir et de tout cœur...

– De tout cœur ?

– De tout cœur, oui, tu peux m'en croire. Voilà que nous sommes ici depuis pas mal de temps déjà, sept mois si tu veux faire le compte. Étant donné l'usage qui règne ici, ce n'est pas encore énorme, mais pour nos conceptions d'en bas, lorsque j'y repense, c'est un long espace de temps. Or, vois-tu, ce temps nous l'avons passé ensemble parce que la vie nous a réunis ici, et nous nous sommes vus presque chaque jour, et nous avons eu des conversations intéressantes, souvent sur des sujets dont je n'aurais pas compris un traître mot, en bas. Mais ici cela allait très bien ; ici, ils prenaient de l'importance et me touchaient de près, de sorte que, toutes les fois que nous avons discuté, j'y ai toujours apporté toute mon attention. Ou plutôt, lorsque tu m'expliquais les choses en *homo humanus*, car naturellement, dans mon inexpérience, je n'avais pas grand'chose à apporter et je pouvais tout au plus trouver d'un intérêt extraordinaire ce que tu disais. Grâce à toi, j'ai appris et compris bien des choses. Mettons Carducci à part, mais prenons par exemple les rapports de la République et du beau style, ou le Temps et le Progrès de l'Humanité : s'il n'y avait pas de temps il ne pourrait pas davantage y avoir de progrès de l'Humanité, et le monde ne

serait qu'un marais stagnant et une eau croupissante… – Que saurais-je de tout cela si tu n'avais pas été ? Je t'appelle tout simplement « tu » et je ne te donne pas d'autre nom, parce que je ne saurais pas comment te parler. Tu es assis là et je te dis simplement « tu », cela suffit. Tu n'es pas n'importe quel homme portant un nom, tu es un représentant, Monsieur Settembrini, un ambassadeur en ce lieu, et à mon côté, voilà ce que tu es, confirma Hans Castorp, et du plat de la main il frappa sur la nappe. Et je veux te remercier pour une fois, poursuivit-il en choquant son verre plein de champagne et de bourgogne contre la petite tasse de café de M. Settembrini, comme pour trinquer avec lui à même la table, je veux te remercier de t'être pendant ces sept mois si amicalement occupé de moi, et de m'avoir tendu la main, à moi, jeune *mulus*, assailli par tant d'impressions nouvelles, d'avoir essayé, au cours de mes exercices et de mes expériences, de prendre sur moi une influence corrective, tout à fait *sine pecunia*, tantôt par des anecdotes, tantôt sous des formes abstraites. J'ai le sentiment net que l'instant est venu de te remercier de tout cela, et de te demander pardon d'avoir été un mauvais élève, un « enfant gâté de la vie », comme tu dis. Cela m'a vivement touché lorsque tu as dit ce mot, et chaque fois que j'y pense, je suis touché de nouveau. Un enfant gâté, c'est sans doute ce que j'ai également été pour toi, et pour ta veine pédagogique dont tu nous as parlé dès le premier jour. Naturellement, – c'est encore un de ces rapports que j'ai appris à connaître grâce à toi, que le rapport entre l'humanisme et la pédagogie, – et si je prenais le temps de chercher j'en trouverais plusieurs autres encore. Excuse-moi donc et ne m'en veuille pas. À la tienne, Monsieur Settembrini, à ta santé ! Je vide mon verre en l'honneur de tes efforts littéraires en vue de l'abolition des souffrances humaines, conclut-il et, se rejetant en arrière, il vida en quelques grandes gorgées son mélange de vins, puis se leva : « À présent nous allons rejoindre les autres. »

– Écoutez-moi, ingénieur, quelle mouche vous a piqué ? dit l'Italien, les yeux pleins de surprise, et lui aussi quitta la table. Cela sonne comme un adieu…

– Non, pourquoi un adieu ? se déroba Hans Castorp. Il ne se déroba pas seulement au figuré, en paroles, mais encore effectivement en faisant décrire un demi-cercle à son buste, et il se raccrocha à l'institutrice, Mlle Engelhart, qui venait précisément les chercher. Dans le salon de musique, le conseiller en personne préparait un punch de carnaval offert par l'administration, annonça la demoiselle. Ces messieurs devaient venir immédiatement, s'ils voulaient encore en avoir un verre. Ils passèrent donc de l'autre côté.

En effet, le docteur Behrens était là, entouré des pensionnaires qui lui tendaient de petits verres à anse, près de la table ronde du milieu, couverte d'une nappe blanche, et, avec une louche il puisait une boisson fumante dans un récipient en grès. Lui aussi avait égayé d'une manière un peu carnavalesque sa tenue habituelle, car, outre sa blouse de médecin qu'il portait comme toujours parce que son activité ne connaissait pas de trêve, il s'était coiffé d'une véritable chéchia turque, d'un rouge de carmin, avec un gland noir qui lui pendait sur l'oreille, et ces deux pièces réunies constituaient pour lui un travestissement suffisant ; elles suffisaient à pousser à l'extrême et à l'étrange son apparence déjà suffisamment caractéristique. La longue blouse blanche exagérait la stature du conseiller ; lorsqu'on tenait compte de la courbure de sa nuque, en la supprimant en pensée, pour dresser sa silhouette dans toute sa hauteur, il semblait d'une grandeur presque surnaturelle, avec sa petite tête haute en couleur, à l'expression si étrange. Tout au moins ce visage n'avait-il jamais paru au jeune Hans Castorp aussi étrange qu'aujourd'hui sous cette coiffure cocasse ; cette physionomie d'une platitude camarde, bleuâtre et excitée, dans laquelle les yeux bleus larmoyaient sous les sourcils d'un blond presque blanc, et dont la petite moustache claire était retroussée

obliquement au-dessus de la bouche arquée et comme cabrée. S'écartant de la vapeur qui s'échappait en tourbillonnant de la coupe, il faisait couler la boisson brune, un punch sucré à l'arack, en un jet courbe, de la louche dans les verres tendus, se répandant dans son jargon comique en discours ininterrompus, de sorte que des salves de rires accompagnaient le service tout autour de la table.

– M. Urian préside, expliqua doucement Settembrini avec un geste de la main vers le docteur, puis il fut entraîné du côté de Hans Castorp. Le docteur Krokovski, lui aussi, était présent. Petit, trapu et décidé, sa blouse de lustrine noire posée sur les épaules, les manches pendantes, ce qui prêtait à ce vêtement un aspect de domino, il tenait son verre à hauteur d'œil, de sa main incurvée, et il bavardait gaiement avec un groupe de travestis des deux sexes. La musique se mit à jouer. La pensionnaire au visage de tapir joua sur son violon, accompagnée au piano par le Mannheimois, le *largo* de Haendel, et ensuite une sonate de Grieg d'un caractère national et mondain. On applaudit avec bienveillance, même aux deux petites tables de bridge que l'on avait dressées, et autour desquelles étaient assis des pensionnaires déguisés ou non-déguisés, des bouteilles posées près d'eux dans des seaux de glace. Les portes étaient ouvertes ; dans le hall aussi des pensionnaires se tenaient. Un groupe autour de la table ronde, où était posé le punch, regardait le conseiller qui expliquait un jeu de société. Il dessinait, les yeux fermés, debout et penché vers la table, mais la tête rejetée en arrière, pour que tous pussent voir qu'il avait les yeux fermés. Il dessinait au dos d'une carte de visite, un crayon à la main, à l'aveuglette, une figure : c'étaient les contours d'un pourceau, que sa main énorme esquissait sans l'aide des yeux, d'un pourceau vu de profil, un peu sommaire et plus schématique que vivant, mais c'était incontestablement le contour général d'un petit cochon qu'il traçait en des conditions aussi difficiles. C'était un tour de force, et il le réussissait. Les petits yeux fendus se placèrent où il convenait, un peu trop près du groin,

mais quand même à peu près à leur place ; il n’en alla pas autrement de l’oreille pointue, des petites pattes qui pendaient de la panse arrondie ; et, prolongeant la ligne du dos également cintrée, la petite queue tirebouchonnait très gentiment. On cria : « Ah ! » lorsque l’œuvre fut achevée, et tous s’empressèrent dans l’espoir d’égaler le maître. Mais rares étaient ceux qui auraient su dessiner, les yeux ouverts, un petit porc, et encore moins le pouvaient-ils les yeux fermés. Quels avortons ne vit-on pas alors ! Il n’y avait aucune continuité entre les traits. L’œil était placé en dehors de la tête, les pattes à l’intérieur de la panse, qui elle-même restait béante, et la queue s’enroulait quelque part en marge sans aucune relation organique avec la figure principale méconnaissable, en une arabesque indépendante. On riait à gorge déployée ; le groupe fit recette. L’attention des tables de bridge fut attirée, et les joueurs s’approchèrent, curieux, tenant leurs cartes en éventail. Les voisins de celui qui tentait l’expérience surveillaient ses paupières, pour se rendre compte s’il ne clignait pas des yeux, ce à quoi le sentiment de leur impuissance avait induit plusieurs personnes ; ou bien ils pouffaient et gloussaient, tandis que, aveugle, l’autre multipliait les erreurs, et jubilaient, lorsque, écarquillant les yeux, il regardait son œuvre absurde. Une trompeuse confiance en soi poussait chacun à concourir. La carte, quoi qu’elle fût grande, fut bientôt couverte de dessins de part et d’autre, de sorte que les figures manquées se chevauchaient. Mais le conseiller sacrifia une seconde carte tirée de son portefeuille, sur laquelle le procureur Paravant, après s’être recueilli, tenta de dessiner le petit cochon d’un seul trait, avec ce seul résultat que son insuccès surpassa tous les précédents : le motif décoratif auquel il donna le jour, non seulement ne ressemblait pas à un cochon, mais encore n’avait pas, avec quoi que ce fût, la ressemblance la plus vague. Exclamations, rires et félicitations tumultueuses ! On chercha des menus dans la salle à manger, de sorte que plusieurs personnes dames et messieurs, purent dessiner en même temps, et chaque concurrent avait ses surveillants et ses spectateurs,

dont chacun à son tour, attendait un crayon. Il y avait trois crayons que l'on s'arrachait. Ils appartenaient aux pensionnaires. Quant au docteur Behrens, après qu'il eût mis en train ce nouveau jeu il avait disparu avec son second.

Hans Castorp, dans la cohue, regardait par-dessus l'épaule de Joachim un des dessinateurs, en s'accoudant sur cette épaule tenant son menton des cinq doigts d'une main, et appuyant l'autre main, sur la hanche. Il parlait et riait. Lui aussi voulait dessiner, il réclama à haute voix et obtint le crayon, un petit bout de crayon que l'on pouvait à peine tenir entre le pouce et l'index. Il pesta contre ce moignon, le visage aveuglé levé vers le plafond, il pesta à voix haute et maudit l'insuffisance du crayon en dessinant d'une main rapide un monstre effarant sur le carton qu'il finit même par dépasser pour continuer sur la nappe. « Cela ne compte pas », s'écria-t-il au milieu des rires mérités. « Comment peut-on avec un pareil... Va au diable... » Et il jeta le bout de crayon coupable dans la coupe de punch. « Qui a un crayon convenable ? Qui m'en prête un ? Il faut que je dessine encore une fois. Un crayon, un crayon ! Qui en a encore un ? » s'écriait-il, se tournant de tous côtés, l'avant-bras gauche encore appuyé sur la table et agitant en l'air la main droite. Il n'en obtint pas. Alors il se retourna et passa dans la pièce à côté en continuant d'appeler, il alla tout droit vers Clawdia Chauchat qui, il le savait bien, était debout non loin de la portière du petit salon, et qui, de là, avait, en souriant, observé l'agitation autour de la table du punch.

Derrière lui il entendit appeler, en paroles sonores et étrangères : « *Eh Ingegnere ! Aspetti ! Che cosa fa ? Ingegnere ! un po di ragione, sa ! Ma è matto, questo ragazzo !* » Mais il couvrit cette voix de la sienne, et l'on vit alors M. Settembrini, le bras levé au-dessus de la tête et les doigts écartés – geste usité dans son pays dont il n'est pas facile d'exprimer le sens, et qui était accompagné d'un « Ehh... » prolongé – quitter le bal du Carnaval. Mais Hans Castorp était debout dans la cour pavée,

regardait de tout près dans l'épicanthe bleu-gris-vert de ces yeux, au-dessus des pommettes saillantes, et disait :

– N'aurais-tu pas par hasard un crayon ?

Il était d'une pâleur mortelle, aussi pâle qu'autrefois lorsque, barbouillé de sang, il était revenu de sa promenade solitaire à la conférence. Le système des nerfs et vaisseaux qui commandait son visage joua avec ce résultat que la peau exsangue de ce jeune visage se creusa, que le nez parut pointu et que la partie située sous les yeux prit la couleur plombée d'un cadavre. Mais le nerf sympathique faisait tambouriner le cœur de Hans Castorp de telle façon qu'il ne pouvait même plus être question d'une respiration régulière et que des frissons parcoururent le jeune homme, œuvre des glandes de son corps qui se dressèrent en même temps que les bulbes des poils.

La femme au tricorne en papier le toisa du haut en bas, avec un sourire qui ne trahissait aucune pitié ni aucune inquiétude, en présence de cette figure dévastée. Ce sexe ne connaît ni une telle pitié ni un tel souci devant les ravages de la passion, d'un élément qui, apparemment, lui est beaucoup plus familier qu'à l'homme, lequel, par nature, n'y est nullement à l'aise ; et la femme ne le constate jamais chez lui sans une satisfaction narquoise et maligne. Du reste, il ne se souciait sans doute d'éveiller ni la pitié ni l'inquiétude.

– Moi ? répondit la malade aux bras nus, au « Tu ». Oui, peut-être. Et il y avait malgré tout dans son sourire et dans sa voix un peu de cette émotion qui se produit lorsque, après de longs rapports muets, la première parole est prononcée, – d'une émotion malicieuse, qui fait secrètement entrer tout ce passé dans l'instant présent.

« Tu es très ambitieux... Tu es... plein... plein de zèle », continua-t-elle de railler avec son accent exotique, avec son *e*

étranger, avec son *e* étranger et trop ouvert, tandis que sa voix, légèrement voilée, agréablement rauque, portait l'accent sur la deuxième syllabe du mot « ambitieux », ce qui achevait de le faire paraître exotique ; et elle fouilla dans son sac en cuir, y chercha l'objet des yeux et tira de sous un mouchoir qu'elle avait d'abord mis au jour, un petit porte-mine en argent, mince et fragile, un petit article de fantaisie dont on pouvait à peine se servir pour de bon. Le crayon de jadis, le premier, avait été quand même plus maniable et plus véridique.

– *Voilà,* dit-elle, et elle plaça le petit porte-mine sous ses yeux en le tenant par la pointe et en le balançant légèrement entre le pouce et l'index.

Comme elle le lui offrait et le lui refusait en même temps, il fit mine de le prendre, c'est-à-dire leva la main à hauteur du crayon, les doigts prêts à le saisir, mais sans le saisir complètement ; et, du fond de ses yeux couleur de plomb, son regard passait alternativement de l'objet au visage tartare de Clawdia. Ses lèvres exsangues étaient ouvertes et elles le restèrent, il ne s'en servit pas pour parler lorsqu'il dit :

– Vois-tu, je savais bien que tu en aurais un.

– *Prenez garde, il est un peu fragile,* dit-elle en français, *c'est à visser, tu sais.*

Et pendant que leurs têtes se penchaient, elle lui montra le mécanisme tout à fait courant du porte-mine, d'où la vis, lorsqu'on la tournait, faisait jaillir une mine mince comme une épingle, probablement dure, et qui devait à peine marquer.

Ils étaient penchés l'un vers l'autre. Comme il était en tenue de soirée, il portait ce soir un col raide et il put y appuyer son menton.

– Menu, mais bienvenu, dit-il, front contre front avec elle, parlant vers le crayon, les lèvres immobiles.

– Oh ! tu as même de l'esprit ? répondit-elle avec un rire bref, en se redressant et en lui abandonnant le crayon. (D'ailleurs, Dieu seul sait d'où il pouvait tirer de l'esprit, car, de toute évidence, il n'avait plus une seule goutte de sang dans la tête.) Allons, va, dépêche-toi, dessine, dessine bien et distingue-toi.

Spirituelle, elle aussi, elle semblait vouloir l'éloigner.

– Non, tu n'as pas encore dessiné. Il faut que tu dessines, toi, dit-il sans prononcer le *f* de faut, et il fit un pas en arrière, comme pour l'entraîner.

– Moi ? répéta-t-elle de nouveau, avec une surprise qui semblait se rapporter à autre chose que sa proposition. Souriante, légèrement troublée, elle resta, d'abord immobile, puis suivit son mouvement de recul qui la magnétisait et fit quelques pas vers la table du punch.

Mais il se trouva que l'intérêt du jeu était épuisé, qu'il était tout près d'expirer. Quelqu'un dessinait encore, mais n'avait plus de spectateurs. Les cartes étaient couvertes de pieds de mouche, chacun avait prouvé son incapacité, la table était presque abandonnée, d'autant plus qu'un revirement s'était produit. Comme on avait remarqué que les médecins étaient partis, quelqu'un proposa tout à coup de danser. Déjà l'on déplaçait la table, on postait des guetteurs aux portes de la salle de correspondance et du salon de musique avec l'ordre d'arrêter le bal par un signe, si par hasard le « Vieux », Krokovski, ou l'infirmière en chef se montraient de nouveau. Un jeune Slave fit courir les doigts sur le clavier du petit piano en noyer ; il jouait avec beaucoup d'expression. Les premiers couples se

mirent à tourner au milieu d'un cercle régulier de fauteuils et de chaises, sur lesquels étaient assis des spectateurs.

Hans Castorp, d'un geste de la main, prit congé de la table qui s'éloignait justement « Disparais ! » Du menton il désigna des sièges libres qu'il apercevait dans le petit salon, et un coin abrité à côté des draperies. Il ne dit rien, peut-être parce que la musique lui semblait trop bruyante. Il poussa un siège, un fauteuil au cadre de bois, tendu de peluche, pour Mme Chauchat, vers l'endroit qu'il venait de désigner par son jeu de physionomie, et s'empara lui-même d'un fauteuil d'osier craquant et grésillant, à accoudoirs enroulés ; il y prit place, penché vers elle, les bras sur les accoudoirs, son crayon dans les mains, les pieds sous le siège. Il est vrai que, pour sa part, elle s'était enfoncée trop profondément dans le siège de peluche, ses genoux étaient levés mais elle les croisa néanmoins et balança en l'air son pied ; au-dessus du soulier de vernis noir sa cheville se dessinait sous la soie également noire du bas. Devant eux étaient assises d'autres personnes, elles se levaient pour danser et faisaient place à celles qui étaient fatiguées. C'était un va-et-vient.

– Tu as une robe neuve, dit-il pour avoir le droit de la regarder, et il l'entendit répondre :

– Une robe neuve ? Tu es au courant de mes toilettes ?

– N'ai-je pas raison ?

– Si. Je l'ai fait faire récemment chez Lukacek, à Davos-Dorf. Il travaille beaucoup pour les dames d'ici. Te plaît-elle ?

– Beaucoup, dit-il en l'embrassant encore une fois du regard, avant de baisser les yeux. « Veux-tu danser ? » ajouta-t-il.

– Et toi, voudrais-tu ? riposta-t-elle, les sourcils levés, en souriant, et il répondit :

– Je voudrais bien, si tu en avais envie.

– Tu es moins brave que je n'aurais cru, dit-elle, et comme il partait d'un rire moqueur, elle ajouta : « Ton cousin est déjà parti ? »

– Oui, c'est mon cousin, confirma-t-il, bien que ce fût superflu. J'ai remarqué tout à l'heure qu'il était parti. Il sera allé se coucher.

– *C'est un jeune homme très étroit, très honnête, très allemand.*

– Étroit *? Honnête ?* répéta-t-il. Je comprends le français mieux que je ne le parle. Tu veux dire qu'il est pédant. Nous tiens-tu pour des pédants, *nous autres Allemands ?*

– Nous causons de votre cousin. Mais c'est vrai, vous êtes un peu bourgeois. Vous aimez l'ordre mieux que la liberté, toute l'Europe le sait.

– *Aimer... aimer... Qu'est-ce que c'est ! Ça manque de définition, ce mot-là.* L'un la possède, l'autre l'aime, *comme dit notre proverbe,* affirma Hans Castorp.

« Ces derniers temps, poursuivit-il, j'ai souvent réfléchi à la Liberté. C'est-à-dire : j'ai entendu ce mot si souvent que j'y ai réfléchi. *Je te le dirai en français* ce que j'ai pensé. *Ce que toute l'Europe nomme la liberté est peut-être une chose assez pédante et assez bourgeoise, en comparaison de notre besoin d'ordre – c'est çà !*

– Tiens ! C'est amusant. C'est ton cousin à qui tu penses en disant des choses étranges comme ça ?

– Non, c'est vraiment une bonne âme, une nature simple et que rien ne menace, *tu sais. Mais il n'est pas bourgeois, il est militaire.*

– « Que rien ne menace ? » répéta-t-elle avec effort. *Tu veux dire ; une nature tout à fait ferme, sûre d'elle-même ? Mais il est sérieusement malade, ton pauvre cousin.*

– Qui a dit cela ?

– Nous sommes renseignés ici, les uns sur les autres.

– Le docteur Behrens t'a-t-il dit cela ?

– Peut-être, en me faisant voir ses tableaux.

– C'est-à-dire : en faisant ton portrait ?

– Pourquoi pas. Tu l'as trouvé réussi, mon portrait ?

– Mais oui, extrêmement. Behrens a très exactement rendu ta peau oh vraiment, très fidèlement. J'aimerais beaucoup être portraitiste, moi aussi pour avoir l'occasion d'étudier ta peau comme lui.

– Parlez allemand, s'il vous plaît !

– Oh, je parle allemand, même en français. *C'est une sorte d'étude artistique et médicale – en un mot : il s'agit des lettres humaines, tu comprends.* Que décides-tu ? Ne veux-tu pas danser ?

– Mais non, c'est enfantin. *En cachette des médecins. Aussitôt que Behrens reviendra, tout le monde va se précipiter sur les chaises. Ce sera fort ridicule.*

– As-tu tant de respect pour lui ?

– Pour qui ? dit-elle, en prononçant le pronom interrogatif avec une brièveté étrangère.

– Pour Behrens.

– *Mais va donc avec ton Behrens !* Tu vois bien qu'il n'y a pas de place, ici, pour danser. *Et puis sur le tapis…* Nous allons regarder danser les autres.

– Oui, c'est ce que nous allons faire, approuva-t-il, et il se mit à regarder, assis auprès d'elle, avec son visage blême, les yeux bleus au regard pensif de son grand-père, la sauterie des malades déguisés, au salon, devant eux, et de l'autre côté, dans la bibliothèque. La Sœur Muette sautillait avec Henri le Bleu, et Mme Salomon, travestie en danseur, en habit et gilet blanc, avec un plastron saillant, une moustache et un monocle peints, tournait sur de petits souliers vernis à talons hauts qui surprenaient sous le noir pantalon d'homme, avec le Pierrot dont les lèvres brillaient d'un rouge de sang dans son visage poudré à blanc, et dont les yeux ressemblaient à ceux d'un lapin albinos. Le Grec, en mantille, agitait ses jambes harmonieuses, gainées de tricot lilas, autour un Rasmussen décolleté et étincelant de jais noir ; le procureur en kimono, la consule générale Wurmbrand et le jeune Gaenser dansaient même à trois en se tenant enlacés ; et quant à Mme Stoehr elle dansait avec son balai, qu'elle serrait contre son cœur et dont elle caressait les soies comme si ç'avait été la chevelure hérissée d'un homme.

« C'est ce que nous allons faire », répéta Hans Castorp machinalement. Ils parlaient bas, et le piano couvrait leurs voix. « Nous allons rester assis ici et regarder comme en un rêve. C'est comme un rêve pour moi, sais-tu, que nous restions ainsi, *comme un rêve singulièrement profond, car il faut dormir très profondément pour rêver comme cela... je veux dire : c'est un rêve bien connu, rêvé de tout temps, long, éternel, oui ; être assis près de toi comme à présent, voilà l'éternité. »*

– Poète ! dit-elle. Bourgeois, humaniste et poète, – voilà l'Allemand au complet, comme il faut !

– Je crains que nous ne soyons pas du tout et nullement comme il faut, répondit-il. *Sous aucun égard. Nous sommes peut-être des enfants gâtés de la vie, tout simplement.*

– Joli mot. Dis-moi donc... Il n'aurait pas été fort difficile de rêver ce rêve-là plus tôt. C'est un peu tard que Monsieur se résout à adresser la parole à son humble servante.

– Pourquoi des paroles ? dit-il. *Pourquoi parler ? Parler, discourir, c'est une chose bien républicaine, je le concède. Mais je doute que ce soit poétique au même degré. Un de nos pensionnaires, qui est un peu devenu mon ami, M. Settembrini...*

– Il vient de te lancer quelques paroles.

– Eh bien, c'est un grand parleur sans doute, il aime même beaucoup à réciter de beaux vers, – mais est-ce un poète, cet homme-là ?

– Je regrette sincèrement de n'avoir jamais eu le plaisir de faire la connaissance de ce chevalier.

– Je le crois bien.

– Ah ! tu le crois ?

– Comment ? C'était une phrase tout à fait indifférente, ce que j'ai dit là. Moi, tu le remarques bien, je ne parle guère le français. Pourtant, avec toi, je préfère cette langue à la mienne, car pour moi, parler français, c'est parler sans parler, en quelque manière, sans responsabilité, ou comme nous parlons en rêve. Tu comprends ?

– À peu près.

– Ça suffit… Parler, poursuivit Hans Castorp, *– pauvre affaire ! Dans l'éternité, on ne parle point. Dans l'éternité, tu sais, on fait comme en dessinant un petit cochon : on penche la tête en arrière et on ferme les yeux.*

– Pas mal, ça ! Tu es chez toi dans l'éternité, sans aucun doute, tu la connais à fond. Il faut avouer que tu es un petit rêveur assez curieux.

– Et puis, dit Hans Castorp, *si je t'avais parlé plus tôt, il m'aurait fallu te dire « vous ».*

– Eh bien, est-ce que tu as l'intention de me tutoyer pour toujours ?

– Mais oui. Je t'ai tutoyée de tout temps et je te tutoierai éternellement.

– C'est un peu fort, par exemple. En tout cas tu n'auras pas trop longtemps l'occasion de me dire « tu ». Je vais partir.

Le mot mit quelque temps à pénétrer dans sa conscience. Puis Hans Castorp sursauta, regardant autour de lui d'un air égaré comme un homme soudain réveillé. Leur conversation

s'était poursuivie assez lentement, car Hans Castorp parlait le français lourdement et comme avec une hésitation pensive. Le piano, qui s'était tu un instant, retentit de nouveau, cette fois sous les mains du Mannheimois qui avait relevé le jeune homme slave et avait pris un cahier de musique. Mlle Engelhart était assise à côté de lui et tournait les pages. Le bal s'était éclairci. Un assez grand nombre de pensionnaires semblait avoir pris la position horizontale. Plus personne n'était assis devant eux. Dans la salle de lecture on jouait aux cartes.

– Que vas-tu faire ? demanda Hans Castorp, hagard.

– Je vais partir, répéta-t-elle, souriant de sa stupeur, comme si elle en avait été surprise.

– Pas possible, dit-il. Ce n'est qu'une plaisanterie.

– Pas du tout. C'est tout à fait sérieux. Je pars.

– Quand ?

– Mais demain. *Après dîner.*

Un vaste cataclysme se produisit en lui. Il dit :

– Où vas-tu ?

– Très loin d'ici.

– Au Daghestan ?

– *Tu n'es pas mal instruit. Peut-être, pour le moment…*

– Es-tu donc guérie ?

– *Quant à ça... non.* Mais Behrens pense que, pour le moment, je ne peux plus faire de grands progrès ici. *C'est pourquoi je vais risquer un petit changement d'air.*

– Tu reviendras donc ?

– Peut-être. Mais quand, je n'en sais rien. *Quant à moi, tu sais, j'aime la liberté avant tout et notamment celle de choisir mon domicile. Tu ne comprends guère ce que c'est : être obsédé d'indépendance. C'est de ma race, peut-être.*

– Et ton mari au Daghestan te l'accorde, – ta liberté ?

– C'est la maladie qui me la rend. Me voilà à cet endroit pour la troisième fois. J'ai passé un an ici, cette fois. Possible que je revienne. Mais alors tu seras bien loin depuis longtemps.

– Crois-tu, Clawdia ?

– Mon prénom aussi ! Vraiment, tu les prends bien au sérieux, les coutumes du Carnaval !

– Sais-tu donc dans quelle mesure je suis malade ?

– Oui, non. Comme on sait ces choses, ici. Tu as une petite tache humide là-dedans et un peu de fièvre, n'est-ce pas ?

– Trente-sept, huit ou neuf l'après-midi, dit Hans Castorp. Et toi ?

– Oh, mon cas, tu sais, c'est un peu plus compliqué... pas tout à fait simple.

– Il y a quelque chose dans cette branche de lettres humaines dite la médecine, dit Hans Castorp, *qu'on appelle : bouchement tuberculeux des vases de lymphe.*

– Ah ! tu as mouchardé, mon cher, on le voit bien.

– *Et toi...* Excuse-moi. Permets-moi de te demander quelque chose maintenant, avec insistance, et en allemand. Le jour où je me suis levé de table pour aller à la consultation, il y a six mois, tu t'es retournée, tu t'en souviens ?

– Quelle question ! Il y a six mois !

– Savais-tu où j'allais ?

– Certes, c'était tout à fait par hasard...

– Tu le savais par Behrens ?

– Toujours ce Behrens !

– Oh, il a représenté ta peau d'une façon tellement exacte... D'ailleurs, c'est un veuf aux joues ardentes et qui possède un service à café très remarquable. Je crois bien qu'il connaît ton corps, non seulement comme médecin, mais aussi comme adepte d'une autre discipline de lettres humaines.

– Tu as décidément raison de dire que tu parles en rêve, mon ami.

– Soit... Laisse-moi rêver de nouveau après m'avoir réveillé si cruellement par cette cloche d'alarme de ton départ. Sept mois sous tes yeux... Et à présent, où en réalité j'ai fait ta connaissance, tu me parles de départ !

– Je te répète que nous aurions pu causer plus tôt.

– Tu l'aurais désiré ?

– Moi ? Tu ne m'échapperas pas, mon petit. Il s'agit de tes intérêts, à toi. Est-ce que tu étais trop timide, pour t'approcher d'une femme à qui tu parles en rêve maintenant, ou est-ce qu'il y avait quelqu'un qui t'en a empêché ?

– Je te l'ai dit. Je ne voulais pas te dire « vous ».

– Farceur. Réponds donc, – ce monsieur beau parleur, cet Italien-là qui a quitté la soirée, – qu'est-ce qu'il t'a lancé, tantôt ?

– Je n'en ai entendu absolument rien. Je me soucie très peu de ce Monsieur, quand mes yeux te voient. Mais tu oublies... Il n'aurait pas été si facile du tout de faire ta connaissance dans le monde. Il y avait encore mon cousin avec qui j'étais lié et qui incline très peu à s'amuser ici : il ne pense à rien qu'à son retour dans les plaines, pour se faire soldat.

– Pauvre diable. Il est, en effet, plus malade qu'il ne sait. Ton ami italien, du reste, ne va pas trop bien non plus.

– Il le dit lui-même. Mais mon cousin... Est-ce vrai ? Tu m'effraies.

– Fort possible qu'il aille mourir, s'il essaye d'être soldat dans les plaines.

– Qu'il va mourir. La mort. Terrible mot, n'est-ce pas ? Mais c'est étrange, il ne m'impressionne pas tellement aujourd'hui, ce mot. C'était une façon de parler bien conventionnelle lorsque je disais : « Tu m'effraies ». L'idée de la mort ne m'effraie pas. Elle me laisse bien tranquille. Je n'ai pas pitié, – ni de mon bon Joachim, ni de moi-même, en entendant qu'il va peut-être mourir. Si c'est vrai, son état ressemble beaucoup au mien et je ne le trouve pas particulièrement imposant. Il est moribond, et moi je suis

amoureux, eh bien ! – Tu as parlé à mon cousin à l'atelier de photographie intime, dans l'antichambre, tu te souviens ?

– Je me souviens un peu.

– Donc ce jour-là Behrens a fait ton portrait transparent ?

– Mais oui.

– Mon Dieu. Et l'as-tu sur toi ?

– Non, il est dans ma chambre.

– Ah, dans ta chambre ? Quant au mien, je l'ai toujours dans mon portefeuille. Veux-tu que je te le fasse voir ?

– Mille remerciements. Ma curiosité n'est pas invincible. Ce sera un aspect très innocent.

– Moi, j'ai vu ton portrait extérieur. J'aimerais beaucoup mieux ton portrait intérieur qui est enfermé dans ta chambre... Laisse-moi demander autre chose ! Parfois un monsieur russe qui loge en ville vient te voir. Qui est-ce ? Dans quel but vient-il, cet homme ?

– Tu es joliment fort en espionnage, je l'avoue. Eh bien, je réponds. Oui, c'est un compatriote souffrant, un ami. J'ai fait sa connaissance à une autre station balnéaire, il y a quelques années déjà. Nos relations ? les voilà : nous prenons notre thé ensemble, nous fumons deux ou trois papiros et nous bavardons, nous philosophons, nous parlons de l'homme, de Dieu de la vie, de la morale, de mille choses. Voilà mon compte rendu. Es-tu satisfait ?

– De la morale aussi ! Et qu'est-ce que vous avez trouvé en fait de morale, par exemple ?

– La morale ? Cela t'intéresse ? Eh bien, il nous semble qu'il faudrait chercher la morale non dans la vertu, c'est-à-dire dans la raison, la discipline, les bonnes mœurs, l'honnêteté, – mais plutôt dans le contraire, je veux dire : dans le péché, en s'adonnant au danger, à ce qui est nuisible, à ce qui nous consume. Il nous semble qu'il est plus moral de se perdre et même de se laisser dépérir que de se conserver. Les grands moralistes n'étaient point des vertueux, mais des aventuriers dans le mal, des vicieux, des grands pécheurs qui nous enseignent à nous incliner chrétiennement devant la misère. Tout ça doit te déplaire beaucoup, n'est-ce pas ?

Il garda le silence. Il était encore assis comme au commencement, les jambes croisées sous le siège qui craquait, penché en avant, vers la jeune femme assise, avec son tricorne en papier, tenant son porte-mine entre les doigts ; et avec les yeux bleus de Hans Lorenz Castorp, il regardait d'en-bas dans la pièce qui s'était vidée. Dispersés, les pensionnaires ! Le piano, dans l'angle du pan coupé, en face d'eux, ne faisait entendre que quelques sons légers et incohérents ; le malade de Mannheim jouait d'une main ; à son côté, l'institutrice était assise et feuilletait une partition qu'elle avait sur ses genoux. Lorsque la conversation entre Hans Castorp et Clawdia Chauchat expira, le pianiste cessa complètement de jouer et laissa tomber sur ses genoux la main avec laquelle il avait joué, tandis que Mlle Engelhart continuait à regarder ses notes. Les quatre personnes qui étaient seules restées de la fête de Carnaval, étaient assises, immobiles. Le silence dura plusieurs minutes. Lentement, sous son poids, les têtes du couple près du piano parurent se courber de plus en plus bas, celle du Mannheimois vers le clavier, celle de Mlle Engelhart vers sa partition. Enfin, tous les deux en même temps, comme s'ils s'étaient secrètement concertés, se levèrent doucement, et sans bruit, en évitant d'une manière contrainte de se retourner vers l'autre angle de la pièce qui était encore occupé, tête basse et les bras tombants et

raides, le Mannheimois et l'institutrice s'éloignèrent ensemble, par la salle de correspondance et la salle de lecture.

– *Tout le monde se retire,* dit Mme Chauchat. *C'étaient les derniers ; il se fait tard. Eh bien, la fête du Carnaval est finie.*

Et elle leva les bras pour enlever des deux mains le tricorne en papier de sa chevelure rousse, dont la natte était roulée comme une couronne autour de la tête.

– *« Vous connaissez les conséquences, monsieur ? »*

Mais Hans Castorp objecta, les yeux clos, sans autrement changer de position. Il répondit :

– J*amais, Clawdia. Jamais je ne te dirai « vous », jamais de la vie ni de la mort,* si l'on peut ainsi dire. On devrait pouvoir. *Cette forme de s'adresser à une personne, qui est celle de l'Occident cultivé et de la civilisation humanitaire, me semble fort bourgeoise et pédante. Pourquoi, au fond, de la forme ? La forme, c'est la pédanterie elle-même ! Tout ce que vous avez fixé à l'égard de la morale, toi et ton compatriote souffrant, – tu veux sérieusement que ça me surprenne ? Pour quel sot me prends-tu ? Dis donc, qu'est-ce que tu penses de moi ?*

– *C'est un sujet qui ne donne pas beaucoup à penser. Tu es un petit bonhomme convenable, de bonne famille, d'une tenue appétissante, disciple docile de ses précepteurs et qui retournera bientôt dans les plaines, pour oublier complètement qu'il a jamais parlé en rêve ici et pour aider à rendre son pays grand et puissant par son travail honnête sur le chantier. Voilà ta photographie intime, faite sans appareil. Tu la trouves exacte, j'espère ?*

– *Il y manque quelques détails que Behrens y a trouvés.*

– Ah, les médecins en trouvent toujours, ils s'y connaissent !

– Tu parles comme M. Settembrini. Et ma fièvre ? D'où vient-elle ?

– Allons donc, c'est un incident sans conséquence qui passera vite.

– Non, Clawdia, tu sais bien que ce que tu dis là n'est pas vrai, et tu le dis sans conviction, j'en suis sûr. La fièvre de mon corps et le battement de mon cœur harassé et le frissonnement de mes membres, c'est le contraire d'un incident, car ce n'est rien d'autre – et son visage pâle aux lèvres tressaillantes s'inclina vers le visage de la femme – *rien d'autre que mon amour pour toi, oui, cet amour qui m'a saisi à l'instant où mes yeux t'ont vue, ou, plutôt, que j'ai reconnu, quand je t'ai reconnue toi, – et c'était lui, évidemment, qui m'a amené à cet endroit…*

– Quelle folie !

– Oh, l'amour n'est rien, s'il n'est pas de la folie, une chose insensée défendue et une aventure dans le mal. Autrement c'est une banalité agréable, bonne pour en faire de petites chansons paisibles dans les plaines. Mais quant à ce que je t'ai reconnue et que j'ai reconnu mon amour pour toi, – oui, c'est vrai, je t'ai déjà connue, anciennement, toi et tes yeux merveilleusement obliques, et ta bouche et ta voix avec laquelle tu parles, – une fois déjà, lorsque j'étais collégien, je t'ai demandé ton crayon, pour faire enfin ta connaissance mondaine, parce que je t'aimais irraisonnablement, et c'est de là, sans doute, c'est de mon ancien amour pour toi que ces marques me restent que Behrens a trouvées dans mon corps, et qui indiquent que jadis aussi j'étais malade…

Ses dents claquèrent. Il avait tiré un pied de dessous son fauteuil craquant, tandis qu'il divaguait, et tout en avançant ce pied, de l'autre genou il touchait déjà le sol, de sorte qu'il s'agenouillait devant elle, la tête penchée et tremblant de tout son corps.

– *Je t'aime,* balbutia-t-il, *je t'ai aimée de tout temps, car tu es le Toi de ma vie, mon rêve, mon sort, mon envie, mon éternel désir…*

– *Allons, allons !* dit-elle. *Si tes précepteurs te voyaient ?*

Mais il secoua la tête avec désespoir, la face tournée vers le tapis, et répondit :

– *Je m'en ficherais, je me fiche de tous ces Carducci et de la République éloquente et du progrès humain dans le temps, car je t'aime !*

Elle lui caressa doucement de sa main les cheveux coupés ras de la nuque.

– *Petit bourgeois !* dit-elle. *Joli bourgeois à la petite tache humide. Est-ce vrai que tu m'aimes tant ?*

Et, exalté par ce contact, sur les deux genoux à présent, la tête rejetée en arrière et les yeux fermés, il continua de parler :

– *Oh, l'amour, tu sais… Le corps, l'amour, la mort, ces trois ne font qu'un. Car le corps c'est la maladie et la volupté, et c'est lui qui fait la mort, oui, ils sont charnels tous deux, l'amour et la mort, et voilà leur terreur et leur grande magie ! Mais la mort, tu comprends, c'est d'une part une chose mal famée, impudente qui fait rougir de honte ; et d'autre part c'est une puissance très solennelle et très majestueuse, – beaucoup*

plus haute que la vie riante gagnant de la monnaie et farcissant sa panse, – beaucoup plus vénérable que le progrès qui bavarde par les temps, – parce qu'elle est l'histoire et la noblesse et la pitié et l'éternel et le sacré qui nous fait tirer le chapeau et marcher sur la pointe des pieds... Or, de même le corps, lui aussi, et l'amour du corps, sont une affaire indécente et fâcheuse, et le corps rougit et pâlit à sa surface par frayeur et honte de lui-même. Mais aussi il est une grande gloire adorable, image miraculeuse de la vie organique, sainte merveille de la forme et de la beauté, et l'amour pour lui, pour le corps humain, c'est de même un intérêt extrêmement humanitaire et une puissance plus éducative que toute la pédagogie du monde !... Oh, enchantante beauté organique qui ne se compose ni de peinture à l'huile ni de pierre, mais de matière vivante et corruptible, pleine du secret fébrile de la vie et de la pourriture ! Regarde la symétrie merveilleuse de l'édifice humain, les épaules et les hanches et les côtes arrangées par paires, et le nombril au milieu dans la mollesse du ventre, et le sexe obscur entre les cuisses ! Regarde les omoplates se remuer sous la peau soyeuse du dos, et l'échine qui descend vers la luxuriance double et fraîche des fesses, et les grandes branches des vases et des nerfs qui passent du tronc aux rameaux par les aisselles, et comme la structure des bras correspond à celle des jambes. Oh, les douces régions de la jointure intérieure du coude et du jarret, avec leur abondance de délicatesses organiques sous leurs coussins de chair ! Quelle fête immense de les caresser, ces endroits délicieux du corps humain ! Fête à mourir sans plainte après ! Oui, mon Dieu, laisse-moi sentir l'odeur de la peau de ta rotule, sous laquelle l'ingénieuse capsule articulaire secrète son huile glissante ! Laisse-moi toucher dévotement de ma bouche l'Arteria Femoralis qui bat au fond de la cuisse et qui se divise plus bas en deux artères du tibia ! Laisse-moi ressentir l'exhalation de tes pores et tâter ton duvet, image humaine d'eau et d'albumine, destinée pour l'anatomie du tombeau, et laisse-moi périr, mes lèvres aux tiennes !

Il n'ouvrit pas les yeux après avoir parlé ; il resta tel sans bouger, la tête dans la nuque, les mains, qui tenaient le petit portemine en argent, écartées, tremblant et vacillant sur ses genoux. Elle dit :

– Tu es en effet un galant qui sait solliciter d'une manière profonde, à l'allemande.

Et elle le coiffa du bonnet de papier.

– Adieu, mon prince Carnaval ! Vous aurez une mauvaise ligne de fièvre ce soir, je vous le prédis !

Ce disant elle glissa de sa chaise, glissa sur le tapis vers la porte, dans l'embrasure de laquelle elle hésita, à demi retournée, levant un de ses bras nus, la main sur la poignée de la serrure. Par-dessus l'épaule elle dit très bas :

– N'oubliez pas de me rendre mon crayon.

Et elle sortit.